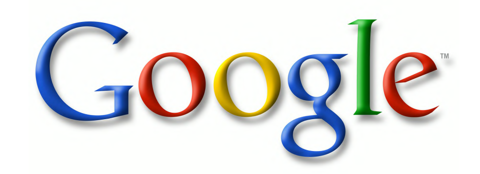
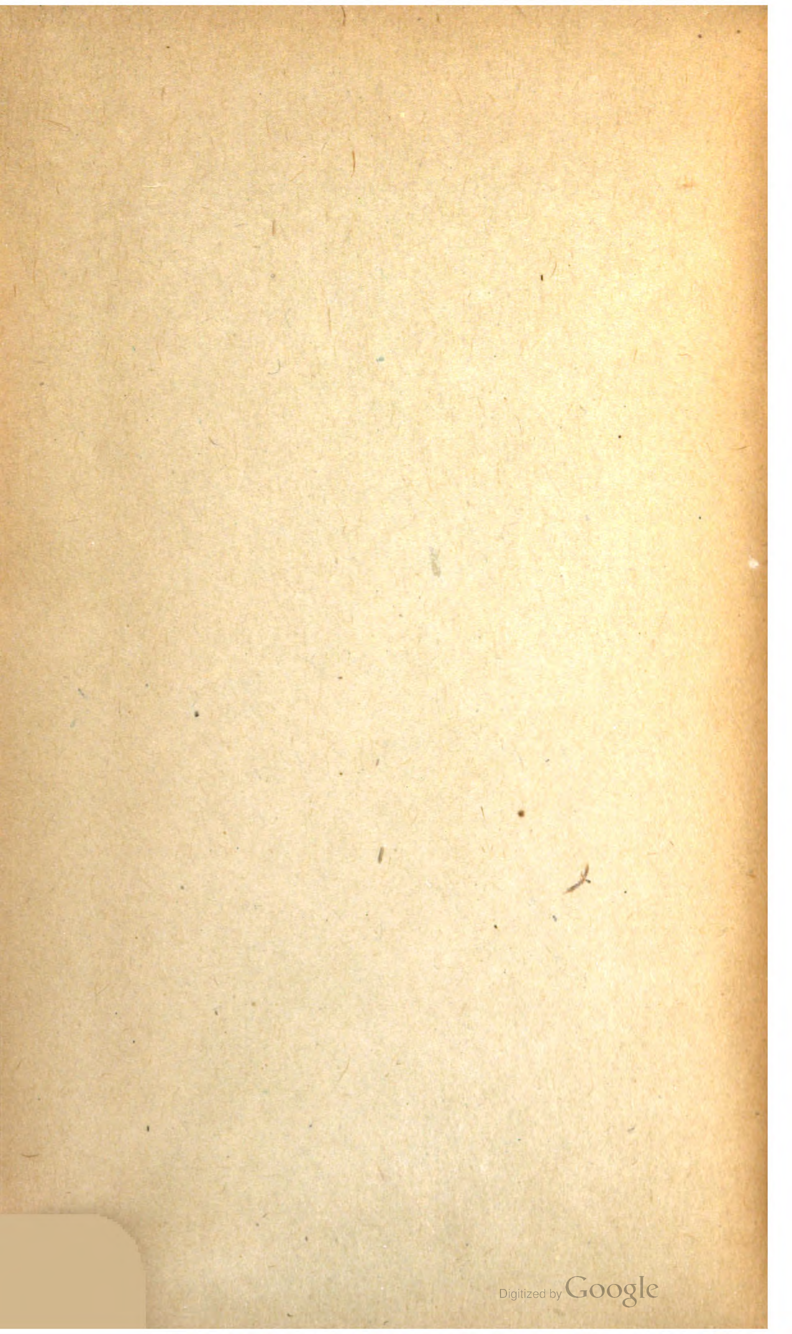





HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE
IN·NOV·ANG
ACADEMIA



DU DÉSORDRE

DANS

LA SCIENCE DE L'HOMM

ET DE LA SOCIÉTÉ;

MOYENS PROGRESSIFS DE L'ATTÉNUER,

PAR

J.-M.-C. PRÉVOST.

PARIS

LEDOYEN,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
31, Palais-Royal.

LIBRAIRIE
DES SCIENCES SOCIALE
13, rue des Saints-Pères.

1865

DU DÉSORDRE

DANS

LA SCIENCE DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

DU DÉSORDRE

DANS

LA SCIENCE DE L'HOMME

ET DE LA SOCIÉTÉ;

MOYENS PROGRESSIFS DE L'ATTÉNUER,

PAR

J.-M.-Constantin PRÉVOST.

> Il a fallu quatre mille ans pour découvrir le système du monde : le système de l'âme humaine n'est pas encore connu, et l'on s'en est occupé cent fois davantage.
>
> PROUDHON.

> Une réforme économique est aujourd'hui la condition première de toute amélioration civile, politique, morale et religieuse.
>
> J. LECHEVALIER.

PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 31, Palais-Royal.

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES, 13, rue des Saints-Pères.

1865

PRÉFACE.

La philosophie et la science, considérées isolément, ont chacune pour but : la première, de découvrir les lois et les phénomènes de l'esprit humain; la seconde, de découvrir les lois et les phénomènes du monde extérieur à l'homme.

Les philosophes, pour étudier l'homme, se sont retirés au dedans d'eux-mêmes et ont cherché à saisir tous les mouvements, toutes les modifications qui s'opèrent en eux : ils prétendent, en s'observant ainsi, avoir découvert « un monde rempli de » merveilles que l'œil ne peut voir, mais dont » les beautés ont mille fois plus de réalité que » celles du monde visible. »

Il existe une grande différence entre la méthode des savants et celle des philosophes pour explorer ces deux mondes. Les premiers, au moyen de l'observation, de l'expérience, de l'induction et du calcul, appliqués aux choses sensibles, font chaque jour des progrès incontestables qui améliorent et enrichissent les sociétés. Tous les hom-

mes sont convaincus de la réalité de leurs découvertes, parce que chacun peut les reconnaître, en vérifier l'exactitude et l'application. La langue particulière à chaque branche spéciale se compose d'idées et de mots qui naissent des objets eux-mêmes. Il ne peut y avoir méprise ni équivoque. Une fois un terme adopté, il ne change pas d'acception. C'est ainsi que s'établit l'entente générale entre les savants du monde entier; ils vont du connu à l'inconnu, sans autres entraves que celles qui résultent des difficultés que présentent les phénomènes eux-mêmes.

Tandis qu'il n'y a qu'une science, composée de plusieurs branches, il y a en philosophie plusieurs systèmes qui s'excluent les uns les autres. Chaque créateur de doctrine pose les mêmes questions à sa manière, trouvant des moyens de preuves dans des principes qui ne sont qu'à lui, s'imaginant avoir mis la dernière main à l'édifice philosophique; il espère que tous vont s'incliner devant l'évidence de son système. Hélas! sa doctrine est repoussée à son tour et remplacée par une autre qui subit le même sort, et ainsi de suite.

Les chefs des écoles diverses étant considérés comme des hommes de génie très-capables de comprendre et d'apprécier les doctrines de leurs adversaires, puisqu'ils n'ont pu s'accorder entre eux jusqu'à ce jour, on est amené à conclure que leur méthode est vicieuse ou qu'ils s'égarent en voulant connaître l'inconnaissable, trouver l'introuvable. Les merveilles qu'ils disent avoir découvert sont, la plupart du temps, de pures chimères, des rêves, des fictions de leur imagina-

tion. Dans leur exaltation, ils ont inventé des mots nouveaux pour exprimer des choses qu'ils ont cru voir. C'est ainsi que la langue métaphysique a fini par devenir un chaos plutôt fait pour produire les ténèbres que la lumière dans l'entendement.

Comment des hommes d'étude étrangers à tout système peuvent-ils reconnaître la vraie philosophie, si toutefois il en existe une? A quoi bon adopter une doctrine pour se guider à sa lumière, si toutes sont contestées, si l'on n'est d'accord sur aucune? Comment raisonner avec justesse, être compris, si la signification des mots n'est pas la même pour tous? C'est ainsi que les volumes s'entassent pour augmenter la confusion et discréditer la philosophie. Il n'est pas étonnant que la science en marchant à pas certains ait fini par faire pâlir le flambleau de la philosophie et ait entraîné à sa suite les intelligences avides du vrai positif. La philosophie, honteuse de sa déchéance, cherche de nos jours à ressaisir le sceptre du monde intellectuel; en se débarrassant de son vieux bagage, elle s'engage dans la voie ouverte par les sciences naturelles. Mais les philosophes objectent à leur tour que quelles que soient les brillantes conquêtes de la science, elle n'offre encore qu'une accumulation de faits sans ordre, sans lien entre eux, sans vue d'ensemble; les savants arrivent ainsi à leur tour à produire un chaos. Cette regrettable anarchie s'explique par la nature des obstacles qu'elle a eu à surmonter, comme la philosophie elle-même. Car ce n'a été qu'à dater de l'époque où Descartes eut fait adopter

l'idée que les phénomènes de la nature étaient indépendants des croyances religieuses, que les savants purent explorer paisiblement ce vaste et inépuisable domaine et découvrir les richesses qu'il récèle; chacun se mit à l'étude des faits particuliers pour en découvrir les lois. Malheureusement, pour expliquer les causes, les savants ont imaginé des *agents*, des *forces* particulières correspondant à chaque groupe de phénomènes. C'est ainsi qu'on est arrivé à avoir aujourd'hui *la force de pesanteur, la force électrique, la force magnétique, la force d'élasticité, la force de cohésion, la force de dilatation, la force calorifique, la force d'affinité chimique, la force de cristallisation*, etc... De même que la théologie païenne faisait intervenir *sa légion de dieux*, la théologie chrétienne *ses anges et ses démons*, les philosophes anciens *l'horreur du vide*, pour expliquer la cause des phénomènes, les modernes avec l'idée abstraite de *force* continuent à couvrir avec ce mot leur ignorance des causes. Cette idée n'empêchant en rien le calcul d'intervenir pour préciser les résultats, les savants en restent là, convaincus que toutes leurs découvertes sont prouvées et certaines. Le monde physique se trouve ainsi morcelé et tiraillé en divers sens par de nombreuses forces, l'harmonie de l'ensemble disparaît, la philosophie des sciences ne peut se fonder. De plus, il est des branches de sciences stationnaires, d'autres à l'état embryonnaire.

Les philosophes font encore remarquer que les savants sont soutenus, protégés, encouragés, comblés de nombreuses faveurs par les pouvoirs

politiques dans toute l'Europe éclairée; ils forment des corps officiels possédant de riches établissements, pourvus de tous les moyens nécessaires à leurs travaux. Ces réunions, répandues dans toutes les capitales, communiquent entre elles même en temps de guerre; malgré toutes ces faveurs et ces priviléges, ces corps n'ont pu encore organiser l'armée scientifique, grouper méthodiquement les diverses spécialités pour explorer la nature entière. L'insolidarité, la divergence, l'incohérence des efforts est partout. L'accumulation incessante des matériaux fournis par les savants qui n'appartiennent point aux corps officiels est telle, qu'il est impossible qu'on puisse en prendre connaissance; ils s'accumulent dans les cryptes cartonnées du temple de la science, ils sont ensevelis et étouffés sous l'éteignoir du silence, de l'oubli ou du dédain. Les travaux de détail sont si nombreux à notre époque, absorbent tellement l'intelligence des savants, que les questions de philosophie scientifique sont considérées par eux comme de pures rêveries.

Tandis que toute protection, toute latitude et tout encouragement sont donnés aux études scientifiques, le pouvoir politique et religieux en est encore à poursuivre de ses tracasseries ou de ses rigueurs les recherches qui semblent contrarier ses vues particulières ou les intérêts de secte; il les signale comme subversives de l'ordre social établi. C'est à cette aveugle préoccupation que sont dues dans la science et l'enseignement ces inconséquences, ces défaillances, ces oppositions de principes qu'on remarque dans des ouvrages

très-sérieux et pleins d'ailleurs de mérite, qui, loin de consolider l'édifice, ne font au contraire que le compromettre.

Ce coup d'œil jeté sur la science et la philosophie montre qu'au fonds ces deux branches d'un même tronc sont solidaires et ne peuvent progresser réellement l'une sans l'autre. La faiblesse de la science vient, dit M. Littré, « de ce que tout » en procurant des notions positives sur le monde » extérieur, elle n'a aucun moyen d'incorporer » tout cet ensemble si vrai, si puissant avec la » la nature humaine, dont elle ne peut et ne » sait encore déterminer les rapports. De son côté, » la philosophie, en ne considérant l'esprit hu» main que dans sa généralité, ne sait pas trou» ver le rapport de l'homme moral et intellectuel » avec le monde extérieur; et quand elle le cher» che et croit le trouver, c'est dans ce qu'on » nomme *l'être en soi*, *l'esprit en soi*, abstractions » qui se prêtent à toutes sortes d'interprétations. » Ainsi à la science appartient la connaissance » particulière des phénomènes et de leurs lois; » mais pour qu'il y ait science, il ne suffit pas » qu'il y ait une simple collection de sciences spé» ciales, il faut qu'il existe un lien, un enchaîne» ment naturel hiérarchique entre elles, que l'in» telligence puisse saisir et suivre clairement pour » que la lumière se fasse partout. Cette coordi» nation systématique et unitaire est la fonction » de la philosophie; mais pour qu'elle soit réelle » et incontestable, il faut qu'elle s'appuie sur les » faits et ne sorte point des limites du savoir, » qu'elle soit relative et non absolue. Il faut

» qu'elle s'appuie sur une méthode naturelle,
» incontestable, et non empirique et fantaisiste. »

C'est bien en cela que consiste, en effet, l'impuissance de la science et de la philosophie. Il ne faut pas cependant se faire illusion ; la philosophie positive ne ralliera jamais entièrement les organisations à dominante sentimentale, mystique et idéaliste, à qui la terre est loin de suffire ; elles aspirent à s'élancer dans l'empyrée pour goûter les joies infinies, éternelles, de la vie ultramondaine. Une philosophie complète de l'homme doit donner une solution quelconque de cet important et obscur problème, fonds commun de toutes les religions.

Nous ne traiterons pas directement cette grave question ; elle ne pourra se résoudre d'une manière satisfaisante pour les esprits éclairés, tant que la vie présente sera si précaire, si troublée ; car le bonheur et l'existence d'outre-tombe dépend du degré d'accord que les hommes ont su réaliser entre eux sur la terre.

Plus modestes et d'une ambition moins élevée, mais plus difficile à satisfaire, nous allons fixer nos regards sur la création qui nous environne et nous pénètre de toutes parts. Les beautés, les richesses qu'elle renferme font éclater à nos yeux des merveilles et des mystères que la mystique béatitude sentimentale ne connaîtra et ne découvrira jamais.

L'homme en cherchant à découvrir tous les rapports qui le rattachent au monde extérieur, s'élève, se rapproche et s'initie peu à peu aux intentions, aux pensées du Créateur. Dans cette

adoration, cette prière incessante *en esprit et en vérité*, quelque laborieuse, quelque difficile qu'elle soit, l'intelligence puise de nouvelles forces pour mieux connaître, aimer, servir Dieu et le prochain.

Afin d'orienter le lecteur dans nos explorations, lui faire apprécier la nouveauté de nos recherches, nous allons consacrer la première partie de notre travail à exposer l'état actuel de la *science de l'homme*.

Dans le cours de nos investigations, nous ferons de nombreuses citations puisées dans divers ouvrages anciens et modernes. Nous devons prévenir que nous critiquons, que nous combattons des idées, des pensées, des opinions, des principes, et non les personnes qui les produisent, les acceptent ou les soutiennent.

ERRATA.

Page 340, ligne 17, *au lieu de* : la science sociale qui s'aperçoit, *lisez* : l'initié en science.

Page 421, ligne 6, *au lieu de* : la mer cernée, *lisez* : lancée.

Page 486, dernière ligne, *au lieu de* : plus sains, *lisez* : plus saints.

Page 530, ligne 12, *au lieu de* : prêché d'exemple, puisque, *lisez* : puis, que.

DU DÉSORDRE

DANS

LA SCIENCE DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ.

Connais-toi toi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers essais d'étude positive de l'homme.

Quelques philosophes anciens avaient compris qu'il fallait étudier l'homme comme on étudie les autres productions de la nature, pénétrer dans son intérieur, se rendre compte du mécanisme des divers organes qui servent à mettre l'homme en rapport avec le milieu ambiant.

Malheureusement l'étude de l'anatomie et de la physiologie a été entravée pendant plusieurs siècles par les croyances religieuses. Le dogme de l'immortalité de l'âme, sa destinée, sa transformation après la mort rendait la dissection des cadavres ou impossible ou très-dangereuse. Cette étude était considérée comme une profanation sacrilége. Toutes les personnes qui avaient un contact quelconque avec les corps morts étaient repoussées avec dégoût. C'est au commencement

1

du douzième siècle que les premiers essais de dissection ont commencé ; ils ne se sont généralisés qu'au seizième (1).

Les anciens avaient été pourtant d'accord pour placer l'âme rationnelle dans la tête. Si quelques-uns croyaient que les passions avaient leur siége dans les viscères, ils étaient d'accord pour reconnaître que la direction partait du cerveau. Ils croyaient que l'activité qui faisait agir le cerveau et les viscères était due à l'âme universelle qui animait toute la nature.

Cette âme universelle consistait dans un fluide extrêmement subtil qui échappait à l'appréciation de nos sens. Ce *pneuma*, cet *aura* des anciens est ce que nos physiciens d'aujourd'hui nomment fluides impondérés. Aristote a émis plusieurs opinions sur le cerveau humain ; il a fait de nombreuses comparaisons entre les têtes d'hommes et celles des animaux ; il avait reconnu que l'homme et les animaux avaient des facultés communes, telles que la *sensibilité*, l'*appétit*, la *force de se mouvoir*, etc. L'âme avait aussi des facultés qui lui appartiennent exclusivement : l'*intellect patient*, l'*intellect agent*, l'*intellect spéculatif*, l'*intellect pratique*. Il avait placé les principales facultés dans les ventricules du cerveau.

Il avait donc commencé à localiser les facultés humaines ; les idées d'Aristote passèrent à l'école d'Alexandrie. Les artistes et les poëtes grecs, guidés par la seule observation extérieure, avaient reconnu que les hommes qui s'étaient distingués par leur grande intelligence avaient un front très-développé ; que les athlètes, les hercules avaient des têtes petites, mais des muscles très-puissants ; ils représentaient les faunes, les satyres avec la région postérieure du crâne

(1) Cet historique est puisé dans les premières leçons du *Cours de phrénologie* de Broussais.

plus développée que l'antérieure. Galien, initié à la doctrine d'Aristote, plaçait le siége de l'âme dans le cerveau ; il avait remarqué les nerfs de la sensibilité et ceux du mouvement. Le *pneuma* de l'école grecque animait tout, selon Galien ; il admettait trois sortes d'esprits : des naturels, des vitaux et des animaux. Les premiers esprits étaient la vapeur du sang ; cette vapeur, recueillie par le foie, monte au cœur et aux poumons par la voie de la circulation, et là reçoit un premier degré de raffinement ; ensuite elle est criblée par les membranes du cerveau, et définitivement subtilisée. On voit que, pour les anciens, les esprits et les âmes n'étaient que de la matière subtilisée ; les modernes, qui s'appellent spiritualistes, ne font pas autre chose quand ils placent dans le cerveau une âme immatérielle, qui est pourtant en rapport actif et passif avec la matière du cerveau. Ces doctrines ont continué à se produire dans le moyen âge, époque à laquelle le clergé s'occupait de médecine. On cite une observation faite par un évêque sur une oblitération de la mémoire par suite d'une plaie qui s'était produite à *une cellule* qui la contenait. Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Gordon, médecin écossais, en 1296, avaient reproduit la plupart des opinions d'Aristote, dans un traité où il localisait les facultés humaines dans les différentes parties du cerveau.

La doctrine des esprits animaux fut attaquée avec quelque succès au seizième siècle. Michel Servet, en 1550, admettait encore des esprits ; il plaçait l'âme dans l'aqueduc de Sylvius. Willis, en 1658, admettait les esprits animaux dans une théorie qui lui était particulière. Les savants et les théologiens, pendant tout le moyen âge, après avoir reconnu le cerveau pour être le siége de l'âme, ont cherché à assigner des portions différentes de l'encéphale aux diverses fonctions qu'elle fait accomplir à l'homme.

Dans un ouvrage de Jean-Baptiste Porta, publié en 1596, on trouve les notions qui se rattachent au système de Lavater sur la physionomie humaine. De tout temps, il a été fait des rapprochements entre la tête des animaux et celle de l'homme. Ces ressemblances physiques ont fait constater des instincts, des penchants et des goûts analogues.

Dans une époque plus rapprochée, « Charles Bonnet, philosophe physiologiste, a considéré le cerveau comme formé de l'assemblage de divers organes différents, d'où la multiplicité des idées. Une intelligence qui comprendrait cette mécanique lirait comme dans un livre. Chaque sentiment a ses fibres particulières : quand elles sont trop fortement et longuement ébranlées, elles se fatiguent et deviennent douloureuses ; chaque partie du cerveau est affectée, selon lui, à une fonction. » En 1777, Willich soutint que les facultés de l'homme ont chacune leur siége dans le cerveau, et il établit le cœur et les viscères comme le siége des passions. C'est la continuation de la doctrine de Galien, acceptée aussi par Cabanis.

Camper avait établi que l'intelligence était en raison de l'angle facial. Cette observation ne manque pas de justesse ; elle se retrouve dans l'antiquité.

L'école écossaise, dite du *sens commun*, avait découvert, par la simple observation des résultats de l'action cérébrale, une grande partie des faits qui ont été énoncés par Gall. Mais cette école n'étant pas guidée par l'étude physiologique du cerveau, n'indiquant pas d'organes cérébraux pour régulariser les fonctions, ces énoncés sont assez arbitraires. Elle avait distingué les phénomènes instinctifs, les sentiments et les facultés intellectuelles. Cette école faisait de l'observation, énumérait ; elle classait le résultat de ses recherches, elle disait : « Dans toutes les langues, nous trouvons des mots qui correspondent à des qualités déterminées des

individus de l'espèce, par conséquent il faut croire à ces qualités ; le sens commun nous en fait une loi. Ainsi, il y a des hommes méchants, il y a des hommes bons, il y a des hommes orgueilleux, il y a des hommes humbles, puisque dans toutes les langues on trouve des mots qui correspondent à ces qualités. Il y a des hommes compatissants et des hommes durs, des hommes envieux et jaloux, et des hommes bons, généreux, prodigues. La vertu et le vice, la justice et l'injustice, la bonté et la méchanceté, la piété et l'impiété, le sentiment du beau, du grand, du sublime, du vénérable, etc., ne sont donc pas des mots vides de sens et ne doivent pas être confondus avec les perceptions des attributs des corps ; car les mots qui désignent les attributs ne sont pas ceux qui représentent les qualités de l'homme, et rien n'autorise à transformer ces faits les uns dans les autres. Nous ne cherchons pas la cause de toutes ces différences, mais nous remarquons que chaque caractère est inhérent à l'homme et qu'il le conserve toute sa vie, quels que soient les changements qui s'opèrent dans ses perceptions et ses connaissances acquises. » Cette philosophie avait classé et lié nos facultés par une chaîne dont les premiers anneaux étaient dans les fonctions des viscères, et qui s'élevait par degré jusqu'aux actes les plus intellectuels, les plus sublimes.

CHAPITRE II.

Système de Condillac.

De toutes les connaissances qui composent le savoir humain, la dernière venue, bien qu'elle ait été la première à fixer l'attention des penseurs, est celle de

l'homme. Les mystères de la vie humaine ne pouvaient se dévoiler qu'après l'étude des phénomènes de la vie des végétaux et des animaux. Auguste Comte a montré, par la série croissante des complications des sciences abstraites, comment il est impossible à l'intelligence humaine de faire aucun progrès réel sans les connaissances certaines de chaque terme de la série ascendante.

Tous les systèmes élaborés par l'antique philosophie ont été jusqu'à nos jours des conceptions inventées *à priori* pour expliquer les facultés de l'homme. Après de nombreux travaux, on est arrivé à partager ces facultés en deux catégories : l'*entendement* et la *volonté*. Ces deux facultés sont loin de pouvoir servir à tout expliquer. Aussi plusieurs philosophes s'étaient attachés à un phénomène signalé par Descartes comme étant le phénomène fondamental du moral humain, le sentiment personnel du *moi*. Au dix-huitième siècle, une doctrine s'était fondée sur l'étude exclusive du *moi*. La méthode consistait à s'observer, à écouter ses pensées, à les interpréter et à se prendre pour type de l'espèce. Or, comme les hommes diffèrent beaucoup entre eux, il en résultait autant de manières de juger que d'observateurs. Les psychologues ne pouvaient arriver à se trouver d'accord et déterminer la série des éléments humains. On rencontre dans tous les travaux du passé des aperçus ingénieux, des détails pleins de finesse; mais nulle école n'a encore pu faire disparaître les divergences et arriver à l'unité de doctrine.

Le système de Condillac a eu au dix-huitième siècle une trop grande renommée pour que nous le passions sous silence; il a été repris par Laromiguière, qui a cherché à le dégager des erreurs qu'il renferme.

D'après Condillac, toutes nos facultés sont des produits de la sensation; l'entendement, la volonté, la

pensée sont des modes divers de la *sensibilité*, des transformations de la *sensation*.

L'entendement comprend l'*attention*, la *comparaison*, le *jugement*, la *réflexion*, l'*imagination*, le *raisonnement*.

La volonté comprend le *besoin*, le *malaise*, l'*inquiétude*, le *désir*, la *passion*, l'*espérance*.

Pensée : ce mot résume, dans son acception générale, toutes les facultés de l'entendement.

Voici comment Laromiguière a refondu ce système.

Il commence par chercher le principe de ce que les philosophes appellent les *facultés* de l'âme. Pour cela, il énumère ce qu'ils entendent par ce mot. Il discute chacune des facultés qu'ils indiquent pour reconnaître la plus simple de toutes, celle qui peut être la tête du système ; il trouve que la *faculté de sentir* est la première faculté de l'âme.

Il analyse ce qui se passe lorsque la lumière frappe nos yeux ; il fait observer que le mouvement imprimé à la rétine se communique au cerveau, et ce mouvement du cerveau est suivi d'un sentiment de l'âme, d'une sensation, de la sensation de couleur. Il en est de même de tous les sens.

Il fait remarquer qu'il y a trois choses à considérer dans nos sensations, dans les sentiments produits par l'action des objets extérieurs ; l'impression sur l'organe, le mouvement du cerveau et le sentiment lui-même, voilà un premier pas ; il en faut un second. « L'âme vient d'être modifiée, d'éprouver des sensations à la suite des mouvements du cerveau, mouvements qui étaient eux-mêmes une suite de l'impression faite sur les organes par l'action des objets extérieurs.

» Or, dès que l'âme sent, elle est bien ou mal, elle éprouve du plaisir ou de la douleur, et l'expérience de chaque moment de la vie nous dit que l'âme ne reçoit pas indifféremment des modifications si contraires :

sans agir, elle fait effort pour retenir le sentiment-plaisir, ou pour repousser le sentiment-douleur. L'expérience nous dit encore que cette action est suivie d'un mouvement du cerveau, lequel est suivi lui-même d'un mouvement de l'organe qui se porte vers l'objet extérieur ou qui tend à l'en éloigner.

» Nous avons ici deux séries de faits en sens inverse : 1° action de l'objet sur l'organe, de l'organe sur le cerveau, et du cerveau sur l'âme ; 2° action ou réaction de l'âme sur le cerveau, communication du mouvement reçu par le cerveau à l'organe qui fuit l'objet ou qui se dirige vers lui.

» Les organes extérieurs des sens, le cerveau et l'âme, peuvent donc et doivent être considérés dans deux états entièrement opposés. Dans le premier état, l'organe et le cerveau reçoivent le mouvement, et l'âme reçoit la sensation : l'impulsion est du dehors au dedans, et l'âme est passive. Dans le second état, l'action est du dedans au dehors, et l'âme est active. Le principe du mouvement est dans l'âme qui agit sur le cerveau; le cerveau remue l'organe, et l'organe cherche à atteindre l'objet ou à l'éviter.

» Toutes les langues du monde, celles des peuples civilisés et celles des peuples barbares, attestent cette vérité. Partout on *voit* et l'on *regarde*, on *entend* et l'on *écoute*, on *sent* et l'on *flaire*, on *goûte* et l'on *savoure*..... Tout le genre humain sait donc et ne peut pas ne pas savoir qu'il y a une différence entre voir et regarder, entre écouter et entendre ; il sait, en d'autres termes, que nous sommes tantôt actifs et tantôt passifs, que l'âme est tour à tour passive et active.

» Sensibilité, activité : voilà deux attributs que l'expérience nous force de reconnaître dans l'âme. Par la sensibilité, l'âme est susceptible d'être modifiée; par l'activité, elle peut se modifier elle-même.

» L'activité est donc puissance, pouvoir, *faculté*. La

sensibilité n'est ni faculté, ni pouvoir, ni puissance, mais simple *capacité.* »

ENTENDEMENT.

Selon Laromiguière, la nature de l'entendement ne peut provenir de la *faculté de sentir*. La simple capacité de sentir, propriété toute passive, ne peut être la raison de ce qu'il y a d'actif dans nos modifications. La passivité ne peut devenir activité, se transformer en activité.

« Les sensations peuvent avoir avec les idées, avec les connaissances un rapport de nature; mais elles n'ont aucun rapport de nature avec les facultés ou les puissances de l'esprit · et même on se tromperait singulièrement si l'on pensait qu'il suffit d'avoir éprouvé beaucoup de sensations pour être doué d'une grande intelligence. »

D'après ce philosophe, la différence des esprits ne provient pas du plus ou du moins des sensations ; elle ne peut provenir que de l'activité des uns et de l'inertie des autres ; car dans l'esprit humain tout peut se ramener à trois choses : aux sensations, au travail de l'esprit sur les sensations, et aux idées ou connaissances résultant de ce travail.

Pour trouver le nombre de manières différentes dont nous devons opérer pour donner à l'intelligence tous ses développements, « trois conditions sont indispensables : il faut d'abord se faire des idées très-exactes de toutes les parties de l'objet qu'on étudie, et c'est l'*attention* qui nous les donne. »

Mais comment ces idées formeront-elles le corps d'une science, si elles ne tiennent pas les unes aux autres ?

Il faut donc connaître leurs rapports, et c'est la *comparaison* qui les découvre.

La science n'existe pas encore ; elle ne méritera son nom que du moment où, de rapport en rapport, l'esprit se sera élevé au rapport fondamental par où tout commence. Or, c'est le *raisonnement* qui nous porte ainsi jusqu'aux principes, comme des principes il nous fait descendre jusqu'aux conséquences les plus éloignées.

Attention, *comparaison*, *raisonnement* : voilà toutes les facultés qui ont été départies à la plus intelligente des créatures : une de moins, et ce ne pourrait être que le raisonnement, nous cesserions d'être des hommes ; une de plus, on ne saurait l'imaginer.

Laromiguière conclut que l'âme, considérée comme un être intelligent, est une puissance qui se compose de trois puissances ; qu'elle a trois pouvoirs, et qu'elle n'en a que trois ; qu'elle a trois facultés, et qu'elle n'en a que trois.

Mais il entend les objections : « Eh quoi ! la *sensibilité* qui commence notre existence, la *mémoire* qui la continue, le *jugement* qui nous donne les connaissances, la *réflexion* qui nous fait rentrer au dedans de nous-mêmes, et l'*imagination*, la plus brillante et la plus féconde de nos facultés, ne seront plus des facultés ? Quelles sont les prétentions de la philosophie ? Croit-elle en divisant, en classant selon ses besoins ou selon ses caprices, changer la nature des choses ?

» La philosophie répondra que, par la sensation, nous ne faisons pas, mais qu'il se fait en nous ; que la sensibilité est une simple *capacité*, une propriété de notre âme, qu'elle n'est pas une faculté.

» Que la mémoire est un produit de l'attention, ou ce qui reste d'une sensation qui nous a vivement affectés ;

» Que dans le jugement, pris pour une perception de rapport, nous n'agissons pas : nous avons agi à la vérité, puisqu'il a fallu comparer ; mais la perception du

rapport vient après l'action ; le travail de l'esprit est fini du moment où il aperçoit le rapport.

» La philosophie ne niera pas, sans doute, que la réflexion et l'imagination ne soient des facultés et même des facultés auxquelles nous devons le plus tout ce qu'il y a de beautés et de richesses dans les arts, tout ce qu'il y a de profondeur dans les sciences ; mais elle répondra que l'imagination, quel que soit l'éclat qui l'environne, n'est que la réflexion lorsqu'elle combine des images, et que la réflexion se composant elle-même de raisonnements, de comparaisons et d'actes d'attention, n'est pas une faculté distincte de ces facultés.

» L'entendement humain comprend donc trois facultés et n'en comprend que trois, l'attention, la comparaison et le raisonnement. »

Voilà les six ou sept facultés de Condillac réduites à trois par Laromiguière.

VOLONTÉ.

Mais l'homme n'est pas seulement fait pour connaître ; le but de son existence n'est pas de satisfaire une curiosité frivole. L'homme est né pour être heureux ; il veut être heureux, il lui est impossible de ne pas le vouloir ; et dans tous les moments de son existence il tend vers le bonheur de toute la puissance de son être.

Laromiguière appelle *désir* la direction de l'entendement vers l'objet dont nous sentons le besoin.

L'âme, après avoir balancé entre plusieurs objets, cesse de se partager pour se porter vers un seul objet : elle veut, elle préfère.

La *préférence*, qui naît du désir, va elle-même donner naissance à une nouvelle faculté, sans laquelle il n'y aurait ni bien ni mal moral sur la terre, à la *liberté*.

La volonté comprend, selon Laromiguière, le désir, la préférence et la liberté.

Si l'on réunit l'entendement et la volonté sous le mot de pensée, on aura tout le système des facultés de l'âme tel que Laromiguière le conçoit.

Nous ferons remarquer que les facultés de la volonté, selon Condillac, sont au nombre de six; son successeur les réduit à trois. La liberté ne figure pas parmi les six facultés de Condillac.

Selon Laromiguière, la plupart des dissentiments qui se sont manifestés parmi les philosophes, relativement à *l'origine et à la cause de nos idées*, viennent de l'inexactitude et souvent de l'opposition des langues qu'on s'obstine à parler.

Il est donc nécessaire, avant tout, d'éclairer la question principale, cause de toutes les disputes dont il s'agit, des deux mots *sentiment* et *sensation*.

« Quels scandales, dit-il, n'ont pas occasionnés ces mots, et quelles défaveurs n'a-t-on pas voulu jeter sur les écrivains qui paraissaient ou qui paraissent encore en faire un usage trop fréquent; mais si quelques esprits téméraires se sont attiré de justes reproches en donnant à ces mots une extension à laquelle ils se refusent, ou en les transportant dans un ordre qui n'est pas leur ordre naturel, dans l'ordre physique, les philosophes les plus sages ont toujours pensé que c'est dans ce que les mots expriment qu'il faut chercher les principes de la science. Ces principes pourraient-ils en effet se trouver ailleurs que dans ce que nous sentons? et conçoit-on un être tout à la fois privé de sentiments et doué d'intelligence?

» Si ceux qui appuient leur philosophie sur le *sentiment*, qu'il ne fallait pas toujours appeler du nom de *sensation*, et sur la *sensibilité*, qu'il n'aurait jamais fallu appeler *faculté de sentir*, s'étaient mieux étudiés avant de faire la langue, on aurait vu la vérité passer comme

d'elle-même de la nature dans les expressions, et de leurs expressions dans tous les esprits. »

Laromiguière fait observer que si l'on veut remarquer les différentes circonstances où nous disons que nous *sentons*, on distinguera des manières de sentir différentes les unes des autres. On s'apercevra que plusieurs de ces affections diffèrent à un tel point les unes des autres, qu'on dirait qu'elles sont d'une nature contraire ; ainsi, en les examinant, on finit par les compter.

Si on observe la première, la seule que d'ordinaire admettent les philosophes, on remarquera :

« Lorsqu'un objet agit sur nos sens, le mouvement reçu se communique au cerveau ; et aussitôt, à la suite de ce mouvement, l'âme sent, elle éprouve un sentiment. L'âme sent par la *vue*, par l'*ouïe*, par l'*odorat*, par le *goût*, par le *toucher*, toutes les fois que l'action des objets remue les organes. »

Ces cinq divisions que l'on remarque ont chacune un caractère qui leur est propre ; et toutes ont de commun qu'en même temps qu'elles avertissent l'âme de leur présence, elles l'avertissent de son existence.

Mais comme d'un autre côté ces cinq espèces de modifications sont toutes senties par l'âme, et que l'âme, lorsqu'elle les éprouve, ne peut pas se sentir elle-même, si nous prenons ces modifications par ce qu'elles ont ainsi de commun, savoir, « d'affecter l'âme et de lui donner le sentiment de sa propre existence, alors un seul nom devra nous suffire ; car on ne multiplie les signes que pour marquer les différences ; et afin d'exprimer que dans tous et dans chacun des sentiments qui nous viennent des sens différents, l'âme reconnaît une même chose, le *soi*, le *moi*, nous dirons qu'elle a *conscience* d'elle-même. Par la conscience, l'âme sait, ou sent qu'elle est et comment elle est.

» Ce sentiment du *moi* se trouve nécessairement dans

toutes les affections de l'âme, dans toutes ses manières de sentir; et nous n'aurions pas fait ici l'observation expresse qu'il est inséparable de la première de ces manières de sentir, si les philosophes ne semblaient l'avoir souvent oublié.

» Les cinq espèces de modifications ou les cinq espèces de sentiments dont nous venons de parler n'ayant lieu qu'à la suite de quelques impressions faites sur les *sens*, nous les appellerons sentiment-sensation, ou plus brièvement *sensations.* »

« Placé au milieu de la nature et environné d'objets qui le frappent dans tout son être, l'homme reçoit à chaque instant par son corps une infinité d'*impressions*, et par son âme une infinité de *sensations.* »

Les idées sensibles ont leur origine dans le sentiment-sensation, et leur cause dans l'attention qui s'exerce par le moyen des organes.

Après ces idées sensibles, Laromiguière passe à une autre manière de sentir. La sensation n'est pas l'unique source d'où dérive l'intelligence.

« En vertu de la seule manière de sentir produite par l'action des objets extérieurs, pourrions-nous connaître autre chose que ces objets et leurs diverses qualités? D'où nous viendrait l'idée des facultés de l'âme? D'où nous viendraient les idées de ressemblance, d'analogie, de cause et d'effet? Aurions-nous les idées du bien et du mal moral? »

Puisque les sensations sont insuffisantes pour rendre raison de l'intelligence telle que nous la possédons, il faut que notre âme soit susceptible de quelque manière de sentir différente de celle qui lui vient de la seule impression des objets extérieurs, de quelque manière de sentir autre que celle d'où naissent les idées sensibles; il faut donc que nous éprouvions des sentiments autres que le sentiment-sensation.

Cette seconde manière de sentir est le sentiment ré-

fléchi de l'opération des facultés elles-mêmes; c'est la connaissance de l'esprit lui-même, de ses facultés en action. Il a fallu appliquer l'attention au sentiment de l'attention, et l'âme à l'âme.

Les idées des facultés de l'âme ont leur origine dans le sentiment de l'action de ces facultés, et leur cause dans l'attention qui s'exerce indépendamment des organes.

Lorsque nous avons plusieurs idées à la fois, il se produit en nous une manière de sentir particulière. Nous sentons entre ces idées des ressemblances, des différences, des rapports. Nous appellerons cette manière de sentir, qui nous est commune à tous, *sentiment de rapport* ou *sentiment-rapport.*

L'âme, en appliquant son activité à cette troisième manière de sentir et en faisant usage de la comparaison, change les sentiments de rapport en idées de rapport.

Les idées de rapport ont leur origine dans les sentiments de rapport; elles ont leur cause dans l'attention et la comparaison.

Un homme d'honneur se sent frappé. Jusque-là c'est une sensation qu'il reçoit et une idée sensible qui en résulte; mais s'il vient à s'apercevoir qu'on a l'intention de le frapper, quel changement soudain!

Lorsque nous apercevons ou seulement lorsque nous supposons une intention dans l'agent extérieur, aussitôt au sentiment-sensation qu'il produit en nous se joint un nouveau sentiment qui semble n'avoir rien de commun avec le sentiment-sensation. Aussi il prend un autre nom : on l'appelle *sentiment moral.*

Les idées morales ont leur origine dans le sentiment moral, et leur cause dans l'action de toutes les facultés de l'entendement.

Il existe donc *quatre origines et trois causes de nos idées.*

Toutes les idées ont leur origine dans le sentiment, et leur cause dans l'action des facultés de l'entendement.

Nous en resterons là sur le système de Condillac, revu et corrigé par Laromiguière. Ce que nous venons d'exposer suffira pour faire comprendre la portée des changements opérés par cet auteur.

Arrivons maintenant au système phrénologique et aux objections des adeptes de cette doctrine contre celle de Condillac.

CHAPITRE III.

Système de Gall (1).

I.

Gall, en assignant des organes pour base à la philosophie écossaise, a cherché à la transformer en philosophie positive de l'homme. Seulement Gall n'a pu localiser tous les besoins mentionnés par l'école d'Edimbourg. Spurzheim a corrigé les vices de la nomenclature adoptée par Gall, qui donnait à la phrénologie une physionomie trop fataliste. Le collaborateur de Gall a découvert quelques nouvelles facultés; Fossati, Vimout et Broussais ont produit des travaux remarquables.

L'un des caractères scientifiques de la phrénologie, c'est de reposer tout entière sur l'observation. Pour se rendre compte des fonctions du système nerveux, cette école a fait des observations sur l'ensemble de la zoologie. Quand l'organisation commence chez l'infusoire et le zoophyte, elle n'a vu que des masses de matière animale pourvues d'une cavité digestive et dans lesquelles on ne pouvait distinguer la substance nerveuse. Chez les vers à sang rouge, les annélides, elle a reconnu un

(1) *Cours de phrénologie*, par Broussais.

instinct à peu de chose près borné aux besoins de la nutrition, et une génération hermaphrodite, besoins auxquels préside un système nerveux ganglionnaire, qui coexiste avec un vaisseau et une ébauche de cerveau et de cervelet. En passant à un échelon plus élevé, on trouve le sens du tact qui se développe davantage, et des mouvements plus étendus se manifestent pour aller chercher à quelque distance et choisir sa nourriture. Le cerveau paraît plus développé ; car il faut que l'animal reçoive plus d'impression des objets extérieurs ; mais la génération est toujours hermaphrodite, et les actes qui sont effectués n'annoncent point encore de délibération. On voit ensuite les organes sensoriaux devenir plus nombreux chez les insectes, et chez certains mollusques des impressions se multiplier ; le mouvement est alors très-considérable et a un centre nerveux ; la puissance de délibérer commence à se montrer, étant nécessaire à l'animal ainsi organisé, qui rencontre une foule d'obstacles s'opposant à la satisfaction de ses besoins. On remarque que le cerveau de l'insecte agit particulièrement sous l'influence du sens de la vue. Plus haut, on a trouvé les poissons et les reptiles ; ces derniers seuls offrent des exemples remarquables de délibération ; car les poissons ne sont mûs que par une voracité aveugle et irréfléchie, dévorant sans distinction toute proie vivante, sans exception de leur espèce et même de leurs petits. Or, ces mouvements multipliés de certains reptiles, le choix de la proie à saisir, l'estimation de la force faite par l'animal, l'impulsion qui le porte à la guetter, à la saisir d'une manière opportune, à fuir ou à se défendre, etc..... tous ces actes supposent déjà un organe nerveux considérable, et l'anatomie comparée montre cet organe, déjà complexe, dans les hémisphères cérébraux qui commencent à se développer.

Parvenus aux oiseaux et aux mammifères, on trouve

un grand perfectionnement des organes sensoriaux : ils sont beaucoup plus développés ; la puissance délibératrice est plus étendue ; la faculté de choix est mieux exprimée ; le sentiment de l'association est plus prononcé ; plusieurs autres sentiments de l'intelligence existent déjà ; les hémisphères cérébraux ont pris un développement considérable qui les rapproche de ceux de l'espèce humaine.

II.

Arrivés à l'homme, ils ont retrouvé tous les phénomènes que le coup d'œil jeté sur la chaîne zoologique leur avait fait découvrir. Ils l'ont vu au commencement de son existence vivre comme les infusoires, les zoophytes ; s'élever ensuite par degrés jusqu'au moment où il quitte le sein de sa mère et où il se trouve en rapport avec le monde extérieur. A cette époque, il est pourvu de tout ce que les animaux mammifères possèdent de plus parfait dans l'organisation ; mais il ne sait et ne peut encore en faire usage. Il est bien organisé pour délibérer, pour avoir des sentiments et des affections ; mais il lui faut du temps pour acquérir ces facultés. Voici comment il fait cette acquisition.

Les besoins ne s'étaient point fait sentir tant que l'enfant n'avait pas de rapport avec le monde extérieur ; mais ils se manifestent, dès que commence ce rapport, par les impressions qu'il en reçoit : alors s'établit une relation, bien digne de remarque, des sensations avec les instincts et avec les besoins. Ce n'est donc pas par la connaissance, par la réflexion, ni en vertu d'une délibération fondée sur la notion des qualités du corps, sur les avantages qu'il y a pour lui à le prendre ou à le rejeter qu'agit l'enfant qui vient de naître ; c'est en vertu des instincts que les perceptions ont mis en action ; et pendant qu'il leur obéit, la con-

naissance s'ébauche, l'intelligence se développe, la réflexion vient la perfectionner, et l'homme formé fait par calcul ce qu'il faisait enfant par le seul instinct. Au surplus, on voit assez que les premiers matériaux des instincts, comme ceux des sentiments et de la réflexion, se trouvent toujours dans les perceptions qui résultent des sensations. C'est en ce point que la phrénologie se trouve d'accord avec l'école de Condillac.

Cherchant la cause de la prééminence de l'homme sur les animaux, l'école de Gall ne l'a pas trouvée dans l'action des organes sensitifs, car il leur est inférieur sous ce rapport; témoin l'odorat des herbivores, la vue des oiseaux et des insectes, l'ouïe de la plupart des quadrupèdes. Il leur est encore inférieur par les instincts et les besoins. Sa suprématie vient, en premier lieu, des sentiments qu'on a vus poindre chez les reptiles, s'accroître chez les oiseaux et les mammifères, et qui atteignent chez l'homme le plus haut degré de perfection. Elle provient, en second lieu, de ce que les impressions produites sur lui par les corps sont accompagnées de sensations plus distinctes, lesquelles ensuite sont analysées par son intelligence, puis soumises à la synthèse, et représentées par la peinture, par la sculpture, par la mimique, par le langage, ce qui suppose des facultés intellectuelles plus multipliées, et des organes pour les exercer qu'il possède en effet et dont les animaux sont dépourvus. Enfin, sa suprématie lui est surtout acquise par la faculté qu'il possède de s'observer, non-seulement dans ses rapports avec la nature extérieure, mais encore avec lui-même; comme aussi de distinguer entre elles les différentes facultés qu'il possède; de les rattacher à des signes sensibles et de les comparer; de se sentir sentant pendant qu'il opère tous ces prodiges, et même de se sentir voulant agir, et agissant avec une conscience de force causatrice et de liberté que malheureusement il ne possède pas tou-

jours au degré où il croit les posséder ; de se sentir le même dans le passé et le présent, et de se prévoir le même pour l'avenir ; de plus, l'homme se distingue par un besoin purement intellectuel et dont lui seul fournit l'exemple ; or, ce besoin est celui de l'observation, qui conduit à la recherche des causes lorsque l'organe qui correspond à cette faculté est bien développé.

Il est constant et avéré par tous que la forme des têtes est variée, qu'aucune n'est égale. Si donc on remarque que toutes les conformations semblables présentent chez les individus des tendances analogues, il faudra bien en conclure que les facultés spéciales de ces individus dépendent de la conformation particulière de leur tête.

Si on reconnaît qu'en général les individus chez lesquels on remarque des sentiments élevés et une intelligence remarquable ont les parties antérieures et supérieures du crâne développées, tandis que les parties postérieures et latérales inférieures sont faibles, il faudra bien reconnaître là des indices certains des facultés intérieures de l'homme. Si des observations répétées sur des signes indicateurs d'aptitudes confirment la vérité de ces rapprochements, il faudra se ranger à l'évidence.

Les observations qui se font sur la variété des races humaines sont la meilleure démonstration de la solidité du système phrénologique, quelle que soit la divergence d'opinion qui existe sur la question de l'origine. La classification de ces nombreuses variétés confirme cette vérité, à savoir, que l'organisation générale des peuples est en parfait rapport avec leur état social. Si l'on s'en tient aux quatre races les plus tranchées, la blanche, la jaune, la rouge et la noire, la première est incontestablement supérieure aux autres ; c'est la plus riche et la plus belle sous le rapport de la forme phrénologique. C'est chez la race caucasique sans exception

que les parties antérieures et supérieures du front se trouvent le mieux développées ; c'est aussi chez elle que les plus grands progrès se sont accomplis.

Les caractères principaux de la race jaune ou brune mongolique sont la dépression des fronts et de la partie supérieure de la tête, des pommettes très-saillantes, un nez aplati. Les habitants de l'Asie orientale et d'une grande partie de l'Amérique forment le sommet de cette race. L'habitant de la Nouvelle-Hollande, qui peut être considéré comme le plus bas degré de ce type par l'absence des facultés affectives et intellectuelles, est réduit à l'état d'idiotisme ; il n'éprouve que les besoins de la brute.

Les peaux rouges, ou Caraïbes du haut Pérou et de certaines régions de l'Amérique, offrent d'assez nombreux rapports avec l'organisation des habitants de la Nouvelle-Hollande ; ils leur sont cependant supérieurs en adresse et en intelligence ; car la dépression effrayante de leur front est en partie le résultat d'une coutume à laquelle ils soumettent leurs enfants. Les organes antérieurs se trouvant arrêtés dans leur développement, les parties latérales en profitent ; on pense que l'extrême cruauté des Caraïbes est due à cette circonstance.

La race noire se fait remarquer par le rétrécissement considérable de son crâne, la dépression du front, l'avancement très prononcé des mâchoires, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec l'orang-outang. Mais ce qui distingue cette race, ce sont les sentiments affectueux qui lui assurent une supériorité marquée sur les deux précédentes. Le nègre manque d'intelligence ; mais son dévouement compense souvent ce défaut.

III.

Selon les phrénologistes, les différentes facultés de l'homme ne peuvent s'expliquer les unes par les au-

tres; il ne suffit pas de faire subir à la sensation différentes transformations, comme l'a fait Condillac et son école pour tout expliquer : ce moyen est arbitraire et ne peut être admis par l'observateur de la nature. Le sentir n'explique pas tout : il n'explique pas plus l'intellect que les instincts, les besoins et les sentiments moraux; il n'explique rien; et la preuve, disent les phrénologistes, c'est qu'on trouve ce phénomène chez tous les êtres qui sont du domaine de la zoologie, sans qu'il se rencontre avec les besoins et les sentiments; il est isolé chez certains animaux, et il ne produit de longtemps rien de sentimental et d'intellectuel chez l'enfant. Puisqu'il en est ainsi, les instincts, les besoins, les sentiments, l'intelligence ne peuvent être des conséquences du sentir. La seule explication possible des différences qu'on observe chez les animaux sous le rapport de ces facultés, gît uniquement dans l'organisation du cerveau. Pourquoi transformer en une foule de phénomènes si différents le phénomène général du sentir, qui est ou le résultat de l'impression produite par les corps extérieurs, et leur représentation lorsqu'elle a lieu, ou les modifications agréables ou pénibles pour nous de nos organes, par suite de changements survenus dans leur intérieur? La vue est la sensation et la perception produites par l'action du rayon lumineux; l'ouïe est la sensation et la perception produites par l'action des sons sur l'appareil acoustique, et ainsi des autres sens. Certaines portions du cerveau s'acquittent de cette première fonction intellectuelle; d'autres font percevoir la douleur et le plaisir, que l'on a qualifiés de physiques; d'autres sont destinées à mettre en action les instincts et les sentiments auxquels se rattachent le plaisir et la douleur qu'on rapporte au moral; d'autres enfin s'acquittent des opérations intellectuelles. Jamais un de ces actes nerveux ne se transforme en un autre; la preuve, c'est que tous se présentent isolément, soit

dans la série des animaux, soit dans les différents sujets de l'espèce humaine, et toujours des rapports évidents sont observables entre ces phénomènes et les organes qui leur correspondent. Voilà ce qui ressort des observations des phrénologistes.

IV.

On reproche à ce système de conduire au matérialisme. Les phrénologistes n'ont nullement l'intention de découvrir ou de nier la cause première du phénomène de la vie. Libre à chacun de le considérer comme immatériel. La cause première, quelle qu'elle soit, de l'intellect et du moral humain, a besoin de tels ou tels organes pour se manifester par les actes que l'on désigne sous ces dénominations. Les psychologistes et les spiritualistes sont obligés d'admettre que le *moi* ou l'*âme* ne peut opérer sans une tête. Les premiers prétendent que l'esprit opère avec un organe simple, les seconds avec un organe multiple. Ils sont néanmoins d'accord en ce point, que c'est toujours avec de la matière nerveuse qu'il se manifeste. L'une de ces propositions n'est pas plus matérialiste que l'autre. Les phrénologistes prétendent que leur système de la pluralité est plus vraisemblable que celui de leurs antagonistes; car si on n'accorde à l'esprit qu'un seul instrument dont la forme et l'étendue sont indifférentes, on ne peut concevoir comment il ne peut pas le monter sur tous les tons, y réunir toutes les octaves et y jouer tous les airs possibles, malgré les différences d'âge, de sexe et de santé. Aussi les plus sages entre les croyants, des hommes animés d'une foi sincère et éclairée ont-ils compris cette nécessité, et n'ont-ils pas craint d'étudier la phrénologie, persuadés qu'aucun des dogmes de cette science n'attaque des convictions auxquelles ils tiennent autant qu'à leur propre existence.

La phrénologie diffère de la psychologie en ce que cette dernière étudie la vie indépendamment des organes, tandis que la première est basée sur la physiologie. L'âme, l'esprit, considérés comme moteurs de tous nos mouvements, n'étant pas accessibles à nos sens, les phrénologues n'ont nulle prétention à saisir et à montrer cette force cachée. Ils l'abandonnent aux croyances. Elle se borne à ce qui peut être compris avec le secours de nos sens et par l'induction des faits avérés, les deux seuls moyens dont l'homme dispose pour rester fidèle à la vérité dans ses jugements.

V.

Nous avons vu comment les diverses facultés se développent chez l'enfant, et comment l'intelligence est le couronnement de l'œuvre. Les phrénologistes ne partagent point l'erreur et l'illusion des philosophes, qui croient que la raison ou l'intelligence dirige despotiquement les actes humains. Voici comment, à l'aide de l'observation, ils expliquent le rôle de l'intelligence.

« Quel est, dit Broussais, le but de la nature dans ce perfectionnement des facultés de l'homme? C'est toujours pour qu'il réagisse sur les corps extérieurs, pour qu'il les fasse servir à ses besoins; il fait d'abord avec réflexion ce qu'il faisait autrefois par l'instinct seul, lorsqu'il était abandonné à cette unique ressource; mais bientôt il fait plus : il s'observe non-seulement pour satisfaire les besoins de la conservation et de la reproduction, mais pour satisfaire le *besoin de connaître* qui s'est enfin développé avec les organes de l'intelligence. »

Mais croyez-vous qu'arrivé à ce point, l'homme cessera d'être soumis à l'empire des impulsions que ses besoins et ses instincts suscitaient en lui avant que son intelligence eût été développée? Vous seriez dans une grande erreur, si telle était votre opinion. Il sera tou-

jours soumis à ces impulsions secrètes ; et malgré ses sages réflexions, malgré les plus admirables calculs dont il soit capable, ses actes ne seront pas toujours dirigés par ce qu'on appelle la raison ; ils seront, le plus ordinairement, déterminés à son insu par les instincts et par le sentiment. Cette vérité est déduite de l'étude physiologique du cerveau que Gall et Spurzheim nous ont aplanie ; mais nous la devons surtout à ce dernier, qui l'a nettement exprimée, au moins dans ses leçons orales. Elle est importante, cette vérité, car elle seule peut expliquer les contradictions qu'on observe dans les actions de l'homme.

VI.

Relativement aux trois facultés de l'entendement, selon Laromiguière, les phrénologues font observer que l'*attention* est une faculté générale commune à tous les organes cérébraux ; car on n'a pas d'attention sans objet ; on n'a d'attention que pour les impressions qui intéressent, et chaque impression s'adresse à un organe. Les mêmes phrénologues remarquent que la *comparaison* et le jugement sont également dans toutes nos perceptions, puisqu'il n'y en aurait aucune de nette si elle n'était distinguée de toutes les autres.

« Le raisonnement est la répétition de jugements, et comme on juge ses propres jugements, c'est aussi la répétition des jugements de nos jugements ; le tout sous la direction de l'intelligence.

» Eh bien ! voyons si l'intelligence gouverne despotiquement toutes les opérations qu'on affecte de dénommer opérations de l'intelligence.

» L'*attention* ne dépend point de l'intelligence ; on est attentif à ce qui plaît, et ce qui plaît est ce qui convient à nos organes actuellement développés. La métaphysique et la morale ne provoqueront jamais l'attention d'un

enfant; les joujoux, les poupées, les jeux les provoqueront, et seront sans influence sur l'attention de la plupart des adultes; l'intelligence n'est donc point le régulateur de l'attention considérée comme faculté générale.

» La *comparaison* est dans toutes nos perceptions, et pour qu'elles soient nettes, il faut que leurs organes soient suffisamment développés. Le plus profond penseur jugera fort mal des couleurs, des sons, des formes, si les organes qui correspondent à ces attributs du corps sont faibles chez lui. Tout le monde a pu en faire l'expérience. La comparaison n'est dònc, pas plus que l'attention, soumise au gouvernement despotique de l'intelligence.

» Le *raisonnement* s'applique tantôt aux attributs premiers du corps, tantôt aux jugements, aux instincts, aux sentiments comparés entre eux ou avec les perceptions et les sensations. Or, l'homme ne pourra raisonner juste que sur celles de ces opérations qui se seront exécutées chez lui d'une manière convenable, c'est-à-dire que l'un raisonnera fort bien sur les couleurs, ou les formes, ou les distances, etc., qui raisonnera pitoyablement sur les instincts, sur les sentiments, sur la moralité, sur la valeur des signes du langage, etc. De là résulte évidemment que l'intellect ou l'intelligence, ou, si l'on aime mieux, car tout cela nous est égal, la personne ou le *moi*, ne produit pas à son gré les divers raisonnements; qu'il se borne à présider à ceux qui se font, et que ceux-ci sont toujours en raison des perceptions qui leur servent de base.

» Passons à la section de la volonté. Elle se compose du désir, de la préférence, de la liberté..... Le *désir* est provoqué par chaque centre cérébral de la faculté mis en action par le stimulateur qui lui convient, dans l'ordre de la nature, au moyen d'une sensation et d'une perception; il en est ainsi, mais en sens inverse, de

l'*aversion*, et tout le monde sait que le plaisir et le déplaisir, l'amour et la haine se rapportent à cette double catégorie. Or, le principe intelligent, personnifié dans l'une des trois expressions sus-relatées, ne peut rien du tout à cette provocation : il la perçoit; c'est son rôle, voilà tout. Le désir n'est donc point despotiquement gouverné par le principe personnifié de l'intelligence.

» La *préférence* suit immédiatement l'impression, comme conséquence du désir ou de l'aversion qui tiennent à l'instinct ou au sentiment mis en action par cette impression. Le prétendu principe de nos philosophes joue donc ici le même rôle que dans le désir.

» La *liberté* ne peut se concevoir autrement que dans les actes de la personne qui est réellement libre d'agir ou de rester en repos; car il ne suffit pas de croire et de dire que l'on est libre pour l'être en effet. Eh bien! cet état de l'homme ne peut exister chez l'embryon ni chez le jeune enfant, ni chez le fou, ni chez le malade, etc. ; et l'observation bien attentive prouve que tel qui croit agir librement, se meut sous l'influence d'un instinct, d'un sentiment, d'une passion, dont lui seul ignore le despotisme et la tyrannie sur toute sa conduite.

» Nier ces assertions, ce serait nier la lumière ; et notre conclusion est que les philosophes se sont trompés nécessairement, lorsque abstrayant la somme de nos facultés intellectuelles avec les titres d'*esprit*, d'*âme* ou de *sensorium commun*, ils en ont fait une espèce de président qui dirige l'entendement, la volonté, les sentiments, et en grande partie les instincts, tantôt d'après ses caprices, tantôt d'après sa constitution propre, ses penchants, ses goûts, sa nature en un mot, dont Dieu seul a le secret.

VII.

» Séduits par le moi de Descartes, d'autres philosophes ont raisonné d'après le témoignage de la conscience : la conscience se manifeste par le sentiment de la personne ou du moi. C'est là, nous a-t-il dit, que se trouvent l'esprit, l'âme de l'homme par excellence. Eh bien ! le premier aveu que sont obligés de faire les partisans de ce système, est que la faculté nouvelle qu'ils substituent à l'âme des anciens peut s'absenter ; qu'elle n'existe ni chez l'embryon ni dans l'enfance ; qu'elle disparaît pendant un certain nombre d'heures sur les vingt-quatre dont le jour se compose, et qu'elle devient obscure dans l'état morbide. De sorte que le phénomène dont ils ont fait leur pivot immatériel est intermittent.

» Quant à nous, il nous semble que toutes ces manières d'expliquer l'homme sont essentiellement vicieuses. L'intelligence est un phénomène qui s'ajoute à ceux de l'instinct et des sentiments par le progrès de la vie, et toutes ces facultés sont diversement réparties dans la série des animaux, comme nous l'avons déjà vu. »

VIII.

» Dans l'étude comparée de l'homme avec les animaux, il est bon de constater, en premier lieu, que chez eux, comme chez l'homme, la sensation ne s'opère que dans les nerfs des sens externes. Les organes sensoriaux ne font que modifier les impressions du corps pour les rendre perceptibles par le cerveau ; mais c'est cet organe seul qui perçoit. Ce qui le prouve, c'est que si le cerveau est malade, il n'y a pas de perception, quoique les organes des sens soient parfaitement sains et qu'ils reçoivent sans obstacle l'influence des agents qui ont coutume de

produire ces sensations. Ajoutons que la perception des corps qui ont stimulé les nerfs sensitifs n'est pas l'office du cerveau en masse, mais celle de quelques-unes des parties de l'appareil encéphalique qui ont cette destination. On peut le prouver en faisant voir que certaines affections partielles de cet appareil détruisent les perceptions qui devraient arriver par certains sens, quoique ces sens conservent leur intégrité et que les perceptions provoquées par les autres sens continuent de se faire. Malheureusement, on n'est pas encore assez avancé dans la physiologie du cerveau pour assigner les points précis d'où dépendent les perceptions des divers attributs des corps.

» Un second fait à prendre en grande considération dans la question qui nous occupe, c'est que les facultés par lesquelles nous témoignons à nos semblables que nous avons perçu les attributs du corps sont des phénomènes tout différents de la perception elle-même. Ainsi, la peinture, la sculpture, la mimique et le langage appartiennent à des régions du cerveau qui sont différentes de celles qui président à la perception proprement dite. La preuve qu'on peut en donner est péremptoire : c'est qu'on peut avoir des perceptions fort nettes et fort distinctes sans posséder les facultés de la peinture, de la sculpture et du langage.

» Un troisième fait non moins important, c'est que le sentiment de la personnalité, qui chez l'homme instruit s'exprime par le signe *moi*, signe de pure convention, paraît tenir à la même région du cerveau qui préside au jugement de nos propres facultés. Il y a quelques présomptions que certains animaux partagent ce sentiment avec nous, quoiqu'ils soient dépourvus de la faculté de l'exprimer. Mais ce qui est évident, c'est que le sentiment personnel exprimé par le signe *moi* n'est pas l'homme par excellence, l'homme tout entier, comme le prétendent quelques psychologistes ; car, ainsi que nous l'avons vu,

l'homme ne peut être constitué homme par un phénomène qui ne se montre en lui qu'à des périodes intermittentes. Avec des théories aussi obscures, la philosophie deviendrait un objet de disputes éternelles ; il est donc nécessaire que la méthode physiologique vienne à notre secours pour diriger convenablement l'étude de l'esprit humain.

» On professe cependant que la conscience contient tous les faits relatifs aux sens, ceux relatifs à la raison, ceux relatifs à la connaissance, et ceux relatifs à la volonté. Comment la conscience contiendrait-elle les faits relatifs aux sens? Cela est-il possible? Jugez-en, vous qui savez maintenant que l'homme a des sensations avant d'avoir la conscience; nous l'avons démontré chez l'enfant, et l'on voit une foule d'animaux susceptibles de perceptions chez lesquels on ne peut encore soupçonner le sentiment de la personnalité.

» Les faits du domaine de la connaissance sont incontestablement du domaine de la conscience chez l'homme parfait; mais ce n'est pas une raison pour que cette faculté constitue l'homme tout entier; il n'est pas dans la nature de toujours connaître. Ce ne serait que par une abstraction forcée qu'on le réduirait à ces faits, et on ne le jugerait que d'après un moment de son existence. Si les psychologistes se contentent de pareilles explications, il ne peut en être ainsi de nous qui nous livrons à la physiologie du cerveau et qui nous trouvons en rapport avec l'homme dans tous les troubles qu'il peut éprouver. Les faits du ressort de la connaissance et de la raison disparaissent dans la folie; il s'ensuivrait donc, si nous écoutions la psychologie, que les fous que nous traitons ne seraient pas des hommes, mais des animaux. Cette philosophie est vraiment une source de controverse et de discussions interminables.

» Nous avons les mêmes objections à faire pour les faits relatifs à la volonté, que les mêmes psychologues

identifient avec le moi. Les faits de volonté ne se rencontrent que dans les conditions où l'intelligence prédomine sur les instincts et sur les sentiments. C'est à tort qu'on érige le *moi* en faculté première ; on ne peut établir cette supposition que par une abstraction violente : une doctrine philosophique, basée sur un pareil principe, ne peut pas avoir de durée. On aura beau dire que l'homme n'existe que quand il se sent libre et maître de ses actions, et quand il peut être reconnu tel par ses semblables : jamais un médecin ne croira avoir affaire à un animal quand il traitera un fou, un frénétique, un apoplectique, un asphyxié, etc. — Il ne le croira pas davantage lorsqu'il examinera un enfant, un embryon ; il dira : C'est un homme, mais qui n'est pas développé. Une théorie qui contredit et renverse tous les faits du domaine de l'histoire naturelle, et qui tend à produire une religion fantasmagorique et arbitraire, ne saurait se soutenir dans un moment où toutes les connaissances vont en avant, à la lumière du flambeau de l'observation. »

Examinons maintenant les critiques de la phrénologie par MM. Flourens et Lelut.

CHAPITRE IV.

Examen de la phrénologie par M. Flourens.

ARTICLE I. — Gall a démontré que le cerveau était l'organe de l'âme. Erreur de Gall et de ses disciples.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences a entrepris de réfuter, à l'aide de ses propres expériences, le système de Gall.

« Deux propositions fondamentales constituent, dit-il,

toute la doctrine de Gall. La première : que l'intelligence réside exclusivement dans le cerveau ; la seconde, que chaque faculté particulière de l'intelligence a, dans le cerveau, un organe propre.

» Or, de ces deux propositions, la première n'a certainement rien de nouveau, et la seconde n'a peut-être rien de vrai. »

Bien que le cerveau fût considéré comme le siége de l'âme, M. Flourens reconnaît que Gall a eu le mérite de l'avoir démontré ; il a aussi prouvé que les organes des sens n'ont aucune participation immédiate aux fonctions de l'intelligence, il les sépare de l'intelligence. Celle-ci peut se développer sans que les organes suivent son progrès, la plupart du temps ce développement est en raison inverse ; les organes des sens n'exercent les fonctions de sens que par l'intelligence, et cette intelligence réside dans le cerveau.

Selon M. Flourens, l'erreur de Gall et de ses disciples c'est d'avoir cru que le cerveau tout entier était l'organe de l'âme. Les recherches expérimentales de ce physiologiste démontrent que « si l'on enlève le cervelet à un animal, il ne perd que ses mouvements de locomotion. Si l'on enlève ses tubercules quadrijumeaux, il ne perd que la vue ; si l'on détruit la moelle allongée, il perd ses mouvements de respiration et par suite la vie. Aucune de ces parties n'est donc organe de l'intelligence, le cerveau proprement dit seul l'est. Si l'on enlève sur un animal le cerveau proprement dit ou les hémisphères, il perd aussitôt l'intelligence, et ne perd que l'intelligence.

« Le cerveau pris en masse, l'*encéphale*, est donc un organe multiple ; et cet organe multiple se compose de quatre organes particuliers : le cervelet, siége du principe qui règle les mouvements de locomotion ; les tubercules quadrijumeaux, siége du principe qui anime le sens de la vue ; la moelle allongée, siége du principe

qui détermine le mouvement de respiration ; et le cerveau proprement dit, siége exclusif de l'intelligence.

» La question du siége précis de l'intelligence a donc grandement changé depuis Gall. »

Or, cela posé, dit M. Flourens, « le cerveau tout entier ne peut plus évidemment être partagé, comme le partagent les phrénologistes par petits organes, dont chacun loge une faculté intellectuelle distincte, car le cerveau tout entier ne sert pas à l'intelligence, les hémisphères seuls servent à l'intelligence ; et par conséquent la question de savoir si l'organe, siége de l'intelligence, peut être partagé en plusieurs organes, est une question qui ne concerne plus que les seuls hémisphères. »

Nous voici à la seconde proposition fondamentale de la doctrine de Gall, qui prétend « que le cerveau se partage en plusieurs organes, dont chacun loge une faculté particulière de l'âme. « D'après M. Flourens, il faut réduire la proposition de Gall aux seuls hémisphères.

D'après les expériences de ce savant, Gall se serait trompé. « On peut, dit-il, retrancher, soit par devant, soit par derrière, soit par en haut, soit par côté, une portion assez étendue des hémisphères cérébraux sans que l'intelligence soit perdue, une portion assez restreinte de ces hémisphères suffit donc à l'exercice de l'intelligence.

» D'un autre côté, à mesure que ce retranchement s'opère, l'intelligence s'affaiblit et s'éteint graduellement ; et passé certaines limites, elle est tout à fait éteinte. Les hémisphères cérébraux concourent donc par tout leur ensemble à l'exercice plein et entier de l'intelligence.

» Enfin, dès qu'une sensation est perdue, toutes le sont ; dès qu'une faculté disparaît, toutes disparaissent ; il n'y a donc pas des siéges divers pour les diverses facultés ni pour les diverses sensations. La faculté de

sentir, de juger, de vouloir une chose, réside dans le même lieu que celle d'en sentir, d'en juger, d'en vouloir une autre ; et conséquemment cette faculté essentiellement une, réside essentiellement dans un seul organe.

» L'intelligence est donc une.

» Avec Gall, il y a autant d'intelligences particulières que de facultés distinctes. Chaque faculté, selon Gall, a sa perception, sa mémoire, son jugement, sa volonté, etc., c'est-à-dire tous les attributs de l'intelligence proprement dite.

» Toutes les facultés intellectuelles sont douées, dit-il, de la faculté perceptive d'attention, de souvenir, de mémoire, de jugement et d'imagination. »

« Toute faculté particulière, dit-il encore, est intellect ou intelligence, chaque intelligence individuelle (le mot est clair) a son organe propre. »

« Mais avec toutes ces *espèces d'intellect*, avec toutes ces *intelligences individuelles*, que sera l'intelligence générale et proprement dite ? Ce sera comme vous voudrez, ou un *attribut* de chaque faculté, ou *l'expression collective* de toutes les facultés, ou même le simple *résultat* de leur action commune et simultanée ; en un mot ce ne sera plus cette faculté positive, une, que nous entendons, que nous concevons, que nous sentons tous en nous-mêmes quand nous prononçons le mot *âme* ou *intelligence*, et c'est là tout l'esprit de la psychologie de Gall. A l'intelligence, faculté essentiellement une, il substitue une multitude de petites intelligences ou de facultés distinctes et isolées. Et comme les facultés, qu'il fait jouer à son gré, qu'il multiplie autant qu'il veut (il en compte vingt-sept, Spurzheim en compte trente-cinq), lui paraissent expliquer quelques phénomènes que n'explique pas bien la philosophie ordinaire, il triomphe.

» Ceci explique, dit Gall, comment le même homme

peut avoir un jugement prompt et sûr relativement à certains objets, et être imbécile relativement à d'autres; comment il peut avoir l'imagination la plus vive et la plus féconde pour tel genre d'objets, et être glacé, stérile pour tel autre. »

« Donnez aux animaux, dit-il encore, des facultés fondamentales, et vous avez le chien qui chasse avec passion, la belette qui étrangle les poules avec fureur, le rossignol qui chante à côté de la femelle avec passion, etc..... »

« Eh! sans doute, mais quelle philosophie que celle qui croit expliquer un fait par un mot? Vous remarquez tel penchant dans un animal, tel goût, tel talent dans un homme; vite, une faculté particulière pour chacune de ces choses; et vous croyez avoir tout fait. Vous vous trompez, votre *faculté* n'est qu'un mot; c'est le nom du fait, et toute la difficulté reste.

» Et d'ailleurs, vous ne parlez que des faits que vous croyez expliquer; vous ne parlez pas de ceux que vous rendez inexplicables. Vous ne dites rien de l'*unité* de l'intelligence, de l'*unité du moi*, ou vous la niez. Mais l'unité de l'intelligence, l'*unité du moi* est un fait de sens intime; et le sens intime est plus fort que toutes les philosophies.

» La philosophie de Gall ne consiste qu'à transformer en *intelligences particulières* chacun des *modes* de l'intelligence proprement dite.

» On pense bien que Gall, qui ne voit dans le mot intelligence qu'un mot abstrait exprimant la somme de nos facultés intellectuelles, ne voit aussi dans le mot volonté qu'un mot abstrait exprimant la somme de nos facultés morales.

» Il avait défini la *raison :* « le résultat de l'action simultanée de toutes les facultés intellectuelles. » Il définit la *volonté :* « le résultat de l'action simultanée des facultés intellectuelles supérieures. » Et toujours Gall se

trompe : la *raison*, la *volonté* ne sont pas des *résultats*, ce sont des *forces*, et les *forces primitives* de la pensée.

» Gall définit tout aussi singulièrement la *liberté*, ou le *libre arbitre*.

» La liberté morale, dit-il, n'est autre chose que la faculté d'*être déterminé*, et de se déterminer par des motifs. » Point du tout : la liberté est précisément le pouvoir de se déterminer contre tout motif. Locke définit très-bien la liberté : *puissance : être déterminé*, se laisser déterminer, c'est obéir.

» Gall dit encore : « La liberté illimitée suppose que l'homme se gouverne non-seulement indépendamment de toute loi, mais qu'il se crée sa propre nature. » Nullement ; cela suppose qu'il peut choisir ; et, en effet, il choisit.

» Gall dit enfin : « Tout phénomène, tel que celui d'une liberté absolue, serait un phénomène qui aurait lieu sans cause. » Pourquoi sans cause ? La cause est dans la force de choisir, et cette force est un fait.

» La liberté de l'homme est une *faculté positive* et non le simple résultat passif de la prépondérance d'un *motif* sur un autre *motif*, d'un *organe* sur un autre *organe*.

» La raison, la volonté, la liberté sont donc, contrairement à toute la doctrine de Gall, des *facultés positives*, des *forces actives*, ou plutôt elles sont l'intelligence même. La raison, la volonté, la liberté ne sont que l'intelligence qui *conçoit*, qui *veut*, qui *choisit*, qui *délibère*.

» Le sens intime qui se sent un, se sent libre. Et vous remarquerez que ces deux grands faits qui donnent le sens intime, savoir, l'unité de l'intelligence et la *puissance positive* du franc arbitre, sont précisément les deux premiers faits que la philosophie de Gall dénie.

» Et remarquez-le bien encore, s'il est quelque chose en nous qui soit de sens intime, c'est évidemment, et

par excellence, le sentiment de l'unité *du moi, c'est* plus encore, peut-être, le sentiment de la liberté morale.

» L'homme n'est une force morale que parce qu'il est une force libre. Toute philosophie qui entreprend sur la liberté de l'homme entreprend donc, sans qu'il s'en aperçoive, sur la morale même. L'homme est donc libre, et comme il n'est moral que parce qu'il est libre, il semble que sa liberté soit aussi la seule puissance de son âme dont la Providence ait voulu lui dérober les bornes. »

Observations.

D'après ces passages on voit que si les expériences de M. Flourens sont certaines, les hémisphères seuls servent à l'intelligence. Les facultés différentes que Gall dissémine dans l'ensemble du cerveau, devraient se concentrer dans les hémisphères.

M. Flourens prétend que la portion intérieure des hémisphères est seule affectée à l'exercice de l'intelligence. Il dit « qu'à partir d'une certaine limite l'intelligence diminue, s'éteint graduellement à mesure qu'on enlève la matière du cerveau. » Si l'intelligence est *une*, comme il l'affirme, ainsi que l'organe qui en est le siége, à l'instant où l'on enlève une partie de l'organe tout devrait cesser à la fois; tandis que l'affaiblissement est graduel et proportionné à la *quantité* de matière enlevée.

L'intelligence, le moi, l'âme est donc divisible. L'unité de l'âme telle que l'ont conçue les psychologues n'existe pas.

M. Flourens est en opposition avec son maître en philosophie, car Descartes dit : « Je remarque ici premièrement qu'il y a une grande différence entre l'esprit et le corps, en ce que le corps, de sa nature, est toujours divisible, et que l'esprit est entièrement indi-

visible. Car, en effet, quand je le considère, c'est-à-dire que je me considère moi-même, en tant seulement que je suis une chose qui pense, je ne puis distinguer en moi aucune partie ; mais je considère et considère fort clairement que je suis une chose absolument une et entière. »

M. le secrétaire perpétuel attaque donc l'indivisibilité de l'*âme*, du *moi*, de l'*intelligence*. Si l'âme est altérée ou modifiée par les diminutions de la matière cérébrale, c'est la confondre avec elle, ne pouvoir être que par elle et enfin n'être qu'elle, c'est-à-dire matière nerveuse produisant des phénomènes intellectuels. Du graduel au partiel, il n'y a qu'un pas, et du partiel aux organes particuliers indépendants, on est dans la doctrine de Gall. M. Flourens dit : « Comme ces facultés, qu'il fait jouer à son gré, qu'il multiplie autant qu'il veut, lui paraissent expliquer quelques phénomènes que n'explique pas la philosophie ordinaire, il triomphe. »

Le savant académicien reconnaît donc que la philosophie ordinaire est insuffisante, passablement obscure, et ne peut expliquer ce que celle de Gall éclaire.

Quant à ce qui touche à l'*unité de moi*, *la raison*, *la volonté*, *la liberté*, etc....., la tactique de M. Flourens consiste à opposer aux raisons de Gall, déduites de sa doctrine, celles de Descartes et de la philosophie ordinaire qui reposent sur de pures hypothèses, qu'il reconnaît ne pouvoir rendre compte de tous les phénomènes. On voit que cet auteur ne se ruine guère en frais de dialectique.

ARTICLE II. — Les deux anatomies de Gall. — Spurzheim et Broussais.

« Il y a dans Gall, selon M. Flourens, deux anatomies très-distinctes : une *anatomie générale*, laquelle ne tient pas à sa doctrine, et une *anatomie particulière*,

laquelle, supposée vraie, ferait la base même de sa doctrine.

» Gall n'a jamais eu d'opinion arrêtée sur ce qu'il nomme *les organes du cerveau*. Il n'a pas vu ces organes; il les imagine pour ses *facultés*. Il fait comme tant d'autres. Il commence par imaginer une hypothèse et puis imagine une anatomie pour son hypothèse. »

M. l'académicien pense que Gall a été conduit à la pluralité des intelligences par l'analogie qu'il suppose entre les fonctions des sens et les facultés de l'âme.

Il voit les fonctions des sens constituer des fonctions distinctes, et il veut que les facultés de l'âme soient également distinctes, il veut faire l'homme intérieur à l'image de l'homme extérieur.

« Tout entre l'organe d'un sens et l'organe d'une faculté, entre une faculté et un sens, est semblable. Il dit la *mémoire* ou le *sens des choses*, la mémoire ou le *sens des personnes*, la mémoire ou le *sens des nombres;* il dit le *sens du langage*, le *sens de la mécanique*, le *sens des rapports des couleurs*, etc.

» Lorsque Gall conclut de l'indépendance des sens internes à l'indépendance des facultés de l'âme, il confond, pour le sens même, deux choses profondément distinctes : l'impression et la perception. L'impression est multiple, la perception est une.

» Quand on enlève les *lobes* ou *hémisphères cérébraux* à un animal, l'animal perd sur-le-champ toute perception; il ne voit plus, il n'entend plus, etc., et cependant tous les organes des sens, l'œil, l'oreille, etc., subsistent, toutes les impressions se font.

» Le principe qui perçoit est donc un. Perdu pour un sens, il est perdu pour tous; et s'il est un pour le sens externe, comment ne serait-il pas un pour les facultés de l'âme? »

Observations.

M. Flourens vient de dire que Gall « a prouvé que les organes des sens n'ont aucune participation immédiate aux fonctions de l'intelligence, qu'il les sépare de l'intelligence. Celle-ci peut se développer sans que les organes suivent son progrès..... »

Gall a donc très-bien distingué l'impression de la perception; mais cette distinction est purement analytique; en réalité les deux organes ne peuvent rien l'un sans l'autre. Pas de perception sans impression sur l'organe vivant et sain. L'œil paralysé ne communique rien. L'œil arraché de son orbite n'est qu'une chambre obscure, inerte, purement mécanique. Les images ne peuvent se peindre nettement sur la rétine qu'à une distance déterminée. Tandis que dans l'état vivant les images sont nettement représentées à toutes les distances. Les physiciens et les physiologistes sont encore à chercher comment s'opère ce phénomène qu'ils ne peuvent imiter dans leurs lunettes.

Privée de sens extérieurs nécessaires pour recueillir au dehors les éléments de la perception, l'âme, réduite à sa puissance, à son activité propre, ne pouvant agir sur rien, être modifiée par rien, n'aurait aucune idée. Le lien étant indissoluble, les communications et les fonctions instantanées, le mot *sens* pris à ce double point de vue unifié, centralisé, se justifie. Pour affirmer les distinctions *profondes*, la séparation et l'indépendance de ces deux actes, il faudrait qu'on montrât un individu privé de tous les sens, réduit à ses seuls hémisphères, à son organe *un*, à ses facultés *unes* de l'âme, avoir la notion des choses sensibles. Et puisque l'organe n'est que matière inerte et que l'âme seule est principe actif, *immatériel*, il faudrait montrer un individu privé de cerveau, réduit à sa substance

immatérielle, inétendue, raisonner et agir. Ce que les philosophes, les physiologistes et les théologiens au spiritualisme le plus exagéré n'ont jamais eu la témérité de penser et encore moins d'expérimenter, leur *sens intime* est là pour les empêcher de faire une pareille expérience. Autre chose est imaginer et croire, autre chose est prouver et expérimenter.

« L'organe ou le *nerf* d'un sens interne n'est qu'un *faisceau de fibres nerveuses*. Le cerveau ne devra être pour Gall, dit M. Flourens, qu'un ensemble de *faisceaux de fibres*.. Quand je dis *un organe des sens*, j'entends un appareil nerveux très-déterminé; mais quand je dis un organe du cerveau, en est-il de même? » M. Flourens objecte « que si chaque organe intérieur est composé d'un faisceau de fibres, il en faudrait vingt-sept, autant que de facultés. Ce nombre n'existe pas; si c'est chaque fibre en particulier, il y en aura beaucoup trop. » Nous dirons que sous ce rapport le problème à résoudre est peut-être hors des moyens d'investigation directe employés par les physiologistes. L'observation pathologique et l'induction peuvent seules aider à résoudre le problème.

M. Flourens fait le plus grand éloge de la méthode anatomique de Gall, qui consiste à *développer*, à déplisser le cerveau, suivre les fibres du cerveau dans toutes les directions, au lieu de le *couper*. Le grand mérite de Gall a été de rappeler la vraie méthode de disséquer le cerveau.

SPURZHEIM.

Gall et son disciple diffèrent entre eux sur plusieurs points : sur le rôle des sens extérieurs, sur les noms des facultés de l'âme, sur le nombre, sur la classification, etc.

1° Spurzheim ne partage pas l'erreur de Gall, qui

consiste à croire que les sens extérieurs et les facultés intérieures ont non-seulement la perception mais aussi la mémoire, la réminiscence et le jugement.....

Spurzheim, comme Gall, appelle *sens* intérieur les facultés de l'âme.

Il conclut, comme son maître, de l'indépendance des sens extérieurs à l'indépendance des *sens* intérieurs, c'est-à-dire à l'indépendance des facultés de l'âme.

2° Spurzheim a refait la nomenclature de Gall. « Ces deux auteurs, dit M. Flourens, parlent beaucoup de nomenclature, mais ils ne voient pas qu'en matière de nomenclature, la première difficulté, et la seule, est d'arriver aux faits simples. Qui est arrivé aux faits simples a bientôt une bonne nomenclature. » — Il donne une citation de Descartes, que voici.

« Si quelqu'un avait bien expliqué, dit Descartes, les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, lesquelles se composent de tout ce qu'ils pensent..... j'oserais espérer une langue fort aisée à apprendre..... et ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper; au lieu que tout au rebours, les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend rien parfaitement. »

3° Spurzheim a ajouté huit facultés aux facultés de Gall, ce dont ce dernier est fort mécontent.

4° *Classification et attributs des facultés.* Gall ne forme de l'ensemble des facultés que deux groupes; Spurzheim les divise et les sous-divise.

Il y a d'abord deux *ordres* de facultés : les *facultés affectives* et les *facultés intellectuelles.* Puis chacun de ces *ordres* se divise en *genres.* Le premier *ordre* a deux *genres*: les facultés affectives communes à l'homme et aux animaux, et les facultés affectives propres à l'homme;

le second en a trois : les facultés ou *sens extérieurs*, qui font connaître les objets extérieurs ; les facultés ou *sens intérieurs*, qui font connaître les relations des objets en général ; et les facultés ou *sens intérieurs*, qui réfléchissent.

Gall et son disciple sont loin d'être d'accord sur tous les points.

BROUSSAIS.

M. Flourens dit qu'il ne faut pas juger Broussais sur son *Cours de phrénologie.* Les cinq ou six premières leçons ne sont qu'un mélange confus des idées de Condillac, passées par Cabanis, et des idées des phrénologistes.

Il dit que la sensibilité est l'*origine commune* des facultés ; il appelle la perception une *faculté primitive*, etc..... Condillac ne dirait pas autrement.

Mais, d'un autre côté, il partage l'opinion de Gall, qui considère l'esprit comme l'*ensemble des facultés.* Broussais se moque du *moi* de Descartes.

Psychologie de Broussais.

« L'intelligence et ses différentes manifestations sont, dit-il, des phénomènes de l'action nerveuse. »

« Les facultés, dit-il encore, sont des actions d'organes matériels, etc..... »

Toute la psychologie de Broussais est dans ces paroles.

ARTICLE III. — M. Flourens réfuté par lui-même.

Il paraît que M. le secrétaire perpétuel est sujet à de singulières distractions La troisième édition de l'*Examen de la phrénologie* a été augmentée d'un essai physiologique sur la folie. Dans cet essai, M. Flourens cite

les travaux de *Pinel*, d'*Esquirol*, de *Georget* et de *Leuret*, dont il fait le plus grand cas. En parlant des fines et des profondes observations de ces savants aliénistes, il ne manque pas de citer à l'appui ses propres expériences, tout en gardant le silence sur les passages qui compromettent la thèse qu'il soutient contre Gall. En effet, voici ce qu'il cite. Nous soulignons les passages qui confirment expérimentalement la doctrine de Gall.

« Pinel nous montre les divers éléments de l'entendement humain *susceptibles de se conserver ou de s'éteindre séparément*. Condillac, voulant démêler ce que nous devons à chacun de nos sens, imagine une statue qu'il doue successivement de l'odorat, du goût, de l'ouïe, de la vue, du tact. Dans les observations de Pinel, ce n'est plus une statue, c'est l'homme lui-même *qui conserve ou perd séparément chacune de ses facultés* : le jugement, la mémoire, la volonté, les instincts, etc..... La statue de Condillac est l'analyse abstraite de l'intelligence humaine; les observations de Pinel en *sont l'analyse expérimentale*. Dans le plus haut degré d'un accès de *manie*, toutes les *facultés* sont perdues ou perverties : la mémoire, le jugement, etc..... Cependant il arrive quelquefois, au milieu du trouble général, qu'une faculté subsiste : *l'attention par exemple*. « Dans plusieurs cas de *manie*, dit Pinel, les écarts de l'imagination n'empêchent point les aliénés de mettre de l'enchaînement dans la plupart de leurs idées, et de concentrer avec force *leur attention* sur quelques-unes..... »

D'autres fois, c'est la *mémoire*. « On ne doit pas méconnaître, dit Pinel, que les aliénés conservent dans plusieurs cas la *mémoire* de tout ce qui s'est passé durant leur agitation fougueuse; ils en témoignent les regrets les plus vifs lors de leurs intervalles lucides ou de leur entière guérison, et ils fuient la rencontre de ceux qui les ont vus dans cet état, comme si on pou-

vait se reprocher les suites involontaires d'une maladie. »

D'autres fois encore, c'est le *jugement*. « Les hospices des aliénés, dit Pinel, ne sont jamais sans offrir quelques exemples de manie marquée par des actes d'extravagances, avec une sorte de *jugement conservé dans toute son intégrité*. »

« On a vu, d'un autre côté, dit M. Flourens, des attaques d'apoplexie déterminer la perte d'*une seule faculté*, de la *mémoire* seule, et même d'une seule espèce de *mémoire*, de celle des *lieux*, de celle des *noms*, etc.....

» Auguste Boissonnet, professeur de botanique à l'Ecole de médecine de Montpellier, perdit après une attaque d'apoplexie, non la mémoire en général, mais la seule mémoire des noms propres.

» Le livre de Pinel bien étudié, dit M. Flourens, serait une mine de matériaux pour le philosophe. »

A ces nombreuses citations, puisées dans les observations pathologiques, chacun peut ajouter celles qui lui sont personnelles. Nous connaissons un individu qui, à la suite d'un profond chagrin causé par la perte d'une jeune fille, a, comme Boissonnet, été privé de la mémoire des noms propres, qu'il avait précédemment très-développée. Il est obligé maintenant de chercher beaucoup, de s'aider par des notes qu'il tient constamment sur lui, pour se rappeler les noms des auteurs nécessaires à la profession qu'il exerce.

Nous avons connu très-particulièrement un architecte qui au bout de quelques mois d'aliénation mentale avait perdu la mémoire des formes. Cet artiste avait toujours près de lui du papier et un crayon pour dessiner; il traçait une foule de lignes qui n'avaient aucun sens, aucune forme. C'était le barbouillage d'un enfant de deux ans. Mais si l'on rappelait quelques mots des fables de Lafontaine ou des pièces de Molière qu'il avait apprises et aimées, il récitait à l'instant le mor-

ceau. Il avait perdu la mémoire des formes, il avait conservé celle des mots et des idées.

Si maintenant nous rapprochons les critiques de M. Flourens sur Gall, des observations de Pinel et de ses trois collègues, observations qu'il accepte pour très-vraies et positives, il est évident qu'il annule sa propre critique et donne raison à la doctrine de la pluralité des facultés et des organes distincts; car il cite des observations d'après lesquelles l'homme *conserve ou perd séparément chacune de ses facultés*, ce qui ne peut avoir lieu qu'à la condition de l'existence d'organes particuliers.

M. Flourens dit : « Dès qu'une sensation est perdue, toutes le sont; dès qu'une faculté disparaît, toutes disparaissent; il n'y a donc pas de siéges divers pour les diverses facultés ni pour les diverses sensations; la faculté de sentir, de juger, de vouloir une chose réside dans le même lieu que celle d'en sentir, d'en juger, d'en vouloir une autre; et conséquemment cette faculté essentiellement une réside essentiellement dans un seul organe. »

L'analyse expérimentale des auteurs qu'il vient de citer prouve le contraire de ce qu'il avance; car il a rapporté des faits de *mémoires distinctes*, des facultés diverses *séparées*, qui persistent à côté d'autres qui *disparaissent;* or, d'après ses expériences, tout devrait être attaqué à la fois, la folie être toujours générale, ne varier que par le degré; puisque les hémisphères, selon M. le secrétaire, concourent *par tout leur ensemble* à l'exercice de l'intelligence. Qui a raison de M. Flourens ou des aliénistes? Ce savant reproche à Gall de faire une anatomie particulière pour son système, ne peut-on lui reprocher avec plus de raison d'avoir voulu interpréter ses vivisections pour les faire concorder avec la *vraie philosophie* de Descartes, pour l'opposer à celle de Gall. M. Flourens a compris cependant que son système d'attaque est compromis; car

voici ce qu'il dit en note : « Par le mot *faculté* on n'entend point (ai-je besoin de le dire?) les *intelligences individuelles* de Gall. Les facultés sont les *modes* de l'esprit. » « Je trouve en moi, dit Descartes, diverses *facultés* de penser qui ont chacune leur manière particulière..... D'où je conclus qu'elles sont distinctes de moi, comme les *modes* le sont des choses. » « L'esprit de l'homme est un et multiple. Il est un par son essence, il est multiple par ses facultés, par ses modes, et ses facultés s'altèrent isolément. Elles se développent isolément aussi; elles s'éteignent de même. Celles qui dominent à un âge ne sont pas celles qui diminuent à un autre; tandis que quelques-unes défaillissent, d'autres s'élèvent; par ces facultés *successives* l'esprit du vieillard même se renouvelle. »

M. Flourens, en substituant au mot faculté le mot *mode* de Descartes, s'imagine dire quelque chose. Il prétend que l'esprit de l'homme est *un et multiple;* ailleurs, au lieu de multiple il dit *général*, ce qui est fort différent. On trouve le mot *essence* dont il ne s'est nullement servi dans sa critique. A-t-il vu l'essence? peut-il dire ce qu'elle est? l'a-t-il disséquée? a-t-il vu comment l'esprit passe d'un mode à l'autre? peut-il expliquer comment un *mode* est malade, déraisonne à côté d'un autre qui reste sain et lucide? Peut-il dire comment ces modes divers s'altèrent *isolément*, *se développent isolément, s'affaiblissent et s'élèvent séparément* dans l'organe *un*, dans la faculté *une* dont toutes les autres ne sont que des modes?

Voilà le savant académicien, le défenseur de la philosophie ordinaire, incapable, soit avec ses expériences, soit avec les idées de Descartes, de rendre compte des phénomènes qu'il signale. Il est forcé pour les expliquer d'admettre l'organe *composé*, *multiple* et non simple; *un* par l'ensemble, par la *résultante* des facultés composantes, dans laquelle *prédomine* toujours

une des diverses facultés à laquelle toutes les autres se subordonnent momentanément; d'où naît l'*unité d'action*. Ce n'est qu'ainsi que l'intelligence *peut être une et multiple*, perdre ou conserver séparément ses facultés.

CHAPITRE V.

Méthode de M. Flourens.

Article I. — Solution du problème physiologique.

La supériorité, la certitude, l'infaillibilité du savoir de M. le secrétaire perpétuel consiste, selon lui, dans la découverte d'une méthode expérimentale nouvelle.

Dans ses expériences sur le cerveau, il s'est proposé deux problèmes : l'un *physiologique* et l'autre *philosophique*.

« Le problème physiologique, dit-il, consistait à voir si chaque partie de l'encéphale avait sa fonction propre et quelle était cette fonction. Jusqu'à ce jour on se bornait à faire un trou dans le crâne, au moyen d'un trépan, et à enfoncer un stylet par ce trou dans l'encéphale, on blessait par là tantôt une partie, tantôt l'autre, tantôt plusieurs ensemble ; et de cette méthode aveugle on ne tirait que des résultats confus. »

« Ma méthode consiste : 1° à mettre tout l'encéphale à découvert ; 2° à voir ainsi les limites de chaque partie, à guider toujours la main par l'œil, et à ne dépasser jamais, dans mes blessures, les limites propres de chaque partie distincte ; en un mot, à les examiner, à les éprouver, à les interroger toutes l'une après l'autre, et toujours l'une séparément de l'autre.

» Voilà mon procédé. Par ce procédé, les parties

sont séparées. La séparation des parties me donne la séparation des fonctions : toute fonction qui a un siége, un organe distinct, est une fonction propre et distincte de celle qui a un autre siége ou un autre organe.

» En procédant ainsi, j'ai des résultats certains.

» En ne blessant que le *cerveau*, j'ai la fonction propre du cerveau, qui est l'*intelligence;* en ne blessant que le *cervelet*, j'ai la fonction du cervelet, qui est la *coordination* ou équilibration des mouvements de locomotion ; en ne blessant que la *moëlle allongée*, et dans cette moëlle allongée que le point précis que j'appelle le *nœud vital*, j'ai l'*extinction soudaine* de la vie, et je ne l'ai que par ce point seul. »

Article II. — Solution du problème philosophique.

« Le problème *philosophique* ne m'a pas moins occupé que le problème physiologique.

» On a cherché de tout temps quels étaient les rapports :

» 1° Du *mouvement* et de la *volonté ;* 2° de la *sensibilité* et de l'*intelligence;* 3° de la *sensation* et de la *perception ;* 4° de l'*intelligence* et de la *vie*.

» 1° Il y a indépendance complète du *mouvement* et de la *volonté;* car le cerveau enlevé, toute volonté est éteinte et tous les mouvements subsistent.

» 2° La *sensibilité* n'est pas l'*intelligence;* car le cerveau enlevé, toute intelligence est perdue, et toute la sensibilité, qui réside ailleurs, c'est-à-dire dans la moelle épinière et les nerfs, subsiste.

3° La *sensation* n'est pas la *perception*, quoi qu'on en ait dit ; car la *sensation* de la *vision*, par exemple, se perd par un organe ; les *tubercules* et la *perception* de la *vision* par un autre organe, le cerveau.

» 4° Enfin, l'*intelligence* est complétement distincte de la *vie*, et la vie complétement indépendante de l'intelligence ; car le cerveau enlevé, toute l'intelligence est

perdue, absolument perdue, et cependant toute la vie subsiste.

» Le problème philosophique n'est donc pas moins résolu, et non moins sûrement résolu que le problème physiologique.

Observations sur les vivisections de M. Flourens.

A lire ces passages, on reste stupéfait de l'imperturbable aplomb avec lequel ils sont débités. Chacun, par expérience, sait qu'une égratignure, une contusion, une blessure qui offense une partie du cuir chevelu occasionne les douleurs les plus vives. Ces douleurs, en se communiquant à la masse intérieure, nous étourdissent, nous ôtent le libre exercice de nos facultés, bien que le cerveau ne soit nullement blessé directement. Que sera-ce donc, après avoir scié le crâne pour mettre à nu la masse cérébrale ! C'est pendant le bouleversement organique quo cette cruelle opération a jeté dans tout l'organisme, que le vivisecteur vient nous parler des observations qu'il fait sur les diverses parties de la masse pulpeuse vivante, qu'il incise et fouille avec son instrument comme s'il opérait sur une masse d'argile !

Comment, dans cette révolution interne, un savant peut-il prétendre que ce qu'il observe est le résultat des seules blessures locales qu'il fait à telle ou telle partie du cerveau ? Selon ce vivisecteur, l'encéphale se compose de quatre parties distinctes, séparées, sans aucun lien ; à l'entendre, on les dirait simplement juxtaposées, ce qui n'est pas ; car elles sont solidaires et réunies entre elles par la protubérance annulaire. Il reconnaît lui-même *que dans le mécanisme de la vie tout au fond est complexe, phénomènes et organes.* Mais l'illustre secrétaire est si habile dans ses opérations, sa sagacité est si merveilleuse, qu'il *démêle* avec la plus

grande facilité, au milieu des complications et des désordres qu'il occasionne, les *faits simples* des faits les *plus composés*. Voilà comment il est parvenu, avec son infaillible méthode, à prouver l'indépendance des facultés et des organes, ainsi qu'à résoudre le problème philosophique auquel nul n'avait rien compris avant ses mémorables expériences.

Dans son ouvrage *De la vie et de l'intelligence*, M. Flourens dit : « Je distingue dans l'intelligence, ce mot pris dans son sens le plus étendu, trois ordres de faits : l'*instinct*, l'*intelligence proprement dite* et la *raison*. Si on enlève à un animal les deux lobes cérébraux à la fois, il perd tous les sens, il ne voit plus, il n'entend plus, il perd tous ses instincts; il ne sait plus se défendre ni s'abriter, ni fuir, ni manger ; il perd toute son action spontanée. L'instinct agit sans connaître, l'*intelligence* agit et connaît ; la *raison* seule connaît et se connaît. »

D'après ce passage, M. Flourens est obligé, pour ne pas confondre l'homme avec la bête, de distinguer dans les hémisphères de l'homme l'organe particulier de la raison que n'ont pas les animaux. Au lieu de quatre parties, l'encéphale devrait en contenir cinq séparées et distinctes. L'organe *un* de l'intelligence doit être *double* chez l'animal et *triple* chez l'homme. Si M. Flourens dit que les hémisphères sont un seul et même organe ; que l'*instinct*, l'*intelligence* et la *raison* sont trois modes d'un seul et même organe; alors l'homme n'est qu'un animal plus développé, plus perfectionné, voilà tout. Il n'y a pas deux natures : si l'homme a une âme immortelle, l'animal doit en avoir une aussi, d'un degré inférieur seulement.

Pour les spiritualistes pûr sang, M. le secrétaire perpétuel doit être fort suspect; ils feront bien de s'en méfier.

La méthode anatomique de Gall que M. Flourens loue;

consiste à *développer*, à *déplisser* l'encéphale, au lieu de procéder par *coupes*, comme on l'avait pratiqué jusqu'à lui. Ce moyen ne peut s'appliquer qu'à l'organe mort. Celle des vivisecteurs, qui consiste en piqûres, blessures, coupures sur l'encéphale des animaux vivants, est une méthode barbare qui se prête à toutes les interprétations qui passent par la tête de l'opérant. Si les pauvres bêtes, que le savant secrétaire interroge avec son scalpel pouvaient lui répondre, elles lui diraient que puisque l'homme par sa raison se considère comme un être à part de l'animalité, c'est n'avoir pas le sens commun hominal que d'interroger des animaux, qui, s'ils parlaient, ne pourraient répondre que pour eux-mêmes, ils sont par conséquent dans l'impossibilité absolue de l'éclairer sur ce qu'il désire savoir relativement à l'homme. Ces bêtes lui diraient que ses explications sont des contes bleus, des billevesées, qu'il invente pour se donner raison en mystifiant ses crédules lecteurs ; elles lui diraient qu'il fait à l'égard des animaux l'œuvre d'un boucher, d'un bourreau, d'un équarrisseur, et non d'un savant. Elles lui conseilleraient d'opérer sur les hommes et non sur des êtres privés d'âme, de moi, de sens intime, de conscience, de liberté, etc. C'est sur des condamnés à mort qu'il devrait faire ses expériences. Pour les rassurer et les engager à se livrer à ses expériences, il leur exposerait sa doctrine de l'indépendance des organes, de l'insensibilité du cerveau, de la repousse des os par le périoste, et comment ils peuvent parfaitement vivre en perdant une ou deux facultés, celle du mouvement, par exemple. Cette privation ne les empêcherait nullement de goûter toutes les jouissances sensitives qu'il s'engagerait à satisfaire. C'est ainsi que M. le secrétaire perpétuel pourrait obtenir des réponses certaines.

Si le *sens intime* de ces malheureux les dissuadait de se prêter à ses aimables vivisections, il aurait la ressource de se dévouer lui-même par amour pour la vé-

rité scientifique en livrant son crâne à la scie, au trois-quarts d'un confrère de son choix dont il dirigerait les sondages. Si après cet acte de courage, de dévouement et de foi physiologique il venait à succomber, il aurait la gloire d'avoir servi à découvrir la vérité, sauvé la religion, la famille et la propriété. Les savants du monde entier élèveraient sa statue dans le sanctuaire de leur réunion, et l'Eglise, qui n'a jamais canonisé de physiologiste, glorifierait, par ses prières et ses chants, le martyr Flourens. Son âme, resplendissante de gloire, s'envolerait dans le bienheureux séjour pour jouir d'une éternité de bonheur.

Allons! courage! courage! *faciamus experimentum in anima nobili.*

CHAPITRE VI.

Autopsie intellectuelle et morale de M. Flourens.

Article I. — Méthode de Descartes pour étudier son moi.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences est un type trop original et trop remarquable pour que nous l'abandonnions sans l'étudier de plus près. Nous allons enfoncer notre *trois-quarts* spirituel dans ses hémisphères pour tâcher de faire jaillir des *modes* divers par lesquels passe son organe rationnel, quelques étincelles qui puissent nous éclairer et nous aider à sortir des incertitudes dans lesquelles nous ont plongés ses contradictions.

M. Flourens, tout en citant les nombreux travaux de ses prédécesseurs, ne manque pas, tout en signalant leurs erreurs, de prendre date pour ses propres dé-

couvertes. On le voit tout préoccupé de son *moi*, faire remarquer qu'*avant moi, jusqu'à moi*, on croyait ceci, on pensait cela. A *moi seul* appartient la découverte de la *méthode*, et les vérités qu'elle m'a fait découvrir, prouvées par des expériences tellement exactes, indiscutables, qu'il n'y a pas le moindre doute à élever sur leur certitude.

Selon M. Flourens, la science de l'homme est *anatomique*, *physiologique*, *psychologique* et *philosophique*. Pour réfuter victorieusement la phrénologie qui s'appuie sur l'observation, l'expérience et l'induction appliquée à tout ce qui sent et se meut, il oppose un anatomiste et un physiologiste qui est lui, associé à un psychologiste et à un philosophe qui est Descartes. Certes, Descartes est un grand génie ; mais tout grand qu'il soit, il a eu ses faiblesses, ses écarts, ses hypothèses illusoires, dont rit tout le premier M. le secrétaire perpétuel. Il cite un passage de Descartes, qui nous le montre s'enfermant dans un poêle pour mieux étudier son *moi*. Voici le passage.

« Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles, ou du moins, parce qu'à peine cela se peut-il faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses ; et ainsi, m'entretenant seulement moi-même et considérant mon intérieur, je tâcherai de me rendre peu à peu plus connu et plus familier à moi-même. »

Il suffit de citer ces lignes pour comprendre tout ce qu'il y a *de vain* dans cette méthode. C'est un homme développé, qui a passé sa vie à étudier, à méditer les impressions faites sur tous ses sens, qui a la prétention de faire table rase de tout ce qu'il a senti, perçu, réfléchi, afin que son *âme*, son *moi*, blotti dans sa glande pinéale, en mettant le nez à la fenêtre saisisse, démêle, et se rende compte du mécanisme intérieur de son en-

fondement. Il croit qu'en opérant sur le souvenir des attributs abstraits des concrets et sur leurs rapports, il va se connaître plus intimement. En supposant qu'il y parvînt, il ne connaîtrait que son *moi individuel* vu à travers son prisme nerveux, unique en son genre, au milieu de l'infinie variété des autres *moi*. Si chaque psychologue opérait de la même manière, il y aurait autant de psychologies et de philosophies que d'individus s'observant.

Nous ferons remarquer que Descartes, pour résoudre le problème, invoquait les lumières des *médecins et des chirurgiens* de son temps. Or, les opinions des docteurs du dix-septième siècle sont pour la plupart rejetées par les médecins et les physiologistes de nos jours, et par M. Flourens lui-même.

Quelle confiance peut-on accorder à des travaux d'anatomie et de physiologie interprétés par ce savant pour faire prévaloir une psychologie et une philosophie délaissée, qualifiée néanmoins de *seule bonne* par ce même savant. C'est par trop compter sur sa haute position officielle et sur l'ignorante crédulité de la masse de ses lecteurs.

ARTICLE II. — De quelle philosophie doit relever le dix-neuvième siècle.

En 1842, à propos de Gall, M. le secrétaire dit dans son avertissement : « J'ai vu le progrès de la phrénologie, et j'ai écrit ce livre.

» Chaque siècle relève de sa philosophie ; le dix-septième siècle relève de la philosophie de Descartes ; le dix-huitième relève de Locke et de Condillac ; le dix-neuvième doit-il relever de Gall ? »

Il termine cet avertissement par ces mots : « J'écris contre une *mauvaise* philosophie, et je rappelle la *bonne*. »

Dans l'avertissement de l'édition 1845, il dit : « Au

moment où parut la première édition de ce livre, les doctrines phrénologiques envahissaient tout, aujourd'hui elles sont jugées. »

« On a dit de ce livre que c'était une *bonne action*, ce mot est la récompense de l'auteur. »

Tout cela est catégorique ; M. Flourens s'imagine avoir pulvérisé Gall.

En 1851, il ajoute à son *Examen sur la phrénologie,* un *Essai sur la folie.* Nous avons vu comment cet essai, dont il semble n'avoir pas compris la portée, est venu détruire sa *bonne action* et sa *bonne philosophie.*

En 1858, dans son livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence,* au *chapitre Gall*, il débute ainsi : « J'ai dit assez de mal de Gall pour en dire un peu de bien, et même beaucoup de bien quand l'occasion s'en présente.

» Je distingue essentiellement dans Gall, l'auteur du système absurde de la *phrénologie,* de l'observateur profond qui nous a ouvert avec génie l'étude de l'anatomie et de la physiologie du cerveau. »

D'après ces citations, il est clair que M. Flourens est dominé par l'*ambition*, par le désir ardent de perpétuer sa mémoire en faisant sanctionner ses travaux anatomiques et physiologiques par le génie de Descartes. C'est sous la tyrannique impulsion de cette passion, de *ce motif prépondérant,* qu'il organise son système d'attaque contre Gall. Incapable de renverser cette doctrine avec ses propres travaux, il s'empare d'un grand *nom ancien* pour écraser l'homme *de génie nouveau.* Après en avoir dit *assez de mal* et avoir qualifié la phrénologie d'*absurde*, nous voyons le défenseur du *libre arbitre, de la puissance qu'a l'homme de se déterminer contre tout motif* qui *obéit aveuglément* au motif impérieux qui le fait agir et lui ôte *la faculté de connaître et de choisir. Sa volonté et sa raison* sont les très-humbles servantes de la passion, qui lui ôte la conscience de tous les faux pas qu'il fait. Sa santé morale est assez

altérée pour l'empêcher de comprendre qu'un savant doit, avant tout, aimer, chercher le vrai, et que dans la critique des travaux d'autrui, on ne doit se proposer que de relever des erreurs et non de dire du bien ou du mal.

M. Flourens dit « que le livre de Pinel bien étudié, serait une mine féconde pour le philosophe. »

En effet, ce livre montre que l'homme même sain d'esprit et de corps n'est libre que pour ce qui lui est indifférent ; mais pour ce qui l'intéresse puissamment, comme la fortune, la renommée, la considération de ses contemporains, il est rare qu'il ne soit point aveuglé et commandé par ses passions.

M. Flourens ne s'aperçoit pas qu'il démontre par ses actes la justesse des définitions philosophiques de Gall et des observations de Pinel, d'Esquirol, etc....., ainsi que la fausseté de celle de Descartes prônée par lui. M. le secrétaire perpétuel a l'orgueilleuse prétention de vouloir soumettre le dix-neuvième siècle à la philosophie de *Descartes-flourennisée.* Grande vérité qu'il a découverte non au fond d'un puits, mais au fond du cerveau torturé des *chiens*, *des chats*, *des lapins*, *des poules et des cochons d'Inde !!* Si ce n'est absurde et ridicule, c'est au moins fort curieux et très-comique !!

CHAPITRE VII.

Gall et M. Lélut.

Article I. — Impossibilité et fausseté de la phrénologie.

Après le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, voici encore un membre de l'Institut qui vient combattre l'organologie de Gall avec des armes beaucoup

plus meurtrières. Il frappe si fort et si juste sur les malheureuses protubérances crâniennes, il les aplatit si bien, qu'il n'en laisse pas vestige.

Dans le premier chapitre, l'auteur fait l'histoire de la phrénologie que nous connaissons déjà.

Dans le deuxième, il démontre l'impossibilité de la phrénologie. Les circonvolutions qui se remarquent à la surface de l'encéphale sont, selon Gall, affectées aux organes des facultés primordiales de son système. Son critique prouve que ces circonvolutions ne se rencontrent pas dans tous les animaux; elles manquent chez presque tous les oiseaux, dans le cerveau douteux des reptiles et des poissons.

M. Vimont, qui se recommande par ses travaux d'organologie comparée, reproche à Gall, son maître, d'avoir mis dans ses déterminations à cet égard un tel vague, qu'il n'y a pas le moindre fond à faire sur cette partie de ses travaux. Il cite huit erreurs relatives au coq ordinaire et au coq de combat, aux chevaux, à l'instinct carnivore, frugivore, etc. Les dessins auxquels Gall renvoie ses lecteurs représentent, selon M. Lélut, le contraire de ce qu'il cite pour preuve. Sa tentative de détermination d'organes distincts sur les cerveaux tout à fait lisses des oiseaux et des petits mammifères est tout à fait illusoire, de l'aveu de ses plus illustres disciples. Ses travaux sur ces petits animaux doivent être regardés comme non avenus. « De tout temps on a cherché à établir une certaine corrélation entre les circonvolutions cérébrales et les actes de l'intelligence. L'anatomie moderne, en suivant avec soin la structure et le développement des circonvolutions, constatait d'une manière générale le rapport de ce développement au volume du cerveau et à la grandeur de l'animal chez lequel on l'examine, en même temps qu'au degré de son instinct et de son intelligence. Mais en même temps elle signalait les nombreu-

ses infractions qu'offre la série animale à cette triple loi d'un grand développement des circonvolutions pour un grand corps, un vaste cerveau et de plus riches facultés. »

La phrénologie, en prenant ces circonvolutions en détail, a prétendu faire de chacune d'elles l'organe distinct d'une faculté. Pour satisfaire à cette prétention, il aurait fallu que la constance de leur nombre correspondît au nombre des facultés primitives fondamentales bien caractérisées; or, c'est ce qui n'a pas lieu : l'irrégularité de leur forme et de leur nombre passe pour une sorte d'axiome anatomique.

Les anatomistes modernes sont parvenus, sous ce rapport, à pouvoir reconnaître à la disposition, au nombre des circonvolutions du cerveau autant qu'à sa forme générale, à quelle famille, à quel genre, souvent même à quelle espèce appartient le cerveau qu'on examine.

Si l'on compare le nombre des circonvolutions des cerveaux de différents animaux, « malgré les efforts les plus recommandables pour ramener à un même type et pour classer dans des groupes analogues les circonvolutions des cerveaux des animaux, il n'est pas même possible de pallier l'irrégularité radicale de leurs détails; on doit bien s'attendre que cette impossibilité deviendra bien plus grande encore quand il s'agira du cerveau de notre espèce. »

Rolando, et après lui Foville, ont cherché à ramener à des déterminations exactes les circonvolutions du cerveau de l'homme, après avoir déterminé des limites qui offrent un certain caractère de permanence qui cependant paraît varier de cinq à neuf à la face interne de l'hémisphère, et de trois à quatre à sa face externe. Il n'en est pas moins vrai que dans le détail de ses sinuosités, leurs embranchements, leurs circonvolutions secondaires, il n'y a plus ou presque plus

aucune fixité, aucune régularité même d'un hémisphère à l'autre. Ce sont pourtant ces replis qui forment exclusivement les circonvolutions phrénologiques sur lesquelles Gall et ses successeurs ont inscrit les organes de leur système, et qui ne sont pas encore assez nombreuses, surtout aux parties antérieures du cerveau, pour cette grave distinction.

« De plus, les circonvolutions ne sont que la terminaison, la surface d'une masse nerveuse partout continue, et dans laquelle, à l'endroit d'où elles naissent, il n'est pas possible de constater la moindre séparation en faisceaux distincts et affectés à tels ou tels de leurs replis ; il est donc impossible, en principe, d'opérer les localisations de Gall et de les reconnaître à travers les parois de la boîte osseuse. »

Après le chapitre de l'impossibilité vient celui de la fausseté. M. Lélut montre ici les tours d'adresse employés par Gall pour séduire ses admirateurs. Il distingue deux ordres de faits : ceux qui n'ont aucun caractère scientifique et pour lesquels tout contrôle est impossible ; puis ceux qui ne sauraient être acceptés pour preuves par personne.

Les preuves de la crâniologie, tirées par Gall de l'étude des bustes de la statuaire et de la peinture antique, auraient exigé la certitude qu'ils appartiennent réellement aux personnages désignés ; de plus, que la ressemblance était exacte. Si l'on examine les portraits exécutés d'après des célébrités de nos jours par différents artistes, on sera étonné, tout en trouvant un égal degré de ressemblance, de rencontrer des différences très sensibles dans la forme, la proportion, les rapports des diverses parties même de la face. L'interprétation du même modèle varie selon le sentiment, le caractère de chaque artiste ; s'il s'est occupé de phrénologie, il donnera d'après le système, non la forme qu'il voit, mais celle qu'il croit correspondre à la spécialité intellectuelle

de l'original qu'il a devant lui. C'est ce qui a lieu pour les portraits exécutés d'après nos célébrités modernes par David d'Angers.

S'il n'est pas tombé dans la caricature du crâne de ses modèles, du moins il la côtoie. Bien des siècles avant la phrénologie on avait considéré, comme type d'une belle intelligence, un front large et élevé. Avec cette donnée, l'artiste exagère cette forme qui ne nuit pas absolument à la ressemblance de son modèle. Si la phrénologie était vraie, le jugement porté par la postérité d'après les protubérances exagérées ou controuvées, serait par conséquent entaché d'erreur et de fausseté.

Après ce genre de preuves, viennent celles tirées de la mimique qui sont encore moins concluantes.

Ces tours d'adresse employés par Gall lui ont attiré, de la part d'un de ses élèves les plus dévoués et les plus considérables, les reproches d'une infidélité peu scientifique.

A la suite des bustes et de la mimique viennent des historiettes qui ne valent pas mieux. M. Lélut arrive aux faits que Gall signale en petit nombre pour mettre les naturalistes en état de se livrer à des observations ultérieures. Il montre que ces faits quelque peu valables, allégués par Gall, sont annihilés par un nombre beaucoup plus considérable de faits d'un caractère opposé. Il entre en matière en s'appuyant sur les observations des physiologistes les plus renommés. Après avoir fourni des preuves pour démontrer la fausseté du système, il dit : « Ainsi donc, soit qu'on recherche les organes en masse contrairement au principe même de l'organologie, soit qu'on les recherche isolément et un à un, ainsi que tout bon phrénologue doit le faire, ce qui arrivera en y mettant même beaucoup de complaisance, c'est que, dans plus de la moitié des cas, on ne trouvera absolument rien, ou l'on trouvera tout l'op-

posé de ce qu'on aurait dû trouver. Or ce que montre un tel résultat, c'est ce qui n'a plus guère besoin d'être montré, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'organes dans le rapport purement empirique qui eût lié de tels organes à leurs facultés ; la démonstration de leur existence n'eût pu résulter que d'une corrélation constante des deux termes de ce rapport. Un seul fait, un fait bien formel, opposé à cette corrélation, détruit l'existence des organes, parce qu'il détruit le rapport empirique sur lequel seul était fondée l'opinion de cette existence. Que sera-ce donc lorsque, au lieu d'un seul fait de ce genre, il y en aura des milliers ? »

ARTICLE II. — Changements qu'a subis le système de Gall depuis sa mort.

Pendant la vie de son maître, Spurzheim a non-seulement changé la nomenclature de Gall, mais il a modifié les attributions, les ressorts, confondu, dédoublé les facultés primitivement établies par le fondateur. Mais il en a ajouté de nouvelles dans des places laissées vides. Il en a déplacé et rapetissé d'autres pour loger les nouvelles venues. C'est ainsi que les vingt-sept facultés de Gall se sont élevées à trente-cinq.

L'Angleterre est devenue la terre classique de la phrénologie ; l'ensemble du système est resté à peu près tel que Spurzheim l'a enseigné : il a été enrichi successivement de deux facultés et de quelques modifications.

La phrénologie a eu la gloire de voir Broussais, vers la fin de sa carrière, entrer dans ses rangs, après avoir assez malmené jadis le maître. Cette conversion, dit M. Lélut, « n'a rien qui étonne, et l'on comprend, au contraire, qu'elle était comme une nécessité de la nature plastique, de ses idées et de ses opinions de toute sa vie. Broussais, devenu philosophe, devait finir par

être phrénologue. Le même esprit qui l'avait porté en médecine à localiser toutes les maladies jusqu'aux plus générales et aux plus indéterminées, devait, en philosophie, le conduire fatalement au matérialisme des facultés. » Selon M. Lélut, « Broussais n'a rien changé à la phrénologie; il a fait de l'éclectisme et suivi l'ornière battue, prenant de toutes mains, sans aucun esprit de contrôle, et se rangeant en définitive à la classification de Spurzheim.

» Parmi les élèves de Broussais, on compte au premier rang Sarlandière, auteur d'*un Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science*, et du fameux casque crânismétrique destiné à évaluer le développement des organes. Il existe aussi de lui un système de phrénologie où les facultés sont réparties en dix cercles. Le cervelet, qui avait été exclusivement affecté à la propagation, a reçu, de la part de Sarlandière, une atteinte très-grave dans la place qui lui était réservée, car il partage l'opinion des anatomistes qui avaient remarqué que dans les bas degrés de l'échelle animale, il y a des espèces dont le vif instinct reproducteur est loin d'être en rapport de développement avec le petit volume du cervelet. En conséquence, il se croit autorisé à conclure que l'organe de l'amour physique siége dans les circonvolutions de la face intérieure de la pointe postérieure des lobes cérébraux.

» D'après lui, c'est l'ampleur de ces circonvolutions qui, en déprimant la tente du cervelet et ce dernier organe lui-même, peut lui faire faire saillie à la nuque, faire croire à tort à son développement dans le cas pourtant d'une énergie considérable de l'instinct de la reproduction, et à tort aussi, comme on le voit, fait prendre ce développement imaginaire pour la condition organique de cet instinct. »

Passons au plus remarquable des explorateurs, M. Vimont, auteur d'un *Traité de phrénologie humaine et*

comparée. Cet admirateur de Gall, bien que peu respectueux pour certaines manières d'agir de son maître, est loin de faire l'éloge des travaux de Spurzheim, dont la classification a été pourtant adoptée par les phrénologues des deux hémisphères. Voici ce qu'il en dit :

« Après un examen réfléchi de la classification de ce médecin, je me suis vu forcé de l'abandonner. Plus je l'ai étudiée, plus elle m'a paru *vicieuse par le fond et par la forme*, par la division et subdivision des facultés, et par *la majeure partie des expressions ridicules* employées pour la désigner. J'ai peine à concevoir comment, avec un esprit d'observation *assez* remarquable, Spurzheim n'a pas été frappé lui-même du vice de la nomenclature. J'ai vu avec plaisir que les médecins les plus distingués de France n'ont jamais pu condescendre à recevoir les mots *sécrétivité*, *merveillosité*, langage prétentieux, de mauvais goût, et qui figurerait à merveille dans la comédie des *Précieuses ridicules* ou des *Femmes savantes.* »

En conséquence de cette opinion sur la classification phrénologique de Spurzheim, M. Vimont en a élaboré une ; en résumant tout ce qui a été fait, il arrive à ajouter, aux amplifications de Spurzheim, six autres facultés, ce qui élève le nombre à quarante-deux. Il a renouvelé la face de la science que ne reconnaîtraient guère Gall et son collaborateur. Tout ce remaniement est basé sur des études comparées très-remarquables qui lui servent à relever les nombreuses erreurs de ses prédécesseurs. Il semblerait que la phrénologie est, par conséquent, arrivée à ce degré de maturité qui permet enfin de l'inscrire au nombre des sciences. « Détrompez-vous, dit M. Lélut, voici feu Bailly de Blois, auteur laborieux et exact de plusieurs mémoires d'anatomie, avant tout phrénologiques, et d'idées qui ne le sont pas moins. De tous les phrénologistes, c'est celui dont les opinions m'ont paru porter la plus mortelle atteinte aux

principes mêmes de la doctrine, et c'est pour cela que je lui ai réservé la dernière place.

» Feu Bailly a d'abord, sur la nature même de la phrénologie, une manière de voir tout à fait à lui, et qui en ferait remonter loin son histoire. Il parle d'une phrénologie des premiers âges du monde, comme Bruker traite de leur philosophie. Les mêmes organes, dit-il, qui ne sont que rudimentaires chez les mammifères (et l'homme fait partie de ces animaux-là), sont là comme *souvenir des premiers temps de la création.*

» On s'est quelquefois moqué d'Empédocle, à propos de la prétention qu'on lui attribue d'avoir été tour à tour arbre, poisson, et enfin lui-même. Il y avait pourtant, dans cette ambitieuse idée du thaumaturge d'Agrigente, le germe et comme la divination de la théorie moderne de la transformation des espèces. Après ce qu'ont dit sur ce sujet Lamark et d'autres célèbres partisans de cette célèbre palingénésie, comment douter que nos ancêtres aient habité successivement les eaux, les airs et les forêts, et que tel, qui dans son orgueil de race se dirait volontiers issu d'un des rois du siége de Troie, se trouvât être tout simplement, en remontant un peu plus haut, le descendant incontestable de quelque hôte des anciennes mers ?

» Notre cerveau, suivant feu Bailly, témoigne de la vérité de ce système. Nous y avons encore les organes qui servaient à nos pères à être poissons. Ces organes, ce sont les tubercules quadrijumeaux et les éminences mammillaires, parties qui chez les poissons *ont toute l'importance des organes cérébraux les plus développés*, mais qui chez nous ne servent pas à grand'chose, attendu qu'heureusement pour nous, nous ne ressemblons pas beaucoup à nos ancêtres. Nos facultés ont donc changé avec nos organes; quelques-uns de ces derniers ne sont véritablement là que pour mémoire, et *l'on se tromperait fort en s'imaginant que les instincts*

des animaux inférieurs ont leur siége dans les mêmes organes où ont le leur les instincts des animaux mieux organisés.

» Le lecteur doit être content de ses idées, et j'en suis fort content moi-même. Mais je suis forcé de lui faire observer qu'elles ôtent absolument toute valeur à la grande majorité des faits qui ont servi à établir l'organologie, à ceux, en un mot, qui ont été pris par ses fondateurs des facultés et des cerveaux des animaux. Que M. Vimont dise que, dans cette partie de leurs travaux, Gall et Spurzheim n'ont véritablement fait que battre la campagne, et que c'est à lui seul, M. Vimont, qu'appartient la gloire d'avoir donné à la phrénologie la base de l'encéphalotomie comparée, cela n'est sûrement pas très-obligeant pour la mémoire de ces deux maîtres, ni très-rassurant pour la solidité de leur édifice. Mais ce que dit feu Bailly va plus haut et a bien une autre conséquence. De par Empédocle et Lamark, il interdit absolument à tout phrénologue, à M. Vimont comme à Gall, toute recherche de phrénologie comparée, et surtout il ne leur permet en aucune façon de placer l'organe de l'amour physique dans le cervelet du requin, ni même celui de la prudence dans celui du tentateur. »

M. Lélut termine son quatrième chapitre par des *histoires édifiantes tirées des propres annales de la phrénologie.* C'est un cours d'organologie appliquée sur les crânes des aliénés de Richemont, sur celui des forçats de Toulon, sur la tête de Champollion, la notice sur Bignonet, les appréciations sur Vitomangiaméle, Napoléon et Raphaël.

ARTICLE III. — Observations sur la critique de M. Lélut.

Le système d'attaque de ce savant est l'œuvre d'un habile stratégiste. Cinq assauts conduits avec beaucoup

d'art, favorisés par de nombreuses intelligences établies dans la place, semblent avoir pris et détruit la citadelle phrénologique.

Dans sa préface, M. Lélut donne un libre cours à l'ironie, au mépris qu'il éprouve pour cette foule de badauds qui se laisse prendre depuis le commencement du monde à toutes les folies, toutes les pauvretés qui, selon lui, *ne meurent que pour renaître, parce qu'elles ont leur raison d'être dans l'inépuisable niveau d'une trop nombreuse classe d'esprits.*

Il voit dans toutes les branches du savoir humain une hiérarchie d'intelligences qui correspondent aux diverses assises dont se compose la pyramide sociale. La base est occupée par la masse qui ne comprend et ne goûte que ce qui tombe sous les sens, à qui le clinquant et l'enluminure, l'empirisme grossier, les contes à dormir debout servent de pâture. Viennent ensuite les intelligences plus éclairées, mais trop paresseuses pour se rendre compte des idées qu'on leur sert, et qui les digèrent comme elles les ont reçues. Avec ce tempérament, elles propagent et accréditent les erreurs qui ont l'apparence de la vérité. Pour ce qui est des physiologistes qui étaient compétents, M. Lélut dit « que ce qui a pu aider aux égarements de la foule, soit celle qui est menée, soit celle qui mène, c'est la complicité malheureuse de certains physiologistes qu'on eût pu croire audessus d'elle. Livrés à l'étude de la science de l'homme dans ses parties, il est vrai, les plus accessibles, il semble qu'ils eussent dû un peu mieux en connaître et la nature et l'histoire. »

Ce qui désole ce savant, c'est de voir ce que le monde va chercher dans le système de Gall. Ce n'est ni sa philosophie ni sa psychologie, mais la science des organes cérébraux, la géographie des protubérances crâniennes, la divination crânioscopique, comme, il y a, dit-il, deux mille ans, on la cherchait dans la physiognomonie.

C'est pour rejeter, détruire toutes ces fausses sciences qu'il a écrit ses livres.

Nous ne partageons pas, pour notre part, toute cette manière de voir, nous ne dirons pas sur ces sciences, mais sur ces aperçus, ces désirs du *sens commun universel.* Depuis qu'il existe des hommes sur la terre, ils ont *instinctivement* reconnu le lien physique et moral qui rattache l'homme à toute la série du règne animal. Dans tous les temps, on a fait des rapprochements entre les caractères et les penchants de certains types humains avec ceux des animaux qu'ils semblent répéter dans un ordre plus élevé de la création ; les poëtes et les artistes sont pleins de ces analogies, de ces correspondances physiques et morales. Que cherche l'homme dans tout ceci? Il cherche à découvrir comment il pourrait, à l'aide de signes visibles indépendants de la volonté de l'individu, se mettre à l'abri des méchancetés, des fourberies, des mensonges, des perfidies auxquels il se trouve en butte dans la société de ses semblables. C'est un hommage indirect rendu au besoin de véracité, de loyauté, de franchise, de probité qu'on voudrait voir régner dans tous les rapports sociaux. L'homme poursuivra toujours le rêve exprimé par ces deux vers :

> Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
> Reconnaître le cœur des perfides humains?

La minorité intelligente, qui occupe le sommet de la pyramide sociale et mène les assises inférieures, a été jusqu'à ce jour fort peu empressée de satisfaire cette aspiration. L'histoire nous montre, au contraire, que les gouvernants ont consacré leur intelligence à tenir les masses plongées dans l'ignorance, *au moyen de leur misérable empirisme et des contes à dormir debout*, pour mieux les dominer et les exploiter.

Voilà comment ce qui paraît aux yeux de M. Lélut le

plus fantastique et le *plus vulgaire* renferme ce qu'il y a de plus élevé, de plus moral, de plus religieux.

C'est ainsi que nous nous expliquons la vogue du système des protubérances, qui ne s'est pas borné aux esprits incultes auxquels ce système est resté complétement étranger, mais s'est propagé et a été adopté, de l'aveu du critique, par un grand nombre d'hommes éclairés et graves, de magistrats, de légistes, de médecins et de savants répandus dans l'Europe éclairée.

En thèse générale, quand une doctrine a occupé pendant un demi-siècle le monde savant, on est sûr *à priori* qu'elle renferme quelque chose de vrai qui finira par être constaté comme tel.

M. Lélut distingue dans les travaux de Gall son anatomie sur le cerveau, dont l'importance n'a été niée par personne. Mais suivant la remarque de Cuvier, ils n'ont absolument aucun rapport à ses idées organologiques, et il faut en dire tout autant de son système de psychologie et de ses doctrines philosophiques. Les efforts de M. Lélut se sont concentrés sur la crânioscopie pour en démontrer la nullité et la rejeter.

En admettant que les faits de proéminences du cerveau et du crâne, sur lesquels se trouve fondée l'existence de chacun des organes, qui sont le seul mode d'observation sur lequel est basée la physiologie de l'intelligence, soient erronés.

En admettant que la réfutation de M. Lélut soit complète à cet égard, il reste un point qui laisse à l'hypothèse organologique toute sa valeur *spéculative*.

Les phrénologistes posent en principe que toute manifestation de facultés est proportionnelle :

1° A l'étendue, 2° à la qualité constitutive, 3° à la situation relative de son organe propre.

La *qualité constitutive* est la pierre d'achoppement de la critique du système; car sous le même volume, un cerveau ou un organe peut être plus ou moins dense,

plus ou moins pesant, son tissu nerveux être plus ou moins fin, les fibres plus ou moins nombreuses, la sensibilité plus ou moins vive, l'activité plus ou moins développée varier encore par sa composition chimique. Or, toutes ces qualités sont indépendantes du volume, de l'étendue, de la situation et du nombre des circonvolutions. Elles échappent à toute mesure, à toute investigation microscopique, à toute dissection anatomique, et on peut dire à l'analyse chimique. Le rôle assigné aux circonvolutions du cerveau, la place désignée à chaque organe particulier sur les anfractuosités peut être illusoire, et cependant les organes particuliers exister, être formés non par des *faisceaux* ou *cordons* nerveux, mais par des fibres disséminées, mêlées sans ordre, comme le chevelu des racines d'un végétal, au milieu de la masse pulpeuse. Dans ce cas, les anatomistes ne peuvent les distinguer les unes des autres, assigner par conséquent leurs fonctions particulières. Sous ce rapport, l'organologie externe peut être considérée comme illusoire, bien que les diverses facultés puissent posséder chacune des organes particuliers.

Quant à leur nombre primitif et à leur fonction, ce nombre est fort difficile à déterminer par l'analyse physiologique; car il est des effets qui peuvent être produits par le concours combiné de deux ou trois organes. Si on donne à la résultante un organe propre, on commet une grave erreur. Le nombre des organes primitifs doit être plus restreint qu'on ne pense; car, en mécanique, la perfection consiste à produire le plus grand nombre d'effets, avec le moins de moyens possibles. Or, comme le corps humain est la plus grande et la plus belle merveille mécanique de la création, il est à présumer que les forces primaires sont peu nombreuses.

L'existence des fibres nerveuses distinctes plus ou

moins nombreuses, affectées à l'organe de chaque faculté, semble mise hors de doute par les observations des aliénistes que nous avons rapportées, observations inexplicables dans l'hypothèse d'un organe unique. Ainsi, les antiphrénologistes peuvent avoir raison sous le rapport de la crânioscopie, sans l'avoir sur la pluralité des organes particuliers.

L'organologie a été encore rejetée par M. Lélut au point de vue de la psychologie. Il a démontré, dit-il, que dans « tout système de psychologie les facultés ne sauraient qu'être indéterminées, comme les faits qu'elles représentent, et qu'il en est à cet égard du système de Gall et de Spurzheim comme celui de l'école écossaise, dont il n'est guère que la copie. J'ai conclu de là, par une anticipation irréfragable, que l'organologie phrénologique, avec ses organes déterminés pour des facultés qui ne peuvent l'être, ne saurait avoir aucune vérité. »

Les organes déterminés agissant simultanément avec des forces inégales, leur résultante donne un composé qui conserve toujours le caractère d'une faculté dominante. Il peut être très-difficile, peut-être même impossible, de reconnaître le nombre des facultés composantes et le degré d'activité particulier à chacune d'elles. Sous ce rapport, tout peut être indéterminé, et cependant le nombre des facultés et des organes primitifs être déterminé.

Lorsqu'un organe est surexcité par un accident ou la maladie, son activité extrême ne se trouvant plus suffisamment modérée par les organes antagonistes ou qui lui prêtent leur concours, il y a alors trouble, désordre; il y a idée fixe, monomanie, folie. L'individu déraisonne, ses mouvements musculaires sont sans direction. L'accord général et normal des diverses forces qui constituait l'autonomie de l'individu est altéré, quelquefois détruit pour toujours. La condamnation abso-

lue de l'organologie par M. Lélut n'est donc pas sans appel.

Son livre se termine par un chapitre des plus intéressants, que voici.

Article IV. — Dernier jugement sur l'organologie phrénologique et sur la philosophie de Gall.

Après avoir exposé les divers points de vue auxquels les philosophes anciens et modernes se sont placés pour expliquer l'*homme*, la *nature* et *Dieu ;* après avoir cité les philosophies dites pures, spiritualistes, dogmatiques, rationalistes, transcendantes, qui ont pour père Platon, Descartes, Malebranche, Leibnitz, Kant ; après avoir opposé à ces philosophies celles qualifiées de sensualistes, empiriques, inductives et matérialistes, qui ont eu pour auteurs Aristote, Epicure, Bacon, Gassendi, Locke, M. Lélut s'exprime ainsi :

« Au-dessous de ces philosophies qui approfondissent et déterminent la nature de l'homme d'après des principes si élevés et dans de si pures tendances, il y a l'humanité qui cherche à se reconnaître dans le résultat de ce travail, et la société qui en interroge les applications. Or, parmi ces mérites des philosophies spiritualistes, il y en a un dont la société leur a toujours tenu compte, c'est celui qu'indique leur titre même, et qui se lie dans son affirmation à cette croyance universelle d'une vie à venir, qui a de tout temps mené le monde, et dont le monde trouvait le garant dans l'âme admise par ces philosophies, comme dans celle que proclame la religion. Mais en leur tenant compte de ce mérite, la société ne trouvait pas que ces philosophies supérieures envisagées d'un autre de leurs points de vue, celui du rationalisme, eussent été aussi heureuses ; elle n'avait pas tardé à reconnaître toute la stérilité de leurs principes appliqués aux découvertes

dans la science. Et elle avait parfaitement bien vu que toutes les fois qu'un des maîtres de ces philosophies avait marqué le champ de ses découvertes, d'empreintes sérieuses et durables, c'est qu'il avait abandonné ses propres principes pour en revenir à la seule méthode qui puisse conduire à ce résultat, celle de l'expérience et de l'induction ; mais ce que la société avait surtout bien vu dans ces philosophies transcendantes, c'est l'exagération et le défaut de vérité de leurs idées sur le libre arbitre de l'homme, l'impossibilité de faire de ces idées des applications justes et par conséquent morales à ses déterminations, à ses actes à leur mérite ou à leur démérite, enfin à toutes les autres questions pratiques de ce genre, dont l'ensemble constitue la vie de l'humanité et a trait à ses intérêts de tous les jours. »

On dirait, d'après M. Lélut, que la croyance à l'âme et à son immortalité est particulière aux seules philosophies dites spiritualistes, tandis que celles qu'il place au-dessous, désignées par le titre de matérialistes et de sensualistes, l'admettent et peuvent l'admettre; les différences ne portent que sur le mode et les conditions d'existence de l'âme. Quant à l'application des principes de cette philosophie à la science, il reconnaît qu'elles sont depuis longtemps démontrées illusoires et fausses, et par conséquent stériles. Les idées sur le libre arbitre sont plus qu'exagérées, elles sont erronées ; car leur application conduit à l'injustice, à l'iniquité. Aussi l'immense majorité de la société les a tenues pour suspectes ; elle proteste instinctivement contre elles par ses actes et les laisse se perdre dans le vague de leurs fantastiques visions.

« La société, dit M. Lélut, n'eût pu faire le contraire sans mentir à son propre sentiment et sans entrer en contradiction avec sa propre conduite. Dans ses pratiques d'éducation, d'intimidation, ou de répression des

délits et des crimes dans les moindres actes de sa vie quotidienne, que faisait-elle autre chose que de proclamer la grande puissance de l'extérieur sur l'intérieur, de la matière sur l'esprit, du corps sur l'âme, et par conséquent, dans un grand nombre de cas, la faiblesse de la liberté morale ? N'était-elle pas d'ailleurs fortifiée dans cette conviction et dans ces pratiques par les dogmes mêmes de sa religion ? Dans cette dernière, une doctrine dont l'exagération a eu sa nécessité, l'augustianisme, n'avait-elle pas restreint bien davantage le libre arbitre, en établissant l'absolue nécessité de la grâce pour empêcher l'absolue puissance du péché, c'est-à-dire en définitive pour venir en aide à une liberté morale la plus misérable ? La société ne devait-elle donc pas accueillir avec empressement une théorie philosophique, tout à la fois si bien d'accord avec ses croyances religieuses et avec son expérience journalière et ses actes de tous les instants ?

» C'est cette disposition de la société à se tenir, sous presque tous les rapports, plus près des doctrines sensualistes que des doctrines opposées, à accueillir surtout leur théorie du libre arbitre, théorie qui dans son exagération même lui explique mieux et sa conduite et ses fautes, et le besoin qu'elle ressent, dans la personne de chacun de ses membres, d'indulgence ou de pardon, c'est ce besoin et cette disposition qui ont fait et qui ont dû faire auprès de la société la fortune de la philosophie de Gall. »

Citons encore : « Gall, selon M. Lélut, doit être compté parmi les philosophes qui ont envisagé sous leur véritable jour ces grandes et perpétuelles questions pratiques du degré de liberté attribuable aux cas si nombreux et si effrayants de vice, de crime et de folie, questions que la philosophie supérieure néglige, et elle en est bien la maîtresse, mais que la société ne saurait négliger. C'est là ce qui, dans la philosophie de Gall,

a dû frapper tous les esprits sérieux, qu'un orgueil inconsidéré ne porte pas à s'attribuer à eux-mêmes une grandeur et une liberté morale que démentiraient la plupart des actions de leur vie. C'est là ce qu'ont dû apprécier tous les hommes qui, continuellement aux prises avec les tristes résultats des passions humaines, préoccupés de la tâche si difficile de les prévenir ou de les réprimer, cherchent à remonter à leurs causes, et se demandent avec douleur comment l'homme, l'homme même doué d'une intelligence supérieure et éclairée, se laisse si souvent, suivant l'expression du poëte, aller au mal en voyant le bien, et semble retomber fatalement dans des égarements et des fautes qui n'ont pas même toujours pour excuse l'attrait du plaisir ou l'enivrement du succès.

» Ainsi Gall a rappelé par des faits, qui, loin d'être le résultat exclusif de son observation personnelle, sont au contraire celui de l'expérience de tous les siècles, qu'il y a dans l'intelligence humaine des espèces et des degrés innombrables de puissance, de liberté. Il fait voir que, dans les degrés inférieurs, il est des esprits d'une débilité tellement grande, tellement inégale, sans que cela aille pourtant jusqu'à l'imbécillité déclarée, que la loi et la justice ne sauraient en aucune façon, pour la responsabilité de leurs actes, assimiler ces faibles esprits à ceux qui sont placés à l'autre extrémité de l'échelle. Il a montré, ce qui était encore bien plus important, parce que cela était bien moins connu, qu'il y a d'autres intelligences qui, dans le bien comme dans le mal, ont des prédispositions tellement particulières, tellement fortes, et quelquefois tellement fatales, que, sur les points de ces propensions, elles sont peut-être plus loin encore d'être douées d'un degré de liberté morale qui permette de leur appliquer la règle de rémunération ou de punition applicable au commun des intelligences. Et dans ces dernières intelligences mêmes,

dans celles d'un ordre moyen, Gall a établi, en s'appuyant également de tout ce que lui offraient à cet égard les travaux des moralistes, que le libre arbitre est très-souvent encore assez restreint et assez variable, pour que, dans les rapports des hommes entre eux, il soit fait un principe de la nécessité de l'*indulgence mutuelle*, et pour que, dans leur relation avec les représentants de la justice criminelle, une faute extérieurement la même ne les place pas tous sous le même niveau, ni leur attire le même châtiment.

» C'est en vertu de ces principes que Gall put, dans ses ouvrages, condamner les peines à jamais infamantes, la flétrissure, la marque, bien avant que les codes en fussent débarrassés, bien avant que l'admission des circonstances atténuantes, dans le prononcé de la peine la plus terrible, vînt déclarer de par la loi que, dans le crime qui donne la mort, il y a aussi des degrés, des espèces, résultant non-seulement des motifs extérieurs et intéressés qui l'ont fait commettre, mais encore des mobiles plus intimes et souvent tout psychologiques, qu'il faut aussi prendre en considération.

» Tel est en somme et essentiellement ce qui caractérise la philosophie de Gall, ce qui lui valut son succès et ce qui pourra rester d'elle. »

Dans ces précieuses pages, M. Lélut rend justice à la philosophie de Gall : il montre comment l'étude scientifique de l'homme, tenant compte de toutes les conditions relatives à l'âge, au sexe, à la race, au tempérament, à la santé, à la maladie, à l'influence des organes sur les actes du sentiment, de la pensée et de la volonté, des actions et des réactions des excitants externes sur nos sens, fait découler une théorie de l'homme opposée à celle des spiritualistes soi-disant purs, qui, ayant la prétention de planer toujours dans les régions éthérées, ont trouvé indigne de leur sublime intelligence d'abaisser leurs regards sur la terre pour étudier

l'homme naturel : ils ont trouvé plus commode et plus spirituel d'inventer un être fantastique pour leur plus folle et vaine gloire et le malheur du genre humain.

M. Lélut, contrairement aux ridicules prétentions de M. Flourens, reconnaît que le dix-neuvième siècle peut relever et relève en effet sans déchoir de la philosophie de Gall. Il montre encore comment cette doctrine n'est pas plus matérialiste que les autres, et comment, « pour éviter la plus monstrueuse anarchie psychologique qui jamais se soit produite, elle a besoin d'*une substance inétendue, prenant à la fois connaissance du sentiment, de l'idée, du jugement de chacun d'eux, et voulant pour chacun d'eux et pour tous.* »

M. Lélut, à qui il faut absolument la substance inétendue, devrait bien nous expliquer pourquoi les *purs* spiritualistes sont, comme les *impurs* matérialistes, sensualistes et rationalistes, sujets aux mêmes désordres physiques, moraux et intellectuels. L'âme reste donc, chez les uns comme chez les autres, indifférente et complétement impuissante pour les soustraire aux désordres de leur vie.

Gall a eu raison de ne pas se préoccuper de cette question et de la laisser à la simple croyance.

D'après M. Lélut, il aurait envisagé sous leur *véritable jour* les grandes et perpétuelles questions pratiques du degré de liberté attribuable aux cas si nombreux et si effrayants de vice, de crime et de folie, questions que la philosophie supérieure néglige, et elle en est bien la maîtresse, mais que la société ne saurait négliger. »

Mais à quoi Gall doit-il d'avoir vu sous leur *véritable jour ces grandes questions ?* C'est précisément à sa doctrine de la pluralité des organes, à leurs différents degrés d'activité propre, qui, trop faibles ou trop forts, produisent « ces prédispositions tellement particulières, tellement fortes, et quelquefois tellement fatales, que, sur les points de ces propensions, elles sont peut-être

plus loin encore d'être douées d'un degré de liberté morale qui permette de leur appliquer la règle de rémunération et de punition applicable au commun des intelligences. »

La philosophie de Gall se déduit donc de la pluralité des organes particuliers, que M. Lélut s'obstine à nier, parce qu'il ne peut concevoir comment la variété peut produire l'unité et sauver l'idée de l'âme telle que l'ont conçue les spiritualistes, qu'il reconnaît, d'autre part, avoir complétement divagué sur l'homme et la nature.

M. Lélut termine son livre par cette déclaration : « Au point de vue de la philosophie appliquée, et abstraction faite des affirmations et des tendances matérialistes qui ne lui sont pourtant pas inhérentes, cette philosophie est vraie en ce sens qu'elle formule avec exactitude les restrictions nombreuses et puissantes apportées par l'organisation au libre arbitre de l'homme. »

Pendant que nous écrivions ce qui précède, M. Lélut publiait, non l'ouvrage depuis si longtemps annoncé par lui, mais une sorte d'abrégé. Nous ne pouvons nous dispenser de consacrer quelques pages à cette œuvre importante.

CHAPITRE VIII.

Physiologie de la pensée, par M. Lélut.

Article I. — Cadre de la philosophie de l'homme.

Quels que soient l'érudition, la finesse des aperçus et le mérite remarquable de cet ouvrage, après les nombreuses études préparatoires auxquelles s'est livré cet auteur pour le compléter, on est en fin de compte pas-

sablement désappointé du résultat auquel tant de travaux ont abouti. On était en droit d'attendre une œuvre, sinon plus instructive, du moins plus avancée et plus complète. Dans son introduction, il fait l'histoire des études auxquelles il s'est livré pour s'initier aux diverses philosophies anciennes, apprécier leurs rêves, leurs illusions sur la nature, l'homme et Dieu. Il arrive aux modernes, qui, à *leur honneur*, dit-il, ont *abandonné toutes les chimères*, afin de déterminer les rapports du sentiment, de la raison et du mouvement volontaire; ils ont eu recours *à l'anatomie, à la physiologie ordinaire, à la physiologie expérimentale, enfin à l'observation des maladies*. Il cite les auteurs qui ont obtenu des résultats plus ou moins satisfaisants.

C'est sur ces mêmes bases qu'il avait conçu et exécuté son ouvrage; mais il ne tarda pas, dit-il, à s'apercevoir que le champ où devait s'exercer son intelligence était si vaste, que plus d'une fois le courage fut sur le point de lui manquer. Il a fini en effet par lui faire défaut, en s'apercevant de l'inanité de ses efforts. Ne pouvant cependant se résoudre à garder le silence (c'eût été grand dommage) et le diable le poussant, il a repris son travail pour le restreindre, lui donner une forme nouvelle plus en harmonie avec la difficulté et l'incertitude du sujet, et des conclusions qui *malheureusement ne pouvaient plus changer*.

Dans ses conclusions, il fait voir quelles sont, dans le vaste champ de la science de l'homme, les parties dans lesquelles peuvent pénétrer quelques rayons et permettre à l'esprit de se rendre compte des conditions où il peut l'étudier dans le corps auquel il est uni; mais ce qu'il a vu surtout, c'est l'étendue et la profondeur des ombres que la science humaine ne dissipera pas.

Il s'est en conséquence « appliqué à dissiper, à détruire les fantômes imaginés par les philosophes et les physiologistes; il a voulu, pour son propre compte,

éviter de remplacer ces chimères par d'autres; montrer, à côté de ce qui est ou peut être, ce qui n'est pas, ce qui ne saurait être, ce qui dans tous les cas ne peut être connu. *C'est*, dit-il, *en cela surtout qu'avait consisté et que devait consister ma tâche ; c'était le principal résultat auquel je pusse aspirer.* »

Que M. Lélut, après avoir tracé le cadre complet d'une *philosophie de l'homme*, en 1844, ait entrepris de traiter toutes les questions qui s'y rattachent, qu'après de nombreux travaux il ait renoncé à son projet, cela n'a rien d'étonnant; car les sciences particulières qui concourent à la philosophie de l'homme sont pour la plupart trop peu avancées pour servir à mener à bonne fin une si grande entreprise; mais qu'après avoir échoué il ait la prétention de poser des bornes au progrès de l'esprit humain et de dire à l'intelligence comme Dieu à l'Océan : « Tu n'iras pas plus loin. » c'est passablement présomptueux.

Cet auteur, abandonnant son vaste sujet, a concentré tous ses efforts sur la *physiologie de la pensée;* il l'a traitée en éclectique et s'est attaché à la rendre la plus vague, la plus obscure et la plus douteuse possible. Comment en est-il arrivé là ?

L'autopsie intellectuelle et morale de M. Flourens nous a fait découvrir quelle était l'idée fixe qui dirigeait à son insu sa critique de Gall. M. Lélut nous paraît à son tour avoir raisonné sous l'influence d'une idée exclusive qui a obscurci et paralysé son entendement. Examinons comment s'est opéré en lui ce phénomène intellectuel.

Dans son cadre de la philosophie de l'homme, il disait :

« La science de l'homme n'est pas divisible, elle est une ; et les médecins seraient aussi malvenus que les psychologues à la revendiquer comme leur domaine. Elle appartient à qui la comprend et est capable de la trai-

ter, à qui, faisant leur juste part à l'esprit et à la matière, à la pensée et à ses instruments, sait la rattacher à la philosophie supérieure ou aux promesses de la religion, par cet espoir impérissable qui nous soutient à travers les épreuves de cette vie et semble une anticipation de celle qui doit suivre. »

Plus loin : « Que dans cette étude il ne faut pas craindre qu'il sorte autre chose que la vérité, et que cette vérité vienne contredire, soit les dogmes de la morale, soit les enseignements de la religion : peut-être est-ce ainsi que, dans ses généralités les plus larges, pourrait s'écrire le programme d'une nouvelle *physiologie de la pensée ;* peut-être est-ce d'après ces données, qu'abordant à quarante ans de distance des questions dont la plupart avaient été posées par Cabanis, on ferait au moins faire quelques pas à cette doctrine *de l'alliance*, si évidemment et si intimement liée à la plus grande de toutes les questions philosophiques, celle qui résume le dilemme du poëte : *To be or not to be.*

Dans sa préface de *la Phrénologie, son histoire*, *ses systèmes*, publié en 1858, on lit encore :

« Quelles sont dans ce système les conditions diverses, les plus grossières comme les plus intimes, des actes de cette physiologie? L'appréciation de ces conditions serait-elle complète et même possible, en dehors de toute considération du principe qui les domine, principe qui se lie dans son essence à ce désir d'une vie à venir, base commune des affirmations de la religion et des démonstrations de la philosophie?.....

» Telles sont au moins les questions principales d'une science, peut-être la plus difficile de toutes, mais dans laquelle aucun progrès ne me semble possible, s'il n'est tenté des deux points de vue de notre nature, celui du corps et de ses organes, celui de l'esprit et de ses facultés.

» C'est dans cette persuasion intime de ce double point de vue, que, dans un ouvrage plus d'une fois repris, j'essaie de contribuer pour ma part, et suivant la mesure de mes forces, à donner à la philosophie de l'homme des bases qu'elle demanderait en vain, suivant moi, à un autre ordre de recherches. Or, ce qui manque pour un tel établissement, ce ne sont ni les aperçus généraux, ni les conjectures hasardées, les assertions les plus tranchantes. Ce sont des déterminations détaillées, précises, fondées sur une étude spéciale et intelligente des rapports de toutes les pièces de notre organisme, et en particulier de ses pièces nerveuses, aux plus humbles comme aux plus élevées, aux plus obscures comme aux plus saisissables des actes de notre pensée. Je n'hésite pas à le déclarer, parce que c'est en moi une conviction profonde, fondée sur de laborieuses études et sur de longues réflexions, tout ce qui a été accompli dans ce but de scientifique et de valable, est à reprendre en sous-œuvre, à contrôler par de nouvelles observations, à mettre en rapport avec ce qui reste à faire, et ce qui reste à faire est presque tout. »

Article II. — Causes de l'insuccès des travaux de M. Lélut.

On voit, d'après les citations qui précèdent, que l'idée qui a préoccupé M. Lélut est celle de l'existence de l'âme, de son *immortalité*, de son *immatérialité* nécessaire à la vie future, telle que l'ont conçue les philosophes spiritualistes. Ce savant a voulu subordonner la *science positive de l'homme*, dans laquelle on ne peut accepter que les vérités découvertes à *posteriori*, à la *priori* de la simple spontanéité sentimentale, à une hypothèse indémontrée et indémontrable; il a voulu, en fait, soumettre la *science naturelle de l'homme* à la science dite *surnaturelle ou anti-naturelle*, inventée par l'imagination exal-

tée de quelques hallucinés. Or, l'histoire nous montre que les dogmes religieux, c'est-à-dire les vérités de foi sentimentale, sont très-divers, changent avec le temps et les progrès de l'intelligence humaine. Ces sortes de vérités sont donc relatives et non absolues, tandis que les vérités scientifiques *démontrées* sont constantes, éternelles, universellement acceptées sans difficulté par tous les hommes, quelle que soit leur foi religieuse.

Dans l'état actuel des sciences naturelles et des théologies opposées qui se partagent le gouvernement moral et religieux de l'humanité, qui chacune sont persuadées posséder la *vraie vérité* et *toute la vérité*, il y a une grande imprudence à vouloir mêler, relier, concilier les faits si contradictoires de simple croyance avec les faits positifs que cherche la science. S'imaginer dans l'état actuel de nos connaissances pouvoir *aller en avant sans craindre que la vérité scientifique contredise les dogmes de la morale et l'enseignement de la religion*, est complétement utopique. M. Lélut, en explorant le domaine de la science de l'homme et de la religion pour en réaliser l'*alliance* par la méthode scientifique, a dû nécessairement rencontrer des obstacles insurmontables; aussi a-t-il renoncé à son entreprise. Quant à constater le *rapport des pièces nerveuses les plus élevées avec la substance simple, indivisible, immatérielle*, c'est un tour de force au-dessus du savoir et du pouvoir humain. M. Lélut, après tant d'hommes de génie, a pourtant tenté de faire ce *salto mortale*, et comme ses devanciers s'est rompu le cou. Pour se dédommager de sa mésaventure, il a voulu se donner l'innocent plaisir de jouer au pur spiritualisme en se mettant sous le patronage de Platon, d'Hippocrate, de Descartes, de Malebranche; mais le malin et trop spirituel savant, tout en acceptant certaines idées de ces chefs d'école, ne manque pas de placer, à côté de celles qu'il a l'air d'accepter, les rêveries enfantées par leur

vagabonde imagination. Il a l'outrecuidance de se moquer de leurs *romans de physiologie et de psychologie ;* Descartes, avec l'âme assise sur la glande pinéale comme un cocher de bonne maison, qui de son siége guide avec les nerfs pour rênes les mouvements de nos organes, le réjouit fort. Mais lui qui fait de tout l'encéphale sa glande pinéale, n'est pas moins risible, car il dit, p. 86 :

« Cette âme, ce principe animateur et directeur de la personne humaine que Bichat a réduit des deux tiers en le restreignant à la sensibilité, mais que Sthal avait maintenu dans sa triple et féconde unité, cette âme, si j'osais le dire, descend plus ou moins dans la profondeur des organes, suivant leurs conditions, originelles ou acquises, de santé ou de maladie ; tantôt remontant de ces profondeurs, tantôt y descendant, mais le faisant toujours et surtout par sa partie en quelque sorte plus corporelle, celle qui a suffi à Bichat pour ses explications. Peut-être même qu'il ne lui est ni aussi difficile ni aussi extraordinaire qu'on se l'imagine, de suivre l'un ou l'autre de ces chemins, de remonter ainsi du corps et surtout d'y descendre ; car il est possible que ces chemins ou plutôt les demeures auxquelles ils conduisent, lui soient depuis longtemps connues. »

Voilà le cocher de Descartes transformé en intendant qui parcourt son domaine organique pour surveiller, exciter, diriger, et faire vivre en bonne intelligence tous ces travailleurs. Si le cocher est ridicule, chimérique, romantique, l'intendant l'est-il moins ?

Après avoir exposé les opinions des philosophes et des psychologues spiritualistes, en avoir montré le côté illusoire et absurde, il emploie le même procédé envers les physiologistes ses collègues. Il s'attache à faire ressortir leurs contradictions et leurs incertitudes, de telle sorte qu'à l'en croire, il y aurait dans la science autant d'affirmations que de négations, ce qui rédui-

rait la confiance qu'on peut avoir en elle à peu près à zéro ; c'est le *principal résultat qu'il s'est proposé d'atteindre.* L'a-t-il réellement atteint ? Non, certainement ; les mémoires qui composent son second volume, mémoires écrits en divers temps, embrassant une période de vingt années, sont là pour montrer les variations, les modifications, les entorses logiques, les restrictions calculées nécessaires pour mettre ses divers travaux d'accord entre eux et avec le parti pris convenant au *caractère d'ambiguïté, de duplicité d'action* de la période sociale actuelle, et d'accord aussi avec celle de déclin et de chute de son âge.

Après ces longues et savantes études, il se montre avec une humilité toute chrétienne confus de l'inanité de ses efforts particuliers et de ceux de tous les philosophes spiritualistes. Il finit par dire : « Il est des choses qu'il faut se résoudre à croire sans les savoir ; Dieu et la vie à venir sont de ces choses-là ; j'ai assez entendu et fait de la philosophie pour être bien convaincu que de cela la philosophie ne sait et ne saura jamais plus que le premier passant de la rue, et qu'en dehors du *catéchisme,* elle n'a comme lui qu'à se résigner à l'aspiration et au doute. » C'était bien la peine de tant chercher, de tant subtiliser, de fouiller tous les travaux de vos devanciers et de vos contemporains pour arriver au scepticisme, au catéchisme, *aux contes à dormir debout.* Croyez et ne doutez pas, avec d'autant plus de foi, que le catéchisme vous promet la résurrection de la chair, sans dire, il est vrai, si notre guenille régénérée, glorifiée conservera toutes ses facultés organiques et spirituelles. La religion ne s'expliquant pas clairement sur cette question, on pourrait se permettre d'espérer quelques jubilations du paradis de Mahomet. Les spiritualistes et les sensualistes pourraient donc, en fait d'aspirations, fraterniser et se réunir dans le sein de l'église catholique.

Bien que cet auteur se défende de toute prétention à fonder une doctrine nouvelle sans le savoir, comme M. Jourdain, il a révélé celle du nihilisme, de l'***indéterminisme universel,*** d'où chacun peut faire sortir tout ce que bon lui semblera.

En terminant, nous ferons remarquer que ce critique *si contrariant*, rejette les trois ou quatre divisions des hémisphères indiquées par son infaillible collègue Flourens, ainsi que toutes ses affirmations déduites de ses vivisections.

La *Physiologie de la pensée*, avec les mémoires qui l'accompagnent, peut être considérée comme le résumé de la science de l'homme à notre époque, et aussi comme une ironique critique des savants et des philosophes faite au *profit du catéchisme* pour le salut *temporel et spirituel* de l'auteur, parfaitement disposé, comme bon nombre de savants officiels, à *traire la chèvre cléricale et à manger le chou laïc.* L'Eglise fera bien de se méfier de *ce bloc* physiologique *enfariné* d'un spiritualisme plus que douteux.

La seconde édition de ce livre pourrait être enrichie de cette épigraphe : *Heureux les riches d'esprit et de savoir, le royaume du creux et du plein leur appartient.*

CHAPITRE IX.

Etude de la sensibilité par le Dr A. Chouippe.

I.

Laissant de côté tous les systèmes philosophiques avec leur langue mal faite, cause de tant d'erreurs et de vaines discussions, le docteur prend le fait sensibi-

lité accepté par tous pour l'étudier dans tous ses rapports ; aidé par les découvertes qui n'existaient point à l'époque de Condillac, tenant compte des travaux de Cabanis, il démontre ce qui avait été *pressenti* par ce philosophe ; parfaitement convaincu comme Pascal que l'homme ne sait et ne saura jamais ce que c'est que la matière et encore moins ce que c'est qu'un esprit, sans préoccupation aucune, il va où l'analyse le pousse. Il constate qu'à mesure que le centre nerveux augmente et se complique, il se manifeste une sensibilité plus nette, plus étendue, plus diversifiée, avec des mouvements plus variés. Il poursuit ses observations de degré en degré jusqu'à l'homme, et tâche de faire voir comment il en sort graduellement ce qu'on appelle l'intelligence et la sociabilité, c'est-à-dire tout l'entendement et toute la morale. Il dit : « La sensibilité étant donnée non plus comme phénomène récurrent vers son origine, et alors comme phénomène progressif vers son développement, j'ai la prétention d'établir qu'elle renferme tout le reste, depuis le percept initial de la bête jusqu'aux plus hautes manifestations du génie humain ; percepts actuellement produits ou reproduits, simples ou complexes, directs ou réfléchis, c'est-à-dire tout ce qui est attribué aujourd'hui à de prétendues facultés distinctes sous les noms de *mémoire*, *comparaison*, *jugement*, *raisonnement*, *volonté*, *liberté*, *conscience*, et bien d'autres encore, le tout sous le gouvernement chimérique d'une âme ou d'un esprit.

» Il me semble donc que j'aurai simplifié quelque chose, puisque de vingt problèmes j'en aurai fait un seul. »

Voilà qui est franc et net. C'est la négation de tout le passé philosophique et une réponse péremptoire aux deux savants, à double aspect physiologique et spiritualiste, dont nous venons de nous occuper.

Le lecteur comprendra combien il est important

d'examiner des études faites à des points de vue si divers.

II.

Le docteur Chouippe part donc du fait incontestable de la *sensibilité*, et fait remarquer que les plus grandes difficultés que rencontre l'observation sont précisément au moment où le phénomène s'accomplit. « Car, dit-il, le phénomène n'est pas seulement complexe, il est en même temps rapide comme l'éclair, et l'entrelacement venant se joindre à la simultanéité, il en résulte un obstacle tel qu'il paraît infranchissable.

» Si l'on s'en tient au phénomène dans son ensemble, on ne saisit ni le lien ni les ressorts; on les cherche où ils ne sont pas, et, ne les trouvant point, on les invente. De là depuis trois mille ans cette série continue et circulaire d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, d'abstractions plus ou moins habiles, pour expliquer les phénomènes de la sensibilité, sous le nom *d'intelligence*, *d'esprit*, *d'entendement*, *de vie*, etc..... L'histoire de la philosophie témoignant de tant d'efforts, témoigne en même temps de leur impuissance. »

Il considère d'abord la sensibilité dans sa condition fondamentale, c'est-à-dire celle sans laquelle elle ne serait pas. Après avoir constaté que son œil est sensible à la lumière, et que quand son œil est fermé ou que la lumière cesse d'agir sur lui, il est *insensible*, il conclut de cette double observation « que son œil *sensibilisable* ne se montre *sensible* qu'à la condition d'être *sensibilisé;* mais cette condition étant déterminée par L'ACTION de la lumière, c'est dire, en d'autres termes, que son œil n'est sensible à la lumière *qu'à la condition d'être excité*, *aiguillonné*, *stimulé*, EXCITÉ par elle. »

Il prie le lecteur de ne pas perdre de vue cette jonction nécessaire de l'*excitation* avec la sensibilité.

Il continue et répète ses expériences en les appliquant successivement à tous ses organes. Il les étend aux autres hommes et à tous les animaux qui peuvent se prêter à son examen. Il l'étudie à l'état sain et à l'état malade; il obtient constamment le même résultat : « à savoir que la sensibilité propre à chaque organisme n'existe réellement que par la coexistence d'une excitation corrélative.

» L'excitation, comme on voit, se présente si étroitement unie à la sensibilité que toutes deux sont inséparables, et que l'observateur ne peut y voir qu'un seul et même phénomène à deux termes complexes, l'un situé dans l'homme et l'autre hors de lui, sans qu'il soit possible d'en opérer positivement le partage, en sorte que l'on peut dire avec une égale vérité que la sensibilité est dans l'excitation, et qu'à son tour l'excitation est dans la sensibilité. »

Il fait observer que l'analyse seule et l'abstraction peuvent briser le lien qui unit les deux termes l'un à l'autre.

III.

« S'il est vrai que sentir c'est être excité, il n'est pas moins vrai qu'être excité c'est être modifié, car le propre de l'excitation est dé déterminer un changement quelconque par rapport à l'état précédent qui n'est déterminé lui-même que par une excitation; il s'ensuit que le phénomène *sensibilité*, considéré dans sa totalité, présente une série continue de modifications, depuis la première qui est le commencement de la vie, jusqu'à la dernière qui est la mort.....

» Toutes les modifications dont la sensibilité est susceptible se traduisent dans le *phénomène lui-même* par des manières d'être qui sont agréables ou pénibles, de là ce qu'on appelle le *plaisir* ou la *douleur.* »

Le docteur fait observer qu'il dit *dans le phénomène lui-même* et non pas en *moi* ni en *lui* ni en *nous*.

Il fait voir qu'en se prenant comme centre, en s'observant, on est porté naturellement à dire *mon plaisir, ma douleur*. Mais en parlant ainsi on distingue *sa douleur* de celle d'autrui. L'on se trouve tout à coup en présence du *moi* et du *non-moi* avant d'avoir examiné si réellement il y a succession ou simultanéité dans la production de ce double phénomène. « Ce n'est pas tout : avant de savoir comment je parviens à distinguer, il faut d'abord que je place ma distinction quelque part. Entre le *moi* et le *non-moi*, de quel côté vais-je me tourner au moment où je me dispose à observer, à analyser et à traduire le phénomène ? Si je pose ma distinction en *moi-même*, je verrai tout au travers du *moi*, tout prendre forme de *moi*; ce sera le sujet qui dévorera l'objet. Alors et avec une certaine apparence de vérité je tombe dans le subjectivisme à tous les degrés, depuis l'entité la plus modeste jusqu'au spiritualisme le plus échevelé. Si je la pose en dehors du moi, je verrai tout au travers du monde extérieur, tout prendre la forme du *non-moi*; ce sera l'objet qui dévorera le sujet ; alors et toujours, avec une certaine apparence de vérité, je tombe dans l'objectivisme de toutes nuances, depuis l'atomisme métaphysique jusqu'au matérialisme le plus joufflu. C'est précisément tout cela que je ne cherche pas. »

L'analyste voulant rester indépendant de ces deux manières de voir, respecte le phénomène lui-même en lui laissant provisoirement ce qui paraît lui appartenir : *le plaisir et la douleur*..... « Et au surplus, dit-il, je me tranquillise en me rappelant sans cesse que la sensibilité procède à la fois du monde extérieur par la permanence de ses mouvements toujours prêts à devenir excitants, et du monde intérieur par l'existence d'organes sensibilisables toujours prêts à devenir sensibles.

Je me trouve ainsi dans des conditions qui me paraissent excellentes pour donner satisfaction à tout sans me nuire à moi-même et sans rien prendre à personne. »

IV.

Le docteur présente des exemples dans un endormi, un évanoui, un chlorophormisé, un apoplectique, etc., et surtout celui de la fécondation des œufs de poisson chez qui le phénomène s'opère sans rapprochement direct. L'œuf sensibilisable est sensibilisé par la *laitance*. L'œuf ayant trouvé une excitation appropriée à sa structure organique a été fécondé, et la vie animale s'est produite.

« Ainsi, il n'est pas seulement démontré par l'expérience qu'il y a des excitants possibles, mais qui n'excitent pas encore, et des organes sensibilisables, mais qui ne sont pas encore sensibles ; il est démontré en outre et par surcroît :

» 1° Que la SENSIBILITÉ EST UN RAPPORT, et non quelque chose en soi.

» 2° Que ce rapport est déterminé par la rencontre et la convenance d'un sensibilisable donné avec un excitant possible.

» 3° Que là où le rapport ne peut être déterminé, la sensibilité n'existe pas et la vie est à faire.

» 4° Que là où ce rapport existe, la sensibilité se montre et avec elle la vie.

» 5° Que ce rapport est initial et qu'il coïncide de tout point avec la vie sans qu'on puisse y trouver la moindre différence.

» 6° Que la sensibilité se confond avec la vie dont elle est un autre nom.

» Nous aurons souvent l'occasion de revenir sur ces considérations qui sont incontestablement de la plus

haute importance et dont les conséquences sont incalculables. »

V.

Pour ne pas répéter à chaque instant les deux manières d'être *agréable* ou *pénible*, il cherche un mot qui les résume : il trouve le mot *impression*, en faisant observer que ce mot n'est qu'un signe abréviatif et non quelque chose existant en dehors des phénomènes eux-mêmes.

Ce mot trouvé et compris, il donne l'explication du phénomène physiologique de l'impression. Il fait voir que la plume qu'il tient à la main produit sur lui une impression qu'il rapporte aux parties qu'elle touche. Si on serre fortement son bras, la plume qu'il tient ne produit plus d'impression. Si l'on enlève la ligature, l'impression se fait de nouveau sentir. Il explique comment ce phénomène se passe. Il fait voir les cordons nerveux *de la sensibilité* qui partent du côté de la base du cerveau et qui de là se dirigent à travers les muscles jusqu'à l'extrémité des doigts, et aussi à la surface de tout notre corps sous forme de petits grains appelés *papilles du derme*. Ces papilles ont pour fonction de ramasser, en quelque sorte, ce qui leur est apporté par les agents extérieurs, et les cordons nerveux sont chargés de transmettre ce butin au cerveau, chargé lui-même de le recevoir, sans quoi la sensibilité n'aurait pas lieu.

Il fait voir que les *cordons nerveux* coupés dans leur trajet ou seulement comprimés, empêchent toute communication, toute sensibilité des cerveaux atteints d'affections diverses, telles *qu'épanchements*, *tumeurs*, précisément au lieu ou dans le voisinage du lieu d'où naissent les cordons nerveux. Il constate encore que dans tous ces cas la sensibilité est perdue pour les parties

auxquelles les cordons nerveux viennent se rendre. Il donne d'autres exemples. De tous ces faits il constate deux choses : « La première, c'est que pour devenir une *impression*, l'action des agents externes doit nécessairement être transmise au cerveau; la seconde, c'est que l'individu rapporte invinciblement cette impression aux parties touchées et non au cerveau; il est clair par conséquent que l'impression reçue par le cerveau est renvoyée par lui aux parties touchées, sans quoi elle n'y serait pas.

» Je dis qu'elle est *renvoyée par lui*, il faut ajouter encore *par plusieurs chemins ;* ce qui le prouve, ce sont les mouvements volontaires que le cerveau seul fait exécuter en conformité de l'impression reçue. En effet, ces mouvements ne s'effectuent que par les muscles qui tirent toute leur action des petis filets que leur distribuent d'autres cordons nerveux (nerfs du mouvement); et les expériences les plus décisives établissent que les muscles ne sauraient agir, du moins volontairement, sans que le cerveau, agent suprême de la volonté, leur en ait donné communication par une voie parallèle à celle qui lui a fait parvenir à lui-même les informations de l'extérieur.

» Mais si le cerveau renvoie ainsi les impressions qu'il reçoit, il ne les renvoie pas telles qu'elles lui parviennent; il les reçoit non pas à sa porte, mais dans son propre intérieur (substance grise), et c'est là malheureusement où l'observation ne peut les suivre. Cependant ne perdons pas courage; l'observation nous faisant défaut, nous ne serons que plus attentif, plus persévérant à interroger l'expérience, qui nous assistera souvent encore dans notre détresse ; et quand l'un et l'autre nous manqueront à la fois, — ce qui bien souvent nous arrivera, — il nous restera encore l'induction tout entière. »

VI.

Le docteur résume ce qui précède en ce qui touche la marche de ce qu'il nomme les *sollicitations* extérieures qui ne sont pas encore des *impressions*. Voici les points incontestables :

1° Les sollicitations venues de l'extérieur entrent dans l'organisme par les *papilles* du derme, et elles suivent le trajet des cordons nerveux qui conduisent au cerveau.

2° Le cerveau *les reçoit à travers* sa propre substance, et c'est là qu'elles sont senties.

3° Aussitôt elles deviennent des impressions renvoyées par le cerveau lui-même aux parties touchées, où elles sont immédiatement *rapportées*.

Il fait ici observer que tous ces phénomènes s'accomplissent instantanément, que c'est par un artifice purement analytique qu'il les sépare, afin de mieux les expliquer.

Voici encore sous le point de vue de la direction une autre classification.

1° Les sollicitations venues de l'extérieur, se dirigent de la circonférence vers le centre-cerveau ; et arrivées là, je les appellerai désormais *excitations convergentes*.

2° Les excitations convergentes qui ont pénétré dans le centre-cerveau et le parcourent en tout sens, je les nommerai *excitations centrales*.

3° Enfin, les excitations centrales qui partent du centre-cerveau pour se diriger vers les circonférences, je les appellerai *excitations divergentes*.

VII.

Il observe ensuite le phénomène sensibilité à tous les degrés par lesquels il passe dans la succession des ani-

maux. Il remarque que l'excitation centrale s'effectue chez les animaux placés au plus bas degré de l'échelle zoologique par des *ganglions;* ces ganglions réunis, développés, finissent par former un cerveau complet. Il fait remarquer que la sensibilité se développe progressivement et proportionnellement à ce centre nerveux, et que les mouvements et les actes sont de mieux en mieux exécutés.

« Quel que soit le degré auquel on veuille l'envisager, c'est toujours DANS et PAR un centre que sont *reçues, aperçues et démêlées* les excitations convergentes. Preuve: Enlevez ce centre, rien ne peut plus être reçu, ni aperçu, ni démêlé, et c'est toujours DANS et PAR un centre qu'elles sont distinguées les unes des autres, c'est-à-dire jugées, et si bien jugées, que l'animal quel qu'il soit, polype, poisson, ou autre, ne se trompe jamais sur l'objet vers lequel son mode de sensibilité l'attire, ou duquel il s'éloigne. »

Il avoue ignorer complétement l'opération intime du centre sur la sollicitation pour l'amener à l'état de *percept;* mais l'expérience, l'observation et l'induction établissent :

1° Que la sollicitation venue de l'extérieur pénètre dans le centre nerveux et *non ailleurs.*

2° Qu'elle est reçue et perçue par lui, *par lui seul* et *non par autre chose.*

3° Que cette perception, envisagée d'abord dans les animaux inférieurs, constitue la forme initiale de la connaissance, et se révèle par la première manifestation de la sensibilité.

VIII.

Mais voilà une singulière conséquence de ce qui précède, dit le docteur. « Que vais-je donc faire de l'*instinct,* car c'est de lui qu'il s'agit en ce moment. Dois-je

continuer à me servir d'un mot dont je trouve exactement l'objet dans la *sensibilité* elle-même? Cette question vaut la peine d'être examinée.

» Je constate d'abord que, Condillac excepté, l'on n'a jamais su rien dire que de très-vague en parlant de l'*instinct*. Suivant les uns, c'est un *sentiment irréfléchi ;* suivant les autres, c'est une *forme primitive*, un *principe qui dirige les animaux.* Ici on se place au point de vue négatif de l'intelligence, là c'est au point de vue affirmatif du mouvement. Nous en sommes encore ou à peu près à la doctrine de l'automatisme !

» Je remarque ensuite qu'il est impossible d'expliquer un phénomène qui se trouve dans un autre, à moins de rattacher le second au premier. C'est le propre de toute explication de montrer un enchaînement, une génération ; hors de là, la science ne se peut faire. Sans doute il convient de constater un phénomène et de le fixer sous un signe, mais encore faut-il que le signe qui le désigne ne brise pas le lien qui l'attache, autrement on recueille des faits, mais on ne les ordonne pas ; et plus on les multiplie, plus le désordre augmente, en sorte que tout ce qui pouvait servir la science se retourne contre elle. Aussi, en présentant le phénomène de l'instinct par un mot *à part,* je veux dire par un mot qui loin d'impliquer écarte plutôt toute liaison avec le phénomène sensibilité duquel il procède, on n'a fait que créer quelque chose au-dessous et au-dessus de la sensibilité elle-même, et l'on n'a rien expliqué, si ce n'est peut-être le mécanisme le plus fréquent de nos erreurs. Le suprasensible est un autre nom du supranaturel. »

IX.

Pour éviter le grave inconvénient de se servir du mot instinct comme signe d'une représentation fondamentale dans le travail qu'il entreprend, il faut le consi-

dérer comme *le premier degré* de la sensibilité qu'il demande la permission de nommer PERCEPT.

Aux motifs qu'il vient de donner pour justifier les mesures qu'il prend contre le mot *instinct*, il en montre un autre non moins puissant : c'est que ce mot ne représente pas seulement une prétendue *force*, il représente aussi le mouvement qui est sensé en être le produit. Ainsi il dit : « Lorsqu'on demande, par exemple, ce qui pousse l'araignée à faire sa toile, on dit : c'est l'*instinct;* et puis, lorsqu'on veut désigner le mouvement qu'elle exécute pour la faire, *c'est encore l'instinct.* Dans cet ordre d'idées l'instinct détermine le mouvement, et en même temps il est l'acte; il est à la fois ressort primitif et mécanisme secondaire ; de telle façon qu'une *prétendue force* se confond avec un *acte réel*, et qu'une fonction évidente s'efface devant un principe supposé. »

A peine la sensibilité est-elle constatée dans un corps, qu'on voit s'y multiplier des phénomènes variés qui en dépendent. Tout, dans ce corps, *sent* et s'*anime :* de là le nom d'*animal.*

Toutes les actions et réactions qui s'opèrent dans son organisme occasionnent des pertes qui épuisent l'animal. Cette déperdition détermine l'acte de la nutrition. Dans un autre ordre de phénomènes, l'animal est sollicité par une excitation différente, mais tout aussi puissante, à l'acte de la reproduction. Le docteur appelle *besoin la nécessité constante d'obéir à une excitation toute-puissante.*

Il entre dans quelques considérations sur la signification qu'on donne au mot *vie*, et fait voir qu'il ne peut exprimer que le *sentir et le mouvoir*, ou la *sensibilité* en dehors de laquelle la *vie* ne représente rien. Il passe au développement du *percept ;* il fait voir que la connaissance rudimentaire, dans les animaux les plus infimes, coïncide toujours avec le *ganglion*, isolé ou aggloméré.

X.

Pour montrer comment le percept se développe, il le suit dans un limaçon en quête de sa nourriture. « Il traverse une allée; tentacules déployées, il s'avance directement vers un jeune chou; une grosse pierre se présente sur son passage; il y touche, il s'arrête; aussitôt ses tentacules s'allongent, se recourbent, se redressent et tâtonnent de tous côtés; il hésite un instant; enfin l'animal tourne autour de la pierre par le chemin le plus court, reprend sa direction et arrive à son chou sans autre incident.

» Comme on le voit, ce phénomène est complexe; je vais donc marcher pas à pas. »

Ainsi, il fait voir comment le *phénomène fondamental*, le besoin dirigé vers le chou, passe au *phénomène corrélatif*. Pour tourner l'obstacle pierre qu'il rencontre et arriver au but en sondant et étudiant le terrain (PERCEPTS *consécutifs mis en regard, comparés, jugés*, il redouble d'efforts (PERCEPTS *consécutifs développés*). Sur son passage, la pierre qu'il a rencontrée lui fait éprouver un surcroît de souffrance dont le seul adoucissement s'est présenté dans l'espace libre qui l'entoure; suffisamment pénétré de ces deux situations différentes, il les a *jugées*, et il n'hésite plus à *préférer* la dernière. C'est en tâtonnant, en sondant les diverses directions, toujours pressé et dirigé par les mêmes excitations, qu'il arrive à son chou.

Le docteur démontre que, sous l'empire du besoin de la nutrition, le limaçon *met en regard, compare, juge, préfère*, c'est-à-dire qu'il possède les premières facultés de ce que les philosophes appellent l'entendement, et arrive plus *sûrement* à son but que beaucoup d'hommes. Dans tout ceci, le docteur ne voit de différence que dans le degré. Ces facultés sont à l'état rudi-

mentaire dans le limaçon, et elles sont dans tout leur suprême développement chez l'homme intégralement développé. Tandis qu'on voit deux choses différentes, *instinct* et *intelligence*, lui ne voit que deux différents degrés d'une seule et même chose, la *sensibilité* passant des degrés inférieurs aux degrés supérieurs. Pour constater le second degré, il examine ce qui se passe dans un animal dont l'appareil nerveux est plus compliqué, tel que les animaux vertébrés : ici il y a un *cerveau* et une *moelle* épinière d'où partent des nerfs considérables et nombreux qui n'existaient point auparavant. De là une multitude d'excitations nouvelles qui donnent à l'animal une physionomie toute différente.

XI.

« Parmi ces excitations, les unes ont conservé le caractère de la nécessité : ce sont les percepts qui caractérisent les besoins.

» Les autres ne se montrent pas si impérieuses. Pourtant l'animal ne cesse pas d'être forcé d'agir, parce que toute excitation est inséparable d'une réaction quelconque, par conséquent d'un acte quelconque, et il est encore forcé d'agir dans un sens plutôt que dans un autre, parce qu'au milieu de toutes les excitations qui peuvent l'assiéger *dans une mesure en apparence égale*, il y en a toujours une plus puissante qui arrive à l'emporter sur le reste ; mais du moins il n'est pas, comme précédemment, forcé d'agir, *sous peine de souffrir de plus en plus jusqu'à épuisement complet.*

» La différence qui existe entre ces deux genres d'excitations est si remarquable, elle coïncide d'une manière si frappante avec la transformation que je viens de signaler dans l'appareil nerveux des animaux vertébrés, elle correspond si bien à la multiplicité et à la variété des organes nouveaux qui apparaissent, que

la démarcation établie, en ce qui touche la forme du centre sensible, implique nécessairement une démarcation parallèle en ce qui touche les fonctions. C'est donc ici le cas d'établir une distinction fonctionnelle, et cette distinction caractérisera la sensibilité parvenue à un degré supérieur au précédent : ce sera le deuxième degré ; il ne s'agit plus que d'y attacher une dénomination spéciale. »

Pour cela il observe un jeune chien qui, après avoir mangé et avoir joué avec plusieurs boules, se repose sur le terrain de ses ébats ; bien qu'il paraisse indifférent à ce qui l'entoure, il ne perd pourtant pas de vue ses boules ; son regard se porte sur chacune d'elles ; il remue ses oreilles, incline sa tête ; il semble s'apprêter à recommencer son jeu. Recommencera-t-il son jeu ou restera-t-il en repos? S'il revient à son jeu, quelle est celle des boules qu'il choisira? Les excitations qui l'assiégent sont autant de percepts secondaires tendant à entraîner sa détermination dans le sens qui se rapporte à chacun, mais rien ne fait encore pencher la balance. N'étant plus aiguillonné par l'excitation souveraine, il n'est plus *irrésistiblement* poussé et soutenu *dans la voie unique du besoin*. PLUSIEURS CHEMINS sont ouverts devant lui, et il ne perçoit pas du premier coup celui qui correspond le mieux à son bien-être. Alors, au lieu de réagir en se portant vers l'une des boules ou en s'en éloignant, il réagit en se reportant aux excitations qu'il reçoit de toutes ; il observe. C'est ainsi que sa détermination est suspendue, mais seulement en ce qu'elle se rapporte à sa convenance ou à sa disconvenance, pour se rapprocher de l'objet extérieur ou pour l'éviter. Pendant ce temps, l'animal délibère : il compare, il juge, il choisit, et bientôt il se déterminera.

Toutes ces opérations se retrouvent, à la vérité, dans le développement du percept fondamental ; mais ce qui les distingue particulièrement, c'est que, sous l'empire

du *percept fondamental,* elles sont dirigées fatalement et uniquement vers la satisfaction du besoin conservateur; tandis que, sous l'empire du *percept secondaire*, elles s'accomplissent fatalement aussi, mais dans diverses directions, et qui jamais n'intéressent, du moins immédiatement, la conservation de l'animal. »

Pour ne pas confondre ces deux nuances qui correspondent à ces deux premiers degrés de la sensibilité et ne pas les désunir, la première conservera le nom de *percept;* l'autre sera désignée sous le nom de *perception*.

XII.

« Sous l'empire de la perception, l'animal pouvant agir dans plusieurs directions, sa sensibilité s'est élargie, ses rapports se multiplient avec le monde extérieur. Dès lors il peut se tromper; mais plus il se trompe, plus il se rectifie; en se rectifiant, il s'instruit. S'il est forcé d'agir, du moins *il n'est pas forcé brutalement*. C'est le commencement de ce que nous appelons *liberté*. — En sorte que si sa première erreur naît avec sa liberté, avec sa liberté naît la première extension de ses connaissances.

» Nous touchons au moment où les phénomènes de la sensibilité vont s'entrecroiser et se compliquer plus que jamais : d'un côté, les *percepts* agissant sur les perceptions; de l'autre, les *perceptions* agissant sur les *percepts*, nous montreront une influence réciproque, de laquelle nous verrons sortir un produit nouveau participant à la fois de ces deux origines : le *sentiment*, — c'est ainsi qu'on l'appelle, — dont nous aurons à étudier le caractère, à discuter le nom et à fixer la place. Puis, pousuivant toujours notre chemin, nous arriverons à trouver les différences tranchées sur lesquelles nous établirons le troisième degré de la sensibilité.

Mais comme *percept* et *perception* sont le double pi-

vot autour duquel volutent et s'entrelacent tous ces phénomènes, il importe, pour mieux comprendre le reste, de rechercher à quelles conditions et par quels moyens la perception s'accomplit là où elle est le plus observable : je veux dire dans l'homme. C'est donc là que nous allons l'examiner ; nous reprendrons ensuite nos études à l'endroit où nous les laissons. »

XIII.

Physiologie de la perception.

L'auteur se place en face de la tour Saint-Jacques, et cherche par quel concours de circonstances la tour en *représentation* s'est formée lorsqu'il s'est trouvé en présence de la tour *pierre*.....

Dans cette première série de phénomènes, il ne connaît que la tour en *représentation* : c'est elle seule qu'il a vue, qu'il a perçue, qui est en lui et qui y est *restée*.....

Après être entrée, la tour, par suite de l'excitation divergente, est projetée au dehors pour retourner à la tour *pierre*, s'y rapporter et s'affirmer en elle.....

Maintenant tout s'éclaircit : il voit que la tour pierre est entrée en lui par un habile stratagème qui l'a rendue petite et parfaitement inoffensive, et que par un autre stratagème, non moins habile que le premier, il l'a en quelque sorte reconduite hors de lui jusqu'à sa première forme et à sa première place.

L'auteur explique comment sont établies les dispositions du système nerveux, pour que ses fonctions ne puissent s'exécuter que par un mouvement circulaire.....

Comment les procédés analytiques sont purement artificiels ; ils divisent ce qui est continu et indivisible dans la nature.....

Il termine en faisant voir que les deux tours que l'analyse avait distinguées sont tellement dépendantes l'une de l'autre, et leur rapport tellement nécessaire, que la synthèse demande instamment à les unir.

Le juge consulte la loi, et il lit :

Article unique et fondamental. PHÉNOMÈNE D'ORDRE EXCITANT EST INSÉPARABLE D'ORDRE SENSIBLE, ET RÉCIPROQUEMENT.

En conséquence, la synthèse est autorisée à prendre les deux tours, à les enchaîner, de façon qu'elles n'en fassent plus qu'une seule.

Et voilà l'intérieur uni à l'extérieur. La perception n'est plus cette faculté d'origine fantastique et nobiliaire, entité orgueilleuse et prude qui se tient à l'écart, se faisant un rempart des sens pour ne point se commèttre avec les vils et grossiers objets du monde extérieur ; elle n'est pas non plus cette faculté *purement* organique qui s'enveloppe dans la *pure* matière en haine de l'esprit *pur*, autre entité hardie et présomptueuse, nouvelle parvenue qui sait mieux attaquer que se défendre. La perception est autre chose : née du commerce fécond de l'excitant avec le sensible, c'est en eux et par eux qu'elle est, qu'elle grandit, qu'elle décroît et qu'elle meurt ; c'est en elle et par elle qu'ils se manifestent et se tiennent. Il n'y a plus de matière *en soi*, il n'y a plus d'esprit *en soi;* de tout cela il ne reste qu'un RAPPORT NÉCESSAIRE, d'excitant au sensible ; le *moi* et le *non moi* s'unissent dans un rapport indissoluble ; l'homme n'est plus séparé de ce qui l'entoure ; tout ce à quoi il atteint devient une partie de lui-même.

Il y a longtemps que dans son simple langage l'hygiène répète la même chose :

Percepta et circumfusa ineunt.....

Demandez-le au dernier médecin de village. — « J'espère, dit-il, montrer plus tard que l'élévation progres-

sive de la sensibilité, toujours conforme à l'accroissement progressif des centres nerveux, se manifeste par des phénomènes de plus en plus élevés, et dont on verra sortir graduellement ce qu'on appelle l'intelligence et la sociabilité, c'est-à-dire tout l'entendement et toute la morale. »

Observation. Le travail que nous venons de citer est un morceau d'analyse des plus remarquables; nous regrettons fort que l'auteur ne l'ait pas continué et complété; il a résumé son étude dans un tableau synoptique qui a pour titre : *Origine et lien des connaissances humaines.*

M. Lélut placera ce docteur parmi les adeptes appartenant à « ce système sensualiste qui, loin de dissimuler la possibilité de leur conséquence sur la négation adéquate de l'âme et de la vie à venir, mettent au contraire une sorte d'orgueil à les proclamer, ne voyant dans toutes les successions et les transformations des manifestations sensitives et intellectuelles qu'une succession de mouvements presque fatale, mouvements du monde extérieur sur les sens, de ceux-ci sur le cerveau, et du cerveau sur lui-même sans qu'il y ait rien au delà ; c'est là ce qui n'est pas contestable, et sous les titres de ce système se placent les noms bien caractéristiques de Hobbes, de Priestley, de Cabanis, etc. »

Le docteur ne serait pourtant ni matérialiste ni spiritualiste ; son analyse le conduisant à la fusion, à l'union du sujet avec l'objet, il serait plutôt panthéiste ; mais le panthéisme comme les autres systèmes a de nombreuses nuances. M. Lélut ferait bien de confesser ce docteur pour le ramener dans la voie du catéchisme et du salut.

Nous ne citerons pas d'autres travaux physiologico-philosophiques. Ceux que nous venons de présenter suffiront pour faire comprendre dans quelle voie s'engage

l'étude de l'homme, où en sont à notre époque les sommités de la science, et le peu d'accord qui règne entre elles. Voici le résumé des facultés de l'entendement selon Condillac et Laromiguière, la classification de Gall, puis la description du tableau synoptique du docteur Chouippe.

SYSTÈME DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT ET DE LA VOLONTÉ SELON CONDILLAC.

L'entendement comprend :		La volonté comprend :	
	L'attention.		Besoin.
	La comparaison.		Malaise.
	Le jugement.		Inquiétude.
	La réflexion.		Désirs.
	L'imagination.		Passions.
	Le raisonnement.		Espérance.

SYSTÈME DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT ET DE LA VOLONTÉ SELON LAROMIGUIÈRE.

L'entendement comprend :		La volonté comprend :	
	L'attention.		Le désir.
	La comparaison.		La préférence.
	Le raisonnement.		La liberté.

CLASSIFICATION DE GALL.

Penchants.

1 Amativité.
2 Philogéniture.
3 Habitativité (concentrativité).
4 Affectionivité.
5 Combativité.
6 Destructivité.
7 Secrétivité
8 Acquisivité.
9 Construitivité.

Sentiments.

10 Estime de soi.
11 Approbativité.
12 Circonspection.
13 Bienveillance.
14 Vénération.
15 Fermeté.
16 Consciencíosité.
17 Espérance
18 Merveillosité.
19 Idéalité.
20 Gaieté.
21 Imitation.

Facultés perceptives

22 Individualité.
23 Configuration.
24 Etendue.
25 Pesanteur, résistance, tactilité.
26 Coloris.
27 Localité.
28 Calcul.
29 Ordre.
30 Eventualité.
31 Temps.
32 Tons.
33 Langage.

Facultés réflectives.

34 Comparaison.
35 Causalité.

CLASSIFICATION DU DOCTEUR CHOUIPPE.

Dans ce tableau, l'auteur partant de l'*être représenta-*

ble (ordre de l'excitation) arrive d'abord, par la relation ou le rapport existant entre l'excitation sentie et la sensibilité excitée, à la représentation, c'est-à-dire aux impressions reçues et transmises par les *sens*, lesquels sens se divisent en deux grandes classes : celle des *rayonnants et centripètes*, et celle des *centralisants et centrifuges*. Les sens de la première classe se subdivisent eux-mêmes en *internes et externes*. Les *internes* sont : 1° le *muqueux ;* 2° le *viscéral :* ils sont au service des instincts. Les *externes* sont : 1° la *vue* (lumière) ; 2° *l'ouïe* (sons) ; 3° l'*odorat* (odeur) ; 4° le *goût* (saveur) ; 5° le *toucher* (tact) : ils sont au service des représentations. La seconde classe comprend les sens suivants : 1° le *ganglionnaire* (centre de l'instinct de conservation) ; 2° le *cerebelleux* (centre de l'instinct de reproduction) ; 3° le *rachidien* (centre de la sensibilité et du mouvement) ; 4° le *cérébral* (centre multiple des rapports représentés par les idées). Aux deux premiers appartiennent les instincts autonomiques ou instincts proprement dits, et les instincts modifiés par des représentations, c'est-à-dire les sentiments. Le sens *rachidien* est le centre de la vie. Quant au sens *cérébral*, centre multiple des rapports représentés par les idées, ils se subdivisent en neuf, savoir : 1° le sens *receveur* (perception) ; 2° le sens *gardien* (mémoire) ; 3° le sens *ajusteur* (comparaison) ; 4° le sens *constructeur* (jugement) ; 5° le sens *décorateur* (imagination) ; 6° le sens *chercheur* (réflexion) ; 7° le sens *vérificateur* (raisonnement) ; 8° le sens *expéditeur* (volonté) ; 9° le sens *transporteur* (transmission). Ces neuf derniers sont les sources de la pensée, de l'intelligence, de l'entendement humain et des connaissances ; ils correspondent à des relations fondamentales irréductibles de matière excitante à matière sensible, qui sont dans l'ordre indiqué : 1° le *nombre* (unité, pluralité, décomposition) ; 2° *qualité* (ressemblance, différence, espèces,

genres) ; 3° la *position* (borne, étendue, espace) ; 4° la *succession* (mouvement, temps) ; 5° les *modes* (changement, antériorité, actualité, postériorité) ; 6° la *causalité* (force) ; 7° la *finalité* (tendance). Puis viennent les signes qui correspondent aux sens et catégories précédentes qui se subdivisent en signes fugitifs et fixes. Les premiers comprennent les sons inarticulés, c'est-à-dire la voix ; les sons articulés, c'est-à-dire les paroles, les langues parlées, et les gestes ou langages muets. Les signes fixes sont les signes graphiques, l'écriture ou les langues écrites. Partant de ses relations irréductibles et les appliquant successivement à la vie, c'est-à-dire aux sens et aux représentations, on y trouve toutes les *sciences* dont l'auteur donne une classification.

Après ce coup d'œil jeté sur les travaux des philosophes et des physiologistes, nous ne pouvons nous dispenser, pour compléter notre revue, de mentionner les classifications des principaux réformateurs modernes.

CHAPITRE X.

Classification des passions humaines par les réformateurs modernes.

Au milieu du désordre économique, moral et intellectuel qui depuis trois quarts de siècle fait éclater des révolutions incessantes, quelques penseurs ont cherché à construire des systèmes d'organisation sociale en harmonie avec les connaissances et les institutions modernes, pour mettre un terme à une situation si tourmentée.

Les travaux les plus remarquables et les plus complets dans ce genre, sont ceux de Saint-Simon, d'Enfantin,

d'Auguste Comte, de Fourier, de Lemoyne, de Proudhon, comme critique. Il faut aussi citer les travaux de Babeuf, d'Owen, de Cabet, de Buchez, de Louis Blanc, de Pierre Leroux, etc.

De nombreux disciples se sont ralliés aux doctrines de ces chefs d'école. Naturellement convaincus que leur système particulier était le seul vrai et le meilleur possible, l'exclusivisme systématique qui est résulté de cette appréciation, a amené la critique réciproque de ces systèmes et montré ainsi le côté faible de chacun d'eux.

L'indifférence du public, le dédain plus ou moins sincère, plus ou moins intelligent, des conservateurs et des rétrogrades, pour ces doctrines, ont eu leur côté légitime et bienfaisant, en ce que ces répulsions ont fait connaître aussi la gravité du désordre.

Dans notre ouvrage *de la Déomanie*, nous avons cherché à découvrir les causes de l'impuissance des doctrines modernes. Nous avons trouvé que la principale consistait dans l'ignorance de la connaissance de la vraie philosophie de l'homme. Les recherches auxquelles nous nous sommes livré ont eu pour but de préciser d'abord l'état de la question, de débarrasser le terrain des obstacles qui entravent les progrès de cette science, et de fixer les points fondamentaux sur lesquels elle doit s'élever.

Le lecteur vient de voir où en sont les philosophes et les physiologistes modernes. Nous allons en quelques pages indiquer où en sont les réformateurs contemporains sur le même objet.

I.

Saint-Simon a parfaitement compris la nécessité de constituer la science de l'homme. — Dans les célèbres mémoires qu'il a publiés, on voit ce puissant novateur

s'adresser à tous les savants pour les pousser à organiser l'atelier scientifique, afin de distribuer les travaux aux diverses spécialités, en indiquant le but vers lequel tous les efforts doivent converger. Il s'adresse surtout aux physiologistes pour leur faire comprendre l'importance de leur science et « comment les philosophes ne peuvent trouver une organisation satisfaisante sans leurs secours et comment à leur tour les physiologistes ne parviendront pas à baser raisonnablement la physiologie sans le secours des philosophes. » Les sollicitations de Saint-Simon sont restées sans réponse. Ses mémoires, trop avancés pour l'époque à laquelle ils ont paru, et les sciences spéciales encore trop incertaines, n'ont pu servir à constituer une doctrine telle que la désirait Saint-Simon. Ces remarquables mémoires peuvent être considérés comme le programme des problèmes en science sociale qu'il est urgent de résoudre.

II.

M. Enfantin a publié un ouvrage sous le titre : *Science de l'homme*, qu'il donne comme une continuation des travaux de Saint-Simon; les études physiologiques contemporaines ne renferment encore, selon lui, que des faits incertains, des expériences douteuses, des données illusoires. Après avoir confessé *très-naïvement* qu'il n'est pas physiologiste, il s'est mis à critiquer la physiologie du docteur Guepin, lequel débute par déclarer que l'anatomie au point de vue des *facultés intellectuelles* est très-peu avancée. D'après ce docteur, les facultés de l'homme se divisent ainsi :

1° Facultés individuelles de conservation et de reproduction, ou facultés *animales;*

2° Facultés *intellectuelles ;*

3° Facultés sociables, ou *humaines*, servant à constituer, à perpétuer les sociétés et l'humanité.

« Le cerveau, *comme on le voit,* a UN PÔLE *humain* et UN PÔLE *animal ou individuel.* »

M. Enfantin fait remarquer au docteur : « Si je ne me trompe, vous avez voulu dire que le cerveau était l'organe non-seulement des facultés *intellectuelles*, mais des facultés que vous nommez *animales*, et qu'il est aussi l'organe des facultés *sociables*.

» Vous affirmez ces principes physiologiques, non pas parce que l'anatomie du cerveau, au point de vue des facultés, vous les fournit, mais parce que vous savez, par votre étude générale de l'homme vivant, et vivant en société, que sa vie se manifeste *moralement, intellectuellement* et *physiquement ;* et alors vous supposez que le cerveau est l'organe en qui se résument les sentiments, les raisonnements et les actes de cet individu sociable et progressif. » Le religionnaire fait justement observer au physiologiste qu'après avoir signalé trois ordres de facultés, il ne mentionne que deux pôles, un animal et un humain; il devrait y en avoir trois. Or, l'anatomie du cerveau, la figure qu'on en donne, ne montre pas trois masses distinctes semblables, trois appareils spéciaux, ayant l'air d'individualités organiques, similaires. Si donc il n'y a que deux pôles, « c'est qu'un des trois ordres de facultés représente le phénomène électrique qui s'opère par effluve d'un pôle à l'autre; c'est-à-dire que ce troisième ordre est l'expression des rapports harmoniques ou discordants, attractifs ou répulsifs, sympathiques ou antipathiques des deux autres. »

Si maintenant le docteur veut admettre avec M. Enfantin que le cerveau peut être *un* et DOUBLE à la fois, donc TRIPLE, « parce que les deux fractions, antérieure et postérieure, s'accouplent et se marient, engendrent, dirigent et meuvent aussi bien toutes les idées que toutes les molécules de l'homme, par cette communion électrique, vitale, des deux centres, des

deux pôles psychiques et physiques de l'esprit et de la chair.

» Evidemment, si cette évolution s'opérait en vous, rien de votre science ne serait perdu, mais elle serait transformée : toutes vos observations se classeraient différemment, et pourtant cette révolution serait due à une conception en quelque sorte étrangère à l'anatomie et à la physiologie actuelle ; elle serait due à une conception que ces deux sciences, il est vrai, peuvent justifier ou démentir, mais qui tient à un ordre plus général, plus élevé, car il est universel. »

Après les rêves, les fictions philosophiques et religieuses du passé qui mutilaient l'homme pour le faire entrer de gré ou de force dans leurs conceptions plus ou moins mal convenantes à sa nature, Saint-Simon avait compris que ces doctrines devaient finir par être minées peu à peu par les efforts des mobiles méconnus ou beaucoup trop comprimés. Pour qu'il n'en fût pas ainsi à l'avenir, il pensa qu'il était nécessaire que la science sociale fût fondée sur la connaissance intégrale de l'homme individuel et collectif, puis chercher et découvrir les institutions convenantes à tous les modes d'action qui caractérisent l'espèce en tout temps et en tout lieu. L'homme et la société étant progressifs, la synthèse sociale ne pouvait être immuable, elle devait être progressive aussi ; d'autre part, la constitution organique de l'homme étant fixe, il fallait que les principes fondamentaux de cette synthèse fussent fixes aussi. La synthèse doit donc être à la fois *fixe et progressive.*

Il est évident qu'on ne peut arriver à la connaissance *positive* et non illusoire de l'homme qu'en employant pour cette étude la méthode suivie dans toutes les branches de la science. Bien que quelques savants aient procédé ainsi, le peu d'accord qui règne entre eux prouve assez que la science de l'homme renferme de graves lacunes.

Profitant des incertitudes de la science, M. Enfantin, fasciné par sa conception *étrangère à la physiologie actuelle,* invite *très-naïvement* les physiologistes à diriger leurs études dans le sens qu'il indique. Il est à la recherche d'un savant qui, au lieu de deux, trois, quatre, cinq, vingt-sept, trente-cinq, quarante-deux portions de l'encéphale, prouve, par ses expériences, qu'il n'en existe que deux caractéristiques avec leurs pôles. Il lui faut un vivisecteur qui, pour sa *physiologie religieuse,* exécute avec son scalpel le tour de force accompli par M. Flourens pour faire concorder la physiologie avec la philosophie de Descartes. Ce résultat obtenu, il lui sera alors facile de prouver à la société qu'elle doit se débarrasser du joug sacerdotal catholique et charger le joug saint-simono-enfantinien. Le nouveau clergé pourra faire alors des conjonctions, des communions religieuses, scientifiques, artistiques, industrielles, commerciales, financières et politiques nécessaires au système, et enseigner comment les nouveaux fidèles doivent cultiver la vigne d'un nouveau Seigneur!..... Un troupeau peut-il se passer de pasteur, de chien, de loup, et surtout de tondeur, etc?.....

Dans Saint-Simon et M. Enfantin, on ne trouve, pour toute classification des forces fondamentales de l'homme, que les trois classes de facultés dites *physiques, morales* et *intellectuelles.*

III.

Auguste Comte, qui a eu la faiblesse de renier son maître Saint-Simon et d'injurier son frère Enfantin, pour se poser en premier fondateur de la religion positive, a accepté le système de Gall, qui a, dit-il, « démontré irrévocablement la pluralité, l'innéité et la résidence des facultés intellectuelles et morales dans l'appareil cérébral, principe à tout jamais acquis dans

la science. » Quant à la localisation effective de Gall, il la trouve erronée à beaucoup d'égards, ainsi que sa décomposition de l'âme en facultés élémentaires; elles sont, selon lui, toutes deux à refaire, parce que Gall n'a pu se guider au flambeau de *la sociologie*. Auguste Comte a réduit à dix-huit les vingt-sept, les trente-cinq, les quarante-deux facultés de Gall et de son école. Il adopte la division ternaire..

PRINCIPE.

Dix moteurs *affectifs*, cinq fonctions *intellectuelles*, trois qualités *pratiques*. Les dix moteurs affectifs se divisent en deux genres, sept personnels, qui sont : 1° instinct nutritif; 2° instinct sexuel; 3° instinct maternel; 4° instinct de destruction ou militaire; 5° instinct constructeur ou *industriel;* 6° besoin de *domination temporelle ;* 7° besoin *d'approbation*.

Le second se compose de trois sentiments :

1° *Attachement ;* 2° *vénération;* 3° bonté ou amour universel, *humanité*.

MOYEN.

Les cinq facultés intellectuelles se divisent en *conception* et en *expression*. La conception est passive et active; la passive, ou contemplation de matériaux objectifs, se divise en concrète, relative aux êtres essentiellement, 1° *synthétique;* en abstraite ou relative aux événements, 2° *analytique*. L'active ou méditation, d'où construction subjective, se divise en inductive ou par comparaison, d'où 3° *généralisation;* en déductive par coordination, d'où 4° *systématisation;* expression mimique, orale, écrite, 5° *communication*.

RÉSULTAT.

Trois qualités pratiques, qui sont : 1° courage, 2° prudence, 3° fermeté ou persévérance.

IV.

Charles Fourier, auteur du *Traité d'association domestique agricole*, laissant de côté la physiologie et la philosophie, s'est placé au point de vue des forces passionnelles ou des pouvoirs de l'âme. Son clavier se compose de douze passions ou impulsions fondamentales classées en cinq sensitives : *vue*, *ouïe*, *odorat*, *goût*, *toucher*.

Quatre affectives : *amitié*, *amour*, *ambition*, *famille*.

Trois distributives : *cabaliste*, *papillonne*, *composite*.

Ces douze passions se résument dans l'*unitéisme*.

Par ce nombre douze et ses divisions, il a voulu se rattacher à la gamme musicale, et par suite à la physique ; il y a là l'instinct du lien du monde moral au monde physique, qu'Auguste Comte a indiqué sans s'y arrêter.

Fourier, par des analogies indécises, souvent illusoires, a créé un système passionnel trop étroit.

Un auteur, M. Julien le Rousseau, a essayé, mais en vain, de faire rentrer les facultés de Gall et de Spurzheim dans les douze éléments primaires de Fourier.

V.

M. Lemoyne, ancien ingénieur en chef, auteur de la doctrine *hiérarchique fusionnaire*, fille naturelle de celle de Fourier, a pour système passionnel *seize* facultés partagées en quatre groupes distincts composés de quatre passions que voici :

1° L'expansion des aspirations les plus hautes et les plus désintéressées de l'âme humaine, savoir : amour du *vrai*, du *juste*, du *bon*, du *beau*, qu'on peut nommer passions théologales.

2° Le développement des quatre *penchants affectifs* : *amour*, *familisme*, *amitié*, *dévouement*.

3° *Penchants laboratifs*, tendance et persévérance à atteindre un but : *butisme, émulation, enthousiasme.*

4° L'essor des penchants *ipséistes*, en faisant participer l'entourage de l'individu aux jouissances qu'il s'accorde, au bien-être dont il jouit.

Ambition, amour-propre, besoin de considération, appâts matériels, désirs de richesses, des plaisirs sensuels qu'elles procurent.

Appâts intellectuels, jouissances scientifiques, littéraires, esthétiques, mystiques, etc..... Curiosités à tous degrés, besoins d'autonomie, soit dans ses occupations et son activité, soit dans le repos et la quiétude.

Cette classification est présentée par son auteur comme « un énoncé très-sommaire, mais suffisant pour qu'on y voie une nomenclature passionnelle, à laquelle on est conduit par la théorie hiérarchique. C'est une simple énumération de seize passions, désirs, besoins ou instincts. »

VI.

Quant à M. Proudhon, bien qu'il déclare en plusieurs endroits de ses œuvres que la science sociale repose sur la science de l'homme, il n'a pris nulle part cette question corps à corps. Il se contente de citer les classifications de divers auteurs et de montrer qu'au fond les philosophes adoptent la classification ternaire, imitée de la division par règnes minéral, végétal, animal, telles que — *matière*, *vie*, *esprit*, — *substance*, *cause*, *rapport*, — *sensation*, *sentiment*, *connaissance* (*P. Leroux*), — *sensibilité*, *activité*, *raison* (*Cousin*). Il fait des rapprochements plus ou moins ingénieux entre les termes des catégories, de l'entendement, etc.

Si maintenant on compare les travaux des physiologistes et des philosophes, il en ressort que les recherches des premiers sont plus sérieuses, plus solides

que celles des seconds, qui se sont bornés aux seules recherches relatives aux facultés de l'entendement. La division fondamentale de l'école écossaise et celle de Gall a trouvé quatre classes de facultés : les *penchants*, les *sentiments*, les *perceptives* et les *facultés réflectives*.

M. Lélut admet sept groupes fondamentaux, qui sont : 1° les besoins et les appétits ; 2° les affections et les passions ; 3° les sens externes ; 4° la mémoire et l'imagination ; 5° les aptitudes industrielles ; 6° les facultés réflectives ; 7° la volonté.

Les réformateurs adoptent, les uns la division ternaire, d'autres la quaternaire.

Quant aux facultés intellectuelles, Condillac en trouve six, Laromiguière trois, les phrénologues deux, le docteur Chouippe neuf, Fourier trois, Auguste Comte cinq.

On voit, d'après cet exposé, que sous le rapport du nombre, de la distribution, de la fonction, des pouvoirs de l'homme, les réformateurs ne sont pas plus d'accord entre eux que les philosophes psychologistes et les physiologistes. Les personnes qui vont au fond des questions comprendront comment notre ignorance sur cette importante et fondamentale matière est la principale cause de l'impuissance où se trouvent les savants de tout ordre pour constituer la science sociale.

« Faire, nous écrivait M. L. Brothier, de la sociologie sans connaître l'homme, c'est comme si l'on voulait disserter sur la culture des forêts saus savoir ce qu'est un arbre. »

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons exposé le système de Condillac remanié par Laromiguière, le système de Call, sa critique par

MM. Flourens et Lélut, enfin une étude analytique de la sensibilité par le docteur Chouippe. Le fait fondamental sur lequel ces auteurs sont d'accord, c'est celui de la *sensibilité.*

« Tout ce que nous savons, dit Laromiguière, nous l'avons senti sans doute ; mais combien de choses que nous avons senties et que nous ignorons ! Les sensations peuvent être le principe ou la source de nos premières connaissances, mais elles ne sont pas nos connaissances, et surtout elles ne sont pas toutes nos connaissances. »

On voit assez, dit Broussais, que les premiers matériaux des instincts, comme ceux des sentiments et de la réflexion, se trouvent toujours dans les perceptions qui résultent des sensations; c'est en ce point important que nous nous trouvons d'accord avec l'école de Condillac.

Ils reconnaissent tous, les deux séries de faits qui s'opèrent en nous en sens inverse, ainsi distinguées par Laromiguière : « 1° action de l'objet sur l'organe, de l'organe sur le cerveau, et du cerveau sur l'âme ; 2° action ou réaction de l'âme sur le cerveau, communication du mouvement reçu par le cerveau à l'organe qui fuit l'objet ou qui se dirige vers lui. » Pour Broussais et le docteur Chouippe, au lieu de l'action de l'âme sur le cerveau, c'est l'action du cerveau sur lui-même.

Les philosophes du passé ont concentré leurs efforts sur les facultés de *l'entendement et de la volonté,* sans s'occuper d'anatomie et et de physiologie. L'encéphale en masse a été considéré comme l'instrument nécessaire à l'exercice de l'intelligence.

Broussais et Laromiguière pensent que Condillac est dans l'erreur quand il prétend et veut démontrer que toutes nos facultés naissent de la sensation, ne sont que des modes divers, des manières différentes, des transformations de la sensation. Condillac a cherché

avec juste raison à enchaîner tous ces modes divers et à les ramener à l'unité, nécessaire pour former un vrai système. Laromiguière, trouvant que les déductions de cet ingénieux et remarquable analyste n'étaient pas sans reproche, manquaient d'exactitude, a présenté un système moins simple, et, selon lui, plus vrai.

Pour Brousssais, les trois sortes de facultés, quatre en y comprenant les mouvements, sont rattachées à des masses cérébrales différentes. « Qu'ont de commun ces facultés? D'être mises en action par les sensations et les perceptions, et voilà ce en quoi seulement nous sommes d'accord avec l'école de Condillac. Si l'homme n'avait pas de sensations, inutilement il éprouverait des impulsions vers les sentiments. Ces impulsions ne se rattacheraient à rien; il n'en résulterait qu'un trouble qui n'aurait pas d'objet : ce serait une agitation idiote, folle. Ainsi il faut que les deux autres sections, la section des instincts et celle des sentiments, soient servies par la section de l'intelligence. La fonction de cette section de l'intelligence est de mettre les passions et les instincts en rapport avec le monde extérieur; en d'autres termes, de montrer aux passions et aux instincts l'objet extérieur qui doit les satisfaire.

» Il résulte de là que la sensation ne peut tenir lieu d'aucune des autres facultés. Par conséquent, c'est un système erroné que celui qui fait naître toutes les facultés de la sensation par voie de transformation directe. La sensation est la sensation, et rien de plus; il y a deux choses à y distinguer, avons-nous dit : l'action du *sens* et la *perception*. En effet, l'action de l'expansion sensitive n'est pas la perception; car l'œil peut être parfaitement sain, la lumière jouer dans l'intérieur de cet organe d'une manière parfaite, sans qu'il y ait perception des corps éclairés; l'oreille peut être parfaitement organisée, l'air peut y être réfléchi, y produire les ébranlements qui ont coutume de déter-

miner la sensation de l'audition, sans que la perception des sons en soit la conséquence : il suffit pour cela que le cerveau ne soit pas apte à ces perceptions.

» C'est donc dans le cerveau que s'effectue la sensation, après quoi, le corps extérieur étant connu, deux choses se passent : les instincts et les sentiments sont mis en action pour agir sur les corps extérieurs ; l'intelligence observe cela et réfléchit sur ces phénomènes.

» Toutefois la réflexion n'a pas toujours lieu, comme nous l'avons dit. Ainsi, l'enfant commence à avoir les sensations, les perceptions, les instincts, sans jouir de la réflexion. Il agit, comme les animaux, sur les objets extérieurs, sans savoir ce qu'il fait. Mais à mesure qu'il se développe, la partie qui correspond à l'intelligence ayant pris de l'accroissement, s'étant exercée, il commence à réfléchir sur ses actions et les rattache à ses instincts et à ses sentiments.

» Nous avons prouvé que les autres facultés ne sont pas le résultat de la transformation des sensations. Ce qui interdit toute espèce de doute à cet égard, c'est qu'on peut avoir la sensation très-nette, comme l'ont les animaux, sans avoir l'intelligence ni le sentiment. »

Nous ferons remarquer que, dans ce passage, le mot sensation est pris tantôt pour la perception, tantôt pour l'impression produite sur les sens extérieurs. On y trouve aussi le mot *passion*, dont Broussais ne donne pas la définition. Les mots *sentir*, *sensation*, *sentiment*, employés dans le langage ordinaire pour exprimer des manières d'être très-nombreuses et variées, jettent une grande confusion dans l'exposé d'une doctrine, quand on n'a pas soin de bien définir le sens que l'on attache à ces termes. Les mots *besoins* et *instincts*, qui ne sont au fond qu'une seule et même chose, semblent, dans certains passages de Broussais, en désigner deux différentes.

Ainsi, le reproche fait à la doctrine de Condillac, fondé en apparence, ne l'est peut-être pas au fond. Voici un passage de Broussais qui nous semble venir à l'appui de ce que nous disons : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut étudier l'homme intellectuel et moral; il faut suivre pas à pas son développement, depuis sa naissance jusqu'à son apogée; il faut voir l'homme agir d'abord par l'instinct, par les besoins et par les penchants, modifications d'un même ordre de facultés; il faut ensuite le voir obéir aux sentiments qui sont une extension des facultés précédentes, et enfin le regarder quand l'intelligence naît, grandit et prend part à ses déterminations, c'est-à-dire lorsque l'intelligence s'est mise en action pour modifier les impulsions que produisent les besoins ou penchants, les sentiments et les passions. »

Ainsi, *modifications* d'un *même ordre de facultés, extension* de ce même ordre de facultés indique précisément ce que Condillac cherche à démontrer.

Avec le docteur Chouippe, à la place de la sensation mettez la *sensibilité;* au lieu de *transformation,* dites *degrés;* au lieu de la distinction, exigée par l'analyse pour décrire un phénomène nerveux, substituez l'indivision, l'*instantanéité* avec laquelle il se produit, vous aurez le phénomène physiologique de la sensibilité se développant dans tous ses degrés, depuis le plus simple jusqu'au plus composé. L'étude du docteur est la démonstration physiologique de la thèse de Condillac et de Cabanis. Nous ferons remarquer que dans cette étude il n'est question ni d'organes ni de facultés de la doctrine de Gall. Gall concentre tout dans le cerveau; le docteur Chouippe place et distribue dans le tronc et la tête les divers centres de mouvement. Nous remarquons que le docteur, dans la section des sentiments, n'en désigne aucun. Il divise le centre des centres, le sens cérébral en neuf sens. Si chacun de ces sens de-

vait être représenté par une portion des hémisphères, l'auteur rentrerait ainsi dans le système de Gall ; mais il ne désigne aucune des portions affectées à ces neuf facultés intellectuelles.

A la place de la *transformation* de Condillac et des degrés du docteur Chouippe, admettez les *modes* de M. Flourens et de Descartes, acceptez l'indépendance des quatre parties du cerveau agissant séparément sous la direction unitaire du *moi* blotti dans les hémisphères, vous serez dans un système physiologico-spiritualiste.

Si nous consultons les philosophes, ainsi que les physiologistes spiritualistes et sensualistes, pour savoir comment s'opère l'action de l'âme sur le cerveau, et réciproquement, nous aurons les réponses suivantes :

Si l'on nous demande, dit Laromiguière, « comment un mouvement déterminé du cerveau produit un sentiment dans l'âme, nous dirons que nous n'en savons rien ; si l'on nous demandait enfin : L'action de l'âme s'exerce-t-elle immédiatement sur elle-même ou immédiatement sur le cerveau ? l'âme a-t-elle besoin ou non d'un intermédiaire pour agir sur elle-même? nous répondrions que nous n'en savons rien. »

Ce philosophe fait observer que le mot action a deux acceptions : appliqué à l'organe ou au cerveau, il signifie la même chose que *mouvement*, et l'action de l'âme ne peut consister dans le mouvement.

« Pour expliquer l'influence réciproque du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps, dit Laromiguière, les philosophes ont imaginé quatre hypothèses qu'ils ont osé quelquefois appeler des démonstrations. Ces hypothèses sont connues sous les noms de système de *causes occasionnelles*, de l'*harmonie préétablie*, du *médiateur plastique* et de l'*influx physique*. La première appartient à Descartes et à Malebranche, la seconde à Leibnitz, la troisième à Cudwort, la quatrième à tout le monde, mais particulièrement à *Euler*.

» Il y a une autre manière de penser sur le mystère de l'union de l'âme et du corps : c'est celle de ceux qui confessent leur ignorance. C'est celle de Pascal. C'est celle qu'adopte aussi Laromiguière. Voici ce que dit Pascal : « L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est qu'un corps, et moins encore ce que c'est qu'un esprit, et moins qu'aucune chose, comment un corps peut être uni à un esprit ; et cependant c'est son propre être. »

Voici comment s'exprime Broussais sur la même question : « Il me suffit d'admettre ce qui est prouvé, l'existence chez l'homme d'un certain nombre de nerfs intra-crâniens qui, stimulés par les sens exposés aux corps extérieurs, produisent les uns des perceptions, les autres des instincts ou des sentiments, d'autres enfin des phénomènes intellectuels. Les fauteurs de l'entité intra-crânienne, matérielle ou immatérielle, me demanderont peut-être comment ces productions sont opérées ; je n'en sais rien, car je ne saurais aller au delà des faits primitifs ; mais je leur répondrai que cette production, dont j'ignore le mystère, est un fait certain que les sens et l'induction nous démontrent, tandis que leur être central intra-crânien, auquel ils accordent toutes les facultés d'un homme, n'est saisi par aucun de nos sens, n'est point fourni par l'induction, n'est, en un mot, comme nous l'avons déjà dit, qu'une pure hypothèse fondée sur une pétition de principe.

Le docteur Chouippe, comme Broussais, ne voit dans l'intelligence qu'un phénomène nerveux qu'il ne peut comprendre et ne cherche pas à expliquer. Observant, analysant le phénomène de la sensibilité, en partant du ganglion, se développant par degrés proportionnels à leur nombre, à la complication du cerveau des vertébrés ; reconnaissant dans les animaux le germe des facultés intellectuelles de l'homme, il est conduit à ne voir en lui qu'un animal supérieur et perfectible.

Les philosophes spiritualistes, négligeant l'étude des êtres inférieurs, fiers de la supériorité de l'homme, n'ont voulu avoir rien de commun avec les animaux; mais ne pouvant rejeter entièrement le côté instinctif que l'homme a de commun avec les animaux, ils ont été conduits à admettre deux natures dans l'homme, une matérielle et une spirituelle, composée d'une âme immortelle. Cette dernière est seule le partage de l'homme, elle lui survit après sa mort. Cette âme immatérielle et immortelle leur permettant d'aspirer aux jouissances éternelles après leur courte vie terrestre, ils méprisent souverainement les philosophes qui ne partagent point cette croyance, ainsi que ceux qui l'acceptant, bornent la durée de cette immortalité à celle de la vie de la planète. Ces hommes vulgaires, à intelligence de bas étage, selon les spiritualistes, ont été traités par ces derniers de matérialistes, de sensualistes, de brutistes, de pourceaux d'Epicure, etc..... Ceux-ci ont riposté à leur tour, en jetant à la tête des purs les épithètes de visionnaires, d'hallucinés, de rêveurs absurdes, voire même de rusés et d'hypocrites charlatans; car forcés par leur nature animale de satisfaire leurs appétits et leurs passions terrestres, ils oublient si souvent et si complétement leur prétendue nature spirituelle, qu'ils descendent dans leur désordre au niveau des plus grossiers matérialistes, si bien que dans la *vie pratique* la différence entre les purs et les impurs est nulle.

Si tout s'était borné à des injures, il n'y aurait pas eu grand mal; mais on s'est échauffé et on a fini par se massacrer et se brûler, ne sachant s'éclairer.

M. Lélut signale le sensualisme de Gall comme ne pouvant être qualifié de matérialiste; il fait judicieusement remarquer que si les matérialistes peuvent être dupes des illusions des sens, les spiritualistes peuvent à leur tour être dupes des aberrations, des chimères et

des courses échevelées de leur imagination dans le champ de l'infini. Le sensualisme en question pourrait être pris pour un terrain neutre propre à établir une entente cordiale entre les deux ennemis, et mettre un terme à toutes les discordes.

D'où vient tout ce désordre, comment la recommandation séculaire du *connais-toi toi-même* est-elle si peu avancée? Comment s'orienter dans ce dédale d'opinions contraires? Ou attacher le fil conducteur pour sortir du labyrinthe? Comment et où placer les points de repère qui soient acceptés par tous, afin de diriger les investigations dans les parties les plus cachées, les plus mystérieuses de notre nature? Existe-t-il un point de vue nouveau auquel on puisse se placer pour mieux étudier l'homme? Tous les rapports de l'organisme avec le milieu ambiant ont-ils été reconnus? Si tous sont connus, leur rôle est-il sûrement et réellement déterminé? Puisque dans l'organisme social tout se tient, se lie, se suppose, se nécessite et concourt tant bien que mal à l'ensemble du mouvement comme dans la vie de l'individu, il est évident que si nous méconnaissons, mutilons ou contrarions l'emploi assigné par Dieu à un organe et à son mode d'essor pour concourir harmonieusement à l'ensemble du mouvement, nous compromettons l'ordre naturel, l'ordre divin que l'ensemble de tous nos pouvoirs suppose et réclame.

Les fonctions qui dépendent de l'impression directe des agents externes sur les extrémités nerveuses, qui dépendent *des lois physiques correspondantes*, sont-elles bien connues? Le genre de notion immédiate fournie par chaque sens est-il déterminé, précisé, et cela indépendamment des fonctions intellectuelles?

Toute cette branche physico-psychologique est incertaine, obscure et fort peu connue. C'est ce terrain trop négligé que nous nous proposons de défricher, de cultiver, en montrant comment la science de

l'homme se trouve enrayée dans sa marche par cette lacune.

Dans l'inventaire dressé par M. Lélut de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, il ne s'est nullement aperçu de l'existence de ce filon. Son travail nous sera néanmoins très-utile pour les détails précieux qu'il renferme.

Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer notre silence sur les notions relatives à l'homme, données par la doctrine chrétienne, dont l'enseignement séculaire est si profondément entré dans l'entendement humain que les réformateurs ne peuvent faire comprendre les définitions nouvelles avec les mêmes mots, ni les remplacer par d'autres sans devenir encore plus inintelligibles. La majeure partie des lecteurs ne pouvant s'assujettir à approfondir ce sens nouveau, reste dans le vague, dans l'ignorance et l'indifférence la plus complète sur les questions les plus importantes.

Voulant aborder l'étude de l'homme par la méthode scientifique, indépendante de toute doctrine religieuse et philosophique, nous ferons à la fin de notre travail une étude comparée des idées anciennes sur lesquelles reposent ces doctrines avec celles que nous auront données nos études.

AVERTISSEMENT.

Entrant dans un ordre de recherches nouveau, nous serons entravé dans notre marche par l'absence de mots propres à exprimer des sentiments, des idées, nous ne dirons pas inconnus, mais restés obscurs, qui n'ayant jamais été nettement démêlés et déterminés n'ont pu recevoir des dénominations précises. Nous avons beaucoup plus de sensations, de sentiments que d'idées, et beaucoup plus d'idées que de mots. S'il n'est pas nécessaire de nommer toutes les modifications qui nous viennent par l'intermédiaire de chacun de nos sens, faut-il au moins que les principales le soient.

Nos langues vulgaires, sous ce rapport, sont très-pauvres ; ce n'est qu'à l'aide d'emprunts, de comparaisons, de circonlocutions plus ou moins heureuses que nous pouvons les exprimer. Sous ce rapport nous sommes encore dans la confusion

babélique, qui n'est pas près de finir. Nous ferons nos efforts pour expliquer de notre mieux les idées négligées ; quant aux mots les plus convenables pour les exprimer, nous laissons cette difficile tâche aux linguistes. Nous emploierons partout où nous le pourrons les termes déjà adoptés ; quant à ceux qui manquent, nous y pourvoirons de notre mieux, mais sans aucune prétention linguistique.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

> Brisez, brisez cette croûte maudite, détruisez ces plantes mortellement vivaces, appelez toutes les forces de l'homme, enfoncez le soc ! Cherchez profondément les puissances de la terre, pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.
>
> (De Maistre.)

Article I. — De l'homme organique.

Les êtres organisés vivants sont des réunions d'appareils qui fonctionnent dans un but déterminé. Ils sont composés d'un certain nombre d'éléments chimiques à l'état solide, liquide et gazeux. Dans les corps organisés, les fluides sont en proportion plus considérables que les solides.

Les *tissus* sont formés par un ensemble de fibres plus ou moins régulièrement arrangées.

Les tissus, en s'arrangeant diversement, composent les organes. Ce sont des instruments au moyen desquels la vie se manifeste ; chacun deux a une manière d'être spéciale en rapport avec le rôle qu'il doit remplir.

Les organes qui fonctionnent dans un but commun forment des appareils.

On donne le nom de système à l'ensemble d'un même tissu. Ainsi on a le système nerveux, le système musculaire, le système osseux, etc.....

Ces organes, ces appareils sont mis en mouvement par une force dont le nom a varié. Elle paraît inhérente à la matière organisée, dont elle constitue la propriété essentielle. Elle révèle son existence par des effets merveilleux ; sa manière d'être est très-complexe et offre plusieurs modes de développement auxquels on a donné le nom de *propriétés vitales*. La *sensibilité* et la *contractilité* sont les principales. La *sensibilité* est cette propriété que possèdent les organes vivants de ressentir l'impression faite sur eux par les corps étrangers et d'en donner la conscience à l'animal. La *contractilité* est une propriété en vertu de laquelle les organes se contractent et exécutent des mouvements.

La sensibilité se distingue en nutritive, en percevante générale et en percevante spéciale.

La contractilité se divise en involontaire insensible, en involontaire sensible et en volontaire sensible.

La sensibilité nutritive est cette propriété en vertu de laquelle les tissus ont la faculté d'être impressionnés par des modificateurs qui doivent concourir au développement et à l'entretien des organes. Tous les corps organisés, végétaux et animaux, possèdent cette propriété qui s'exerce à l'insu de l'individu; elle est la source de toute vie.

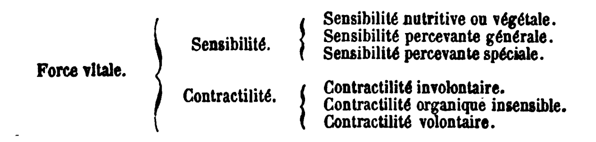
La sensibilité percevante générale ou *la perceptibilité* est cette faculté que possèdent les tissus vivants de répondre à l'action des excitants et de transmettre au sujet qui en a conscience l'impression qu'ils ont reçue.

La sensibilité percevante spéciale appartient exclusivement à quelques organes déterminés, aux organes des sens par exemple, et ne peut être excitée que par des organes spéciaux, comme la rétine par la lumière, le nerf auditif par le son, etc.....

La contractilité involontaire est cette propriété vitale qui fait que les tissus opèrent, en dehors du moi, sans

la volonté et malgré elle, des changements de rapports, des mouvements organiques. Connue encore sous le nom de *contractilité organique, tonicité,* elle est commune à tous les êtres vivants, chez lesquels elle préside aux mouvements de composition et de décomposition vitales; elle est généralement insensible; elle se montre sensible pourtant dans certains organes de la vie intérieure, tels que le cœur, les intestins, la vessie, la matrice.

La contractilité volontaire, animale ou musculaire est cette propriété en vertu de laquelle les muscles peuvent se mouvoir, se rétracter sous l'influence de la volonté. Telles sont les propriétés vitales au moyen desquelles on s'efforce d'expliquer tous les phénomènes de la vie, dont voici le tableau :



Tous les phénomènes de l'organisme peuvent se réduire à deux principaux : l'action vitale et la nutrition. Ces deux fonctions fondamentales sont tellement unies et solidaires, que l'une ne peut s'exercer sans le secours de l'autre. Comme ces actions ne tombent pas sous nos sens, nous sommes obligés de les étudier dans leurs effets, et c'est à ceux-ci qu'on donne le nom de *fonctions.*

Les fonctions sont très-nombreuses; on les divise en trois groupes, auxquels correspondent trois existences, trois vies réunies dans le même individu. Ces trois vies sont : 1° la vie de relation; 2° la vie de nutrition; 3° la vie de génération.

Dans la première sont les fonctions au moyen desquelles l'homme se met en relation avec les objets ex-

térieurs, possédant en effet des organes propres à faire reconnaître l'existence des corps environnants.

Dans la seconde classe sont rangées les opérations par lesquelles le corps assimile à sa propre substance des matériaux capables de réparer les pertes continuelles qui s'opèrent dans le mouvement.

Dans la troisième classe sont les fonctions de la reproduction.

Le cerveau étant le foyer où tout se rend et d'où tout revient, constitue selon nous une fonction centrale. Le tableau doit être ainsi disposé :

Force vitale.	Fonctions de relation. Fonctions de nutrition. Fonctions de reproduction.	Fonction centrale de direction.

Chacune de ces fonctions s'accomplit à l'aide d'un certain nombre d'organes situés soit à l'intérieur, soit à la surface du corps. Ces organes font naître en nous diverses modifications que nous désignons sous le nom d'appétits ou besoins, désirs, penchants, sentiments, affections, passions, instincts, intelligence. Toutes ces modifications sont provoquées par des agents externes qui stimulent et provoquent des organes appropriés à leur nature particulière et à leur mode d'action.

L'encéphale ou le cerveau est cette masse de substance nerveuse qui remplit la cavité crânienne. Les anatomistes distinguent en lui le cerveau, le cervelet et la protubérance cérébrale. Le cerveau est composé de deux subtances nerveuses : l'une *blanche*, occupant le centre; l'autre *grise*, étendue sur la surface et dont les usages spéciaux sont indéterminés.

La moelle épinière est un gros cordon nerveux qui naît de la protubérance cérébrale et se prolonge dans le canal vertébral.

Considérés en général, les nerfs sont des cordons blanchâtres plus ou moins apparents ou déliés, qui,

nés des centres nerveux, se distribuent en se divisant à l'infini dans tous les organes, pour y porter le sentiment et le mouvement.

Certains nerfs en rencontrent d'autres avec lesquels ils se confondent, se continuent, s'*anastomosent* pour se suppléer les uns les autres. Ces anastomoses sont très-nombreuses, tant entre le système cérébro-spinal qu'entre ce dernier et le système ganglionnaire. D'autres fois les nerfs se joignent, s'entremêlent, se confondent par juxtaposition ou par anastomose, de manière à former des entrelacements qu'on nomme *plexus*.

Les nerfs cérébro-rachidiens naissent sur les côtés des deux centres nerveux et forment des couples qu'on a appelées *paires*. Ils sont au nombre de neuf paires, qui se distribuent dans les différents appareils. A ces neuf paires il faut en joindre trente autres qui partent de la moelle et qui communiquent la sensibilité générale et tactile, ainsi que le mouvement.

SYSTÈME NERVEUX GANGLIONNAIRE OU GRAND SYMPATHIQUE.

Ce système se compose d'une double série de petits pelotons nerveux nommés ganglions, placés dans les parties profondes, et de *nerfs* nombreux qui en émanent. Ces ganglions sont disposés par paires à la tête, au cou, dans la poitrine et l'abdomen, aux lombes et à la région sacrée. Ils sont situés sur les côtés de la colonne vertébrale, et forment, par leurs anastomoses, une chaîne qui s'étend sans interruption de la base du crâne au sommet du sacrum. Ils envoient des filets nerveux et des plexus aux viscères de la vie de nutrition : aux poumons, au cœur, au canal intestinal, au foie, aux reins, etc...., organes aux fonctions desquels ils président sans la participation de la volonté, bien qu'ils aient des communications nombreuses avec les nerfs de la vie de relation, ce qui établit des relations

sympathiques, d'où le nom de *grand sympathique* donné à l'ensemble. Toujours est-il que ce système, s'il a une action propre, indépendante de la volonté, il est aussi en communication avec le système cérébro-spinal soumis au moi par une foule d'anastomoses nerveuses.

Article II. — Des tempéraments.

Les tempéraments ont été tout à fait négligés par l'école de Gall; cette école ayant concentré tout l'homme dans le cerveau, elle ne s'est attachée qu'aux phénomènes relatifs à l'organe central. Bien que cet organe soit le foyer d'où tout sort et où tout revient, il est généralement reconnu que l'état et les fonctions de tous les organes secondaires influe de manière à rendre plus saillantes ou plus affaiblies les qualités dont l'origine réside dans l'encéphale.

La prédominance des appareils constitue ce qu'on désigne par tempéraments; on peut donc reconnaître autant de tempéraments qu'il y a de prédominances organiques. Mais réservant ce nom aux appareils qui exercent le plus d'influence sur l'ensemble, on en compte six principaux, qui sont : le *sanguin*, le *bilieux*, le *lymphatique*, le *musculaire*, le *génital*, le *nerveux*. Nous ajouterons et proposerons le *gastrique*. Il est trop caractéristique pour être nié et n'être pas admis.

« Quand on compare, dit Cabanis, l'homme avec les autres animaux, on voit qu'il en est distingué par les traits caractéristiques qui ne permettent pas de le confondre avec eux. Quand on compare l'homme avec l'homme, on voit que la nature a mis entre les individus des différences analogues et correspondantes en quelque sorte à celles qui se remarquent entre les espèces. Les individus n'ont pas tous la même taille, la

même forme extérieure; les fonctions de la vie ne s'exécutent pas chez tous avec les mêmes degrés de force ou de promptitude; leurs penchants n'ont pas la même direction.

» Les plus simples observations font d'abord apercevoir une corrélation entre les formes extérieures du corps, le caractère de ses mouvements, la nature et la marche de ses maladies, la direction des penchants et la formation des habitudes. Les tempéraments ne se reconnaissent donc pas seulement à des signes physiques, à des modifications de la matière, à certaines dispositions organiques : ils façonnent le moral et le mettent en harmonie avec eux. Si l'on ne comprend pas comment l'esprit peut fournir des caractères à la matière et réciproquement, on ne comprendra pas l'influence du physique sur le moral, et réciproquement. »

TEMPÉRAMENT SANGUIN.

« Le tempérament sanguin est caractérisé par la prédominance du système de la circulation et de la respiration, par la grande capacité de la poitrine, l'énergie des organes de la génération, la souplesse des solides et l'exacte proportion des humeurs. »

BILIEUX.

« La prépondérance de l'appareil biliaire et des organes digestifs donne lieu au tempérament bilieux, qui, selon Cabanis, joint à la grande capacité du thorax et à l'influence énergique des organes du foie, la rigidité des parties solides de tout le corps. Les individus ont en général la taille moyenne, peu d'embonpoint, la peau brune, sèche, chaude et velue, les muscles marqués et saillants; ils sont doués d'une énergie physique et morale peu commune; leur physiono-

mie expressive brille par un regard vif et un air de supériorité et d'assurance. »

LYMPHATIQUE.

« Les liquides blancs, lymphe et sérosités, prédominent sur le sang, et le système cellulaire sur les autres appareils. Le système génital et le foie sont inertes, les solides lâches, la quantité des fluides considérable, et par suite, malgré le grand volume des poumons, la circulation se fait lentement et faiblement, la chaleur produite est moins abondante, les dégénérations muqueuses sont habituelles et communes à tous les organes. »

MUSCULAIRE.

« La prédominance du système moteur sur le système sensitif caractérise le tempérament musculaire. L'homme qui le présente a le cou épais et court, les épaules larges, la stature ramassée, les muscles saillants et accentués, la peau dure et épaisse, impropre à la méditation. Leur force est relative à la puissance musculaire et non à la surexcitation morale qui n'est jamais portée à un haut degré. »

GÉNITAL.

« Ce tempérament est-il distinct, isolé? exist-et-il? Il est aisé de voir, d'après ce qui précède, qu'il faut en chercher les types dans l'alliance des constitutions sanguine et biliaire. Le développement du cervelet ne peut suffire pour le caractériser ; car s'il donne le désir, il refuse le moyen de le satisfaire, moyen qui ne peut être fourni que par l'énergie des fonctions nutritives. Le développement des parties génitales est également insignifiant, car ces organes peuvent être peu

apparents, quoiqu'il existe une puissance vénérienne très-grande. Dans le tempérament érotique, les forces doivent répondre aux désirs, et ceux-ci à celles-là. Or, quand cette double condition se rencontre, c'est pour peu de temps ordinairement, car l'attrait du plaisir entraîne bientôt l'abus des facultés et leur détérioration.

» L'homme qui possède ce tempérament est maigre, velu, barbu, vigoureux. Sa voix est forte, sonore, son regard lascif. Fonctions faciles, sécrétion testiculaire active provoquant des érections et des désirs fréquents. Cet homme est bon, humain, généreux, souvent léger, inconstant.

» La femme constituée génitalement est brune, bien développée; elle a des cheveux noirs; bouche large, lèvres épaisses, seins fermes et hauts, matrice volumineuse, gorgée de sang, etc..... »

NERVEUX.

« Le tempérament nerveux, l'un des mieux dessinés dans la nature, est caractérisé par la prédominance du système nerveux ou sensitif sur les autres systèmes, et particulièrement sur le musculaire ou moteur.

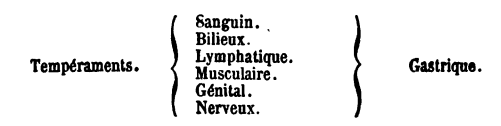
» Peu d'embonpoint, peau aride et décolorée, fibre sèche, irritable, pouls vif, fréquent, concentré, sommeil léger, tourmenté par des chimères, impressions toujours vives, profondes, digestion lente accompagnée de gaz. »

GASTRIQUE.

Ce tempérament, non reconnu et non classé par les physiologistes, est trop caractérisé pour n'être pas adopté. De plus, la nutrition étant une fonction fondamentale, puisque sans elle il n'y aurait point de vie, ce tempérament doit être considéré comme le résumé de tous

les autres, *le tempérament unitaire.* Son type présente une poitrine et un abdomen développés, l'activité digestive puissante, les mâchoires larges et carrées, des masseters prononcés, les muscles un peu ronds, la peau souple, la chaleur modérée, peu d'énergie physique et morale, assez sanguin pour être gai et joyeux, esprit superficiel, mémoire facile, conteur bruyant, ne perdant pourtant pas un coup de dent, préférant un bon repas arrosé d'excellent vin aux caresses d'une jolie femme.

La classification se disposera ainsi :



Bien que les phrénologues aient laissé de côté les caractères tempéramentiels, on reproche à Gall de s'en être beaucoup servi comme complément de ses explorations crânioscopiques. L'étude de l'homme est si compliquée, que les esprits indépendants de tout système doivent se servir de tous les moyens d'investigation possibles. Passons à l'analyse des puissances fondamentales de l'homme.

ARTICLE III. — Des divers aspects de l'homme.

1° L'affinité particulière qu'éprouve chaque être vivant pour les diverses substances destinées à le nourrir est déterminée par sa constitution organique. Ces rapports se révèlent par divers phénomènes internes et externes plus ou moins impérieux, auxquels tout ce qui a vie est obligé d'obéir. Ces phénomènes ont été qualifiés de besoins, d'appétits. L'homme est donc *appétitif.*

2° Pour constater la présence des corps extérieurs,

l'individu est pourvu d'un système d'appareils spéciaux appelés *sens*, correspondant chacun à un excitant particulier pour en recevoir les impressions. L'homme est *sensitif*.

3° Vivant au milieu d'une foule de causes de destruction, l'être humain, pour se garantir, se défendre et attaquer, est pourvu de forces *conservatives*.

4° Avant l'âge pubère, il est des animaux, et l'homme en général, qui aiment à se réunir, à se lier, à vivre avec leurs semblables. Ce n'est plus un besoin d'assimilation et de conservation physique qui les excite; c'est un désir de réunion, d'expansion, de communication réciproque, une affinité morale qui se révèle en eux. Ils sont *affectifs*.

5° Arrivé à l'âge pubère, le mouvement circulatoire des fluides s'accélère, l'énergie vitale augmente; des désirs nouveaux, inconnus se révèlent à l'approche d'un être semblable et différent; la sensibilité est extrême chez les deux sujets. Ils sont heureux, ravis de se voir.

A cet état d'extase contemplative succède un besoin d'absorption, de rapprochement, d'identification : ils désirent ne faire qu'un; le moindre contact fait naître des frissons, des ébranlements nerveux, indéfinissables; un feu dévorant embrase tous leurs sens, les plonge dans un état d'ivresse cérébrale qui les fait chanceler et tomber éperdus dans les bras l'un de l'autre, et dans une étreinte suprême, ils donnent à leur tour la vie qu'ils ont reçue. Ils sont *reproductifs*.

6° Pour s'appeler, se communiquer réciproquement tout ce qu'ils ressentent, il faut aux êtres vivants des moyens de manifestation et de transmission extérieure. Ils trouvent en eux des moyens *expressifs*.

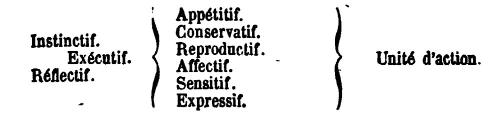
Pour exécuter les actes commandés par les six attraits que nous venons de reconnaître, il faut que l'individu soit pourvu d'une force musculaire capable de

faire mouvoir les membres *agents exécutifs aveugles* de ces forces.

Les six aspects particuliers, plus l'aspect exécutif, sont communs à l'homme et à l'animal. Toutes les fonctions s'exécutent au moyen des faisceaux nerveux qui se réunissent dans la masse cérébrale. Là tous les matériaux transmis du dehors sont concentrés, perçus, appréciés, jugés ; après délibération prise, tout est expédié, dirigé par le pouvoir *instinctif* chez l'animal ; chez l'homme, à ce pouvoir il joint le pouvoir *réflectif* qui est en germe chez l'animal. Tous ces divers pouvoirs, ainsi centralisés et coordonnés, réalisent l'*unité d'action*.

Voici le tableau des six aspects particuliers, ainsi que les deux pouvoirs recteurs qui réalisent l'unité d'action au moyen de la force exécutive.

Ces divers aspects de l'homme nous paraissent devoir être ainsi disposés :



ARTICLE IV. — Des sens internes.

Les physiologistes ont distingué les sens internes des sens externes. Les premiers résident dans les membranes muqueuses ; ils donnent des idées confuses des corps qui les touchent, comme les aliments et les boissons, l'air qui passe par les bronches, les contacts avec les membranes génito-urinaires. Le tact de ces membranes est moins délicat que celui qui s'exerce sur la peau ; il ne nous donne point des idées claires sur les qualités des corps. Néanmoins, ces surfaces nous procurent des sensations très-variées ; quand elles sont malades, elles acquièrent alors une grande sensibilité et nous font éprouver des douleurs très-vives. Ces mem-

branes, excitées par des boissons fermentées ou par certaines substances, telles que le camphre et l'opium, par un air pur ou impur, ou des contacts sexuels, nous font éprouver des sensations que nous ne pouvons comparer aux impressions ressenties par les sens externes. Ces impressions plus ou moins sensibles, qui sollicitent nos instincts, ont une grande influence sur nos affections, nos passions, notre intelligence.

On désigne par sens internes les tissus qui sont une continuation de la peau externe; arrivée à la bouche, elle s'amincit pour former les lèvres avec leur couleur rosée. Cette peau, appelée membrane muqueuse, se continue dans l'intérieur du corps jusqu'à l'extrémité opposée à la bouche, c'est-à-dire l'anus. On distingue six classes de sens internes, qui sont :

L'intestinal. L'urinaire. Le génital. Le pulmonaire. Le vocal. Le viscéral.	Sens général.

Voici le tableau des diverses sensations particulières à chacun de ces sens :

Intestinal.	Faim. Soif. Salivation. Déglutition. Emission de gaz. Défécation.	Digestion.	Vocal.	Voci-faction. Voci-duction. Enrouement. Extinction de voix. Voix fraîche. Voix usée.	Transmission.	Sens généraux.
Urinaire.	Plénitude. Déjection. Fréquence. Rareté. Difficulté. Relâchement	Sécrétion reinale.	Viscéral.	Cœur. Poumon. Foie. Entrailles. Reins. Cerveau.	Emotions physiques et morales.	
Génital.	Erection. Coït. Emission. Fécondation Gestation. Parturition.	Allaitement	Pulmonaire.	Inspiration. Expiration. Dilatation. Constriction. Expectoration Etouffement.	Respiration	

Nous n'entrerons dans aucun détail relativement à la physiologie des sens internes. Les lecteurs peuvent consulter à ce sujet les nombreux traités de la science médicale.

ARTICLE V. — Des sens externes et de leur nombre.

Les sens sont les plus merveilleux instruments de la création. Les philosophes, les réformateurs et les théologiens ont accusé ces organes d'être la cause des maux de l'humanité; il est inutile de dire que la véritable cause de tous ces maux est due à l'ignorance, aux jugements erronés, aux divagations, aux hypothèses fantastiques auxquelles ces docteurs se sont livrés pour expliquer les phénomènes organiques.

D'après ce qui a été exposé dans la première partie, tous les philosophes, à quelque nuance qu'ils appartiennent, sont d'accord pour reconnaître qu'il faut toujours partir d'un *senti* pour acquérir les *premières idées;* que les sensations sont la source de nos *premières connaissances,* mais non de toutes nos connaissances.

Les premières connaissances étant obtenues à l'aide des impressions directes produites sur nos sens, il y aura par conséquent autant de premières idées, de premières connaissances que nous avons de sens.

Les organes de la *sensibilité externe* sont des appareils plus ou moins compliqués, destinés à recevoir les impressions que font sur eux les modificateurs externes. Ces impressions, ces stimulations sont transmises au centre encéphalique qui, comme nous l'avons déjà dit, les sent, les perçoit, les apprécie et, à leur occasion, exécute des mouvements, qui tantôt modifient les formes des corps, ou les déplacent. La sensibilité des organes externes est due à des groupes de fibres ou de cordons nerveux qui partent du centre encéphalique pour se distribuer et s'épanouir en nombre infini à toute

la surface du corps. Les extrémités de ces filaments nerveux forment ce qu'on appelle des *houppes* ou *papilles* nerveuses qui se réunissent pour former les sens.

La sensibilité est *une*, mais elle se différencie selon la structure des appareils et des agents extérieurs qui les impressionnent. Outre les impressions particulières, il en est de communes à tous les organes.

Les quatre sens, l'ouïe, la vue, l'odorat et le goût, sont situés à la partie antérieure, latérale et inférieure de la tête. Ils sont si près du cerveau, qu'on peut les regarder comme ne faisant qu'un avec lui. Quant au cinquième sens, l'analyse qui en a été faite laisse trop à désirer pour l'accepter telle quelle; tout y est confusion; le tact, le toucher, le palper présentent des différences trop marquées pour ne pas les séparer.

L'extrémité des doigts jouit d'une finesse, d'une délicatesse de tact telle, que des aveugles peuvent apprécier la couleur des cartes à jouer, la qualité et la contexture des étoffes les plus fines. En roulant entre les doigts un grain de sable, on peut compter dans l'obscurité le nombre des arêtes et des plans, la régularité ou l'irrégularité de sa forme. En promenant la surface interne de la main sur les objets que renferme un appartement, un aveugle peut reconnaître leur forme, leur matière. Michel-Ange, aveugle à la fin de ses jours, jouissait de la beauté du torse antique en palpant ses surfaces. La main est par conséquent un organe destiné à faire apprécier *plus particulièrement* certains groupes de qualités sensibles. Les degrés de température de sec et d'humide, de lisse et de raboteux sont sentis par la main et aussi par toute la surface du corps.

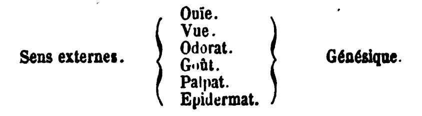
Lorsque la main ou la surface d'un autre corps froisse notre peau, on appelle cette manœuvre *friction*. Si la pression augmente ainsi que le mouvement, il se manifeste une vive chaleur; l'action trop prolongée *écorche*

la peau, produit aussi l'effet d'une brûlure, le sang peut couler.

Lorsque le frottement est léger et produit par le bout des doigts ou par tout autre corps sur certaines parties du corps, comme la plante des pieds, les côtés du tronc, sur les lèvres, l'impression est appelée *chatouillement*. Si cette sensation se prolongeait, elle pourrait devenir morbide et amener la mort. Quand le frottement est très-léger, effleure la peau, on sent alors un frémissement plus ou moins agréable. Cet acte fait surgir les houppes nerveuses, la peau devient grenue, les poils dont sont armées les houppes se redressent. Ce phénomène a lieu aussi sans aucun contact, par suite d'émotions inattendues, telle que la peur, le plaisir; le contact d'un corps ou d'un insecte antipathique nous fait *horreur*, nous horripile; nous pouvons tomber en syncope. Ces diverses impressions constituent le *tact épidermal* ou l'*épidermat*, différent du *tact manuel* que nous désignerons par le terme *palpat*.

Le frottement léger opéré par une main amie est nommé *caresse*. Le baiser et tous les contacts de ce genre entre les deux sexes nous font éprouver une émotion, un tressaillement général qui se manifeste par un changement d'état dans le mamelon et l'organe sexuel qui ressent cette impression dans toute son énergie. Buffon, Cabanis et plusieurs physiologistes ont reconnu la nécessité d'admettre le sens *génésique* ou le tact sexuel. Cette sensation est trop caractéristique pour être confondue avec l'*épidermat* et le *palpat*. Ce sens jouant le principal rôle dans la vie de génération, et la vie sociale qu'il sollicite et entretient, doit être séparé et classé comme le résumé de tous les autres. Nous aurons ainsi trois sens excités par le mouvement des corps éloignés, communiqués à l'aide de la matière impondérée, qui sont la vue, l'ouïe et l'odorat, et trois sens, le goût, le palpat et l'épidermat, ébranlés par le contact de la matière

plus ou moins dense, dont les impressions sont communiquées au cerveau au moyen du fluide impondéré, enfin le sens *unitaire*, excité de près ou de loin par la matière pondérable et impondérable. Voici le classement de ces sens :



Si l'on veut bien faire attention aux termes qu'emploie l'homme pour exprimer ce qu'il sent, ce qu'il aime, ce qu'il fait et comprend, on s'assurera que toutes les langues, ces encyclopédies vivantes, renferment des mots qui se rapportent aux trois genres de perceptions tactiles que nous venons de distinguer, et que les philosophes peu attentifs ont confondus dans le seul sens du toucher.

CHAPITRE II.

Des pouvoirs particuliers à chaque aspect de l'homme.

ARTICLE I. — Du nombre des aptitudes conservatives.

L'animal et l'homme ne soutiennent leur existence qu'en s'assimilant de la matière végétale et animale ; ils ne peuvent vivre qu'à la condition de détruire des végétaux et de faire mourir des animaux. L'homme dans l'état primitif attaque et combat son semblable pour se nourrir de sa chair. Afin d'attaquer, se défendre, renverser ou détruire les obstacles qui s'opposent à la satisfaction de ses besoins, l'animal et l'homme ont des moyens *destructifs*.

Pour se mettre à l'abri des intempéries atmosphériques, l'animal et l'homme se réfugient dans des fourrés, des cavernes ; ils creusent des gîtes, élèvent des huttes, se couvrent de feuillage et de peaux d'animaux. Pour faire leurs petits, il est des animaux qui construisent des nids. L'animal et l'homme sont *constructifs*.

Après avoir satisfait leur faim, il est des animaux qui conservent les restes de leur nourriture ; d'autres ramassent, accumulent des provisions bien au delà de leurs besoins. La pie enlève, entasse toute sorte d'objets inutiles à sa nourriture et à ses autres besoins. Il est des hommes instinctivement collectionneurs qui ne se servent jamais des objets qu'ils réunissent : ils sont *cumulatifs*.

Les animaux carnassiers, outre la force musculaire qu'ils emploient pour attaquer et faire mourir les animaux dont ils se nourrissent, se servent aussi de la ruse : le singe, le loup, le renard, le chien, la martre, le putois possèdent cette qualité à un très-haut degré. L'homme, sous ce rapport, surpasse tous les animaux : il est très-*rusé*.

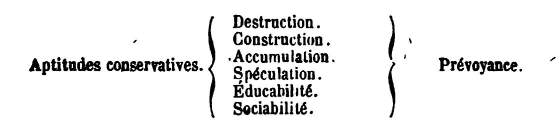
L'homme, en s'emparant des animaux, les dompte, les apprivoise, les élève, pour se servir de leur force, se nourrir de leur chair. L'homme fait la guerre à l'homme, pour faire des prisonniers, les réduire en esclavage, et s'en servir comme de bêtes de somme. Puisque l'homme et l'animal se plient, se soumettent à prendre des habitudes, des usages, des mœurs qu'ils n'avaient pas, il faut qu'ils soient dociles, *éducables*.

Il est des animaux qui vivent solitaires, d'autres qui se réunissent, s'attroupent, reconnaissent un chef, soit pour attaquer et se défendre, soit pour voyager, soit par sympathie. Les hommes, sous ce rapport, surpassent les animaux : ils ont le penchant très-prononcé de la *sociabilité*.

Pour changer de climat en temps opportun, n'être

pas surpris par la mauvaise saison, éviter les effets désastreux des changements atmosphériques, émigrer dans des climats chauds, tempérés ou froids, il est des animaux qui sont doués d'une sorte de boussole et de thermomètre organique. Chez l'homme, cet instinct devient la *prévision*, et de la *prévoyance* quand elle est aidée par le raisonnement. Cette prévision instinctive chez certains hommes privilégiés devient de l'*intuition*, de la *divination*, de la *prophétie* dans un certain état d'exaltation mentale.

En modifiant les deux termes de cumul et de ruse dans le sens de leur destinée sociale, nous aurons :



ARTICLE II. — Des penchants ou attraits organiques.

La fonction de la reproduction de l'espèce nécessite la réunion des deux êtres qui commencent par éprouver un plaisir ineffable à se voir, à sentir qu'ils s'aiment. Cet attrait, avec la sociabilité, devient la source de toutes nos affections physiques et morales; il a été appelé sympathie, *amour sentimental*, *céladonique*, *platonique*. Sous le charme de cette affection, les animaux revêtent une nouvelle parure; ils font entendre des chants inaccoutumés. L'homme adolescent se transfigure, il veut prodiguer tout son être, il veut faire partager à ceux qui l'entourent son admiration pour l'objet aimé. Pendant ce temps de contemplation réciproque, les deux aimants ont pu faire l'étude de leurs qualités morales, caractérielles et spirituelles. Mais la véritable cause déterminante, c'est l'attraction organique qui, selon qu'elle est plus ou moins spontanée,

calme ou fougueuse, envahit les deux sujets, les exalte, les aveugle et les pousse à s'unir.

Les principaux attraits, charmes, appas organiques qui rapprochent ou éloignent les aimants, sont :

Attrait : qu'on ressent pour un tempérament concordant chez lequel s'opèrent facilement toutes les fonctions organiques, promettant une santé parfaite, une franche gaieté, une allure, un entrain caractériel qui anime tout. Ces jeunes sujets, sans être laids ni jolis, plaisent néanmoins infiniment : c'est ce qu'on appelle la *beauté du diable*, ou l'attrait pour le *sain.*

Attrait : qu'on ressent pour la beauté relative et partielle de la forme des membres et la couleur de la peau.

Attrait : qu'on éprouve pour la taille et les proportions des diverses parties du corps.

Attrait : que fait naître le degré de morbidesse, de consistance des chairs, le degré de douceur ou de rudesse de la peau.

Attrait : qui naît de l'accord des émanations cutanées.

Attrait : qu'inspire la tournure, le balancement plus ou moins harmonieux des membres dans la démarche, la danse, l'adresse des mains, dont l'ensemble constitue la *grâce* relative.

Cette réunion d'attraits plonge chaque individu dans un état vague de mystérieuse ivresse, produit par une sorte de rayonnement magnétique qui jaillit des deux aimants, les enivre, les fascine et les pousse irrésistiblement à l'acte générateur, dans lequel se révèlent des convenances plus ou moins attrayantes. Le terme final exige que les individus soient féconds et non stériles, et aussi que leur puissance générative soit concordante, car il est des couples dont chaque individu, bien que fécond, ne produit pas. Nous aurons :

Attractions génératives entre	Les tempéraments. Les formes et les couleurs. Les proportions. Les chairs. Les émanations. Les mouvements.	Accord coïtal et fécondant

Article III. — Des sentiments affectifs.

Le penchant à la sociabilité, en réunissant les hommes, les oblige à supporter et à vaincre les petites antipathies qui résultent des froissements mutuels; de là naît la *bienveillance.*

Au milieu de cette réunion, de ce groupe, des affinités de goûts, d'idées, de caractères, de penchants industriels, se révèlent entre les individus. Ce rapprochement plus personnel, plus intime, produit l'*amitié.*

Lorsque l'amour sexuel a accompli sa tâche et donné naissance à un nouvel être, l'affection que ressentent les géniteurs pour cet enfant, celle du grand-père et de la grand'mère, donne naissance à une affection appelée par Fourier *familisme.*

L'homme, en combinant autrement que la nature les matériaux qu'elle produit, diffère essentiellement des animaux, dont la puissance constructive est stationnaire, tandis que chez lui elle est progressive. Outre ce pouvoir perfectionnant, l'homme invente et produit des œuvres qui n'ont aucun type dans la nature. Sous ce rapport il est *créateur* comme Dieu. C'est surtout dans ces créations spirituelles, telles qu'un poëme, une composition musicale ou picturale, une conception philosophique ou politique, etc., que son génie se révèle dans toute sa puissance. L'homme communique à ses œuvres sa personnalité, il dépense en elles le plus pur de sa substance. Cette faculté créatrice est tellement développée chez certains individus, qu'ils éprouvent dans cet exercice des jouissances qui, sans être aussi vives que celles de l'amour sexuel, sont bien plus du-

rables et font le charme de leur vie. Cet attrait se révèle chez les individus qui font de l'art pour l'art, de l'industrie pour l'industrie, de la science pour la science, sans aucune pensée de lucre. Ce sont des *amateurs*, des *dilettanti*. Il y a, comme on voit, un amour inorganique, spirituel, analogue à l'amour sexuel.

Nous appellerons cette faculté génératrice *création*.

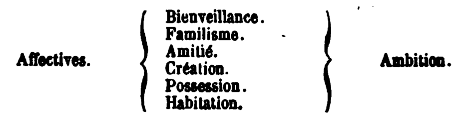
L'attachement que nous ressentons pour l'œuvre créée correspond au familisme organique. Il se distingue du *cumul*, ainsi que de la *construction* des nids, des gîtes, etc., en ce que les animaux n'ont aucun attachement organique, ni intellectuel, ni sentimental pour ces produits; tandis que l'homme, après avoir produit, se mire, s'admire, s'aime dans ses œuvres. Cet amour paternel nous l'appellerons *possession*.

L'homme en naissant reçoit les caresses et le lait maternel; mais, outre cette nourriture organique, il est allaité, nourri, saturé par tout ce qui l'entoure : les personnes, les animaux, les meubles, le logis, sa situation plus ou moins pittoresque, les productions de la terre, le climat, etc., constituent un allaitement omnimode qui détermine l'amour du pays; appelé *habitativité* par les phrénologues, cet amour est si puissant chez certaines natures, qu'il occasionne une maladie nommée *nostalgie*. Quand cet attachement est nul, les individus se trouvent bien partout où ils sont. D'autres ne peuvent s'attacher à aucun lieu : ils sont errants, cosmopolites. Il est des peuplades nomades, cosmopolites.

L'habitativité a pour but de fixer les populations dans les climats extrêmes et les contrées les plus misérables. Cet attachement produit l'amour du pays, de la patrie, de la nationalité.

L'homme en grandissant se développe dans la famille, dans le groupe, dans la tribu, dans la cité, trouve parmi ses semblables de grandes inégalités de

force, de courage, de savoir, d'adresse, de ruse, etc. Toutes ces inégalités élèvent et abaissent sa personnalité : il se trouve inférieur aux uns, supérieur aux autres ; il se produit alors en lui des contrastes concordants et discordants qui le feraient se rapprocher des uns et s'éloigner des autres. La société serait constamment dans le désordre ; mais l'expérience, l'intérêt personnel et l'éducation ne tardent pas à faire reconnaître à l'individu qu'il peut utiliser à son profit personnel les talents et les facultés d'autrui dont il est privé ; alors il se rapproche de ses antipathiques, de ses rivaux, de ses supérieurs ; il s'établit ainsi entre les hommes des liens de subordination, de solidarité, d'accord intéressé qui excitent l'émulation, la rivalité, le désir d'être approuvé, de se distinguer, de s'élever au premier rang, d'être honoré, estimé de ses semblables. Cette affection, composée de toutes les autres, c'est l'*ambition*. Nous aurons ainsi pour les sept puissances morales :



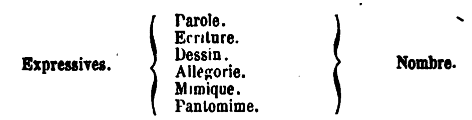
ARTICLE IV. — Des moyens expressifs.

Nous avons déjà reconnu que l'homme est pourvu d'*une* force musculaire destinée à exécuter tous ses actes. Cette même force sert aussi à exprimer, à communiquer les pensées, les sentiments, les émotions intérieures qu'il ressent. Pour ce genre de relation l'homme est obligé de faire usage de signes, de mouvements musculaires très-variés qui donnent naissance à plusieurs sortes de langages. Le plus usité s'effectue par l'organe vocal. Chez l'homme il constitue la *parole ;* chez l'animal, le *cri*. A ces moyens de communication

l'homme joint l'écriture, le dessin, l'allégorie, la mimique, la pantomime.

Les animaux pratiquent le cri, la mimique ; ils comprennent, chacun dans leur espèce, les signes relatifs à la nutrition, à la reproduction, à la conservation. Ils expriment aussi les changements de température, l'état électrique de l'air ; il est des animaux qui possèdent la faculté d'*imiter* la parole, tels que le perroquet, la pie, le grand corbeau, le merle, l'étourneau, le geai, l'orang-outang. Les enfants ont cette faculté très-développée : ils imitent tous les mouvements, saisissent surtout le côté bouffon et discordant. Les signes abstraits qui résument tous les autres sont les signes numériques ; ils sont conventionnels et de nature *neutre*, s'appliquent à tout indistinctement. Sous le rapport du calcul, il est des animaux qui comptent jusqu'à quatre ou cinq.

La parole, l'écriture, le dessin, l'allégorie, le nombre sont le partage exclusif de l'homme. La mimique est commune à l'homme et à quelques animaux. Le système expressif se compose des moyens suivants :



Si nous établissons un rapprochement entre la génération organique et la génération intellectuelle, nous trouvons que l'idée, la pensée est la semence spirituelle émise, qui reçue par l'oreille d'autrui, transmise à son cerveau ou sa matrice, peut être élaborée, fécondée dans cet organe si son intelligence n'est point stérile.

Il y a un lien sympathique très-remarquable entre l'organe vocal et l'organe génital, à l'âge où la faculté générative se révèle, connu sous le nom de *mue*. L'organe vocal prend alors son timbre *mâle*. L'intelligence se développe rapidement. L'homme est plus communi-

catif. Sa parole ne suffit plus à l'exubérance de ses qualités affectives et spirituelles. Tout son être déborde, s'épanche, s'exhale, rayonne dans tous les sens.

Mais voici une très-grande différence. La puissance générative physique n'a qu'un seul mode de fécondation. Elle ne peut donner la vie que successivement, féconder un seul individu. Le *verbe*, au contraire, possède six modes d'émission et de fécondation particuliers et un général. La vie intellectuelle peut se communiquer simultanément à des milliers d'auditeurs de tout âge, de tout sexe. Cette richesse de moyens prouve clairement que l'homme est destiné à vivre en société, à communiquer, à partager toutes ses richesses affectives et spirituelles avec ses semblables. On voit ici comment chaque aspect de l'homme est pourvu de ses moyens particuliers d'action, et comment aussi tous sont solidaires et unis par des liens généraux.

Article V. — Des forces musculaires.

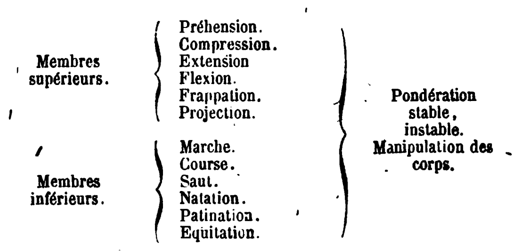
L'homme et l'animal ne peuvent agir qu'à la condition d'avoir des membres aptes à s'approprier, à modifier les corps destinés à leurs besoins. Les divers exercices dynamiques auxquels ils se livrent se divisent en trois classes : 1° ceux exécutés par les extrémités supérieures, 2° ceux exécutés par les extrémités inférieures, 3° ceux exécutés par la partie moyenne, le tronc, qui participe aux deux autres.

Les membres supérieurs ont pour fonction principale de faire le service des conservatives.

Les membres inférieurs ont pour fonction le service de la locomotion ; elle se divise en terrestre, aquatique et aérienne. Les animaux dépourvus de membres rampent ; avec les mâchoires, ils saisissent, traînent, emportent leur proie, avec les pattes armées de griffes ils

les déchirent. Les singes lancent des pierres, se servent de bâtons pour attaquer et se défendre.

Le tronc exécute des mouvements très-variés qui se lient à tous ceux des extrémités supérieures et inférieures. L'ensemble de tous les mouvements se réunit pour assurer la pondération stable et instable du corps, et rendre l'homme maître par la force de ce qui est à sa convenance. Voici l'énumération des exercices particuliers aux extrémités supérieures et inférieures :



Article VI. — Des sens généraux.

Notre corps possède une température naturelle produite par la respiration par les mouvements mécaniques des muscles, par la circulation des fluides et les combinaisons chimiques. La température intérieure du tronc est à peu près égale, celle des extrémités est variable.

La température atmosphérique est très-variable, passe subitement du froid au chaud. Il y a une lutte incessante entre notre température organique et celle de l'atmosphère ; cette dernière finit toujours par vaincre l'autre et l'abaisser à son degré ; quand il en est ainsi, on nous dit morts.

Il se produit pendant toute notre vie une série non interrompue de variations de chaud et de froid que nous sentons dans tout notre organisme.

Les physiciens ont constaté que les mouvements internes qui produisent en nous de la chaleur produisent

aussi de l'électricité et du magnétisme ; les impressions de ces fluides sont tellement obscures que nous ne les apprécions pas, et les confondons avec le phénomène de la chaleur. Nous appellerons cette impression composée *thermale.*

Dans notre corps, les liquides sont en plus grande quantité que les solides ; outre les déjections solides et liquides, la transpiration cutanée et pulmonaire rayonne de notre corps comme la chaleur ; elle va se joindre à la masse des vapeurs qui s'élèvent des grands réservoirs liquides de la planète pour se répandre dans l'atmosphère. Cet air, plus ou moins sec ou humide, pénètre tous nos organes, le sens général en est affecté. Nous appellerons cette impression *hygromale.*

L'atmosphère qui entoure la terre s'élève à une certaine hauteur ; tous les corps sont soumis à son poids, à sa pression. Le poids qui pèse sur chacun de nous est supporté par notre force musculaire, il est proportionnel à la masse de notre corps. Lorsque nos forces diminuent par l'âge ou la maladie, nous disons alors que nous sommes plus ou moins lourds, plus ou moins accablés, oppressés, nous appellerons cette impression *baromale.*

Ces trois impressions pour être perçues nécessitent des nerfs répandus dans la masse de nos organes. Y a-t-il des nerfs particuliers pour chacune de ces sensations ? Nous l'ignorons ; les physiologistes n'en parlent pas.

CHAPITRE III.

Science de l'homme entravée par la physique.

Si nous examinons maintenant les différentes branches qui se rapportent aux sens internes, nous trou-

vons que la science médicale a fait une étude très-détaillée et approfondie des phénomènes qui concernent les organes internes.

Quant aux traités de physique qui regardent les sens externes, la vue et l'ouïe ont seuls occupé les philosophes et les physiciens. Pourquoi les autres sens sont-ils complétement négligés? Est-ce que les phénomènes qui se passent en eux ne sont pas aussi importants, n'ont pas le même intérêt? Ne sont-ils pas aussi nécessaires à l'existence de l'homme que les deux sens privilégiés! Il faut évidemment créer et compléter la physique sensitive par l'*olfactique*, la *gustique*, la *palpatique*, l'*épidermique*. Relativement au sens genésique, résumé de tous les autres, sa théorie ayant à étudier des phénomènes qui se passent dans et entre des corps vivants, elle est à la fois du ressort de la physique et de la physiologie.

Les trois sciences qui se rapportent à la *thermologie*, à la *barologie* et à l'*hygrologie* relatives aux sens généraux sont très-avancées, bien qu'elles soient encore à systématiser.

Le fluide éthéré admis par les physiciens est partout, pénètre tout. Si nous ne ressentons pas d'une manière distincte les effets électriques et magnétiques que nous savons exister dans notre organisme, c'est qu'il renferme une série de ganglions qui sont peut-être autant de piles produisant l'électricité nécessaire à faire fonctionner les organes de la vie végétative involontaire. Le cerveau ou une de ses parties est peut-être la pile centrale dont la force est soumise à notre volonté. L'ensemble de ces forces lutte peut-être contre le mouvement de l'électricité extérieure, qui, à la longue, finit par neutraliser, équilibrer celle de notre corps, et amène la mort. Dans cette hypothèse, l'éther serait le fluide *un* dont le mouvement entretient la vie universelle au milieu des innombrables com-

binaisons et transformations progressives de tout ce qui est. Quoi qu'il en soit à cet égard, le lecteur comprendra comment les lacunes que nous venons de signaler dans la physique sont l'obstacle ignoré et caché qui s'oppose à ce que les psychologues puissent énumérer et classer toutes les facultés de l'homme. Outre l'absence de théories dont nous venons de parler, l'acoustique et l'optique, telles qu'elles sont constituées, renferment des méprises et des lacunes qui rendent cette partie de la science stationnaire.

Nous allons attaquer le côté de la question laissé encore en friche. Nous la traiterons au double point de vue physique et psychique, en nous bornant à entrer dans les détails indispensables pour faire comprendre au lecteur en quoi consiste la nouveauté de nos recherches.

Article I. — Acoustique.

Les physiciens prennent le son à son origine, suivant sa propagation à travers les divers milieux, jusqu'à l'organe qui reçoit l'impression. L'intelligence distingue dans cette impression plusieurs modifications. Les physiciens ont reconnu que le son n'est pas un agent naturel, mais une simple modification de la matière. Par conséquent, là où il n'y a pas de la matière pondérable, il n'y a pas de son possible ni de propagation dans le vide. Le mouvement de la matière qui constitue le son est essentiellement un mouvement *vibratoire*.

On a mesuré la vitesse de la propagation du son dans l'air, dans l'eau, dans les solides. On a expliqué la résonnance du son, sa réflexion ou l'écho. On a reconnu trois caractères dans le son, qui sont l'*intensité*, le *ton* et le *timbre*, cherché à expliquer quels étaient dans l'air en vibration les mouvements qui peuvent produire ces caractères.

On a aussi expliqué la théorie physico-musicale, le phénomène du battement.

On a déterminé les lois du mouvement vibratoire dans les gaz, dans les liquides et les solides, les communications des vibrations et les influences mutuelles des corps élastiques.

La théorie de la propagation du son est la plus importante de toute la physique, en ce qu'elle sert aujourd'hui à expliquer aussi les phénomènes de la propagation de la lumière.

OBSERVATION.

Les savants ne mentionnent que trois caractères dans le son; mais depuis que les hommes se communiquent, au moyen du son oral et musical, leurs sentiments, leurs idées, leurs émotions, ils ont distingué un plus grand nombre de modifications. Toutes les langues expriment et distinguent ces modifications. Elles doivent dépendre de quelques mouvements particuliers de la matière vibrante, puisque les physiciens les ont négligées; leurs théories sont, sous ce rapport, incomplètes. Ainsi aux trois modifications : l'*intensité*, le *ton* et le *timbre*, il faut ajouter celles de la *durée*, du *volume*, de l'*articulation* et de la *beauté*.

L'acoustique et l'optique, fort riches en expériences et en vérités de détail, laissent beaucoup à désirer. Selon Auguste Comte, *la théorie des sensations est subordonnée aux lois physiques correspondantes ; ces lois étant inconnues, ainsi que les notions extérieures que chaque sens est chargé de recueillir*, il est clair que la théorie *physico-psychologique* des perceptions est incomplète et n'offre dans l'état actuel de nos connaissances que désordre et confusion.

Cette importante branche de la science de l'homme reste à l'état d'ébauche. Voilà pourquoi chaque philoso-

phe, chaque réformateur a son système particulier des facultés humaines, qui ne repose et ne se rattache à rien de positif et de certain. Où en seraient les médecins et les chirurgiens, si chaque chef d'école avait une ostéologie, une miologie et une physiologie différentes? si le nombre des os, des muscles, des organes, leur position, leur fonction différaient pour chacun d'eux? Ces sciences en seraient où elles sont parmi les peuplades les plus sauvages. C'est pourtant là où nous en sommes encore, après quatre mille ans de travaux sur l'homme sensitif, moral et intellectuel. La question est des plus sérieuses, la matière si neuve, si délicate, que nous sommes obligé, pour fixer le point de départ de nos objections, d'expliquer en quoi consistent les distinctions physiques dont nous venons de parler.

Lorsque nous faisons attention aux sons produits par les divers corps, nous reconnaissons qu'il en est qui se font entendre plus ou moins longtemps. Voilà différents degrés de *durée*; ils sont *brefs* ou *longs*.

Si nous frappons un corps avec plus ou moins de force, notre oreille saisit ces différences. A proportion que la force employéé diminue, le son diminue aussi; lorsque le coup est très-faible, nous n'entendons presque plus rien. On appelle *intensité* cette qualité; elle va du *fort* au *faible*.

Lorsqu'un corps produit du son, s'il vient à changer de dimension ou de tension, l'oreille perçoit des différences entre cette même espèce de son. Cette propriété a été appelée *ton;* les divers degrés de ton vont du *grave* à l'*aigu*, et forment ce qu'on appelle en musique la gamme.

Quand deux sons sont au même ton, si l'un est produit par un instrument de la même espèce que l'autre, mais d'un volume plus considérable, ce son paraîtra plus *plein*, plus *nourri*. Cette qualité a été appelée *volume*. Le son sera *petit* ou *grand*. On dit : Ce chanteur

possède un petit ou un grand volume de voix; cette voix est maigre, chétive, etc.

Si l'on compare tous les sons produits par divers corps et par divers moyens, l'oreille reconnaît une qualité qui diffère du ton ainsi que des autres propriétés. Deux ou plusieurs sons peuvent être au même ton, avoir la même intensité, la même durée, le même volume, et pourtant être distingués par l'oreille. Ce caractère, propre à chaque corps sonore, a été appelé *timbre*.

Les timbres sont variés à l'infini. Chaque corps, chaque voix a son timbre particulier qui sert à le distinguer des autres.

La manière d'émettre, d'attaquer, d'imprimer le mouvement au corps sonore, se fait sentir aussi à l'oreille; on appelle ce caractère *articulation*.

Si nous considérons les diverses qualités du son dans leurs rapports avec notre sensibilité, nous éprouvons deux états contraires, l'un agréable, l'autre désagréable, séparés par un état neutre, *indifférent*. Il y a donc entre notre organisme et les modifications physiques des sons une corrélation intime. Quant au charme au degré de plaisir ressenti, il dépend de l'organisme de l'individu; il est seul juge de son plaisir personnel, aussi *il ne faut jamais disputer des goûts et des couleurs*.

Au-dessus des convenances personnelles, il y a une convenance, un rapport typique en harmonie avec les lois générales qui gouvernent l'univers, qui flatte plus particulièrement notre organe. Nous disons: cet instrument possède une *belle qualité de son*, cette voix a un timbre admirable, parfait. La *beauté* est encore une qualité du son.

Les individus dont l'organisme musical est naturellement harmonique, sont des êtres exceptionnels dont les œuvres font loi. Ils ont le sentiment du *beau esthétique* ou de l'*idéal* très-développé.

Il faut donc distinguer les convenances ou les rap-

ports individuels *libres* des convenances et des rapports esthétiques *mesurés*.

Nous laisserons pour le moment le côté *esthétique* de la question pour nous occuper de l'analyse des modifications sensitives.

Nous ferons remarquer que les sept caractères du son que nous venons de signaler ne sont pas de nous; ils sont puisés dans l'art musical, distingués, compris et admis, depuis un temps immémorial, par les musiciens.

Voilà donc quatre caractères du son à ajouter à ceux adoptés par les physiciens.

Dans un ouvrage publié en 1838, intitulé : *Recherches sur les causes physiques de nos sept sensations*, nous avons cherché à expliquer à l'aide des hypothèses admises par les savants, quels sont les mouvements de la matière qui peuvent servir à expliquer les sept modifications perçues et démêlées par notre intelligence. Nous ne reviendrons pas sur ces travaux fort incomplets, plutot entrepris pour appeler l'attention des physiciens sur l'insuffisance des théories actuelles, que pour résoudre des difficultés qui exigent de nombreuses et délicates expériences. Nous nous bornerons à donner le résultat que nous ont fourni ces recherches :

1° *Durée : longue-brève*, est égale au temps pendant lequel les molécules éthérées font sentir leur mouvement.

2° *Intensité : faible-forte*, est exprimée par la force percutante des molécules sur le nerf acoustique.

3° *Ton : grave-aigu*, est produit par le nombre des rotations de molécules qui froissent le nerf acoustique pendant un temps donné.

4° *Volume : petit-grand*, dépend de la quantité des molécules mises en mouvement.

5° *Timbre : simple-composé*, est la résultante des tons composants.

6° *Articulation : distincte-confuse*, est produite par l'association des volumes, des intensités et des divers moyens employés pour produire du son.

7° *Beauté :* dépend de la proportion harmonique de tons composants, de leur intensité, de leur volume et de leur timbre.

Rapport : individuel, libre ou mesuré.

Article II. — Optique.

On a considéré longtemps les phénomènes de la *chaleur*, de la *lumière* et de l'*électricité*, comme dus à des fluides impondérables particuliers. Aujourd'hui, après de nombreuses expériences, on les regarde comme produits par le mouvement d'une substance unique, très-élastique, d'une densité excessivement petite, répandue dans tout l'espace, même dans le vide le plus parfait, remplissant les pores qui séparent les molécules des corps pondérables. La chaleur, la lumière, l'électricité ne sont plus alors des substances, mais les résultats des mouvements vibratoires particuliers, imprimés à ce fluide universel, qui a reçu le nom d'*éther* emprunté aux anciens; de même que le son n'est pas une matière, mais un mouvement de la matière pondérable, la lumière est un mouvement de la matière impondérable ou éthérée.

Il y a donc analogie parfaite, selon les physiciens, entre le mode de propagation et de production de la lumière et du son. Excitez dans l'éther en repos un petit mouvement, il y aura à l'instant mouvement dans tout l'espace, diffusion, pour ainsi dire, de cette force qui a été employée à déplacer les molécules. Le phénomène se communiquera non-seulement à la matière pondérable dont les pores sont remplis par la substance éthérée, mais aussi à notre organisme; car, êtres organisés, nous sommes pénétrés par l'éther exactement comme

la matière pondérable, il remplit les intervalles qui existent entre les atomes de la substance pondérable qui nous compose. Ainsi donc, il ne peut y avoir un mouvement produit dans l'éther sans que ce mouvement retentisse en nous d'une certaine manière.

D'après cette manière de concevoir les phénomènes, on voit que le soleil est comme un corps solide vibrant dans l'éther. Il produit, par son mouvement dans ce fluide une série d'ondes alternativement condensées et dilatées qui se communiquent à des distances infinies dans toutes les directions, pénètre nos organes, et produit la sensation de la lumière.

De même que dans le système des ondulations du son on a pu déterminer quelles sont les conditions physiques qui impriment aux sons leurs caractères principaux, de même les physiciens ont pu déterminer quelles sont les conditions qui impriment à la lumière ses qualités principales.

Ainsi, dans le son, l'intensité est caractérisée par l'amplitude des excursions qu'accomplissent les molécules des corps vibrants; de même l'intensité de la lumière dépendra de l'amplitude des excursions que feront les molécules de l'éther.

De même, disent les physiciens, que les tons différents que nous pouvons percevoir dans les sons dépendent de la longueur des ondes sonores, de même les nuances différentes que nous pouvons percevoir dans les couleurs dépendront de la longueur des ondes lumineuses. Ainsi, une onde lumineuse qui donnera la sensation du rouge différera quant à l'étendue de l'onde lumineuse qui donnera la sensation du violet, comme l'ondulation qui donne la sensation du ton grave diffère en longueur de l'ondulation que nous donne la sensation du ton aigu.

De même que les savants ont mesuré les longueurs des ondes sonores, ils disent avoir mesuré *très-exacte-*

ment les ondes lumineuses, et attribuent à chaque couleur la longueur précise de l'onde dans un milieu déterminé.

OBSERVATION.

Nous ferons remarquer au lecteur que *l'éther, dont le mouvement produit aussi l'électricité,* qui pénètre les espaces vides existant entre les gaz, les liquides et les solides, n'est pas mentionné par les physiciens dans les phénomènes acoustiques. C'est un oubli bien grave, car les effets de l'électricité doivent jouer aussi leur rôle dans l'acoustique.

Nous venons de constater que les physiciens ont négligé de mentionner quatre modifications dans leur théorie acoustique. Dans l'optique, ils ont non-seulement méconnu ces mêmes modifications, mais ils en ont *réuni deux en une* sans s'en douter, et les ont comparées à une *seule du son.* Commençons par indiquer et établir les sept distinctions de la lumière analogues à celles du son :

1° En observant les corps lumineux, nous trouvons qu'il en est dont la clarté se fait sentir plus ou moins longtemps : voilà la *durée longue ou brève.*

2° Lorsque plusieurs corps lumineux frappent nos yeux, nous remarquons que les clartés de ces corps sont plus ou moins éclatantes : voilà l'*intensité* lumineuse ; elle est *forte ou faible.*

3° Les corps lumineux sont limités par des contours ; ils offrent au regard une aire quelconque ; ces aires sont différentes de grandeur : voilà le *volume* optique analogue au volume acoustique.

4° Lorsque nous regardons un cylindre ou une sphère blanche éclairée par la lumière solaire, nous remarquons divers degrés et oppositions d'ombre et de lumière qui servent à nous faire apprécier la forme, le

milieu des corps ; ces divers degrés de *clair-obscur* sont les *tons* de la lumière analogues aux tons de *grave-aigu* du son, avec cette différence fondamentale que les tons sont toujours simultanés dans la gamme optique, et qu'ils sont successifs dans la gamme acoustique.

5° Lorsque nous sommes entourés de divers corps lumineux, outre leurs divers degrés de *durée* et d'*intensité*, de *volume* et de *ton*, nous distinguons une autre qualité, qui est la couleur ou la *teinte* analogue au *timbre* dans le son. L'arc-en-ciel, ainsi que les couleurs prismatiques, offrent à nos yeux la réunion du *clair obscur* et du *coloris*. Si l'on fait abstraction des teintes et qu'on ne s'occupe que de l'effet du clair obscur, l'iris offre l'image d'un anneau, parce que chaque couleur possède un ton de clarté différent ; le timbre est *simple ou composé.*

6° Nous avons déjà remarqué le volume ou l'aire ; mais cette aire est fermée par un contour, une silhouette. Cette silhouette a une *forme.* Cette forme est analogue à l'*articulation* du son. Elle est *régulière ou irrégulière.*

Si nous nous rendons compte des effets produits par les diverses qualités de la lumière dans leurs rapports avec notre sensibilité, nous éprouvons deux états contraires : un de plaisir, l'autre de peine, séparés par l'état indifférent. Cette manière différente d'être affecté, dépend de notre organisation ; dans ce rapport *libre*, chacun est juge de l'espèce de sensation qu'il ressent.

Au-dessus ou en dehors des convenances personnelles, il y a un rapport type en harmonie avec les lois générales qui flatte l'organisme de tous. Nous disons : « Voilà une *belle* couleur. Cette plante est ravissante de couleur. Ce parterre présente un assortiment de fleurs dont l'harmonie chromatique est admirable. » L'*iris* offre aux yeux l'architype de l'harmonie chromatique naturelle.

Nous trouvons donc dans la lumière, comme dans le son, sept modifications parfaitement analogues.

La théorie du son étant incomplète, celle de la lumière, basée sur elle, est par suite incomplète aussi. Newton, et après lui tous les physiciens, non-seulement n'ont pas su distinguer les sept termes analogues, mais ils ont en outre confondu le *ton* ou le *clair-obscur* et la *teinte* ou la *couleur*, et les ont comparés à un seul terme, le *ton* acoustique. Pour les physiciens le clair-obscur n'existe pas. Cette confusion a produit dans les deux systèmes de graves méprises qui durent depuis cent cinquante ans. Il nous semble qu'il serait temps de s'en apercevoir. Voici le résultat de nos recherches sur la cause des modifications de la lumière.

1° *Durée : longue-brève*, est égale au temps pendant lequel l'éther est en mouvement lumineux.

2° *L'intensité : forte-faible*, est déterminée par la force percutante des molécules éthérées, et aussi par leur densité.

3° *Volume : petit-grand*, est formé par l'aire qu'occupe l'image lumineuse sur la rétine.

4° *Ton : clair-obscur*, est produit par le nombre des rotations et des percussions moléculaires faites sur la rétine dans un temps donné; les plus accélérées donnent le *clair*, les plus lentes produisent l'*obscur* (1).

5° *Teintes : simples-composées*, résultent du mélange des diverses vitesses émises ou réfléchies particulières à chaque corps éclairant ou éclairé; ou, si l'on aime mieux, par le mélange des tons composants.

6° *Forme : régulière-irrégulière*, analogue à l'articulation, résulte de l'entrecroisement des rayons venant de tous les points de l'aire du corps. Ils forment un cône

(1) Nous devons faire observer que *l'intensité* et le *ton* se confondent dans l'impression lumineuse parce que les deux mouvements sont simultanés. L'analyse seule peut et doit les distinguer.

dont la section par la rétine produit une image, une silhouette semblable à celle du corps éclairé ou éclairant.

7° *Beauté* : elle est due à *la proportion harmonique* existant entre les tons, les teintes et les autres modifications.

L'homme entre ainsi en rapport optique avec les corps éclairants ou éclairés de sept manières différentes. Ces rapports sont agréables ou désagréables, ou indifférents ; ils dépendent de l'organisation de chaque individu.

Au-dessus du rapport individuel, il y a le rapport esthétique, dont la loi est donnée par l'iris. Les organismes les plus adéquates à cette loi typique d'harmonie produisent les grands coloristes.

Nous en resterons là sur les deux théories du son et de la lumière. Quelque peu initiés que soient nos lecteurs aux questions scientifiques, ils comprendront en quoi ces théories sont fautives et comment elles sont à reprendre.

CHAPITRE IV.

Théories nouvelles à ajouter à celles du son et de la lumière.

Article I. — Olfactique.

On peut classer les odeurs en minérales, végétales, animales et gazeuses. On distingue les corps en odores et en inodores ; mais il n'est pas de corps inodore qui, en s'échauffant, n'émette une odeur. Un corps odorant rayonne comme le son et la lumière, se propage au loin avec une certaine vitesse. Cette vitesse est-elle la même pour tous les corps dans le même milieu et la même température? Y a-t-il émission d'odeur dans le

vide? L'odeur est-elle un agent particulier, pondérable ou impondérable, une émission de molécules du corps? Est-elle une modification de l'air comme le son? Dans le son et la lumière on admet qu'il y a mouvement vibratoire d'air ou d'éther. Pour l'odeur, il paraît n'en être pas de même; la production et la propagation ont lieu sans vibration apparente de la matière et par conséquent sans ondes condensées et dilatées d'air ou d'éther. Comment donc se produit et se transmet l'odeur? Pour entendre le son, il faut qu'une force imprime le mouvement sonore au corps. Pour l'odeur, elle s'exhale de certains corps sans aucun ébranlement mécanique; il est des bois, comme celui de sandal, qui émettent constamment l'odeur pendant des siècles sans diminution de matière; un fragment de musc répandra son odeur dans un vaste appartement pendant un grand nombre d'années sans diminution de poids. Quant aux plantes, elles sont odoriférantes pendant leur vie. Cette odeur persiste encore après que la fleur est séparée de sa tige.

Lorsqu'un corps odorant est placé dans un lieu clos, les objets s'impreignent de son odeur. Cette odeur persiste longtemps après que le corps qui la produit est enlevé. Ce phénomène est analogue à celui de l'écho ou de la résonnance sonore, seulement il est plus durable. Il est des corps plus ou moins perméables à l'odeur, comme il en est de plus ou moins absorbants pour la lumière.

Le son se propage contre le courant de l'air jusqu'à une certaine distance, tandis que l'odeur est entraînée par l'air agité et ne remonte le courant qu'à très-peu de distance. D'après cette observation, on pourrait considérer l'air comme le véhicule naturel de l'odeur; mais comment l'air en repos et sans ondes peut-il transmettre l'odeur? Et s'il y a des ondes, comment, sans vibration du corps, se forment-elles? Essayons d'expliquer comment l'odeur se produit et se propage.

Lorsqu'on froisse vivement un morceau de corne, ou de cire d'Espagne, ou d'autres corps qui ne répandent point d'odeur naturellement, ces corps, par suite de cette opération, deviennent odorants. Que se passe-t-il dans cette manœuvre? En froissant la surface de ces corps, on presse les molécules matérielles les unes contre les autres; l'électricité qui existe à la surface et entre les molécules matérielles s'élance dans le milieu ambiant. Puisque le corps inodore, par suite du frottement, devient odore et acquiert en même temps un certain degré de température, on est amené à conclure qu'un corps naturellement odorant lance autour de lui du fluide électrique avec un degré de vitesse calorifique appréciable seulement par le nerf olfactif que nous qualifions d'odeur.

Voilà pourquoi les corps odorants ne se dissolvent pas, ne perdent pas de leur matière et de leur poids; il ne saurait y avoir de matière odorante pas plus que de matière colorante. Quant au mode de transmission, voici comment il peut s'expliquer :

Les molécules électriques lancées dans tous les sens, repoussent celles de l'air qui entourent le corps odorant. Il se forme autour de lui un vide d'air comblé à l'instant par d'autres molécules qui sont repoussées à leur tour. Dans ce mouvement de va et vient, il se produit une couche d'air condensé dans laquelle s'opèrent des chocs qui font tourner les molécules aériennes sur elles-mêmes. Ce mouvement se communique de proche en proche, s'étend jusqu'à une distance proportionnelle à la force émissive particulière au corps.

Les molécules des gaz sont, d'après les physiciens, entourées, chargées d'électricité. Dans l'acte de l'aspiration, les molécules de l'air à vitesse odorifique froissent les papilles olfactiques, l'électricité se dégage et produit la sensation d'odeur.

Le nerf acoustique et le nerf optique baignent dans

un liquide; ici les parois de l'intérieur de l'organe sont aussi humectées. La membrane sèche empêche, affaiblit l'impression. Il est bon de faire observer que dans la propagation de l'odeur, la force avec laquelle les molécules aériennes sont rejetées du foyer odorant, est assez considérable pour qu'elles se touchent et se choquent entre elles, mais ne l'est pas assez pour que l'électricité qui les enveloppe s'en détache, car alors il y aurait du son et non de l'odeur. L'odeur s'irradie comme la chaleur et ne passe pas comme le son.

Chaque groupe de nerfs sensitifs est disposé et organisé de manière à ne percevoir qu'un certain degré de vitesse percutante ou rotatoire, correspondant à l'ordre d'impression qu'il est destiné à recueillir. Voilà pourquoi le mouvement sonore ne peut produire ni de l'odeur ni de la lumière.

Dans l'odeur on distingue le même nombre de caractères que nous avons reconnus dans le son et la lumière.

1° *Durée : brève-longue*, est égale au temps pendant lequel l'odeur est flairée.

2° *Intensité : forte-faible*, est produite par les divers degrés de force froissante des molécules.

3° *Volume : petit ou grand*, dépend de la quantité des molécules.

4° *Ton : odore-inodore*, analogue au *grave aigu*, exprime le degré de force émissive particulière à chaque corps odorant; la série de ces degrés forme la gamme des tons olfactiques.

5° *Timbre* : ou variété des odeurs, *simple-composée*, est déterminée par la résultante des tons composants.

6° *Articulation* : se rapporte aux moyens divers employés pour obtenir l'odeur des divers corps.

7° *Beauté :* dépend de la proportion et de la combinaison harmonique des divers caractères de l'odeur.

Le rapport libre est déterminé par les convenances de l'organisme des individus avec l'odeur préférée.

Le rapport *mesuré* consiste dans les convenances des individus avec la composition hygiénique de l'air mêlé aux divers aromes.

D'après ces indications, on voit que la théorie olfactique présente des phénomènes aussi intéressants et importants à étudier que ceux de l'acoustique et de l'optique.

Article II. — De la gustique.

L'odorat peut être considéré comme l'éclaireur, le gardien, le moniteur du goût ; il le met en garde contre la malfaisance des substances qu'il va savourer et peuvent compromettre la santé de l'individu. Les substances se divisent en alimentaires et en médicinales ; elles se divisent aussi en végétales, animales et minérales. Parmi ces substances les unes se dissolvent, comme la gomme, le sucre, le sel, etc. ; les autres sont divisées, broyées par la mastication.

Comment se produit l'impression du goût ?

Lorsque nous broyons une substance solide, il y a dans cet acte de fortes pressions et de grands froissements ; en même temps la salive pénètre entre les parties divisées, sépare les molécules de la substance, les met en contact avec la langue et le palais dans lequel s'épanouissent les papilles du goût. Le contact des molécules solides par le dégagement des molécules électriques qui les entourent, produit la sensation du goût. Pour que cette impression ait lieu, il faut que la bouche soit mouillée ; lorsqu'elle est sèche, l'impression est nulle ; aussi est-elle munie de glandes salivaires destinées à l'humecter, ainsi que les aliments. L'impression gustique a lieu aussi sans qu'il y ait division de matière ; ainsi la langue placée entre une plaque de cuivre et de

zinc éprouve la sensation de la saveur par suite du dégagement électrique qui s'opère.

Examinons le phénomène de la transmission. Si un récipient long et étroit est rempli d'eau, et qu'à une extrémité on dépose une substance soluble comme le sel, par exemple, et qu'à l'autre extrémité un observateur plonge sa langue dans le liquide, au bout d'un certain temps l'impression saline sera sentie ; la saveur se propage donc comme le son, la lumière et l'odeur ; elle rayonne et se répand dans les liquides ; les liquides sont les conducteurs naturels de la saveur. La vitesse de la propagation est-elle la même pour toutes les substances dans le même liquide à la même température ? C'est aux savants à le découvrir.

Cherchons comment s'opère la transmission de la saveur à travers les liquides. Lorsqu'un corps sapide et soluble est plongé dans l'eau, les molécules de cette dernière passent entre les espaces qui sont entre celles de la substance. Les dégagements électriques qui s'opèrent en sens contraire entre le liquide et le solide sont assez puissants pour que le corps se dissolve et que ses molécules cheminent à travers le liquide jusqu'au nerf gustique qui reçoit l'impression.

Le goût distingue les sept modifications que nous avons mentionnées dans les autres sens.

1° *Durée : brève-longue,* est égale au temps pendant lequel l'impression a lieu.

2° *Intensité : forte-faible,* se rapporte au degré de force sapide de chaque corps.

3° *Volume : petit-grand,* se rapporte à la quantité des molécules sapides.

4° *Ton :* gamme des tons *sapides-insipides,* se compose des degrés de sapidité particuliers à chaque corps.

5° *Timbre : simple-composé,* c'est la saveur particulière à chaque substance ; elle est due à la combinaison des tons sapides.

6° *Articulation :* se rapporte aux divers moyens employés pour obtenir les saveurs particulières à chaque substance.

7° *Beauté : proportion et combinaison*, harmonique des diverses modifications.

Rapport individuel : est la convenance du goût individuel avec les diverses substances.

Rapport mesuré se rapporte à la bonne qualité de tous les aliments, à l'emploi hygiénique de ces aliments sous le rapport de la quantité, de leur variété et de leur mode de préparation convenant au tempérament de chaque individu.

ARTICLE III. — De la palpatique.

Les diverses impressions que la main reçoit et transmet à l'intelligence exigent que l'extrémité des doigts ou la surface intérieure de la main froissent légèrement les corps. Or, il ne peut y avoir frottement sans dégagement d'électricité soit des surfaces touchées, soit de la surface de la peau qui touche. C'est à l'aide de ce dégagement électrique que s'opère le phénomène de la transmission des qualités palpatives des corps pondérables au cerveau, qui a son tour les renvoie au corps touché. Voici les six modifications relatives au *palpat* :

1° *Durée : brève-longue*, dépend du temps pendant lequel le corps est palpé.

2° *Intensité : forte-faible*, dépend du degré de force avec lequel se dégage l'électricité particulière à chaque objet et du degré de sensibilité du sujet.

3° *Volume : petit-grand*, dépend de la grandeur des surfaces touchées.

4° *Ton : poli-raboteux*, correspondant au *grave aigu*, se rapporte à l'état de la surface du corps.

5° *Timbre : simple-composé*, est relatif à la variété de la forme des corps.

6° *Articulation : régulière-irrégulière*, se rapporte aux divers arrangements que l'on peut faire avec les corps réguliers ou irréguliers, ainsi qu'aux divers moyens employés pour les modifier.

7° *Beauté :* dépend de la *proportion* et de la *combinaison* harmonique des qualités plastiques.

Rapport individuel : c'est la convenance des objets avec chaque sujet.

Rapport mesuré : convenance raisonnée artistique dans l'appropriation des objets pour les sujets raffinés par l'éducation.

Article IV. — De l'épidermique.

Les sensations qui concernent ce sens sont communes à la main et à toute la surface de la peau; mais il en est qui le concernent plus particulièrement, tels que les divers degrés de sec et d'humide, de froid et de chaud, les pincements, les frottements occasionnés par la diversité des étoffes et leur variété de contexture. Toutes ces impressions sont plus ou moins senties par les différentes parties de la surface du corps. Les modifications de ce tact sont :

1° *Durée : brève-longue*, est égale au temps pendant lequel le contact a lieu.

2° *Intensité : forte-faible*, dépend du degré de force avec lequel la pression ou le frottement s'exerce.

3° *Volume : petit-grand*, correspond à la grandeur de la surface touchée.

4° *Ton : fin-grossier*, dépend de l'état de la surface du corps qui agit sur la peau, et du degré de sensibilité avec lequel cette impression est ressentie.

5° *Timbre : simple-composé*, se rapporte à la nature variée des corps, et aux diverses parties de la peau touchée.

6° *Articulation : distincte-confuse*, s'entend des divers

moyens qu'on peut employer pour produire une sensation épidermique déterminée sur telle partie du corps.

7° *Beauté : proportion et combinaison* harmonique de toutes les modifications.

Rapport individuel : convenance particulière du sujet pour telle ou telle impression.

Rapport mesuré : convenance déterminée par les lois hygiéniques.

Article V. — De l'érotique.

Les physiciens ont admis l'existence du fluide éthéré; l'expérience et l'observation les ont conduits à reconnaître que la chaleur, la lumière et l'électricité sont des effets du mouvement de ce même fluide. Puisque ce fluide pénètre tous les corps de la nature, il pénètre aussi tous nos organes ; or, comme notre corps est dans un état continuel de composition et de décomposition chimique, le fluide éthéré doit produire en nous des phénomènes différents à ceux qui se révèlent dans les corps dits inorganiques.

Il est probable que ces effets sont ceux qu'on a attribués au magnétisme dit animal ; ici ce ne sont plus des frottements, des chocs qui ont lieu entre la matière inorganique supposée inerte et la matière organique active. Le phénomène se passe entre des êtres vivants semblables.

Ne pouvant traiter publiquement cette branche de la physique organique, nous nous bornerons à indiquer les modifications qui concernent ce sens :

1° *Durée: brève-longue*, indique le temps mis à l'accomplissement de l'acte.

2° *Intensité : faible-forte*, signifie les divers degrés d'érectilité.

3° *Volume : petit-grand :* dimension des organes.

4° *Ton : sensible-insensible :* divers degrés de plaisir ressenti.

5° *Timbre : simple-composé :* genre de plaisir particulier aux individus.

6° *Articulation :* modes divers d'excitation.

7° *Beauté : combinaison-harmonique* des six modifications.

Rapport libre : convenances organiques des individus.

Rapport mesuré : convenances harmoniques exigeant l'accord de toutes les qualités organiques.

Nous voilà arrivés à la fin de l'exposé analytique des perceptions et des idées fondamentales particulières aux sens spéciaux. Passons aux sens généraux.

ARTICLE VI. — Des perceptions générales.

Tout en ressentant les impressions de chaud, de froid, de sec et d'humide, de légèreté ou de pesanteur atmosphérique, nous sommes aussi affectés par l'influence électrique et magnétique, mais d'une manière vague. A ces diverses manières d'être impressionné se joignent les modifications locales et temporaires qui altèrent la composition chimique de l'air, telles que l'air vicié par la respiration, les végétaux et les corps en combustion, en fermentation, en putréfaction, les miasmes animaux, végétaux, métalliques, les effluves, les exhalaisons paludéennes, etc.....

Les personnes nerveuses éprouvent un accablement particulier qui diffère de l'accablement que produit la chaleur; elles prévoient l'orage avant qu'il soit annoncé par aucun signe visible; elles sont agitées, éprouvent du malaise, des tremblements dans les membres, une anxiété pénible; d'autres éprouvent des troubles dans la digestion, surtout des borborygmes, la diarrhée quelquefois, ainsi que des vomissements; d'autres ressentent des douleurs vagues dans les articulations, sur les

cicatrices d'anciennes blessures, aux moignons des membres amputés, etc. Ces effets disparaissent quand l'équilibre commence à se rétablir, et, après la première détonation, ils font place au calme.

Ces modifications de l'éther et de l'air, qui produisent des ravages si terribles sur nos organes et détruisent des populations entières, échappent à l'analyse chimique. Les germes de destruction ont pénétré dans nos tissus sans que nous ayons pu nous en apercevoir. L'infiniment petit produit ici des effets infiniment grands; le mouvement de l'impondérable, cause du mouvement des pondérables, ne se révèle à nous que par les orages, les pestes, les tremblements de terre. Dans l'état ordinaire et normal, les impressions et les perceptions que produit sur nous ce fluide sont vagues, indécises; elles sont toujours composées, jamais isolées. Nous distinguons cependant la prépondérance de chacun de ces agents.

Il est des animaux très-sensibles aux diverses influences météorologiques; la sensibilité de quelques-uns est telle, qu'ils servent d'instrument de prévision aux cultivateurs depuis un temps immémorial. Quand des observateurs sérieux et exacts étudieront de près les mœurs et les habitudes des animaux, ils pourront en retirer d'excellentes leçons pour notre propre instruction.

Les six caractères d'impression déjà observés pour les sens externes se retrouvent dans les perceptions fournies par les sens internes.

1° *Durée : brève-longue* : c'est le temps pendant lequel nous sommes impressionnés.

2° *Intensité : forte-faible* : c'est la force avec laquelle les agents nous impressionnent.

3° *Volume : petit-grand* : c'est la quantité d'air ou de fluide concentré, accumulé dans un lieu quelconque.

4° *Ton : bas-élevé* : se rapporte aux degrés de mouvement de ces fluides.

5° *Timbre : simple-composé* : dépend de la combinaison des éléments qui composent l'air.

6° *Articulation* : comprend les divers moyens employés pour séparer, combiner ces éléments.

7° *Beauté : proportion-harmonique* entre les perceptions générales.

Rapport individuel : convenance des tempéraments avec l'état de l'air et des lieux à habiter.

Rapport, mesure, convenance du sujet sain avec le milieu atmosphérique épuré.

RÉSUMÉ.

Rendons-nous compte du résultat obtenu jusqu'à ce point de nos études. En analysant les diverses impressions que nous ressentons par toute la surface de notre peau, nous avons été conduit à admettre six sens extérieurs au lieu de cinq, plus le sens unitaire ou synthétique, ainsi que trois sens généraux. Chacun de ces sens donne naissance à une classe d'idées sensibles particulières. Approfondissant la théorie du son telle qu'elle existe actuellement, nous avons constaté que les savants n'ont admis que trois modifications dans le son, tandis que l'oreille des musiciens, depuis un temps immémorial, en distingue sept.

Passant à la théorie de la lumière, analogiquement fondée sur celle du son, nous avons relevé l'erreur commise par les savants qui ont réuni deux modifications de la lumière et les ont comparées à une seule du son, indiqué dans la lumière comme dans le son les sept modifications que les peintres distinguent à leur tour, et établi leur analogie avec celles du son.

Nous croyons avoir démontré suffisamment la nécessité de créer, pour les sens qui en sont dépourvus, les

théories spéciales qui les concernent, et indiqué les phénomènes qu'elles doivent expliquer, tels que la transmission des sept modifications à travers les divers milieux, et quels sont les mouvements particuliers qui s'opèrent dans la matière pondérable et impondérable pour les produire.

Nous pensons en avoir assez dit pour faire comprendre aux lecteurs les plus étrangers aux questions scientifiques combien il est urgent, pour le progrès des sciences, que les savants s'occupent de compléter la physique. Ils comprendront aussi comment l'analyse faite jusqu'à ce jour par les anciens et les modernes est arriérée, comment les erreurs et les lacunes des deux sciences adoptées, ainsi que l'absence des théories inconnues, ont tenu en échec les psychologues, les phrénologues, les philosophes et les réformateurs, pour faire une classification à base scientifique et non arbitraire. Toute notre classification sextaire, résumée dans un septième terme, repose sur les distinctions familières aux musiciens et aux peintres, *analystes nés* de toutes les sensations physiques que les savants sont tenus d'expliquer dans leurs causes. Notre classification se rattache encore au principe de l'achromatisme optique. On sait que l'on compte trois couleurs primaires et trois couleurs binaires. Les trois ou les six couleurs prismatiques à énergie colorifique égale, mélangées, produisent le *blanc* unitaire ou synthétique : six teintes plus le blanc.

Pour les timbres des voix humaines les musiciens distinguent aussi la voix blanche.

D'après l'école de Gall, les facultés perceptives sont au nombre de douze, qui sont : 1° l'individualité, 2° la configuration, 3° l'étendue, 4° la pesanteur, 5° le coloris, 6° la localité, 7° le calcul, 8° l'ordre, 9° l'éventualité, 10° le temps, 11° les tons, 12° le langage.

Nous ferons remarquer que Gall et l'école écossaise ont laissé de côté des modifications admises par les

physiciens, telles que celles du coloris ou des *teintes* et des tons du *clair-obscur*. Ils citent le *ton* du son et oublient son *timbre*. Les physiciens admettent l'*intensité* acoustique et optique; les phrénologues n'en parlent pas. La *forme* et l'*étendue* palpatique est oubliée par les uns et par les autres, ainsi que les quatre modifications du son et de la lumière que nous avons signalées. Quant aux quatre sens négligés par tous, leurs modifications sont restées inconnues.

Le *calcul* et le *langage* n'appartiennent pas aux facultés perceptives, comme l'ont pensé les phrénologues. Ces facultés se réduiraient à dix. D'après notre analyse le nombre des facultés perceptives s'élève à quarante-deux.

On voit que tout est désordre, confusion, oubli capital des principes les plus élémentaires. Si le désordre est si grand pour ce qui concerne les perceptions sensibles, que doit-il être pour les perceptions sentimentales et intelligibles qui ne peuvent être directement saisies par nos sens.

La langue devient à son tour une cause de confusion déplorable, comme le lecteur a pu déjà s'en convaincre. Chaque sens devrait avoir sa langue spéciale; les mots, conserver leur caractère original et originel; de même, pour les sens généraux, il faudrait pouvoir exprimer les rapports, les connexions qui existent entre tous nos organes. On aurait ainsi une langue sensitive, savante, claire, régulière, d'une richesse inépuisable. Au lieu de cet instrument expressif à neuf claviers, ce sont les mots empruntés à la langue du goût, du toucher et des exercices musculaires qui servent à exprimer la plupart des qualités relatives aux autres sens. C'est une application, une substitution continuelle de ces mots, tantôt aux idées sensibles, tantôt aux idées morales et intellectuelles. Ce sont des attributs abstraits, des concrets qui servent aux prétendus spiritualistes à faire une langue figurée, allégorique, mystique, qu'ils

ont la ridicule prétention de donner comme inspirée d'en haut et n'ayant rien de commun avec les idées terrestres.

Pour s'assurer de la pauvreté de notre langue, il suffit d'ouvrir un dictionnaire : on voit que les termes qui se rapportent au goût et au toucher ont un grand nombre d'acceptions, tandis que les autres sens n'en ont que très-peu et souvent pas du tout; et comme l'idée existe, il faut une phrase pour l'exprimer, tandis qu'un mot eût dû suffire. Le nombre des acceptions d'un mot est arbitraire; c'est l'usage ou l'habitude qui font loi. Il plaît à un auteur en renom de donner une signification nouvelle à un mot. On commence par crier au néologisme, à la barbarie. Le mot se répète parce qu'il exprime une nuance réelle. D'autres écrivains s'en servent. Au bout de quelque temps, ce mot se trouve avoir un si grand nombre de parrains, que les employés de l'état civil de la langue sont obligés d'inscrire en maugréant ce nouvel enfant trouvé comme légitime.

Ce que nous venons de dire, va devenir encore plus évident dans tout ce qui va suivre. Quand le lecteur sera édifié à ce sujet, il regrettera comme nous le dénûment d'une langue que l'on croit bien faite et des plus riches.

Nous devrions faire sur chacun des autres aspects le même travail d'analyse que nous venons d'exécuter sur les sensitives. Ce travail n'étant qu'une répétition des mêmes modifications avec des termes différents qui, pour la plupart, manquent, nous craindrions de fatiguer le lecteur et de le noyer dans un océan d'ennuyeuses analyses; chaque aspect fournissant quarante-deux perceptions, nous avons pour total neuf fois quarante-deux, ou trois cent soixante dix-huit termes pour la seconde décomposition des facultés de l'homme. Nous voilà bien loin des quarante-deux facultés des phrénologues. Les facultés affectives jouant le plus

grand rôle dans la société; nous en donnerons la classification à la troisième partie de notre travail.

CHAPITRE V.

De l'intelligence des animaux et de l'homme.

ARTICLE I. — Instinct et intelligence des animaux.

Nous voici en présence de la question la plus difficile et la plus controversée de toutes. Les systèmes les plus remarquables sur l'entendement renferment des aperçus ingénieux, des observations de détail pleines de finesse. Cependant il n'existe encore aucune doctrine qui ait réuni l'unanimité des philosophes.

Pour nous orienter dans cette question, nous allons, comme pour ce qui précède, interroger et étudier les animaux. Nous ferons d'abord observer qu'il est fort difficile de déterminer où finit l'intelligence de la bête et où commence celle de l'homme.

« Frédéric Cuvier a remarqué les limites de l'intelligence dans les différents ordres de mammifères; c'est dans les *rongeurs* que cette intelligence se montre au plus bas degré; elle est plus développée dans les *ruminants;* beaucoup plus dans les *pachydermes*, à la tête desquels il faut placer le *cheval* et l'*éléphant;* plus encore dans les *carnassiers*, à la tête desquels il faut placer le *chien;* et dans les *quadrumanes*, à la tête desquels se placent l'orang-outang et le chimpanzé; et ce fait de l'*intelligence graduée* des mammifères que donne d'un côté l'observation directe, l'anatomie le confirme de l'autre en montrant les parties du cerveau, siége spécial de l'intelligence dans les animaux, de plus en

plus développé des *rongeurs* aux *ruminants*, et des *ruminants* aux *pachydermes*, aux *carnassiers* et aux *quadrumanes*. »

Il serait très-utile pour la science de continuer cette étude en la poursuivant dans les races sauvages les plus rapprochées du chimpanzé, comme le *niams-niams*, en montant par degrés jusqu'à la race blanche, la plus intelligente de toutes; car dans la nature tout procède par nuances insensibles. Il n'existe nulle part saut et brusque transition; il est possible que plusieurs des anneaux qui rattachaient l'homme à la bête aient disparu. Cette étude résoudrait la question tant controversée par M. Lélut; l'on saurait si l'opinion de *Reimarus* que partage cet auteur est vraie : à savoir, qu'il y a isolement, éparpillement des organes constitutifs des instincts industrieux chez les animaux, tandis qu'ils sont remplacés par l'organe général, le cerveau, chez l'homme, où il y a, au contraire, selon cet auteur, réunion, mélange, solidarité de ces mêmes facultés en corrélation nécessaire avec l'unité de l'instrument : « voilà, selon M. Lélut, un des points de vue de la différence et de la distance qui sépare notre espèce de toutes les autres espèces animales. » Reste à savoir si l'étude anatomique confirme l'opinion de ce savant.

On n'a nul besoin, ce nous semble, de cette étude pour s'assurer de la vérité; à cet égard les faits parlent assez haut : il est certain qu'il y a chez les animaux *unité d'action* entre toutes leurs facultés. Pour qu'il en soit ainsi, au milieu de l'éparpillement prétendu, il faut que l'isolement, la séparation ne soit pas complète; il faut qu'il y ait solidarité, lien, alternance d'action pour chaque faculté; sans cela il y aurait toujours désordre, ce qui n'est pas. Chez l'homme, il peut en être de même, seulement la séparation paraît n'être pas aussi facile à constater, voilà tout. Il y aurait ainsi unité de système et de nature dans le règne animal, au lieu d'un dualisme

incohérent et désordonné peu digne de la science et de la sagesse infinie du Créateur.

On a distingué, comme nous l'avons déjà dit, deux degrés dans l'instinct, trois, selon M. Flourens. Le premier est invariable, maîtrisé par une force irrésistible ; tout ce que cette force fait faire aux animaux, ils le font sans l'avoir appris. Les animaux destinés à être domptés par l'homme sont éducables ; leur instinct, modifié par l'habitude, exécute des actes qu'ils n'auraient jamais accompli par eux-mêmes ; ce progrès est individuel et ne se transmet pas. Vient un troisième degré particulier aux animaux qui vivent avec l'homme ; ce degré se développe sans l'intervention directe de l'homme, mais par la seule expérience et par l'observation propre de l'animal ; c'est ce degré, dont l'essor est limité, qui constitue l'intelligence animale.

L'analyse des causes physiques de nos sensations nous a conduits à considérer toutes ces impressions comme le résultat de l'action du fluide impondéré sur notre système nerveux.

Chacun de nos sens, comme nous l'avons déjà dit, est un appareil au milieu duquel s'irradient une infinité de filaments nerveux propres à recueillir une certaine *gamme* de vitesse du clavier général du mouvement éthéré, pour laquelle chaque sens est organisé.

Chacun d'eux peut être considéré comme une main cérébrale, destinée à palper une des classes des propriétés physiques et chimiques des corps pour servir à notre utilité et à notre agrément.

La première gamme des vitesses est reçue par le nerf optique, la seconde par le nerf acoustique, la troisième par le nerf olfactique, la quatrième par le nerf gustique, la cinquième par le nerf palpatique, la sixième par le tact épidermique ; tous ces contacts se résument dans le tact érotique.

Il n'existe en fait qu'un seul sens, le tact *impondéré,*

dans ses divers degrés et modes ; une seule science, la connaissance des lois mécaniques, dynamiques et chimiques de la matière universelle, pondérable et impondérable.

Les animaux qui entrent comme l'homme en relation avec les corps animés et inanimés de la création, possèdent les mêmes pouvoirs que lui, mais à des degrés inférieurs. Sous le rapport de la finesse des sensations, l'homme est très-inférieur à beaucoup d'entre eux. Les animaux n'étant ni philosophes, ni savants, ni théologiens, exempts de tout préjugé, de tout système, affranchis des rêves enfantés par l'imagination délirante de quelques hommes de génie, nous pourrons étudier leurs facultés intellectuelles d'après des témoignages purs de tout parti pris, de toute fraude, de toute illusion. Nous ferons observer que les six modifications sensitives que nous avons distinguées rentrent dans les trois moyens mentionnés par les philosophes, par lesquels les objets pénètrent dans notre entendement. Ce sont : le *temps*, l'*activité*, l'*espace*. Ainsi, la durée, c'est le *temps*. L'intensité, c'est la *force*, l'*activité*. Le volume, c'est l'*étendue*, l'*espace*. Le *ton* est le résultat du mouvement vibratoire du corps imprimé par l'*activité ;* il exprime les divers degrés de vitesse et correspond à la *quantité*. Le *timbre* est une combinaison de mouvements vibratoires divers qui correspond à la *qualité*. L'articulation est une combinaison de *quantités* et de *qualités* variées qui correspond au mode.

Ceci dit, passons à la recherche des facultés réflectives.

D'après Laromiguière, l'entendement se compose de l'*attention*, de la *comparaison* et du *raisonnement*. Examinons les actes de l'animal au point de vue de l'emploi de ces trois facultés.

Temps : Les animaux domestiques manquent rarement l'heure des repas de leur maître ; s'ils sont éloi-

gnés, ils tiennent compte de la distance et hâtent le pas. Les animaux chasseurs arrivent au lieu et au moment précis pour saisir leur proie. Le chien, le cheval, l'éléphant, etc., habitués à des exercices journaliers, apprécient très-bien le moment où ils doivent les commencer, tout cela sans consulter la hauteur du soleil et se servir d'horloge.

Force : Les animaux comprennent très-bien s'ils sont assez forts pour lutter contre leurs ennemis, enlever, traîner, emporter leur proie; ils calculent avec précision le degré de force nécessaire pour franchir un obstacle, un espace; ils proportionnent la résistance à la puissance. Leur nez, très-fin, apprécie les degrés d'intensité d'une odeur, d'une saveur.

Un quadrupède marchera sur la terre plus ou moins ferme et s'arrêtera si le sol devient trop mou pour son poids; tous les degrés d'élasticité, d'intensité lumineuse, calorifique, leur sont aussi familiers qu'à nous.

Mouvement : Les moutons distinguent très-bien le *ton* de la clochette que porte à son cou le bélier qui est à la tête du troupeau. Le chien, le chat, le cheval ne se trompent pas sur le *ton* des corps qui les entourent, les intonations caressantes ou menaçantes de la voix du maître; leur œil ne se méprend pas sur le clair-obscur des corps; leur odorat surtout distingue très-bien le degré olfactique et gustique particulier aux substances qui les nourrissent; ils apprécient les degrés de poli et de raboteux de surface, leur degré de sec et d'humide.

Etendue : comprend trois dimensions; pour passer par une ouverture, faire des nids proportionnels aux volumes des petits qu'il doit contenir, pour comparer et reconnaître la dimension des corps semblables, apprécier la taille des petits animaux, celle des père et mère, attaquer les faibles, respecter et fuir les forts, juger si une branche d'arbre est assez grosse, forte et

flexible pour les soutenir, la petite ou la grosse voix qu'on fait pour les intimider ou les rassurer, la dimension des surfaces, l'abondance des émanations odorifiques ou sapides, tous ces degrés de l'étendue sont aussi bien appréciés par eux que par nous.

Qualité : Les animaux distinguent très-bien le timbre, la teinte des corps ; ils ne se trompent jamais sur l'espèce de saveur et surtout d'odeur des substances qui les nourrissent. La finesse de l'odorat des chiens est merveilleuse : ils reconnaissent au milieu de la foule l'odeur particulière de leur maître. On les voit courant, flairant les jambes de chaque personne, remuer la queue à l'odeur qui se rapproche de celle qu'il cherche, puis s'éloigner, continuer ses investigations jusqu'à ce que le caractère particulier de l'odeur cherchée soit bien constatée. Pour leur propagation, nul ne se trompe de sexe et d'espèce.

Modes : Les animaux domestiques comprennent les sens des paroles que nous leur adressons ; ils distinguent et démêlent les combinaisons des qualités particulières des corps composants qui constituent ce que les *phrénologues* appellent *individualité;* les odeurs et les saveurs composées de nos préparations culinaires leur sont très-familières. Il est des animaux qui distinguent le faux du vrai physique, tel que les cris imités par les chasseurs pour les attirer ; ils distinguent un mannequin d'homme de l'homme vrai. Sous ce rapport, il n'est pas un homme, quelque intelligent qu'il soit, qui n'ait été plus ou moins dupé, pipé, trompé, mystifié dans la vie par de fausses apparences.

Puisque des animaux ne tombent pas dans des pièges nouveaux qu'invente l'homme, il faut qu'ils fassent usage des mêmes facultés dont se sert l'homme pour lutter de ruse avec lui. Quelle dose d'attention, de patience et de concentration ne faut-il pas aux animaux chasseurs pour guetter leur proie! quelle finesse, quelle

ruse, quelle circonspection, quelle retenue ne faut-il pas au renard pour résister et ne pas se laisser prendre à l'amorce qu'il aime! quelle intelligence ne faut-il pas au chien pour étudier les allures du gibier qu'il chasse! que de mémoire et de raison ne lui faut-il pas pour résister à la tentation de manger la pièce de gibier qu'il tient entre ses dents! Dans tout ce que fait le cheval, l'éléphant, l'orang-outang, le chimpanzé, le jeu des trois facultés s'accomplit comme chez l'homme.

Les facultés de la *volonté* se composent du *désir*, de la *préférence*, de la *liberté.*

Il est évident que l'animal désire comme l'homme, qu'il choisit ce qui lui plaît parmi les objets destinés à ses besoins; il préfère un aliment à l'autre, une femelle à une autre pour la reproduction de son espèce. Quant à la liberté, il fait tout ce à quoi il est stimulé par la nature, sans être soumis à d'autres conditions que celles imposées par son organisme et par le milieu où il vit. L'animal, dans son état naturel, obéissant aux impulsions successives qui le font agir, se satisfait et réalise l'*unité d'action* que l'homme obtient si difficilement. Les animaux qui ne sont pas destinés par la nature à la domestication, ne pouvant se soumettre au joug de l'homme, languissent et finissent par mourir en perdant leur liberté. Quant à la volonté, les animaux même domptés révèlent leur volonté en s'arrêtant où ils veulent ou en changeant de direction, malgré leur guide contre lequel ils se révoltent quelquefois.

Ainsi, les six facultés, auxquelles il faut ajouter celle de la mémoire que Laromiguière ne met pas au nombre des facultés, sont communes à l'homme et à l'animal; elles suffisent, selon lui, à tous les développements de l'intelligence humaine. D'après ces observations, l'homme ne serait qu'un animal plus perfectionné, faisant un usage plus compliqué, plus étendu de ces mêmes facultés. Nous revenons ainsi à l'*unité de nature.*

Mais pourquoi l'animal ne s'élève-t-il pas au niveau de l'homme, puisqu'il possède les mêmes facultés ? En quoi l'homme diffère-t-il de l'animal ? Il diffère en ceci : c'est que l'instinct et l'intelligence animale est stationnaire, limitée et particulière à chaque espèce ; l'animal ne peut imiter ni changer d'habitudes pour prendre celles d'un autre. De plus, l'animal est esclave de la loi qui lui est imposée ; il obéit sans avoir conscience de cette subordination, il reste tel qu'il sera pendant toute l'existence de son espèce. Chez l'homme, au contraire, l'intelligence est *progressive*, *variable et générale*, et ne diffère que par le degré ; il a le pouvoir de *résister* jusqu'à un certain point aux lois de sa nature, il a conscience de son pouvoir. L'animal le plus élevé dans l'échelle zoologique n'a aucun de ces priviléges. L'homme doit donc posséder des facultés autres que celles de l'animal pour exercer ce surcroît de puissance. En quoi consistent-elles ?

ARTICLE II. — Des réflectives humaines.

D'après les philosophes, ce qui distingue l'intelligence de l'homme de celle de l'animal, c'est le pouvoir qu'il possède de se replier, de méditer, de réfléchir, de revenir à l'infini sur lui-même, sur ses actes et ses résultats, pour les juger, les raisonner, les examiner à tous les points de vue, les généraliser et les perfectionner, ce qui a fait donner aux facultés de l'entendement le nom de facultés *réflectives* ou *rationnelles.* Les observations que nous venons de faire sur les animaux prouvent qu'ils ont aussi le pouvoir, quoique moins développé, de réfléchir comme l'homme, mais non celui de perfectionner leurs œuvres et de progresser comme lui.

L'histoire des hypothèses plus ou moins ingénieuses et illusoires qui ont divisé et divisent encore les philosophes sur la manière dont l'esprit exerce ce replie-

ment, cet examen de lui-même pour arriver à la connaissance, la diversité des doctrines et des opinions opposées, prouvent la difficulté de cette grave question.

Laromiguière distingue dans l'âme quatre manières de sentir qui sont : 1° le sentiment-sensation; 2° le sentiment de l'action des facultés de l'âme; 3° le sentiment-rapport; 4° le sentiment-moral. L'activité de l'âme fait sortir de ces quatre manières de sentir quatre sortes d'idées, idées sensibles, idées de ses facultés, idées de rapport, idées morales. De ces quatre manières de sentir, l'animal semble n'en éprouver que deux : le sentiment-sensation et le sentiment de rapport général seulement. L'action de ses facultés intellectuelles ou instinctives lui échappe, il les ignore, il n'en a pas conscience. Quant au sentiment-moral, il n'en a aucune idée. Comment ces idées, ces notions, viennent-elles à l'homme, comment peut-il les acquérir? Cherchons.

Il est un genre de comparaison, de ressemblance dont l'homme seul a le sentiment, qui manque à l'animal, c'est la *comparaison analogique* que l'homme fait entre des choses qui n'ont aucune ressemblance apparente ou directe. C'est au moyen de cette ressemblance que l'homme substitue un ordre d'impression et de perception à un autre; c'est à ce genre de *substitution* qu'il doit la langue allégorique, symbolique, inconnue aux animaux.

Pour considérer, pour observer, percevoir un seul des nombreux attributs des corps, comme s'il était seul, à l'exclusion de tous les autres, il faut l'isoler, exclure tous les autres, l'*abstraire*.

Cette opération est étrangère à l'animal; il voit tous les corps et leurs qualités en bloc, ensemble, comme la nature les montre. Il ne peut considérer une particularité de la forme, une particularité de la couleur, il ne s'y arrête pas. L'*abstraction* lui est inconnue. Il possède

le sentiment-rapport général, mais sans le percevoir; il ne peut l'affirmer et le juger. Il voit les choses qui se ressemblent, mais l'idée intelligible de *ressemblance*, de rapport lui échappe; il ne peut voir les objets séparés de leurs qualités; aussi il n'a point les idées d'égalité, d'inégalité, d'équivalence, de symétrie, de proportion, d'harmonie et leur contraire, etc.

Si ces idées n'existent point pour lui, la connaissance de la mesure exacte ou très-approximative des différences entre les attributs similaires lui est encore plus étrangère. Il reconnaît bien qu'un bœuf est plus gros qu'un mouton, qu'une porte de maison est plus grande qu'un trou de lapin ou de souris, qu'un corps est plus froid, plus chaud qu'un autre, cela d'une manière assez précise; mais de combien, il ne peut le déterminer, le préciser; le *quantum* lui échappe, parce qu'il n'a pas l'idée abstraite de l'*un*, du *simple*, du *singulier*, et par suite l'idée d'une *unité de mesure* conventionnelle à laquelle il puisse comparer les qualités semblables pour les mesurer et déterminer leur rapport, les traduire en nombres. La *mensuration* géométrique est impossible à l'animal.

L'*unité de mesure* implique l'emploi du nombre et du calcul et des signes qui fixent le résultat obtenu. Chaque homme pouvant vérifier, corriger, perfectionner ces calculs, les rendre plus exacts, ces opérations augmentent incessamment le trésor des connaissances humaines, et établissent la certitude et l'accord entre les hommes, et les font progresser.

Sous ce rapport, l'animal est sa propre *unité de mesure*. Il compare et rapporte tout à lui; aussi il ne peut établir aucun lien, aucun accord intellectuel ou moral avec ce que ressent un autre animal de son espèce, et par suite raisonner, discuter, s'éclairer et conserver les résultats de ses jugements; encore moins les transmettre après lui, puisqu'il ne peut créer des signes fixes,

impersonnels. Toutes les idées autres que celles qui relèvent de la sensibilité lui sont inconnues. Ce sont ces idées, ces notions qui forment l'intelligence particulière à l'homme et le font progresser.

L'idée ou la notion sensible, pour l'animal comme pour l'homme, se compose au moins de trois rapports élémentaires; ainsi on ne peut percevoir un corps quelconque sans trois notions absolument nécessaires pour le déterminer. Ainsi l'idée optique produite par un bœuf qui paît dans une prairie, ne peut se particulariser qu'à la condition de trois rapports : 1° ce bœuf ne peut se détacher du fond vert de la prairie qu'à la condition d'une *couleur différente;* 2° il ne peut se séparer de la surface de la prairie qu'à l'aide d'un *contour,* d'une silhouette; 3° les formes de la surface de son corps ne peuvent se distinguer qu'à l'aide des effets du *clair-obscur.*

L'image ou l'idée optique ne peut exister qu'à la condition de la *coexistence* de ses trois rapports; trois dans *un*, ou la *trinité dans l'unité*, est la condition *sinè qua non* de l'idée ou de la *notion image.* Ces conditions sont les mêmes pour toutes les idées sensibles relatives aux autres sens. Il en est de même pour les idées intellectuelles et morales.

Quand l'homme ne peut, par l'observation et l'expérience, se rendre compte *comment* se produit un phénomène, il fait une *hypothèse.* Cette hypothèse n'est au fond que l'*imitation* d'un autre phénomène plus à la portée de ses moyens d'investigation, il cherche à expliquer ainsi l'inconnu par un mieux connu; mais l'hypothèse étant une comparaison, une analogie, rentre dans la faculté de la substitution.

A ces facultés il faut ajouter la *mémoire,* réceptacle, magasin général qui renferme tous les matériaux recueillis par toutes les autres puissances, sans laquelle les réflectives ne pourraient s'exercer. Cette faculté ré-

ceptive est commune à l'homme et à l'animal. Aux trois facultés particulières à l'homme il faut joindre la *généralisation.* L'unité d'action des facultés réflectives se résume dans la *systématisation*. Le système *est le regard du génie qui observe* plusieurs faits à la fois et les *unit* dans un même tableau.

L'ensemble des facultés de l'entendement sera :

Entendement.	Instinctives ; stationnaires. Réflectives ; progressives.	Attention. Comparaison. Raisonnement. Substitution. Abstraction. Mensuration.	Mémoire. Systématisation. Généralisation.

L'analyse vient de nous faire reconnaître deux ordres de facultés : le premier appartenant à l'animal et à l'homme. le second particulier à ce dernier. L'homme est donc à la fois *instinctif et intellectuel, stationnaire et progressif.* Laromiguière prétend que l'abstraction n'est que « l'attention qui s'arrête sur une qualité d'un objet, et qui, en la faisant dominer sur les autres, l'en sépare en quelque manière, l'en abstrait. » Si cette appréciation était vraie, les animaux qui possèdent la faculté de l'attention auraient le pouvoir d'abstraire ; l'observation et l'expérience prouvent qu'ils ne l'ont pas.

Pour ce philosophe, la comparaison simple suffit aussi à la comparaison analogique, à la substitution. Rien ne montre chez les animaux l'existence de ce pouvoir. La mesure ou la faculté d'établir des équations est aussi particulière à l'homme.

M. Lélut, dans sa *Physiologie de la pensée*, s'est borné à mentionner, comme formant l'apanage exclusif de l'homme, les facultés suivantes : la *comparaison*, le *jugement*, le *raisonnement*, l'*abstraction*, la *généralisation*, qui sont comprises sous un seul mot, la *réflexion*. Cet auteur n'a fait aucun effort personnel pour élucider la question des facultés de l'entendement. Loin de là : il semble avoir pris à tâche de dérouter et de dégoûter

9

les chercheurs pour les amener à prendre son ours spirituel, passablement matériel ; car on ne peut faire de l'anatomie et de la physiologie sans être passablement *organiciste*, ou en rendre plus qu'il ne convient les explorateurs de la vérité.

En nous plaçant au point de vue physique et psychologique, nous avons cherché à déterminer, à classer systématiquement les forces diverses, sans nous arrêter aux conditions physiologiques de ces forces. Le travail de MM. Lélut et Chouïppe remplit ce but. Seulement, quand le premier arrive aux conditions physiologiques de la pensée, ne voulant pas séparer les faits positifs de la science d'avec les faits hypothétiques de la simple croyance, désirant faire du spiritualisme quand même, il se perd dans les brumes du mysticisme théologique, compromet la science sans soutenir et sauvegarder la religion.

Le programme de M. Lélut, dont les matériaux sont pris dans l'ensemble des travaux de la philosophie, se compose, comme nous l'avons vu, de sept groupes de faits et pouvoirs de la pensée. Nous ferons remarquer que dans ce programme il n'y a point de groupes pour la force musculaire ni pour le pouvoir expressif. L'oubli du *verbe*, pour un savant soi-disant spiritualiste, est impardonnable.

Dans le chapitre suivant, nous allons montrer comment procède l'entendement, appliqué à nos différentes manières de sentir pour créer les idées morales, intelligibles et religieuses.

CHAPITRE VI.

Origine concrète de quelques notions particulières à l'intelligence de l'homme.

Article I. — De l'égalité géométrique.

Quels que soient le nombre et la variété des idées recueillies à l'aide du sens de la vue, ce sens, par les illusions qui lui sont propres, pourrait tromper l'intelligence sans le secours du palper. Nous avons déjà reconnu que les animaux sont leur propre unité de mesure, qu'ils rapportent tout à leurs sensations, sans pouvoir préciser, mesurer les différences qui existent entre les divers objets. L'homme s'est bien pris aussi pour unité de mesure. Ainsi, pour mesurer l'étendue, il a pris tantôt sa *main*, tantôt son *pied* et son *pouce*, son *bras*, son *avant-bras* : en superposant ces portions de sa personne sur les corps, il les a mesurés ; mais comme tous les hommes n'ont pas la même longueur de membres, on a compris qu'il pouvait en résulter de grandes erreurs : alors on est convenu de prendre une longueur typique qu'on a appelée *étalon*. Cette mesure conventionnelle, adoptée par un certain nombre d'hommes, a servi à leurs transactions. Les tribus se multipliant et se divisant, chacune d'elles a eu ses mesures particulières : de là est résulté une grande complication lorsque ces petites sociétés sont entrées en rapport commercial. Ce désordre règne encore. Pour le faire cesser, nos savants ont eu l'heureuse idée de prendre le type de mesure non sur l'homme, mais sur les dimensions de la planète. Espérons que ce système finira par être adopté par les sociétés de l'Europe, et enfin par l'humanité entière. Le poids, le temps, la tempé-

rature, l'humidité, etc., ont leurs instruments et leurs unités de mesure.

Le fondement logique de l'égalité géométrique repose sur cet axiome.

Deux choses, chacune égale à une troisième, sont égales entre elles. — Cet axiome est *composé;* il n'est pas simple, car il exige deux comparaisons préalables pour conclure le jugement. Le véritable axiome fondamental est celui-ci : *deux surfaces sont égales quand, superposées, leur périmètre coïncide de toutes parts.* L'idée originelle d'égalité de surface ne s'obtient qu'à l'aide de la superposition, de l'accouplement, du mariage de deux concrets qui engendrent l'idée d'égalité abstraite, que nous appliquons ensuite à tous les ordres d'idées où nous pouvons employer une *unité de mesure.* L'application de cette unité en tout et partout est l'instrument de précision par excellence de l'intelligence humaine. Sans ce compas, cette constante comparaison réelle, l'homme ne pourrait rien connaître, rien déterminer, affirmer et s'accorder avec son semblable : il serait sans conviction; il resterait toujours dans l'à peu près, l'indécis, l'indéfini, l'indéterminé.

ORIGINE CONCRÈTE DU NOMBRE ET DU CALCUL.

En divisant un cube régulier en un certain nombre de petits cubes égaux entre eux, on a l'idée d'*unité solide* composée d'*unités parties.* En réunissant, en *ajoutant* ces unités parties, on recompose l'unité somme égale au nombre des unités composantes. Cette opération s'appelle l'addition. Si l'on représente chaque petit cube par un signe graphique comme 1, on aura autant de mêmes signes 1 qu'il y a de petits cubes. Si on représente les deux premiers signes par un seul, comme 2, on aura $1 + 1 = 2$. En réunissant successivement ces mêmes signes et représentant leur somme par un

seul signe, tel que 3, 4, 5, on formera l'alphabet arithmétique abstrait du concret. De l'addition on passe à la multiplication, et de celle-ci à l'élévation des puissances.

En comparant deux petits cubes ou *unités parties* à l'unité somme, on a l'idée d'inégalité ou d'*unité somme*, diminuée de deux unités parties, on a l'idée de *soustraction*. En imitant cette opération avec les signes numériques, on a la soustraction arithmétique. De là on passe à la division, et ensuite à l'extraction des racines.

Si l'on a deux corps égaux et qu'on diminue le volume d'un de ces corps en conservant sa forme, on a l'idée de *similitude*. Si on change la forme tout en conservant la somme des trois dimensions, on a l'idée d'*équivalence*.

Si l'on dispose une série de signes numériques de manière à ce que la différence ou la raison entre ces termes soit la même, on aura la série en progression arithmétique. Une propriété particulière à cette série est que la somme d'un terme quelconque, avec le quatrième qui le suit ou le précède, est égale à la somme de deux termes moyens. Leur multiplication produit aussi la même somme si la progression est géométrique.

La distribution des corps stables à égale distance a donné l'idée de l'*ordre permanent*. Appliquée aux mouvements, on a l'idée de l'ordre *successif*, *uniforme*, etc.

On voit qu'en imitant avec des signes les combinaisons, les arrangements faits avec les corps, on obtient toutes les opérations de l'arithmétique, qui n'eussent jamais existé sans la géométrie. L'*abstrait* ne saurait être sans le concret; pas de rapport idéal, intellectuel possible sans les deux concrets qui ont servi à engendrer le premier rapport. Le rapport entre les rapports avec lesquels ont fait de l'idéologie, ne peut s'obtenir sans le rapport initial ou de la comparaison des deux concrets.

Les métaphysiciens, en opérant sur des abstraits conservés par leur mémoire, s'imaginant qu'ils sont des créations de leur âme n'ayant rien de commun avec la matière, ont fini par personnifier ces abstraits et à les prendre pour des réalités. Ils ont créé ainsi un monde fantastique qui n'est en fait qu'une *imitation* ou *substitution*, qu'un *calque*, qu'un *pastiche* du monde réel. Pour faire disparaître cette illusion spirituelle, il n'y a qu'à ramener ces idées abstraites aux objets concrets qui ont servi à les produire; on trouve alors que le surnaturel, l'hyperphysique, n'est que l'ombre, le spectre du réel; que le mystérieux, l'inconnu est le vrai caché, voilé, que l'intelligence est appelée à dévoiler progressivement sans jamais pouvoir découvrir tous les inconnus et surtout l'inconnaissable qui provoque sans cesse l'intelligence humaine pour la faire progresser.

ARTICLE II. — **Origine concrète du fini, de l'indéfini et de l'infini.**

En observant les corps plus ou moins solides, l'homme a reconnu qu'ils étaient limités, finis dans tous les sens, séparés les uns des autres, ayant chacun trois dimensions.

En examinant un corps en combustion dont la fumée s'élève d'un point déterminé et se perd insensiblement dans l'atmosphère, en se raréfiant sans aucune trace de limite, l'homme a eu ainsi l'idée d'un corps qui a un commencement sans une fin saisissable; il a eu alors l'idée de l'*indéfini*. Un nuage isolé se forme sans bords, sans contours déterminés; le centre s'évapore peu à peu, s'étend, se raréfie, se perd et finit par disparaître dans la masse illimitée de l'atmosphère; l'homme a eu alors l'idée de l'*infini*, opposée à celle du fini. Quant à l'indéfini, il participe des deux, puisqu'il est limité dans un sens et non dans l'autre.

L'homme ne pouvant voir les petits finis au-dessous

d'une certaine dimension, voyant la réunion, l'agglomération des petits finis invisibles acquérir des dimensions considérables et offrant une certaine résistance, là où il n'avait d'abord rien vu, ni aperçu, a cru que le corps qui paraissait, *commençait*, venait de rien, de zéro.

Réciproquement, les corps, en se divisant en parties de plus en plus petites, finissant par disparaître à sa vue, l'homme a cru que ce corps avait une fin, s'anéantissait, rentrait dans le zéro, dans le néant d'où il était sorti.

Cette impuissance visuelle a été originairement cause de son impuissance intellectuelle, et donne naissance à la conception de l'immatériel, de l'indivisible, du spirituel, qui n'est à son tour qu'une illusion d'optique intellectuelle.

La vue réflective, plus perçante, plus puissante que tous les microscopes et tous les télescopes physiques, a cherché à dissiper cette illusion. Elle a compris que les petits finis invisibles et intangibles qui disparaissaient, ne pouvaient jamais devenir zéro matière, car il eût fallu que rien ajouté à rien produisît quelque chose, ce qui est impossible; elle en a conclu qu'il fallait que les infiniment petits finis possédassent les trois dimensions. Elle les appelle *atomes*. Ces atomes réunis forment des molécules. Ces atomes sont considérés comme insécables, indivisibles matériellement, bien qu'infiniment divisibles intellectuellement. C'est la *doctrine atomistique* battue en brèche à son tour par le spiritualisme.

Dans la série indéfinie des termes qui composent toutes les créations de la nature, nous pouvons prendre un terme quelconque et le comparer à ceux qui le suivent ou le précèdent jusqu'à une distance plus ou moins grande et apprécier le rapport, mesurer les différences. Quand nous voulons comparer un de ces termes avec un autre très-éloigné, comme le volume d'un grain de

sable à celui de la terre ou du soleil, bien que l'intelligence conçoive la possibilité de connaître et de mesurer cette différence, elle est accablée par l'idée de son immensité. Quand elle veut poursuivre cette comparaison avec les termes successivement et indéfiniment grandissants, l'intelligence est anéantie, elle perd son lest, elle a le vertige par l'idée de son impuissance à déterminer toutes ces différences; ces sortes de rapport ont été appelés *des infinis relatifs* : il en est un nombre indéfini.

Lorsque l'homme lève ses regards et s'enfonce dans les profondeurs de l'espace céleste au milieu duquel se meuvent les astres innombrables qui le peuplent; lorsqu'il réfléchit sur leurs dimensions, sur les immenses distances qui les séparent; lorsqu'il est amené par analogie à les croire habités et renfermer des créations particulières à chacun d'eux, l'intelligence reste émerveillée; elle entre en contemplation, en extase, en hallucination; elle délire, tourbillonne; elle enfante toutes sortes d'hypothèses plus ou moins fantastiques qu'elle poursuit dans cet océan infini. C'est ainsi que l'homme est infiniment progressif et rétrogressif. En dehors de l'*unité de mesure* et d'une série de termes réels, déterminés, l'intelligence n'est plus intelligence, elle est *imagination*, mysticisme, poésie, lyrisme, ivresse sentimentale, intuition; elle vagabonde *entre le sublime, le ridicule et la folie.*

A l'aide du nombre et de la langue écrite et parlée, l'homme conserve les connaissances acquises, transmet les vérités découvertes à ses descendants; mais aussi, hélas! toutes ses erreurs traditionnelles. Chaque génération a une double tâche à remplir, découvrir les vérités cachées, les dégager de la gangue d'erreurs qui les souillent. C'est à cet insigne et suprême labeur que l'homme doit son progrès intellectuel.

Article III. — De la pondération mécanique.

Nous avons déjà classé les divers exercices qu'exécutent les membres supérieurs et inférieurs. Quelques physiologistes prétendent que ces exercices sont dirigés par le cervelet. Sous le rapport du sentiment de l'équilibre, il est à remarquer qu'il est des animaux qui dorment debout sur leurs deux jambes, d'autres sur une seule, comme la cigogne ; quant à l'homme, il est obligé de se coucher : sans cette position, il tomberait. Les animaux sont donc doués d'un pouvoir équilibrant très-supérieur au nôtre. Le principe de la pondération repose sur l'*égale distribution des poids autour du centre de gravité.*

En observant ce qui se passe chez l'homme et les animaux pendant l'acte de la locomotion, nous voyons que les membres, leviers simples et composés, pouvant se raccourcir et s'allonger autour de l'axe de gravité, maintiennent l'équilibre du corps. L'exemple le plus frappant de ce mécanisme est offert par l'acrobate faisant ses exercices sans balancier.

L'homme, dans la locomotion, oscille à droite et à gauche de son centre de gravité. En marchant, il tend à tomber et à se relever successivement ; il perd et reprend à chaque pas son équilibre latéral et antérieur. Le balancement contrasté d'un bras avec celui de la jambe opposée favorise la marche.

Quand le balancement latéral n'est pas isochrone, on dit que l'individu *boite.* Si dans la marche il n'avance pas le pied en temps voulu, il perd l'équilibre et *tombe.*

Afin que l'animal et l'homme puissent se diriger vers un but sans déviation, *la fixité du regard* sur le but ou à une certaine distance sur le sol, dans la direction à suivre, est nécessaire. L'expérience nous montre que

sur une surface plane, aussitôt que nous tournons la tête tout en continuant à marcher, nous dévions singulièrement de la ligne droite : à plus forte raison pour marcher sur un étroit sentier au-dessus d'un abîme. Dans tous les cas, la fixité du regard sur un point du sol, à une distance plus ou moins grande, est nécessaire pour se diriger d'un pas certain et assuré.

Les pieds, la tête et le point fixé forment un triangle vertical dont le sommet est au foyer visuel; le côté vertical va des pieds à la tête; la base est formée par la ligne qui va des pieds au point fixé; l'hypothénuse est le rayon visuel qui se dirige vers ce point. Quand le rayon visuel s'élève, devient parallèle au sol, le triangle locomoteur n'existe plus; alors nous perdons de vue le point de direction. Le regard plonge au loin et se perd dans les vapeurs de l'horizon; la marche, quoique encore sûre, n'est pas sans danger; car les obstacles de petite dimension échappent à notre vue : nous sommes exposés à trébucher et à tombe .

Si le regard s'élève encore, nous ne voyons plus à nos pieds; nous sommes, comme l'astrologue, exposés à tomber dans un puits.

Dans la locomotion, nous pouvons décrire toute sorte de courbes et exécuter les évolutions les plus variées sans danger de chute, à condition de former le triangle directeur.

A mesure que le rayon des évolutions courbes se raccourcit, la base du triangle diminue. Quand cette base a disparu, le corps tourne sur lui-même; il *pirouette* ou reste immobile sur son centre de gravité.

Dans l'état d'ivresse ou de maladie, la faculté rectrice est engourdie, troublée; l'homme dit qu'il voit tout tourner, que sa vue est vague; il ne *fixe* plus de but, il dévie, décrit involontairement des courbes plus ou moins irrégulières; il finit par tomber.

Ainsi, pour se mouvoir régulièrement, conserver son

aplomb, il faut que l'homme et l'animal établissent constamment *l'égalité de poids autour du centre de gravité et forment le triangle recteur.*

ARTICLE IV. — Du juste et de l'injuste.

Pour un homme isolé dans une île, sans relations aucune avec son semblable, il ne saurait y avoir d'idée de juste et d'injuste. Le bien et le mal moral n'existeraient pas pour lui. Ce sentiment ne se manifeste qu'en société et par le contact, l'opposition et l'accord des forces passionnelles entre individus de même espèce.

Au moyen de l'*abstraction*, de l'*imitation*, de la *substitution* réunies s'est formée l'idée d'*égalité morale*, de *justice distributive*, de *conscience*, imitée de l'*égalité distributive des poids* ou de la pondération statique. Ce criterium, ce phare que porte tout homme en naissant ne s'allume et ne l'éclaire que dans l'état de société, comme nous venons de le dire; il est plus ou moins obscur ou lumineux, selon la constitution organique de chaque individu. Ce sentiment a besoin d'être constamment excité, cultivé, développé par l'éducation et surtout par l'exemple. Quand cet équilibre d'habitude, appelé *conscience*, est contrarié, altéré, nous sommes mal à l'aise, agités, troublés; ce trouble a été appelé *remords*. Il est proportionnel au degré de pondération morale naturelle et acquise. Quand ce sentiment est faible, ainsi que la faculté de la *sociabilité*, l'individu est sans moralité. Lorsque ces sentiments sont nuls, l'individu descend au niveau de la brute. Il est capable de toutes les bassesses, de tous les crimes; la crainte des châtiments physiques est la seule chose qui puisse le retenir.

La cause des nombreuses défaillances qui s'observent dans notre société résulte moins de ce que l'homme est plus démoralisé, moins honnête qu'autrefois, mais de l'anarchie économique dans laquelle la masse se dé-

bat. Tout est si peu garanti, solidarisé, sujet à tant de risques et de déceptions, que l'homme doué du sentiment moral le plus développé ne peut, quelle que soit sa ferme résolution de conserver sa pondération morale, s'empêcher de boiter souvent et de tomber quelquefois. Déplorons ces chutes et ne soyons pas inexorables pour les pécheurs qui tombent; car nous sommes tous plus ou moins coupables de la plupart des fautes d'autrui.

Si ce que nous venons de dire est exact, le sentiment du juste est indirectement inné; il est immanent dans l'homme.

Article V. — De la logique.

L'art de la locomotion s'applique aussi par analogie à la logique : ainsi, pour raisonner juste, comme pour marcher droit, il ne faut jamais perdre de vue l'objet qu'on se propose de connaître ou de démontrer. En marchant, on oscille à droite et à gauche; en comparant, on oscille entre deux termes; en avançant vers le but, on diminue la distance qui nous en sépare; en raisonnant, on élimine peu à peu les arguments de détail qui ont soutenu et guidé notre raisonnement pour arriver à la conclusion, au jugement final, à l'*équation logique*.

Quand nous perdons de vue le point qui doit guider nos pas, nous *vaguons* au hasard.

A l'intellectuel, quand nous perdons de vue l'objet de notre raisonnement, nous *perdons le fil* conducteur du raisonnement, nous *divaguons*.

Si nous marchons les yeux en l'air, nous nous heurtons à tout ce qui se trouve sur notre passage.

A l'intellectuel, ne pouvant nous guider sur aucun point saisissable et établir aucune comparaison, nous déraisonnons, nous *extravaguons*, nous perdons la

boussole triangulaire de la certitude pour nous lancer dans la pure spéculation, l'hypothèse, le rêve, la fantaisie, le merveilleux, le mysticisme.

Cette application du principe de direction locomotrice au raisonnement est très-remarquable; elle n'aurait pas dû échapper aux philosophes. Le cervelet, qui, selon M. Flourens, préside à la coordination des mouvements musculaires, présiderait-il aussi à la coordination du mouvement logique? Ce serait fort curieux; mais où irions-nous, grand Dieu!

Article VI. — De la gaieté mécanique, morale et intellectuelle.

Lorsqu'un individu perd l'équilibre et tombe, nous rions. Ce n'est que lorsque l'idée du mal qu'il peut s'être fait vient à notre esprit, que nous cessons de rire; mais pourquoi rions-nous?

Dans la danse, la grâce des mouvements résulte de la distribution symétrique contrastée des quatre membres autour du centre de gravité. Cet aspect nous plaît, excite en nous une agréable satisfaction.

Quand le danseur, dit comique, paraît, nous rions, parce que la loi de contraste symétrique et égalitaire a disparu. Deux jambes levées simultanément à égale hauteur sont comiques. Un bras et une jambe levées d'un même côté, quand les deux autres restent d'aplomb, sont comiques.

Tous les exercices où la loi de pondération symétrique, contrastée n'existe point, nous font rire. Cependant le danseur ne tombe pas, il se tient d'aplomb par un effort musculaire volontaire, bien plus considérable que dans la danse harmonique. Cette gaieté, ce rire existe en germe chez les animaux, comme le chat et le chien. On peut le remarquer dans leurs jeux.

Lorsque deux individus se battent, nous restons sérieux, simples spectateurs, et laissons les combat-

tants aux prises ; aussitôt que l'un des deux l'emporte décidément et que dans sa colère il abuse de sa supériorité, nous nous sentons involontairement poussés à nous mettre du côté du plus faible. C'est le sentiment du juste, de l'équilibre troublé qui se réveille en nous ; alors nous courons séparer les deux antagonistes, et si le plus fort continue, nous ne voyons en lui qu'une brute, qu'un assassin. Le sentiment du juste se révolte, nous pousse à nous mêler à la querelle et à assommer le plus fort pour établir l'équation.

Lorsque dans une société la minorité qui gouverne abuse trop longtemps de sa force et de tous les moyens d'action gouvernementale pour opprimer, exploiter la masse des citoyens, le sentiment du juste, de l'équilibre, qui veille toujours, se sent de plus en plus froissé ; il murmure ; du murmure passe à la révolte et au renversement du pouvoir aveugle, trop injuste et oppressif. L'insurrection n'est autre chose que la tendance à établir l'équilibre social.

Lorsqu'un homme nous fait une injure et cherche à nous rabaisser, le sentiment de l'*égalité morale* se révolte ; nous ne voulons pas vivre dans cette infériorité, nous voulons une réparation quelconque qui nous replace dans l'égalité morale, méconnue, attaquée.

Si nous voyons un homme simple, crédule, être la dupe d'un rusé, d'un adroit fripon, cette lutte inégale nous indigne ; ne pouvant rétablir l'équilibre troublé par nous-même, nous faisons intervenir la justice afin de réparer le dommage causé et punir le malfaiteur.

Dans un autre ordre de faits, la loi de pondération violée excite la critique facétieuse, ironique.

Ainsi, un individu survient pendant un repas ; on l'engage à se mettre à table ; il refuse, dit avoir dîné ; on le presse, on insiste ; il finit par céder, il mange comme quatre : on sourit.

Un autre, prié de chanter, s'excuse, disant qu'il n'a pas de voix, manque de mémoire, ne se rappelle de rien. On le sollicite; il se rend et n'en finit plus, il fatigue son auditoire : on sourit.

Un moraliste grisonnant reproche à des jeunes gens leur inconduite; on le guette, on le suit, on le surprend dans un mauvais lieu, ou bien, tout marié qu'il est, on découvre qu'il a une maîtresse : on baffoue et berne le tartufe.

Un individu veut faire un compliment, dit une sottise : on rit.

Un présomptueux se pose en savant, raisonne sur ce qu'il ignore, il entasse des mots vides de sens : on rit.

Une femme d'un âge mûr veut paraître jeune, elle se pare en conséquence : ce manque de convenance provoque le sourire, la moquerie.

Ces contrastes discordants, ces disconvenances sont très-répandus dans la société; ils excitent la gaieté, la critique réciproque, car bien peu de personnes sont exemptes de ce genre de faiblesse. On voit comment le *sentiment de l'égalité et du contraste harmonique blessé* provoque les réactions qui tendent invariablement à établir l'harmonie, l'équilibre mécanique moral et spirituel troublé.

ARTICLE VII. — Idée de Dieu.

L'homme, placé au milieu d'une nature qui n'est point son œuvre, a bien vite reconnu qu'il était maîtrisé et dominé par des puissances invisibles qu'il ne pouvait ni changer ni détruire.

L'expérience et l'observation, quelque bornées qu'elles aient été d'abord, lui ayant fait acquérir la certitude que tout produit avait un producteur, toute œuvre un ouvrier, tout effet une cause, il a été logiquement con-

duit à l'idée de l'existence d'un être invisible, créateur et conservateur de la nature. Il a appelé cet être *Dieu*.

Article VIII. — Idée de l'immortalité.

L'homme retrouvant au milieu de tous les changements que subissent les corps les mêmes éléments, en a conclu qu'ils étaient le résultat de combinaisons infiniment variées de ces mêmes éléments; qu'en conséquence rien ne mourait, ne s'anéantissait, mais se transformait; de là est née l'idée de la métempsycose.

L'homme tient si fort à la vie qu'il désire la perpétuité de son *moi*. Son existence est si courte, traversée par tant de contrariétés et de malheurs, à peine sillonnée par quelques éclairs de bonheur, que pour la majorité des mortels, la vie est une cruelle ironie; de là l'irrésistible désir qu'éprouve l'homme pour une vie plus heureuse, et comme la mort semble détruire cette espérance; l'intelligence, excitée par la *prévision* et l'*ambition* infinie, a imaginé en dehors de l'expérience, de l'observation, des systèmes d'immortalité pour conserver éternellement le moi humain.

CHAPITRE VII.

Distribution et classification de tout ce qui est.

Considérations générales.

Si le soleil est le roi de notre tourbillon, si sa lumière donne la vie à tout ce qui existe sur notre planète, le sens de la vue qui sert à nous mettre en relation avec toutes les merveilles du monde visible, est le premier des sens. L'homme, en jetant les yeux autour de lui et

se comparant à tout ce qui n'est pas lui, n'a pas tardé à reconnaître qu'il était le seul être raisonnant, supérieur à toutes les créations de sa planète. Il s'est fait centre de l'univers, dans ses rapports avec les productions de la nature, il s'est pris pour *criterium*. Il n'a pu en fait avoir d'autre *type* que lui-même, puisque au fond la nature pour lui est telle qu'elle se reflète dans son intelligence; elle ne peut être que ce qu'il a la puissance de la concevoir, de la comprendre; il ne peut connaître qu'en proportion de son degré d'intelligence. Lorsqu'il a fixé son attention sur le spectacle qui s'offrait à ses regards, il a reconnu qu'entre toutes les créations il existait de grandes ressemblances et de grandes différences, des oppositions très-tranchées. Ainsi, les plantes attachées au sol diffèrent des animaux qui parcourent sa surface. Les oiseaux qui planent dans les airs diffèrent encore plus des plantes. Les poissons qui vivent et nagent dans les eaux forment une catégorie très-différente de la précédente.

En fouillant les entrailles de la terre, il a trouvé des corps de forme, de couleur, de dureté, de malléabilité, etc., très-variées. Il a remarqué qu'il existait des corps qui réunissaient des caractères opposés qu'il a appelés neutres, *ambigus*, servant de lien de transition entre les diverses créations. Cette création a semblé une immense collection d'êtres très-diversifiés, quoique au fond la même. Parmi tous les êtres on en remarque d'exceptionnels qu'on a appelés *monstres;* on a attribué leur formation à des obstacles qu'aurait rencontrés la puissance créatrice dans son développement normal. Les monstres servent dans la science à étudier les procédés de la nature.

Aristote chez les anciens avait remarqué la gradation des êtres que Leibnitz et Bonnet ont proclamée chez les modernes. Les savants ont cherché à faire une classification systématique des créations; ils les ont divisées en

règnes; chaque règne a été divisé en classes, genres, espèces, familles, etc. Ils ont formé trois règnes, le *règne minéral*, le *règne végétal* et le *règne animal.*

Cette division a été abandonnée pour adopter deux grandes catégories, l'organique et l'inorganique; dans le règne organique la zoologie est consacrée aux animaux, et la botanique aux plantes. La zoologie renferme quatre branches : les vertébrés, les articulés, les mollusques, les rongeurs.

Dans les vertébrés quatre classes : les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons.

Dans les mammifères dix ordres : les bimanes, les quadrumanes, les carnassiers, les rongeurs, les édentés, les marsupiaux, les pachydermes, les solipèdes, les ruminants, les cétacés, etc.

Nous ferons observer qu'on ne trouve pas plus de séparation radicale entre l'organique et l'inorganique qu'on n'en trouve entre les trois règnes.

Charles Fourier a reconnu dans tout groupe un individu plus fortement caractérisé que les autres qui réunit et résume en lui tous les caractères des autres : tels, par exemple, l'aigle parmi les oiseaux rapaces, le coq parmi les gallinacés, le chêne parmi les quercinées; il a désigné cet être par le terme *pivot*. L'ambigu, il l'appelle *transition;* la division générale ou le règne, *série;* la subdivision, *groupe*. La série, le groupe, l'individu sont trois termes compris les uns dans les autres avec une gradation régulière.

Si l'on veut conserver la division par règnes et distinguer les êtres d'après le nombre de leurs qualités et la complication des lois qui les régissent, on trouvera qu'il y a entre eux hiérarchie.

Ainsi, les minéraux qui sont épars dans la masse terreuse, sont soumis à l'affinité, à la cohésion, à la cathalise, forment le *règne minéral.*

Les végétaux, plongés en partie dans la terre, en

partie dans l'atmosphère et dans les eaux, soumis aux mêmes lois que les minéraux, ont, en outre, des habitudes, des mouvements, des affections, signes d'une vitalité supérieure à celle des minéraux.

Les animaux qui se meuvent à la surface de la terre, dans l'air et dans les eaux, aux habitudes, aux mouvements, aux affections végétales, joignent des impressions, des instincts et une certaine intelligence, forment le *règne animal.*

L'homme, outre les caractères des trois règnes qu'il résume, joint à toutes ces qualités la raison progressive; il doit former le *règne pivotal* ou *synthétique,* le *règne hominal.*

Il est étonnant que l'innombrable quantité de globes qui se meuvent dans l'espace n'ait pas appelé l'attention des classificateurs pour en faire le règne *sidéral,* le plus admirable et le plus remarquable de tous. Ce règne offre un ensemble de séries des plus variées et des plus compliquées. Si l'opinion de quelques philosophes, opinion que nous partageons, qui donnent aux astres une intelligence très-supérieure à la nôtre, était vraie, la planète serait autre chose qu'une masse inerte soumise seulement aux lois de la gravitation (1).

Nous ferons remarquer que sous le rapport du mouvement dans l'espace, les astres semblent soumis à la régularité mathématique. Cette régularité en fait n'existe nulle part. Lorsque les observations astronomiques auront quelques millions d'années, on s'apercevra des irrégularités dont nous parlons. Il est certain qu'avec

(1) « Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez averti, que Newton » nous ramènera Pythagore, et qu'incessament il sera démontré que les » corps célestes sont mus précisément comme les corps humains par des » intelligences qui leur sont unies sans qu'on sache comment. C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier sans qu'il y ait aucun moyen » de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale, sans doute, et » même ridicule parce que l'opinion environnante en impose » (de Maistre).

le mouvement de translation qui jusqu'à présent a paru régulier, il y a le mouvement organique interne et externe des astres fort irrégulier. Il est sujet à des convulsions, à des éruptions, à des cataclysmes qui changent les conditions d'existence de tout ce qui existe à sa surface et le perfectionne. Les géologues ont jusqu'ici constaté treize révolutions qui chacune ont modifié les créations antérieures en les rendant plus parfaites.

Si on observe la structure des corps, on remarque que les minéraux affectent des formes anguleuses qui font supposer leurs molécules prismatiques. Dans les végétaux, les molécules semblent cylindriques. La structure générale des végétaux présente une tige ou collet d'où s'échappent deux sortes de ramifications; les unes s'enfoncent dans le sol, les autres se lancent et se balancent dans l'air. Dans l'anatomie des feuilles, on distingue une nervure centrale d'où rayonnent symétriquement et irrégulièrement des nervures latérales.

Dans les animaux, les molécules sont sphériques, ovoïdes, leur série est des plus variées; ils commencent par un organisme des plus rudimentaires, moitié plante, moitié animal, qui va se compliquant de plus en plus et se termine aux vertébrés. Dans ceux-ci comme dans les plantes, on observe des membres et des côtes qui se distribuent symétriquement et en nombre égal autour de la colonne vertébrale. Le système veineux, nerveux, lymphatique, présente, comme les plantes, une tige, des branches principales et des rameaux en nombre indéfini. En résumé, nous trouvons qu'il existe pour toutes les créations visibles une loi de distribution sériaire universelle, plus ou moins régulière, plus ou moins symétrique.

ARTICLE I. — Des lois qui régissent les rapports des végétaux entre eux.

Dans la série des plantes, on remarque que sous

tous les climats elles se multiplient à profusion, envahissent le sol et se le disputent. Les plus vivaces étouffent et font disparaître les plus faibles. Il est diverses essences qui vivent en bonne harmonie, d'autres qui s'entre-détruisent; il en est qui vivent au dépens des autres, on les appelle parasites. Des plantes puissantes qui servent de soutien à des plantes faibles, finissent avec le temps par être entourées et étouffées dans les embrassements de leurs protégées.

Les plantes anciennes, en absorbant les sucs nourriciers et l'air environnant, empêchent les jeunes de la même essence de se développer. Il y a lutte, guerre entre les divers groupes de plantes, et aussi accord entre plusieurs autres.

Article II. — Des lois qui régissent les rapports des animaux.

Si l'on observe ce qui se passe entre les termes de la série animale, on remarque que les différentes catégories qui vivent en groupes séparés sont pourvues d'industries diverses, soit pour se conserver, soit pour attaquer et se défendre; ces catégories sont opposées les unes aux autres, et d'autant plus hostiles qu'elles sont plus rapprochées d'espèce.

La destinée apparente du règne animal semble n'avoir d'autre but que de se conserver et se multiplier en s'entre-dévorant. Dans les eaux, dans les airs, les animaux qui habitent ces milieux sont soumis à la même loi de destruction réciproque.

On remarque qu'une portion du règne animal qui ne se nourrit pas de l'autre, mange le règne végétal. On remarque que les carnivores sont plus féroces que les frugivores. Chaque variété de l'espèce animale a sa langue particulière qui se manifeste par des cris variés dont la signification est parfaitement comprise par les individus de la même espèce et de l'espèce ennemie.

Le nombre de ces idées animales est limitée, fixe, pour chaque variété, et n'a rapport qu'à la conservation, à la reproduction de l'individu.

En analysant les divers accords qui régissent toutes les variétés du règne animal, nous trouvons, comme dans la série des sons musicaux, trois sortes d'accord : l'accord d'*unisson* ou d'égalité entre les individus d'un même groupe, l'accord de *contraste pacifique* entre des groupes d'espèce et d'instinct différent et éloigné, l'accord de *contraire subversif* entre les groupes d'animaux à instinct rapproché.

En dernière analyse, le règne animal est distribué en séries de termes variés à instincts stationnaires régis par trois sortes d'accords, dont l'ensemble produit l'*accord unitaire harmonique en mode pacifique subversif et mixte.*

ARTICLE III. — Du règne hominal.

Nous avons déjà remarqué que les diverses catégories d'êtres sont liées entre elles par des créations ambiguës. Le système de distribution universelle étant *un,* l'observation nous montre que le règne animal se lie au règne hominal par des individus neutres ambigus, qui à l'instinct animal joignent les premiers rudiments de l'intelligence humaine. Les voyageurs trouvent dans les diverses contrées de la terre des peuplades qui forment le lien *homino-animal.* Ainsi les Boshismans, les Chichimecas de la Nouvelle-Espagne, les Topayers du Brésil, les Quaxeros de la Terre-Ferme, les Caiquas, les Moxos du Paraguay, les Niams-niams, les nègres d'Afrique, toutes ces races, par leur conformation, leurs instincts, leur manière de vivre, se lient avec les quadrumanes les plus élevés de l'échelle zoologique.

Au milieu de l'espèce humaine, on distingue trois races principales : la race nègre, la race mongole et

la race caucasienne, liées entre elles par une foule de variétés qui offrent une série très-nuancée par la couleur, les mœurs, les degrés d'intelligence et le langage. Toutes ces diverses races se divisent en familles, en tribus, en peuplades, en nations.

L'homme réunit en lui tous les modes, tous les degrés de sociabilité répandus dans le règne animal; aussi il réalise tous les genres d'association possibles. La puissance progressive se trouve graduellement distribuée parmi toutes les races et les variétés de chaque race hominale.

Il est aussi difficile de faire adopter la barbarie ou le patriarchat à certains sauvages, que de soumettre à nos usages domestiques des animaux que la nature n'a pas destinés à ce ralliement. Cette constitution de la série hominale prouve que les races principales ne sont point sorties d'un seul et même couple, mais d'autant de couples différents. L'histoire nous montre que toutes les agglomérations d'individus si variées sont constamment en guerre, qu'elles s'entre-tuent, s'entre-nuisent pour satisfaire leurs besoins, comme le pratiquent toutes les variétés du règne animal. Il y a cette différence entre l'homme et l'animal, c'est que les animaux de la même variété, de la même famille ne s'attaquent qu'exceptionnellement entre eux; tandis que dans le même groupe, dans la même variété, les sauvages s'entre-dévorent. Les individus appartenant aux nations les plus civilisées se font la guerre, c'est-à-dire s'assomment, se volent. De plus l'homme est suicide, l'animal ne l'est pas. L'homme dépasse en férocité les animaux les plus terribles. Ceux-ci ne peuvent faire usage que de leur force et des moyens d'attaque et de défense que Dieu leur a donnés; tandis que l'homme emploie son intelligence à inventer toute sorte de supplices, il crée les plus atroces raffinements de barbarie. S'il possède un idéal de bonté, il a aussi son idéal opposé de mé-

chanceté, de cruauté. L'homme réunit les deux extrêmes. Au dix-neuvième siècle, en pleine civilisation, l'ours moscovite épuise sa rage sur tout un peuple pour l'exterminer, sous le paisible regard de l'hypocrite et égoïste diplomatie.

La race caucasienne, la plus intelligente, la plus progressive, cherche à dompter, à conquérir, à soumettre par la force, par la ruse, par les moyens les plus iniques et les plus révoltants, non-seulement les groupes des races inférieures, mais ceux de sa propre race; elle est, sous ce rapport, au niveau des tribus les plus sauvages; toute la différence consiste dans l'étendue de ses prétentions, la perfection de ses moyens de destruction, ainsi que dans l'hypocrisie que met chaque nation à déguiser, à pallier l'injustice de ses agressions, en invoquant son *bon droit*, la *justice de sa cause* et la *providence!*

La race caucasienne finirait, en la supposant en paix avec elle-même, par détruire toutes celles qui refusent de subir sa loi ou qu'elle ne sait pas soumettre pacifiquement à son empire. Par cette lutte et cette destruction, elle arriverait non à l'*unité* de race, mais à la *solité*. Heureusement qu'en détruisant et en voulant dominer et soumettre les races inférieures, elle se croise avec elles, les perfectionne. Grâce à ce mélange, les races inférieures se modifient. C'est ainsi que le fléau de la guerre a son côté progressif. En continuant ainsi, la lutte et le croisement finiront par faire disparaître les antipathies, les oppositions insurmontables des races trop réfractaires à l'association.

Tant que les nations de l'Europe dite civilisée emploieront la guerre pour vider leurs différends, ou agrandir leur territoire, opprimer les peuples inférieurs en nombre et en intelligence, l'homme ne sera point sorti du règne animal. Les rois, les empereurs, les princes, les papes et les ministres politiques et reli-

gieux qui gouvernent ces sociétés, quel que soit leur génie, ne sont qu'une variété supérieure du règne animal. L'homme ne sera réellement homme que lorsque le règne de la force brutale aura disparu et sera remplacé par celui de la seule force intellectuelle, et les différends vidés par des tribunaux internationaux, basés sur une législation humanitaire.

Nous constatons comme signe précurseur du règne de l'humanité, que les hommes éminents qui gouvernent déplorent les cruelles nécessités de la guerre. Chacun rejette sur son adversaire l'odieux de la lutte. La proposition d'un congrès par Napoléon III, pour régler tous les différends européens, fera époque dans l'histoire du progrès de l'humanité.

Sous le rapport de la production, l'homme réunit en lui tous les penchants industrieux des animaux; mais, de plus, doué de la faculté d'imitation et d'une intelligence progressive, il perfectionne toutes ses œuvres; il en crée qui n'existent point dans la nature. C'est ainsi que l'homme étend son empire et est *créateur* à son tour. Si l'on cherche quel est le but qu'il veut atteindre par l'activité de ses facultés, on trouve qu'il désire se conserver et se reproduire comme tous les animaux; mais, en outre, il veut *épurer, multiplier ses plaisirs, accroître indéfiniment ses connaissances*, pour réaliser ce qu'il appelle son *bonheur*.

En résumé nous trouvons :

1° Que l'homme est lié à tous les règnes, qu'il les continue, les complète et les résume;

2° Qu'il est divisé comme eux en séries diverses, lesquelles se lient, se délient, s'aident, s'entre-nuisent et s'entre-tuent comme les animaux.

3° Outre les instincts animaux, l'homme possède une intelligence progressive qui le fait s'élever peu à peu au-dessus des règnes inférieurs sans jamais pouvoir s'en séparer complétement.

4° On reconnaît que les différentes races sont plus ou moins éducables, sociables et progressives, selon qu'elles s'éloignent ou se rapprochent des animaux les plus élevés de l'échelle zoologique. Cette puissance progressive est très-irrégulièrement répartie entre les races diverses et entre les individus de la même race, de la même tribu, de la même famille.

5° Les races supérieures en intelligence cherchent à faire servir les races inférieures à leurs jouissances, comme les variétés du règne animal, végétal et minéral. Pour y parvenir, elles emploient tous les moyens qu'elles peuvent imaginer.

6° Cette tendance instinctive et bestiale finirait par détruire toutes les races inférieures et les races supérieures elles-mêmes, sans le croisement qui mêle, confond, absorbe les vainqueurs dans les vaincus.

7° L'ensemble de tous les mouvements subversifs du règne hominal que les intelligences les plus élevées et les plus progressives déplorent et cherchent à faire cesser, ont eu pour résultat de mêler, de perfectionner les divers peuples par le croisement pendant les premières périodes de l'enfance humaine, afin de les préparer à entrer dans l'ère de paix, de concorde, et faire progresser l'humanité par l'émulation, le travail pacifique et l'emploi de tous les modes possibles d'association dans une confédération universelle de tous les peuples de la terre.

Nous avons constaté que l'homme, outre ses instincts et son intelligence progressive, est sous l'empire d'idées religieuses et morales inconnues aux animaux. Examinons cette question.

Article IV. — De la série des religions et des sectes.

En laissant de côté pour le moment les causes de la multiplicité des religions, l'histoire mentionne de nom-

breuses doctrines qui se distribuent en révélées, naturelles et mixtes, aussi variées que les races humaines. Chacune d'elles se divise en variétés qu'on peut classer par séries, comme les créations concrètes de Dieu. On remarque que toutes les religions sont hostiles entre elles, que les sectes de la même religion sont en discord permanent, et que leur haine est d'autant plus forte qu'elles sont plus rapprochées. On remarque qu'il existe des dogmes doux et féroces, des religions ambiguës, ainsi que des sectes monstres, comme, par exemple, la secte des assassins dans l'Inde.

Il est certain que des religions anciennes ont disparu comme des races d'animaux antédiluviens, que les religions se modifient, sont transformées par des révélations nouvelles. Ces changements s'opèrent à des intervalles plus ou moins éloignés. Les lois civiles et les formes politiques ayant dépendu des dogmes religieux, ces institutions politiques subissent à leur tour des modifications analogues.

Article V. — Des philosophies.

A côté des religions se produisent des doctrines philosophiques, œuvres de la raison humaine. Elles se divisent en écoles ; comme les religions, elles se nient, se critiquent, s'entre-détruisent comme ces dernières. Elles se transforment, se fusionnent, se complètent, se dégagent peu à peu de leurs erreurs. Elles donnent la mesure du degré d'intelligence des époques qui les ont vues naître, et des chefs d'école qui les ont systématisées. Ces doctrines diffèrent des religions en ce qu'elles sont variables, changeantes, suivent les progrès de l'esprit humain, dont elles sont des *à posteriori*, tandis que les religions étant censées révélées, sont des *à priori* spontanés de l'esprit divin, immuables, fixes, absolues comme la vérité même.

Les philosophies et les religions, par suite de leur prétention à posséder la vérité, sont en lutte constante ; elles se nient, s'entre-dévorent comme les sectes, comme les races animales et hominales ; elles se mêlent, se croisent et se perfectionnent mutuellement.

Article VI. — Des sciences naturelles.

Jusqu'à nos temps modernes, l'entendement humain est passé par trois régimes ; les deux premiers ont enfanté de nombreux systèmes plus ou moins fantastiques et erronés par suite de leur vicieuse méthode d'investigation. Le régime positif, avec sa méthode d'observation, d'expérience, de calcul, d'induction et d'analyse comparée, a eu aussi des systèmes, sinon illusoires, du moins fort incomplets. Il y a de nombreux points de science obscurs, inconnus, qui reposent sur des hypothèses illusoires ; mais l'intelligence s'exerçant sur des choses plus ou moins sensibles dont l'existence ne peut être contestée par personne, la science se bornant d'ailleurs à la recherche des lois et laissant de côté la question de cause première et de fin dernière, fait tous les jours des découvertes certaines.

Ce qui sépare complétement la science de la théologie et de la philosophie, et la rend réellement *infaillible*, c'est que la découverte d'une loi physique, chimique, mécanique, physiologique étant proclamée, tous les savants de la terre ne l'acceptent qu'après l'avoir vérifiée par les moyens qui ont servi à la découvrir. Cette vérification faite, tous les hommes s'inclinent devant cette conquête de l'esprit humain, y compris les philosophes et les théologiens les plus aveugles et les plus récalcitrants, qui se disputent depuis les temps historiques sur les vérités sentimentales et les vérités dites surnaturelles ou révélées. Les vérités scientifiques consistent en des lois que l'homme ne fait que

constater et découvrir. Indépendantes de sa volonté, de son intelligence, de son *imagination*, écrites par Dieu dans ses créations, elles sont évidemment *les seules vraies vérités divines*, *infaillibles*, *universelles*, *immuables*; aussi tous les hommes, dans tous les lieux, dans tous les temps, ont fini par les reconnaître et les accepter pour telles.

Ce qui distingue les corps savants des corps religieux, c'est qu'ils *n'imposent* le résultat de leurs découvertes à personne; ils les *exposent*, voilà tout. Ils ne forcent, ne persécutent, n'excluent, ne brûlent, ne damnent, n'anathématisent personne; ils propagent leurs découvertes, les appliquent à toutes les branches de l'activité humaine pour le bien de chacun et de tous. En continuant ainsi, la science, en découvrant les lois intellectuelles et morales réelles, éclipsera peu à peu et éliminera les religions et les philosophies du passé qui, par les contradictions qu'elles renferment, se détruisent elles-mêmes et hâtent leur ruine réciproque. La marche lente, sûre, libre et pacifique de la science mettra fin à toutes les luttes, à toutes les folles et vaines disputes des sectes ennemies, conduira forcément à la vérité intégrale, et par suite à la paix universelle. D'après ce court exposé, il est évident que les œuvres concrètes de Dieu et les œuvres spirituelles de l'homme sont soumises à la même loi universelle de distribution sériaire, ainsi qu'à la même loi d'accord harmonique, subversif et mixte.

Le but commun de la religion, de la philosophie et de la science, est de découvrir les meilleurs et les plus sûrs moyens pour réaliser sur la terre la plus grande somme de bonheur individuel et collectif possible, et de faire accomplir à l'humanité sa destinée.

ARTICLE VII. — De la durée de création.

Si l'on considère la durée apparente de tous les êtres de la création, on voit que depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit, tous sont soumis à une loi universelle de naissance et de mort. La puissance vitale qui les anime varie incessamment. Chaque être change de forme et d'état ; il suit à partir de sa naissance un mouvement ascendant qui se ralentit aux approches de l'apogée. Là, après un temps d'égale oscillation, commence le déclin qui amène peu à peu la caducité et la mort. Les astres et les tourbillons d'astres, avec tout ce qu'ils contiennent, subissent cette loi. Ainsi l'humanité, qui a eu son commencement sur la planète, aura son milieu et sa fin. On constate que toutes les créations en se succédant se perfectionnent insensiblement ; ainsi les couches terrestres nous montrent que les règnes primitifs ont subi de grandes modifications, puisque les derniers venus ressemblent si peu aux premiers.

Il y a donc pour les créations de la nature, l'homme compris, une loi de vie universelle, qui se manifeste par une série de degrés, de mouvements ascendants et descendants, séparés par un état stationnaire d'apogée après lequel arrive la mort, ou mieux la transformation individuelle dans la vie universelle.

CHAPITRE VIII.

De la multiplicité des religions

ARTICLE I. — Connaissance de Dieu.

L'homme ne pouvant connaître Dieu directement, a cherché à le définir par l'étude de ses œuvres. Effrayé

par la férocité de quelques animaux et par les phénomènes météorologiques, Dieu lui est apparu comme un être cruel, terrible, avide de vengeance, de carnage, et plein de haine. Pour apaiser son courroux, les premiers hommes ont adoré les instruments de sa colère, cherché à le fléchir, à l'apaiser, à le conjurer, en lui sacrifiant des victimes de choix prises dans toutes les productions de la nature, y compris l'homme même. L'astre solaire, qui par sa chaleur féconde la terre, leur est apparu comme le père de la nature : il a eu ses adorateurs et son culte. A côté des animaux féroces, il en existe de doux, de bons, qui vivent en bonne intelligence avec l'homme. Dieu leur est apparu aussi comme un être aimant, bienfaisant, doué d'une bonté paternelle. Ne pouvant comprendre comment ces deux qualités opposées pouvaient exister dans le même être, ils ont séparé ces deux aspects. C'est ainsi que dans toutes les religions on trouve les deux principes du bien et du mal, personnifiés sous la forme animale ou humaine, avec les attributs qui expriment les idées des théologiens sur la nature de Dieu. De là sont nées ces nombreuses divinités plus ou moins monstrueuses, fantastiques, que l'on trouve dans les temples répandus sur la surface de la terre, qui, par leur bizarrerie, étonnent les voyageurs.

Plus tard, quand l'intelligence a été plus développée, l'homme, en comparant ses œuvres à celles des animaux et de la nature, en réfléchissant sur son impuissance à produire aucun végétal, aucun animal, reconnaissant qu'il opérait avec la matière déjà créée, que tout son pouvoir se bornait à imiter, à modifier, à perfectionner ce qui était avant lui, il a trouvé ses propres œuvres si inférieures et si défectueuses, que le Créateur invisible lui est apparu comme un être très-supérieur.

Puisque la perfection des œuvres est proportionnelle

à l'habileté, à l'intelligence de l'ouvrier, les créations de Dieu étant infiniment supérieures à celles de l'homme, Dieu a été considéré comme une intelligence infinie.

Ne pouvant modifier la matière qu'à l'aide de sa force musculaire, Dieu, qui modifie la matière universelle et fait mouvoir des corps immenses, doit posséder une force infinie, universelle. Puisque l'homme est séparé de ses œuvres, Dieu doit, comme lui, être séparé des siennes et résider en quelque lieu. Il a supposé qu'il était au centre de l'univers (bien que l'univers ait son centre partout et sa circonférence nulle part). Comme l'œuvre n'existe qu'après et que par l'ouvrier, Dieu devait être avant l'univers créé. Cet univers peut avoir eu un commencement et peut avoir une fin, selon la volonté de son Créateur, tandis que ce dernier peut n'avoir jamais eu de commencement et n'avoir jamais de fin : il est éternel.

Dieu, pour ressembler à l'homme, doit avoir un corps limité, fini, comme le sien ; mais puisque Dieu travaille à tout et partout, ses membres doivent être partout. Dieu serait donc force universelle, pensée universelle, travailleur universel, forme universelle et forme particulière, à la fois fini, indéfini et infini.

Bien que l'homme n'ait pu concevoir Dieu que fait à son image et ressemblance, les idées d'*infinitude*, de *perfection absolue*, d'*immuabilité*, d'*universalité* qu'il lui attribue détruisent toute ressemblance, toute analogie, creusent un abîme infranchissable entre l'homme et Dieu. L'anthropomorphisme plus ou moins grossier auquel il est forcément conduit disparaît. Aussi l'intelligence, perdant toute trace, tout jalon, pour s'orienter dans son concept de Dieu, se jette dans le vague, le confus, l'indistinct : elle n'a jamais pu saisir et définir le suprême inconnaissable ; elle n'a pu créer que des *hommes-dieu*, des *idoles*. Si Dieu est partout, agit partout, est en tout, Dieu est l'ensemble de ce qui

est ; chaque chose est partie de Dieu, est Dieu : voilà le panthéisme *tout* et le panthéisme *partie*.

Après l'adoration des animaux et l'adoration du tout, l'homme a personnifié et divinisé ses passions : il a été *polythéiste*. Ces dieux ont tant fait de folies, que, fatigué de leurs sottises, l'homme les a chassés du ciel et remplacés par un seul Dieu : les peuples sont devenus *monothéistes ;* les anciens dieux et les génies ont été remplacés ou transformés en anges et en démons.

Selon les idées dominantes des divers peuples, ce Dieu unique a été tantôt brutal, jaloux, vindicatif, exterminateur des nations ; il est aussi devenu doux, humble de cœur, plein d'amour, de miséricorde, aimant la paix, recommandant la fraternité entre les hommes. Sous tous les systèmes, les deux principes du bien et du mal par rapport à l'homme n'en ont pas moins existé et semblé réunis en Dieu ; mais Dieu étant la perfection absolue, le mal ne peut être en lui, il ne peut en être la cause.

De grandes discussions se sont élevées entre les docteurs pour découvrir la cause du mal. Après des travaux et des controverses sans fin, on n'a pu s'accorder. La majorité, en Occident, a fini par attribuer la cause du mal à l'homme. Elle vient, disent-ils, de sa désobéissance aux ordres de Dieu. N'ayant pu faire accepter cette solution à la minorité des opposants, la majorité a voulu l'imposer par la violence : elle a brûlé, massacré les récalcitrants. On s'est battu à outrance. Cet argument *ad hominem* n'ayant nullement élucidé la question, on s'est lassé de ce moyen de preuve. Après les disputes sur les points fondamentaux, auxquels nul n'a jamais rien compris, sont venues les disputes sur des questions secondaires : nouvelles divisions entre les croyants au même Dieu. Ces sectes opposées se sont fait une guerre acharnée sans y voir plus clair. La lutte fratricide dure encore ; mais elle est moins meurtrière.

On a fini enfin par comprendre que, puisqu'il était impossible de convaincre ses adversaires par la persuasion, le raisonnement et les supplices, le plus sage était de laisser à chacun sa manière de comprendre, d'aimer et de servir Dieu. On a en conséquence proclamé le principe de la *liberté de conscience.* Depuis cette époque, les fanatiques, les intolérants, plus ou moins aveugles ou hypocrites et despotiques de la majorité, font tous leurs efforts pour neutraliser et détruire les conséquences de ce principe.

Les conceptions de Dieu sont très-variées; elles ne sont pas généralement admises par les croyants de la même religion ; les discussions métaphysiques de l'Eglise chrétienne sur les trois hypostases le prouvent suffisamment.

Voici les attributs que l'Eglise chrétienne donne à Dieu : « Dieu est au ciel, sur la terre, en tous lieux ; Dieu est éternel, parfait, bon, juste, sage; il connaît et sait toutes choses. » — D'après Malebranche : « Dieu est celui qui est, c'est-à-dire l'être qui renferme dans son essence tout ce qu'il y a de réalité ou de perfection dans tous les êtres, l'être infini en tout sens, en un mot, l'être. »

Selon les théologiens, « Dieu est dans tout être réellement et substantiellement; donc si Dieu est dans cette pierre, je le touche implicitement en la touchant; non-seulement Dieu est dans tout être, mais il opère en tout opérant, dit saint Thomas d'Aquin. »

Dieu, dit le catéchisme, « est un esprit infiniment parfait, éternel, immense, créateur, conservateur, et souverain Seigneur de toutes choses.

» Dieu n'a pas de corps; il est pur esprit; nous ne pouvons ni le voir ni le toucher.

» Dieu voit tout ensemble : le présent, le passé, l'avenir, et jusqu'à nos plus secrètes pensées.

» Dieu peut faire tout ce qu'il lui plaît, sans aucune peine et par sa seule volonté. »

De nos jours, Charles Fourier a donné à Dieu des attributs plus précis, plus complets.

Les voici :

Attribution radicale	Direction du mouvement.
Attributs primaires.	Economie du ressort. Justice distributive. Universalité de providence.
Attribution pivotale.	Unité de système.

Il ajoute encore :

La distribution exclusive de l'attraction ;

L'impulsion géométrique en passionnel et matériel ;

L'impulsion répercutée par entrave ;

L'infini en ses propriétés.

Les controverses sans fin, les désordres que ces questions ont occasionnés dans les sociétés, prouvent assez que l'intelligence humaine n'est pas faite pour connaître le *suprême inconnaissable* auquel les dogmes et les cultes divers paraissent fort indifférents ; car il se laisse adorer sans opposition aucune, selon le bon plaisir des diverses sociétés de la terre.

Il est parfaitement certain que l'homme n'a pu donner une idée quelconque de Dieu, qu'à la condition de réunir les idées plus ou moins fantastiques qu'il s'en est faites avec celles qu'il a de lui-même, qui sont encore loin d'être exemptes d'erreurs. Il en est résulté des conceptions où l'élément humain a si bien dominé l'élément divin, qu'en fait l'homme a usurpé la place de Dieu ; et que ce que les théologiens de toutes les religions décorent du titre ambitieux de science de Dieu, n'est que le recueil des hypothèses, des divagations des extravagances de l'imagination humaine sur Dieu.

Article II. — Des hypothèses sur l'immortalité de l'âme.

Les conditions physiologiques et psychologiques de l'immortalité sont loin d'être admises par tous les hommes; car elles ne peuvent ni s'observer, ni s'expérimenter, ni s'expliquer et se démontrer. D'après la doctrine chrétienne, la *puissance*, l'*activité*, l'*être*, l'*esprit* réside dans une substance *indivisible*, *immatérielle*, qui a été appelée âme. Cette âme sort du néant, pénètre, s'empare, s'unit à chaque organisme naissant pour en faire son instrument de vie terrestre; puis, quand cet organisme est usé après avoir subi, participé et éprouvé toutes les vicissitudes du corps, l'âme l'abandonne comme une vieille guenille hors de service, pour aller jouir de la vue de Dieu ou souffrir, dans un lieu appelé ciel et enfer, du bonheur ou du malheur éternel, selon qu'elle a bien ou mal mérité par les actes de sa vie terrestre. Cet *esprit*, cette *aura*, cette *âme* indivisible, immatérielle, est un dogme qui pour les uns est resplendissant de lumière, pour d'autres plein de ténèbres. Cette âme immatérielle, qui se sépare entièrement du corps à la mort en conservant néanmoins l'intégrité du moi résultant de l'union du corps et de l'âme, a été considérée par quelques philosophes comme un rêve, une chimère; car en donnant à la substance immatérielle les attributs et les qualités résultant de son union avec la substance matérielle, on refait ainsi l'homme corporel, limité divisible comme l'individu terrestre. Ces spiritualistes font en fait du matérialisme, et n'ont de spiritualistes que le nom; ils tournent constamment dans une naïve pétition de principe, sans pouvoir et savoir en sortir. A toutes les questions adressées aux théologiens sur le comment des rapports de l'âme et du corps, le moment où elle s'unit à lui, celui où elle s'en sépare, le lieu de sa de-

meure supramondaine, et tant d'autres questions de ce genre, ils répondent que c'est un *mystère* impénétrable que l'on doit croire, qu'il est bon de croire, qu'on ne doit pas chercher à pénétrer, à expliquer par les lumières de la raison, mais accepter par intuition sentimentale, avec une foi aveugle et d'après la tradition. Ils disent que cette vérité de sentiment est aussi certaine que la vérité scientifique, et que puisque toutes nos tendances correspondent à une réalité, celle-ci doit avoir la sienne, bien que l'homme n'ait jamais pu, comme le dit Pascal, « concevoir ce que c'est qu'un corps, et encore moins ce que c'est qu'un esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni à un esprit. » L'homme croit si aisément ce qu'il désire, que cette opinion a paru suffisamment motivée par l'assentiment et le désir des hommes pour devenir une des bases de doctrines religieuses. Cette aspiration à l'immortalité n'est pas universelle ; elle est fort inégalement distribuée parmi les races humaines ; les peuplades les plus sauvages ne se préoccupent nullement de leur avenir supramondain ; parmi les civilisés, il est un assez bon nombre de sauvages sous ce rapport.

Article III. — Des cultes.

Dieu étant considéré comme la puissance suprême, a été comparé à un puissant monarque à qui ses sujets doivent rendre des hommages et le combler d'honneurs. Les sujets, pour obtenir ses faveurs, ses dons et ses grâces, doivent lui adresser leurs prières, leurs suppliques avec les formes de la plus respectueuse et plus fervente vénération.

Les chefs de toute religion représentant Dieu sur la terre, ont dû avoir leur palais, leurs ministres et une cour comme les rois politiques, ainsi qu'un cérémonial qui donnât la plus haute idée possible de leur puissance.

Les sacerdoces ont de tout temps été institués pour être les ministres de Dieu et ses intermédiaires entre lui et le reste des mortels. Eux seuls ont eu le privilége et le droit de recevoir, de comprendre, d'interpréter, d'enseigner la parole et les commandements de Dieu.

L'homme étant naturellement *éducable*, on a cherché à l'assouplir, à l'élever de manière à le faire fonctionner et obéir aux prescriptions exigées par les diverses doctrines. Les *bons* ont été les sujets dont l'organisme physique et spirituel se prêtait le mieux à jouer le rôle exigé par la conception du révélateur. Ceux qui ne suivaient pas exactement les enseignements, ont été considérés comme des sujets médiocres, les récalcitrants étaient qualifiés de *méchants,* d'*athées,* d'*antireligieux,* C'est ainsi que dans toutes les religions il y a eu peu d'*élus* et un grand nombre de *réprouvés*, un *monde sacré* et un *monde profane.*

Pour les croyants de chacune des religions, leur Dieu est naturellement le seul vrai Dieu, celui des autres religions est faux ; car chaque révélateur comprend qu'il ne peut y avoir qu'un seul vrai Dieu ; en sorte qu'au point de vue général des religions, Dieu est *un* et *divers,* et non *multiple.* Chaque secte, intimement convaincue et persuadée qu'elle possède la *vérité* et toute la *vérité,* a dû être intolérante pour toutes les autres croyances et les exclure comme fausses, et dans son aveugle fanatisme les combattre à outrance, chercher à exterminer ces incroyants comme ennemis de Dieu.

Les sacerdoces étant composés d'hommes ayant, comme tous les autres, les mêmes passions à satisfaire, leur intelligence plus développée, mieux cultivée, plus subtile, se sont étudiés dans tous les temps à trouver les moyens les plus sûrs, les plus fructueux pour les satisfaire. L'industrie sacerdotale a spéculé principalement sur l'ignorance, la crédulité et la misère des masses,

dans tous les temps, dans tous les lieux ; elle a exploité cet inépuisable filon ; aussi est-elle ennemie née de la lumière, de la liberté et de la richesse générale.

Les masses misérables sont naturellement avides des biens qui leur manquent et essentiellement mendiantes. Dieu étant supposé infiniment bon, riche, puissant, dispensateur de tous les biens, les sacerdoces ont persuadé et enseigné aux peuples qu'en se conduisant comme ils le prescrivaient, Dieu leur accorderait par leur intermédiaire toutes les faveurs, toutes les grâces désirées sur la terre et au ciel.

Un Dieu que l'homme ne ferait que contempler, admirer, adorer et remercier des dons qu'il lui a faits par sa création, qui n'aurait rien à accorder aux désirs particuliers de chaque suppliant plein de convoitise, ne serait pour les masses qu'un Dieu-soliveau impuissant, glacé, sans cœur, sans entrailles, digne de mépris. *L'homme ne donne rien pour rien.*

Ce Dieu ne peut convenir qu'à des intelligences cultivées. Aussi l'industrie sacerdotale, très-ingénieuse pour tout immobiliser, ne chômera pas de longtemps.

L'idéal de tous les sacerdoces a été de tous les temps la *théocratie universelle.* Le représentant de Dieu sur la terre devait être au-dessus des rois, les nommer, les dominer, les diriger ; ceux-ci, être ses lieutenants. Les sacerdoces aveuglés par leur orgueil et leur ambition, la vraie justice a été remplacée par leur égoïsme corporatif. Au moyen des sophismes les plus ingénieux, les plus captieux, Dieu a été rendu solidaire et complice des entreprises les plus iniques, les plus téméraires, les plus immorales ; toutes les ressources de leur puissance, de leur science, de leur influence ont été mises en jeu pour réaliser le magnifique et sublime rêve de la domination universelle.

C'est ainsi que tout en soulageant les souffrances humaines, en soutenant l'espérance et la foi en Dieu,

sans s'en apercevoir, sans le vouloir, les sacerdoces ont toujours fini par diviniser leurs idées, leurs sentiments et leurs intérêts exclusifs, les ont fait adorer par les simples d'esprit et de cœur, pour la plus grande gloire, non de Dieu et de l'humanité, mais de leur prospérité individuelle et corporative. Voilà comment, sous le monothéisme, le fétichisme et le polythéisme ont toujours existé.

Il est essentiel de ne jamais oublier qu'autre chose est le *sentiment religieux inné dans l'homme*, autre chose sont *les formes variées sous lesquelles ce sentiment se révèle*, et autre chose sont *les intérêts des castes sacerdotales*. Ces méprises, ces confusions ont contribué à tout bouleverser; elles continuent encore leurs ravages.

La seule manière digne des hommes éclairés d'entrer en rapport avec Dieu, serait de se borner à admirer, à contempler, à étudier les merveilles de la création, de découvrir les lois qui les régissent, de le remercier, par des actions de grâce, de toutes les richesses qu'il a mises en eux et hors d'eux, de toute éternité, pour les rendre libres et heureux, comme ils peuvent l'être sur leur globe, avec l'organisme et l'entendement qu'il leur a donnés. Puisque aimer et servir son prochain, c'est aussi aimer et servir Dieu; puisque nous sommes certains de pouvoir, en cherchant, connaître l'homme, ainsi que les moyens de nous aimer de mieux en mieux les uns les autres; en agissant ainsi, nous sommes sûrs d'aimer et de servir Dieu, comme il nous est possible de le faire et comme il l'a voulu : *Aide-toi, le ciel t'a aidé, t'aide et t'aidera éternellement.*

CHAPITRE IX.

De la vérité religieuse.

ARTICLE I. — Cause des disputes séculaires entre les diverses religions.

Un phénomène des plus curieux et des plus déplorables aussi, se passe dans l'entendement humain relativement à la foi religieuse. C'est que chacune des religions qui dirigent une partie de l'humanité prétend, comme nous venons de le dire, être seule en possession de *la vérité* et de *toute la vérité*, et que les autres sont fausses et dans l'erreur.

Si au milieu de toutes les religions une seule était en possession de la vérité absolue et qu'elle eût été révélée directement par Dieu à un individu, à un seul peuple, Dieu aurait eu moins de prévoyance, moins de sollicitude pour les hommes que pour les animaux; car, tandis qu'il aurait donné à chaque animal tous les pouvoirs nécessaires pour accomplir sa destinée, ce même Dieu aurait laissé l'immense majorité des hommes sans lumière religieuse et morale, incapables de se conduire et de vivre entre eux. Dieu serait ainsi sans justice, sans bonté, sans sagesse, sans prévoyance, sans universalité; son intelligence serait au-dessous de celle de l'homme.

Si toutes les religions sont fausses moins une, comment l'erreur aurait-elle pu diriger pendant tant de siècles la majeure partie du genre humain aussi bien que la vraie et unique religion. Comment peut-on reconnaître la vraie des fausses si les effets dans la religion réputée seule vraie sont les mêmes que ceux qu'on observe dans toutes les fausses. L'expérience prouve que la perfidie, le mensonge, l'injustice, le vol, l'assassinat, le carnage, tous les crimes existent chez

les peuples où est censé régner la vraie vérité divine, comme chez tous les autres; il faudrait admettre que la vraie révélation ne sert à rien, ou qu'elle n'est pas plus vraie que les autres, ou bien qu'elle est fort incomplète.

De plus, on observe que chaque religion est divisée en sectes hostiles qui ne s'accordent nullement sur l'interprétation et l'explication de leur verbe. Pourquoi celle qui est la seule réputée vraie, est-elle dans le même cas? Sur quoi se fonde-t-elle pour se prétendre seule vraie, à l'exclusion des autres qui ont la même prétention? puisque au fond la vie pratique n'offre pas de différence radicale. Puisque en fait il y a autant d'affirmations que de négations, on serait en droit de conclure que la vérité n'est nulle part, ou que l'erreur et la vérité sont confondues, mêlées, que l'humanité croupit et se débat dans un malentendu général sans savoir et pouvoir en sortir; tâchons de découvrir la cause de ce chaos.

Par qui se font les communications divines? Par des hommes appelés *illuminés*, *prophètes*, *hommes-dieu*, qui s'expriment dans la langue des peuples au milieu desquels ils sont nés. Par qui se font les interprétations, les explications de ces verbes révélés? Par des docteurs ou des réunions de docteurs qui ignorent la plupart du temps la langue du révélateur, langue qui change et se modifie avec le temps. Ces docteurs discutent et disputent longuement sur le vrai sens à donner à la parole divine, toujours vague, confuse, mystérieuse, qui se prête à de nombreuses interprétations. Ces docteurs, ne pouvant manifester que ce qu'ils conçoivent, que ce qu'ils comprennent, leurs interprétations ne peuvent qu'être proportionnelles à leur degré d'intelligence individuelle et aux connaissances générales de leur époque. Si bien qu'en fait, la vérité religieuse n'est que ce qu'elle paraît être à un moment donné du mou-

vement de l'intelligence humaine. En sorte qu'en supposant la révélation primitive directement divine, elle finit toujours par devenir purement humaine; d'où il suit que les religions et les philosophies ne sont que des hypothèses spontanées ou réfléchies de l'esprit humain sur Dieu, la nature et l'homme, envisagées à des points de vue différents.

Il est certain que la raison humaine a produit des systèmes religieux et politiques qui ont eu puissance de réunir et de faire vivre en société des hommes entre eux comme les doctrines révélées.

Il est certain que quelle qu'ait été la puissance des prophètes, des illuminés, des hommes-Dieu, nul n'a pu créer le moindre minéral, le moindre végétal et le moindre animal, ni faire des lois différentes de celles qui gouvernent le monde cosmique.

Si les religions ont pour mission de diriger, de régler les désirs, les sentiments, les actions de l'homme au moyen d'un sacerdoce, les individus qui suivent les prescriptions ordonnées, avec la soumission aveugle qu'exigent ces ministres, n'ont aucun besoin de leur raison; ils passent à l'état de machines, d'automates, leurs facultés intellectuelles tombent dans l'inertie, ils descendent au niveau de la brute.

Si c'eût été l'intention de Dieu, il aurait péché contre l'économie de ressorts, il serait inconséquent; car il eût doté l'homme d'une puissance inutile, ce qui ne peut être.

Si Dieu avait voulu révéler directement la loi religieuse aux hommes, son langage eût été clair, précis; il eût, comme pour les animaux, déterminé leurs mœurs, leurs habitudes, leurs penchants, indiqué le culte qui lui était agréable. Il n'aurait pas laissé à quelques hommes plus ou moins intelligents le soin d'interpréter sa pensée dans une langue sujette au changement, aux altérations volontaires ou non des traducteurs plus ou

moins ignorants, plus ou moins intéressés à modifier le texte primitif, pour y substituer des lois particulières, les faire servir à soumettre leurs semblables à un joug prétendu divin, qui permît à une minorité ambitieuse, égoïste et hypocrite de tenir les masses dans une enfance éternelle, immobiliser, pétrifier l'intelligence humaine que Dieu a fait progressive. C'est ce qui a eu lieu chez tous les peuples dominés par la théocratie.

Dieu, en donnant la raison à l'homme, a donc voulu qu'il n'acceptât aucune loi religieuse ou morale sans en comprendre l'utilité, la convenance, la justice, le but individuel et collectif.

L'étude des révélations prouve d'ailleurs que les doctrines données comme des créations spontanées, inspirées par Dieu, sont des doctrines antérieures, modifiées par l'intelligence humaine pour les rendre plus conformes aux changements survenus dans les mœurs, les idées des sociétés.

Article II. — La révélation est permanente et immanente dans l'homme; il est imparfait, perfectible, et non déchu.

Des philosophes ont admis la nécessité d'une première révélation, parce que, disent-ils, l'homme eût été incapable, à son apparition sur la terre, de se conserver, de se conduire ; il a donc fallu, disent-ils, qu'en l'absence d'un père et d'une mère, Dieu ou un ange ait été le premier guide, le premier instituteur de l'homme.

Le principe d'*unité de système en création et en distribution d'impulsions*, ainsi que tous les attributs qu'on donne à Dieu, repoussent l'hypothèse des communications verbales, divines, directes. En effet, qui a enseigné aux molécules de la matière à choisir, pour former un corps, telle molécule plutôt que telle autre? Qui a enseigné aux plantes les actes qu'elles accomplissent pour

se conserver et se reproduire? Qui a enseigné aux abeilles, aux castors, aux araignées, à l'innombrable quantité d'animaux qui couvrent la terre les moyens si ingénieux de construire leur demeure, tendre des piéges pour se procurer leur nourriture? Qui a enseigné aux oiseaux, aux poissons à traverser l'espace et à venir périodiquement et régulièrement aux mêmes lieux? Il a fallu des milliers d'années d'observation à l'homme pour découvrir la boussole, instrument artificiel que ces animaux possèdent organiquement. Qui a enseigné à tous ces animaux la signification des cris divers qui servent à communiquer leurs idées, leurs sensations et leurs émotions? Evidemment, c'est Dieu. Le Créateur a déposé au fond de l'organisme de chaque être le germe de ce qu'il doit devenir pendant son existence individuelle et collective. L'*unité de système*, en création, exige que Dieu en ait agi de même pour l'homme. Il l'a créé avec les facultés inhérentes à son espèce. Le germe de toutes ces facultés est inné en lui comme pour toutes les autres créations. Dieu ne déroge point à ses principes éternels, immuables, en faveur d'aucune créature; de pareils moyens sont au-dessous de sa puissance, de sa sagesse infinie.

Tous les développements ultérieurs de l'homme sont dus, non à une intervention directe et successive de Dieu révélant à des époques indéterminées ce que l'homme doit faire, doit croire, comme fait un pédagogue dans l'âge mûr qui initie à la vie un être faible et ignorant de son espèce, mais bien par les virtualités intimes de ses facultés progressives; car l'homme renferme en lui tous les éléments primitifs de toute science.

L'homme pouvant communiquer et transmettre de génération en génération ses connaissances acquises, vraies ou erronées, a marché, quelles qu'aient été ses déviations, ses rétrogradations momentanées, vers une

forme de société supérieure qui le rapproche peu à peu, à son insu, de la forme sociale assignée par Dieu à l'humanité.

La révélation divine est permanente, continue; chaque homme, chaque être a sa révélation interne, particulière, à laquelle il obéit et se trouve d'accord avec Dieu. Elle se manifeste par les désirs, les aspirations, les penchants, les besoins par toutes les forces passionnelles qui constituent son être. C'est le flambeau qu'apporte tout homme en naissant; lumière claire, pâle ou obscure, directe ou réfléchie, réfractée ou difractée, distribuée, en intensités, en qualités diverses parmi les hommes, proportionnelle, corrélative à leur tempérament, à leur caractère et à la fonction que chaque être est appelé à remplir dans le concert universel. Ces facultés innées se développent progressivement, par leur force propre, au milieu des actions et des réactions sociales et climatériques. Voilà le seul système de révélation digne de la puissance et de la sagesse infinie de Dieu; voilà la parole, la langue divine par excellence; elle est de tous les temps, de tous les lieux; elle n'est point articulée par des cris et des sons oraux, comme chez les animaux et chez l'homme; elle est hiéroglyphique, analogique, mathématique. Les idées divines se manifestent par des forces, des impulsions variées qui s'opposent les unes aux autres, selon des lois abstraites que l'homme est appelé à découvrir, lois qui indiquent sûrement le désir, les besoins à satisfaire, la direction, la tendance finale de la destinée individuelle et collective. De même qu'en découvrant dans des fouilles un ustensile qui a servi il y a quelques milliers d'années à des générations disparues, on peut par sa matière, par sa forme, par sa dimension et toutes ses qualités physiques, reconnaître l'usage auquel il a servi, le besoin, le plaisir, la passion qu'il a eu à satisfaire, le degré d'intelligence

de l'ouvrier qui l'a exécuté ; de même toute création divine a son utilité, son emploi, sa fonction. L'homme, en découvrant peu à peu le pourquoi de ce qui est et la loi qui préside aux modifications de tout ce qui est, de tout ce qu'il ressent, s'initie peu à peu au plan du Créateur et devient son coopérateur de plus en plus intelligent, sans qu'il soit besoin de connaître l'essence de chaque chose et son mode particulier de création.

D'après ces considérations, on peut conclure aussi que tout ce qui est, quelque mauvais, inutile, contradictoire, discordant que cela soit *relativement à nous*, est *bon*, *utile, nécessaire* au point de vue de l'ordre universel ou divin ; et puisque l'homme et toutes les facultés qu'il possède sont données par Dieu, leurs effets *bons ou mauvais* au point de *vue humain* étant prévus, voulus et reconnus nécessaires par Dieu, l'homme, déclaré nativement *pervers, méchant, déchu*, est tel qu'il doit être pour remplir les vues de Dieu et accomplir sa destinée. La *perfection,* telle que l'imaginent les docteurs humains, serait une *imperfection* pour Dieu.

L'homme est donc imparfait, mais perfectible indéfiniment, et non déchu.

Article III. — Toutes les religions sont relativement bonnes. Leur supériorité se mesure au degré de puissance progressive qu'elles recèlent.

Les doctrines religieuses et philosophiques étant un effet des facultés intellectuelles de l'homme plus ou moins bornées, plus ou moins étendues, tout en agissant sous l'impulsion de la puissance divine, ont néanmoins le pouvoir de lui résister, de la contrarier jusqu'à un certain point. C'est ce pouvoir que l'homme appelle sa liberté. Ne pouvant d'ailleurs dans son entendement que réfléchir, imiter les créations concrètes et abstraites de Dieu, toutes les doctrines philosophiques et religieuses n'ont fait que réaliser par leur nom-

bre, leur variété, leurs accords, la loi sérielle de distribution et de transformation à laquelle tout est soumis. Chaque philosophie, chaque religion doit renfermer un des aspects de la vérité, *une et variée* au même titre que la série des animaux doux et féroces manifeste des vérités partielles de Dieu, lesquelles ont leur utilité, leurs fonctions dans l'ordre des causes et des fins de la création. La différence qui sépare l'homme des animaux, c'est que les lois qui gouvernent les règnes inférieurs sont fixes, invariables et dictées par Dieu, tandis que l'homme est destiné à chercher, à découvrir par les efforts de son intelligence, au milieu de la vie universelle *immuable et changeante*, les lois particulières correspondantes aux diverses phases et périodes que l'humanité doit parcourir. Ainsi tous les systèmes religieux et philosophiques sont des moyens plus ou moins intelligents, trouvés par l'homme dans le but de satisfaire ses désirs.

Par cela seul que ces systèmes ont eu la puissance de réunir et de faire vivre plus ou moins bien et plus ou moins longuement une portion de l'humanité, ils doivent renfermer une portion de la vérité religieuse et morale. Ils sont adéquats et convenants en partie aux besoins fondamentaux de l'homme. Sans cette condition, ils auraient été impuissants et n'auraient pu se maintenir. Toutes les religions sont donc relativement bonnes, mais elles n'ont pas toutes la même importance, la même puissance progressive. Sous ce rapport il y a inégalité, hiérarchie entre elles.

Si l'on s'en tient aux trois grandes religions qui se partagent le monde des esprits et des cœurs, la religion judéo-chrétienne, qui a la prétention de devenir universelle, est loin d'atteindre son but, d'après les statistiques les plus récentes. L'Eglise romaine ne règne que sur 139 millions d'âmes; — l'Eglise grecque, 62 millions; — l'Eglise réformée, 59 millions; — total, 260 millions.

Le judaïsme, 4 millions; — l'islamisme 14 millions; — le boudhisme, 170 millions: — le magisme, le culte des esprits, le fétichisme, 147 millions. — Ces chiffres, comme on le pense, ne peuvent guère être exacts si la masse du genre humain s'élève, comme on le prétend en ce moment, à 900 millions.

Il faut reconnaître que les peuples chrétiens, par leur intelligence et leur activité, sont supérieurs à tous les autres qu'ils cherchent à soumettre à leur loi.

Si la tendance universelle du genre humain gravite vers le bonheur, si l'homme fait consister le bonheur dans la satisfaction intégrale de toutes ses manières d'être, puisque chaque système religieux a la prétention de faire atteindre ce but à l'homme, en le soumettant à des régimes si divers, si opposés, ils ont chacun de grandes réformes à opérer pour accomplir leur mission. La première et indispensable condition est de *connaître l'homme naturel*, l'homme *selon Dieu*, et non l'homme inventé et faussé par chaque religion; puis de déterminer les lois générales et particulières convenant aux passions qui prédominent dans chaque race, renoncer à la force, à la ruse, au mensonge, et n'employer que l'éducation, l'instruction, la persuasion, les relations industrielles et commerciales. Puisque Dieu a subordonné tous les règnes inférieurs à la puissance de l'homme, il veut par conséquent qu'il détruise, dompte et approprie toutes ces créations à ses besoins, bien que tous ces êtres soient des verbes *directement divins*; à plus forte raison l'homme doit-il modifier, transformer, détruire des doctrines religieuses, œuvres de l'intelligence humaine, qui entravent sa marche et l'empêchent de suivre le chemin qui le conduit vers une société meilleure. L'histoire nous montre, en effet, que les religions à principe, soi-disant immuables, changent malgré les efforts des ministres religieux. Ainsi les luttes des religions entre elles, celles des sectes de la même

11

religion, les luttes des systèmes philosophiques entre eux, la critique de toutes les religions par la philosophie, les découvertes de la science et de l'industrie sont l'aiguillon par excellence de tous les progrès. Dans cette guerre civile universelle, où tout s'entre-choque, se brise, se froisse, se polit, se tamise, l'intelligence dégage peu à peu du milieu de ce chaos les lois des rapports humains. Cette guerre ne s'apaisera que lorsque la vérité intégrale sera sinon trouvée, du moins assez élucidée pour que la philosophie, la religion et la science, cessant leur lutte subversive, réunissent leurs efforts pour entrer dans les voies pacifiques des destinées humaines.

La rédemption ou mieux la terrible et sévère éducation du genre humain se fait, comme on voit, par deux guides en apparence contraires et hostiles. La victoire, dans tous les temps et dans tous les lieux, a toujours fini par appartenir aux vivants progressifs sur les morts stationnaires et rétrogrades. Aussi ces bornes aveugles et égoïstes pleurent, se lamentent, toujours en maudissant, en injuriant, en torturant, en crucifiant les novateurs. C'est ainsi que les initiés ont toujours commencé par tuer leurs initiateurs pour ensuite les adorer.

Nos six mille ans d'histoire ne sont au fond que l'exposé des luttes, des révoltes, des protestations, des pouvoirs irréductibles, incompressibles de la nature de l'homme contre les obstacles plus ou moins faibles, plus ou moins intelligents, plus ou moins justes, élevés par une minorité de législateurs politiques et religieux, pour gouverner leurs semblables en les faisant servir à leur prospérité exclusive.

Terminons ce chapitre en présentant d'une manière plus simple, plus frappante, la cause de la diversité des croyances.

Un roi puissant ayant entendu parler vaguement de l'existence d'un monument, situé au milieu d'une forêt

vierge faisant partie de ses États, voulut éclaircir le fait. Il choisit en conséquence trois personnages des plus intelligents, des plus intrépides et des plus dignes de confiance de son royaume pour aller à la découverte du monument.

Les explorateurs partirent et pénétrèrent dans la forêt par trois directions différentes. Disons de suite ce qu'était ce monument : il consistait en une immense sphère, ayant un tiers de sa surface bleue, la seconde rouge, la troisième jaune.

Les trois chercheurs arrivèrent, à travers mille obstacles, sur le bord d'un lac large et profond, qu'ils ne purent traverser. Le monument était au centre d'une île. Ils se trouvèrent placés de manière à ce que chacun ne pouvait apercevoir qu'une des trois tranches colorées. Les explorateurs, après avoir bien examiné la sphère, retournèrent à la capitale. Le roi, instruit de leur retour, les fit appeler séparément. Le premier dit au roi : J'ai vu une sphère bleue ; le second affirma avoir vu une sphère rouge ; le troisième déclara avoir vu une sphère jaune. Il est évident que chacun avait dit vrai ; mais pour le roi il n'en était pas de même. Il trouvait que ces émissaires étaient d'accord sur la forme et nullement sur la couleur. Cette appréciation lui parut fort étrange. Il réunit ces trois philosophes pour s'entendre entre eux. Chacun affirma, avec la plus parfaite assurance, sa première déclaration. Une discussion s'engagea ; ils s'accusèrent réciproquement d'illusion, d'erreur, de mensonge, de mauvaise foi ; ils s'animèrent au point que le roi dut interposer son autorité pour les empêcher d'en venir à une lutte.

Distinguons ces trois antagonistes en *bleuiste*, en *rougiste* et en *jauniste*. Le roi, voulant s'assurer par lui-même de la vérité, demanda au bleuiste de le conduire au monument. Ce dernier, suivi de Sa Majesté, fut assez heureux pour reprendre le même chemin et

arriver au lieu où il était déjà parvenu. Le roi reconnut que le bleuiste avait dit vrai. A son retour, il fait venir le rougiste et le jauniste et leur déclare qu'il a vu comme son guide une sphère bleue. Ceux-ci soutinrent chacun leur première appréciation, et prièrent le roi de leur accorder aussi la faveur de les suivre, pour s'assurer de la vérité de leur déclaration. Le monarque accompagna d'abord le rougiste, qui après être entré par le même endroit de la forêt, s'écarte peu à peu de son premier chemin sans s'en apercevoir ; il arrive au point de vue du bleuiste. Eh bien ! lui dit le roi, vous voyez bien que vous vous êtes trompé : il n'y a pas la moindre apparence de rouge. Le rougiste, étonné d'un changement dont il ne peut se rendre compte, n'en affirme pas moins avoir vu cette surface rouge à son premier voyage. Sa Majesté suit le jauniste auquel arrive la même aventure. Le roi donne par conséquent pleine raison au bleuiste. Considérant les deux autres philosophes comme des visionnaires, il les engage à partager la manière de voir du bleuiste ; mais parfaitement convaincus de la réalité de leur première vision, ils refusent et jurent avoir vu l'un jaune, l'autre rouge. Ils déclarent que rien au monde ne les fera changer d'opinion et de croyance. Alors le roi courroucé les traite d'imposteurs, les emprisonne, les persécute, etc.

Deux rois voisins, apprenant ce qui se passait, désirant à leur tour visiter le monument qui révolutionnait les esprits, voulurent faire la même exploration ; mais au lieu d'arriver au point de vue bleu, l'un arriva au point de vue rouge, l'autre au point de vue jaune. Il se forma ainsi trois sociétés à croyance différente. Chacune d'elle soutint sa *vérité*, et déclara que les deux autres étaient dans l'erreur. Elles s'accusèrent réciproquement de mensonge, d'imposture, de charlatanisme, finirent par se battre et cherchèrent à s'exterminer,

pour soutenir leur vérité *partielle* qu'ils prétendirent être *la seule vérité* et *toute la vérité.*

Voilà comment, depuis qu'il existe des hommes sur la terre, ils ont procédé à la recherche de la vérité et l'ont soutenue.

A force de réfléchir sur un phénomène aussi extraordinaire, quelques penseurs, aidés de tous les travaux de leurs devanciers, se dirigèrent vers le lac; se mirent résolûment à abattre les inextricables broussailles qui encombraient ses bords. Après de nombreux et pénibles efforts, ils parvinrent à en faire le tour et à pouvoir étudier le monument *sous tous ses aspects.* Ils finirent par reconnaître et s'assurer que la surface de la sphère était divisée en trois portions égales et de couleur différente. Ils proclamèrent leur découverte, invitèrent les trois sectes à faire comme eux le tour du monument et à reconnaître la cause de leurs erreurs et de leurs disputes. Ils se convainquirent que la vérité consistait dans *la triple variété colorifique dans l'unité de forme sphérique.* Tous furent d'accord et s'embrassèrent. Ils comprirent qu'avec la *vérité partielle* qu'ils avaient eu *raison d'affirmer,* et pour laquelle tant de croyants étaient morts martyrs, ils avaient enfin reconnu *la vérité intégrale,* qui seule constitue la *vérité.*

La sphère, c'est Dieu; les trois tranches à couleur variée sont les aspects différents sous lesquels l'intelligence humaine envisage toute chose. Multipliez les tranches en leur donnant des nuances particulières, vous aurez la série de la variété des sectes religieuses qu'on trouve dans chaque religion, dont l'ensemble général réalise la *religion universelle.*

Malheureusement et heureusement aussi, il y a des chercheurs qui ne sont jamais satisfaits; les plus difficiles, les plus exigeants firent observer qu'on s'était arrêté à la connaissance de la forme et de la couleur du

monument, de sa seule surface, qu'on ignorait la nature de la matière dont il était formé. On traversa le lac, on examina sa substance, on reconnut que la sphère était en granit. Mais on voulut aller plus avant, on demanda ce qu'était le granit, la *matière en soi*. Après des discussions sans fin, on ne put rien dire de satisfaisant; on reconnut qu'il était impossible à l'homme de tout connaître, qu'il resterait toujours du mystérieux, de l'inconnu, de l'inconnaissable à la compréhension humaine.

Cette certitude acquise, les plus sages convinrent qu'il était bon de laisser à chacun la liberté de *chercher*, de *conjecturer*, de *rêver*. Comme l'expérience du passé avait appris à se méfier des jugements portés *à priori*, on convint de *tolérer* ce genre de recherches sans jamais se brouiller, et surtout de se battre pour soutenir les romans qu'il plairait à la folle du logis d'inventer. Quand la majorité des hommes en sera arrivée là, l'âge d'or pressenti commencera à se réaliser; les disputes et les boucheries d'hommes pour les questions au-dessus de la compréhension humaine toucheront à leur fin, ainsi que toutes les superstitions. Le sentiment religieux, dégagé de toutes ses fantastiques visions, s'élèvera à un idéal de beauté et de grandeur inconnu à tout le passé de l'humanité.

CHAPITRE X.

Moyens employés jusqu'à ce jour pour accorder les hommes entre eux.

ARTICLE I. — Des lois civiles.

Dans les relations de l'homme avec les substances alimentaires, dans celles de ses autres sens avec leurs

excitants particuliers, chacun est seul juge des sensations agréables ou désagréables qu'il éprouve, ainsi que des moyens qu'il emploie pour les modifier. Aussi il ne faut, selon le proverbe, *disputer sur les goûts et les couleurs*. Chaque homme, sous ce rapport, est sa propre *unité de mesure*. Le raffinement et le perfectionnement de ses impressions se fait insensiblement par l'éducation et l'influence du milieu social où il vit. Ainsi telle chose, telle coutume, telle mode qui d'abord nous est désagréable, que nous trouvons incommode, ridicule, finit, sinon par nous plaire, du moins par devenir supportable. *L'habitude modifie et assouplit notre nature.*

Dans les rapports entre personnes, on ne se trouve plus en face de la matière inorganique. Chacun voudrait bien disposer des besoins, des penchants, des affections d'autrui pour les faire servir à sa satisfaction personnelle. On cherche bien à persuader ceux qui nous entourent qu'ils seront heureux d'être nos très-humbles serviteurs, sans trop réussir. Cette stratégie morale est dictée par le *moi*, la *personnalité*, l'*égoïsme individuel*. Nous trouvons *bonnes* les personnes qui se prêtent à nous servir, indifférentes celles qui ne nous sont ni favorables ni hostiles. Nous considérons comme antagoniques, ennemies, méchantes, celles qui nous disputent ou convoitent l'objet de nos désirs. Cette compétition, qui se rencontre en tout et partout, sous des formes infinies, complique singulièrement la vie en société et nécessite chez l'individu une foule d'évolutions plus ou moins compliquées, heureuses ou malheureuses que l'art de la sociabilité a pour but de régulariser.

Cet art est appelé *morale* ou *éthique*.

A l'origine des sociétés, les individus augmentant en nombre, les fruits de la terre devenant insuffisants, l'intelligence, sollicitée par les besoins, commença à

accroître les produits qu'elle n'a jamais pu encore augmenter en proportion des appétits de tous. Ces besoins étant très-variés et de divers degrés, l'activité étant proportionnelle à leur intensité, il en est résulté que les uns, en mettant plus d'ardeur, plus de force, plus d'intelligence pour créer les choses nécessaires à leurs besoins, ont fini par avoir un superflu; tandis que les individus à activité faible, à intelligence bornée, dont les besoins étaient sans proportion avec leur pouvoir, sont restés en arrière. De là est résultée l'inégalité des richesses, conséquence nécessaire de l'inégalité des virtualités personnelles; de là aussi l'envie, la convoitise, la jalousie, la haine des misérables contre les riches, et l'emploi des moyens primitifs de la sauvagerie pour s'emparer du bien d'autrui, tels que le vol, le pillage, le meurtre, l'incendie, etc. Ce désordre ne pouvait durer ni se généraliser sans détruire toute société.

Le sentiment du *juste* et de la *sociabilité*, plus développé chez quelques hommes, a provoqué les réflectives à trouver les moyens d'accorder les prétentions antagoniques des individus. Aux unités de mesures personnelles, ils ont substitué des unités de mesure collectives, conventionnelles, représentant la moyenne des prétentions; ces prétentions sont les *droits* de chacun à obtenir ce qu'il désire; mais comme ce qui peut satisfaire les uns et les autres est toujours insuffisant, on a appelé *devoir* le *sacrifice* que chacun a dû faire d'une portion de son droit légitime, afin de maintenir autant que possible l'équilibre moral; ce *devoir* a été le poids destiné à contrebalancer le *droit* de l'individu.

L'analyse des conditions normales de la locomotion nous a fait voir que pour marcher directement vers un but sur le sol, il faut toujours former le triangle *locomoteur*, dont le but se trouve à un des angles. Pour se conduire avec *droiture* au milieu du conflit des intérêts

et des sentiments qui se heurtent et se combattent en société, la faculté de la *substitution* et de l'*imitation*, à la place du sol, ont mis le milieu social; le point à fixer est la fonction, la place que chacun doit occuper dans la société. Pour marcher avec sûreté vers ce but, il faut osciller *également* entre *son droit et son devoir;* ce sentiment d'égalité oscillatoire a produit ce qu'on nomme la *conscience*. Malheureusement la conscience pure, droite, ne suffit pas : le terrain économique et politique est si raboteux, si rempli d'obstacles et de fondrières en tout genre, que les individus qui veulent suivre la ligne droite sont heurtés à chaque pas; ils sont forcés dans leur marche, pour n'être pas renversés, de décrire des lignes plus ou moins courbes, plus ou moins brisées et sinueuses. Plusieurs sont heurtés et blessés; ils boitent et tombent quelquefois. L'*isochronisme moral*, que chacun serait heureux de maintenir, est impossible et ne dépend pas de ses propres efforts; il *n'est pas libre,* il est dominé par les conditions du milieu dans lequel il se meut.

Si l'individu, dans sa conduite, incline trop du côté de son droit, on lui reproche d'être tracassier, brouillon, processif, cupide, égoïste. S'il se tient trop en équilibre, on l'accuse d'être raide, froid, sévère, inflexible, *sans cœur*. S'il penche trop du côté du *devoir*, du *sacrifice*, alors on fait son éloge, on exalte sa bonté, son dévouement, on le flatte, on le dit généreux, libéral, on le qualifie de *vertueux ;* cela pour mieux l'exploiter, vivre à ses dépens; il est dupe, sacrifié.

On voit que l'art de se conduire moralement est imité, calqué sur celui de se conduire mécaniquement. Nous venons de dire que le point à fixer est la *fonction, l'emploi que chacun doit occuper dans la société*. Malheureusement les aptitudes individuelles, chez la majorité des individus, ne se révèlent pas d'une manière claire, précise. Les méthodes pour les faire éclore

et les développer sont encore fort imparfaites; il en résulte une foule d'individus incapables, à prétentions exagérées, qui jettent le désordre partout. Outre cette infirmité individuelle, l'atelier social où doivent fonctionner les aptitudes diverses n'est point organisé. De là un désordre économique universel.

Les unités de mesure collectives et conventionnelles, correspondantes aux intérêts fondamentaux qui font mouvoir les passions humaines, sont les divers *codes* dictés par le sentiment de l'égalité des droits et des devoirs; les intérêts individuels étant toujours aveugles, surtout quand ils sont très-développés, il est impossible de leur faire *entendre raison;* il a fallu alors au pouvoir législatif joindre le pouvoir exécutif, *composé de la force armée, à obéissance aveugle*, pour obliger les récalcitrants et les scissionnaires à se soumettre aux décisions de la justice. Cette justice a été représentée par une femme tenant les *tables* de la loi, le *glaive* pour la faire respecter et la subir au nom de l'égalité de droits symbolisés par la *balance.*

C'est ainsi que peu a peu l'égoïsme brut, sauvage de l'homme est devenu composé, c'est-à-dire individuel et collectif, que la liberté animale a trouvé ses contrepoids sociaux et a pu être soumise à un *ordre*, à une mesure conventionnelle dont la violation exige le sacrifice de la liberté et souvent de la vie de l'individu.

Les législateurs, appartenant toujours à la classe la plus éclairée et la moins nombreuse de la société, n'ont pu, quel qu'ait été leur bon vouloir, faire des lois où les droits du plus grand nombre ignorant n'aient été subordonnés et sacrifiés à ceux du petit nombre instruit. *Charité bien ordonnée a toujours commencé par soi-même.* Les poids mis dans la balance ont toujours laissé supposer qu'ils n'étaient pas exempts sinon de fraude, du moins de qualité douteuse; aussi les sociétés, arrivées à une certaine période de leur développement, tout en

conservant la balance, ont obligé les législateurs à changer et à rectifier leur système de *poids et mesures* civiles, criminelles, commerciales, etc.

Les moyens violents de la première barbarie ont fini par diminuer, mais n'ont pas disparu ; ils se sont transformés et multipliés *par répercussion d'entraves*, sous toutes sortes de formes tellement subtiles et cachées, qu'il a été impossible de les caractériser, de les prévenir, de les saisir et de les punir par la loi civile. Cette justice a eu besoin jusqu'à ce jour d'être étayée et complétée par la justice morale et religieuse, dont le tribunal est présidé par l'opinion et par le juge suprême ou Dieu, auquel rien n'est caché, rien n'échappe.

C'est ainsi que l'on peut être un honnête homme civilement, religieusement et moralement, être sans loyauté, sans bonne foi, sans délicatesse, un cloaque de vices et d'ordures cachés que la loi ne peut atteindre, mais que Dieu doit nécessairement punir.

Article II. — Loi morale et religieuse.

Pendant une longue suite de siècles, le savoir et le pouvoir ont été l'apanage exclusif des sacerdoces ; le sanctuaire était le foyer de toutes les connaissances humaines. Les masses esclaves, vouées à l'ignorance, aux travaux des champs, étaient considérées comme des bêtes de somme. Elles ne pouvaient avoir aucune idée d'égalité morale. Les dogmes étaient communiqués à des adeptes éprouvés et reconnus dignes d'être initiés aux mystères. Pour les masses tout était voile mystérieux et présenté sous des emblèmes, des symboles s'adressant aux sens. Les esclaves, les serfs, les prolétaires, obligés jusqu'à ce jour de produire pour eux et pour tous, n'ont pu être assez éclairés pour se rendre raison de la portée et de la nécessité des prescriptions morales et religieuses. Une certaine dose d'in-

struction générale exige une richesse sociale assez considérable pour procurer le loisir nécessaire à l'exercice de l'intelligence. Cette condition est loin d'être remplie dans nos sociétés modernes.

Le sentiment du juste et la raison trop peu développée dans les masses ne peuvent suffire pour les faire résister aux tentations, aux déviations que les codes ordinaires sont dans l'impuissance d'atteindre. Le législateur religieux, au moyen de la croyance à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux peines distribuées après la mort par le juge suprême pour qui rien n'est caché, ratifiant les sentences prononcées par les prêtres, donnait au sacerdoce un moyen puissant pour aider le pouvoir politique à gouverner les hommes et à les maintenir dans la loi du devoir social. Afin de rendre leurs doctrines plus respectables, les réformateurs ont dû toujours les présenter comme dictées par Dieu. Dieu étant la vérité même, elles ont dû être considérées comme immuables, absolues. Pour conserver leur suprématie spirituelle, soustraire les dogmes obscurs et mystérieux à la curiosité des masses, aux interprétations individuelles, aux questions indiscrètes auxquelles il est impossible de répondre, ils ont dû déclarer infaillibles les décisions prises par les réunions de docteurs les plus éclairés, les plus savants en science de Dieu. Aussi aux questions relatives aux dogmes qui blessent la raison et le sentiment moral, ces docteurs répondent que ce sont des *mystères* impénétrables qu'on *doit* croire, qu'il est bon de croire et qu'on ne doit pas chercher à expliquer par les lumières de la raison, mais accepter par intuition sentimentale, foi aveugle et d'après la tradition. Cette fin de non répondre a été un moyen très-commode, très-ingénieux d'*exproprier la raison générale pour cause d'infaillibilité sacerdotale*. L'infaillibilité et la suprématie de la théologie sur la philosophie et la science a eu, en son temps, sa nécessité et sa légitime raison d'être; mais en se pro-

longeant outre mesure, elle a fini par tout compromettre, amené le pouvoir religieux à laisser de côté dans sa pratique la plupart de ses dogmes, à détruire la foi primitive et à renier en fait son Dieu.

Quel que soit le développement du progrès humain dans la justice, il ne s'affranchira jamais entièrement du mal et de l'injustice; par conséquent un système quelconque de compensation et de justice, *extra-mondaine, idéale*, sera nécessaire, sauf *à le mettre en harmonie avec le développement moral et intellectuel acquis par l'homme.*

Le sentiment de la pondération morale ne peut se conserver dans la société qu'à la condition d'embrasser tous les aspects de l'être humain, les prescriptions morales, être comprises, acceptées et pratiquées par tous, savants et ignorants, riches et pauvres. Sans cette unanimité il ne saurait exister de société. Du moment qu'entre l'homme et la femme, qu'entre la portion éclairée et la portion ignorante de la société il n'y a plus communion réelle et sincère d'idées, de sentiments et d'intérêts, le lien social, après s'être affaibli, ne tarde pas à se rompre; le système est frappé de mort, il ne subsiste que par l'habitude, la routine, l'hypocrisie et par la force politique. Arrivé là, ce système doit se transformer en s'élargissant, en s'épurant et en s'élevant.

L'application des principes de la locomotion à la logique nous a fait voir qu'il est impossible à l'homme de raisonner sur quoi que ce soit et d'être d'accord avec son semblable, s'il ne possède au moins deux termes de comparaison positifs. Dans le raisonnement comme dans la marche, il faut pour s'orienter et marcher sûrement former le triangle locomoteur. Dans l'ordre des idées religieuses dites surnaturelles, ne pouvant trouver la moindre trace de triangle logique ni de point à fixer pour servir de pôle de direction au raisonnement

(puisque ce pôle est perdu dans les steppes de l'infini), tout se réduit à une simple aspiration. Les philosophes à *dominante* rationnelle, ne pouvant croire que le même Dieu suscite parmi les hommes des croyances si opposées, si contradictoires, en ont conclu que si Dieu existe, il s'occupe fort peu des disputes qui s'élèvent parmi les docteurs à son sujet. Dès lors les religions leur ont paru n'être que des systèmes inventés par les hommes dans le but de gouverner et de spéculer sur la crédulité et l'ignorance des masses au nom de la divinité. Ils ont séparé la morale de la religion ; car la morale qui traite des rapports de l'homme avec son semblable est positive, certaine, se comprend et se démontre ; tandis que les rapports de l'homme à Dieu sont un inconnu, un inconnaissable hors de la portée de l'intelligence humaine.

Ne pouvant se rendre compte des causes de la diversité et de l'opposition des systèmes religieux et de leur utilité pour le gouvernement des sociétés, révoltées par le spectacle des luttes et des guerres barbares que se font les sectes d'une même religion, en opposition complète avec les maximes qu'elles enseignent, ils ont été conduits à rejeter toutes les croyances partielles pour croire au suprême inconnu et professer le simple et pur *déisme*, qui pour chaque secte exclusive est taxé d'*athéisme* ; ils ont mis toutes les ressources de leur savoir et de leur esprit à faire ressortir les contradictions, les abberrations, les folies qui dégradent plus ou moins toutes ces religions. Ces génies n'ont été si puissants dans leurs critiques, que parce qu'ils étaient doués à un suprême degré du *sentiment de l'égalité morale et du contraste harmonique*. La critique gaie, railleuse, ironique est une résultante où se combinent les plus hautes facultés de l'esprit et du cœur humain. Sans le courage et les efforts de ces hommes indépendants et éclairés, qui à toutes les époques ont cherché à dé-

truire dans l'entendement humain les préjugés et les erreurs traditionnelles du passé, les diverses sociétés, pétrifiées par le principe de la foi aveugle exigée par les théologiens, se seraient bien multipliées, étendues sur la terre ; mais sous le rapport intellectuel, elles seraient restées dans leur état de crétinisme, d'*ignorance originelle*, pour la plus grande gloire, non de Dieu, mais de la prospérité d'une minorité plus ou moins oppressive, ignorante et barbare elle-même. Dans tous les temps, ces puissants critiques ont dû être considérés comme ennemis de Dieu ; quant au fond, ils n'étaient ennemis que des fausses notions qui obscurcissent la vraie lumière divine. Il est de la plus haute importance de distinguer *la religion naturelle universelle*, vers laquelle l'humanité marche à pas lents mais assurés, des religions particulières qui n'ont cultivé qu'un seul des aspects de la vérité.

C'est pour les dégager de la gangue d'erreurs qui les recouvre que se livrent tant de combats et de luttes spirituelles. Ces luttes conduisent à travers les siècles à former le faisceau des vérités partielles qui doivent finir par composer la *vérité intégrale* destinée à réunir dans une seule foi, une seule loi, l'humanité entière.

Si dans sa conduite morale l'homme doit osciller entre son *droit et son devoir*, dans ses investigations sur les doctrines religieuses et sur la conduite des ministres qui les enseignent, pour être dans la voie de la critique saine et *équitable*, il doit osciller entre le *droit d'examen et le devoir de tenir compte* des temps, des lieux, des antécédents, des caractères, du degré des connaissances acquises et des lois civiles, politiques qui ont gouverné les Sociétés.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'idéal intégral. Moyens puisés dans la nature et perfectionnes par l'intelligence humaine pour creer l'ordre dans l'humanite.

> Pourquoi vous fatiguez-vous vainement dans votre misère? Votr désir est bon; mais vous ne savez pas comment il doit s'accomplir?
>
> LAMENNAIS.

DE L'IDÉAL EN GÉNÉRAL.

L'étude de l'homme nous a conduit à trouver en lui neuf pouvoirs fondamentaux. Les impressions que produisent sur lui les excitants extérieurs, déterminent deux états opposés, l'un de bien-être, l'autre de malêtre, séparés par un état indifférent. Dans chacun de ces états l'intelligence a distingué trois degrés, l'*utile*, l'*agréable*, le *beau*, dont les contraires sont l'*inutile*, le *désagréable*, le *laid*.

De ces différents degrés, nous préférons celui qui nous est agréable et nous paraît beau, si bien que nous aspirons à un idéal de satisfaction complète, exempte de tout contraire, que nous appelons *bonheur parfait*. Ce bonheur parfait est une illusion, une chimère, un rêve; car pour développer son intelligence, l'homme ne peut rien apprécier, rien connaître, qu'à l'aide de la comparaison entre des attributs différents, contrastes ou contraires. Le *bien* n'existe pour lui qu'à la condi-

tion du *mal*. On peut dire que le mal est le *bien inverse*, le bien en degré inférieur. L'intelligence humaine est faite pour le relatif et non pour l'absolu. L'homme ne progresse qu'à la condition d'être sans cesse aiguillonné, excité, poussé par ces deux contraires. Sans cette provocation en mode direct et inverse, il reste inerte, il végète et ne vit pas.

Bien qu'il comprenne ne pouvoir éviter une certaine dose de mal, il n'en fait pas moins tous ses efforts pour s'en affranchir. Aussi dans sa tendance aveugle vers le bonheur, il oublie trop souvent la dose de mal nécessaire, inévitable. C'est ainsi qu'il tombe dans le malheur qu'il cherche à fuir. Se repentant, il se corrige, se *relève* et recommence sa marche avec plus de prudence, de sagesse, de modération. C'est par ce tâtonnement, ce combat, cette lutte perpétuelle que l'homme se perfectionne et progresse. Cherchons quel est l'idéal dualisé, particulier à chaque aspect.

Article I. — Idéal des appétitives.

Dans ses rapports avec les aliments, l'homme distingue les substances en *saines* et en *malsaines*. Elles produisent sur lui deux états opposés, l'un de *santé*, l'autre de *maladie*. Par expérience, il sait que la santé ne s'obtient pas seulement par le choix des aliments, mais aussi par une foule d'autres causes qu'il est de son intérêt d'étudier et de connaître. Convaincu que, quelle que soit la permanence de sa santé, il ne peut échapper à la mort, il désire alors *mourir de vieillesse*, c'est-à-dire s'éteindre, s'endormir sans souffrir. Si cet idéal se réalise pour quelques-uns, il pourrait s'étendre à un bien plus grand nombre en observant les prescriptions de la science hygiénique. L'idéal des appétitives, c'est *la santé parfaite et permanente* dont l'opposé est l'*état maladif*.

Article II. — Idéal des conservatives.

Tout a été prévu pour la conservation des animaux. Chacun d'eux est doué d'une industrie particulière en rapport avec ses divers besoins et le milieu où il vit. Les sauvages rapprochés des animaux les plus élevés de l'échelle zoologique, ont, outre les instincts industrieux de la bête, les premiers rudiments de l'intelligence progressive. Cette intelligence, en se développant, a augmenté les produits, de telle sorte qu'après la satisfaction des premiers besoins, il est resté un surcroît de provision. Ce superflu, qui commence après le nécessaire, passe par degrés à l'aisance, de l'aisance à la richesse, de celle-ci à l'opulence.

Tous les hommes désirent la richesse, car l'expérience leur enseigne que c'est par son moyen qu'ils développent leur intelligence et toutes les facultés de leur être.

La tendance au bien-être le plus complet est l'*idéal* des conservatives, dont l'opposé est la *misère*, le *dénuement;* l'état intermédiaire, la *pauvreté*, la *médiocrité*.

Article III. — Idéal des génératives.

Pour rester fidèle à la méthode naturelle que nous avons adoptée, examinons ce qui se passe chez les animaux. On remarque d'abord que chez beaucoup d'entreux ils n'accomplissent leur fonction générative qu'à des époques périodiques, alors seulement il y a attrait, attachement réciproque. Quand la femelle a fait ses petits, chez plusieurs le couple continue avec la plus grande sollicitude l'éducation de la jeune famille jusqu'à ce qu'elle puisse se suffire à elle-même; après quoi toute relation cesse.

Parmi ceux qui vivent en troupes, outre l'attrait physique temporaire, on reconnaît qu'il existe des liens

de pure affection. Il en est que la séparation rend tristes, leur fait perdre l'appétit, leur sommeil est agité. Parmi les animaux domestiques, le chien, le cheval sont remarquables par l'attachement qu'ils se témoignent entre eux et par celui qu'ils ressentent pour leur maître.

Les animaux n'ayant que des besoins bornés, les satisfont toujours de la même manière. Ils arrivent à leur but sans erreur possible, sans hésitation, sans tâtonnement, parce qu'ils ne sont point progressifs et assujettis à des conditions variables, arbitraires et artificielles d'invention humaine. On peut en toute vérité dire de l'animal qu'*il s'agite et que Dieu le mène.*

Ce qui distingue l'homme de la bête, d'après le dicton vulgaire, c'est qu'*il boit sans soif, mange sans faim* et fait l'*amour en tout temps.*

L'attrait constant qui existe entre les deux sexes est le ressort par excellence de la sociabilité humaine. Le désir incessant de se plaire, de se rechercher, force l'homme et la femme à une réciprocité de liens de condescendance, d'égards, de politesse qui entretient le feu sacré de la vie sociale.

Les animaux, dans l'acte générateur, jouissent et fécondent en même temps; leur instinct, quelque développé qu'il soit, n'a pu, privé de la faculté d'*abstraction* et de *prévision* rationnelle, distinguer et séparer l'utile de l'agréable. Il n'existe pour eux d'idéal d'aucune sorte.

L'homme au contraire, abstrait, sépare ce que l'animal confond : ainsi, dans la perception du son, il distingue le son oral du son musical; l'un destiné à l'utile, l'autre à l'agréable.

Dans la perception optique, même distinction : il produit toutes les choses *utiles* à ses besoins; il les *décore* ensuite pour satisfaire les plaisirs de sa vue.

L'odorat préside au choix des aliments nécessaires à

la nutrition, mais, outre cette odeur, il est agréablement impressionné par le parfum des fleurs qu'il *flaire* avec délice.

L'homme peut se nourrir en ingérant des substances telles que la nature les donne ; il peut satisfaire ainsi le côté utile de la nutrition, mais par l'art culinaire il jouit d'une foule de saveur qu'il n'eût jamais connues sans les progrès de son intelligence. Il distingue donc l'utile, l'agréable et le beau gastrosophique.

Dans ses rapports sexuels, auxquels tous les autres sens contribuent plus ou moins, l'intelligence ne pouvait manquer de faire la double distinction de l'agréable et de l'utile. L'ordonnateur suprême voulant assurer la perpétuité de l'espèce et la défendre contre toutes les entreprises insensées de l'homme, a attaché à cette fonction un attrait des plus irrésistibles, afin que la femme oubliât les douleurs de l'enfantement, et l'homme les fatigues et les vicissitudes de l'entretien de la famille. Le Créateur, pour faire accomplir au couple humain la fonction de la perpétuité de son espèce, *l'y invite par le plaisir et le récompense par les joies du familisme.*

Aux deux distinctions dont nous venons de parler, il faut ajouter deux faits très-importants que le progrès social amène. Aussitôt que le jeune animal possède le pouvoir prolifique, il remplit aussi les conditions nécessaires à élever sa progéniture. Dans l'état de primitive nature, il en était de même pour l'homme adolescent ; mais en progressant, la tribu a perfectionné ses moyens d'existence ; ses sens, plus raffinés, ont augmenté les besoins, multiplié les désirs. Quelque peu avancée que fût son industrie, elle a exigé un certain degré de force et d'adresse, un certain temps d'apprentissage plus ou moins long ; il en est résulté cette conséquence que l'adolescent, doué par la nature du pouvoir prolifique, ne remplissant pas les conditions nécessaires pour élever une famille, a été forcé de les

acquérir, et par conséquent d'attendre pour s'unir à la femme. De là est résultée cette distinction entre l'âge *pubère* et l'âge *nubile ;* et comme l'attente est *généralement* impossible, il en résulte des coutumes *amoureuses* et des coutumes *matrimoniales* dans toutes les sociétés et sous toutes les religions du passé et du présent.

Les moralistes, les philosophes et les théologiens n'ont encore rien trouvé de moralement praticable et avouable pour régler et satisfaire l'essor impétueux de cette période de la vie humaine. Ils ont fermé les yeux et toléré qu'une partie du sexe féminin devînt la pâture du Minautore de la luxure; tandis que nos filles et nos sœurs sont vouées à l'infamie, la jeunesse mâle reste honorée, considérée; elle peut s'élever et occuper les plus hautes fonctions, même celle de la papauté. Une si détestable injustice est la honte de notre civilisation. La force génératrice, dans sa puissance constante, a toujours fini par détruire ostensiblement et secrètement les obstacles chimériques élevés contre elle, compromis et ruiné peu à peu les institutions précaires de la famille, de la propriété, de la morale et de la religion; aussi, les législateurs sont constamment obligés de remanier leurs lois jusqu'à ce qu'ils aient découvert les véritables institutions naturelles et sociales de l'amour et du mariage.

Que font deux adolescents qui, après un certain temps d'extase contemplative, passent à l'acte érotique? Dans leur ravissement, ils se jurent un *amour éternel ; s'aimer toujours, jouir toujours* l'un de l'autre est l'idéal des premières amours. Pendant cette période, on est loin de penser et de chercher à faire souche, bien au contraire.

Après ce temps d'heureuse ivresse, lorsque les amants remplissent les conditions nécessaires à élever leurs rejetons, que désirent les jeunes époux après le plaisir sensitif? C'est de donner le jour à des enfants super-

bes ! forts et solidement constitués ! Ils désirent de *beaux gros garçons* et de *jolies petites filles*. Aussi avec quel orgueil et quel bonheur les mères montrent leurs beaux enfants ! Combien ces artistes sont heureuses et fières des éloges qu'on fait de leur progéniture. La science *callipédique* a pour mission de découvrir les conditions du beau générateur, lié au beau érotique et affectif, qui ne doivent *jamais être séparés* pour produire le *beau composé*.

Quelle est la condition fondamentale pour faire souche ? C'est d'être *fécond* et non stérile.

Article IV. — Idéal des affectives.

L'attachement que nous éprouvons pour nos semblables repose sur une identité ou un contraste concordant de goûts, de penchants, de caractères. L'homme rapporte tout à lui : il trouve bonnes les personnes qui l'obligent, condescendent à ses désirs ou qui ne s'y opposent pas ; et comme l'accord d'identité ne peut exister sur tout ce qui nous intéresse personnellement, la véritable affection repose sur la bienveillance, la tolérance réciproque.

L'idéal des affections, c'est l'*amour de ses semblables*, dont l'opposé est la *haine*, le *mépris* d'autrui ; l'intermédiaire, l'*indifférence*.

Article V. — Idéal des sensitives.

Nous avons assez disserté sur les perceptions sensitives pour nous borner à dire que leur *idéal* est le *beau* des perceptions sensibles, dont l'opposé est le *laid*, l'intermédiaire le *passable*, le *médiocre*.

Article VI. — Idéal moral des expressives.

Au moyen de nos facultés expressives, nous trans-

mettons par des signes parlés ou graphiques les pensées, les sentiments, les émotions qui se passent en nous. L'homme peut manquer de confiance dans la personne à laquelle il parle, douter de sa discrétion, de son intelligence. Dans ce cas, il doit garder le silence; mais quand il parle ou écrit, il devrait révéler toute sa pensée, être vrai, franc, loyal; on fait généralement l'éloge de l'homme *véridique;* on considère les mensonges, l'hypocrisie, les réticences, les pensées à double sens comme un grand vice. Le beau moral expressif, c'est la *véracité*, la *candeur*, la pureté du cœur et de l'esprit, dont l'opposé est la *ruse*, le *mensonge*, la *perfidie*, l'*astuce;* le terme moyen est le *silence.*

Article VII. — Idéal de la forme expressive ou poésie.

Lorsque la langue est assujettie au nombre, à la mesure, à l'euphonie, à la rime, etc., de prosaïque elle devient poétique. Nous distinguerons autant de genres de poésie que nous avons reconnu de puissances primordiales dans l'homme. Nous aurons :

La poésie gastrique, bachique et érotique ;

La poésie de la richesse, de la magnificence, de la somptuosité dans les œuvres de l'homme ;

La poésie des harmonies organiques ;

La poésie des sentiments ;

La poésie des harmonies de la nature ;

La poésie des idées, des pensées, (le style) ;

La poésie synthétique des harmonies sociales ou du *juste ;*

La poésie des harmonies universelles ou la poésie divine.

Article VIII. — Idéal des réflectives.

Les facultés de l'entendement ont pour fonction et pour but de découvrir :

1° Les lois qui président au mouvement du monde physique; 2° les lois qui règlent les rapports des hommes entre eux; 3° celles du développement progressif de l'humanité sur sa planète; 4° enfin la loi de coordination de ces divers mouvements.

L'idéal de la cosmologie est la découverte du *vrai positif*, opposé à l'*erreur*, à l'*illusion* qu'enfante l'aspect simplement sentimental.

La science sociale a pour idéal la découverte des lois de justice et d'équité, et de la vraie morale.

La science du progrès a pour idéal la découverte des lois particulières qui président aux diverses périodes du développement des sociétés.

L'ensemble de tous ces mouvements a pour but idéal la réalisation de l'harmonie sociale, dont l'opposé est *le désordre*.

Article IX. — Idéal des exécutives.

Les divers exercices auxquels sont employés les membres inférieurs et supérieurs ont déjà été analysés; le but idéal auquel l'homme veut arriver par l'exercice mesuré de sa force musculaire, c'est de l'augmenter, d'acquérir l'*adresse*, la *souplesse*, la *dextérité*, la *légèreté*, la *grâce*, la *rapidité*, qui se résument dans l'*aplomb* et la *précision*. L'exercice raisonné de la force musculaire a été l'objet de la sollicitude des philosophes anciens. Les Grecs distinguaient la gymnastique : en *militaire*, en *athlétique* et en *médicale*. De nos jours, malgré nos armes perfectionnées, l'introduction de la gymnastique dans l'armée a donné une grande supériorité à nos soldats sur ceux des autres nations. La gymnastique médicale, en donnant plus de ressort aux muscles affaiblis, rétablit l'harmonie des forces, favorise la circulation des liquides, raffermit la santé; avec la santé la pensée est plus libre, plus facile, plus lu-

cide. L'adage *mens sana in sano corpore* est vrai de tous les temps ; c'est ainsi que l'exercice, sagement distribué, contribue à rendre l'homme *sain*, *beau* et *bon*. Le beau idéal des mouvements musculaires, au point de vue de l'art, se réalise dans la danse. Lorsqu'à la force musculaire vient s'ajouter la force mécanique scientifique ; comme à notre époque, l'homme ne connaît plus d'obstacle. Cette force est, en définitive, destinée à la culture du globe, à faire renoncer les nations au droit de la force pour le droit du juste, en instituant un droit et une justice internationale pour régler tous les différends. Les deux états opposés de cet idéal sont pour les individus, comme pour les gouvernements, la *force*, la *faiblesse*. La doctrine chrétienne ayant voulu faire prédominer dans l'homme l'aspect moral et spirituel, a négligé, méprisé l'aspect des forces physiques dont l'homme ne peut se passer.

Article X. — Idéal de l'unité d'action.

Chez l'animal, au milieu des diverses excitations qu'il ressent, il en est toujours une qui l'emporte sur les autres ; ces dernières restent neutres ou concourent à satisfaire la prédominante. Quand l'animal est aiguillonné par la faim, les sens auxiliaires de cet appétit se mettent en action pour le servir ; les autres restent neutres.

S'il s'agit de la procréation, tous les sens auxiliaires de cet appétit sont en jeu ; les besoins de la faim, de la soif, du sommeil, etc....., se taisent. Chacune des forces fondamentales entre en action à tour de rôle, sans conflit, sans lutte interne entre elles ; elles se subordonnent, s'hiérarchisent naturellement. Chez l'animal, l'unité d'action est, comme on voit, la résultante des forces organiques subordonnées les unes aux autres. Quant à la satisfaction des besoins, elle est plus

ou moins complète, selon la nature et la difficulté des obstacles extérieurs que l'animal rencontre ; s'il n'y a pas lutte interne en lui, il y a toujours lutte externe, plus ou moins opiniâtre, acharnée, dangereuse.

Chez l'homme, l'unité d'action est beaucoup plus compliquée ; elle s'obtient bien plus difficilement. Les notions du juste et de l'injuste, les préjugés, les habitudes, les faux jugements, l'aveuglement des passions, le désordre économique établissent entre les forces passionnelles internes une lutte intestine ; car nous voulons satisfaire l'utile, l'agréable et le beau dans chacun de nos aspects sans en sacrifier aucun. Nos nombreux désirs se succèdent d'ailleurs si rapidement, que nous ne pouvons donner ordre à toutes leurs exigences. De là résulte pour nous l'impossibilité d'être complétement heureux et de réaliser l'unité d'action interne et externe que l'animal obtient, et qui est si rare chez l'homme. Tout dans l'être humain se *succède*, se *répète*, *s'alterne*, se *répercute*, se *subordonne*, se *neutralise*, *s'exalte*, se *calme*, se *réchauffe*, se *refroidit*, *s'accélère*, se *ralentit*. Lorsqu'il y a égalité d'action entre deux désirs contraires ; il y a arrêt, hésitation, incertitude. Cet état ne pouvant durer, on agit, mais on agit avec mollesse, irrésolution, à contre-cœur, au hasard, etc.

A la difficulté de pouvoir maintenir l'ordre interne entre tous nos désirs vient celle de se conformer aux lois morales, politiques et religieuses qu'on appelle *devoirs* plus ou moins faux, plus ou moins contraires à notre nature.

La double lutte à soutenir contre soi-même et contre nos semblables, sollicités par les mêmes besoins, soumis à des lois morales conventionnelles que chacun cherche à éluder tout en les prêchant à autrui, fait de la société un champ clos où les meilleurs succombent et où les habiles triomphent, exploitent et se moquent des simples.

La sience sociale a pour mission de faire disparaître peu à peu les obstacles artificiels que notre ignorance a multipliés, sans se douter de leur malfaisance, de simplifier le jeu de la mécanique sociale, afin de diminuer les frottements, les chocs, les dislocations, et de réduire la lutte interne et externe aux seuls obstacles indispensables à l'accomplissement de notre destinée.

L'idéal de l'unité d'action, dirigé par les réflectives et les instinctives, consiste à satisfaire tous nos désirs avec le moins de sacrifices possibles, et de manière à ce que ces sacrifices soient libres et non *forcés* par autrui.

Article XI. — Idéal du sentiment religieux.

L'homme n'ayant pu concevoir la possibilité de réaliser son idéal de bonheur sur la terre, a été réduit à le chercher outre-tombe, au moyen d'une autre existence et dans un autre séjour qu'il a appelé ciel. — L'idéal du bonheur est aussi varié que les goûts individuels et la prédominance des facultés qui caractérisent les diverses sociétés. C'est à cette variété de penchants et de goûts dominants que sont dus les divers concepts religieux et les nombreuses sectes qui les composent.

Le système des peines et des récompenses célestes, le caractère dominant du Dieu à adorer, ainsi que ses attributs fondamentaux, ont dû toujours être ceux du peuple à gouverner. Voilà pourquoi l'idéal des religions est toujours local et n'est jamais général.

L'idéal du sentiment religieux, indépendant des dogmes et des formes particulières des cultes, est ***la perpétuité du moi avec le genre de bonheur qu'il rêve***, mérité par les efforts que fait l'individu pour servir, aimer son prochain, et par les efforts de son intelligence à comprendre de mieux en mieux la beauté, l'utilité et les fins des choses créées, en rendant à Dieu des ac-

tions de grâces par les magnificences du culte. Plus l'homme se rapproche de chaque idéal, plus cet idéal s'éloigne. C'est une terre promise qu'il aperçoit dans le vague de son horizon intellectuel, dans laquelle il n'entrera jamais, bien qu'il s'en approche toujours.

Le progrès humain, dans chaque branche de nos connaissances, conduit *à l'association de toutes nos manières d'être dans l'unité progressive.*

A chaque évolution sociale, l'homme jouit d'une somme de bonheur proportionnelle au degré de son développement intellectuel acquis, mais non de ses aspirations qui sont infinies.

Le lecteur comprendra comment les réflectives, en opérant sur les perceptions, les abstrayant, les associant, les combinant de toute manière, arrive à découvrir toutes les conceptions transitoires qui ont dirigé et dirigent les sociétés humaines.

D'après notre analyse, les neuf ressorts primordiaux qui font mouvoir la force *une* peuvent, si l'on veut, se diviser en trois couples présidés par le groupe central, stationnaire et progressif, au moyen de la force exécutive aveugle, qui réalise l'unité et la diversité d'action harmonique et subversive avec le plus ou le moins de sacrifice possible.

Nous aurons ainsi le tableau suivant :

	Idéal direct-inverse.		*Idéal direct-inverse.*		*Idéal de l'unité d'action.*
Instinctives ; stationnaires.	Vrai-faux.	Appétitives...	Santé-maladive.	Force exécutive	Direct-inverse.
Réflectives ; progressives.	Juste-injuste	Conservatives.	Richesse-misère.		Harmonique-subversive.
	Immortalité-néant.	Génératives...	Bien-malconformé.		
	Déisme-athéisme.	Affectives....	Bonté-méchanceté.		
		Sensitives....	Beauté-laideur..		
		Expressives..	Véracité-mensonge		

CHAPITRE II.

Des conditions à remplir pour se diriger vers l'idéal.

Jusqu'à ce point de nos études, nous avons cherché à déterminer et à classer les nombreuses modifications qui s'opèrent en nous, ainsi que les actes qu'elles provoquent. L'analyse de chacune de nos tendances nous a fait reconnaître qu'elles ont pour but un idéal particulier, dont l'ensemble, savamment coordonné, doit faire obtenir à l'humanité la somme de bonheur qu'elle peut espérer sur sa planète.

Les conditions esthétiques des accords harmoniques de tous les termes entre eux reste à étudier. Le désordre qui règne dans toutes les sociétés prouve assez que les législateurs politiques et religieux ignorent les vrais moyens de réaliser les accords si désirés. Sous ce rapport l'homme s'agite, et Dieu le mène comme les animaux. L'humanité est encore retenue, depuis son apparition sur la terre, dans le règne de l'animalité. Pour nous orienter dans ces nouvelles recherches, nous allons revenir à notre point de départ.

Nous avons fait remarquer déjà qu'il y a entre tous les philosophes accord unanime pour reconnaître que les sensations sont la source de *nos premières connaissances*, sans être toutes nos connaissances. Ce point étant incontesté, nous allons reprendre le système sensitif au point de vue de l'art.

Les œuvres d'art qui remplissent certaines conditions sont qualifiées de *belles*, d'admirables, de divines ; mais d'où nous vient cette idée du beau? comment l'intelligence est-elle parvenue à épurer ses plaisirs, à s'élever de plus en plus vers ce qu'il appelle la beauté suprême ?

Nous savons déjà comment l'homme par l'observation a découvert la loi de la distribution sérielle simultanée et successive, le principe de la pondération, de l'égalité géométrique, etc. En observant la diversité infinie des productions de la nature, en examinant leur contexture, la finesse de leur tissu, le mécanisme merveilleux de leurs organes, leur souplesse, leur solidité, l'homme en comparant les œuvres qu'il crée ou qu'il imite, en prenant la nature pour modèle, produit ce qu'il appelle ses chefs-d'œuvre d'art et d'industrie. Mais quelle que soit son admiration pour ses travaux, quand il les compare aux plus médiocres productions de la nature, il les trouve tellement inférieurs qu'il désespère de jamais pouvoir les égaler. Rapportant tout à sa personne et et aux impressions qu'il reçoit des objets extérieurs, il les a classés en utiles, en agréables, en gracieux, en jolis, en beaux, en sublimes et en leur contraire. Pour l'artiste suprême ces distinctions n'existent pas; tout doit être dans son ordre, dans sa mesure et en corrélation intime avec les fins que s'est proposée sa science infinie. En observant l'immense variété des choses créées, l'homme en a remarqué de plus régulières, de plus caractéristiques les unes que les autres. Ces différences plus tranchées lui permettant de les reconnaître et de les définir plus clairement, il en a ressenti un grand plaisir; de là son attrait pour la régularité des formes et la distribution symétrique imitée des créations minérales, végétales et animales, œuvres directes de Dieu. Les corps à forme géométrique sont dans la nature, mais leur régularité mathématique est le fait de notre entendement; c'est un idéal qui n'a point de réalité dans la nature. Ces corps élémentaires sont les types auxquels nous rapportons et ramenons les corps irréguliers pour mieux les désigner et les mesurer exactement ou le plus approximativement possible.

En arrangeant, en groupant, en juxta posant ces

types élémentaires entre eux, l'intelligence s'est assurée qu'elle obtenait l'infinie variété des formes et des attributs particuliers à chaque corps. Ce genre de création particulière à l'homme lui ayant causé de grandes jouissances, il a fait tous ses efforts pour les perfectionner et les appliquer à ses sensations, à ses sentiments, à son intelligence et à toutes ses manières d'être. Il a fini ainsi par distinguer en toutes choses l'ordre *irrégulier, libre* et l'ordre *régulier, mesuré;* ce dernier est pour lui l'essence du beau, il est purement intellectuel. Tous les hommes ont dans les productions de la nature de quoi satisfaire leurs sens en ordre irrégulier; quant à l'ordre régulier, il exige un organisme sensitif et intellectuel d'élite très-rare parmi les hommes. Le *sens commun* peut admirer instinctivement le beau, mais jamais l'apprécier intellectuellement.

Article I. — Musique.

Parmi nos sens, le sens musical est le seul qui soit naturellement mathématique; car il exige l'ordre, l'égalité, la fixité, la régularité des rapports. L'homme ayant pu mesurer la *longueur* des cordes, *compter* le nombre des vibrations, il a appliqué le calcul aux sons et créé la science d'harmonie musicale.

En musique on distingue deux sortes de sons : le son *oral* et le son *musical.* Le premier se compose d'une série de sons articulés dont l'arrangement sert à la parole; elle a pour but l'utile ou la transmission de la pensée. Le son musical dans ses six modifications est soumis à la mesure, à l'ordre régulier, mathématique. C'est à cette condition que nous ressentons du *plaisir*, que nous sommes *ravis, enchantés, transportés.*

Lorsque l'on fait vibrer une corde tendue et qu'en même temps on fait glisser le doigt sur cette corde, l'oreille entend un son ascendant, continu, qu'elle ne

peut saisir dans son incessante ascension du grave à l'aigu. Ce son continu, indéfini, renferme pourtant la gamme. Cette gamme n'existe qu'à la condition de sons différents et déterminés ; pour les obtenir, l'intelligence fait placer le doigt à des distances assez grandes, afin que le son qui suit soit assez distinct de celui qui le précède ; en répétant cet exercice, on trouve que notre organisme acoustique exige sept sons déterminés, le huitième semble répéter le premier et se confondre avec lui ; on a donné à cette division le nom d'*octave*. Cette octave se répète huit fois et demi dans le clavier général des sons. La gamme régulière pour l'oreille ne l'est point pour l'œil ; car les intervalles qui séparent les points où se place le doigt pour obtenir les sons divers, sont inégaux. Si on exprime les sons par le nombre des vibrations, on aura do 24, ré 27, mi 30, fa 32, sol 36, la 40, si 46, do 48. Les différences entre chaque terme de cette progression est 3, 3, 2, 4, 4, 5, 3 ; la raison de cette progression exigée par notre organisme est, comme on voit, inégale, irrégulière. Ces sons fixes ainsi établis forment l'alphabet musical. C'est avec ces tons, soumis aux autres modifications, que le musicien produit l'infinie variété des mélodies qui expriment tous nos sentiments dans leurs nuances les plus délicates, les plus calmes, comme les plus impétueuses, les plus emportées.

On divise la musique en mélodie et en harmonie. La mélodie consiste dans la succession des sons chantés par une seule ou plusieurs voix à l'unisson.

L'harmonie, c'est la résonnance simultanée de deux ou plusieurs sons de la gamme. C'est encore plusieurs mélodies chantées ou jouées à la fois.

En musique, la succession des sons est soumise à des durées déterminées qu'on appelle temps ou *mesures* plus ou moins lentes, plus ou moins accélérées. Chaque mesure se subdivise en d'autres parties aliquotes. Ces

mouvements sont ainsi désignés : *andantino, andante, allegretto, allegro, presto, prestissimo.*

Le temps est l'âme du chant. Les mouvements lents nous attristent, les accélérés nous animent, excitent la joie. Otez la mesure, détruisez les proportions du *temps*, les mêmes airs que cette proportion rendait agréables, privés de leur mouvement, deviendront ennuyeux, n'auront plus de charme. Le temps a sa force en lui-même et dépend de lui seul; il peut exister sans la diversité des sons, le battement du tambour en offre un exemple.

L'*intensité* a rapport aux différents degrés de fort et de faible; ils sont ainsi dégradés et nommés : *Pianissimo, piano, mezzo piano, mezzo forte, forte, fortissimo.*

Nous venons de parler des tons de la gamme; mais, outre le ton de *grave-aigu*, on appelle aussi *ton* le degré d'élévation que prennent les voix ou le ton sur lequel sont montés les instruments pour exécuter la musique.

Le *ton* se prend aussi pour une règle de modulation relative à une corde principale qu'on appelle *tonique.* Chaque son de la gamme peut servir de fondement à un *ton.* Il y a donc douze *tons*, et comme le mode majeur et le mode mineur sont applicables à chaque *ton*, notre musique peut se servir de vingt-quatre modulations.

Outre que chaque *ton* diffère par son degré d'élévation, il diffère encore par les diverses altérations des sons et des intervalles produits par le tempérament.

Chaque ton a son caractère particulier : de là naît une source de variétés et de beautés dans la modulation ; de là naît une diversité et une énergie admirables dans l'expression ; et la faculté que possède le compositeur d'exciter des sentiments différents avec des accords semblables frappés en différents *tons.* Faut-il du majestueux, du grave? le *fa* et les *tons* majeurs par

bémols l'exprimeront noblement. Faut-il du gai, du brillant, du martial? Prenez *ut, ré*, *mi*. Faut-il du touchant, du tendre, prenez les *tons* de *la*, *mi*, *sol* mineurs, ils portent la tendresse dans l'âme; *fa* mineur va jusqu'au lugubre et à la douleur; *si* mineur est âpre, aride, sauvage. En un mot, chaque *ton*, chaque mode a son expression propre qu'il faut connaître; et c'est là un des moyens qui rendent un habile compositeur maître des émotions de son auditoire.

Volume : En musique, chaque instrument, chaque voix doit rendre le plus de son possible; aussi on dit : le son de cet instrument, de cette voix est plein, nourri, pauvre, étoffé, maigre, etc.

Timbre : La voix de chaque individu possède un timbre particulier qui la distingue de celle des autres. Au milieu de cette variété infinie, on a fait un choix très-restreint. Les voix musicales, comme *étendue* et belle qualité de timbre, sont rares; la voix humaine est l'instrument par excellence. Aussi, dans tous les instruments artificiels qu'invente l'homme, cherche-t-il à imiter les divers genres de voix.

Comme étendue, on reconnaît trois espèces de voix d'homme : ténor, baryton et basse; de même pour les voix de femme : soprano, second dessus, contralto. On distingue aussi ce qu'on appelle la *voix blanche*.

En musique, les timbres de voix sont désignés par les mots *aigre-doux*, *sec-moelleux*, *sourd-éclatant*. Ces termes sont très-vagues et se rapportent fort peu aux timbres. On fait des rapprochements plus significatifs, quand on dit : Cette voix est *argentine*, *flûtée*, *cuivrée;* on les compare ainsi aux timbres de divers instruments.

La plus certaine, la plus convenable des classifications est celle qui se base sur l'impression, la disposition morale où nous mettent les divers timbres des instruments et des voix.

Pour le *gai* : on emploie le haut-bois, la petite flûte, la voix enfantine ou la voix de *soprano*.

Pour le ***martial***, l'***entraînant***, le ***réjouissant*** : la trompette, le cor, la clarinette, le ténor, la voix de soprano.

Pour le ***mélancolique***, le ***recueilli***, le ***contemplatif***, le ***pieux*** : le violoncelle, le basson, la flûte, la voix de baryton, le second dessus féminin.

Pour le ***solennel***, le ***triomphal***, le ***somptueux*** : la clarinette, la trompette, le cor, le basson, le trombonne, le tambour, les cymbales, la voix de ténor, de soprano, de baryton et d'enfant.

Pour le ***touchant***, le ***tendre***, le ***riant***, le ***pastoral***, l'***affectueux***, les ***doux espoirs*** : la flûte, le violoncelle, le haut-bois.

Pour le ***grave***, le ***sévère***, le ***mystérieux***, le ***religieux*** : le basson, le violoncelle, la contrebasse, le cor, le trombonne, la harpe, la voix de baryton, la basse, le contralto.

Pour le ***lugubre***, le ***sépulcral***, le ***caverneux*** : les sons voilés, étouffés du tambour, les voix de basse.

Pour le ***brillant***, l'***éclatant***, le ***pétillant***, le ***radieux*** : la petite flûte, le haut-bois, la petite clarinette, les voix d'enfant, de soprano, de ténor.

Articulation, accent, attaque : consiste dans l'art d'exécuter, de chanter de manière à ne laisser perdre ni une syllabe ni une note de musique ; c'est donner une énergie plus ou moins forte à un trait, à une note particulière de la mesure, du rithme, de la phrase musicale ; c'est attaquer dans un instrument avec plus ou moins de franchise, de grâce, de netteté, de force, de vigueur ; c'est aussi ce qu'on appelle le ***lié***, le ***détaché***, le ***piqué***, le ***coup de langue***, le ***coup de fouet***.

La mise en œuvre des six modifications du son, soumises aux règles musicales, sert au compositeur à exprimer l'infinie variété de toutes les nuances sentimentales et de toutes nos émotions.

L'homme, pour être apte soit à faire de la musique ou à l'apprécier, outre ses dispositions naturelles, est obligé de faire son *éducation musicale.* Les compositeurs, les exécutants et les auditeurs forment une trilogie indipensable pour faire progresser l'art. C'est leur degré de tact, de finesse, de goût et de savoir qui élève l'art à son apogée dans les diverses périodes du développement des sociétés.

Article II. — Poésie.

Les exigences musicales de l'oreille se retrouvent dans la forme mesurée de la pensée; la prose et la poésie sont l'utile, l'agréable et le beau de l'intelligence.

La versification, comme la musique, est soumise au nombre, à la mesure, au rithme, à toutes les nuances et aux combinaisons des six modifications usitées dans l'art musical.

Les cours de littérature sont si répandus, que nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet.

Article III. — De la peinture.

Si les oiseaux et les hommes chantent, ils imitent aussi naturellement. Chez les sauvages les plus barbares, on trouve des traces d'imitation plastique et graphique, de grossières imitations de la figure humaine ou de celle des animaux barbouillées de couleurs variées. Le tatouage est le système d'ornementation primitive. Il existe entre l'art musical et pictural une différence radicale. C'est que pour la vue il n'y a point de mélodie, point de succession de *tons*, de *teintes*, de *formes;* il y a toujours *simultanéité* plus ou moins discordante. L'œil ne peut être impressionné par un corps, par un attribut seul, isolé. Cette simultanéité d'impressions diverses a rendu l'œil moins sensible que l'oreille ; aussi la peinture nous

remue-t-elle moins que la musique. L'oreille exige, sous le rapport de la durée, des mouvements successifs plus ou moins rapides : ainsi, un son, un air que nous entendons trop souvent et trop longtemps nous fatigue et nous devient fastidieux, insupportable, quelque plaisir qu'il nous ait causé d'abord. L'œil, au contraire, peut voir pendant plusieurs années le même objet, la même couleur de tenture d'appartement ou la même couleur de vêtement sans souffrir les angoisses du sens acoustique. L'oreille supporte un discord, parce qu'il est passager ; dans un tableau, un dessinateur, un coloriste ne peut supporter un discord chromatique ou de proportion graphique, parce qu'il est permanent.

Chacun de ces sens a donc ses exigences particulières, fondamentales dont il faut tenir compte, pour ne pas faire de fausses analogies et chercher à produire des effets semblables sur des sens à *conditions esthétiques différentes.*

Durée : Dans la musique, les notes sont distribuées dans des mesures représentées par des lignes placées à des distances égales. Plus les notes sont nombreuses dans ces espaces égaux, plus leur durée est brève, petite. Si dans l'art du dessin on a des surfaces égales pour représenter des objets, plus leur nombre sera grand, plus leur dimension particulière sera petite ; une ou deux figures, dans une toile, peuvent occuper un bien plus grand espace que dix, vingt. Un sujet de bataille qui se compose d'un grand nombre d'hommes exige de très-petites dimensions dans leur stature pour les représenter. Tout ce qui est durée pour l'oreille correspond en dessin à la dimension de la surface sur laquelle l'artiste opère.

L'*intensité* correspond en art optique aux degrés d'*éclairement*, à la direction du jour sous lequel doit être placé un objet d'art pour être bien apprécié. Une lumière trop éclatante blesse la vue ; trop obscure elle

fatigue, parce qu'elle empêche de saisir les détails. Tel tableau, telle statue qui satisfait le spectateur dans l'atelier de l'artiste, transporté dans un lieu dont le jour est différent, perd son prestige et ne produit plus le même plaisir.

Les divers degrés d'intensité lumineuse font naître en nous des sentiments différents : ainsi, une grande lumière inspire la gaieté; la tristesse, la douleur aiment l'ombre; la mélancolie, la méditation, la tendresse cherchent le demi-jour, etc.

Volume : se rapporte dans le dessin à la dimension particulière du sujet représenté; il indique encore les degrés d'*empâtement* qu'emploie le peintre. La pâte peut être plus ou moins *épaisse, mince, fine, grossière, tourmentée,* etc. Ce mot désigne aussi le degré de foisonnement colorifique d'une matière colorante. Dans la sculpture en bas-relief, il peut désigner le degré de saillie donné au sujet.

Ton ou *clair obscur* : Dans le dessin, il consiste dans la gamme des tons gris qui vont en se graduant du noir au blanc. L'œil n'exige point, comme l'oreille, des intervalles inégaux et déterminés, mais une différence assez grande pour être saisie et appréciée sans hésitation.

En musique, on distingue deux *modes* : le *mode majeur* et le *mode mineur;* il y a aussi le *mode moyen.* En clair obscur, ces modes existent aussi. Le mode majeur est celui qui reçoit trois quarts de lumière et un quart d'ombre; dans le mode mineur, la proportion est inverse; dans le mode moyen, il y a moitié ombre, moitié lumière.

Dans un sujet terrible, le jeu de la lumière et de l'ombre devra être heurté, les grandes ombres traversées par des lumières vives, étincelantes. Dans un sujet triste, les ombres occuperont le plus grand espace; les lumières seront tempérées, sourdes, etc..... Ces proportions varieront selon le caractère du sujet.

L'œil est tout aussi sensible, tout aussi exigeant que l'oreille sous le rapport de ses intonations *simultanées* ou du *clair-obscur*, qui détermine les formes régulières des corps.

Ainsi, lorsque l'œil examine, soit en nature, soit en représentation, une sphère, un cône, un cylindre ou un cube, il saisit très-vite et très-bien les défauts de régularité qu'accusent l'accord des masses d'ombre, de lumière, de reflets, de demi-teintes qui s'étendent sur les surfaces; la moindre dépression sur ces surfaces est perçue; l'idée de la régularité géométrique particulière à ce corps est altérée.

Même observation relativement au contour, à la silhouette des corps : la moindre inflexion dans la courbe de la sphère, le moindre jarret dans une ligne droite est très-facilement apprécié par le sens optique.

Teinte : Le type de l'harmonie chromatique est donné par la nature dans l'iris ou le spectre solaire. Le mélange des trois couleurs en égale énergie colorifique produit, comme on sait, le blanc, et toutes, les degrés du gris jusqu'au noir; c'est la gamme du *clair-obscur*. Dans la chromatique, on distingue trois couleurs *primaires*, qui sont le jaune, le rouge et le bleu, dont le mélange deux à deux donne trois couleurs binaires, qui sont l'orangé, le vert et le violet. Le mélange de ces trois couleurs en doses inégales produit l'infinie variété des nuances qu'offre la nature dans ses productions.

L'aspect de l'arc-en-ciel donne l'idée d'un anneau coloré. Le jaune occupe la région centrale de la lumière, le rouge celle de la demi-teinte, le vert celle de la demi-teinte opposée, le bleu et le violet la région de l'ombre; le rouge qui reparaît représente le reflet.

Si l'on veut établir une analogie entre les timbres des voix et des teintes chromatiques, on peut comparer le timbre enfantin au blanc, la voix de soprano au

jaune, la voix de ténor au rouge, le bleu à la basse, l'orange à la voix de tête du ténor ou du contralto, le vert au baryton femme, le violet au baryton homme, le noir à la contrebasse.

Voix blanche : Puisque le blanc est le produit de la réunion des trois couleurs primaires, la *voix blanche*, admise par les musiciens, serait celle qui réunirait tous les timbres.

Nous avons reconnu que les timbres vocaux et des instruments avaient chacun un caractère particulier qui servait au compositeur à exciter des affections très-variées chez les auditeurs.

En peinture, il en est de même : s'il faut du *majestueux*, du *grave*, du *religieux*, le peintre fera dominer le *bleu*, le *violet*, le *rouge*.

Pour le *gai*, le *brillant*, il emploira le *jaune clair*, l'*orange clair* comme dominante.

Pour le *martial*, il aura recours au *rouge éclatant*, à l'*orangé énergique*.

Le *tendre*, le *touchant* sera traité avec le *vert*, le *bleu clair*, le *rose*; le *noir*, le *bleu foncé*, le *violet foncé*, le *vert foncé* conviennent au *lugubre*, au *triste*.

Pour le *terrible*, il faut des contrastes heurtés de *noir*, de *rouge*, d'*orangé éclatants*.

Cette branche de la peinture, qui constitue la science du coloris ou de la chromatique, est sortie de nos jours de son état instinctif, empirique. Les travaux de M. Chevreuil, de la section des sciences, les recherches de Charles Bourgeois, le grand traité de peinture de M. de Montabert ont élevé cette branche d'art à la hauteur d'une science, dont l'application s'étend à la teinture des étoffes, à la décoration des appartements et des édifices, à la toilette des femmes, à l'assortiment des fleurs qui décorent les jardins ; dans l'art pictural, au choix des teintes des draperies qui conviennent au caractère des sujets à traiter, à la place, à l'étendue que doi-

vent occuper les couleurs dans un tableau pour s'harmoniser avec le clair obscur et au plan perspectif que les objets occupent dans le fond du tableau. Cette partie de la théorie, si bien comprise et usitée en musique, spéculativement trouvée pour la peinture, est à peine soupçonnée par les peintres et nullement mise en pratique. Sous ce rapport, l'enseignement est à créer.

Le principe de l'harmonie colorifique repose sur l'achromatisme. Ce principe consiste en ceci : Lorsque les trois couleurs primaires prismatiques sont égales en énergie colorifique, leur mélange produit le blanc. Dans les couleurs matérielles, on obtient le gris. Dans ces conditions, les trois teintes séparées, mises à côté les unes des autres, sont en harmonie. Si l'on mélange deux couleurs primaires, on obtient une teinte binaire que l'on dit complémentaire de la teinte primaire qui reste. Ces deux couleurs, placées à côté l'une de l'autre, sont harmoniques. L'harmonie de toutes les teintes distribuées dans un tableau repose sur ce principe.

Articulation, *touche*, *accent* : elle consiste dans la manière d'exprimer, d'accentuer le contour des corps pour en faire mieux saisir le caractère; dans le maniement du pinceau, dans la facilité avec laquelle le peintre conduit l'accord de ses teintes, la précision qu'il met à placer et toucher les lumières, les ombres. Sa touche peut être *légère*, *délicate*, *ferme*, *hardie*, *baveuse*, *timide*.

L'heureux emploi des diverses modifications que nous venons d'analyser par les peintres d'élite produisent ces rares chefs-d'œuvre que nous admirons et que nous disons se rapprocher du beau idéal, qui n'est que le réel bien choisi ou heureusement interprété.

Entre l'art pictural et l'art musical il y a cette différence : c'est que toutes les modifications du son sont mesurées, déterminées, nommées et comprises par

tous les musiciens, tandis qu'en peinture tout est à peu près soumis au sentiment individuel. C'est là une grande infériorité. Aussi les impressions produites par la peinture sur les divers spectateurs manquent de cette unité d'impression qui s'empare de tout un auditoire, bien qu'il soit composé d'individus ayant chacun son sentiment particulier. L'habile compositeur musical soumet, entraîne, enlève malgré lui son auditoire, tandis que le peintre, quelque talent qu'il ait, quelque belle que soit son œuvre, est bien loin d'obtenir l'unanimité sentie ou raisonnée des suffrages. Il y a, parmi les artistes qui cultivent le dessin, des préjugés invétérés sous le rapport des règles de l'art : ils s'imaginent que ces règles ne feraient qu'entraver, fausser le sentiment, enrayer le génie. Est-ce que les lois d'harmonie musicale, est-ce que les règles de la poésie, les lois de la logique ont jamais arrêté l'essor du vrai génie ?

Article IV. — De la parfumerie.

La nature a prodigué dans les fleurs toutes ses richesses olfactiques pour embaumer l'air des plus délicieux parfums, et par ses caresses enivrer l'odorat, comme elle a épuisé sur ces mêmes fleurs les richesses de son inimitable et intarissable palette pour réjouir, éblouir, enchanter les yeux.

La parfumerie est encore empirique, sans théorie scientifique ni esthétique. Elle n'est point sortie du domaine industriel pour pénétrer dans celui de l'art. Les modifications, telles que la durée, l'intensité, le volume et le ton, sont sans nom, bien que leurs degrés existent. Le ton ou la gamme *odore-inodore*, au point de vue du mode, est bien réel. Dans le *mode majeur* se rangent les aromes qui occupent le haut degré de l'échelle des intensités; les degrés inférieurs se rapportent au *mode mineur*.

Le mode majeur s'emploie pour rappeler à la vie les évanouis, les défaillants ; le mode mineur réjouit les biens portants et leur fait éprouver un bien-être qui les dispose à de bons sentiments.

Les parfums, comme les teintes et les timbres variés, servent à distinguer chaque plante, chaque corps au milieu de l'infinie variété des odeurs. Dans la parfumerie, comme dans la musique et la peinture, on choisit un certain nombre d'essences primitives, qui, par leur amalgame en doses mesurées, peuvent produire l'infinie variété des odeurs. Quelles sont ces odeurs primaires? quels sont les corps qui les renferment? quel est leur nom? La science chimique n'en dit encore rien. On peut distinguer plusieurs classes d'odeur, telles que les odeurs minérales, végétales, animales ; on peut les classer aussi en liquides, en gazeuses et en solides.

Articulation : se rapporte aux moyens divers qu'emploie l'industrie pour obtenir et conserver l'essence de chaque plante par la distillation.

L'ensemble des combinaisons en degrés ou proportions définies que peut faire l'homme avec les odeurs typiques, constitue l'art de la parfumerie. L'usage des parfums est très-répandu en Orient. Cet art, à l'état embryonaire, finira par avoir son esthétique, comme les deux sens privilégiés de la vue et de l'ouïe.

Les odeurs ont un rapport direct avec notre organisme en bien et en mal ; il est des odeurs très-malfaisantes qu'on ne respire pas impunément : un bouquet de fleurs de jusquiane, de belladone, de datura, de douce-amère, de morelle, de tabac, est un bouquet infernal, diabolique.

La jusquiane produit des spasmes de la vue, des vertiges. Boherave tombe dans un état d'ivresse avec tremblement pour avoir préparé un emplâtre. La jusquiane empoisonne et produit des effets plus ou moins terri-

bles, selon la constitution plus ou moins nerveuse des sujets. Il est des arbres dont l'ombre est très-nuisible, mortelle même.

Si des poisons violents, employés à dose infinitésimale, sont heureusement employés en médecine, les odeurs morbides en dose mesurée ne pourraient-elles être utilement employées ?

Dans l'olfactique comme dans l'acoustique, sous le rapport des timbres, on désigne les caractères des odeurs analogues par les noms des plantes qui les exhalent : comme odeur de violette, de jasmin, d'héliotrope, etc..... Les vraies odeurs primaires sont à découvrir.

Article V. — De l'art gustique.

Nous ne saurions mieux commencer cet article qu'en citant les aphorismes du spirituel auteur de la *Physiologie du goût*, Brillat-Savarin.

« L'univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit. »

« Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. »

« Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit et l'en récompense par le plaisir. »

Voyons en quoi consistent les modifications de ce sens.

Durée : Quelle que soit la sensibilité et la finesse du goût d'un gourmet, il faut un temps plus ou moins long pour apprécier la bonté d'un mets et le talent du cuisinier qui l'a préparé. Ce temps n'est pas mesuré comme pour le son ; il est libre et à la convenance de chaque individu.

Intensité : Chaque substance alimentaire émet sa saveur avec plus ou moins de force. La perception de

cette qualité est proportionnelle à la sensibilité, à la finesse du goût de l'opérant. Aussi faut-il modérer ou exalter cette intensité par la préparation et la mettre en rapport avec le goût et le tempérament particulier du consommateur.

Volume : La quantité de saveur que contient chaque substance alimentaire est très-variée. Aussi le cuisinier habile tient compte dans ses préparations de cette qualité. Le *volume* se rapporte aussi à la quantité de matière mangée; elle doit être proportionnelle à l'appétit et à la puissance digestive de l'individu.

Ton, gamme sapide-insapide : La sapidité de chaque substance peut se mesurer au clavier général des tons. Dans cette gamme, les tons sapides n'ont pas de nom.

Le *ton*, en art culinaire comme en musique, peut aussi signifier *mode;* le mode majeur comprend les aliments de haut goût et le système de préparation convenable aux pays méridionaux. Le mode mineur employerait les substances à saveur modérée, convenable aux habitants des climats tempérés. L'art, par ses diverses préparations, peut moduler dans tous les tons, pour tous les goûts, et produire des effets physiques et moraux déterminés.

Saveur : Les saveurs sont en nombre infini; mais comme dans la musique et la peinture, les saveurs typiques sont en nombre très-limité; leur mélange en différentes doses produit les nombreuses saveurs employées dans l'art culinaire. Quel est le nombre primitif des saveurs? quel est leur nom? C'est à la chimie à le découvrir. Le langage ordinaire possède les mots *salé*, *aigre*, *doux*, *sucré*, *amer*, *épicé*, etc., et l'insapide analogue au blanc qui nous donnent six dénominations, sous lesquelles peuvent se ranger les saveurs.

On peut diviser en plusieurs classes les aliments qui nourrissent l'homme, telles que la classe des végétaux, des poissons d'eau salée et d'eau douce, des oiseaux do-

mestiques et sauvages, des quadrupèdes domestiques et sauvages, des boissons fermentées et naturelles, enfin l'eau douce et le pain, boisson et aliment neutre.

L'*articulation* se rapporte à l'art d'obtenir de tous les aliments leur saveur naturelle, de la faire ressortir sans la dénaturer.

L'habile et judicieux emploi de toutes les substances alimentaires et l'art de les préparer pour nourrir l'homme selon les lois hygiéniques, constituent la *gastrosophie.*

Nous renvoyons les philosophes et les savants aux considérations du docte professeur Brillat-Savarin, intitulées :

Jouissance dont le goût est l'occasion.

Suprématie de l'homme.

Influence de la gastronomie dans les affaires.

Effets de la gourmandise sur la sociabilité.

Différence entre le plaisir de manger et le plaisir de la table, etc.

Sous le voile d'une aimable et fine gaieté, il y a dans ce docte et grave magistrat plus de saine et vraie philosophie que dans les ouvrages des talons rouges de la haute philosophie et de la théologie.

Article VI. — De la plastique.

L'extrémité des doigts est douée d'une finesse de tact toute particulière. Leur disposition est si parfaite, que la main humaine peut exécuter une foule d'opérations qu'il est impossible de pratiquer avec les extrémités inférieures. On peut peindre, dessiner avec les pieds, mais ils ne peuvent modeler, sculpter, diviser et façonner les corps. Par plastique nous entendons l'art d'imiter avec la matière plus ou moins solide tous les produits de la nature, ainsi que la faculté de donner à

tous les corps les formes que l'industrie humaine peut trouver pour satisfaire ses divers besoins.

Durée : Dans les travaux de main, le temps employé pour produire une œuvre quelconque dépend de l'habileté, de l'adresse, de la dextérité de l'individu; il n'y a pas de mesure régulière à imposer.

Intensité : Les degrés de force employés pour remuer, soulever un poids, peuvent être mesurés par le dynamomètre. On peut aussi préciser les degrés de rude, de raboteux, de lisse, de poli des corps qui se rapportent au *ton*.

Volume : La dimension des corps est facile à mesurer; elle a pour unité de mesure le *mètre*.

Variété des formes : Les formes géométriques ont pour type primaire : la *sphère*, l'*ovoïde*, le *cône*, le *cylindre*, le *tétraèdre*, le *prisme*, la forme indéterminée *amorphe* qui renferme toutes les autres, comme le blanc, toutes les couleurs. La juxtaposition, l'arrangement de ces corps réguliers dans des dimensions graduées, produit l'infinie variété des formes de la nature.

Articulation : Se rapporte aux procédés plus ou moins ingénieux employés pour modifier la matière. Quand l'homme veut imiter les créations de la nature, il fait un choix au milieu des productions de la même espèce.

Ce choix dépend du goût plus ou moins raisonné fin et délicat de l'artiste.

Dans le règne végétal on ne distingue pas de proportions fixes entre les différentes parties d'un végétal. Le nombre de ces parties n'est point déterminé.

Dans le règne animal il n'en est plus de même. Dans chaque classe, dans chaque genre, dans chaque espèce, le nombre des os des muscles des organes est déterminé, il n'y a de différence que dans les détails et les degrés de dimension entre certaines limites. Ainsi, la tête humaine se compose de deux yeux, de deux sour-

cils, d'un front, d'un nez, d'une bouche, de deux joues, d'un menton; néanmoins, il suffit de la plus légère différence dans la forme de chacune de ces parties et de leur distance entre elles pour produire l'infinie variété des physionomies particulières qui distinguent chaque individu, de telle sorte qu'il est impossible de trouver, au milieu des millions de têtes humaines répandues sur la surface de notre planète, deux figures identiques. C'est *la variété infinie des formes particulières dans l'unité typique de l'espèce.*

Les Grecs, nos maîtres dans l'imitation et l'interprétation des beautés du corps humain, n'avaient point laissé à l'arbitraire et au bon plaisir individuel le choix et la détermination des conditions du beau.

Voici, selon *Emeric David,* d'après quels principes les Grecs ont raisonné : « C'est à l'intelligence supérieure qui cherche dans tous les êtres la fin de la création, la convenance de leurs moyens avec leur objet. Nous ne devons pas nous borner à voir les rapports d'un individu à un autre; il faut sentir l'harmonie qui doit unir chacun d'eux à l'espèce entière; il faut voir dans les formes d'un homme l'instrument de ses jouissances particulières et tout à la fois celui du plaisir, du bonheur de chacun de ses semblables. L'intérêt public et l'émulation des guerriers firent attacher un grand prix aux qualités corporelles. Les villes de la Grèce se félicitèrent de posséder beaucoup d'hommes bien faits, c'est-à-dire beaucoup de soldats agiles et robustes. Il fallut honorer la beauté, la faire sûrement reconnaître, en assurer l'heureux héritage de génération en génération. »

De là, les grands honneurs qui furent attachés aux jeux olympiques; on institua et distingua cinq exercices qui constituèrent la gymnastique militaire.

Chaque athlète s'attachait particulièrement à celui pour lequel il avait le plus d'aptitude, selon la conformation de son corps.

S'il se rencontrait un homme assez bien fait pour remporter tous les prix, on l'appelait *pentathle*, c'est-à-dire propre aux cinq exercices; l'admiration de la Grèce entière se réunissait sur lui.

En distinguant les qualités utiles pour tous les exercices des qualités nécessaires pour chacun, on reconnut avec justesse en quoi consistait la beauté physique en général, et on se fit une idée particulière des formes par lesquelles chaque membre était plus ou moins *beau*, c'est-à-dire plus ou moins capable de rendre les services auxquels la nature l'a destiné.

On dit en regardant un homme dans son ensemble : « Les proportions qui constituent la beauté du corps en font aussi la bonté. La santé, la beauté sont des biens, parce qu'elles mettent en état d'entreprendre et d'exécuter beaucoup de choses. » On dit aussi en considérant les différentes parties du corps : « Tel genre de beauté est nécessaire pour la course, qui ne conviendrait pas du tout pour la lutte. Ce qui est beau à la lutte serait fort laid à la course. L'homme qu'on appelle *beau* dans une chose est *bon* dans cette même chose. On dit en général, « tout ce qui est destiné à un certain usage est beau et bon, s'il est convenablement conformé pour cet usage; toutes les choses sont laides et mauvaises quant à l'usage auquel elles ne conviennent point. »

Non-seulement on remarqua la forme que devait avoir chaque partie principale du corps pour être parfaitement convenable à sa destination, et l'on sentit l'harmonie qui devait se trouver entre les différentes parties, mais on distingua dans celles dont l'utilité n'est qu'au second rang, telles que les cheveux, les oreilles, les sourcils, des formes qui correspondaient au caractère particulier de chaque personnage.

Cela n'aurait pas suffi. Que serait une machine sans le ressort qui doit la faire agir? En quoi notre force

trouverait-elle grâce devant nos semblables, sans les qualités morales qui peuvent la rendre utile?

On ne peut douter que l'état habituel de l'âme ne soit visible sur l'extérieur du corps, ne fut-ce que par l'effet de l'habitude qu'il lui fait prendre. En vain le méchant se déguise; son regard, son sourire, sa démarche l'ont trahi. On sent dans sa figure un défaut d'harmonie qui annonce qu'il est lui-même en discordance avec le genre humain. »

La science physiognomonique fut portée par les Grecs au delà de ses justes bornes. Platon remarquait dans les mouvements extérieurs du corps, une vérité, une certaine grâce, qui était, disait-il, la marque ordinaire d'un bon esprit et d'un bon cœur. Aristote fit un traité pour enseigner à découvrir le caractère moral dans la forme des membres et dans les traits du visage. Anaxagore voyait les signes particuliers d'intelligence dans la forme des mains et dans celle des pieds.

Tel fut enfin l'effet de ces diverses opinions, que, pour admirer l'extérieur d'un homme, les Grecs voulaient y reconnaître les signes d'une parfaite constitution physique, ainsi que les signes de la sagesse, sans laquelle la force corporelle d'un homme serait inutile à son propre bonheur; et tout à la fois ceux de la bonté, sans laquelle sa force serait nuisible au bonheur de ses semblables; qu'ils voulurent y reconnaître, pour tout dire en un mot, les apparences de bien-être, de puissance physique et morale, de dispositions douces et humaines qui font qu'un homme est agréable à voir, et si agréable qu'on ne se lasse pas de le regarder. Celui-là seul fut beau en qui l'on reconnut les signes d'une âme vertueuse dans un corps plein de vigueur; celui-là seul fut beau en qui la perfection de l'âme répondit à la perfection du corps.

Le goût général, enfin, découvrit deux règles pour apprécier la beauté du corps humain : l'une déterminait

la valeur proportionnelle de chaque partie, relativement à l'harmonie générale et au plaisir de l'œil elle voulut que chaque membre fût grand, ainsi que l'ensemble, ou le parût par ses proportions autant et plus en quelque sorte que ne le permettait son étendue réelle; l'autre enseignait que pour être belle chaque partie du corps humain devait être conformée d'une manière convenable à sa destination physique et morale.

C'est cette convenance parfaite de la forme des membres avec leur destination que Cicéron, d'accord avec les Grecs, appelait la *beauté*. C'est cette beauté accomplie que Zénon appelait la *fleur de la vertu*, parce qu'il voyait les signes d'une beauté plus admirable et vraiment divine.

La théorie des philosophes s'accordait avec cette opinion générale que le sentiment et la raison avaient établie.

« Rien n'est beau que ce qui est bon; rien n'est bon que ce qui est utile. Tout ce qui nous paraît beau, nous le trouverons bon si nous y prenons bien garde. La connaissance du beau nous serait inutile si elle n'était pas la connaissance du bon. » Telles étaient les maximes de Socrate. « Quels sont, disait-il encore, les ouvrages qu'il faut admirer le plus, de ceux dont on ne peut reconnaître la destination, ou de ceux dont l'utilité est évidente? »

« O Aristomède! ce sont ces derniers sans doute; et cela même nous prouve, et l'existence et la bonté des dieux; car ils ont donné à toutes les parties de notre corps, à notre bouche, à nos yeux, à nos sourcils, à nos mains, à nos pieds, les formes qui pouvaient nous être les plus utiles. »

Les stoïciens disaient de même, « nous regardons comme beau dans les formes de notre corps ce qui est convenablement disposé pour l'utilité. »

L'admiration des Grecs pour les athlètes couronnés à

Olympie était si grande, qu'ils élevaient des statues à tous les vainqueurs. Lorsque les athlètes n'avaient été couronnés qu'une fois, leur statue était un simple monument destiné à rappeler leur nom et celui de leur patrie plutôt qu'à représenter leur image. Mais lorsqu'ils avaient été couronnés trois fois différentes, on voulait que leurs statues exprimassent parfaitement la ressemblance de toutes les parties de leurs corps. Les Grecs trouvaient important de faire connaître le caractère de la beauté qui avait valu à ces athlètes tant de victoires. Les statues de cette espèce s'appelaient, suivant le témoignage de Pline, *Statuæ iconicæ.*

Cette ressemblance de tous les membres était exigée avec rigueur. Les statuaires devaient s'abstenir de toute flatterie, de toute fraude.

La nécessité de rendre ces figures parfaitement ressemblantes aux modèles dans toutes les parties et pour les différentes proportions, obligea les artistes à s'assurer de quelques mesures. Jamais, sans un tel secours, les artistes dans l'enfance de l'art n'eussent fait des figures ressemblantes.

C'est vraisemblablement à ce fait, c'est à cette époque qu'il faut fixer, chez les Grecs, l'art de mesurer le modèle vivant, et l'idée successivement développée par les divers maîtres « de composer des canons véritablement utiles. »

Procédant de la même manière dans la recherche des moyens et des principes de l'art après avoir distingué les quatre âges de la vie, ils découvrirent les conditions physiques de la beauté particulière à chacun de ses âges. « C'est ainsi que les règles ou les *canons* particuliers furent créés. » Les érudits sont très-partagés sur le mode d'emploi de ces canons pour les figures en mouvement.

Ces artistes philosophes avaient entrevu des relations, des correspondances de nombre et de dimension entre

la sculpture, l'architecture et les consonnances musicales; tout avait fini par être qualifié de musique. Ces systèmes de proportion de la figure humaine s'appliquèrent aussi à l'architecture, et donnèrent naissance aux divers ordres.

Les traités d'architecture sont si nombreux, que nous nous dispenserons d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Le lecteur aura compris que si les Grecs sont parvenus à des méthodes et à des principes si sûrs, c'est qu'ils ont procédé selon la méthode baconienne, l'observation scrupuleuse de la nature et une longue expérience.

Nous venons de nous assurer que pour tous les arts qui relèvent de la vue, l'intelligence exige la distribution sérielle symétrique, équilibrée, proportionnée, mesurée, comme dans le corps humain pris instinctivement pour type. En tout et partout l'homme reproduit, réfléchit, admire, adore et divinise toutes ses qualités physiques; ainsi dans un plan d'architecture, l'intelligence exige un centre et des ailes symétriques comme nos bras. Pour donner accès à la lumière et à l'air, il distribue les ouvertures à des distances égales et dans des dimensions proportionnelles à la grandeur du monument.

Dans une composition picturale ou sculpturale elle demande des groupes hiérarchisés, distribués par masses équilibrées, séparées par des vides qui permettent à l'œil, à l'esprit de saisir l'ensemble et les détails; mais s'il s'agit d'une composition où l'homme joue le principal rôle, il faut éviter la régularité géométrique; car il y a ici vie et mouvement, il faut introduire *un certain désordre qui est l'effet de l'art;* il y a un degré d'inégalité et d'irrégularité mesurée qui est l'âme du beau dans la nature végétale et dans le spectacle qu'offre un beau paysage.

L'accord et le contraste des parties constitutives

comme nombre, forme, dimension, qualité, mode et convenance avec le caractère moral du sujet, produit ces rares chefs-d'œuvre qui font l'admiration de tous.

Quant à l'art relatif aux autres sens, la distribution sérielle est successive et mesurée. Le balancement n'est pas ordonné par rapport à un centre, mais soumis à des temps périodiques, à des alternances, à des retours de mesure qui provoquent des émotions, des sentiments, des sensations variées proportionnelles aux désirs à satisfaire, qu'il ne faut jamais fatiguer et rassasier.

Article VII. — De l'art épidermique.

Tandis que la nature a donné aux animaux des vêtements composés de poils, de plumes, d'écailles, etc., pour les mettre à l'abri des changements de température et des chocs qu'ils peuvent recevoir, l'homme est né complétement nu, dépourvu de tout moyen de défense. Sous ce rapport, il est exposé à toutes les intempéries atmosphériques. Son intelligence n'a pas tardé à lui suggérer l'idée de se vêtir de la dépouille des végétaux et des animaux. Ses penchants industriels sollicités par sa sensibilité épidermique, ont fini par créer l'art de tisser des étoffes composées de matières diverses de tout degré de souplesse, de légèreté, de couleur ; il les a taillées et cousues en leur donnant des formes appropriées au corps et aux divers travaux auxquels il se livre ; il enrichit ensuite ces vêtements de toutes sortes de dessins, de broderies et de pierreries ; il a fini par créer l'*art vestimental*. On voit qu'ici, comme pour tous les autres sens, l'intelligence a distingué l'*utile*, le *riche*, le *beau*. Cet art se rattache à la morale, à la politique, à la religion, à l'hygiène, à l'économie générale. L'habit et l'habitation, cet autre vêtement extérieur de l'homme, font agir toutes ses facultés, développent son génie pour satisfaire scienti-

fiquement et esthétiquement ses aspects. Le lecteur, qui au commencement de nos études a pu trouver inutile, oiseuse, ridicule, peut-être, notre décomposition du toucher, comprendra maintenant la nécessité de ces trois distinctions que le sens commun universel a parfaitement caractérisés depuis les temps historiques. Les ouvrages qui traitent du costume sont trop répandus pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails à ce sujet.

Article VIII. — De l'art générateur.

Dans l'état actuel de nos idées morales et religieuses, il est impossible d'aborder la question des conditions, *réglées, mesurées,* à observer pour réaliser le *beau* dans la reproduction de notre espèce. Ce beau repose sur l'accord harmonique des qualités organiques, affectives, intellectuelles et caractérielles. Ces accords exigent des connaissances, des expériences physiologiques, psychologiques, physiognomoniques, artistiques, magnétiques, encore vagues et inconnues. Les premiers éléments de physiologie et d'hygiène, si nécessaires à tous, sont encore complétement négligés dans l'enseignement public. Tant de mœurs hypocrites, d'habitudes vicieuses, un organisme plus ou moins vicié, infecté de divers virus, ont si profondément détérioré l'espèce qu'il faudra des siècles pour l'assainir. Tant de préjugés, d'idées fausses, absurdes, ridicules, aveugles, obscurcissent encore l'entendement général, que quelle que fût la réserve, la chasteté de notre langage, nous serions sûrs de blesser nos lecteurs et de provoquer le blâme des moins susceptibles et surtout des plus hypocrites.

D'ailleurs, la formation régulière normale de ces accords ne peut se développer que dans un ensemble social ou les institutions hygiéniques et économiques

seront disposées de manière à pouvoir réaliser un certain degré de perfection. La société actuelle ne peut marcher vers cet idéal qu'en passant par les périodes successives qui doivent l'y conduire. Nous avons un avant-coureur de tout ce que peut l'homme pour perfectionner sa race dans les résultats qu'il obtient sur les animaux utiles. Il est triste de penser que l'homme sera la dernière des créations de Dieu à laquelle il pourra appliquer son intelligence pour développer et perfectionner harmonieusement tous ses aspects.

Nous laisserons à la sagacité des hommes instruits et laborieux qui aiment à devancer leur siècle, que le dégoûtant et ignoble désordre dans lequel croupit la société afflige, le soin de résoudre *théoriquement* ce scabreux et fondamental problème, que l'instinct purement animal poursuit toujours en laissant de côté les enseignements, les commandements illusoires et impuissants de la morale et de la religion, pour se livrer aux excès, aux égarements de la chair et de l'esprit en se vautrant dans toutes sortes d'orgies et de crimes.

Nous avons fait pour le système sensitif un double travail : le premier, pour reconnaître le nombre des sens et leurs diverses modifications; le second, pour découvrir les conditions auxquelles notre intelligence soumet ces impressions et les corps qui les produisent pour faire naître en nous les divers degrés de plaisir esthétique.

Nous aurions bien désiré construire un tableau où seraient résumées et mises en regard toutes les modifications mesurées qui concernent chaque sens. Malheureusement ce tableau renfermerait des cases, sinon vides, du moins fort mal remplies ; les dénominations manquent pour la plupart, la colonne relative à la musique serait à peu près complète; celle de la peinture aussi, mais elle le serait moins ; toutes les autres dénominations, comme nous l'avons fait voir, sont encore fort défectueuses, ou n'existent pas.

Nous devrions, pour chacun des autres aspects, faire le même travail, en décomposant chacun des six ordres particuliers à chaque classe. Dans cette décomposition, nous trouverions que l'intelligence a créé autant de sciences et d'arts particuliers que nous avons d'aspects et de moyens différents pour les manifester. Ces sciences et ces arts sont les uns fort avancés, d'autres en retard; celles-ci en germe, ceux-là complétement inconnus. Ne pouvant nous livrer à cet immense travail, nous nous bornerons à donner à la fin de ce chapitre le tableau encyclopédique des connaissances humaines que notre travail nous a fait découvrir.

RÉSUMÉ.

Nous venons d'étudier comment l'intelligence est parvenue à découvrir les principes qui la dirigent dans la culture du beau. Jusqu'à ce jour, l'art s'est borné à satisfaire les deux sens de la vue et de l'ouïe; les philosophes et les savants, imbus des préjugés traditionnels, ont trouvé les autres sens indignes de leurs recherches esthétiques et de leurs sublimes et éloquentes dissertations; aussi sommes-nous encore de vrais barbares sous tous les rapports; car le beau de chaque sens est lié à celui des autres, tout concourt, tout est solidaire dans l'être humain. Il est vrai que dans l'état actuel de désordre, d'ignorance et de misère générale, l'éducation intégrale des sens est impossible; leur raffinement serait une calamité, par suite de toutes les lésions, de toutes les molestations qu'infligerait notre milieu actuel aux individus à sens raffinés.

La minorité qui possède la richesse ne reçoit qu'une éducation incomplète des deux sens privilégiés; aussi elle est privée d'une multitude de jouissances délicates qui font le charme des artistes doués du tact esthétique développé par la pratique.

Il n'est pas rare de voir des hommes très-instruits, très-distingués, d'ailleurs, dont le sens esthétique est tellement obtus, qu'ils restent impassibles, inertes devant les plus belles productions de la nature et de l'art. Cette atrophie est plus répandue qu'on ne pense. Que d'hommes bien élevés et instruits ont des yeux pour ne point *regarder, apprécier;* des oreilles pour ne pouvoir *écouter* et se *délecter;* un palais, un nez pour ne savoir ni *déguster* et *flairer* l'immense variété des productions que Dieu a prodigué dans sa création, pour provoquer sans cesse l'intelligence à les perfectionner, leur faire aimer, adorer, bénir la bonté, la science, la sagesse infinie de Dieu.

L'absence d'éducation intégrale, en nous privant d'une foule de jouissances, paralyse à son tour l'intelligence; car ces deux pouvoirs se soutiennent et se développent parallèlement. Les cours de dessin, de musique et de gymnastique, qui se généralisent, sont un bienfait, sans doute, mais sont-ils judicieusement enseignés? Ne devraient-on pas dans les masses, qui seront longtemps pauvres, se proposer de développer le côté *moral* plutôt que le côté *agréable,* qui suppose et exige le superflu? Cette question est bien grave.....

Dans le résumé relatif aux attributs particuliers à chaque sens, nous avons dit que nos langues sont tout à fait insuffisantes. Le lecteur a pu s'en assurer dans l'analyse que nous venons de faire des modifications soumises aux conditions exigées par l'art. Dans la musique, chaque modification est divisée en nombre et en degré fixes ayant un nom particulier; tout dans cet art est compté, réglé et nommé : rien n'est laissé à l'arbitraire, au bon plaisir individuel, excepté le nom et le nombre des timbres qui n'est pas acceptable.

Dans la peinture, il n'y a point de degrés fixes ni de noms particuliers pour les degrés d'éclairement que le photomètre pourrait mesurer : on dit une forte, une

grande lumière ; pour l'extrême opposé, on dit une petite, une faible lumière.

Dans la gamme du *clair-obscur*, on ne se sert que des trois termes : *blanc, gris, noir*. Les degrés intermédiaires n'ont pas de nom propre.

Quant aux teintes, la nature les ayant clairement et nettement manifestées, elles ont reçu des dénominations particulières ; puis la terminaison en *âtre* ajoutée aux couleurs binaires mêlées en doses diverses, sert à nommer un certain nombre de teintes, comme vert jaunâtre ou bleuâtre, oranger rougeâtre ou jaunâtre, etc. Quand ces trois couleurs se mêlent, elles produisent des gris qui prennent le nom de la couleur dominante ; ainsi, on dit un gris bleuâtre, jaunâtre, verdâtre, etc. Les trois couleurs primaires mélangées ensemble deux à deux, trois à trois, en quantités et en degrés d'énergie colorifique différents, produisent l'infinie variété des nuances qui embellissent les productions de la nature.

Puisque avec trois couleurs primaires on obtient l'infinie variété des teintes, il serait bien possible qu'en chimie il n'existât que trois corps élémentaires dont le mélange et la combinaison produiraient l'infinie variété des corps.

Quant au *volume* ou le degré d'énergie colorifique, les dénominations n'existent pas. Les degrés d'empâtement en peinture sont exprimés.

L'*articulation* se rapporte à la *touche*, aux diverses *manières* de peindre. La nomenclature est assez riche.

Dans la parfumerie et la gastronomie, les noms des quatre premières modifications font complétement défaut ; les quelques termes dont on se sert sont pris à la langue des autres sens.

En ce qui concerne les odeurs et les saveurs primaires, nous avons donné de simples indications sans valeur positive.

Pour le travail de la matière solide, soit au point de

vue de l'art ou de l'industrie, la langue est fort riche.

La danse, qui se lie si étroitement à la musique, possède une terminologie assez détaillée. L'art s'étant borné aux perceptions des deux sens de l'ouïe et de la vue, le mot *beau* leur a été exclusivement consacré : ainsi on dit une belle voix, un beau timbre, un bel opéra, une belle couleur, un beau tableau, une belle statue ; mais on ne dit pas une belle saveur, un beau mets, une belle odeur, un beau parfum ; on dit pourtant un beau repas, un beau bouquet ; ici le mot beau est relatif à la disposition, à la décoration de la table, à la richesse du service qui s'adresse à la vue ; de même pour le bouquet, c'est la disposition, l'assortiment des fleurs, leur couleur, leur forme, qui est du ressort de la vue et non de l'odorat. Lorsque l'éducation de tous les sens sera complète, lorsque la science et l'art seront passés par là, chaque sens finira par avoir sa langue, parce que l'exercice raisonné de ces sens les aura rendus plus fins, plus délicats ; ils ne laisseront échapper aucune des nuances auxquelles l'œil et l'oreille sont familiarisés, l'intelligence sera alors forcée de les désigner, de les nommer et d'en faire l'esthétique.

Un des résultats les plus féconds en découvertes est réservé à la détermination précise et réelle des six variétés primaires ou qualités physiques des corps. Ainsi, lorsque l'on aura les six timbres, les six teintes, les six odeurs, les six saveurs, les six formes, les six courbes, etc., et que les termes réellement analogiques seront trouvés, on aura l'alphabet analogique des *qualités physique et chimique* des corps. En consultant et en comparant ces qualités, on arrivera à pouvoir découvrir les causes, les fins et les propriétés des diverses productions de la nature pour la guérison des maladies. Les analogies physiques s'étendront aux analogies morales, comme l'ont pressenti et indiqué, par de nombreux exemples, Svédenborg, Fourier et Toussenel. La-

romiguière se trompe donc gravement dans ce passage :

« Chacun de nos sens a donc pour objet une qualité qui lui correspond : par l'œil, je sens et je vois des couleurs, et rien que des couleurs; par l'ouïe, je sens et je connais exclusivement des sons ; par l'odorat, exclusivement des odeurs. Chacun de mes sens sépare de toutes les autres qualités la qualité qui lui est analogue ; il l'abstrait.

» Comment n'y aurait-il pas ici séparation, isolement, abstraction ? Les cinq organes des sens agissent chacun à part. Les cinq espèces de qualités, les cinq espèces de sensations, les cinq espèces d'idées relatives à ces qualités et à ces sensations sont entre elles sans analogie. »

Oui, chacun des sens agit à part, recueille à part les qualités qui lui correspondent ; mais ces impressions diverses étant reçues et perçues par la faculté centrale, son activité découvrant des ressemblances directes et indirectes entre toutes les sensations de la même classe, elle les réunit, les synthétise et les confond. Voilà pourquoi, manquant de mots pour exprimer les variétés des modifications particulières à quelques sens, elle se sert indifféremment des mots existants pour les appliquer à celles des sens qui n'en ont pas. C'est cette ressemblance analogique, perçue et comprise intuitivement, qui, lorsqu'elle sera bien exactement établie, permettra de remplacer la langue d'un sens par celle d'un autre. L'aveugle, par la langue de l'ouïe, du palper, pourra avoir une idée du clair obscur et des couleurs; le sourd, par la langue optique, pourra avoir l'idée de la gamme du grave-aigu et des timbres.

Sur trois sens impressionnés par les corps à distance, celui de la vue est le seul dont les teintes soient nettement et clairement démêlées et nommées. Les

timbres et les odeurs n'ont pas de nom propre ; les mots employés appartiennent à la langue des autres sens. Ainsi, le terme *aigre-doux* donné au *timbre* est pris à la langue du goût ; le terme *sec*, opposé à celui d'humide, est du ressort du tact, ainsi que le mot *moelleux*. — La dénomination du timbre *sourd* appartient bien à la langue de l'ouïe, mais il ne fait point partie des timbres musicaux. Le mot *éclatant* est du ressort de la vue.

Voici d'autres expressions employées en musique. *Suave* : ce mot s'applique aux saveurs, aux odeurs et aux sons. Voix *dure* : dure appartient à la langue du toucher. Voix *âpre* : âpre appartient au goût. Voix *empâtée* : empâté est emprunté à la langue picturale. Timbre *brillant* : brillant est du ressort de la vue. Son de voix *pointu* : pointu exprime la sensation que nous fait éprouver la piqûre d'une épingle, d'un corps aigu qui perce la peau.

Pour les couleurs, on se sert des mots : couleur *criarde*, *crue*, *chaude*, *froide*, *fade*, etc., termes pris à toutes les autres sensations.

Quant aux expressions tendre, mélancolique, triste, gémissant, recueilli, grâce, terrible, exaspéré, funèbre, sévère, majestueux, martial, chevaleresque, etc., toutes ces expressions appartiennent à la langue des sentiments moraux et non aux sensations. Ce que nous venons de faire remarquer pour les timbres a également lieu pour les variétés des odeurs primaires : les six dénominations sont arbitraires.

Dans la plastique, les six corps géométriques sont parfaitemement déterminés. La vue et le palpat sont les seuls sens qui possèdent une nomenclature certaine pour les qualités primaires relatives aux teintes et aux formes.

Ces quelques remarques suffisent pour montrer combien la langue sensitive est mal faite et pauvre : tout y

est brouillé, confondu. Ce désordre des mots vient de celui des idées, qui entretiennent à leur tour les malentendus philosophiques et métaphysiques. S'il en est ainsi dans les idées de l'ordre sensible, dans les idées sentimentales et intelligibles le cahos est complet. La langue de l'industrie et de la science est plus heureuse, parce qu'ici on va des choses aux idées et aux mots, tandis que dans la philosophie on veut aller des mots aux choses; et comme les mots, la plupart du temps, ne représentent que des idées fausses, illusoires, on discute éternellement sans s'accorder jamais. Heureusement que si les hommes ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ils montrent fort éloquemment ce qu'ils font. Si dans notre hypocrite milieu la parole ne sert qu'à embrouiller, déguiser la pensée, il est prudent de ne s'en rapporter qu'aux faits, ou ne croire aux paroles que lorsqu'elles sont conformes aux actes.

CHAPITRE III.

Classification des affectives.

Après avoir reconnu le nombre des sens, indiqué leurs modifications, ainsi que les conditions de l'ordre et du beau dans la classe des sensitives, tâchons de découvrir les modifications des affectives ; leur rôle est si important dans la société, les conditions d'accord de ce pouvoir sont si peu connues, si incertaines, que cette ignorance a conduit les sociétés du passé et du présent à l'immoralité, à l'anarchie, tout en voulant épurer nos sentiments et nous rendre meilleurs.

Article I. — Des modifications des affectives.

Les modifications qui concernent les affectives sont

au fond les mêmes que celles des sensitives ; les dénominations changent seulement.

DURÉE.

On dit : un amour, une amitié, un goût, une passion, un penchant constant, persistant, opiniâtre, durable, etc. ; ou inconstant, volage, passager, cosmopolite, etc.

INTENSITÉ.

En ambition, en amitié, en amour, on dit que ces passions sont fortes, puissantes, énergiques, violentes, etc. ; ou faibles, molles, impuissantes, etc.

VOLUME.

On dit d'une passion affective quelconque : qu'elle est grande, immense, colossale, insatiable ; ou petite, mesquine, étroite, pauvre, chétive, etc.

TON.

Cette qualité se rapporte au degré d'activité ou de lenteur avec lequel une passion remue l'individu.

En *amour*, le ton peut être hardi, violent, insolent, grossier, cynique, timide, pudique, respectueux, langoureux, obséquieux, franc, loyal ; tourner à la vénération, à l'adoration, à la pitié, à la charité dont les opposés sont : la haine, la dureté, la fureur, la colère, l'indignation, l'emportement, la vengeance, etc.

L'*amour de soi* se diffracte en estime, en dignité personnelle, en présomption, suffisance, amour-propre, aveuglement, etc.

En *familisme*, on est aveugle, indulgent, faible, gâteur ; ou clairvoyant, sévère, dur, despote, brutal.

En *amitié,* affectueux, doux, réservé, délicat, franc, loyal, vrai, susceptible, méticuleux, pointilleux, railleur, tracassier; l'amitié est aussi : froide, austère, estimable, tolérante, charitable.

En *création,* fécond, actif, adroit, délicat, précis, pâtilleux, etc.; stérile, gauche, grossier, gâcheur, etc.

En *possession,* libéral, désintéressé, généreux, prodigue, large, rangé, ordonné; dont les opposés sont : économe, petit, étroit, mesquin, parcimonieux, crasseux, avare, cupide, avide, envieux.

En *habitation*, élégant, riche, somptueux, magnifique; ou modeste, pauvre, sale, dérangé, sans goût, misérable.

En *ambition,* altier, fier, élevé, noble, magnanime, chevaleresque, glorieux; dont les contraires sont : modeste, humble, bas, insolent, grossier, dédaigneux, méprisant, etc.

VARIÉTÉS D'AMOUR.

Amour : que déterminent les *qualités du cœur,* telles que la bonté, la charité, la tendresse, la patience, l'indulgence, etc.

Amour : que fait naître un *caractère* franc, loyal, gai, ouvert, vrai, sincère, décidé, d'humeur égale, qu'on désigne ordinairement par *heureux caractère.*

Amour : que déterminent et font naître les talents artistiques acquis par la personne aimée.

Amour : qu'on éprouve pour les dons de l'esprit, une intelligence sûre, éclairée, s'exprimant et écrivant avec clarté, élégance et distinction.

Ces amours ou attraits sont simples, ne se composent que d'un élément; quand deux ou plusieurs sont réunis dans la même personne, l'attachement est alors composé; les liens, les accords sont plus nombreux, plus durables, plus profonds, le bonheur plus complet.

VARIÉTÉ DE FAMILISMES.

Attachement organique des géniteurs pour leurs descendants, appelé lien du sang.

Adoption d'un enfant par la mère et le père nourriciers : lien à moitié *organique et affectif.*

Adoption d'un enfant dont les qualités physiques et affectives nous plaisent : *familisme affectif moral.*

Adoption d'un enfant que nous destinons et croyons apte à partager nos goûts, à continuer un art, une industrie que nous aimons : *familisme de création.*

Adoption d'un enfant pour qu'il perpétue notre nom et notre propriété : *familisme de possession et de tradition.*

Adoption d'un enfant pour développer ses facultés en vue de les exploiter à notre profit personnel : *familisme d'ambition matérielle.*

Adoption collective des enfants pour les élever dans notre foi exclusive et la propager : *familisme corporatif, religieux, intolérant.*

Adoption collective des enfants, quelle que soit la religion des parents, pour les élever et en faire des citoyens utiles à eux-mêmes et aux autres : *familisme philanthropique, humanitaire,* repoussant l'esprit de secte et travaillant à la concorde universelle.

VARIÉTÉS D'AMITIÉS.

L'amitié est basée sur une identité, un contraste et un discord harmonique de goût, de sentiment, de caractère, de tempérament, d'aptitude, etc. Il y a autant de classes d'amitié que de classes de facultés. Il y a par conséquent les amitiés formées entre individus qui cultivent un des sept ordres des facultés fondamentales. Ces liens se multiplient par des mélanges très-nombreux qui produisent des accords à nuances infinies.

VARIÉTÉ DE CRÉATIONS.

Ces créations se composent de toutes les branches d'art, de science et d'industrie que cultive l'homme, et que son intelligence perfectionne constamment, sans se préoccuper du profit matériel qui peut lui en revenir ; son principal bonheur est d'exercer ses aptitudes en liberté.

VARIÉTÉ DE POSSESSIONS.

Après la création, la réalisation de ses œuvres, l'homme, comme Dieu, les trouve bonnes, belles ; chacun, dans sa spécialité, les regarde comme les plus utiles, les plus importantes, supérieures à toutes celles du même genre. L'auteur veut se reproduire, s'immortaliser dans ses œuvres.

VARIÉTÉ D'HABITATIONS.

Ces variétés se composent des diverses constructions relatives à la demeure et au lieu où elles sont situées, telles que les montagnes, la plaine, les bois, le bord des fleuves, de la mer et de leur surface ; car il est des marins qui ne sont bien que sur leur vaisseau. La combinaison de la position, des aspects divers qui résultent de toutes ces variétés, produit une infinité de physionomies géographiques qui ne s'effacent jamais du souvenir de ceux qui y sont nés et qu'ils revoient toujours avec plaisir.

VARIÉTÉ D'AMBITIONS.

L'*ambition*, dans son essor social et progressif, pousse l'homme à conquérir le premier rang dans tous les faits

de l'activité humaine, en rapportant et se faisant centre de tous les mouvements.

En *amour*, elle produit ces hommes et ces femmes si enchantés d'eux-mêmes, qu'ils se croient appelés à fasciner, à attirer, à enchaîner par la perfection de leurs qualités tous ceux qui les approchent et les entourent; non pour les aimer, leur être utile, mais pour en être admiré, servi, vénéré. Tout ce qu'ils font à autrui doit être considéré, selon eux, comme un honneur, une insigne faveur.

En *familisme*, les parents veulent que leurs fils deviennent des hommes supérieurs, obtiennent en tout et partout le premier rang. Un potentat voudra conquérir la terre pour donner des trônes à sa progéniture, afin que sa race règne sur le globe.

En *amitié*, l'ambitieux cherche à faire servir ses parents, ses amis, ses connaissances à son élévation personnelle; il fait à tous de brillantes promesses, qu'il tient, quand il réussit, plus par calcul que par reconnaissance et affection.

En *possession*, l'ambitieux cherche à devenir le plus riche par la finance ou la propriété.

En *création*, son but constant est de devenir le plus grand artiste, le plus grand industriel, le plus grand commerçant, le plus éminent savant, etc.

En *habitation*, il faut qu'il construise, agrandisse, embellisse sans cesse et dépasse, par la magnificence de ses constructions, tout ce qui a paru sur la terre.

L'ambition de la gloire produit ces héros en tout genre qui, sous le regard des hommes assemblés, accomplissent des actes prodigieux qui enthousiasment les masses, et les font passer à la postérité.

ARTICULATION.

Elle consiste, pour chaque passion affective, dans

l'art d'obtenir d'autrui tout ce qui peut nous être utile et agréable.

L'ambition ou l'ipséisme se mêle plus ou moins à tous nos sentiments, à tous nos actes ; c'est le ferment, l'aiguillon fondamental, instinctif ou calculé de la personnalité humaine.

RAPPORT INDIVIDUEL LIBRE.

Dans toutes ses relations avec son semblable, l'homme voudrait pouvoir s'affranchir de toute contrainte, de toute loi, de toute coutume, de tout usage, de tout devoir : il désire suivre ses impulsions naturelles selon *son bon plaisir ;* il ne se croit libre qu'à cette condition. C'est ce qu'on appelle la liberté naturelle, simple, primitive, sauvage, animale ; c'est celle des enfants, qui ne peut exister en société.

ARTICLE II. — Du bon et du beau affectifs.

Les forces affectives ont pour fonction de réunir les hommes en famille, en tribu, en cité, en nations, en humanité. C'est sur ce pouvoir *seul* que quelques réformateurs du passé ont voulu fonder les lois qu'ils croyaient pouvoir le mieux diriger les sociétés. Si jusqu'à nos temps modernes le genre humain a été dirigé par des doctrines si variées, si opposées, si ennemies entre elles, c'est que les hommes de génie qui ont fondé ces sociétés ont pris, comme nous l'avons déjà dit, pour base de leur système un seul des aspects de l'homme et voulu subalterniser, sacrifier tous les autres à celui-là. Ces réformateurs ont procédé par instinct, sans méthode, sans moyens d'orientation, basés sur des observations physiques, physiologiques et psychologiques réelles.

C'est sous l'inspiration d'un *à priori* plus ou moins heureux, où le vrai mêlé, confondu avec l'erroné, l'il-

lusoire, qui ont engendré les superstitions les plus grossières, que les sociétés de l'enfance humaine ont été fondées.

Nous avons vu que l'homme est composé de diverses forces, coexistentes, inséparables, solidaires, dont l'ensemble constitue une résultante, une unité, un moi, une personnalité autonome qui distingue les hommes entre eux, qu'il faut savoir respecter pour en obtenir tout ce qu'il peut donner pour soi et autrui. Il est certain qu'il y a hiérarchie d'utilité et de nécessité entre ces diverses forces. Il est clair que les appétitives passent avant les conservatives, et celles-ci avant les affectives. On a beau vouloir réunir les hommes par l'amour comme la doctrine chrétienne, tant que les besoins et les penchants ne sont point satisfaits, assurés, le lien est précaire, illusoire, *loup affamé n'a ni cœur ni oreilles;* il a un estomac, des dents et une force pour se procurer la nourriture indispensable à la vie. Toute son énergie, toutes ses facultés sont mises en jeu pour cette fin suprême. Ce premier besoin satisfait, le loup et l'homme aiment. L'expérience nous montre assez que les affections les plus vives, les plus tendres font bien vite place à l'antipathie, à la haine, quand les intérêts se divisent, se heurtent; la bonté, la bienveillance facilitent le jeu des ressorts, adoucissent les frottements, amortissent les chocs, contribuent ainsi à la conservation des liens sociaux; mais ne renouvellent ni n'entretiennent le corps. Il est essentiel en mécanique sociale de ne pas se tromper sur la nature, l'emploi et l'importance relative des divers pouvoirs fondamentaux de l'homme.

Après dix-neuf siècles de prédication d'amour sentimental, l'Europe est à notre époque sur son *radeau de la Méduse*, les masses ont faim et soif de *justice distributive,* elles désirent une *fraternité*, une *solidarité* plus réelle, plus efficace et moins fictive. Les procédés anciens ne suffisent plus.

Le christianisme, par l'amour et la charité, a fait patienter les masses, mais n'a *pu* ni *su* faire cesser, ni diminuer le désordre matériel et moral, il l'a au contraire favorisé *sans s'en douter*. C'est à la science qu'est réservée cette immense tâche que l'économie politique officielle n'ose et ne sait aborder franchement.

Le beau idéal, relatif à chaque aspect, a été déjà mentionné. Sous le rapport des affectives, l'intelligence n'a pas manqué de faire la même distinction et de découvrir, au milieu des actions bonnes et utiles à soi et aux autres, des faits qui remuent profondément les entrailles humaines; elle a remarqué une bonté belle qu'elle a appelé *beauté morale*. Il y a donc l'utile, le bon et le beau moral comme il y a l'utile, l'agréable et le beau sensitif, appétitif, conservatif, etc.....

Il existe, comme nous l'avons déjà dit, entre l'art musical qui sert de type à tous les autres arts, ainsi qu'aux autres aspects de l'homme, une grande différence, c'est qu'en musique tout est exactement mesuré et ordonné, tandis que pour tous les autres tout est *approximatif*.

Un autre point fondamental se présente encore : c'est que dans l'art sensitif les matériaux qui servent à l'imitation de la nature et à produire le beau, sont inertes; ils peuvent être modifiés aisément par la volonté de l'homme, pour produire les effets de l'agréable, du joli et du beau; tandis que dans l'art moral les éléments sont des êtres vivants, dont les *appétits*, les *penchants*, les *affections*, les *goûts*, les *tempéraments*, les *caractères* sont donnés par la nature, irréductibles dans leurs forces virtuelles, *modifiables seulement dans leurs degrés* par l'éducation, l'instruction et l'habitude, l'imitation et l'opinion; ils doivent être respectés au fond pour n'être point dénaturés; car tous *sont appelés*, *tous sont élus*, aptes à jouer leur partie dans l'immense concert social au *mode direct, inverse et mixte* pour produire *le sain*,

le riche, *le bon*, *le bon organique*, *le véridique*, *le beau*, *le fort*, *le vrai*, *le juste*, en tout et partout ; *le beau*, *le sublime* seuls sont exceptionnels.

L'analyse que nous avons donnée des affectives dont chacun peut apprécier la vérité, le degré de justesse, donne une idée des richesses affectives dont l'homme est doué, et la variété infinie des accords qu'elles peuvent former entre les individus de même sexe et de sexe différent. Pour produire cette richesse d'accords si désirée par tous, il faut établir l'organisation scientifique de l'atelier social où toutes les aptitudes qui composent les six ordres de pouvoirs de chacun de nos aspects soient sériellement distribués et solidarisés ; c'est dans l'engrainement, l'entrecroisement des divers groupes humains que les facultés diverses, particulières à chaque individu, pourront se révéler, former des *assortiments concordants* basés, comme en peinture, sur le principe de l'achromatisme moral, dont l'ensemble produira l'harmonie à triple accord.

Sans ce milieu laboratif, qui permettra de découvrir et d'apprécier la valeur franche et réelle de chaque individu, il est impossible de se connaître, et par conséquent de s'estimer, de s'aimer, de se lier et de trouver son vrai complément conjugal, et d'être heureux sur la terre. Hors de là, tout est tâtonnement, empirisme, hasard, désordre, comme dans la société actuelle qui croupit dans le mensonge, la dissimulation, la perfidie, la sophistication des choses et des personnes.

La réalisation du beau sensible exige, comme nous l'avons vu, qu'au milieu de l'infinie variété des corps l'intelligence choisisse dans chaque classe un petit nombre de matériaux à caractère déterminé et mesuré qui, par leur combinaison variée, produisent l'harmonie de toutes les qualités dont l'ensemble constitue *le bon*.

Au milieu de l'ensemble du mécanisme social destiné

à réaliser le bon moral, le *beau* moral, pour exister et se révéler dans toute sa splendeur, exige d'abord un *organisme d'élite*, puis que l'éducation et l'instruction développent méthodiquement les facultés du sujet. Il faudra donc créer préalablement un enseignement spécial pour l'art moral comme pour les autres arts. Les caractères du vrai bon et du vrai beau moral sont tellement obscurcis, brouillés et confondus par les divers systèmes politiques et religieux du passé, que tout, sous ce rapport, est conventionnel, relatif, contradictoire, contesté par les uns et affirmé par les autres. Aussi la science et l'art des rapports pratiques des hommes entre eux sont restés à l'état de problème toujours posés et jamais *intégralement* et *scientifiquement* résolus. Si le vrai bon moral est inconnu, à plus forte raison le vrai *beau*.

On s'est borné à formuler de simples recommandations verbales comme celle-ci : *Aimez votre prochain comme vous-même.* On peut répéter encore ce commandement pendant des milliers d'années sans obtenir le résultat désiré. Ce précepte, qui paraît au premier abord être la chose la plus simple à pratiquer, est le problème le plus difficile, le plus compliqué qui soit donné à l'homme de résoudre; car il suppose la connaissance de soi et du prochain, c'est-à-dire la science de l'homme individuel et collectif et la science de tous leurs rapports, nullement connue dans l'antiquité et à peine entrevue chez les modernes.

On recommande encore d'aimer Dieu par-dessus toute chose; mais l'homme ne peut aimer ce qu'il ne connaît pas et ne peut définir. Cette connaissance sera éternellement au-dessus de sa compréhension. Aussi, au lieu de Dieu, il n'a jamais eu d'autre connaissance que celle des attributs humains élevés à leur suprême puissance réunis dans un homme divinisé, un *homme-Dieu*.

Jusqu'à ce jour, on ne saurait assez le répéter, les

conceptions politiques et religieuses ont été irrationnelles. Les législateurs, au lieu d'étudier l'homme pour en reconnaître les forces primitives, irréductibles, et déterminer avec ces données positives les institutions qui permettraient à ces forces d'agir *en se contrebalançant pour le bien de tous et de chacun*, ont suivi la marche contraire ; ils ont commencé par un *à priori*, un idéal de société plus ou moins fantastique et illusoire; puis ces *procustes sociaux* ont pris l'homme naturel et ont fait tous leurs efforts pour le *pétrir*, le *mutiler* et le *forcer* à s'enchasser, à s'engrener dans leur milieu moitié vrai, moitié faux et illusoire. Mais l'homme qui depuis son origine sur la terre n'a cessé d'être composé des mêmes forces passionnelles, irréductibles, lutte, proteste, réagit instinctivement et spéculativement dans l'ombre ou en pleine lumière contre toutes les fausses et impuissantes lois politiques, morales et religieuses, créées par les législateurs humains. Aussi les forces fondamentales, agissant constamment dans le même sens, finissent à la longue par détruire, annihiler ces lois, au grand étonnement des sacerdoces et des législateurs qui les ont proclamées divines et immuables ; aussi leur orgueil et leur aveuglement ne pouvant supporter l'idée de leur faillibilité, ont déclaré l'homme *nativement pervers*, *méchant*, *déchu*, et l'ont traité comme tel, et comme tels ils ont à leur tour été poursuivis par leurs successeurs.

Ce qu'il y aurait de mauvais dans l'homme serait son *ignorance et sa crédulité native*, si cette ignorance n'avait pas été voulue par Dieu ; mais pour sortir de cet état bestial, Dieu a donné à l'homme l'intelligence progressive pour s'élever peu à peu à la connaissance de l'ordre social qu'il lui destine et que les efforts de son entendement doivent conquérir. Le véritable Eden, le paradis n'a pu exister à l'apparition de l'homme sur la terre ; il ne se réalisera qu'à l'apogée de sa carrière terrestre,

Gloire donc au Très-Haut et paix aux hommes de bonne volonté et à intelligence progressive.

CHAPITRE IV.

Des idées d'harmonie sociale chez les anciens et les modernes. Efforts incessants de l'intelligence humaine pour réaliser cette sublime utopie.

ARTICLE I. — Phénomène des cordes vibrantes, fondement des recherches de Pithagore et de ses disciples.

Selon le chef de l'école positiviste, trois régimes intellectuels se sont succédés : le théologique ou de fiction, le métaphysique ou d'abstraction, le positif ou de démonstration. L'état métaphysique ou d'abstraction se divise en trois phases ; dans la dernière, qui dure encore, s'opère la décomposition systématique du moyen âge.

Il est bon de faire remarquer que ces trois régimes ont toujours été contemporains, seulement chacun d'eux a prédominé et a tyranniquement opprimé les deux autres.

Le régime de fiction a été le premier à se manifester, car il est plus facile d'imaginer, de rêver que d'observer. Après les fictions mythologiques sont venues les distinctions, les classifications des attributs de l'être et la lutte de tous ces éléments personnifiés. Au milieu de tout ce chaos d'idées, l'observation, l'expérience et le calcul ont fini par mettre un peu d'ordre par des moyens plus méthodiques, sans pouvoir néanmoins coordonner ces nombreux matériaux, les relier et en faire un système.

Il se passe dans l'entendement humain des phénomè-

Dessin.
Allégorie.

Signes
Signes
giqu

nes d'embryogénie spirituels fort curieux, auxquels les simples analystes ne prêtent guère attention, si ce n'est pour les signaler comme des aberrations et des rêveries de l'esprit humain. Cependant l'histoire nous montre qu'il est des vérités de sentiment que l'esprit d'analyse finit par trouver vraies *à posteriori*.

Dans l'antiquité, les philosophes attachaient aux nombres un sens mystique et moral qui échappe à la science contemporaine. La loi d'harmonie musicale a, de tous les temps, provoqué l'attention des hommes de génie.

La facilité de traduire en *nombre* les sons, de connaître les rapports numériques qui déterminent les consonnances et les dissonnances, la concordance de notre organisme avec les vibrations des corps extérieurs avaient fait croire à une concordance semblable entre ces mêmes corps et conduit ainsi à l'idée de l'harmonie universelle. L'intelligence a de tous les temps gravité autour du grand principe : *omnia in mensura in pondere et numero disposuisti*; *mundum regunt numeri.* Or, il est remarquable que tous les travaux d'analyse expérimentale ne sont reconnus pour vrais, chez les modernes, qu'à la condition d'être traduits en formules numériques. Tout ce qui était autrefois purement sentimental, tend à devenir aujourd'hui mathématique, rationnel.

Le phénomène des cordes vibrantes a été le fondement des recherches des disciples de Pithagore, qui avaient puisé leurs connaissances chez les Egyptiens. En divisant successivement une corde en deux, trois, quatre parties, on trouvait dans chaque moitié l'octave de la cord[illegible] entière ; dans les trois quarts, sa quarte ; dans l[illegible] [illegible]eux tiers, sa quinte ; l'octave se trouve donc [illegible] quarte comme 3 à 4, la quinte comme [illegible]nce de cette observation fit donner aux [illegible], 3, 4, le nom de sacré quaternaire.

Pourquoi cette invariabilité des lois d'harmonie musicale, que Dieu a fixée lui-même, ne se reproduirait-elle pas dans tous les rapports qui se manifestent à nos regards en suivant en tout et partout cette même loi? Dès-lors on chercha à appliquer les principes du système musical à la physique et à la morale; tout devint alors proportions et harmonies; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombre.

Le mouvement des astres, les distances qui les séparent, leur volume, le diamètre de leurs orbites, furent rapportés aux divisions d'une corde qui, partant du centre de l'univers, se terminait à sa circonférence.

Hélas! puisque le monde est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, la corde étant infinie, ses divisions sont illusoires et inconnues. Mais de ce que cette célèbre école n'a pu trouver ce qu'elle cherchait comme elle le cherchait, par suite d'une application trop simple d'un principe vrai à un ordre d'accord beaucoup plus compliqué, il ne s'ensuit pas qu'elle fût dans le faux. L'idée pithagoricienne émise par Philolaüs, qui avait fait le soleil centre de l'univers après plusieurs siècles d'incubation intellectuelle, sortit viable du cerveau de Copernic. Képler, poursuivi par les mêmes idées, finit par mettre au monde ses sublimes lois. Après Képler est venu Newton, qui pour sa théorie de la lumière, a invoqué et s'est appuyé sur une *analogie fausse* des sons et des couleurs.

A la suite de ces génies de premièr ordre sont venus le père Mersène, le père Castel, puis l'architecte Blondel et autres analogistes qui, guidés par le principe d'unité de système, ont cherché à établir des correspondances entre les accords des couleurs, des odeurs, des saveurs, des proportions architectoniques. Ces recherches ont produit des rapprochements plus ou

moins ingénieux, mais sans résultat sérieux et applicable, parce que ces théoriciens ont confondu l'*unité de système* avec l'*identité de système.*

ARTICLE II. — Cicéron et son idée d'harmonie sociale.

Cicéron, comme Pithagore et ses disciples, voyait dans l'harmonie musicale un modèle à suivre pour réaliser l'harmonie sociale. Ainsi il dit :

« Car de même que, par les frémissements des cordes, les accents des flûtes et les inflexions du chant et de la voix, on doit saisir un ordre formé de sons distincts et dont les moindres altérations ou dissonances offenseraient une oreille exercée, de même enfin que ce concert, par l'habile direction des voix les plus dissemblables, produit l'accord et l'harmonie, ainsi un état sagement composé de la réunion des trois ordres inégaux se met en accord par le concert des éléments les plus divers ; et ce que les musiciens appellent l'harmonie dans le chant est l'union dans l'état social, l'union le plus fort et le meilleur gage du salut public, mais impossible sans la *justice.* »

Saint Augustin, Bernardin de Saint-Pierre, etc..... expriment les mêmes idées. Tous les hommes doués d'un sentiment esthétique élevé comprennent qu'il y a unité et variété de loi dans tous les phénomènes, mais n'ayant pu faire sortir cette vérité de l'état de vague intuition, ces voyants ont toujours été considérés comme des rêveurs et des utopistes par cette classe d'hommes plus ou moins instruits que le présent occupe uniquement ; satisfaits d'une position sociale acquise, ils désirent naturellement la conserver et l'améliorer : le *statu quo* est leur idéal ; mais l'avenir qu'ils espèrent ne pas voir, vient souvent détruire leur béate et égoïste quiétude.

Si le système des retours périodique et progressif des

hommes sur la terre était une vérité, Charles Fourier pourrait être regardé comme Pithagore réincarné; car il a cherché à réaliser par ses travaux le rêve des penseurs de l'antiquité et des temps modernes. Son système de l'unité universelle n'est autre chose que l'application de lois d'harmonie sensitive aux travaux et à toutes les relations humaines, pour arriver à faire que *la loi qui régit les astres donnât la paix au genre humain.*

Relativement à l'analogie dont Fourier s'est beaucoup servi, voici comment s'exprime, de nos jours, le paradoxal M. Proudhon.

« L'analogie a de tout temps, dit-il, alimenté les spéculations des mystiques, les rêves des théosophes et des illuminés. C'est elle qui tour à tour a suggéré sur Dieu, sur la nature et l'homme, tant d'extravagantes conjectures, et qui souvent a égaré à leur insu les intelligences les plus positives. De nos jours il s'est trouvé un homme qui a prétendu hautement relever l'analogie et en faire une science. Ses idées ont fait grand bruit dans une certaine classe de réformistes trop prétentieux pour se soumettre au sens commun et penser comme le vulgaire.

» L'analogie est une forme d'argumentation que l'on rencontre partout : en morale, en politique et généralement dans toutes les sciences non encore sériées, qui réussit d'autant mieux avec les esprits superficiels qu'elle exige peu de travail, et que touchant une question elle semble la résoudre. »

Ce qu'il y a de très-curieux après ce jugement, c'est de voir ce même auteur, qui ne se croit certes pas superficiel, faire de nombreuses analogies dans son ouvrage *De la création de l'ordre dans l'humanité*, plus fausses et plus erronées les unes que les autres, et les donner comme des vérités infaillibles, tout cela avec l'imperturbable et outrecuidant aplomb qu'on lui

connaît. L'analogie joue aussi un grand rôle dans les sciences, mais là elle est plus dangereuse qu'ailleurs ; car trop souvent on échaffaude un système faux, hérissé de formules algébriques qui lui donnent l'apparence de la vérité. Quant à Fourier, il est très-vrai qu'il a usé et abusé de ce mode d'investigation donné par lui *comme boussole de direction en étude de la nature*. Malheureusement cette boussole a ses *variations*, ses *perturbations*, ses *déclinaisons* dont la cause est dans l'entendement humain, qui n'ayant pas encore découvert l'étoile polaire du raisonnement pour se diriger en toute sûreté sur l'océan des mystères de la nature et de l'homme, est exposée sur son fragile esquif à aller à la dérive et se briser à chaque instant contre les écueils de ses rêves, de ses illusions, de ses hallucinations.

Si nous ne sommes pas nous-mêmes dans les hallucinés, il nous semble que les études que nous soumettons au lecteur pourront faire comprendre en quoi consistent les séductions, les dangers de l'analogie et les moyens à prendre pour les éviter.

Quant au principe de l'*attraction passionnelle*, M. Proudhon la traite, comme tout ce qu'il ignore, à la façon du renard de la fable, il la trouve indigne de sa puissante et infaillible critique. Des savants de profession n'ont point partagé ce superbe dédain. Examinons comment ce grave et difficile problème a été abordé.

ARTICLE III. — De la mécanique passionnelle. La science sociale ne peut être une science fixe.

Dans tout ce qui précède nous avons parlé de besoins, de penchants, d'affections, d'impulsions, de forces fondamentales de notre nature. Chez les anciens, le mot passion signifiait la souffrance que nous éprouvons d'un désir non satisfait, ou bien la souffrance occasionnée par l'abus de l'objet possédé. De nos jours

le mot passion a été appliqué à toutes les impulsions primitives; ainsi on dit passions matérielles, passions sentimentales, passions artistiques, etc.; force vitale et forces passionnelles sont une même chose. Les excès des passions sont qualifiées d'anomalie, de subversion, de désordre, etc. C'est dans ce nouveau sens qu'il faut se servir de cette dénomination acceptée par les auteurs modernes. « Les passions, dit Champfort, font vivre l'homme. » Selon Nicole « Ce n'est pas la raison qui se sert des passions, mais les passions qui se servent de la raison pour arriver à leur fin. »

M. Lélut trouve que Champfort et Nicole disent vrai. « Oui, dit-il, les passions font vivre l'homme, c'est-à-dire le font vivre, sentir et penser, et sans elles la raison, qui n'aurait rien à réprimer, n'aurait rien non plus à accomplir. » « La passion est le fond de notre nature morale, le vaste et puissant mobile de nos pensées et de nos actes; elle embrasse toute la personne humaine. Rien donc de plus naturel et de plus puissant que les passions; rien en même temps de plus varié, de plus multiple, de plus complexe, de plus difficile à saisir sous la multitude et la diversité des désignations. »

La liste des passions est fort longue, comme nous l'avons montré. Si les passions font le tourment de la vie, l'homme est le plus tourmenté des êtres.

De tous temps les philosophes ont cherché à faire une classification des passions. « La première a été faite au point de vue dualistique, esprit et matière, ou passion corporelle et passion spirituelle. On a distingué aussi des passions heureuses et des passions malheureuses, des passions calmes et des passions violentes, tristes et joyeuses. On les a distinguées aussi en permanentes et en transitoires. On a voulu réduire toutes les passions et leurs nuances si variées à un certain nombre de puissances fondamentales qui puissent prendre le titre de facultés affectives, susceptibles de se

passionner; mais en observant de près nos divers aspects, on a trouvé que tous peuvent se passionner; car dans l'exercice de toute passion, tout le corps, tout notre entendement est en action et fournit son contingent de force passionnelle. »

Toute passion offre les éléments suivants qui sont à peu de chose près, dit M. Lélut, ceux que lui attribuait Mallebranche :

« 1° Une émotion, un état affectif d'une nature spéciale, indéfinissable, qui diffère même dans les passions les plus voisines; état d'amour, d'orgueil, de désespoir, etc., qui trahissent ou traduisent, des façons appropriées, les actes ou les impressions du corps;

» 2° Un but à atteindre, un effet à produire; un homme, une femme à *aimer;* un homme, une œuvre à *admirer*, à admirer avec *enthousiasme; l'orgueilleuse* opinion de soi-même à satisfaire, à imposer; un ennemi, quelquefois un ami à *haïr;* un danger à *craindre* ou à *braver;* une douleur, un malheur dont il y a lieu de se *désespérer;* toutes affections ou entraînements dont l'objet est hors de nous, et nous est connu par le fait des sensations extérieures;

» 3° L'idée, la connaissance, le plus souvent sous la forme d'image, ou au moins des signes très-caractérisés, du but à atteindre, de l'effet à produire, en un mot de l'objet de la passion, et autour de cette idée ou de cette image principale, des idées, des images accessoires dont la puissance, l'attraction s'ajoutent à la sienne;

» 4° Un entraînement plus ou moins violent, quelquefois irrésistible vers ce but, cet effet; entraînement qui a souvent été confondu avec l'action de la volonté, et qui pouvait l'être; car cette action de la volonté, si elle n'est pas le commencement de la passion, en est la suite et la fin; une fin où il n'est pas toujours facile de faire la part de l'une et de l'autre. »

Voilà à peu près, selon M. Lélut, ce dont se compose

une passion ; voilà la pluralité, mais en même temps la connexité intime des éléments qui la constituent.

A ces citations, ajoutons ce passage de de Maistre :

« Le désir n'est qu'un *mouvement de l'âme vers un objet qui l'attire.* Ce mouvement est un fait du monde moral, aussi certain, aussi palpable que le magnétisme ; et de plus aussi général que la gravitation universelle dans le monde physique. Mais l'homme étant continuellement agité par deux forces contraires, l'examen de cette terrible loi doit être le commencement de toute étude de l'homme. »

« Maintenant si vous considérez que Dieu même ne saurait forcer la volonté, puisque une volonté forcée est une contradiction *dans les termes*, vous sentirez que la volonté ne peut être agitée et conduite que par l'attrait (mot admirable que tous les philosophes ensemble n'auraient su inventer) ; or, l'attrait ne peut avoir d'autre effet sur la volonté que celui d'en augmenter l'énergie en la faisant vouloir davantage, de manière que l'attrait ne saurait pas plus nuire à la liberté ou à la volonté que l'enseignement, de quelque ordre qu'on le suppose ne saurait nuire à l'entendement. »

« L'*anathème qui pèse sur la malheureuse nature humaine, c'est le double attrait.* Le philosophe qui réfléchira sur cette énigme terrible rendra justice aux stoïciens qui devinèrent jadis un dogme fondamental du christianisme en décidant que *le sage seul est libre ;* aujourd'hui ce n'est plus un paradoxe, c'est une vérité incontestable et du premier ordre. *Où est l'esprit de Dieu là se trouve la liberté.* »

Le lecteur comprendra, d'après ces définitions, comment Charles Fourier, en considérant les passions comme les forces primitives naturelles qui impriment à l'individu une impulsion générale, puissante, irrésistible, contre laquelle échouent les lois de la morale, n'a fait qu'affirmer une vérité déjà admise par tous les phi-

losophes, et que l'observation du passé et du présent de l'humanité ne fait que confirmer; mais ce qui distingue Fourier de tous les réformateurs du passé et en fait un génie à part, c'est d'avoir pensé que tous les mouvements, les changements, les modifications qui s'opèrent en nous, ainsi que les phénomènes qui se manifestent dans le règne animal et végétal, sont coordonnés et réglés selon les lois mathématiques, et qu'il y a *unité du système de mouvement pour le monde matériel et spirituel.*

C'est d'après cette donnée que le savant M. Cauchy, membre de l'Institut, a été amené à regarder comme possible l'application du calcul à la *mécanique passionnelle.*

« Ce qui caractérise, dit-il, la mécanique, ce qui la distingue plus nettement des autres sciences, c'est l'étude de la force.

» Qu'est-ce que la force? Est-ce un être ou l'attribut d'un être? La force est-elle matérielle ou immatérielle? Si, comme on l'admet généralement, la force dirige et modifie le mouvement de la matière, ne serait-il pas absurde de croire qu'elle est matérielle? et que si elle est immatérielle, comment peut-on la mesurer, la calculer, la représenter par des nombres? Enfin, les forces que l'on considère en mécanique rationnelle sont-elles distinctes de celles que l'on considère dans les sciences physiques et naturelles, dans les sciences morales elles-mêmes? Sont-elles distinctes en particulier de la force qu'on nomme force vitale?

» Des esprits timides et irréfléchis, dit-il, se scandaliseront peut-être de voir l'analyse mathématique entreprendre de soumettre à ses calculs, non-seulement les objets sensibles, non-seulement la matière et ses attributs, mais aussi ce qui paraît immatériel, et en particulier la force elle-même. »

Mais il ne craint pas l'objection qu'on peut lui faire,

et qui consistera à dire que la force doit être considérée comme l'expression d'une volonté, comme le produit, comme l'émanation de l'intelligence, et qu'attacher la force à une matière inerte, la clouer, pour ainsi dire, à un point matériel, c'est vouloir matérialiser l'intelligence. Il ne craint pas cette objection, car il va démontrer que la force est une loi venant de l'être souverain, et à laquelle obéissent tous les êtres sans le savoir. La force, ce n'est pour lui ni un être matériel ni un être spirituel, c'est une obligation imposée par la volonté suprême.

M. Cauchy admet trois sortes de forces : les forces physiques, les forces morales et les forces intellectuelles.

« Les forces physiques, dit-il, sont celles qui, dans un système de points en repos, se manifestent par des pressions, par une tendance des systèmes en mouvement, et qui, dans le cas où le système vient à se mouvoir, modifient sans cesse les vitesses acquises par les différents points.

» Les forces intellectuelles sont, par exemple, celles que Képler a su appliquer à la démonstration des lois qui portent son nom, et Newton à la découverte du principe de la gravitation universelle.

» Enfin, les forces morales sont celles d'une jeune fille qui, née souvent au sein de l'opulence et dans un rang élevé, mais dévorée d'une ambition que la terre a peine à comprendre, embrasse volontairement la pauvreté pour devenir la servante des indigents, et s'empresse d'échanger les fêtes, les honneurs, les plaisirs qui l'attendent dans le monde, contre une vie de labeur, de dévouement et de sacrifice. »

Ces définitions posées, M. Cauchy s'occupe spécialement des forces physiques : il remarque que les unes sont permanentes, indépendantes de notre volonté, comme la gravitation universelle; nous ne pouvons

empêcher la terre de tourner, ni arrêter le soleil dans sa course à travers les espaces infinis. D'autres forces que nous créons nous-mêmes naissent et s'éteignent à notre volonté, par exemple la force par laquelle nous donnons la locomotion aux différentes parties de notre corps. Enfin, d'autres sont indépendantes de notre volonté : nous ne les créons pas, nous ne les faisons pas agir ; mais cependant elles sont variables avec notre âge, notre santé ; ce sont les forces physiques appliquées à la digestion, à l'assimilation, à la nutrition.

Eh bien ! toutes ces forces, évidemment, ne sont que prêtées momentanément aux êtres auxquels elles sont appliquées. Elles ne viennent pas de lui. Un point matériel est inerte ; il n'est point la cause de sa gravitation : si on coupe un bras à un homme, il ne dépend plus de lui de le faire mouvoir ; on ne peut rendre leurs fonctions aux organes vitaux quand l'heure de la mort a sonné. Il est donc vrai que les forces existent à la manière des lois dont elles sont l'expression la plus simple ; de même que dans la vie sociale le législateur promulgue des lois qui font agir la société, qui s'expriment par des forces, causes des phénomènes sociaux, de même, dans le monde universel, les forces sont l'expression des lois promulguées par la volonté du législateur souverain, de l'être suprême, unique. Telle est l'idée émise par M. Cauchy.

« Cette force, poursuit l'illustre géomètre, appliquée à un corps, à un être matériel, est la puissance que confère à cet être une loi établie par le Créateur ; c'est l'obligation qui lui est imposée d'obéir constamment et invariablement à la loi dont il s'agit.

» Si l'on objectait qu'il n'est pas naturel d'attribuer à un être purement matériel le pouvoir de se porter spontanément dans une direction plutôt que dans une autre, et de choisir lui-même son chemin, nous répondrions que le choix a été fait à l'avance, à l'insu de cet

être. Sans doute la matière est inintelligente, mais elle obéit sans le savoir à une intelligence souveraine ; sans doute cette obéissance passive est pour nous un mystère, mais un mystère analogue se trouve dans ce qu'on appelle l'instinct chez les animaux, chez l'homme lui-même. Cet instinct n'est-il pas l'obéissance passive par laquelle ils concourent, même sans le savoir, à l'exécution des lois établies par le souverain législateur ? Cette obéissance est subie par les êtres organisés et les êtres organiques, par les animaux, les végétaux, les pierres elles-mêmes ; c'est la MÉCANIQUE PASSIONNELLE. »

Observation : Fourier et M. Cauchy rentrent dans le système de l'*intervention divine* de Descartes, dans celui de l'*harmonie préétablie* de Leibnitz.

La mécanique passionnelle, ainsi comprise, est la traduction de la pensée de Bossuet : *L'homme s'agite, Dieu le mène.* Si l'obéissance de l'homme était *passive*, comme le disent M. Cauchy et Bossuet, l'homme n'aurait aucune liberté : il serait un animal supérieur, voilà tout.

La différence qui existe entre l'homme et l'animal, c'est que ce dernier *ignore* qu'il est *mené*, tandis que le premier le *sait ;* c'est que l'un agit toujours aveuglément ; l'autre aussi, mais, en outre, il a le pouvoir de réagir en raisonnant contre la force universelle et passionnelle, de manière à la contrarier, la modérer, la dévier *jusqu'à un certain point.*

C'est ce pouvoir donné à l'homme et refusé aux animaux qui constitue ce qu'on appelle *son libre arbitre.* C'est cette force réflective plus ou moins clairvoyante qui s'oppose à la régularité de la loi mathématique appelée *fatalité*, *destin* chez les anciens. Cette double attraction, aveugle et raisonnée, qui tantôt s'accorde, tantôt discorde dans l'*homme seul,* rend illusoire l'application du calcul mathématique au mouvement pas-

sionnel; l'à peu près et le calcul des probabilités est ici seul admissible.

L'unité de système, de mouvement pour le monde matériel et spirituel est donc une erreur. *L'attraction passionnelle que Fourier prétendait conforme à l'attraction matérielle expliquée par Newton et Leibnitz, ne peut se soutenir*, en tant que justesse et précision mathématique. La science sociale ne peut être *une science fixe, comme l'astronomie*, ainsi que l'avait pensé Auguste Comte, qui a distingué *la statique et la dynamique sociale;* la première repose sur le nombre *constant* des passions humaines, la seconde sur la loi de l'accord et de l'antagonisme plus ou moins irrégulier de ces forces.

Les sympathies et les antipathies n'ont pas été pour Dieu, comme le prétend Fourier, *l'objet d'un calcul très-mathématique;* il n'a pas réglé celles de nos passions *aussi exactement que les affinités chimiques et les accords musicaux.*

Cette erreur de Fourier circule dans toute son œuvre. En application elle produirait des désordres très-graves, au lieu de l'ordre qu'il a la prétention d'établir. Il faudrait, pour que la régularité eût lieu, que l'organisme humain fût distribué en série régulière, ce qui n'est pas, ce dont Fourier ni aucun philosophe ni théologien n'ont pu se rendre compte. Ce point de science physico-physiologique est trop important pour que nous ne cherchions pas à le mettre en lumière.

Article IV. — De l'inégalité harmonique et de l'inégalité discordante. Son type trouvé dans l'organisme humain.

Fourier, considérant avec juste raison les passions comme des forces qui poussent l'homme en divers sens, a parfaitement compris qu'il fallait appliquer à la recherche des lois de ce mouvement le principe d'équili-

bre employé dans la mécanique physique. Il dit « qu'il faut toujours mettre en balance la double action du centre avec celle des extrêmes ; qu'il n'y a point d'équilibre sans forces opposées ; que l'action contrastée est loi universelle de la nature. On ne trouve dans tout son système que balance de forces par mouvement direct et inverse, par vibration ascendante et descendante, mode majeur et mineur, force centripète et centrifuge, etc. C'est partout le jeu direct et inverse. »

La distribution sériaire une fois faite comme l'entend Fourier, il pense obtenir, par le jeu des trois distributives, les mêmes résultats que donnent les proportions et progressions arithmétiques et géométriques, c'est-à-dire que la somme des extrêmes est égale à la somme des moyens, ou le produit des extrêmes égal au produit des moyens. Aussi il dit que le mécanisme passionnel est la mathématique en action. Examinons cette curieuse hypothèse, appliquée à l'organisme humain.

Sur quel principe reposent tous les calculs algébriques ? C'est sur le principe de l'égalité. Puisque Fourier fait sans cesse pivoter son système sociétaire sur le principe d'égalité ou d'équilibre des forces, et que tout son mécanisme est mis en mouvement par ce qu'il appelle les trois passions distributives, il s'ensuit que ces passions ont pour but constant de pousser les hommes à l'équilibre, à l'égalité, à la justice. A quelle condition la série ascendante des nombres remplit-elle, dans ses combinaisons, la loi de l'égalité ? A condition d'être distribuée en progression régulière, mesurée ; à condition que la raison sera la même entre les termes inégaux. Ainsi, dans la série naturelle des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, les nombres diffèrent entre eux d'une unité. Ainsi, la somme du premier et du quatrième terme est égale à celle du deuxième et du troisième :

1 + 4 = 2 + 3. S'il y a entre les deux termes deux unités de différence, 1 + 7 = 3 + 5.

Si la progression est géométrique comme 2, 4, 8, 16, 32, on a 2 × 16 = 4 × 8. Si la série est irrégulière, c'est-à-dire si la raison est inégale, le principe d'égalité ou d'équilibre est rompu et n'est plus applicable. Ainsi dans la série 1, 2, 5, 7, 11, 13, 14, la somme du premier terme et du quatrième qui est 8 n'est pas égale à celle du second et du troisième qui est 7 ; plus la série sera irrégulière, plus la somme des extrêmes différera de la somme des moyens. S'il s'agit de forces, plus l'inégalité sera grande, plus le mouvement sera irrégulier, violent, subversif et s'éloignera de l'équilibre. Il est certain qu'instinctivement l'homme repousse *en pratique* le principe de l'égalité mathématique; il en a une secrète horreur, car c'est la mort. En effet, l'équilibre des forces égales agissant en sens contraire produit le repos, la cessation du mouvement. Or, comme tout dans l'univers est dans un état perpétuel de composition et de décomposition qui produit la vie universelle, il faut, pour que ce mouvement se perpétue, qu'il s'opère entre des forces contraires et sans cesse inégales. On peut dire *que le mouvement universel est dû à la tendance, à l'équilibre entre des forces inégales.* Le mouvement est régulier, concordant quand il a lieu entre des forces qui ont entre elles une *certaine inégalité;* il est irrégulier, subversif quand ces proportions changent et sont *trop inégales.*

La vie individuelle, organique, est due à l'ensemble des phénomènes internes qui luttent pendant un certain temps contre l'ensemble des phénomènes externes qui finissent par les vaincre. Quand l'équilibre se fait, alors nous mourons, nous sommes transformés. Dans le mouvement social progressif il en est de même. Les principes de la période qui vient triomphent des principes de la période qui s'en va, et ont fait leur temps. Or,

comme il est évident que sans mouvement l'univers ne pourrait exister, il s'ensuit que le principe d'équilibre stable et *permanent* est passager, accidentel, et n'existe dans aucune branche de la création. Le principe d'équilibre mathématique est un principe *idéal*, purement intellectuel, sans existence réelle ; il est bon pour servir de *criterium* à nos raisonnements, nous faire acquérir la certitude et affirmer, comme noûs l'avons déjà vu, la valeur des rapports.

L'équilibre passionnel, s'il pouvait exister, serait la pétrification du genre humain comme l'équilibre sidéral immobiliserait l'univers. Les deux idées d'équilibre et d'harmonie sont très-différentes. L'harmonie planétaire comme l'harmonie dans tous les ordres de phénomènes, résulte, comme nous venons de le dire, de l'opposition entre des forces contraires ayant entre elles une *certaine inégalité*, tandis que l'équilibre exige l'*égalité des forces opposées.*

D'après ces observations, si la série des passions doit être irrégulière , quel est le degré d'irrégularité , d'inégalité des forces pour produire l'harmonie? Et quel est celui qui la détruit? où est le type de la série *naturelle*, comment le découvrir? Nous allons le trouver dans l'organisme humain même.

La seule série sensitive que les physiciens aient pu traduire en nombre est celle des sons. Ils comptent le nombre des vibrations de chaque son. Si l'on forme la progression ascendante des nombres correspondants à chaque son de la gamme, on aura *do* 24, *ré* 27, *mi* 30, *fa* 32, *sol* 36, *la* 40, *si* 45, *do* 48. La différence entre chaque terme est 3, 3, 2, 4, 4, 5, 3 ; on voit que la raison est inégale entre les termes, bien qu'à l'audition il semble que les différences sont égales et que la progression est régulière. La somme d'aucun de ces termes avec le quatrième qui le suit n'est égale à celle des termes moyens. La somme du premier et du

quatrième qui forme la quarte donne 56, celle du *ré* et *mi* donne 57; il y a unité de différence. Cette dernière combinaison est discordante comme toutes celles qui ont lieu entre les termes contigus dont la plus petite différence est 2, la plus grande est 5. Dans l'accord parfait *do*, *mi*, *sol*, *do*, la somme des extrêmes est 72, celle des moyens 66; la différence est 6. Si l'on prend chaque terme de la gamme pour tonique et qu'on fasse des accords parfaits, on aura pour différence entre la somme des extrêmes et celle des moyens, *ré* 21, *mi* 9, *fa* 8, *sol* 9, *la* 12, *si* 17; ce sont ces différences qui donnent à chacun de ces accords les caractères que distingue notre oreille. Tous ces accords sont harmoniques; ils nous plaisent; les accords entre contigus nous déplaisent. Le plaisir et le déplaisir paraît tenir à ce que la différence est plus grande entre les termes éloignés qu'entre les termes contigus. Les consonnances varient de 6 à 17, tandis que les dissonnances sont comprises entre 2 et 5.

Si l'on détermine les différents tons de clair-obscur, d'un cylindre, on trouvera aussi l'irrégularité. Si l'on compare entre elles les longueurs des os du squelette humain on trouvera encore une série irrégulière, en comparant plusieurs squelettes d'homme bien proportionnés on trouvera des différences dans leur proportions. Ce sont ces inégalités qui constituent les caractères différents de beauté.

On peut comme les Grecs prendre pour type les mesures des sujets dont la conformation remplit le mieux les fonctions auxquelles la nature les a destinés, et pour variété des proportions peu différentes du type adopté. Hors d'une certaine limite se présentent les conformations défectueuses et difformes.

Ces observations nous démontrent que l'homme, pour se rallier aux lois naturelles ou divines, ne doit pas prendre pour type de ces institutions le type mathématique, ni chercher à faire de l'égalité soit simultanée,

soit successive ou périodique, ce serait contraire à la vérité naturelle. Le principe pratique à employer est le principe d'harmonie, c'est-à-dire la combinaison des inégalités qui n'ont pas entre elles *des différences anti-harmoniques sociales*. Voilà en quoi la pratique dynamique passionnelle, naturelle, *réelle et vraie* diffère de la dynamique mathématique, idéale, absolue, illusoire. De même qu'en mécanique physique il faut tenir compte des frottements, il faut en mécanique passionnelle tenir compte des causes de perturbation qu'occasionnent les désirs à essor disproportionnés et des déviations qui en sont la conséquence que le calcul ne peut préciser.

La justice en théorie est aussi fondée sur l'*égalité*, mais en pratique, pour être vraie et humaine, elle doit être basée sur la *proportionnalité*, être *relative* et non absolue pour devenir *équité*. C'est ce que la philosophie de Gall a très-bien compris.

La différence radicale qui sépare l'animal de l'homme, consiste en ce que le premier n'obéit qu'à l'attraction aveugle, à l'instinct, sans être soumis à l'attraction réfléchie qui souvent contrarie et lutte contre l'attraction aveugle. Cette dernière impulsion dans l'homme est, comme chez l'animal, permanente, invariable; mais la raison en intervenant cherche à lui faire comprendre qu'il doit dans certains cas se priver d'un plaisir présent qui l'exposerait plus tard à un mal plus grand. Ce désir aveugle dans nos rapports avec les personnes peut aussi troubler, détruire le sentiment de la pondération morale et causer le remord. C'est ainsi qu'il y a dans l'homme lutte interne entre la passion et la raison, lutte qui diminuera par le perfectionnement des institutions sociales.

Nous avons fait comprendre ailleurs comment le progrès de notre intelligence et de tous les aspects de l'homme sont dus à cette lutte.

Les moralistes ont appelé *volonté* la force impulsive

passionnelle; quand la réflexion domine l'instinct et que l'acte est conforme au principe moral qui fait lot dans la société, on dit qu'il y a *bonne volonté* chez l'individu, qu'il est *vertueux*. Quand la passion est plus forte que la raison et que la conduite est contraire à la morale adoptée, on dit que l'individu a obéi à sa *mauvaise volonté*, il est vicieux, immoral, etc.

Il est des cas où la passion, dans un entraînement auquel la raison n'a aucune part, produit des prodiges de valeur, d'héroïsme, qu'on dit sublimes; ces cas sont ceux qui se révèlent dans un naufrage, un incendie, une épidémie, une prise d'assaut, etc.....

Ce même entraînement produit aussi des crimes qui nous terrifient en manifestant la malfaisance humaine. Au milieu des diverses sociétés qui divisent l'humanité avec leurs sectes et leurs morales différentes, on comprend que le vrai *criterium* des vices et des vertus naturelles est inconnu; sous ce rapport tout est incertain, conventionnel, relatif. On comprend qu'au-dessus de ces morales particulières il doit exister la morale universelle. En quoi consiste-t-elle? quelle est l'organisation sociale qui aidera à la pratiquer?.....

La fameuse formule de Fourier : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*, d'après les observations qui précèdent doit être modifiée. On pourrait la rédiger ainsi : *Les attractions révèlent les destinées; le mérite des actions est proportionnel au degré de bonheur individuel et collectif qu'elles procurent.*

Article V. — Loi sériaire pratiquée instinctivement depuis l'origine des sociétés.

Le lecteur connaît la loi de distribution sériaire que nous avons déjà étudiée, dont le type est puisé dans la nature. Cette loi sert à mettre l'ordre dans une collec-

tion quelconque d'objets. A l'origine des sociétés elle a été instinctivement appliquée à l'art de la guerre.

Celui des sauvages qui dans une tribu a eu le plus de courage, de force et de sang-froid, a été spontanément reconnu pour chef. Le salut commun a bien vite fait comprendre que l'obéissance passive à ce chef était nécessaire pour assurer la victoire. C'est ainsi que l'unité de commandement est devenue un principe d'ordre, d'autorité militaire et politique. On comprend comment le *premier qui fut roi dut être un soldat heureux.* Le nombre de combattants en augmentant a nécessité la division, la distribution en groupes échelonnés obéissant à des sous-chefs, lesquels à leur tour ont obéi au chef suprême. En procédant ainsi, on est arrivé dans les temps modernes, à nos armées qui sont un modèle de distribution sériaire des plus compliqués et des plus savamment organisés. Toutes les administrations de l'Etat sont formées par des séries de groupes échelonnés, ayant un ministre pour supérieur, les ministres obéissant à leur tour au chef suprême de l'Etat. Après l'organisation primitive militaire est venue l'organisation religieuse, à laquelle toutes les autres ont été subordonnées soit directement, soit indirectement. La série religieuse la plus considérable qui ait existé, est celle du clergé catholique, avec sa double armée sacerdotale et monacale, obéissant à son chef, vicaire de Dieu sur la terre, choisi parmi les plus intelligents et les plus méritants, assisté d'un conseil.

Ce pouvoir religieux est arrivé au moyen âge à l'apogée de sa puissance; mais n'ayant aucun contre-poids sur la terre, ses excès ont provoqué le sentiment du juste, qui s'est révolté et a brisé cette formidable unité par *la réforme.* Ce pouvoir avait commencé à introduire l'ordre *sériaire simpliste* dans le travail par les corporations ouvrières ayant un saint pour patron.

Cet embryon d'organisation industrielle a été dé-

truit par la Révolution française ; elle a déblayé le terrain féodal, mais n'a su utiliser les germes du bien existant. Depuis cette époque, l'anarchie, l'empirisme et le désordre économique sont partout. Or, Fourier n'a fait que reprendre cette distribution naturelle pratiquée depuis l'origine des sociétés, pour l'appliquer au travail *domestique, agricole, manufacturier, commercial, d'enseignement pratique des sciences et des arts.*

La distribution sériaire seule ne produit rien, quelque méthodiquement disposée qu'elle soit, pas plus que le clavier d'un piano ne fait de la musique sans la main de l'artiste qui le met en mouvement. L'idée d'accord d'harmonie sociale, si bien indiquée par Cicéron, est restée à l'état de *desiderata* dans l'entendement humain. Nul facteur, ni compositeur, ni savant harmoniste, n'a su ni pu construire l'instrument, ni le *libretto*, ni la conception musicale nécessaire pour jouer la symphonie passionnelle dans l'atelier social. Elle a été considérée, par les philosophes, les économistes et les théologiens, comme un rêve, une utopie. La solution de cette question ne peut se réaliser, pour les mystiques et les spiritualistes, que dans le *ciel.* Avec cette croyance, il est impossible de trouver ce qu'on est convaincu ne pouvoir exister sur la terre. Heureusement que les intelligences progressives veillent toujours et ne désespèrent jamais. Fourier a eu la gloire de découvrir les conditions de l'association *intégrale*, appelée à réaliser la somme de bonheur réservée à l'humanité sur la terre. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce système d'organisation vers lequel l'humanité se dirige instinctivement encore, en passant par une série de phases et de périodes successives, *inévitables*, plus ou moins heureuses et malheureuses.

Puisque la distribution et l'organisation sériaire est pratiquée depuis tant de siècles, d'où vient qu'avec cet élément d'ordre les sociétés sont si souvent boulever-

sées ? C'est qu'autre chose est l'organisation sériaire à *mouvement simple*, autre chose est l'organisation sériaire à *mouvement composé* et l'organisation à mouvement *composé et mesuré*. Pour qu'il y ait mouvement composé dans une série, il faut que le mouvement soit à la fois divergent et convergent ; il faut qu'il y ait un échange continuel d'activité allant du centre vers la circonférence et de celle-ci vers le centre. Dans la série actuelle sacerdotale à hiérarchie simple, le mouvement part seulement du centre pour arriver aux divers points de la circonférence sans que les points de la circonférence puissent faire parvenir au centre, pour y être incessamment élaborés, vivifiés, réformés et transformés, les idées, les sentiments, les intérêts des membres du clergé. Cette hiérarchie, à mouvement simplement divergent, devient de plus en plus despotique, tyrannique ; elle a peur du mouvement, elle s'immobilise de plus en plus, la vie spirituelle se ralentit, se retire de ce grand corps ; aussi il en est réduit à la simple vie organique ; voilà pourquoi il se cramponne convulsivement à la vie temporelle qui finit par lui échapper.

Lorsque dans la vie politique le mouvement convergent l'emporte sur le mouvement divergent, la démocratie arrive peu à peu par neutraliser le mouvement divergent ; quand elle l'emporte, la société est dominée par la démagogie, le désordre est complet, la pyramide sociale est renversée. Quand c'est, au contraire, le mouvement central divergent qui l'emporte, la société est gouvernée despotiquement, le pouvoir peut devenir tyrannique. Dans le premier cas, la liberté passe à la licence ; elle détruit l'ordre : dans le second, c'est l'ordre qui étouffe la liberté, lequel, sans contrepoids efficace, finit par mourir d'une indigestion de pouvoir. Voilà pour les séries à mouvement simple qui ne savent pas s'organiser en mouvement composé. Outre le danger de ces séries, il y a pour le corps

social celui de leur isolement, de leur insolidarité, de leur opposition. Depuis qu'il y a un pouvoir politique et un pouvoir religieux, nous les voyons chacun travailler à réaliser leur idéal particulier, aveugle, égoïste, antihumain. L'un la théocratie universelle, l'autre la monarchie ou le césarisme, ou l'autocratie universelle ; tantôt ils se réunissent pour lutter, étouffer et dominer la démocratie qui se développe toujours ; tantôt ils se combattent pour se renverser et dominer sans partage ; on voit encore le pouvoir judiciaire contrarier le pouvoir politique ; la bureaucratie entraver les meilleures réformes ; la force militaire s'emparer du pouvoir. Outre ces grands organes plus ou moins bien hiérarchisés, le désordre social se trouve compliqué dans les temps modernes par des puissances nouvelles, inconnues dans le passé, telles que l'industrie, le commerce, la finance ; ces pouvoirs nullement organisés, sans contre-poids réels, livrés au *laissez-faire,* au *laissez-passer*, avec leur nuée de parasites, se ruent sur la société, la rançonnent par la banqueroute, l'accaparement, l'agiotage, la concurrence anarchique, le monopole, la superfluité des agents de toute espèce. Ce désordre est considéré par d'aveugles économistes comme la loi normale de l'activité humaine. Cette manière de voir est en opposition formelle avec les plus simples notions de l'ordre qui se découvre partout ailleurs, elle n'est au fond qu'un aveu honteux d'ignorance et d'impuissance.

Nous répèterons ici ce que nous avons dit ailleurs sous le rapport de l'ordre et de la liberté, savoir : que la véritable liberté se trouvera partout inhérente à l'ordre, tant humain qu'extérieur ou divin. Lorsque le véritable ordre *humain naturel* et non artificiel, fantastique, sera trouvé ; lorsque la loi selon laquelle chaque faculté humaine cheminant, *selon la nature et le mode d'action qui lui est propre, sera organisée dans la*

société, alors la liberté ne sera point subordonnée à l'ordre ; elle sera la liberté et l'ordre coordonnés, associés, régularisés. Le véritable progrès n'est pas l'ordre de plus en plus parfait, *mais l'accord de plus en plus parfait de ces deux antinomiques.* Ce n'est pas avec des prépondérances toujours oppressives qu'on doit chercher à diriger la société, mais avec des équilibres instables combinés ou alternés artistement, se rapprochant de l'équilibre stable, idéal, lequel ne pourra jamais exister. Si au lieu des véritables lois, l'intelligence aveugle, rétrograde, encroûtée, oppose partout des empêchements extérieurs et intérieurs, illogiques, faux, contradictoires *aux lois fondamentales de l'ordre universel,* de manière à opprimer, à détruire, à escamoter la liberté au nom de l'ordre ou l'ordre au nom de la liberté, les droits au nom des devoirs ou les devoirs au nom des droits, la science sociale qui s'aperçoit de cette manœuvre frauduleuse, hypocrite, la signale comme hostile, comme traître à la vraie liberté, au véritable ordre et à la vraie dignité de l'homme.

Cette malfaisance des grands corps organisés, exclusifs, insolidaires, disparaîtra peu à peu en les faisant passer du mouvement simple au mouvement composé, et en les associant entre eux. Dans chaque période, il s'accomplit un certain nombre de réformes qui amoindrissent l'antagonisme des idées et des intérêts, soit intérieurs, soit extérieurs. Ces étapes ne permettent de réaliser les découvertes de la science que successivement.

Fourier et ses premiers disciples, dans leur aveugle enthousiasme pour les merveilles du monde nouveau, après avoir fait comprendre en quoi consistent ces diverses périodes et indiqué les lois qui président à leur développement, se sont imaginés pouvoir les franchir. Cette illusion a compromis la doctrine, les disciples se sont fait prendre par leurs contemporains pour des fous, des rêveurs et des utopistes dangereux.

Le développement progressif social par périodes, est une loi reconnue par toutes les écoles et plus ou moins bien caractérisées par elles. Saint-Simon et ses adeptes ont constaté, jusqu'à l'époque actuelle, douze termes.

M. Proudhon, dans son livre des contradictions économiques, indique dix époques.

Fourier, plus complet et bien autrement précis et détaillé, décompose le mouvement social en quatre phases et trente-deux périodes. Voilà certes de nombreux matériaux et de nombreux jalons pour orienter l'époque actuelle dans sa marche progressive. Quand ces périodes seront connues de nos législateurs, lorsqu'ils sauront reconnaître à quelle période appartient une loi, une institution, ils n'offriront pas le triste spectacle auquel nous assistons, qui consiste en des tâtonnements continuels, en des additions ou des abrogations d'articles qui sortent de leur période sans lien logique avec d'autres trop avancées ou arriérées; si bien, qu'au lieu d'améliorer une loi, ils la gâtent; son application devient très-difficile, souvent dangereuse et contraire aux intentions des législateurs qui l'ont promulguée.

Quant à la formule de Fourier, *la série distribue les harmonies :* elle est trop vague; car la distribution sérielle est le plan général suivant lequel le monde est classé par *divisions*, dont chacune est graduée autour d'un pivot et reliée par des *transitions* aux groupes extérieurs, tandis que l'harmonie résulte de l'association de tous les termes de la série selon la loi des accords, simples et composés, directs et inverses, majeurs et mineurs, neutres et contrastés.

Il y a donc deux choses à distinguer dans cette formule, la distribution des termes et leur système d'accord. On pourrait dire : *La série distribue les êtres, leur accord mesuré produit l'harmonie.*

Article VI. — Du système passionnel de Fourier.

Nous avons déjà signalé les divers systèmes de l'âme proposés par les physiologistes et les réformateurs. Celui de Fourier, à cause de l'importance de son système d'association, mérite d'être discuté à part. En démontrant qu'il est basé sur une fausse analogie, nous ferons comprendre une fois de plus quelle prudence et quelle précaution il faut prendre pour ne pas s'égarer dans ce genre de comparaison. Nous avons suffisamment démontré, nous l'espérons du moins, comment depuis Newton les physiciens ont été et sont encore dans l'erreur relativement au nombre des modifications du son, de la lumière et de leurs correspondances analogiques. Fourier, à son tour, s'est fourvoyé comme eux en voulant faire concorder le nombre des passions fondamentales avec le nombre des sons de la gamme musicale avec lesquels elles n'ont qu'un seul genre de ressemblance, celle relative au *degré*, à la quantité et non à la *qualité* qui se rapporte au *timbre*. Expliquons ceci. La gamme musicale se compose de cinq tons et de deux demi-tons; en divisant les cinq tons en demi-tons, on a dix demi-tons qui, ajoutés aux deux autres, donnent douze demi-tons. C'est ce nombre qui a servi à Fourier pour déterminer le nombre radical des passions; il les divise en *cinq sensitives*, *quatre affectives* et *trois distributives*. Nous ferons remarquer d'abord que les trois classes de passions ont chacune leur caractère et leurs fonctions particulières, tandis que les tons et les demi-tons ne servent qu'à distinguer les degrés d'acuité ou de gravité des sons; ils n'expriment que le nombre de vibrations particulières à chacun d'eux.

Pour Fourier, comme pour tous les philosophes, les passions sont les instruments avec lesquels l'homme exécute sa partie dans le concert social. Or, selon ce

penseur, il y a trois sortes de concerts, le concert sensitif, le concert affectif et le concert distributif; chacun de ces concerts se joue avec des instruments différents. Les instruments sensitifs sont visibles, les autres sont invisibles. Le système musical particulier à chacune de ces trois classes de passions diffère aussi, bien qu'il soit analogue. La passion amour, la passion amitié ont chacune leurs degrés d'activité; en amour, la gamme va de l'amour calme à l'amour ardent, de même en amitié. Mais l'amour a son caractère, sa qualité, sa teinte, son timbre particulier qui le distingue de celui de l'amitié. La distinction radicale doit donc porter sur la *qualité*, et non sur la *quantité* ou le *ton*. Fourier aurait dû classer les passions selon le nombre de timbres et de teintes primaires et binaires, et non sur celui des tons et des demi-tons. Même sous ce rapport, Fourier se trompe; car il ne trouve dans le son que deux divisions, les tons et les demi-tons; et il distingue pourtant *trois* classes de passions.

Pour sa passion foyère *unitéiste*, il laisse de côté la gamme musicale pour aller chercher son analogue dans la variété des teintes optiques, qui par leur mélange produisent le *blanc*. S'il eut consulté la théorie musicale relative aux variétés des voix, il eut trouvé que les musiciens ont reconnu le *timbre* de la *voix blanche* résumé de six autres voix. Fourier, sous ce rapport, est flottant, irrésolu, il n'est sûr de rien; comme les physiciens et les philosophes, ces derniers parlent beaucoup des arts, mais n'en ont approfondi aucun.

Les trois distributives qu'il désigne par *papillonne*, *cabaliste*, *composite*, représentent, selon lui, les facultés réflectives. Qu'ont de commun ces trois passions avec l'*attention*, la *comparaison* et le *raisonnement* de Laromiguière? la *comparaison* et la *causalité* des phrénologues? les six facultés de l'entendement de Condillac?

les cinq ou les neuf facultés qu'on trouve dans les divers traités ?

Fourier n'en dit rien, ses disciples pas davantage ; ils citent les définitions du maître, voilà tout. Les hommes d'étude, qui ne peuvent se résoudre à accepter des points de science si peu motivés, sont déroutés et dégoûtés. Aussi ils pratiquent à l'égard de Fourier l'*écart absolu*, dans lequel il a eu la prétention de se tenir à l'égard de ses devanciers. Cet écart est illusoire ; le développement progressif des connaissances humaines et leur filiation le prouve assez.

Voici les définitions des trois passions *distributives* :

« La *papillonne*, c'est le besoin de variété périodique : situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, mouvements propres à créer l'illusion, à stimuler sens et âme à la fois.

» La *cabaliste* et la *composite* sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie ; la deuxième une fougue aveugle, un état d'ivresse, d'entraînement, qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme goûtés simultanément.

» L'esprit cabalistique a pour trait distinctif de mêler toujours les calculs à la passion.

» La cabaliste est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, elle en cherche de factices au jeu, au théâtre, dans les romans.

» La propriété principale de la cabaliste, en mécanique de série, c'est d'exciter les discordes ou rivalités émulatives entre des groupes d'espèces assez rapprochés pour se disputer la palme et balancer les suffrages. »

Certes, d'après cette description, ces trois ressorts sont bien réels ; tout le monde les connaît et les pratique. — La *papillonne*, c'est la vie même ; la composite est son exaltation, la cabaliste son essor mesuré. Mais comment sont-elles les réflectives des philoso-

phes? Pour s'en rendre compte, il est bon de distinguer trois choses : 1° le *foyer* ou le milieu dans lequel se meut la passion ; 2° le *moyen d'essor* qu'elle emploie ; 3° le but qu'elle se propose.

Lorsque l'homme veut réfléchir, penser, découvrir ce qui est caché, il s'isole, s'enferme dans le silence du cabinet. Les passions réflectives diffèrent totalement des distributives de Fourier ; car ces dernières agissent au milieu du monde pour le rapprocher, accorder les individus, faire naître les rivalités émulatives. Les distributives sont *groupantes*, les réflectives sont *isolantes*. Elles ont pour but le *luxe de l'intelligence ;* leur richesse, c'est l'instruction et le progrès qui s'acquiert par l'étude. Si ces observations sont justes, le clavier de Fourier n'a pas de passions réflectives. Cependant les distributives peuvent ressembler aux réflectives en ceci : la composite peut être considérée comme l'*attention* concentrée sur un objet ; la papillonne pourrait être la comparaison ou l'attention qui passe d'un terme de comparaison à l'autre pour apprécier le rapport ; la cabaliste serait le raisonnement qui constate le rapport, les détermine et les mesure. Dans l'ordre sériaire *mesuré,* tout étant soumis au calcul, à l'action des réflectives, les distributives seraient des instruments dirigés par les réflectives.

DE L'UNITÉISME.

Voyons ce que Fourier entend par cette dénomination :

« L'unitéisme où passion de l'unité est le but commun de toutes les autres. Par exemple, un paysan voudrait régler à son gré les affaires de son village : s'il devient seigneur et maître du village, il voudra régler la province entière, y établir ce qu'il appelle le *bon ordre ;* donnez-lui le commandement de la province, il

voudra régir le royaume, devenir ministre; faites-le ministre ou souverain, il voudra soumettre à sa loi les empires voisins, et bientôt le monde entier. Ainsi l'unitéisme est, sans qu'on s'en aperçoive, la passion de tout le monde. J'en viens de citer un emploi relatif à l'ambition ; je pourrais appliquer de même l'unitéisme à chacune des autres passions et prouver quel est le but commun de toutes : un gastronome voudra régenter la cuisine universelle, une petite maîtresse voudra régénérer les toilettes de Paris et du monde entier. »

Cette définition n'est autre que celle de l'*égoïsme*, du *despotisme*, de la *tyrannie* individuelle. C'est le *moi* qui, dans son aveugle essor, veut se satisfaire aux dépens du *nous*. Par une contradiction assez bizarre, Fourier donne à l'unitéisme un sens tout opposé tout contraire. Il en fait le sentiment religieux par excellence, l'amour de toutes les harmonies imaginables, c'est-à-dire l'antipode de la description qu'on vient de lire. Comprenez quelque chose à une doctrine avec de pareilles contradictions. La vérité est qu'il y a l'*unitéisme individuel*, tel que Fourier vient de le décrire, et l'*unitéisme collectif*, son contraire, qu'on a appelé dévouement. C'est, dans la langue vulgaire, l'*amour de soi* et l'*amour du prochain* ; c'est l'*ipséisme* et l'*altruisme* d'Auguste Comte. C'est entre ces deux extrêmes que l'individu oscille constamment dans la société. Si l'homme, à notre époque, s'occupe trop exclusivement de lui, la cause en est dans le désordre social, qui rend la vie trop difficile et oblige l'homme, pour se conserver et satisfaire ses plus légitimes besoins, à chercher *à faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'il lui soit fait.* Tous les préceptes moraux et religieux des docteurs du passé, qui se sont bornés à de simples maximes morales sans créer les institutions économiques, seules capables de les faire suivre, n'ont été et ne sont, comme nous l'avons déjà exprimé, que de vaines et creuses formules, plus vides les unes

que les autres de sens pratique. Ces candides docteurs se sont imaginé que le seul énoncé d'un problème contenait sa solution. C'est ainsi que l'humanité a été chloroformisée, depuis son origine sur la terre, par l'éloquence phrasière et bavarde d'une nuée de sophistes politiques et religieux.

Nous en resterons là sur Fourier ; nous avons publié dans le temps *des observations critiques sur les principes organiques* de sa doctrine, qui n'ont été réfutés par personne. Nous avons acquis la certitude qu'elle a besoin d'être reprise pour la dégager des inconséquences, des contradictions et des fausses analogies qui la compromettent et la rendent trop souvent inintelligible.

Bien que le clavier de Fourier soit analogiquement erroné, cela n'infirme en rien la valeur positive irréfutable du mécanisme sériaire tel qu'il l'a conçu. Quel que soit le nombre et le caractère particulier des forces passionnelles, elles sont toutes soumises à la même loi de distribution sériaire et au même nombre d'accords subversifs et harmoniques. Dans ce mécanisme, elles se solidarisent, se coordonnent, s'harmonisent en neutralisant réciproquement leurs mauvais effets pour laisser prédominer les bons et les faire concourir au bonheur individuel et collectif.

Dans tout ce qui précède, nous croyons avoir montré comment, de tous les temps, l'humanité a instinctivement suivi la même voie pour réaliser un certain idéal de société qui commence à sortir, de nos jours, des lueurs crépusculaires du passé pour être élucidé par la science.

Nous terminerons ce chapitre par quelques observations sur un travail très-sérieux et très-important de M. Proudhon, sur la série que renferme son ouvrage : *De la création de l'ordre dans l'humanité.*

Article VII. — M. Proudhon et la loi sérielle.

Voici comment ce critique s'exprime à propos de l'auteur de la découverte de la loi sérielle :

[214] « Le révélateur de la loi sérielle fut *Fourier*, génie exclusif, indiscipliné, solitaire, mais doué d'un sens moral profond, d'une sensibilité organique exquise, d'un *instinct divinatoire prodigieux*. Fourier s'élance d'un bond, sans analyse, *par intuition pure, à la loi suprême de l'univers*. Il n'a pas connu la *théorie sérielle*, les classifications irrégulières et les formules bizarres dont ses livres sont pleins en portent témoignage ; il n'a rien découvert ni dans la science, ni dans l'art, ni dans la métaphysique, ni dans l'organisation industrielle : nous le montrerons par l'analyse de quelques-unes de ses séries ; mais il eut, le premier, l'idée universelle de la série ; il en conçut la transcendance ; il en chercha l'application, pressentit ce qu'elle avait d'absolu ; et bien qu'il ait paru la négliger ensuite pour sa prétendue loi d'attraction, il y ramena tous ses calculs et construisit sur elle son système. Cela suffit à nos yeux pour lui mériter le titre que nous lui avons décerné de « révélateur de la loi sérielle. » En conséquence, M. Proudhon s'est mis à l'œuvre pour créer la théorie sérielle inconnue de Fourier. Voici sur quels principes il l'a fondée :

[258] « De toutes les séries que présente l'étude des sciences, la série algébrique — l'équation — est la seule qui approche de la série dialectique pour l'universalité d'application et la simplicité de forme. Dans la série dialectique, le point de vue et la raison ne diffèrent pas : avantage qui rend le mécanisme et la construction de cette série extrêmement simple. » — L'auteur trouve donc que la série dialectique étant pour le degré d'abstraction supérieure aux mathématiques, on peut

dire qu'elle forme avec elles le quatrième terme de cette progression : « géométrie, arithmétique, algèbre, dialectique. »

[256] « La série étant un assemblage d'unités réunies par un lien commun que nous avons appelé raison, il suffit, pour que la série soit détruite ou du moins altérée, de rendre instable la raison. Dans la réalité des choses, la parfaite stabilité de la raison ne se rencontre jamais : le plan le plus uni, vu au microscope, présente des creux et des bosses ; la ligne la plus droite est toujours un peu fléchie ; nul animal n'est conforme à son type, nul son parfaitement juste, nulle série enfin n'est exempte de *perturbations*. La perfection sérielle est un idéal que ni l'homme ni la nature ne peuvent atteindre, mais que la théorie suppose, qu'elle doit supposer, comme la géométrie suppose la pureté de ses figures et l'inflexibilité de ses droites, comme la mécanique la perfection de ses machines, tout en tenant compte des frottements et des résistances.

» En deux mots, le raisonnement emploie la série telle que l'entendement la conçoit, non telle que nous l'offrent les exemplaires tirés par la nature, ou telle que notre propre industrie l'exécute. Il n'en peut être autrement. Suivre une marche différente serait donner à l'absolu l'inconstance pour forme et prendre le particulier pour règle du général. »

[257] « Ramener à un point de vue des idées tout à fait disparates quant à la matière, la cause, le principe ou la forme, en former une série simple à termes égaux ou identiques, voilà en quoi consiste l'œuvre du raisonnement. Nous appellerons la série ainsi créée par la réflexion de la comparaison des termes (sous tout autre rapport inassociables) *série dialectique;* et la théorie spéciale qui enseigne à s'en- servir, *dialectique sérielle.* »

[359] « Toutes les représentations dont s'occupe l'es-

prit humain se divisent en deux grandes catégories : la première est la catégorie des *séries idéelles ;* la seconde, celle des *séries réelles.* Or, si je prouve que cette classification est fondée sur un caractère certain, n'aurai-je pas résolu le problème? »

[360] « Ce caractère consiste en ce que, dans la série idéelle, les unités peuvent être transposées, former d'autres séries, et se convertir l'une dans l'autre sans que leur essence soit détruite; tandis que, dans la série réelle, les unités sont incommutables et inconvertibles. »

[361] « Ainsi, dans la série réelle, il y a une nature, un quelque chose qui résiste, qui se défend, qui veut rester ce qu'il est, et se brise plutôt que de se soumettre à aucune métamorphose, à la plus légère altération ; quelque chose de plus que le poids, la couleur, le mouvement, la figure, la série, quelque chose enfin d'intraitable à la pensée de l'homme. »

[362] « Au contraire, dans les séries idéelles, les unités peuvent être transposées, retournées, sans cesser d'être elles-mêmes et de former des séries : la conversion qu'on a vue du système quaternaire d'Ampère en un système ternaire en est un exemple. Les opérations mathématiques sont toutes des conversions sérielles. Additionner, multiplier, diviser, extraire, en d'autres termes composer et décomposer un nombre, n'est-ce pas en convertir les genres et les espèces? D'un triangle équilatéral faites un rectangle d'égale surface ou d'égal périmètre, les propriétés de la ligne, des parallèles, de l'angle, subsistent toujours les mêmes. Si le cercle est incommensurable avec le carré, cela vient de ce que le cercle a quelque chose d'anti-sériel, la ligne qui le décrit étant une image de *continuité* plutôt que de série. Mais on opère cette conversion d'une manière aussi rapprochée que l'on veut en *sériant* la circonférence, c'est-à-dire en décrivant de chaque côté

de cette ligne un polygone d'un grand nombre de côtés. »

[595] « L'industrie humaine consiste dans le ***remaniement des réalités sériées***, ou, si l'on aime mieux, dans la ***substitution des séries idéelles aux séries naturelles des corps***, toutes les lois, formes et puissances trouvant dans le travail leur application. »

Qu'est-ce que la série arithmétique ou algébrique? C'est une série ***abstraite***, ***artificielle***, ***idéelle***, ***conventionnelle***, dont tous les termes sont séparés par une même raison. C'est à l'aide de l'égalité de cette raison qu'à la suite des diverses opérations appliquées aux termes de cette série, on arrive à trouver l'évidence par l'égalité ; c'est le type invisible autour duquel gravite le raisonnement. « La série logique, dit M. Proudhon, est un genre factice produit par l'esprit, indépendamment de la réalité objective et antérieurement à l'expérience. De plus cette série constitue une bonne partie du langage humain. »

Dans les mathématiques, il est reconnu que la série arithmétique est la plus simple de toutes ; après elle vient la série géométrique ; après celle-ci la série mécanique, beaucoup plus compliquée.

Dans la nature, à partir du règne minéral, les séries se compliquent de plus en plus jusqu'à la série hominale qui est la synthèse de toutes les séries, et par conséquent la plus complexe. Chacune de ces séries a ***son en soi et son pour soi***, c'est-à-dire son caractère, sa raison spéciale ; selon nous, sa série *libre* et *mesurée* que l'homme doit découvrir.

Pour être conséquent à ses prémices, M. Proudhon a dû réduire les séries de tous les ordres à la série qu'il appelle logique, à la série simple arithmétique *à raison égale* absolue. Selon lui, « il n'en peut être autrement. Suivre une marche différente serait donner à

l'absolu l'inconstance pour forme et prendre le particulier pour le général. »

L'étude de l'homme montre qu'il est organisé pour le relatif et non pour l'absolu. Elle montre que les forces qui le font agir et qu'il emploie produisent des séries plus ou moins irrégulières. C'est cette irrégularité qui détermine chaque personnalité l'*en soi* et le *pour soi* de chaque être. Vouloir soumettre la *catégorie des séries naturelles* à la *série absolue à raison mathématique toujours égale* à un *genre factice produit par l'esprit indépendamment de la réalité objective et antérieure à l'expérience*, c'est vouloir détruire les créations dont les unités, d'après l'auteur, sont *incommutables, inconvertibles*. Pour être dans le vrai, M. Proudhon aurait dû énumérer et classer les termes de chaque série naturelle, puis découvrir le type idéel régulier ou irrégulier, particulier à ces séries et les accords que les termes forment entre eux; après quoi il eût dû choisir dans la série naturelle les termes qui pouvaient en modifiant leurs degrés d'essor seulement, former les accords de la série idéelle mesurée. Donnons-en un exemple : dans la géométrie la série des formes typiques des corps réguliers à laquelle se rapporte la série infinie des formes irrégulières des corps que renferme la création, se compose du *cône*, du *cylindre*, du *prisme*, de la *pyramide*, de la *sphère* et de l'*ovoïde*. L'art et l'industrie humaine, opérant sur la matière inorganique, la ramène à ces formes typiques et à leurs innombrables combinaisons.

Sur les végétaux, les animaux et l'homme, l'intelligence ne peut agir ainsi; elle est forcée, si elle ne veut les détruire, de respecter *ce qui se brise, plutôt que de se soumettre à une métamorphose, à ce quelque chose d'intraitable à la pensée de l'homme*. Nous avons déjà vu comment les Grecs, en se conformant à l'observation, à l'expérience et au raisonnement, étaient parvenus à former les divers *canons*, ou la série typique des

formes du corps humain, prise sur la nature et non dans le pur entendement qui ne crée rien par lui-même. C'était à cette série qu'ils rapportaient leurs productions, et c'est d'après elle qu'ils corrigeaient les imperfections des diverses parties de leurs modèles vivants. Or, ces mesures diverses, réduites en nombre, auraient dû présenter une série arithmétique à raison égale, selon la série idéelle arithmétique ou logique rêvée par notre métaphysicien. Or, les mesures prises n'offrent aucune série à raison égale.

Le lecteur sait aussi que dans la série des tons musicaux, la raison est inégale. C'est précisément cette irrégularité qui constitue l'*en soi* et le *pour soi spécial* de l'art musical que la raison égale détruirait complétement; car il se produirait entre ces sons des dissonnances insupportables. Ainsi, M. Proudhon se trouve forcé d'effacer dans chaque série, dont il ignore le type spécial, *la subordination en soi*, *les propriétés essentielles des choses;* de changer *l'incommutable*, *l'inconvertible*. Il regarde les variétés, les inégalités, les oppositions qui existent entre les hommes résultant de la constitution organique particulière à chaque individu, qui est cause des inégalités, des besoins, des sentiments, etc., comme une anomalie qui doit disparaître et être ramenée à la série mathématique, à son criterium *absolu égalitaire;* tandis qu'il aurait dû déterminer et reconnaître *la série typique naturelle hominale* dans sa raison, dans ses propriétés essentielles et sous les divers aspects que présente l'homme pour coordonner la série désordonnée réelle à la série typique échelonnée trouvée. Mais il n'y a pas même songé : aussi est-il forcé, pour être d'accord avec son principe *solimode sériel*, conventionnel et imaginaire, d'établir en tout et partout l'égalité mathématique; et comme cette égalité ne peut exister, il se perd dans les divagations les plus subtiles, les plus pompeusement alambiquées.

Voici un passage qui démontre son profond aveuglement. Il dit : [246] « Nous verrons tout à l'heure que la raison, une fois éclairée sur la nature des matériaux qu'elle met en œuvre, n'a plus rien à craindre du mélange dans le discours des séries logiques et des séries naturelles ; que le raisonnement est aussi sûr, aussi concluant par les unes que par les autres ; que, dans la pratique, il faut, sans tenir compte de leur nature objective et subjective, passer de l'une à l'autre comme si elles étaient toutes réelles et représentatives des choses. »

C'est tout le contraire qui est la vérité. La raison, en mélangeant les séries logiques purement fantastiques avec les séries naturelles auxquelles elles ne sont point adéquates, a tout à craindre et n'est sûre de rien puisque les matériaux mis en œuvre sont différents. Pour raisonner juste, il faut s'appliquer, au contraire, à tenir compte de la nature objective et subjective de chaque série, la suivre, l'imiter fidèlement par le raisonnement, et bien se garder de passer de l'une à l'autre comme si elles étaient *semblables ou identiques*.

Il semble s'être douté, dans le passage suivant, de ce que nous disons ; c'est ainsi qu'il s'exprime : « Si les lois formelles de la raison sont indémontrables, *à priori*, si la raison ne peut être contrôlée par un principe hors d'elle, nous ne sommes décidément sûrs de rien. »

On voit, d'après ce que nous venons de dire, qu'en découvrant le type de chaque série naturelle, la raison trouve *hors d'elle de quoi être contrôlée et être sûre de tout ce que* l'homme a besoin de connaître. Mais, pour découvrir ces critériums, il faut avoir des connaissances que n'a pas notre tacticien dialectique et qu'il ne peut connaître, parce qu'elles sont encore à l'état latent dans la science qui renferme de graves lacunes que les philosophes et les métaphysiciens n'ont jamais signalées. Le génie humain gravite instinctivement autour

des types des divers ordres sériaires, en attendant que la science les ait découverts et déterminés.

Ce n'est pas tout : pour que ces raisonnements aient l'air de s'appuyer sur quelque chose de positif, il invente des propositions spéciales qu'il donne comme des axiomes mathématiques ; il établit « que la connaissance est d'autant plus *profonde*, qu'elle s'élève à un plus haut degré dans la propriété d'une série et de la détermination du point de vue ; qu'elle est d'autant plus *vaste* ou compréhensible, qu'elle embrasse un plus grand nombre d'aspects. Mais ce qui constitue l'*absolu* de la connaissance, c'est la propriété et la régularité de la série. »

Il est des séries *naturelles*, comme nous venons de le voir, dont la raison est irrégulière : l'*absolu* de la connaissance ne peut donc reposer sur la *régularité* de la série, mais sur la connaissance positive, sur la détermination de la *véritable raison* régulière ou irrégulière de chaque série. Vouloir, sans cette connaissance, *détruire* empiriquement cette raison particulière pour la réduire à la série simple mathématique purement métaphysique, c'est agir en ignorant, en visionnaire, en fou.

[190] « Puisque chaque série forme en elle-même son principe, sa loi, sa certitude, il s'ensuit que les séries sont indépendantes, et que la connaissance de l'une ne suppose ni ne renferme la connaissance de l'autre. »

[191] « L'indépendance des sphères sérielles étant reconnue, une ligne de démarcation infranchissable sépare les séries les unes des autres, et l'idée d'une science universelle est pour nous une contradiction..... »

L'étude des sciences montre, contrairement à l'opinion du métaphysicien, qu'elles sont liées entre elles ; qu'elles renferment un principe commun à toutes et un principe indépendant et spécial à chacune d'elles. La

ligne infranchissable n'existe pas. Puisqu'il y a une série universelle composée de séries de divers ordres liées entre elles par des termes ambigus, il n'y a pas de démarcation. La connaissance de l'une ne suppose ni ne renferme en effet la connaissance de l'autre; mais elle y conduit sûrement par l'analyse et l'analogie.

Faits anténormaux et anormaux. — « Dans le développement de la civilisation et la constitution lente et progressive des sociétés, il se passe une multitude de faits, soit de préparation et de transition, soit de subversion et d'antagonisme (témoignage des efforts de la nature créatrice), mais qui tous ne peuvent servir que d'une manière négative à la démonstration de l'ordre. De ce nombre sont, comme faits préparatoires ou anténormaux, c'est-à-dire antérieurs à l'ordre : la religion et la philosophie, la royauté et la démocratie; — comme faits anormaux ou de subversion : le despotisme, l'esclavage, l'inégalité des conditions, la guerre; et comme conséquences du désordre : les institutions, soit répressives, — cours pénales, prisons, échafauds; soit palliatives, — hôpitaux, ateliers de charité, aumône.

» Or, la méthode sérielle prouve *à priori*, d'une manière invincible, que tous ces faits doivent tôt ou tard s'annihiler ou du moins s'affaiblir indéfiniment.

» L'axiome métaphysique sur lequel elle se fonde est celui-ci : cela seul est durable, vivace, utile et beau, qui est sérié; cela seul est d'institution naturelle et permanente, qui a son ordination en soi, *cujus lex in ipso est*, ou, comme disait Montesquieu, dont les lois résultent de ses propriétés essentielles. »

Nous dirons, nous, que la véritable méthode sérielle *réelle et idéelle* prouve *à priori*, d'une manière invincible, que tous les faits antérieurs au véritable ordre ne doivent pas s'annihiler ni s'affaiblir indéfiniment, mais doivent être réduits aux *proportions égalitaires*

ou inégalitaires du type harmonique naturel trouvé. Le véritable axiome métaphysique doit être celui-ci : cela seul est durable, vivace, utile et beau, qui est sérié ; cela seul est d'institution naturelle et permanente, qui est sérié *selon son ordination particulière idéelle qu'il faut découvrir* dans la série naturelle, et non dans une ordination fausse, conventionnelle, fantastique, artificielle, *solimode,* ne se rattachant à rien de réel, et contraire à la raison constitutionnelle, aux propriétés essentielles de chacune des séries naturelles.

Pour soutenir sa thèse, il s'appuie sur le fait historique des tendances révolutionnaires qui ont proclamé l'égalité civile des hommes devant la loi. Or, cette même histoire nous fait voir un principe bien supérieur qui vient transformer cette grossière, cette brutale et aveugle égalité mathématique, c'est le *jugement en équité* reposant sur le principe de la proportionnalité apprécié par la conscience, qui se guide selon l'égalité relative et non sur l'égalité absolue. Ainsi les jugements par arbitres, les tribunaux de commerce, les prud'hommes, le jury en matière criminelle, etc....., tendent à substituer *la loi vivante* pour juger les discords qui naissent du choc des intérêts parmi les hommes. Cette tendance doit finir par abolir les codes et le ruineux appareil de l'aveugle justice *égalitaire* : *Summum jus, summa injustitia.*

Cette grande voie ouverte par le génie instinctif social conduit à la consécration, au respect, à la libre manifestation et satisfaction des inégalités qui constituent chaque moi individuel dans son état normal, dont l'essor désordonné doit être contre-balancé par celui du non-moi extérieur. L'erreur capitale et l'aveuglement incurable de M. Proudhon sous ce rapport viennent de ce qu'il n'a jamais su distinguer le désordre qui naît du choc des *inégalités subversives*, dans lequel croupit la société depuis son origine jusqu'à nos jours,

des *inégalités harmoniques* dont nous avons parlé dans nos études et vers lesquelles les progrès successifs conduisent la société, pour former par son organisation l'idéal de l'harmonie qu'elle ne réalisera qu'*approximativement.*

Il reconnaît qu'il y a une différence essentielle, radicale, entre *la vérité mathématique* et *la vérité d'application mathématique* aux choses concrètes organiques et inorganiques..... n'importe! il faut que sa meule dialectique broie son grain rationnel et réduise toute la nature en poussière égalitaire, pour la gloire et la satisfaction personnelle du *simpliste* meunier sériel qui ne peut découvrir le *critérium théorique des inégalités individuelles* dont les accords alternés doivent réaliser l'harmonie sociale.

Citons encore.

[356] « Que ce soit donc le moi qui, en vertu de l'unité de son essence et de sa faculté synthétique, convertisse ses sensations en idées; puis, à l'occasion des phénomènes, détermine en lui les lois de la pensée et construise le monde métaphysique; ou bien que ce soit la nature qui se réfléchisse dans la conscience et lui découvre peu à peu les formes intelligibles de l'être et ses impénétrables principes; — que la diversité soit dans la nature et la synthèse dans le moi; ou bien que tous les deux soient dans l'objet et seulement la faculté de les apercevoir dans le sujet, n'est-ce pas, au fond, par rapport à la connaissance, toujours la même chose? Qu'importe à la science, qu'importe à la certitude cette différence d'opinion? Une chose demeure constante : pour que le moi se détermine, pour qu'il pense, pour qu'il se connaisse lui-même, il lui faut des sensations, des intuitions, il lui faut un non-moi dont les impressions répondent à sa propre capacité. La pensée est la synthèse de deux forces antithétiques, l'unité subjective et la multiplicité objective; de sorte que nous avons le

droit de poser cet aphorisme : *ce que les sens révèlent est adéquat à ce que pense la raison ;* et réciproquement : *toute série construite dans l'entendement est possible à l'expérience.* »

Cet aphorisme n'est encore qu'une hypothèse complétement illusoire. Ses sens lui révèlent une série d'objets : au lieu de découvrir la raison spéciale de cette série réelle, son jugement fasciné déforme, dénature, méconnaît cette raison pour la faire concorder à son unique série algébrique égalitaire. Aussi, quand il veut expérimenter sur la série réelle, il trouve une résistance qu'il ne peut vaincre et qui s'oppose à la métamorphose rêvée. *La série construite dans l'entendement est impossible à l'expérience.*

M. Proudhon, qui veut juger avec sa donnée illusoire l'application sérielle faite par Fourier à la série industrielle, nous fait voir que sa découverte de la dialectique sérielle ne lui sert qu'à déraisonner très-savamment. C'est avec une énorme poutre dans l'œil qu'il a la présomptueuse et ridicule prétention de découvrir les pailles et les poils des œuvres d'autrui.

Le réformateur de la logique veut chercher dans l'histoire de la législation comparée le développement providentiel de l'humanité. Pour s'orienter dans sa marche, il s'appuie encore sur l'*analogie* de la portion de la courbe que décrit une planète, laquelle suffit à l'astronome pour connaître l'évolution complète de l'astre [196]. Cette comparaison est inexacte, car la courbe et la marche des astres sont régulières, tandis que celle de l'homme dans ses sphères morales, intellectuelles, organiques, et dans son développement progressif, est inégale, irrégulière, quelquefois rétrograde et stationnaire. Sous ce rapport, l'intelligence ne peut faire et ne fera jamais que des calculs approximatifs ; jamais du certain et du positif. Ces mouvements indiquent des tendances, des aspirations sur lesquelles l'observateur peut

spéculer, mais sans certitude mathématique. Que dirait-on d'un astronome qui, voyant un astre se rapprocher pendant quelque temps d'un autre, en concluerait qu'il doit indubitablement se réunir à ce dernier, par suite de la portion de la courbe observée? Or, une observation plus exacte, plus approfondie et plus prolongée fait reconnaître que l'astre, après s'être rapproché jusqu'à une certaine limite, s'éloigne; qu'au lieu de décrire une spirale, il décrit une ellipse, courbe dont tous les rayons sont régulièrement inégaux. Ainsi la tendance à la diminution progressive se transforme en une tendance augmentative.

Quand M. Proudhon veut pousser son argumentation égalitaire jusqu'au bout, il rencontre des inégalités qu'il ne peut méconnaître : alors, pour se donner raison, il les considère comme des infirmités que l'on devra supporter *par charité et soigner fraternellement.* Le docteur Proudhon a diablement besoin de charité et de soins fraternels pour guérir son infirmité égalitaire.

L'appréciation exacte des véritables tendances ne suffit pas puisqu'elles ne font pas connaître les moyens *nouveaux, imprévus, inconnus,* qui se révèlent chacun en leur temps pour servir de véhicule au progrès. Ainsi les découvertes successives de la boussole, de la poudre, de l'imprimerie, dans notre époque de la télégraphie électrique et de la vapeur, opèrent peu à peu dans les relations humaines des changements profonds qui n'avaient pu être prévus. Le progrès de ces découvertes est toujours pacifique, parce que les intérêts qu'ils déplacent, qu'ils modifient, se font sentir homœopathiquement; tandis que les progrès obtenus par le choc des haines et des intérêts des diverses classes de la société sont toujours violents, subversifs. Les remèdes sont ici allopathiques à forte dose et occasionnent des convulsions au corps social.

Il suffit d'observer ce qui se passe de nos jours pour

se convaincre que, si l'étude et la connaissance de l'histoire du passé et ses leçons suffisaient pour conduire la société, les historiens et les professeurs de la philosophie de l'histoire seraient les plus aptes à gouverner les hommes, à conduire la société dans la voie du vrai progrès. Or, nous voyons ces pilotes avec leur regard fixé sur les étoiles historiques ne pas apercevoir à leurs pieds, comme l'*astrologue*, le puits dans lequel ils disparaissent en entraînant les pouvoirs qu'ils avaient la prétention de diriger et de consolider. Le plus triste ou le plus comique de l'événement, c'est de voir ces héros de la science historique ne pas comprendre le *sens* politique et moral du coup qui les a renversés.

Trois forces sont attachées au progrès : la force traditionnelle conservatrice, qui tend à rétrograder ou à rester dans le *statu quo ;* la force scientifique et industrielle, imprévue, inconnue, sans antécédents, qui entraîne lentement et pacifiquement la société en avant ; et la force politico-économique, qui cherche l'équilibre et le progrès par la guerre révolutionnaire, destinée à devenir pacifique par la science.

Le progrès violent est soumis à des alternatives de succès et de revers qui mettent souvent le vainqueur dans l'impuissance d'agir; car, après la victoire matérielle, il faut combattre et vaincre les difficultés par la force intellectuelle, laquelle s'allie rarement avec la force brutale : aussi la dictature et le despotisme ne tardent pas à paraître après le succès obtenu au nom du progrès, de l'ordre et de la liberté. Le grand art gouvernemental consiste à marcher en entraînant, dominant et soumettant sans oppression ces forces contraires, à suivre l'étoile polaire du progrès réel et non illusoire qui égare souvent le pilote.

M. Proudhon est fort pour faire des séries avec des événements historiques et en déduire la loi progressive : on le voit, dans sa brochure du 2 décembre, distribuer

ainsi le règne de Napoléon Ier; puis, arrivé au présent, il trace, selon la raison fataliste de l'histoire, la route que doit suivre le Président. Or, la ligne suivie est contraire à celle qu'il indique; une partie des impossibilités qu'il décrit se réalise : le nécromancien manque sa *réussite;* il n'y voit pas plus loin que son nez. Il nous annonce gravement qu'on se mouille quand il pleut, qu'il fait jour en plein midi, et que la raison du plus fort est encore la meilleure. Après six mille ans de religion, de philosophie et de métaphysique, voilà où en est l'oracle rationnel *qui prétend posséder les règles de la devination!* Que d'ironie dans les événements! que de raisonnements pour démontrer que l'homme le plus raisonneur de notre époque est un des plus déraisonnables, des plus extravagants, des plus aveugles!

L'intelligence humaine est un miroir qui, dans aucun homme, n'est complétement plan ni poli; il y a des ondulations qui déforment plus ou moins les objets qu'il réfléchit; il est des parties de la surface qui sont raboteuses, striées, qui ne rendent qu'une vague lueur sans forme déterminée. Par une singulière bizarrerie, c'est dans cette partie du miroir qui ne réfléchit rien de précis et de délimité que, par suite d'un *mirage,* d'une illusion d'optique spirituelle, l'individu croit voir très-clair et percevoir une image nette et distincte. Cette hallucination est désignée sous le nom de *passion malheureuse.* Elle nous montre des individus qui ont la passion de la musique et qui chantent faux, d'autres qui ont la prétention d'être coloristes et qui font du monochrome, de rimeurs qui s'imaginent être poëtes, etc. Il n'est pas un homme qui ne possède une de ces anomalies, soit sensitive, soit morale, soit spirituelle. La série objective se trouve en nous plus ou moins irrégulièrement, obscurément, et souvent *ironiquement* réfléchie et perçue. M. Proudhon est, comme on voit, le jouet d'une illusion de ce genre qui le mystifie sans

cesse en lui faisant rapporter tout à son unique *dada* artificiel.

[44] « Organiser le travail, dit M. Proudhon, c'est décrire et délimiter des fonctions, puis les grouper par ordres, genres, espèces et variétés; comme organiser la botanique et la zoologie, ce fut pour Jussieu et Cuvier trouver les familles naturelles des plantes et des animaux. La société est donc un système de séries dont la nature inorganique, végétative et sensible, offre les analogies. A la suite des règnes *minéral*, *végétal*, *animal*, se constitue et se détermine chaque jour le règne industriel, qui semble devoir être sur notre globe le complément de l'action divine. »

Le révélateur de la doctrine sérielle n'a fait que suivre cet ordre dans toute sa scientifique distribution appliquée au travail et aux passions humaines. La série botanique est son type de sériation : c'est là qu'il a saisi avec un tact analytique remarquable deux termes plus caractérisés que tous les autres, et qu'il a désignés sous le nom de *pivot* et *contre-pivot*, en leur affectant les lettres ⋈ et X; puis deux autres, le *pivot direct* et le *pivot inverse*, distingués par les lettres Y et ⅄. Toutes les séries de la création étant unies entre elles par des termes ambigus qui les lient sans solution de continuité, il a distingué aussi l'ambigu *direct* et l'ambigu *inverse*, auxquels il a affecté les lettres K et ꓘ. Les individus et les objets désignés par ces signes jouent un grand rôle dans l'organisation de la série économico-industrielle. M. Proudhon n'ayant pas trouvé ces distinctions de termes dans les catégories de Kant, ne s'étant pas donné non plus la peine de les reconnaître dans la botanique et la zoologie, il a traité leur application de rêve, de futilité, et s'est mis à divaguer et à se perdre dans ses superstitions algébriques.

La prétendue dialectique sérielle, telle que l'a conçue M. Proudhon, est une hallucination, une vraie mo-

nomanie. Il veut procéder sur la nature humaine comme l'autocrate du Nord sur les Polonais. Il veut russifier l'humanité, la soumettre à son absolutisme égalitaire sériel. Ne pouvant y réussir, il extermine son œuvre!

Si l'on juge le travail de cet auteur en se plaçant à son point de vue, il révèle une profondeur, une pénétration, une finesse d'aperçu très-remarquables; mais voulant s'élever à la transcendance, planer au-dessus de la création et contempler l'absolu, il a fait une œuvre purement fictive, illusoire et inutile; elle est restée pour lui, comme pour tous, une lettre morte; tandis qu'en se plaçant au point de vue de la *métaphysique naturelle de l'en soi et du pour soi de chaque série*, en constatant les régularités ou les irrégularités harmoniques et subversives quelles renferment, il eût pu reprendre en sous-œuvre tous les travaux des réformateurs du passé et du présent pour les purger de leurs erreurs, de leurs utopies. L'entendement contemporain, armé de cette boussole explorative, marcherait plus sûrement à la découverte de ce qu'exige la période actuelle en préparant celle de l'avenir.

CHAPITRE V.

Examen critique DE LA SCIENCE DU BEAU par M. Charles Lévêque.

Au commencement de nos études nous avons distingué deux sortes de sensations opposées, l'une de peine, l'autre de plaisir; ainsi que deux rapports, l'un *libre*, l'autre *mesuré* ou le beau. Depuis trois mille ans les philosophes écrivent des théories sur le beau, ou brillent des aperçus très-fins, très-ingénieux; mais quelque grande que soit la puissance de leur génie, nul

n'a pu encore rallier ses émules à ses vues ni satisfaire les artistes qui cherchent le beau, encore moins ceux qui l'admirent, le goûtent, sans pouvoir se rendre compte de la cause des émotions qu'ils ressentent à son aspect.

Nous avons fait remarquer aussi que depuis que l'on s'occupe d'esthétique, les philosophes se sont exclusivement occupés des perceptions de la vue et de l'ouïe ; les autres sens leur ont paru indignes de leurs hautes et sublimes spéculations ; ils les ont abandonnés aux philosophes de l'utile, qualifiés par eux de matérialistes, en les accablant de leur superbe et ridicule dédain. Est-ce juste ? Est-ce rationnel et surtout spirituel ?

Après un si grand nombre de siècles, de travaux, de discussions sans fin, le problème est loin d'être résolu ; car l'Académie des sciences morales et politiques a cru devoir mettre la question suivante au concours :

« Rechercher quels sont les principes de la science du beau et les vérifier en les appliquant aux beautés les plus certaines de la nature, de la poésie et des arts, ainsi que par un examen critique des plus célèbres systèmes auxquels la question du beau a donné naissance dans l'antiquité, et surtout chez les modernes. »

L'Académie, comme on voit, pense qu'il y a ou peut y avoir une science du beau. Plusieurs concurrents se sont présentés. M. Charles Lévêque, professeur de philosophie au collége de France, a été couronné par l'Académie.

Familiarisé avec tous les systèmes, chargé des richesses opimes des intelligences du passé et du présent, l'auteur s'est mis à l'œuvre. A-t-il eu soin de suivre les conseils de Descartes pour découvrir la vérité ? S'est-il mis en garde contre les séductions qu'exercent les magiciens de la pensée antique égarés dans les fictions mythologiques ? A-t-il repris les idées à leur origine ? A-t-il exploré en entier le domaine de l'homme et de la nature ? A-t-il observé les choses au lieu de les imagi-

ner, de répéter et d'imiter ses prédécesseurs? Y a-t-il et peut-il y avoir une science positive du beau?

Nous allons, à l'aide de nos travaux, examiner les diverses questions qui se rattachent à l'esthétique et montrer en quoi et comment les systèmes passés et présents sont incomplets et pèchent par la base.

Article I. — Des questions que fait naître l'idée de la beauté.

Selon l'auteur, les questions que suggère à l'esprit humain l'idée de la beauté se ramènent à deux : Premièrement, quels sont les effets du beau sur notre âme. Secondement, qu'elle est au fond l'essence, c'est-à-dire la nature du beau. Il est admis que la première question peut se résoudre par la simple observation psychologique; la seconde réclame l'intervention de la métaphysique. La question psychologique se subdivise en trois autres questions :

1° Quels sont les effets du beau sur l'intelligence?

2° Quels sont les effets du beau sur notre sensibilité?

3° Quels sont les effets du beau sur notre activité.

A ces trois questions, l'auteur prétend que le *sens commun* a des réponses toutes prêtes, toutes implicites qu'elles soient. « Demandez, dit-il, à un homme de bon sens, d'une instruction et d'un esprit ordinaire, s'il y a ici-bas des choses qui soient belles? — Oui, répondra-t-il. Présentez-lui deux objets, l'un beau, l'autre laid, il distinguera sans se tromper l'un de l'autre. Offrez-lui deux choses inégalement belles, il choisira celle qui l'est le plus; ou si son goût s'égare, en l'éclairant un peu vous le ramènerez. N'est-ce pas comme s'il vous avait successivement donné ces trois réponses; mon intelligence croit qu'il y a du beau dans le monde, — mon intelligence sait quels sont les caractères de la beauté et quels sont ceux de la laideur; — le beau,

dès que je le vois, suscite en moi un type, un idéal sur lequel je mesure les degrés divers de la beauté ; », telle est la réponse que le sens commun fournit à la première des trois questions psychologiques.

Observation : Le sens commun est très-répandu, le *bon sens* l'est très-peu ; on peut d'ailleurs avoir un sens excellent pour une chose et en manquer totalement pour une autre, telle que le *beau* par exemple. L'instruction ordinaire et l'instruction exceptionnelle sont loin d'être parfaites. L'enseignement est vicieux en beaucoup de points, fort arriéré et nul en d'autres. Un esprit ordinaire ne s'élèvera jamais à la compréhension du beau ; tous sont appelés, mais peu sont élus sous ce rapport.

L'homme ci-dessus questionné pourra répondre pertinemment sur ce qui lui plaît et lui déplaît physiquement. Quant au beau esthétique, il y croit bien plus, parce que les philosophes, les poëtes, les artistes le lui ont dit et répété à satiété, que parce qu'il le goûte réellement, à moins qu'il soit *naturellement doué* du sens esthétique ; dans ce cas, il jouira du beau sans s'occuper des caractères de la beauté ni de son essence, qu'il pourra toujours ignorer. Si on lui demande en quoi consiste cette essence, il est possible et probable qu'il considérera cette question comme une plaisanterie ; et que, si l'on cherche à lui en donner l'explication, il ne voit dans le dissertant qu'un rêveur, et dans les métaphysiciens qui se disputent éternellement sans être jamais d'accord entre eux, des visionnaires. La solution que fournit le sens commun et le sens de choix à la première question laisse donc beaucoup à désirer.

Passons à la seconde question.

« Aimez-vous voir les belles choses ? — Oui. — Et pourquoi ? — Parce que les voir m'est agréable. — Le plaisir que vous cause le beau est-il semblable à celui que vous procure un repas succulent ? — Non, manger des

mets friands est un plaisir du corps, goûter le beau est un plaisir de l'esprit. — Lequel des deux vous paraît le plus noble et le plus digne de l'homme, l'amour de la bonne chère ou l'amour des beaux vers, des beaux tableaux et de la belle musique? — les derniers sans contredit. — Un homme sensuel ne veut-il pas tout entier pour lui-même et pour lui seul l'objet de sa passion? — Sans doute, la sensualité rend égoïste. — En est-il de même de celui qui aime le beau? — Tout au contraire l'homme qui a le goût des arts est enchanté qu'on admire ce qu'il aime et admire lui-même. »

Lorsque le sens commun répond ainsi, n'est-ce pas comme s'il disait : « Le beau en agissant sur notre sensibilité, y produit un sentiment agréable distinct de la sensation, une jouissance intellectuelle, élevée, noble et désintéressée. » Or, tenir ce langage, c'est assurément résoudre, dans une certaine mesure, la seconde des trois questions psychologiques que soulève le beau.

Observation. Il est clair que l'esthétiste fait parler le *sens commun* comme il lui plaît et comme il est nécessaire qu'il parle pour pouvoir établir son système. Si l'auteur avait consulté non le sens commun vulgaire, mais le bon sens ordinaire, il eût obtenu d'autres réponses. Tâchons de les faire pour lui.

Le plaisir que vous cause le beau est-il semblable à celui que vous procure un repas succulent?

Ce plaisir n'est ni identique, ni semblable, mais *analogue.* Pour goûter et *déguster* un repas succulent, préparé avec *tout l'art* que comporte cette jouissance dans *ces conditions esthétiques* que vous semblez ignorer, il faut une organisation privilégiée comme pour goûter le plaisir acoustique et optique. Quand on est assez heureux pour posséder cette organisation, il est nécessaire de faire son éducation, puis être doté d'une fortune assez considérable pour la satisfaire *esthétiquement.* Dans ces conditions, le plaisir que nous fait éprouver la

bonne chère ou mieux la *table*, est tout aussi *délicat*, *pur*, *élevé* et *noble* que celui d'admirer par les yeux et les oreilles un beau tableau, une belle symphonie ; car si l'œil *voit*, c'est l'âme qui *regarde;* si l'oreille *entend*, c'est l'âme qui *écoute;* si le palais à son tour *goûte*, c'est l'âme qui *savoure*, *déguste;* aussi l'intelligence cherche-t-elle instinctivement l'idéal gastrosophique. Si vous l'ignorez, c'est que votre entendement a été obscurci par de ridicules préjugés; si vous ne le *sentez* pas, c'est que votre sens gustique est *obtus* ou *atrophié;* vous êtes à plaindre, vous ne saurez et ne pourrez jamais rien enseigner sous ce rapport.

Demande : « Un homme sensuel ne veut-il pas tout entier pour lui-même et pour lui seul l'objet de ses passions? Sans doute, la sensualité rend égoïste. »

Réponse : L'observation prouve tout au contraire que le sensualiste à tempérament sanguin, ami de tous les plaisirs, est généreux, prodigue, gai, expansif, affectueux, ne peut et ne sait jouir que dans la compagnie d'amis qui partagent ses goûts. L'égoïsme est le moindre de ses défauts; il veut si peu pour lui-même et pour lui seul l'objet de sa passion, que comme *Alexandre le Grand* il est capable de céder à son ami sa belle maîtresse.

« Une foule de faits presque quotidiens répondent à la troisième question. Ne choisissons que les plus parlants. Un jeune homme riche, que l'on destine au barreau, va chaque dimanche au Louvre : à la vue des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Léonard, il sent naître en lui-même un invincible penchant pour la peinture. Il y cède; il travaille : le voilà peintre et peintre distingué. — Un lycéen a lu les *Méditations* de Lamartine : son esprit s'échauffe; il essaye à faire de beaux vers; il y réussit. — Un simple ouvrier est allé à l'opéra ; la musique de *Guillaume Tell* le transporte : « Ah ! dit-il en soupirant, que n'ai-je du génie ! » Sur ce, il

se console de n'être pas Rossini, en répétant du moins les incomparables mélodies du maître ; son chant révèle une magnifique voix et un certain goût. Ainsi le spectacle du beau fait germer l'habileté et le talent. L'histoire nous apprend que, dans tous les temps, sa puissante influence stimule et accélère la fécondité du génie. Philosophiquement interprêtés, ces faits signifient que l'effet du beau sur l'activité humaine est de la tourner et de l'exciter vivement à la production des belles choses. »

Observation. Un jeune homme riche ou pauvre aura beau se promener au Louvre, aller aux Italiens entendre les maîtres de l'art musical, lire les grands poëtes,

> Si du ciel il n'a reçu l'influence secrète,
> Si son astre en naissant ne la pas fait poëte,

il ne sentira naître en lui aucun invincible penchant. Le penchant, la vocation, l'aptitude est innée ; elle est organique, naturelle. Les chefs-d'œuvre aident au développement, au progrès de la faculté, mais ne la donnent pas, ne la font pas naître. Quant à l'habileté et au *talent,* il ne s'acquiert que par un long travail. Le spectacle d'une belle œuvre peut l'activer, mais ne le fait ni *germer,* ni *acquérir.*

C'est la faculté interne, organique qui, après avoir appris le mécanisme particulier à chaque art, fait produire aux hommes de génie leurs chefs-d'œuvre, comme la puissance vitale fait porter des pommes à un pommier. C'est non par l'*effet* du beau *naturel* ou *artificiel* que le génie produit ses œuvres, mais par la puissance de ses facultés innées, virtuelles, ce qui est fort différent.

Article II. — De la question métaphysique du beau.

« Arrivons à la quatrième question, celle que nous

avons appelée métaphysique, et qui est de savoir quel est le principe interne qui se cache sous les caractères du beau comme sa substance même. On va voir que le sens commun sait la résoudre à sa manière. Voici un amateur de fleurs; il possède une serre où s'épanouissent, même au cœur de l'hiver, la rose, le camélia, l'azalée. Offrez-lui de changer ces plantes contre de toutes semblables, mais artificielles; il ne répondra qu'en haussant les épaules. Mais forcez-le à s'expliquer, afin de surprendre dans ses paroles l'expression naïve de la vérité: Comment, dira-t-il, y pensez-vous? Est-ce sérieusement que vous me proposez de remplacer ces fleurs par d'autres où manquera l'essentiel, la vie, la nature? — Mais vous aurez de tout cela la parfaite apparence et chacun s'y méprendra. — D'abord personne ne s'y laissera prendre, pas plus qu'à des fruits de carton ou de plâtre. Mais mes yeux fussent-ils dupes, ma raison ne le serait pas. Je saurais bien que je n'ai là que des apparences; or, ce n'est pas l'apparence du beau qu'il me faut, c'est le beau lui-même. Voilà certainement le langage que vous tiendra l'amateur, s'il a du bon sens. Traduisez scientifiquement sa réponse; elle signifie évidemment : 1° que sous les caractères et les formes du beau, le sens commun entrevoit et affirme l'existence d'un principe essentiel et interne; 2° qu'à l'inspection des caractères et des formes qu'il nomme beaux, il reconnaît si ce principe est présent ou absent; 3° enfin, que les caractères et les formes qu'il nomme beaux, n'ont de prix à ses yeux et ne sont pour lui le beau lui-même qu'au degré même où ce principe est présent sous ces formes et exprimé par elles. »

Observation. Les productions de la nature, belles ou laides, sont tellement supérieures à tout ce que fait l'art et l'industrie humaine, que nul ne pensera à offrir des fleurs artificielles pour remplacer des fleurs naturelles et satisfaire un amateur. Ce n'est pas parce que la vie

est absente des fleurs artificielles, mais parce qu'il est impossible à l'imitateur le plus habile de reproduire la contexture des tissus, l'infinité des ramuscules qui s'y distribuent, l'imperceptible finesse et la délicatesse des détails répandus dans toutes les parties de la plante. Aussi l'homme convaincu qu'il ne parviendra jamais à remplacer la nature par l'art, se contente d'en donner l'*apparence* la plus rapprochée ou l'*interprétation* la plus intelligente, c'est là toute son ambition.

Sous les caractères et les formes du beau, le sens commun et le bon sens restent indifférents à l'existence ou à la présence du principe caché, invisible, de la force plastique dont il admire les effets sans pouvoir se rendre compte du *comment* des opérations de cet agent mystérieux qu'il sait très-bien ne pouvoir jamais connaître et encore moins en posséder l'*essence*, la *quintessence* inhérente ou séparée des phénomènes qu'elle produit.

L'observation nous montre : 1° que le principe essentiel et interne anime le beau comme le laid, qu'il y a souvent plus d'énergie vitale dans un végétal que nous trouvons laid que dans un autre que nous qualifions de beau ; 2° la vie qu'affirme le sens commun est indépendante de nos jugements sur le beau et sur le laid ; car cette vie est présente dans tous les êtres avec plus ou moins d'énergie, voilà tout ; 3° le principe agissant également et souvent avec plus de puissance dans ce qui nous paraît laid que dans ce que nous disons beau, si c'était le degré d'énergie vitale qui dût déterminer le beau, ce serait le laid qui serait le beau. « Par ce qui précède, dit l'auteur, il est manifeste que la question du beau n'est pas insoluble, puisque sans être philosophe, on la résout naturellement. »

Si les réflexions et les objections que nous venons de faire s'accordent peu avec les raisonnements du *sens commun*, interprété par l'auteur, philosophe, métaphysicien et esthéticien, on comprendra que si la

question du beau n'a pas été résolue jusqu'à ce jour, elle risque fort de ne l'être jamais si l'on a la prétention surtout d'en faire une science positive.

L'auteur fait remarquer que l'idée du beau, telle qu'elle s'épanouit naturellement et spontanément dans l'esprit de tous, « manque de cette clarté qui fait les *idées distinctes et qui caractérise les notions devenues rigoureusement scientifiques*, en sorte que si le sens commun ne se trompe guère sur les grandes différences, il hésite et erre fréquemment à l'égard des nuances et des degrés. De là tant de jugements divers, contradictoires et confus qui égarent les artistes. Pour y échapper, il faudrait réfléchir, il faudrait penser, mais le grand nombre n'a pas le temps, les amateurs et les critique en ont souvent la paresse; quant aux artistes, leur affaire est surtout de sentir et, tout au plus, d'écouter, de temps en temps, *ceux qui, par nature et par vocation, sont chargés de penser pour eux*, pourvu que ceux-ci sachent se faire entendre, et éclairer, mais habilement et de loin, l'âme des artistes, sans distraire leur imagination et sans tarir dans leur cœur la source de l'inspiration créatrice. »

« C'est donc aux philosophes, et à eux seuls, de préciser ce qui est vague, d'éclairer ce qui est obscur; c'est à eux de débrouiller d'une main délicate et légère l'écheveau complet, mais toujours mêlé des notions esthétiques du grand nombre. »

Observation : On voit que les philosophes se donnent comme les guides par excellence que doivent suivre les artistes, les amateurs et la foule, s'ils veulent marcher dans la voie qui conduit au beau. Si nos remarques ont quelque valeur, il sera bon de ne pas suivre aveuglément notre nouveau guide, pour refaire le voyage du sens commun; car notre théoricien nous semble marcher à la lueur d'un flambeau assez faible, sinon obscur et illusoire.

Article III. — Des caractères du beau.

Pour analyser les effets du beau sur notre intelligence, l'auteur descend dans un jardin : un lis frappe sa vue; il le trouve beau, il l'interroge en quelque sorte et le charge de lui apprendre lui-même en quoi consiste sa beauté; il offre, dit-il, à mes yeux un ensemble de formes qui sont belles, qu'y a-t-il de beau dans ces formes?

Nous ferons observer que le philosophe a la prétention de croire qu'il possède en lui le type du beau; qu'il a décidé *à priori* que le lis qu'il a sous les yeux est *beau*. Il est évident que dans cette hypothèse l'ensemble et les détails du lis seront beaux, il lui suffira d'énumérer *à posteriori* les caractères optiques de ce lis jugé beau pour trouver les éléments du beau. L'admirateur se met donc à faire une analyse fort laborieuse de ces divers caractères; il en trouve huit qui sont : 1° la *grandeur*, 2° la *vivacité des couleurs*, 3° la *grâce*, 4° l'*unité*, 5° la *variété*, 6° l'*harmonie*, 7° la *proportion*, 8° la *convenance*. Les trois premiers caractères se réunissent pour former un groupe qui se rangent sous une seule et même idée : la *grandeur*. Les cinq autres se groupent sous une seule et même idée distincte de la première qui est l'*ordre*, d'où il tire cette conclusion : que les trois premiers caractères de la beauté du lis ramènent à la forme grandement déployée, et les cinq autres à la forme ordonnée; cette beauté a au total deux caractères : la *grandeur* et l'*ordre*.

L'auteur ne trouvant pas de neuvième caractère, en conclut qu'il ne peut y en avoir, ni plus ni moins, que huit; l'esthétiste *sent* et *sait*, il en est *sûr*, que les caractères que son jugement a découverts seront vrais dans tous *les cas, partout et toujours. Il sent qu'il ne*

pourrait être de l'avis de quiconque serait d'un avis contraire. Il prononce enfin que son jugement sera vrai, sans exception, aussi longtemps que son entendement et la nature des êtres resteront tels qu'ils sont aujourd'hui.

Sous le rapport de la grandeur, l'auteur reconnaît qu'il est resté dans le vague. « Jusqu'à quel degré la grandeur sera-t-elle un caractère de beauté? Au-dessous de quel autre, ou passé quel autre, sera-t-elle un caractère de laideur? » Bien que la question soit embarrassante, il ne la trouve pas insoluble : « en effet, pour peu que j'aie vu une demi-douzaine de lis de diverses tailles et de même espèce, *je sais et à toujours quelle est la hauteur à laquelle cette espèce de lis possède toute sa beauté. Je le sais tellement, que je juge sur-le-champ si un lis de cette espèce peint sur une toile, est trop grand ou s'il est trop petit, ou si sa grandeur est la vraie.* En conséquence, je porte ce jugement, plus précis que le premier, qu'entre deux ou plusieurs lis de même espèce, *celui qui a toute la pleine grandeur de l'espèce, est de tous le plus beau.* »

« Mais cette idée de l'espèce que j'ai introduite dans mon jugement n'en altère nullement le caractère universel. Ce jugement *sera vrai dans tous les cas, partout et toujours. Quiconque prétend le contraire, je crois qu'il se trompe, et j'affirme que ce que je dis sera vrai* aussi longtemps que mon entendement et la nature des choses ne procèderont pas au rebours. Il y a plus : *si la nature s'avisait de contredire mon jugement, si l'année prochaine tous les lis de cette espèce demeuraient au-dessous de la hauteur que j'estime la vraie, je serais convaincu que ce n'est pas moi qui me serais trompé, mais que c'est la nature qui a failli.* Ainsi mon jugement s'étend, mais encore s'impose à l'universalité de l'espèce.

» Cependant je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais l'espèce tout entière. D'ailleurs, je le répète, une diminution de grandeur dans l'espèce tout entière, *n'infirme-*



rait pas la certitude de mon jugement. Ce fait ne serait à mes yeux que le signe de la dégénérescence du lis et non la preuve d'*une erreur de ma part.* Que conclure de là ? C'est évidemment : *que les lis particuliers et réels que j'ai considérés, même les plus beaux, n'ont pas fait mon jugement à leur image, mais que, tout au contraire, j'ai fait déjà d'avance tous les lis de cette espèce à l'image d'un certain lis que j'ai dans l'esprit, qui sert de modèle à la nature et que la nature devrait toujours imiter, quoiqu'elle ne l'imite pas toujours exactement.* Donc la notion que j'ai de la grandeur vraie et normale de l'espèce, n'est pas le résultat de l'expérience, toujours incomplète et souvent déconcertée par les exceptions. Cette notion domine à la fois la réalité et l'expérience ; elle règle celle-ci, elle devrait toujours régler celle-là. Cette notion est donc une conception *à priori*, une idée de la raison, et la *grandeur vraie, la grandeur normale que j'assigne au lis, est la grandeur idéale de l'espèce idéale. Tout le rôle de l'expérience s'est borné ici à stimuler la raison endormie ou imparfaitement éveillée, et à provoquer la notion qu'elle a conçue et le jugement qu'elle a porté.*

» Je puis donc tenir pour acquis ce premier point que la pleine grandeur des formes, c'est-à-dire la grandeur idéale de l'espèce, est un des caractères de la beauté du lis. »

Observation : Le philosophe descendu au jardin, après avoir contemplé le beau lis, énuméré et reconnu les divers caractères de la beauté, fait subir à ce lis différentes mutilations. Il est évident que ces mutilations, en changeant les formes et les rapports particuliers et généraux des parties dont se compose ce lis, l'auront plus ou moins défiguré, dénaturé et rendu méconnaissable ; les caractères qui servaient à distinguer son espèce et qui faisaient sa beauté ayant disparu, ce sera un monstre.

L'idée de monstre est un fait d'expérience et d'observation du sens commun basé sur la persistance séculaire des espèces dans leur reproduction. Aussi, quand au milieu des miriades de lis ou d'autres plantes il s'en trouve une qui s'écarte d'une manière insolite de la physionomie particulière à l'espèce, le sens commun dit que la nature est sortie de sa loi, que la force végétale a rencontré quelque obstacle qui l'a faite dévier de sa marche ordinaire et normale. Le sens commun en reste là.

Prenons le lecteur à notre tour, et faisons-lui faire un voyage avec une société choisie, par exemple, celle de six philosophes esthétistes les plus distingués de l'Europe éclairée. Conduisons-les chez un horticulteur qui cultive avec amour l'espèce de lis choisie par l'auteur : tous ces lis sont dans des vases ; il y en a six cents de belle venue. Chacun des six esthétistes est mis à part et placé devant une centaine de lis : chacun d'eux est prié de choisir celui qu'il jugera le plus beau, et qui pour lui sera le type idéal de l'espèce. Le choix fait, ces lis sont portés dans un lieu convenablement choisi pour que leur beauté brille à tous les yeux. Il n'est nullement besoin de dire qu'aucun des lis ne sera pareil : ils présenteront même de grandes différences ; quant à la taille, ils pourront varier d'un quart, d'un cinquième, d'un sixième. Le sommet sera garni d'un plus ou moins grand nombre de fleurs à différents degrés d'épanouissement ; le nombre des boutons et des feuilles sera plus ou moins grand, la tige qui les portera sera plus ou moins grêle ou forte, les feuilles plus ou moins longues et larges ; les tiges secondaires qui portent les fleurs seront plus ou moins courbes et flexibles, plus ou moins distribuées symétriquement autour de la tige mère, etc.....

Chaque esthétiste, très-fort dans l'art de discuter et de soutenir sa thèse, s'exprimera comme M. Charles Lé-

vêque, et répètera les mêmes passages que nous avons soulignés. Chacun d'eux déclarera par conséquent que son lis est le seul vrai type idéal de l'espèce, et que celui des autres est faux ou très-inférieur. Comme ces esthétistes sont professeurs et qu'un auditoire de choix les aura suivis pour s'éclairer sur la fameuse question de l'archétype du beau, ils seront fort étonnés et surpris du peu d'accord qui règne entre ces savants, qui affirment identiquement le même jugement sur des lis différents. Ils commenceront à croire que la question du beau est passablement embrouillée : ils douteront de la possibilité de faire une science du beau ; puis, quand chacun des esthétistes en viendra à dire que le lis qu'il a analysé n'a pas fait *son jugement à l'image du type qu'il a sous les yeux et qu'il a décrit*, mais que tout au contraire il avait fait d'avance tous les lis de cette espèce à l'image d'un *certain lis qu'il a dans l'esprit, qui sert de modèle à la nature, et que la nature devrait toujours imiter*. L'auditoire sentira errer un léger sourire sur ses lèvres ; les esthétistes s'en apercevront, et se regardant les uns les autres, comme, outre un grand savoir, ils ont beaucoup d'esprit, ils éclateront de rire ; car chacun d'eux aura eu l'impertinente et sotte prétention de se déclarer le seul et unique réflecteur, le seul voyant du lis idéal qui est dans l'esprit de Dieu, servant de modèle à tous les lis de la terre.

Si ce qu'avance M. Charles Lévêque avec les esthétistes spiritualistes était vrai et possible, bien que nés aveugles, ces philosophes pourraient décrire l'idéal du lis blanc sans avoir jamais vu le lis réel. Comme cette vision serait par trop extraordinaire, l'auteur dit « que tout le rôle de l'expérience s'est borné ici à stimuler la raison endormie ou imparfaitement éveillée, et à provoquer la notion qu'elle a conçue et le jugement qu'elle a porté. »

S'il en est ainsi, il nous semble que la raison *seule*

n'a rien fait du tout. Le lis idéal nous paraît être le fruit de l'accouplement du lis physique *mâle*, fécondant l'intelligence *femelle* de M. Charles Lévêque, d'où est né un fils plus ou moins ressemblant au père et à la mère, lequel peut ressembler fort peu au type parfait, invisible, inconnu et absolu de Dieu. Comme l'amour maternel est de sa nature fort aveugle en fait de beauté, chaque esthétiste doit trouver que son enfant réunit seul tous les caractères de la vraie beauté idéale, et dire : *Quiconque prétendra le contraire se trompe ; ce que j'affirme est la vraie vérité.* Oui, la vérité à lui, relative à lui, l'expression sincère de ce qu'il ressent, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait. Il révèle ainsi la nature et le degré de son intelligence, de son sentiment individuel qui peut être fort loin de la vérité absolue qu'il cherche, qu'il croit avoir trouvée, et qu'il ne découvrira jamais. En vérité, la méthode de l'auteur est plus que naïve : elle est anti-scientifique et tout à fait fantastique.

Le philosophe avec qui nous refaisons le voyage du sens commun parle beaucoup, chemin faisant, de la *grandeur*, de la *pleine grandeur*. Il trouve lui-même qu'il n'est guère précis et cherche à sortir du vague de ces dissertations; mais c'est en vain : il ne précise rien, ne détermine rien. Voici ce qu'il dit : « En effet, pourvu que j'aie vu une demi-douzaine de lis de diverses tailles et de même espèce, je sais, et à toujours, quelle est la hauteur à laquelle cette espèce de lis possède toute sa beauté. Je le sais tellement, que je juge sur-le-champ si un lis de cette espèce, peint sur une toile, est trop grand ou s'il est trop petit, ou si la grandeur est la vraie. En conséquence, je porte ce jugement plus précis que le premier, qu'entre deux lis de même espèce, celui qui a toute la pleine grandeur de l'espèce est de tous le plus beau. » L'auteur, comme on voit, écrit pour ne rien dire. Pour être exact, il eût dû s'ex-

primer ainsi : le lis idéal doit avoir ni plus ni moins que 1m 30 de hauteur ; les fleurs, les boutons doivent mesurer tant de longueur et de diamètre, donner la formule de la courbe particulière aux feuilles de la fleur et de toutes les feuilles qui entourent la tige, indiquer le nombre des étages des feuilles, la longueur et la largeur de ces feuilles, l'angle qu'elles doivent faire avec cette tige, etc. Hors de là tout est arbitraire, conventionnel, particulier et non absolu. Sans mesure précise, point de science ; c'est de l'*à peu près*. Car le *certain lis* qui est dans le cerveau de chacun des six esthétistes n'offre rien de certain, si ce n'est une certaine différence entre certaines limites, entre lesquelles le goût individuel choisit, et sur lesquelles on a disputé et on disputera éternellemeut sans s'accorder jamais.

Article IV. — De la puissance vitale.

Après ce que l'auteur appelle la pleine grandeur, vient la *puissance vitale ;* chose fort différente. « Car je ne suis pas certain, dit-il, que ce que j'admire dans la pleine grandeur des formes du lis, ne soit que cette grandeur en elle-même et pour elle-même. Cette grandeur de formes n'est peut-être qu'une apparence, et je désire m'assurer si une apparence est ou n'est pas la beauté elle-même. »

Pour s'en assurer, il revient au jardin et compare le beau lis à son voisin, maigre, chétif. Que lui a dit la forme grêle de celui-ci ? Pourquoi sa maigreur n'est-elle pas belle ? « N'est-ce point parce que la maigreur est partout le signe du défaut de puissance et de vie ? Et l'autre, pourquoi l'ample grandeur de ces formes est-elle belle ? N'est-ce point parce que de telles formes annoncent toujours une vitalité riche et puissante ? C'est donc la puissance vitale que j'admire sous la

pleine grandeur des formes du lis, et cette grandeur n'est belle que par la puissance qu'elle exprime. » Nous voici en pleine métaphysique. « Depuis quelques instants, dit l'auteur, je parle de vie et de puissance vitale; je connais donc cette puissance; mais comment, par quelle faculté? La perception extérieure ne la saisit pas. Le scalpel le plus délicat, fût-il manié par le botaniste le plus habile, ne saurait la mettre sous les yeux. Personne jusqu'ici ne l'a vue, personne ne la verra jamais, et néanmoins tout le monde l'affirme, comme moi, sous les formes visibles qui la voilent, ma conscience n'aperçoit pas cette puissance; le sens intime ne saisit que ce qui est moi ou en moi, et la vie de la fleur n'est ni moi ni en moi. L'existence de la puissance vitale n'est pas une de ces vérités auxquelles l'esprit s'élève par l'induction; car l'induction généralise les faits particuliers, et dans aucun lis particulier je n'ai vu sa puissance vitale invisible. Il reste donc que ce soit la raison qui *à priori* en conçoive la présence et l'action nécessaires sous les formes sensibles; et cela non-seulement pour tel lis particulier, mais pour tous ceux qui ont été, sont et seront jamais.

» La raison proclame ainsi que toute fleur de cette espèce est, au fond, une certaine puissance vitale manifestée par des formes visibles qui l'enveloppent et qu'elle développe. Elle proclame, en outre, que telle grandeur de formes est le signe certain de la plus grande puissance vitale que puisse déployer l'espèce. Or, nous avons déjà reconnu que la grandeur normale de l'espèce n'est qu'une idée; nous venons de nous assurer que la puissance vitale la plus haute de l'espèce est conçue par la raison une fois pour toutes, et n'est par conséquent non plus qu'une idée. Entre ces deux idées de la raison, le rapport ne peut être établi que par la raison. Ainsi, la raison, éveillée au spectacle

des lis particuliers, conçoit : 1° une grandeur idéale de formes que le lis doit atteindre pour paraître beau ; 2° une puissance idéale de vie, qui est l'un des caractères de la beauté de cette fleur ; 3° un rapport constant entre cette grandeur idéale et cette puissance idéale, rapport qui fait de la première le signe éclatant et expressif au plus haut degré de la seconde.

» Ces deux notions, rattachées par leur rapport nécessaire, constituent ce que tout le monde nomme le type de l'espèce. C'est évidemment sur ce type idéal que je mesure la beauté des lis particuliers. Grâce à ce type, sitôt que je rencontre certaines formes visibles, j'affirme l'existence d'une puissance proportionnée à ces formes, et j'admire les formes pour autant qu'elles expriment la grandeur et la plénitude de la vie. Privé de la notion des types, mes jugements sur les beauté de la vie n'auraient plus de règle, ou plutôt je ne porterais plus de tels jugements ; toutes les beautés me seraient indifférentes. Que dis-je ? je ne connaîtrais plus aucune beauté de l'espèce ; mais je connais ces beautés diverses, et je les mesure : ma raison possède donc le type idéal de cette espèce de lis. Ce n'est pas tout : puisque les signes de la puissance vitale sont seuls visibles, tandis que la puissance elle-même, qui seule possède en propre la beauté, échappe à mes regards, je puis dire que, jusqu'à présent du moins, la beauté du lis est un objet réellement invisible.

» Au total, la pleine grandeur des formes visibles est une des manifestations, un des signes expressifs de la grandeur idéale de la vie du lis, et la grandeur idéale de la puissance vitale est un des caractères essentiels de la beauté de cette espèce de fleurs. »

Observation : L'auteur se demande par quelle faculté il connaît la puissance vitale. Il prétend « que c'est la raison qui, *à priori*, en a conçu la présence et l'action nécessaires sous les formes sensibles ; et cela non-seu-

lement pour tel lis particulier, mais pour tous ceux qui ont été, sont ou seront jamais. »

Un grossier et inepte paysan sème une graine de lis : après quelque temps de séjour dans la terre, il voit sortir une toute petite plante, qui grandit peu à peu jusqu'à son entier développement. Ce paysan ignorant, comme les savants (qui sous ce rapport n'en savent pas plus que lui), a observé le fait de germination et de végétation. Le sens commun, parfaitement convaincu que l'homme est étranger à ce phénomène, l'attribue à une force qu'il appelle *végétale. C'est l'observation et l'expérience* qui ont fait concevoir *à posteriori* et non *à priori,* à la raison, la présence et l'existence d'un agent invisible, mystérieux, dont elle ignore les procédés pour faire croître et parfaire la plante; et comme jusqu'à ce jour, quelle qu'ait été la finesse d'esprit et l'étendue du savoir humain, il n'a fait que divaguer sur cette question et se perdre dans des hypothèses plus vaines et plus ridicules les unes que les autres, les vrais savants ont fini par considérer comme des visionnaires les métaphysiciens qui se sont obstinés à vouloir connaître l'*inconnaissable,* qu'ils appellent l'*essence* des créations.

Les vrais savants, sachant que l'intelligence humaine ne découvrira jamais la cause première ni tous les mystères de la création, se bornent à étudier les effets, à les apprécier et à en découvrir *les lois*, en raisonnant sur les impressions reçues par les sens, perçues par l'intelligence; comme si cette puissance vitale n'existait pas; ils la sous-entendent toujours, ne la *nient* pas; ils l'*affirment,* l'*admirent*, comme les philosophes, sans avoir la prétention ni la témérité de l'expliquer, de la définir, de la mesurer et ne se croient nullement initiés à la science infinie de Dieu.

Maintenant que les métaphysiciens rapportent à l'invisible tout ce qu'ils observent sur le visible, cela a son

côté fort innocent, mais ne nous apprend absolument rien de plus que ce que nous révèle le sensible; c'est par lui seul que notre intelligence a prise sur l'invisible.

Aussi, quand M. Charles Lévêque rapporte à la *puissance vitale* invisible tout ce qu'il a découvert sur la *pleine grandeur* de la beauté de la fleur, il n'ajoute rien à ses démonstrations; il ne fait que les compliquer, fatiguer son lecteur et le noyer dans le vague, l'incertain; il ne rachète en aucune manière le péché d'origine qui se trouve au fond de sa doctrine, comme au fond de toutes celles des auteurs anciens et modernes. *Il ne détermine et ne précise* aucunement le type idéal invisible de l'espèce de lis, et ne peut, par conséquent, *mesurer* sur ce type les lis particuliers qu'il contemple. Aussitôt qu'il rencontre certaines formes visibles, il peut bien affirmer l'existence d'une puissance *proportionnelle à ces formes*, les admirer en tant qu'elles expriment la grandeur et la plénitude de la vie, mais ces affirmations étant étrangères à la mesure *positive*, *certaine* du type idéal, la *règle* lui fait défaut; il juge la beauté de l'espèce d'après son *goût* individuel, qu'il donne comme type de l'espèce et type du jugement universel, c'est-à-dire du sens commun aveugle et du sens commun éclairé. Il montre ainsi qu'il est dupe d'*une illusion d'optique intellectuelle* qui ne le quitte pas un instant, et finit par rendre sa prétention de législateur du beau fort ridicule.

L'auteur termine le deuxième chapitre en disant qu'il convient que ni les jardiniers, ni même les amateurs éclairés, lorsqu'ils admirent un beau lis, n'invoquent expressément ces deux idées de grandeur et d'ordre; encore moins comptent-ils sur leurs doigts les huit caractères compris sous ces deux caractères généraux, afin de s'assurer si aucun ne manque à l'appel. « Mais donnez-leur, dit-il, à choisir entre plusieurs lis: après un

rapide examen ils choisiront, sans se tromper, celui ou ceux où seront présents les caractères en question, et rebuteront sans pitié celui ou ceux où manquera un seul de ces caractères. Comment ne pas reconnaître dans ce choix l'application pratique de nos principes et la confirmation de nos analyses ?

» Il conclut que le beau lis est celui dont la forme visible, aussi grande et aussi ordonnée que la forme idéale de l'espèce, manifeste une puissance vitale agissant avec toute la grandeur et tout l'ordre propre à la puissance idéale de l'espèce.

» Telle est l'affirmation définitive de ma raison à l'égard de la beauté du lis ; et l'on a vu, chemin faisant, quelle est dans ce phénomène intellectuel la part restreinte de l'expérience, et quelle part beaucoup plus large de la raison. »

Observation : Le lecteur n'a qu'à se rappeler l'expérience opérée sur les six esthétistes pour juger la valeur de ces affirmations, et voir si la large part de l'expérience ne dépasse largement celle de la raison.

Article V. — Caractères du beau oubliés par l'auteur.

Avant d'aller plus loin et pour n'y pas revenir, disons quelques mots des huit caractères du beau. L'auteur n'en a pas trouvé d'autres ; ils suffisent, selon lui, à expliquer toutes les beautés de la nature et de l'art. Pour le savoir, plaçons-nous devant un beau sapin, quel est le caractère qui nous frappe dans cet arbre ? C'est la *verticalité* de sa tige, sa *raideur*. Plus cette tige se rapproche de la forme élancée d'une aiguille de paratonnerre, plus nous la trouvons belle.

De cette tige s'échappent des branches qui vont en diminuant de longueur de la base au sommet, et donnent par leur ensemble l'idée d'un cône végétal, forme qui a servi à qualifier l'espèce *conifère*. La flexibilité des

branches, leur inclinaison, leur courbe légère constituent la grâce du lys ; mais la *verticalité*, la *raideur* ou la *rigidité* de la tige, qui sont un des caractères de la beauté de cet arbre, ne se trouvent pas parmi les huit caractères du beau mentionnés par l'auteur. Cette raideur serait même laide pour le lis.

On sait que chaque espèce d'arbre diffère aussi par son écorce; les uns l'ont *rugueuse et fendillée*, d'autres l'ont *lisse.* Voilà deux caractères que l'œil distingue très-bien et la main encore mieux.

Tous les arbres ont leur tige plus ou moins *cylindrique*, cette forme devrait être encore un des caractères du beau végétal. L'ormeau, ainsi que d'autres espèces, ont des branches dont l'ensemble produit un segment de sphère, la *sphéricité* devrait aussi se trouver au nombre des caractères du beau végétal. Il suffit de l'aspect, de l'allure générale d'un arbre vu de très-loin pour reconnaître et nommer son espèce, ces silhouettes se rapprochent d'une manière plus ou moins précise des six formes élémentaires géométriques isolées ou associées. Chacune d'elles devrait entrer dans les caractères du beau.

En analysant ainsi tous les caractères optiques particuliers au sens de la vue, on aurait toutes les formes variées qui se rapportent à ce sens. Ce travail d'analyse sur les qualités sensibles des corps qui se rapportent à chacun de nos sens, nous donnerait la caractéristique de l'esthétique intégrale. Nos recherches doivent suffire au lecteur pour apprécier la justesse de nos observations à ce sujet. Les corps ont trois dimensions, la *grandeur* se rapporte plus particulièrement à la hauteur ; le terme *ampleur* employé par les auteurs grecs est plus heureux et plus juste que celui de *grandeur* adopté par M. Charles Lévêque, car le mot ampleur embrasse les trois dimensions.

Puisque nous en sommes à l'expérience et que nous

voyageons, sortons du jardin où notre professeur nous a emprisonné, faisons lui faire une excursion plus lointaine. On sait que beaucoup de nos plantes sont exotiques, et que leur développement est bien plus considérable dans leur pays originel que dans les contrées où elles sont transplantées. Supposons que l'espèce de lis qu'a admiré M. Charles Lévêque soit originaire de l'Asie. Transporté dans cette région, il trouve que la pleine grandeur idéale du lis de son jardin, au lieu de 1m 30, atteint 2 mètres avec la même proportion des parties. Voilà son lis idéal passé à l'état d'avorton. La puissance vitale d'Asie est plus énergique que celle qui anime le lis de France. Que devient son affirmation sur la grandeur idéale et *irrévocable* qu'il a fixée pour tous les lis de la terre passés, présents et futurs ? Dira-t-il que la force vitale s'est trompée en Asie ! Il en est bien capable !

Ce que nous disons du beau lis peut s'appliquer à toutes les espèces de plantes.

L'auteur craignant de généraliser trop tôt se place en présence de quelques autres beaux objets d'une nature différente à celle des fleurs, telle que la beauté d'un enfant, la beauté de la vie de Socrate, l'idéal de la forme physique de l'homme, la beauté d'une symphonie de Bethowen. Toutes ces beautés analysées suscitent dans l'esprit de l'auteur les mêmes idées et ont les mêmes caractères essentiels ; nous ajoutons et les *défauts essentiels* de sa vague et vaine théorie. En passant d'une plante à un homme à une création de son génie, il n'oublie pas qu'entre le règne végétal et le règne animal il existe une différence radicale qui les sépare complétement. Néanmoins, il ne cherche pas à savoir si le beau moral et intellectuel, que ne possède nullement le lis, n'ont pas des caractères qui leur soient propres, et autres que ceux du *beau optique ;* aussi cette nouvelle analyse est-elle faible de raisonnement et d'ob-

servation, il termine ce chapitre par le jugement général que voici : « La beauté est essentiellement une puissance invisible et ordonnée, soit qu'elle se cache, soit qu'elle se manifeste par des signes incomplets ; elle n'en est pas moins belle en elle-même et intérieurement si elle est grande et ordonnée ; manifestée par des signes adéquatement expressifs, elle est belle à la fois intérieurement et extérieurement. »

Voilà qui est fort instructif ! Passons au quatrième chapitre.

ARTICLE VI. — Analyse des effets du beau sur la sensibilité.

L'auteur distingue le sentiment du beau du jugement du beau ; le sentiment du beau, selon lui, se distingue aussi de tous les phénomènes de la sensibilité auxquels il ressemble en ce qu'il est une émotion, mais dont il diffère en ce qu'il est marqué d'un caractère propre. Quel est ce caractère ? Citons. « Une première remarque à faire d'une extrême importance, c'est que la raison ne comprend pas comment l'âme pourrait goûter une beauté qui lui serait inconnue. Goûter la beauté que l'on ne connaît pas, voilà qui implique. Goûter en tant que beau un objet connu, mais dont on ignorerait la beauté, voilà qui n'implique pas moins. Toute beauté goûtée ou sentie est donc une beauté connue. De plus, telle la beauté est connue, telle est sentie. L'âme qui la connaît, comme elle connaît tout invisible, la sent et la goûte comme elle sent et goûte tout objet invisible et immatériel. L'invisible n'agit immédiatement ni sur les nerfs ni sur les sens, il ne peut être cause directe d'aucune sensation. Donc le beau, qui est connu en tant qu'invisible et immatériel, n'agit immédiatement ni sur les nerfs ni sur les sens, et n'est cause directe d'aucune émotion.

» Cette conséquence toute rationnelle de la façon

dont le beau nous est connu, est confirmée pleinement par l'analyse de l'émotion esthétique. Les faits disent, comme le raisonnement, que le sentiment du beau se distingue radicalement de toute sensation agréable. S'ils le disent hautement du sentiment agréable causé par la beauté revêtue de formes sensibles, on n'en pourra douter du sentiment causé par la beauté purement invisible.

» Il n'est pas une seule espèce de sensation agréable qui puisse être légitimement confondue avec le sentiment exquis que nous fait éprouver la beauté, même cette beauté que l'on nomme physique. »

Observation : Nous avouons ne rien comprendre à ce passage ; la prétendue connaissance que peut avoir l'âme de l'invisible, de l'immatériel, nous paraît une subtile fiction. L'immatériel ou zéro matière ne peut, en effet, agir sur aucun de nos sens, et être cause d'aucune sensation ; or, s'il n'y a pas sensation, il n'y a pas perception ; sans perception point de jugement, de connaissance possible. Cependant l'auteur prétend que l'âme connaît le type universel et absolu d'après lequel l'âme juge le beau visible sans le secours des formes sensibles. Ailleurs, il a pourtant accordé « que nous ne connaissons directement aucun des êtres que nous-même, nous ne les atteignons qu'en traversant leurs modes et leurs caractères ; ou plutôt tout ce qui nous est permis, c'est de juger de leur nature interne que nous ne pouvons atteindre d'après leurs effets, leurs modes et leurs caractères que nous atteignons. » Il a dit encore que les objets visibles ont le pouvoir de ***stimuler***, d'***éveiller*** l'âme ou la raison.

Il paraît qu'ici l'âme de l'auteur s'est tellement endormie, qu'elle est tombée en léthargie ; aussi il ne fait qu'obscurcir l'entendement du lecteur au lieu de l'éclairer.

Pour prouver qu'aucune espèce de sensation agréa-

ble ne peut être légitimement confondue avec le sentiment exquis que nous fait éprouver la beauté, même cette beauté qu'on nomme physique, il fait une revue de nos sensations diverses comparées avec le sentiment esthétique.

Pour acquérir la certitude de sa proposition, il prétend que trois de nos sens n'ont rien à démêler avec le beau. « Il ne nous servent pas, dit-il, à le connaître ; les sensations qu'ils nous apportent ne sont pas des signes de la beauté ; ils ne nous servent pas à la goûter, les sensations qu'ils nous causent auraient bien plutôt pour effet de nous en distraire. Ces trois sens sont l'odorat, le goût et le toucher. »

Observation : Les esthétistes anciens et modernes se sont exclusivement occupés, comme nous l'avons déjà dit, des seuls sens de l'ouïe et de la vue. Quand M. Charles Lévêque prétend que les trois sens de l'odorat, du goût et du toucher ne servent pas à le *connaître*, c'est-à-dire à connaître *le beau optique et le beau acoustique ;* la chose est tellement évidente que la preuve en est complétement inutile ; si les trois sens exclus servent à la raison pour connaître quelque chose, ce ne peut être que les perceptions qui leur sont particulières, lesquelles n'ont *directement* rien de commun entre elles pas plus que celles de la vue et de l'ouïe ; car la vue n'entend pas un concert pas plus que l'oreille ne voit un tableau. Quand l'auteur se met à démontrer que les trois sens repoussés ne peuvent servir à goûter le beau esthétique *relatif aux deux sens privilégiés*, il ne fait, qu'on nous permette de le dire, qu'une puérile dissertation, que le sens commun le plus vulgaire se fût épargnée. Aussi la plus grande partie du quatrième chapitre est au-dessous d'une critique sérieuse ; au lieu d'en faire la réfutation, nous allons faire fonctionner tous nos sens et montrer le rôle physiologique, psychologique et esthétique que Dieu leur a destiné.

Pour entrer en matière, reprenons la question que le *pur et noble* esthétiste a déjà adressée au sens commun. « Le plaisir que vous cause le beau est-il semblable à celui que vous procure un repas succulent ? » Le plaisir que me procure un repas succulent n'est ni identique ni semblable à celui que me fait éprouver la vue d'un beau tableau, d'une belle statue, d'une belle symphonie ; mais il est *analogue*. Pour *déguster* un repas succulent préparé avec tout l'art que comporte cette jouissance, il faut, outre le service, une compagnie composée des deux sexes, qui s'affectionnent, doués d'un sens gustique fin et délicat, au caractère aimable et gai, à l'esprit cultivé. Dans ces conditions, le plaisir que procure *la table* est plus vif, plus complet dans son genre que celui qu'on ressent pour le beau optique et acoustique qu'on est loin de dédaigner.

La dégustation gastronomique se fait par l'esprit et non par le corps. Le corps excité, affriandé, mange ; c'est l'âme qui *déguste, apprécie, juge,* comme l'œil *voit* et l'âme *regarde,* comme l'oreille *entend* et l'âme *écoute.*

Au dessert, un convive entonne une chanson dans laquelle brille la finesse, la grâce, la gaieté française à nuance anacréontique et philosophique. La société heureuse félicite le chanteur, ne tarit pas d'éloge sur son talent, sur la beauté et la profondeur de la poésie.

Le sentiment esthétique *admire ;* l'intelligence *apprécie.*

Pendant l'audition, les heureux gourmets, le sourire sur les lèvres, l'œil légèrement humecté, avaient dirigé leurs regards sur le radieux visage des dames aux lèvres rosées et lustrées. Ces demi-dieux avaient cherché dans ses adorables physionomies à saisir les impressions et les émotions plus ou moins voilées et contenues qu'avait éveillé la pensée rhythmée.

Le repas fini, l'amphitrion fait passer ces invités dans une galerie de tableaux, de statues, d'objets d'art et

de curiosités. Pendant qu'on sert le café et qu'on le déguste lentement, un des convives, amateur éclairé, donne un libre cours au plaisir esthétique qu'il ressent; il fait ressortir en vrai *dilettante* les beautés de l'art, fait partager son admiration à une société qui peut le comprendre et s'enthousiasmer comme lui. *L'œil* voit, l'âme *regarde*, *admire*, *s'extasie* et *juge*.

De la galerie on passe au jardin. Là s'étalent de magnifiques fleurs qu'un habile jardinier a su disposer en ordre chromatique et odorifique; leurs suaves émanations viennent caresser les papilles olfactives et embaumer les convives. Le *nez sent*, l'âme *flaire* avec délices, et est plongée pendant quelques instants dans un état d'extase séraphique.

Arrivent des invités convoqués par le grand *maestro* de la fête, pour prendre part au reste de la soirée. A un moment donné, une excellente musique, cachée dans un pittoresque et mystérieux fourré, fait entendre ces harmonieux accords. Le silence succède aux conversations animées; le repos de l'esprit et du corps dispose la sensibilité acoustique et esthétique à vibrer au diapason des morceaux de choix que joue l'orchestre. L'*oreille* entend les sons, l'*âme* écoute, apprécie, est ravie par la composition du maître.

Après le concert, assez court pour être agréable et sans fatigue, une des dames fait une quête pour secourir une famille infortunée. C'est avec joie que chacun donne son offrande, heureux d'avoir trouvé l'occasion d'exercer sa bienfaisance naturelle.

Après ce plaisir affectif, un rhythme vif et cadencé se fait entendre, les muscles frémissent, les membres s'agitent, battent la mesure, le corps s'est soulevé par une force irrésistible, les couples se forment, la danse commence, les membres *sautent*, l'âme *danse*.

Pendant cet exercice et les nombreuses évolutions qu'il exige, les danseurs et les danseuses se touchent,

se frolent, se choquent, se prennent, se quittent; les mains, avec ou sans préméditation, se sont trouvées et timidement pressées; légèrement égarées, elles ont poussé quelque reconnaissance esthétique : la *main touche*, l'*âme palpe*.

Des effluves magnétiques et sympathiques se sont répandues dans le milieu dansant; leur rencontre fait naître l'amour sensitif que l'amour affectif avait depuis quelque temps préparé; les aimants s'éloignent, se fuient, se rapprochent, se rencontrent toujours. Chez la femme, la lutte interne entre le devoir, la pudeur et le désir se livrent de rudes combats; mais l'affinité magnétique continuant son action naturelle, et l'homme ses poursuites, la femme, dans cette triple attaque, loin de tout regard, de tout secours, succombe.....

La soirée terminée, chacun se retire en remerciant Dieu de toutes les richesses affectives, sensitives et intellectuelles dont il a doté l'homme pour l'aimer, le servir, lui obéir et accomplir avec bonheur ses lois. Les heureux mortels se couchent, le corps *repose*, l'âme *dort*. *Ecce homo.*

Ces plaisirs qui se succèdent ont chacun leur idéal particulier. Chaque sens, chaque organe a son mode, son ordre, sa loi spéciale, son but; tous sont également nobles, élevés, purs, utiles, bons et beaux dans leur genre. L'intelligence *une*, plus ou moins éclairée et progressive, a pour mission de raffiner, d'épurer, d'élever ensemble et non séparément et exclusivement pour se combattre, tous ces pouvoirs particuliers, sans en *mutiler*, ni en sacrifier aucun aux autres. Quant à leur essor désordonné, c'est à l'intelligence à découvrir les conditions sociales dans lesquelles nos passions *bonnes en elles-mêmes* doivent se contrebalancer les unes les autres, empêcher l'essor subversif qu'elles ne manquent pas de prendre quand elles sont comprimées à contre-sens de leur mouvement naturel, ou quand des législa-

teurs aveugles et ignorants cherchent à les détruire ; car alors ils veulent détruire la puissance vitale même : ils sont homicides et déicides. Quand toutes ces forces seront savamment liées et solidarisées, elles concourront harmoniquement à l'accomplissement de la loi une et variée du Créateur.

Ce simple exposé est la seule réfutation que nous voulons faire des prétendues *divergences frappantes et des contradictions* que signale l'auteur ; divergences et contradictions qui viennent du vice de sa méthode, de la pauvreté, de l'étroitesse et de la fausseté d'une philosophie, incapable de comprendre le rôle assigné par Dieu aux divers aspects de l'homme.

Article VII. — Sens du coloris nul chez l'auteur.

Si la doctrine de Gall était complétement vraie, le crâne de M. Charles Lévêque, à la place de la protubérance *du coloris*, devrait être affligé d'une cavité ; car tout ce qu'il dit sur la lumière et la couleur, le soleil et la lune, est tout à fait nul. *L'iris, le spectre solaire*, ne disent rien à son intelligence. Il rapporte que « le Parthénon était peint, dit-on, de couleurs variées où dominaient le rouge et le bleu ; en face de ces nobles ruines, est-ce le fond rouge des métopes que vous regrettez ou les frontons brisés et les membres de ces beaux corps disloqués et répandus çà et là sur la roche nue de l'acropole? »

Nous regrettons tout ; car si les Grecs avaient un goût si noble, si délicat, si élevé, ils ne pouvaient avoir fait de l'architecture et de la statuaire polychrome sans raison ; ce n'étaient pas des peaux-rouges ou des Cafres, pour déshonorer par un indigne badigeon les chefs-d'œuvre que l'esthétiste admire tant. Quelle était leur doctrine à ce sujet? Il y avait là à faire tout un chapitre fort intéressant et très-instructif. Ce

qu'il dit sur le *timbre* du son, n'a pas plus de valeur; les peintres et les musiciens distinguent parfaitement la *beauté* d'une *teinte*, la *beauté* d'un *timbre*, abstraction faite de la forme et de l'idée musicale. C'est encore là un défaut d'organisation, d'instruction et aussi un vice de sa *méthode* aveugle et attardée.

L'auteur dit que « le sentiment du beau n'est pas le sentiment du vrai. Il y a des vérités qui ne sont que vraies, sans être ni belles ni grandes. Il y en a d'autres qui sont vraies d'abord et, de plus, grandes, belles, éclatantes, fécondes. Les premières me laissent froid; les secondes m'inspirent un sentiment de joie profond et grave. On me dit que deux et deux font quatre; j'y souscris, mais je demeure indifférent. C'est vrai, ce n'est que vrai. Un savant consacre beaucoup de temps à déterminer, à un jour près, la date de la naissance d'un grand homme : il y réussit et me convainc ensuite de la vérité de sa trouvaille; je suis très-loin d'en faire fi, mais puis-je en être esthétiquement ému? C'est là une vérité exacte, utile, estimable : soit. Mais quelle admiration en puis-je ressentir? Un génie survient, qui, après y avoir toujours pensé, proclame cette vérité que tous les corps de la nature s'attirent mutuellement, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. Oh! pour le coup, je suis ému, j'admire. J'admire aussi et je suis ému, quand je lis ces paroles de Descartes : « Je doute, donc je pense; je pense, donc je suis une âme. »

Observation : L'admiration que nous éprouvons pour les découvertes de la science, n'a rien de commun avec l'admiration esthétique. On ne peut admirer les vérités scientifiques sans les comprendre, sans se rendre compte des difficultés qu'il a fallu vaincre pour les découvrir.

L'ébranlement ressenti est ici principalement intellectuel. La sensibilité n'a à peu près rien à y voir. Les

artistes, les poëtes ne sont nullement émus par le *vrai* scientifique ; ils sont même antipathiques à tout ce qui est calcul mathématique. En voici un témoignage éclatant :

« J'abhorre le chiffre, cette négation de toute pensée ; et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques, exclusive et jalouse, le même sentiment, la même horreur qui restent au forçat contre les fers durs et glacés, rivés sur ses membres, et dont il croit éprouver la froide et meurtrissante impression quand il entend le cliquetis d'une chaîne. Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine ; je respire, elles sont brisées » (Lamartine).

Que pense le lecteur et l'*auteur de la science du beau*, de cette répulsion si nettement exprimée par un artiste en beauté littéraire. Est-ce une exagération ? une simple boutade poétique? C'est une vérité très-positive que l'observation et l'expérience confirment pleinement. L'esprit artistique et l'esprit mathématique sont les deux antipodes de l'entendement humain.

Article VIII. — De l'impureté des sens matérialistes.

On trouve çà et là dans le cours des deux volumes de M. Charles Lévêque, des déclamations vaines et ridicules « sur le côté *bas et vil de l'âme. L'impureté des sens dits matérialistes* qui obscurcissent l'intelligence, irritent les nerfs et nous font rougir de nous-même ; tandis que la vraie beauté a la vertu de verser en nous, avec l'admiration, un flot de pures voluptés. » Il nous dit que « la bouche a deux fonctions, l'une toute intellectuelle et divine, l'autre toute corporelle et animale : le manger et le boire ; et selon qu'elle exprime le plus vivement la première ou la seconde de ces deux fonctions, le visage se relève ou s'avilit. »

Observation : Il y a au matériel des goinfres, des gas-

trolâtres qui, affligés d'une puissance gastrique formidable, engloutissent beaucoup d'aliments. Ces sujets sont forcés de vivre pour leur ventre; leur bouche et leurs mâchoires manifestent les signes expressifs de ce développement organique; mais est-ce leur faute s'ils sont ainsi constitués? A côté de ces héros de la gueule, se trouve la masse des appétits moyens, et au milieu de cette masse, l'élite des gourmets, des friands, dont la bouche spirituelle sourit dédaigneusement, en lisant les ridicules et absurdes hérésies du docte professeur du Collége de France.

Les excès d'admiration, les extases échevelées de l'imagination sont à l'esprit ce que sont l'ivresse bachique, la gastrolâtrie, la débauche erotique, le dérèglement des sens. L'esprit a ses ivresses, ses orgies, ses indigestions que la parole littéraire, philosophique et religieuse vomissent à torrents sur le monde de l'intelligence. Ce vomissement spirituel est bien plus dangereux et détestable que celui des sensualistes; car ce dernier ne fait du tort qu'à ceux qui s'y livrent; ils sont punis par là où ils pèchent. Tandis que l'ivresse de l'imagination enfante les préjugés, les superstitions, les fanatismes, les rêves délirants, les faux systèmes que la parole et la plume déchaînent sur la société, pour l'enivrer, l'aveugler, la pervertir, l'empoisonner, l'abrutir, et au lieu des flots de pures voluptés, font répandre des flots de sottises, d'erreurs, de sang et de larmes.

Qu'était dans la bouche de Bossuet ce chant d'enthousiasme, d'allégresse et de détestable flagornerie, entonné au sujet des Dragonnades?

« Epanchons nos cœurs sur la piété de Louis!! Poussons jusqu'au ciel nos acclamations! et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères disaient autrefois au Concile de

Calcédoine : *Vous avez affermi la foi! vous avez exterminé les hérétiques! C'est digne de votre règne! c'en est le caractère propre!* DIEU SEUL A PU FAIRE CE MIRACLE!..... Roi du ciel, conserve le roi de la terre!..... c'est le vœu des églises!..... c'est le vœu des évêques. »

L'aigle de Meaux n'avait-il pas plutôt la gueule du tigre et le bec du vautour, que la bouche d'un homme et d'un ministre du Dieu de paix et d'amour? Voyez donc les conséquences de cette monomanie exclusive et intolérante du faux, du pédant et ridicule spiritualisme platonicien.

Jésus est venu au monde buvant, mangeant, s'asseyant à la table des pharisiens, se laissant parfumer par une femme perdue, changeant l'eau en vin aux noces de Cana; aussi les Juifs lui reprochent d'être un mangeur, un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie; mais, dit-il, « la sagesse a été justifiée par tous ses enfants. » Pour le divin disciple du divin Platon, Jésus devrait être un sybarite, un pourceau d'Epicure!

Quel malheur que le Créateur des mondes n'ait pas consulté les sublimes esthétistes pour savoir comment il devait fabriquer l'homme. Ils lui auraient certainement conseillé de supprimer dans son corps ce détestable et ignoble tube digestif, précédé de son pernicieux nerf gustique, afin de l'affranchir de ses fonctions de chimie organique, qui ravalent si fort l'image de Dieu. Quant au mode honteux de procréation, il est abominable, car il fomente sans cesse le péché capital de la concupiscence, et fait poursuivre au bipède humain un idéal insensé à travers toutes sortes d'impuretés. Seigneur! Seigneur! exaucez nos vœux; faites que notre corps passe à l'état éthéré et ne conserve que la faculté d'entendre les harmonieux accents du verbe esthétique, et de contempler les splendeurs de votre gloire infinie. *Amen.*

En attendant que Dieu exauce ce vœu, l'académie des *sciences morales et politiques* ferait bien de mettre au concours la question suivante, en promettant une récompense de cent mille francs à l'heureux mortel qui la résoudrait :

« Découvrir une substance solide ou liquide qui, mêlée à nos aliments, eût la propriété, sans altérer en rien leur saveur et sans nuire à la santé, de désinfecter dans les entrailles les résidus de la digestion humaine. »

Cette découverte ne serait-elle pas bien autrement utile et belle que toutes les dissertations sur le beau? Ne serait-il pas plus logique de commencer par épurer d'abord le corps humain, de le purifier des émanations qui troublent les nobles et pures intuitions de l'âme des esthétistes, et les font constamment divaguer?

ARTICLE IX. — Du laid et du ridicule.

Dans son cinquième chapitre, l'auteur traite des effets produits par le beau sur l'activité humaine; il développe la thèse dont le lecteur connaît déjà les prémices. Nous nous bornerons aux simples observations fondamentales que nous avons déjà faites; il en sera de même pour le sixième chapitre, relatif à la *métaphysique du beau.*

Viennent ensuite deux chapitres sur le joli, le charmant et le sublime. Ici l'auteur est plus heureux que dans les chapitres précédents. Il établit assez nettement les différences qui caractérisent ces distinctions.

Dans le neuvième chapitre, l'esthétiste traite du laid et du ridicule.

Dans cette étude, il marche à tâtons; car c'est la même puissance qui agit dans le beau comme dans le laid. Aussi il dit « que le laid est une force agissant ou vivant avec une certaine puissance. Ainsi, voilà

que la logique et la raison font entrer dans la définition de la laideur deux des éléments positifs de la définition de la beauté. »

Il serre de plus près la question et trouve que « la laideur complète soit beaucoup plus du côté du désordre que du côté de l'ordre, sans toutefois combler la mesure du désordre ; qu'elle vive et agisse dans tout le désordre que comporte l'existence sans en être immédiatement brisée ; partout la laideur ; c'est la force agissant avec puissance et dans un grave désordre. »

Cette définition, dit M. Charles Lévêque, laisse encore à désirer, quoique plus exacte que la précédente. « Elle ne fixe pas le degré de puissance par lequel la force entre dans le désordre et s'y maintient. On pourrait croire, en s'y fiant, que la grande puissance est la seule qui crée en elle-même le grave désordre ; pourtant, il n'en est rien. La force dont la puissance développée tout entière n'est jamais que moyenne, ou même petite par rapport à la plus grande puissance du genre, cette force, si elle est dans le désordre autant qu'elle peut l'être, est aussi laide que la force la plus puissante du genre, désordonnée au même degré. En d'autres termes, tous les êtres du même genre, petits, moyens ou grands, si toute leur puissance est tournée au désordre, sont également laids, quoique inégalement puissants. Il est palpable que dans l'espèce humaine, un nain, un homme de moyenne taille et un géant, tous trois borgnes, bossus, boiteux, et tous trois vicieux et corrompus de toutes leurs forces, sont tous trois également laids de la même laideur, d'où il résulte que dans un même genre, le degré de la laideur est déterminé, non par le degré de la puissance, mais d'après le degré de désordre, selon lequel vit et agit la force. Il convient donc de modifier une dernière fois notre définition de la laideur en tout genre et de dire : la laideur, c'est la force réalisant par toutes les puis-

sances tout le désordre qu'elle peut réaliser sans périr immédiatement.

» Mais si l'ordre comprend nécessairement : 1o l'harmonie, c'est-à-dire l'accord de l'unité avec la variété ; 2o la proportion ; 3o la convenance, c'est-à-dire l'harmonie de la force avec les forces extérieures qui lui sont connexes, la laideur en chaque genre, présentée au plus haut degré, le défaut d'harmonie interne, le défaut des proportions et le défaut des convenances ou d'harmonie externe. Veut-on s'en convaincre? que l'on analyse les traits et les caractères des deux symboles les plus achevés de la laideur, tels que dans son effort suprême a pu les forger l'imagination de l'homme ; je veux parler de Satan et de la mort. »

Observation : L'auteur a grand tort, dans le cours de son œuvre, de mêler le beau et le laid physique avec le beau et le laid moral. Satan, être fictif, ne devrait avoir rien à faire avec le laid de la nature ; il en est de même du cadavre : le corps est dans la loi normale de la décomposition physiologique ; c'est un ordre d'idées tout différent.

L'auteur se demande quels sont les rapports de la laideur avec notre intelligence. « Il est aisé, dit-il, de le constater. La faculté qui juge en nous du désordre et de la laideur ne peut être autre que celle qui juge de la beauté et de l'ordre, parce que c'est le même regard qui saisit les deux contraires dans leur opposition. Nos sens ne perçoivent que les signes et les formes du désordre ; mais ces signes, ils n'en ont pas la clef. L'unité et l'harmonie, la proportion, la symétrie, la convenance, toutes ces choses sont les liens invisibles qui rattachent le visible à l'invisible, et communiquent par celui-ci quelque valeur à celui-là. Ces liens invisibles, ces mystérieux rapports, la seule faculté de l'invisible, la raison les conçoit par une intuition qui est son organe à elle, absolument distinct des organes du corps.

Donc, ce n'est point par l'expérience que nous jugeons de la laideur, mais par la plus haute de nos facultés de connaître, provoquée sans doute par un avertissement des sens, qui, sans elle, demeurent aveugles à l'égard de la laideur comme à l'égard de la beauté. »

Observation : Nous revoyons encore ici le prétendu *organe* de la raison distinct des organes du corps, qui a besoin d'être *averti* par les organes du corps. Si ceux-ci restent aveugles sans l'intervention de la raison, celle-ci, à son tour, ne peut rien connaître sans le secours des sens. Ces deux organes sont donc nécessaires l'un à l'autre ; ils sont solidaires, coexistants, ne peuvent rien l'un sans l'autre; leur distinction, leur séparation est un artifice de notre raison ; mais elle ne connaît le beau et le laid que par l'observation et l'expérience.

L'auteur distingue avec raison le nuisible du laid. « Le sentiment de la laideur, profondément désagréable, cesse de conserver son caractère esthétique s'il devient douloureux, et de plus aveugle et sourd, comme l'est la crainte ou la sensation purement nerveuse qu'on nomme répugnance invincible. La crainte répond au nuisible, non au laid. »

Observation : Nous aurions été très-curieux de connaître l'explication que donne l'auteur des répugnances nerveuses que nous éprouvons pour certains insectes ou animaux. L'organe de sa raison, distinct des organes du corps, aurait eu là une belle occasion de briller d'un vif éclat.

L'esthétiste fait connaître l'emploi de la laideur dans les arts, mais ne dit pas en quoi consiste positivement l'idéal du laid opposé à l'idéal du beau, et en quelle proportion il doit et peut entrer dans une œuvre d'art pour faire briller le beau.

« Le ridicule n'est pas la laideur elle-même : la laideur dégoûte, attriste, repousse; le ridicule attire et

réjouit. Nous payons ceux qui nous donnent les spectacles du ridicule ; nous payerions pour n'avoir pas le spectacle de la laideur ; il y a donc entre le laid et le ridicule d'évidentes différences. Mais néanmoins ces deux caractères ne sont pas sans se ressembler. Au physique, un nez un peu trop long fait sourire ; qu'il s'allonge encore ou grossisse démesurément, le visage devient laid. Une personne qui boite légèrement et qui danse néanmoins, est ridicule ; un malheureux estropié, qui danse en trébuchant, est chose laide et qui fait pitié. Au moral, Satan qui s'estime égal à Dieu par l'intelligence, est laid à force d'orgueil ; un niais qui se croit spirituel et qui tient à le prouver est ridicule ; un érostrate qui, avide de renommée, méconnaît le beau au point de brûler l'une des sept merveilles du monde, commet une action stupide et laide ; un mathématicien qui méconnaît la poésie, au point de demander sérieusement ce que prouve l'*Athalie* de Racine, est un personnage ridicule (1). Plus aveugle encore et plus audacieux, ce savant deviendra un érostrate : il allumera un bûcher et y jettera toute la bibliothèque poétique des siècles anciens et récents. Développez largement le ridicule, vous avez la laideur ; restreignez et rapetissez la laideur, vous avez le ridicule.

» Ainsi, la laideur, c'est la force agissant de toute sa puissance, de façon à réaliser un grave désordre ; le ridicule, c'est la force, grande, moyenne ou petite, peu importe, agissant de façon à enfreindre l'ordre légèrement, quoique sensiblement. »

Observation : Ces définitions sont très-acceptables, mais elles manquent de cette précision qui constitue la vraie science ; car il est clair que l'auteur ne peut dire où finit le laid, où commence le ridicule, où finit

(1) En sens opposé M. Lamartine avec son horreur pour les chiffres est aussi ridicule que ce géomètre.

le ridicule et où commence le beau : tout est indéterminé et renfermé dans des limites où le sentiment individuel plus ou moins fin et éclairé trouve à se satisfaire.

ARTICLE X. — Erreurs dues à l'abus de l'abstraction.

La deuxième partie du travail de M. Charles Lévêque s'occupe de l'application des principes exposés dans la première aux beautés de la nature et à la beauté de Dieu.

« Si les définitions auxquelles ont abouti nos précédentes analyses sont justes, elles doivent expliquer aisément et clairement toutes les beautés de la nature, toutes celles de l'art et même les infinies beautés de Dieu.

» Commençons par les beautés de la nature, qui ont précédé les beautés de l'art, et dans la nature considérons d'abord l'homme, que le plus ignorant d'entre nous ignore encore moins que tout le reste. Enfin, dans l'homme, envisageons d'abord la beauté de l'âme, qui, de toutes, nous est la plus présente et la plus familière, puisque chacun, fût-il aveugle, en a le spectacle dans sa conscience et la mesure dans sa raison, comme il en a la cause dans sa liberté et l'instrument dans sa conduite. »

Observation : Si nos propres recherches ont quelque portée, elles prouvent tout le contraire de ce qu'avance l'auteur de la *science du beau*, à savoir que ce que nous connaissons le moins, c'est l'homme. Examinons la *conscience*, la *raison* et la *conduite* rationnelle de l'auteur dans cette haute et grave question.

« Aux termes de notre théorie, l'âme tout à fait belle est celle qui développe toute sa force conformément à tout l'ordre de sa nature. Mais quoique simple et une dans sa substance, l'âme humaine est douée de plu-

sieurs forces : la force ou faculté de sentir, c'est-à-dire d'aimer, de haïr, de jouir, de souffrir; la force ou la faculté de connaître ; la force ou la faculté de vouloir librement ses propres actions. Chacune de ces facultés a son but particulier qu'elle doit atteindre, et son ordre particulier ou sa loi, c'est-à-dire les conditions fixes dans lesquelles il faut qu'elle s'exerce sous peine de manquer son but. *En abusant de l'abstraction, en perdant les faits de vue, on pourrait croire que chacune des facultés de l'âme a en elle-même de quoi poursuivre et atteindre sûrement son but en dehors de tout concours des autres facultés, et que par conséquent l'âme a trois sortes de beautés radicalement distinctes et indépendantes les unes des autres* : la beauté sensible, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Cette conclusion ne serait pas fausse, mais elle ne serait vraie qu'en partie. La sensibilité ou l'âme sensible, bien loin de pouvoir se montrer belle dans l'inaction des deux autres facultés, ne s'exercera réellement pas. De même, ni l'intelligence n'agira sans quelque coopération de la volonté et de la sensibilité, ni la volonté sans quelque coopération de la sensibilité et de l'intelligence. L'âme ne saurait se démembrer : elle vit tout entière avec toutes ses puissances principales ou ne vit pas.

Lors donc que nous reconnaissons une beauté sensible, une beauté intellectuelle et une beauté morale, nous l'entendons d'autre façon.

» L'âme n'étant belle que par l'harmonie de ses forces composant ensemble une force unique, la beauté sensible se produira, non lorsque la sensibilité s'exercera seule et exclusivement, chose impossible, mais lorsqu'elle jouera le rôle de force prédominante, imprimant aux autres le mouvement, de façon à les rendre actives et ordonnées, et à tourner ensuite à son profit leur activité et l'ordre qu'elles auront établi dans l'âme. A son tour la beauté intellectuelle se produira,

non lorsque l'intelligence s'exercera seule et exclusivement, ce qui ne se peut, mais lorsque, force première et prépondérante, elle communiquera son propre essor à l'amour et à la liberté, s'échauffant ensuite de la volonté directrice. Enfin la beauté morale paraîtra dans l'âme, non lorsque la liberté agira seule, auquel cas son ordre demeurerait inobéi, mais lorsqu'elle choisira le but à la lumière de la raison et y volera portée sur les ailes d'une passion noble et pure. Ainsi, chacune des beautés diverses de l'âme implique l'alliance de toutes les facultés de l'âme, sous l'impulsion première et permanente de l'une d'entre elles; et elle prend son nom de la force qui a donné l'élan, qui l'a continué, qui a prédominé, en un mot du commencement de l'acte jusqu'à son parfait accomplissement. »

Observation : On dirait ce passage détaché de la philosophie de Gall; les principes que vient d'émettre l'auteur sont en complète contradiction avec ceux qu'il a exposés dans le cours de son ouvrage; il ruine de fond en comble sa doctrine. En effet, selon lui, l'âme, quoique *simple*, *une* dans sa substance, est douée de trois forces dont l'ordre et la loi sont particuliers. Il dit *qu'en abusant de l'abstraction*, on pourrait croire que chacune des facultés de l'âme a en elle-même de quoi poursuivre et atteindre sûrement son but..... C'est précisément ce qu'il a d'abord soutenu : il a dit « que l'âme connaissait seule la beauté invisible, immatérielle, puisque l'immatériel n'agit immédiatement ni sur les nerfs ni sur les sens. La raison seule conçoit par l'intuition, qui est son organe à elle, les mystérieux rapports des choses; cet organe est absolument distinct des organes du corps. Par conséquent, ce n'est pas par l'expérience que nous jugeons, etc. »

Nous avons combattu constamment les fausses interprétations et les illusions de l'auteur dues à l'abus de l'abstraction. Ici, il reconnaît la nécessité du *concours;*

il rejette l'*indépendance exclusive ;* il faut la coopération des trois facultés ; *car l'âme ne saurait se démembrer.* Il dit que l'*harmonie est la résultante des trois forces dans laquelle une d'elles est prépondérante.* C'est, comme on voit, *la trinité dans l'unité variée* par la prépondérance, simultanée ou alternée de trois forces inséparables ; nous trouvons tout cela parfaitement vrai et juste ; c'est notre thèse.

Mais ici, l'auteur change complétement de point de vue : il n'est plus *spiritualiste exclusif;* il est au point de vue de la coexistence des trois forces, dont la résultante est ce qu'on appelle l'âme. S'il admet la coexistence, il ne peut y avoir de séparation à la mort, comme le prétendent les simples spiritualistes. Qu'est donc l'âme immatérielle pour l'auteur ?.....

Voici un passage qui renferme une vérité généralement méconnue.

« Mais une difficulté se présente au sujet de la sensibilité. On a coutume de la considérer comme une faculté passive qui reçoit le mouvement sans le donner, qui souffre ou pâtit, comme le dit son nom, mais ne possède aucune énergie active. Il est certain que, par elle-même et directement, la sensibilité n'accomplit aucun des phénomènes auxquels s'applique le nom d'acte, et c'est par où elle diffère essentiellement de la volonté et même de l'intelligence qui a ses modes d'agir ; mais *quand la sensibilité tend vivement vers son objet, elle aiguillonne l'intelligence et la liberté; elle les entraîne dans le sens où elle se précipite elle-même.* Sans accumuler les exemples, nous n'avons qu'à rappeler ici quel épanouissement imprévu d'imagination, d'esprit, de prudence, de ruse, et quel déploiement surprenant de fermeté quelquefois inébranlable s'opèrent dans les jeunes âmes envahies par un grand amour. *Tout, en elles, est emporté au courant de la passion, raison, mémoire, liberté, et tout se fortifie, tout s'accroît dans le*

mouvement impétueux des puissances de l'être. Ainsi lancée, il est rare que les facultés maîtresses, la volonté et le jugement, puissent arrêter le cœur ni s'arrêter elles-mêmes; mais il leur reste assez de prise sur l'âme pour modérer du moins, gouverner ces élans, pour mettre à profit *cette chaleur et toute cette richesse, pour établir entre les facultés un harmonieux concert d'efforts, enfin pour produire cette harmonie qui est la beauté elle-même.*

» On pourrait nous objecter que cette harmonie dont nous parlons est à une condition expresse : c'est que toutes les facultés de l'âme soient parvenues à cet égal degré de développement où elles sont en mesure de se suivre, de s'accompagner, de se contenir l'une l'autre; que *cet équilibre est le privilége du seul âge mûr, qu'il constitue, en dernière analyse, la seule beauté morale;* qu'ainsi, même à nos yeux et quoi que nous en ayons dit, il n'y a qu'une seule sorte de beauté de l'âme, *la beauté morale ou la vertu cherchée et voulue,* et qu'avant l'âge où elle est pleinement maîtresse d'elle-même, ou en dehors des rares instants où elle se domine, l'âme n'a point de beauté.

» Nous avons dès longtemps pressenti cette objection qui a sa gravité, et notre réponse est prête.

» La même Providence qui nous a donné *la liberté savait bien qu'elle nous la donnait bornée et sujette à mille défaillances.* Elle savait aussi que cette liberté ne se développerait et *ne s'affermirait que tard,* et qu'avant ce développement et cet affermissement, comme pendant ses défaillances, l'âme devant toujours marcher à son but, aurait besoin *de secours et de grâce de surcroît. C'est pourquoi des penchants, des affections, des amours et des répugnances instinctives, ou plutôt spontanées, si l'on préfère ce dernier terme, nous portent sans cesse ou tout au moins nous poussent où nous devons aller.* Souvent, pour entrer dans l'ordre et pour nous y maintenir, point n'est besoin d'effort ni de courage :

il suffit que *nous cédions à l'impulsion efficace de notre nature.* Sans doute, alors, nous n'avons ni le mérite de la lutte et de la victoire, *ni le brillant éclat de la vertu ;* mais enfin nos puissances sont vives à ce moment et *bien ordonnées, et dès là notre âme est belle.* Avertis d'ailleurs et par le témoignage de notre conscience et par *l'approbation de nos semblables* que nous sommes dans la voie droite, il dépend de nous de refaire librement ce que nous avons accompli spontanément, et d'imprimer à nos actes la marque du bien qui les scelle, les achève et les consacre. — Ici apparaît avec clarté la nuance délicate qui sépare le beau du bien, le point précis où ils se distinguent, se touchent et peuvent heureusement se confondre. »

Observation : Les spiritualistes avaient considéré la matière comme inerte, passive, incapable de donner et d'imprimer le mouvement; c'est qu'on n'avait pas assez distingué et séparé la matière inorganique de la matière organique, vivante et palpitante. D'après M. Charles Lévêque, la sensibilité possède son genre d'activité ; elle diffère de celle de l'intelligence et de la volonté. *Quand la sensibilité tend vivement vers son objet..... voilà l'attraction passionnelle*, physique qui se fait jour, ici, malgré l'auteur. Elle peut devenir *maîtresse et diriger l'intelligence et la liberté vers son objet*, comme l'ont pensé Nicole, Gall, M. Lélut, M. Cauchy, Fourier, de Maistre, etc..... qui, en ceci, n'ont fait que consulter l'expérience et l'observation et non les billevesées de Platon. Quand l'entraînement est impétueux, il ne reste plus de prise à la *volonté*, au *jugement*, pour modérer, gouverner les élans du cœur *et établir l'harmonie qui est la beauté de l'âme.*

La volonté animique est ici remplacée et annihilée par la volonté sensitive ; la véritable harmonie de l'âme consiste dans ce cas, comme dans tous les autres, dans la possession, dans l'union du *sujet* à l'*objet* désiré.

Quant à l'équilibré, qui est *le privilége du seul âge mûr qui constitue en dernière analyse la seule beauté morale*, ce privilége est une illusion : il n'existe pour aucun âge ; car l'observation nous montre que chaque âge a sa passion *dominante. La beauté morale ou la vertu cherchée et voulue* est, par conséquent, toujours partielle, jamais complète et esthétiquement belle, la liberté absolue de l'âme est donc une chimère.

C'est à l'aide de la providence divine que l'auteur prétend répondre à l'objection qu'il se fait. Quand un orateur à la tribune, au prétoire, à l'Académie ou dans un livre appelle la providence à son secours, vous pouvez être sûr qu'il sent qu'il va battre la campagne. Alors il emploie cette grande figure de rhétorique pour se tirer d'embarras. La providence, très-bonne personne de sa nature, se laisse faire avec une complaisance sans bornes ; elle ne contredit jamais ceux qui la mettent de moitié dans leurs sottises, leurs erreurs et leurs sophismes ; aussi ils sont enchantés d'elle et d'eux-mêmes ; excepté ceux qui les écoutent, les lisent et les comprennent.

Il faut voir avec quel art et quel sans gêne les orateurs religieux, qui ont le monopole des interprétations divines, font parler cette bonne providence ; malheureusement pour eux ils ne vont pas loin sans s'apercevoir que le terrain logique leur manque ; alors ils se plongent au plus vite dans les ténébreux et impénétrables desseins de la divine providence.

Dans toute sa première partie, l'auteur a argumenté en prétendant que l'homme possédait son libre arbitre absolu. Ici la liberté est bornée, *sujette à des défaillances ;* c'est soi-disant *dans l'âge mûr* qu'elle se raffermit. L'expérience malheureusement nous enseigne que cet âge est sujet à des sottises et à des folies qui diffèrent de celles de la jeunesse, voilà tout. Quant aux *secours et grâces de surcroît* qui consistent *dans des penchants*,

des affections, des répugnances instinctives..... qui nous *poussent où nous devons aller* sans effort ni courage, car il suffit que nous *cédions à l'impulsion efficace de notre nature.....* Que devient la morale dite religieuse qui nous enseigne que cette impulsion est perverse, vicieuse, et qu'elle nous pousse à notre perte. Loin d'être ordonnée et belle, elle est accusée d'être discordante, laide, et de mériter la damnation. *Notre conscience faussée et trop élastique, l'approbation de nos semblables, pécheurs comme nous.....* ne font que nous perdre à jamais. A quoi pense M. le professeur en parlant de la voie large et facile du monde et de la nature, au lieu du sentier étroit, escarpé de la vertu théologique. Oh! divin Platon! oh! divin Jésus! où nous conduit votre fervent disciple!!

Il est juste de citer le correctif que voici, il dit: « Pourvu que la sensibilité humaine, sous l'une quelconque de ses formes, agisse vivement et réalise spontanément tout l'ordre qui lui est propre, l'âme à l'instant est belle de la beauté sensible; que cette même faculté agisse vivement, mais avec réflexion et liberté et poursuive son but, non-seulement pour se satisfaire, mais par devoir, l'âme est belle alors à la fois de la beauté sensible et de la beauté morale, et la sensibilité touche la borne de sa propre beauté. »

Observation: Les deux ordres dont parle l'auteur étant opposés, ils doivent se combattre; dans cette lutte, l'un d'eux doit l'emporter sur l'autre; la beauté morale nécessitant le sacrifice partiel ou total de la beauté sensible, la double beauté est impossible.

Viennent quelques exemples fort sujets à contestation que nous ne discuterons pas; car, appuyée sur les passages que nous venons de citer, la beauté morale se réduirait à fort peu de chose, si toutefois elle ne s'éclipsait pas entièrement. Nous dirons quelques mots sur l'amour qui sanctifie l'instinct sensuel.

Article X. — Du choix d'une épouse.

D'après l'auteur, « l'âme dans son printemps, l'âme en fleur a de vives clairvoyances, de soudaines intuitions, qui lui dévoilent l'âme qui doit compléter la sienne. Sur ces indices, elle choisit, et son choix est aussi prompt que son intuition fut rapide ; mais elle choisit enfin, bien, si elle a été éclairée à l'avance et exercée à discerner la beauté de son apparence ou de son contraire ; mal, si elle est ignorante et corrompue. Oui, en amour, comme en toute autre démarche de l'âme raisonnable, chacun est responsable de son choix, selon le beau mot de Platon, et Dieu est innocent. Que l'âme donc, s'éclairant soigneusement des conseils d'une famille sage et de ceux d'une amitié sûre et dévouée, choisisse l'âme que réclame la sienne. »

Observation : La soudaineté des intuitions exclut toute réflexion, toute étude ; l'âme n'a pu donc être à l'avance ni exercée ni éclairée. L'intuition est clairvoyante ou aveugle, heureuse ou malheureuse ; elle dépend de notre organisation qui vient de Dieu.

Si dans la crainte d'erreur on s'en rapporte au choix d'une *famille sage* ou d'un *ami dévoué*, on est parfaitement sûr que la famille sage s'occupera fort peu de l'âme de la personne à choisir ; car rien de plus difficile à connaître que l'âme de quelqu'un, et surtout de soupçonner ce que deviendra cette âme unie à celle d'une autre personne ; la sage famille s'occupera de la *dot*, de la santé, de la conformation de la personne, des convenances sociales et familiales.

Quant aux rapports animiques et caractériels, les deux conjoints s'arrangeront comme ils pourront. Avec ce mode de mariage, c'est au hasard qu'on doit d'avoir la femme qu'on mérite. La théorie matrimoniale de l'auteur n'est en fait que le maquignonnage actuel des corps et

des bourses, pratiqué avec plus ou moins de décence, d'intelligence, de ruse et de cupidité.

Article XI. — Beauté intellectuelle et beauté morale.

L'auteur passe à la beauté intellectuelle, et montre *à priori* que sa théorie l'explique tout naturellement. La beauté intellectuelle « est la force de connaître la vérité agissant avec sa puissance suprême, et conformément à la méthode, c'est-à-dire à l'ordre qui lui est propre. »

La laideur intellectuelle consiste « d'abord dans l'âme, force agissante et libre, agissant énergiquement, c'est-à-dire affirmant obstinément, quoique ignorante et impuissante, ce qui au lieu d'être la vérité et l'ordre n'est que le désordre de l'erreur. »

Il cite ces paroles de Pascal : « D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et qu'un esprit boiteux nous irrite ? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons, sans quoi nous en aurions pitié et non colère. »

Hélas ! en dehors des vérités physico-mathématiques, quel est le génie qui peut se vanter d'avoir l'esprit droit et n'être pas considéré comme boiteux par ses pairs. Nous trouvons que l'esprit de M. Charles Lévêque boite, il est persuadé qu'il va droit. Quel est le plus boiteux de nous deux pour le lecteur plus ou moins intelligent, plus ou moins ignorant, plus ou moins boitant et laid lui-même ? Où est le *criterium certain* du vrai.... ?

« Arrivons enfin à la beauté morale qui peut bien plus, qui doit s'ajouter à toutes les précédentes, mais qui se distingue de toutes les autres et les surpasse toutes.

» Nous définissons la beauté morale en ces termes : la beauté morale dans l'homme, c'est l'âme agissant puissamment pour accomplir son devoir ; advienne que pourra, c'est-à-dire même au prix des plus grands sa-

crifices. Plus l'intérêt à fouler aux pieds est cher, plus le sacrifice en est difficile, plus par conséquent est grande la puissance déployée par l'âme en vue de l'ordre, et plus évidemment l'âme est belle de la beauté morale. »

Suit une série d'exemples qui vont croissant et montrent tous les degrés de la beauté morale. Dans cette analyse, l'auteur fait voir le rôle que joue l'égoïsme dans certains actes. Puis il exalte le dévouement de tous les autres, qui se distinguent par les grands sacrifices. Ici l'auteur rentre dans la vieille ornière qu'il avait laissée de côté tout à l'heure, il ressasse les banalités moralistiques, fictives et illusoires. S'il s'était donné la peine d'être logique et d'aller au fond de la question, il eût trouvé pour ce qu'il appelle la plus sublime des vertus, l'égoïsme élevé à sa plus haute puissance, ou bien l'instinct spontané animal.

Article XII. — De la beauté du corps.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans son étude ; nous discuterons la question d'une manière plus catégorique, en laissant de côté les détails qui embrouillent la question.

Supposons que M. Charles Lévêque fût né hottentot, n'ayant jamais vu que ses semblables : évidemment, sa raison eût fait sur un bel hottentot et une belle hottentote tous les raisonnements qu'il a faits sur le beau lis, pour reconnaître les caractères du beau de sa race. Il eût admiré l'ampleur de la puissance vitale qui s'est développée dans les fesses vibrantes du sexe féminin, qu'il eût trouvées ravissantes, divines.

Dans les mêmes conditions, il eût fait le même raisonnement sur les habitants de la Nouvelle-Zélande, sur les Caffres, etc.....

Supposons une île peuplée de trois à quatre millions

de bossus, et que notre esthétiste fût né bossu comme eux. Il eût choisi pour son type idéal le beau *mayeux*, il eût analysé ses formes avec le même soin qu'il a mis à étudier celles du lis et découvert les huit caractères du beau.

Supposons que l'Apollon du Belvédère aborde dans cette île ou descende en ballon au milieu de ce peuple de bossus. L'Apollon leur eût semblé un animal des plus grotesques, comparé au type idéal mayeux. L'esthétiste se fût écrié : Mais voyez donc ces cuisses en pain de sucre renversé posées sur des jambes en forme de balustres mal tournés ; on dirait ces deux membres formés d'un seul os qui va de la plante des pieds au bassin, au lieu de l'angle qu'ils doivent faire pour faciliter la locomotion. Oh ! oh ! le drôle de torse ; il semble empalé ; quelle raideur ! auprès de la magnifique courbe dorsale, image de celle qui embellit le soleil, la lune et tous les astres du firmament. Au lieu d'une poitrine à courbe convexe et d'un ventre à courbe concave, le voilà réduit à une seule courbe à peine renflée qui s'étend des clavicules au pubis ; quelle pauvreté ! Mais regardez donc cette face plate, à division géométrique et symétrique, à joues arrondies et gonflées comme une vessie, sans le moindre plan ; quelle froideur et que de bêtise sur ce faciès immobile ! Peut-il être comparé à ce profil accentué, à ces méplats nombreux et contrastés de notre beau mayeux, dont la physionomie pétille d'esprit ? Ce nouvel être est un affreux magot, une curiosité extraordinaire, une déviation, un écart de la nature, tout au plus bon à conserver dans notre jardin d'acclimatation pour servir à faire briller la beauté de notre race. Si l'on réunit les esthétistes de chaque variété de l'espèce pour choisir le type idéal de chacune d'elles, ils ne seront pas plus d'accord entre eux que nos six esthétistes l'ont été relativement au beau lis.

Tous les jugements que nous portons sur nous-mêmes et nos semblables sont dictés par l'amour exclusif de notre moi. Chaque individu, chaque espèce, chaque variété se trouve parfaite, admirable; elle est aussi aveugle sur elle-même que le hibou de la fable sur ses petits.

Quand il prend fantaisie a quelqu'une d'elles de représenter Dieu, elle ne manque pas de le faire à son image et ressemblance. Les types idéaux que crée la raison humaine sont des calques, des pastiches, des imitations, des créations de la nature, dont les caractères analysés et découverts par notre raison sont renfermés entre certaines limites jamais fixes, toujours incertaines et variables. Les artistes et les prétendus savants esthétistes ne sont que de microscopiques singes de Dieu. Les philosophes spiritualistes, qui prétendent connaître les types idéaux de toutes les créations, supposent qu'ils existent en Dieu et sont immuables comme lui. Qu'en savent-ils?

Les découvertes récentes des géologues nous montrent que les types humains qui ont précédé celui connu sous le nom générique d'Adam étaient assez voisins de celui des grands singes. Notre type caucasien serait une troisième édition, revue et considérablement corrigée, de la grande famille humaine; suivant les savants qui étudient l'histoire des révolutions du globe, celle qui nous a donné l'être est la treizième de celles reconnues par eux dans les couches terrestres. Au lieu de sept jours, de sept époques; nous voilà à la treizième!

Si Dieu est l'auteur de ces cataclismes et des perfectionnements qu'on remarque à chaque époque, le Créateur est comme nos artistes : il a, jusqu'à nous, *treize fois sur le métier remis son ouvrage*. Il le touche et le retouche sans cesse. S'il a dans son intelligence infinie un type fixe, immuable, il court sans cesse après son type

sans l'atteindre. L'atteindra-t-il jamais ou restera-t-il en chemin ?

Si Dieu fait des progrès, il n'est pas immuable ; de plus, il est impuissant à réaliser sa propre pensée, puisqu'il lui faut des millions et des milliards d'années. S'il possède la puissance et la science infinie, comme on l'admet, dans ce cas, ce ne serait pas Dieu qui mettrait directement la main à l'œuvre, il faudrait admettre alors, comme Platon et autres philosophes, que les astres sont des êtres raisonnables, des demi-dieux très-supérieurs à l'homme. Ils formeraient une hiérarchie indéfinie, à puissance intellectuelle très-variée, comme dans l'espèce humaine, possédant des moyens d'exécution que nous ne pouvons concevoir. Ils chercheraient, comme l'homme, à imiter, à se rapprocher de plus en plus des types idéaux qu'ils entrevoient plus ou moins nettement dans la pensée des astres supérieurs, qui, à leur tour, poursuivraient en vain la pensée divine qu'ils croient voir et qui s'éloigne toujours.

Que dire de cet insecte microscopique qui grouille, ergote et *ratiossinne* sans fin sur la peau de sa mère à peine visible à l'œil nu de ses sœurs sidérales, qui a l'orgueilleuse et folle prétention de fixer *à priori* la grandeur et la forme normale de toutes les espèces qui meublent sa planète ? C'est le sublime de la fatuité et de l'impertinence spiritualiste.

Si nous sommes une troisième édition du grand et suprême artiste, est-il raisonnable de supposer que ce soit la dernière ? S'il doit y en avoir d'autres, la race future sera supérieure à la caucasienne. Quel sera son type ? Que les divins esthétistes, qui lisent si clairement dans la pensée infinie de Dieu, nous le disent.

Si au lieu de se renfermer dans l'observation exclusive de chaque race, on fait une analyse comparée de ces races, on est conduit, en vertu de la loi du pro-

grès, reconnue et constatée dans les créations successives, à conclure que la race caucasienne, venue la dernière, est supérieure sous tous les rapports à celles qui l'ont précédée. Malgré l'admiration et l'amour que chaque race ressent pour elle-même, toutes reconnaissent, en dépit de leurs prétentions, que notre race est la première. Quant au beau idéal particulier qui la distingue, ce que nous avons dit des statues iconiques montre comment l'observation et l'expérience des *artistes grecs* étaient parvenues à découvrir dans la nature, et non dans l'intelligence infinie de Dieu, le type idéal correspondant à leur système politique, religieux et esthétique.

Il est un fait bien certain qui n'échappe à personne : c'est qu'en comparant la forme des têtes grecques et romaines conservées par les médailles et les bustes authentiques de cette époque, le front de tous ces portraits et des statues des dieux et des déesses idéalisés est plus bas que celui des modernes ; il s'est donc opéré, depuis trois mille ans, un changement dans l'ossature humaine.

Or, une modification d'une partie du corps humain se ramifiant dans toutes les parties du corps, puisque c'est l'intelligence, en définitive, qui constitue la véritable supériorité parmi la race humaine, on peut hardiment conclure que, puisque la partie antérieure de la tête, considérée par les anciens et les modernes comme le siége de la pensée, s'est développée et a progressé, les têtes et les corps des modernes sont supérieurs en beauté à ceux des anciens.

S'il était possible qu'une commission, composée de l'élite des peintres et sculpteurs modernes, parcourût les contrées où la race caucasienne est la mieux développée, et qu'elle pût voir et examimer quelques centaines de corps nus des deux sexes, nul doute qu'elle découvrît des formes plus belles que celles que nous

admirons dans les plus beaux types de la statuaire grecque.

Or, ces artistes accepteraient comme beaux dans les deux sexes quelques types variés, et n'iraient point s'occuper le moins du monde du type absolu qui peut être dans l'intelligence infinie de Dieu, parfaitement persuadés qu'ils ne s'entendraient jamais sur ce point. En supposant qu'ils tombassent d'accord pour reconnaître un seul type humain, ils n'auraient jamais la folle prétention de le donner comme le type absolu d'après lequel Dieu crée les hommes et les perfectionne.

ARTICLE XIII. — Des types réels et des types idéaux.

D'après l'auteur de *la Science du beau*, c'est *la puissance vitale elle-même qui seule possède en propre la beauté.*

Tous les hommes remarquent dans la nature des créations malfaisantes, laides, repoussantes, effrayantes, telles que le poux, la puce, la punaise, le ver, le rat, le scorpion, le crapaud, le serpent, la hyène, le cochon, le chameau, l'éléphant, le rhinocéros, le crocodile et les monstres marins, etc.....

Il est certain que ces créations sont le produit de la même puissance vitale invisible, et qu'elles ne le cèdent en rien, quant à la science qui a présidé à leur structure, à celles que nous trouvons belles. Nous détruisons cependant sans scrupule et sans respect ces productions de Dieu, soit pour nous défendre, soit pour satisfaire nos besoins, nos antipathies.

En vertu des types idéaux trouvés par la raison humaine, M. Charles Lévêque fait la critique de tous les animaux que nous venons de signaler. Si ces types étaient aussi ceux de Dieu, il s'ensuivrait que le Créateur n'aurait su ni pu imiter les types du beau qu'il aurait conçu : il serait ignorant, impuissant et au-

dessous de l'homme ; mais alors on tombe dans un nouveau genre d'athéisme, l'*athéisme esthétique*.

Les types idéaux que notre imagination crée sont probablement fort peu ressemblants à ceux de Dieu, qui ne les sépare pas comme nous de leur fin que nous ignorons. La raison humaine, bornée et très-orgueilleuse, se fait toujours centre de l'univers; elle cite avec le plus imperturbable aplomb la création à la barre de son tribunal, pour la juger d'après son prétendu *criterium infaillible* du beau. Aveugle et bornée, elle prête à la puissance invisible universelle toutes ses manières d'être et de penser, en la plaçant dans son microscopique milieu cosmique et social. En agissant ainsi, la sotte créature se divinise à son tour et se drape fièrement et insolemment dans sa bouffonne et ridicule infaillibilité !

Il est clair que si la divinité nous ressemblait, en créant des êtres pour la détruire, la tourmenter, lui être nuisibles et antipathiques, elle eût été folle et suicide. En persistant à vouloir faire la divinité à notre image ou à être persuadés qu'elle nous a faits à la sienne, Platon et tous les spiritualistes n'ont fait au fond qu'un anthropomorphisme plus ou moins subtil, illusoire, fantastique, source de toutes les folies, de tous les désordres intellectuels, politiques, moraux et religieux.

Les romanciers divins ont attribué aussi la bonté, l'amour infini à Dieu calqué sur notre sentiment paternel. Si les cataclysmes généraux ou partiels sont nécessaires à l'artiste suprême pour perfectionner ses œuvres, il est certain que sa bonté paternelle ne ressemble pas à la nôtre ; car lorsque au nombre de nos enfants il en naît un disgracié, nous ne le détruisons pas ; au contraire, nous l'aimons davantage. Par notre affection, par nos soins, nous cherchons à le dédommager du malheur qui l'a frappé; nous agissons de

même à l'égard de nos semblables estropiés ou mal conformés.

Lorsque l'heure suprême des retouches divines a sonné, le Créateur des mondes, à bonté infinie, lève les empellements du ciel ou donne un coup de coude à l'axe de la planète ; la mer, cernée avec furie sur les continents, les engloutit et noie pêle-mêle les plantes, les animaux, les hommes beaux et laids, bons et méchants, ignorants et savants : tout y passe sans distinction aucune ; puis, sa science infinie fait sortir de tout ce cahos de matières une création supérieure à la précédente, sans s'occuper des conseils, des opinions et des conceptions des philosophes, des théologiens et des révélateurs.

Si Dieu était l'auteur des seules créations que nous trouvons belles et bonnes, il faudrait qu'il y eût un autre créateur pour celles que nous trouvons mauvaises et laides. Ces deux puissances vitales rivales ont été admises par certaines théodicées ; ces deux forces semblent se disputer éternellement l'empire du monde, sans jamais pouvoir se vaincre, pour le malheur des humains.

Dans d'autres conceptions, le principe du mal est subordonné et inférieur à celui du bien. Le dernier permet, laisse faire le mal, pour montrer sa puissance en tirant le bien du mal, l'ordre du désordre. A ce point de vue, en 1848, le citoyen Caussidière, qui faisait de l'ordre avec le désordre, était dieu momentanément incarné.

D'autres ont fait l'homme cause de tout le mal, parce qu'il aurait désobéi à Dieu, ce qui suppose Dieu impuissant et l'homme doué d'une force de volonté bien grande pour résister aux ordres de Dieu et arrêter le cours de ses lois immuables.

On voit que les explications ne manquent pas. Chacune d'elles a eu et a encore la prétention d'être la seule vraie, comme nous l'avons déjà vu.

Notre philosophe ne nie pas toutes ces contradictions, toutes ces impossibilités théoriques et pratiques que sème l'homme sous ses pas.

ARTICLE XIV. — Comment les métaphysiciens éludent toutes les difficultés.

« Cette beauté de Dieu, cette puissance infinie dans l'ordre fini, je la conçois, il est vrai, sans l'embrasser, sans la comprendre. Dieu seul a une intelligence adéquate à ses perfections ; Dieu seul résout, et il résout éternellement, les contradictions apparentes que suscite l'idée de ses attributs absolus dans leurs rapports avec le relatif et le contingent. Comment la toute intelligence prévoit mes actions et comment ma liberté n'en est point atteinte, Dieu le sait, je l'ignore. Comment la toute bonté permet le mal dans le monde et n'en est pas moins adorablement bonne, Dieu le sait, je ne fais que l'entrevoir. Mais que Dieu soit infiniment intelligent, puissant et bon, je le sais, comme je sais que j'existe ; que toutes les forces de l'âme divine soient en ordre et en harmonie, je le sais, comme je sais que j'existe. Je suis donc sûr de la beauté de Dieu, comme je le suis de mon existence. Si cette beauté évidente et certaine m'est en même temps incompréhensible, cela ne prouve qu'une chose : à savoir que Dieu est beau jusqu'au sublime absolu, et que je suis borné dans mes plus excellentes puissances. Mais tout borné que je suis, je conçois Dieu, je l'affirme, je pense à sa beauté, et à ce penser je ressens en moi-même toutes les jouissances délectables de la plus ardente admiration.

» Dieu étant la puissance infinie dans l'ordre infini, est ontologiquement, substantiellement, personnellement la beauté absolue, réellement existante et vivante ; il y a donc une beauté absolue. De plus, en tant qu'il est la raison infinie, concevant éternellement le sujet

éternel en qui résident, à l'état de notions invariables, les types idéaux de tous les germes et de toutes les espèces que notre raison conçoit, et auxquelles elle mesure toute la beauté absolue et éternelle ; elle existe et elle existe en Dieu. Comme je le sais certainement, comme je le conçois certainement, je le proclame fermement : *Crois ce qui est évident, advienne que pourra.*

» Où que je regarde en moi-même dans la nature animée, dans la nature inanimée, dans la nature divine, partout et toujours la beauté s'offre à moi comme l'action puissante et ordonnée de la force invisible, tantôt saisie directement à mes yeux par des signes sensibles, tantôt saisie directement dans sa spiritualité ; puis au fond de ma conscience, tantôt se révélant à ma raison par des notions dont ma raison ne peut ne pas subir l'irrésistible empire. »

Le lecteur, dans ce passage, possède un échantillon de ce que les spiritualistes décorent du titre pompeux de *science de Dieu*. Il a pu se convaincre (si nous ne sommes pas dans une complète illusion sur la valeur de nos études) qu'il ne peut y avoir une *science du beau*. D'après le morceau de métaphysique pure que que nous venons de citer, et que l'on retrouve invariablement chez les interprètes divins, on peut se demander s'il a pu exister même une ombre de *science de Dieu*. — Cette sublime et divine logomachie transcendante, où se heurtent les affirmations d'évidence et les aveux d'ignorance, d'impuissance et d'aveuglement, en s'entredétruisant, ne plonge-t-elle pas l'entendement humain dans l'indifférentisme, le scepticisme, ou dans une béate et mystique imbécilité ?

Ne nous donne-t-on pas, au lieu d'une science de Dieu, un *roman fantastique de Dieu ?* Peut-on espérer que dans l'avenir les auteurs de cette prétendue science finiront par se tolérer et s'ordonner pour former un harmonieux ensemble, en conservant leur caractère

propre et réaliser ce qu'on appelle la religion naturelle, que toutes les religions partielles reconnaissent exister sans pouvoir encore en déterminer les lois?

Si les diverses races humaines marchent vers cette terre promise de la foi, il faut convenir que nous sommes bien loin du but. Quand on pense que ce sont les intelligences qui se noient dans ce fouillis d'antithèses, de contradictions bizarres qui prétendent penser pour les masses et les sommités sociales, les diriger, les éclairer, les conduire à leur salut social et religieux, nous avouons franchement, dans notre grossière ignorance et notre propre aveuglement, préférer pour guide l'instinct d'un vrai caniche!

Comme circonstance atténuante, nous devons faire remarquer que l'auteur est professeur de philosophie au Collége de France; son nom figure sur la feuille des émargements officiels; en cette qualité, son *devoir* est de penser et d'écrire selon l'*ordre fixé*, pour n'être pas puni par quelque *pensum* ou être mis en *fourrière;* car il en est de la philosophie comme du tabac : on ne peut débiter que celle de la *régie.*

Fervent disciple de Platon, professe le *quia absurdum* de Tertullien, le bien *t'adviendra,* à tout tu *arriveras,* le bon sens *rire tu feras,* et aussi *t'en moquer tu pourras.*

Article XV. — Du système de Platon.

Dans le second volume, l'auteur fait l'application des principes qu'il a établis aux beautés des arts, de la poésie et de l'éloquence. Ici la tâche est plus facile; car il existe des centaines de volumes sur la matière. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de son travail.

A la fin de ce volume, il examine les principaux systèmes d'esthétique anciens et modernes; il s'occupe surtout de celui de Platon. En lisant cet examen, on reste convaincu que l'auteur de la *Science du beau* n'a-

vait nullement besoin de consulter la nature pour découvrir les huit caractères de la beauté. Son vrai jardin est sa bibliothèque, son vrai lis est Platon. C'est dans ce jardin féérique qu'il a, comme l'abeille, recueilli son miel esthétique, soulevant toutes les questions sans en résoudre aucune, il cache la stérilité du fonds sous un style facile, abondant, éblouissant, fait pour aveugler les faibles et en imposer aux forts.

L'entendement de l'auteur de la *Science du beau* présente un singulier phénomène, qui, s'il n'était écrit, serait incroyable. Voilà un homme d'une intelligence distinguée, d'un savoir étendu, en extase, en contemplation devant son idole grecque, forcé de renverser son Dieu, de le renier, précisément dans tout ce qui devrait faire la force de sa doctrine.

Ecoutons-le :

« L'idéal platonicien, dit l'auteur, n'est ni l'idée individuelle, ni l'idée abstraite; c'est quelque chose d'infiniment supérieur à l'individu et à l'espèce.

» L'idée du beau, cette « beauté première qui, par sa présence, rend belles les choses que nous appelons belles, de quelque manière que cette communication se fasse. » Cette beauté est profondément différente d'une notion vague, abstraite, obtenue par la généralisation. En effet, c'est dans une vie antérieure, et lorsque nous étions en société avec les dieux, que nous avons connu le vrai, le bien et le beau.

» Si en présence de la beauté terrestre, l'idée de la beauté véritable se réveille en nous, ce n'est que par « le ressouvenir de ce que notre âme a vu dans son voyage à la suite des dieux, lorsque dédaignant ce que nous appelons improprement des êtres, elle levait les regards vers le seul être véritable. » L'idée du beau répond donc à un objet réel, vivant; bien plus, cet objet est le seul être véritable. Cet être ne se confond avec aucun de ceux qu'on nomme beaux ici-bas; car

pour s'élever jusqu'à lui, il faut avoir été porté sur les ailes de l'amour, au-dessus et au delà de toutes les beautés finies, individuelles ou générales; beautés des corps ou beautés des âmes, beautés des sentiments, des actions, des pensées; il faut être parvenu jusqu'à la beauté éternelle elle-même, non engendrée, non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement. » Et qui ne voit qu'être arrivé jusque-là, c'est être monté de beauté finie en beauté finie, jusqu'à la beauté infinie elle-même, qui seule satisfait la raison et rassasie le cœur? Le beau idéal dans la doctrine de Platon, c'est donc Dieu lui-même, conçu par la raison dans le pur enthousiasme de l'amour. »

Observation : Dans ce passage, on voit que l'idée que nous avons du beau idéal est, selon Platon, une réminiscence de ce que notre âme a vu dans ses pérégrinations à la suite de Dieu. Platon ne dit pas dans quel monde et au milieu de quel monde l'âme a vu de si grandes merveilles.

M. Charles Lévêque, chrétien orthodoxe, est obligé de rejeter la théorie de la réminiscence, de la métempsycose comme une pure hypothèse, un rêve, et par suite le moyen ingénieux dont Platon s'était servi pour expliquer comment l'homme sur la terre pouvait avoir *à priori* l'idée du type idéal absolu du beau.

« Dans la doctrine de Platon, l'idée du beau comme toutes les idées principales de la raison humaine, est le fruit de la dialectique. » « La dialectique n'est autre chose que la marche progressive de la raison, s'élevant d'abord des individus aux idées générales des caractères qui leur sont communs, puis de ces idées générales aux idées absolues, ou, pour mieux parler, aux idées des caractères de l'absolu lui-même, conçu comme être vivant. »

Observation : Le moyen de la réminiscence écarté, la *méthode dialectique* de Platon ne donne nullement ce

que l'auteur prétend ; il sait fort bien qu'on a beau monter de beauté *finie* en beauté *finie*, l'entendement humain n'arrivera jamais à la beauté infinie ; il ne connaîtra et ne possèdera donc jamais l'absolu conçu comme être vivant ; à sa place, il trouvera l'être humain amplifié, agrandi, divinisé, enfanté par sa délirante imagination, comme nous l'avons reconnu déjà si souvent, et rien de plus.

D'après les progrès accomplis depuis trois siècles dans les science positives, la physique de Platon et sa physiologie sont dérisoires ; sa cosmogonie et sa métaphysique, fantastisques. Quand ce fameux génie, après avoir vécu dans l'intimité des dieux et s'être initié aux *vérités éternelles*, descend de l'olympe pour dicter ses lois aux mortels, il leur donne cette fameuse république promiscuitaire qui force les immaculés disciples de l'interprète divin à voiler leur face, à rougir de honte et à gémir sur ce qu'ils appellent les égarements du génie, égarements qui sont les conséquences logiques de la dialectique de ce cerveau éburné, auquel on peut demander, comme le cardinal d'Est à l'Arioste, *dove avete pigliate tante coglionerie.* La doctrine de Platon est donc ruinée de fond en comble par la nécessité où se trouvent ses aveugles imitateurs de rejeter comme faux et illusoire ce qui devrait en faire la solidité. L'auteur en reçoit à son tour un contre-coup mortel pour la sienne.

ARTICLE XVI. — Les philosophes doivent penser pour les artistes.

L'auteur prétend que c'est aux philosophes à penser pour les artistes ; en vérité, c'est peine perdue, et de plus une prétention plus que présomptueuse ; car l'histoire prouve que les *poétiques*, les systèmes *esthétiques* ont été faits après et d'après les œuvres des grands poëtes et des grands artistes ; leurs œuvres ont été le

lis, le modèle, le *type* idéal qui a fait penser et écrire les philosophes qui, sans eux, seraient restés muets comme des huîtres; ils sont les *à posteriori* de *ces confidents heureux des secrets de l'artiste suprême*. C'est avec le beau des artistes que les philosophes font les *beaux;* ils étalent orgueilleusement leur queue de paon et font la roue en magnifique langage sans comprendre la dialectique particulière à chaque art; car toute belle création est aussi un chef-d'œuvre de raisonnement. Les philosophes feraient bien mieux de *penser* pour eux-mêmes; car, à voir leurs éternelles disputes et la chute successive de leurs systèmes, les artistes peuvent leur reprocher leur impuissance à regarder, à comprendre et à interpréter les *modèles vivants* que Dieu fait constamment poser devant leurs yeux, et de préférer les poupées, — les marionnettes, — les mannequins, — les fantômes qu'invente leur folle imagination pour les mettre à la place des œuvres de Dieu, et les faire adorer par l'ignorante et crédule multitude.

Si les artistes n'éprouvent pas pour les prétendus calculs ou raisonnements métaphysiques l'horreur qu'inspire le calcul mathématique à M. de Lamartine, ils restent à son égard fort indifférents, prisent fort peu ces ambitieux systèmes qui ne contribuent en rien au progrès des arts. L'art moderne compte plusieurs théories esthétiques (chaque philosophie a la sienne). Il devrait avec leur aide faire oublier et effacer, par la beauté de ses créations, tous les chefs-d'œuvre du passé; or, il ne peut les égaler. Il y a eu, il y a de nombreux talents; mais d'hommes de génie point.

Comment se fait-il que depuis que l'esthétique est en si grande vogue, il ne soit venu à l'esprit d'aucun de ses enthousiastes adorateurs du beau invisible d'apprendre à manier l'ébauchoir ou le crayon, et de braquer son télescope intuitif, aperceptif, sur ces fameux types idéaux dont ils assourdissent les oreilles des

artistes pour leur transmettre une imitation exacte des modèles qu'ils voient si clairement dans l'esprit de Dieu ; ils seraient sûrs de faire alors une grande révolution dans les arts.

Hélas ! ils se garderont bien de tenter une pareille entreprise ; car ils ne feraient que donner pour types divins quelques mauvais *ponsifs* imités des plâtres antiques, qui servent de modèle aux écoliers de leurs colléges. Leur olympe, leurs types idéaux sont dans la boutique des mouleurs, dans le rez-de-chaussée du Louvre. Leur idéal, c'est le masque du Jupiter olympien, la Vénus de Milo, la Minerve, etc. Si cette vierge païenne, cette puissante virago, sortie toute armée du cerveau de Jupiter, s'animait, sa lèvre et son menton se couvrirait d'un duvet noir ; nul besoin de dragon pour garder sa vertu ; naturellement stérile, elle n'eût pu être fécondée même par le Saint-Esprit, le fruit de ses entrailles adoré par les anges, donner naissance au Sauveur du monde.

Il est vraiment curieux de voir dans l'Institut de France, la section des sciences morales et politiques couronner un écrivain qui prétend que c'est aux philosophes à penser pour les artistes ; à ce compte, les artistes qui composent la section des arts, seraient une réunion de machines techniques, incapables de penser et de créer leurs œuvres sans le souffle inspirateur des philosophes esthétistes. Si la section des arts avait eu à juger le concours, elle eût déclaré qu'elle ne voyait dans les esthétistes que des mouches *bourdonnantes du coche*, et dans la section des sciences morales et politiques, sous le rapport des arts, une *cinquième roue au carosse* des connaissances humaines.

Article XVII. — Cause de la faiblesse des arts chez les modernes.

L'auteur indique deux causes de la faiblesse des arts ;

il fait voir, d'après l'histoire, que de tous les temps il y a eu deux camps en esthétique : « d'un côté se rangent ceux qui tiennent pour l'idéal, pour l'ordre, pour la pureté, la distinction et la régularité des formes; de l'autre, ceux qui estiment par-dessus tout, la vie, la force, le mouvement, la réalité individuelle, active, animée. » En conséquence, il veut rapprocher les deux extrêmes au moyen de la doctrine platonicienne, *seule capable de réconcilier les artistes avec le beau tout entier.* L'intention est certes très-louable, mais nous cherchons en vain dans son ouvrage la base de l'enseignement qui peut conduire au but désiré (1). L'auteur étant par-dessus tout *spiritualiste et idéaliste*, au lieu de concilier cherche à endoctriner, à séduire les artistes, non pour les initier au beau *tout entier,* mais pour les absorber, les fanatiser pour son beau fantastique. Absorber, subalterniser, n'est pas concilier; car il prétend « qu'à toutes les grandes époques de l'art, la doctrine platonicienne a brillé plus ou moins complète, plus ou moins précise, sous la double forme de la *religion et de la philosophie*. Il montre que les esprits ordinaires et les intelligences d'élite marchent sur les traces lumineuses de ces initiateurs, d'autant mieux écoutés que leur suprême prudence excelle davantage à comprendre et à présenter l'avenir comme le développement du passé. Alors le génie ne tâtonne pas; il procède avec certitude; il n'a pas à chercher sa pensée, elle lui est soufflée par l'esprit des temps ; loin d'avoir à lutter contre son siècle, il est conduit, porté par lui. Sa puissance personnelle de créer est décuplée par la fécondité esthétique de l'air qu'il respire; puis, à son tour, il réagit sur ce qui l'environne. Il était au début, effet encore plus que cause; il devient plus tard cause

(1) A l'article VI de la plastique, nous avons indiqué ces principes qui, selon Emeric David, ont guidé les artistes grecs.

encore plus qu'effet. Mais ces influences réciproques et vraiment prodigieuses ont toutes leur principe dans le spiritualisme religieux et philosophique. Dès que ce feu s'éteint, ou du moins se couvre de cendres (car il ne s'éteint jamais jusqu'à la dernière étincelle), aussitôt tout languit, même l'art, même le génie, surtout le génie de l'art.

» Voilà ce que démontre l'histoire, et cette haute leçon veut être recueillie. Quatre grandes époques nous la font entendre : ne refusons pas de l'écouter. »

La première époque, d'après l'auteur, est celle de Périclès, où l'art atteignit son apogée dans les œuvres de Phidias, de Sophocle et d'Ictinus; mais quel est le principe qui inspire Phidias dans les représentations des dieux? « Quel est ce guide secret! C'est une croyance religieuse devenue spiritualiste jusqu'au degré où elle pouvait être sans se renier elle-même; mais il y a plus : en ces mêmes jours et quand il cherchait le visage de l'intelligence, Phidias, honoré de l'amitié de Périclès, rencontra chez cet homme d'Etat Anaxagore qui, le premier de tous les penseurs grecs, proclama que l'intelligence est la cause du mouvement créateur; c'était l'aurore étincelante déjà du spiritualisme philosophique, dont les mains de Socrate et de Platon allaient bientôt écarter les derniers nuages. Le spiritualisme religieux et philosophique fut donc la muse inspiratrice de Phidias, et on peut ajouter de l'art grec tout entier durant cette époque mémorable.

» Un siècle plus tard, quand l'âme divine et l'âme humaine étaient niées par Epicure, confondues par les stoïciens avec le monde et avec une matière plus ou moins subtile, et comme conséquence, la Grèce perdait son existence, etc.....

» A la seconde époque, l'art de la renaissance a, dans Raphaël, son expression achevée. Les hommes ne créent pas le génie, et Raphaël ne dut le sien qu'à une

insigne faveur de Dieu. Mais par quelles tièdes haleines cette plante précieuse fut-elle caressée? Quel astre en fit éclore les fleurs? C'est Platon ressuscité, et les fragments de sculpture antique découverts et pieusement recueillis, enseignent aux clairvoyants combien les formes idéales sont puissantes à manifester la beauté de la vie et les éclairs de l'âme. Les dogmes chrétiens pleins de force dominaient les artistes avec une telle autorité, que les moins ouverts aux vérités religieuses ou les plus enclins à un sensualisme raffiné étaient emportés dans la foi commune, y puisaient de ces inspirations brûlantes qui semblent être l'exclusif privilége des croyants. C'est ainsi que la même main, conduite par le même génie, avait pu produire le regard voluptueux de la *Mona Lisa*, les frémissements de *Léda*, et la tête divine de Jésus dans le *cénaclo*. C'est ainsi que la dure cervelle de Pérugin, où ne put, dit-on, jamais entrer l'idée de l'immortalité de l'âme, concevait pourtant des figures illuminées de sainteté. La foi chrétienne conservait donc alors tout entière la merveilleuse fécondité esthétique. Les rayons de ce spiritualisme si pur se mêlèrent aux plus purs rayons du spiritualisme et de l'idéal antiques, et de l'union de ces deux essences lumineuses naquit la muse céleste du Sanzio; aussi tous les corps qu'il dessina furent autant d'organes incomparables de l'esprit et de l'âme. Non, il n'a pas donné trop de formes à l'esprit ; il n'a fait, et c'est là le miracle de son art, que mettre tout l'esprit dans la forme visible. Ses créations les plus séduisantes, malgré leur riche vitalité, malgré la florissante jeunesse de leur beauté physique, n'ont rien à dire à nos sens. Comme l'âme seule s'y révèle, le cœur en est impunément charmé, et l'âme seule s'y intéresse. »

La troisième époque a eu son apparition au dix-septième siècle, selon l'illustre auteur du livre sur le *Vrai*,

le *Beau*, le *Bien*. Pour le professeur de philosophie du collége de France, c'est une vérité historique désormais incontestable. Poussin et Lesueur sont les révélateurs de cette époque de l'art, ils ont leur place marquée tout près de Raphaël.

« Le dix-huitième siècle fournit la contre-épreuve, dit l'auteur, de la loi que nous rappelons. Nulle part ailleurs on ne voit aussi clairement ce qu'il advient des arts dans la déroute générale des idées et des croyances. A cette époque, les artistes que rien plus ne guidait firent de leur talent, très-réel chez quelques-uns, le plus déplorable gaspillage ; ils le jetèrent au vent, et comme le vent poussait au libertinage et à la sensualité, de tous côtés foisonnent les œuvres équivoques ou graveleuses, ou cyniques même. »

Louis David vint redemander, comme la renaissance, la beauté perdue à l'antique. Ce fut Platon, selon M. Charles Lévêque, qui lui ayant révélé l'âme, la mit dans la pose et les regards de Socrate. Dans le portrait de Napoléon, ainsi que dans celui de Pie VII, « les productions de tous les autres arts en ces mêmes années accusent un pareil défaut de vie intimement spontanée et de chaleur secrète.

» Mais voilà que bientôt l'âme si souvent niée et méconnue, mais toujours immortelle, reparut avec un spiritualisme nouveau au souffle de l'enchanteresse ; les formes plastiques s'animèrent, les signes prirent un sens, les mots de notre langue résonnent plus harmonieux, plus nourris d'esprit et d'idées, et le mouvement de la vie publique accrut l'essor de toutes les forces rajeunies.

» Ce fut une troisième renaissance française encore, comme celle dont Descartes, Corneille, Poussin avaient marqué les premiers jours. Ceux qui la suscitèrent ne sont plus ; mais ceux qui furent leurs disciples directs, et qui sont nos maîtres, la continuent sous nos yeux

infatigablement actifs jusque dans la vieillesse. C'est à la génération qui s'élève d'en prolonger la durée, d'en raviver les énergies et d'en multiplier les nobles fruits.

» Par quels moyens ? L'histoire vient de nous le dire. Si la loi précédente est vraie, et elle l'est puisque les faits eux-mêmes la proclament, cette loi contient le secret du progrès et de l'affaiblissement des arts. Il n'y a pas de grand art sans grandes doctrines, et hâtons-nous de l'ajouter, sans grandes doctrines acceptées, passées dans les actes, devenues beauté vivante et réalisées dans la conduite des individus. Quand l'arbre qui porte la fleur de beauté souffre et languit, le mal est aux racines qui plongent dans un sol ingrat, ou aux branches dont les feuilles ne respirent qu'un air impur, ou aux deux endroits à la fois. Le sol ingrat, c'est l'absence de bienfaisantes doctrines ; l'air impur, c'est la dissolution des mœurs. Chaque siècle fournit aux artistes la pensée dans les doctrines, la forme vivante dans les mœurs, et les artistes rendent au siècle ce qu'ils en ont reçu, mais agrandi, mais le bien comme le mal, le laid comme le beau. Les accuser de nous renvoyer, même amplifié, le reflet de nous-même, c'est une injustice. Croyons ce que nous voulons qu'ils croient ; faisons ce que nous voulons qu'ils représentent ; soyons tels que nous souhaitons être peints. Il y a un modèle vivant qui, sans cesse et partout, pose sous les yeux de l'artiste, au salon, au théâtre, à l'église, dans la rue ; ce modèle vivant, c'est tout le monde.

» Poursuivi par cette vision, ou plutôt la rencontrant toujours devant lui, comment l'artiste y échapperait-il, ou comment l'oublierait-il tout entier lorsqu'il est dans son atelier ? Elle l'y suit, sachons-le bien, et là elle s'impose fatalement à sa pensée. Tâchons que la vision soit belle, pour le moins quelquefois, et, comme son instinct l'attire vers le beau, c'est la beauté de la vi-

sion que reproduira l'artiste. S'il répond de lui-même et de ses œuvres à titre d'être intelligent et libre, nous, à titre de modèles, nous répondons de lui ; chacun de nous, pour peu qu'il ait d'influence par la pensée, par la parole ou par la conduite, a donc charge d'artiste. Si nous pensons mal, si nous parlons mal, si nous agissons mal, nous sculptons la laideur en nous-même et en dehors de nous ; si, allant plus loin encore, nous applaudissons à la vue d'un détestable tableau, si nous achetons une détestable statuette, si nous épuisons vingt éditions d'un livre malsain, c'est comme si nous disions à l'artiste : Voilà le beau ! Recommencez. Et l'artiste se le tient pour dit. Nous crions alors à l'empoisonneur ? Lequel des deux a donc perverti l'autre ? Nous disons que c'est l'artiste ; la postérité dira que c'est nous, tout en blâmant l'artiste de s'être laissé corrompre et d'avoir corrompu à son tour. C'est que la postérité, qui est désintéressée et qui juge à distance, distinguant mieux les causes des effets, condamne les mauvais effets en eux-mêmes ; mais les condamne surtout dans leurs causes. En revanche, couronnant les beaux effets en eux-mêmes, mais les couronnant surtout dans leurs causes, elle confère surtout le titre de grands aux siècles qui ont su proposer pour idéal à la poésie et aux arts la vie puissante et ordonnée de l'âme libre. »

Observation : Nous avons déjà fait remarquer comment l'auteur fait parler le sens commun et la providence ; ici il fait parler l'histoire, de manière à la faire concorder avec la grande doctrine de la *troisième renaissance.*

Si on laisse parler l'histoire sans intermédiaires suspect, intéressé ou aveuglé, elle dira que la religion chrétienne a été une réaction, une protestation de l'esprit contre les débordements de la chair et de la force brutale païenne ; elle dira que cette doctrine a mis

l'amour du beau idéal affectif fort au-dessus de l'amour du beau idéal sensitif; qu'elle a été mortelle pour ce dernier et l'a poursuivi à outrance sous le nom *des pompes et des œuvres de Satan*. La pauvreté, l'humilité, la chasteté, la continence, les jeûnes, les macérations ascétiques, qui ont sanctifié les premiers héros de cette croyance, leur faisaient repousser avec indignation et horreur la beauté païenne. La vraie foi chrétienne était nécessairement iconoclaste, antiesthétique. Les monuments de peinture et de sculpture de cette époque en font foi.

L'époque nommée *renaissance* a été en fait la fin de la vraie croyance. Aussi le faste, les prodigalités et les désordres sensualistes de la cour romaine et de la catholicité provoquèrent les protestations de Luther. La renaissance a été non la conciliation, mais la corruption de l'idée chrétienne par l'idée païenne; les artistes de cette époque étaient des sensualistes, des épicuriens raffinés, des sceptiques fardés de spiritualisme, et rien de plus.

Les grands artistes sont essentiellement comédiens (en prenant ce mot dans sa haute et belle acception); ils possèdent l'éminente faculté de s'oublier, de s'abstraire d'eux-mêmes pour s'incarner temporairement en autrui. Ils appartiennent ainsi à toutes les époques; ils en reproduisent les coutumes, les mœurs, la physionomie, les croyances. En politique, ils sont à volonté; dans leurs œuvres, tour à tour autocrates, monarchistes, despotistes, démocrates, constitutionnels. En religion, panthéistes, monothéistes, polythéistes, bouddhistes, lamaïstes, musulmans, israélites, etc; ils imitent tous les modèles, ils jouent tous les rôles du répertoire de l'histoire le mieux qu'ils peuvent et savent, aux applaudissements plus ou moins mérités de tous.

C'est ainsi que la même main, conduite par le génie de l'imitation épurée par l'amour de *l'art pour l'art*, produisait le regard voluptueux de la *Mona Lisa*, les

frémissements de *Léda*, et la tête divine de Jésus dans le *cénaclo.*

C'est ainsi que Raphaël révélait les célestes madones, *la Transfiguration*, *la Vision d'Ezéchiel*, et tant de belles peintures paganisées en même temps que son pinceau immortalisait la mythologie païenne ; l'histoire de *l'Amour et de Psyché*, *les Bacchantes*, *les Luxurieux satyres*, *le Triomphe de Galathée*, celui de la religion et de la papauté. Est-ce à l'aide de la dialectique platonicienne, de cette méthode « qui part de la beauté physique particulière, s'élève de coup d'aile en coup d'aile, sous l'impulsion croissante d'un enthousiasme éclairé, jusqu'à la beauté infinie et idéale? Parvenu en présence du type qu'il cherchait, et tout enflammé d'amour à ce spectacle, l'intelligence illuminée de cette splendeur, ses facultés actives se mettent en mouvement, et il reproduit selon ses forces l'objet qui l'a ravi. C'est sa manière à lui de redescendre dans l'inspiration, l'échelle dialectique dont l'inspiration lui avait fait monter les degrés. »

Tout cela est très-poétiquement dit, mais est faux et du pur idéal descriptif et fictif. Tout le monde connait la cause de la fin d'une vie si courte et si admirablement remplie. Est-ce à l'aide de la dialectique platonicienne que Raphaël montait les degrés qui le conduisaient auprès de la beauté infinie, et que, ravi de cet éblouissant spectacle, il redescendait sur la terre pour reproduire l'objet qui l'avait enchanté? Rien de tout cela. Ces extases contemplatives, ces adorations se faisaient à deux. Il cherchait l'invisible beauté dans la beauté visible et tangible, vivante et palpitante d'amour, fort peu mystique et éthéré ; il étudiait les beautés du Créateur dans les belles créatures qui l'enflammaient, si bien que le futur cardinal s'épuisa à réciter trop souvent des oraisons..... aspiratoires avec la belle *Fornarina.*

L'ami, le collaborateur de Raphaël, Jules Romain, illustrait par son savant crayon les priapées du cynique Aretin, tout en peignant des vierges et des saints. Le solitaire et sévère Michel-Ange, dans son enfer, punissait par là où il avait péché les honteuses lubricités d'un personnage éminent de l'Eglise. Les poëtes, à leur tour, poursuivaient de leurs impitoyables railleries les *monsignori*, les *cardinaux galants* et les *moines paillards*.

Les épicuriens de cette nouvelle renaissance de l'esprit platonisé cherchaient l'âme humaine et l'âme divine avec Boccace dans le *cœur* et les charmes des souris du paradis décaméronien. Voilà comment les rayons si purs du spiritualisme antique, mêlés aux rayons si purs du spiritualisme chrétien, firent naître, de l'union de ces deux essences lumineuses, la muse céleste du Sanzio et de toutes les écoles d'Italie.

Le professeur du Collége de France trouve que les admirables peintures de ces maîtres n'ont rien à dire à nos sens; comme l'âme seule s'y révèle, le cœur en est dit-il impunément charmé, et l'âme seule s'y intéresse. De quel limon est donc pétri cet esthétiste? En vérité, l'Académie des sciences morales et politiques aurait dû ajouter à sa récompense, pour sa chaste et virginale candeur, une couronne de rosière.

Au dix-septième siècle, le grave Poussin et le calme Lesueur payèrent leur tribut au paganisme, comme tous les artistes italiens.

Si le dix-huitième siècle, n'en déplaise à l'auteur de *la Science du beau*, a été inférieur au dix-septième sous le rapport des arts, sous le rapport des mœurs, au raffinement près, il n'a pas été plus libertin, plus cynique, plus dissolu que le seizième.

La décadence religieuse commencée de longue date, l'unité catholique brisée par Luther finit par s'abîmer dans la révolution française. David le terroriste, *des-*

servant l'Etre suprême, se souciant fort peu de l'âme de Platon et de son spiritualisme, ne vit dans l'antique qu'un moyen de relever l'art, et, par lui, faire aimer la république révolutionnaire, jeter au vent les institutions abusives du vieux régime et toutes les superstitions des croyances caduques.

Il nous semble que c'est bien là de l'histoire vraie et non frelatée. Est-ce que le père Loriquet serait aussi le beau idéal de la nouvelle école historico-ecclectico-spiritualiste?

Dans le cinquième chapitre, l'auteur a traité des effets produits par le beau sur l'activité humaine. Il a développé la thèse dont le lecteur connaît déjà les observations générales que nous avons faites. Ce chapitre se termine par quelques lignes consacrées au désordre de l'inspiration, opinion vulgaire que l'aûteur réfute très-bien. Vient ensuite le désordre de la vie des artistes. Voici ce qu'il en dit.

Article XVIII. — Du désordre des affaires et des mœurs chez les artistes.

« Quant au désordre des mœurs et de la maison, celui de la conduite et des affaires privées, celui des croyances et du cœur, ce serait calomnier l'inspiration que de l'en rendre responsable. Ces tristes effets ont des causes qui leur sont pareilles : ici la vanité prodigue, là le jeu et la paresse incurables, ailleurs la sensualité brutale et insatiable, ailleurs toutes ces causes à la fois. Or, ces causes n'ont rien de commun avec l'inspiration, parce qu'elles n'ont rien de commun avec le beau. Et si l'inspiration n'engendre pas par elle-même le désordre, le désordre non plus ne crée pas l'inspiration, quoi qu'on puisse dire; en revanche, il l'a maintes fois tuée. »

Observation : Les artistes, en général, sont pour la

plupart peu rangés, ne pratiquent guère, il est vrai, les vertus cardinales. La chasteté et la continence sont peu en honneur chez eux; aussi ils brillent par leur absence parmi les saints de l'Eglise. Mais que serait devenu le christianisme sans ces sensualistes prodigues de leur chair ? Vit on jamais de castrat peintre, sculpteur, musicien, poëte, orateur? Les castrats peuvent plus ou moins bien chanter, mais être compositeurs, créateurs, jamais!

Si l'affaire des artistes est surtout de sentir, comme le dit l'auteur, pourquoi leur faire un crime de trop aimer à sentir, puisque c'est une condition *sine quâ non* de leur talent et de leur génie créateur ? Est-ce que le cœur des artistes n'est pas meilleur que celui des savants, des philosophes, des commerçants, des financiers et des industriels? Où sont les purs, les immaculés esthétistes, voire même les plus fervents catholiques, qui ont jeté la pierre au voluptueux Raphaël? Tous lui ont pardonné, parce qu'il avait beaucoup aimé et admirablement créé.

Comparons les artistes aux savants sous le rapport de l'énergie vitale. Citons un passage du rigoriste et puritain Proudhon.

« La chasteté est compagne du travail; la mollesse est l'attribut de l'inertie. Les hommes de méditation, les penseurs énergiques, tous ces grands travailleurs sont de capacité médiocre au service de l'amour. Pascal, Descartes, Newton, Leibnitz, Kant et tant d'autres oublièrent qu'ils étaient hommes. Le sexe les devine; les génies de cette trempe lui inspirent peu d'attrait. *Laisse là les femmes*, disait à Jean-Jacques cette gentille Vénitienne, *et étudie les mathématiques*. Comme l'athlète se préparait aux jeux du cirque par l'abstinence et l'exercice, l'homme de travail fuit le plaisir : *abstinuit venere et Baccho*. Mirabeau périt, malgré la force de sa constitution, pour avoir voulu

joindre les prouesses de l'alcove aux triomphes de la tribune. »

Si l'on veut réfléchir aux nombreuses pages dues *au travail des mains* de Raphaël, de Jules Romain, de Dominicain, du Corrège, de Tintoret, de Paul Véronèse, de Poussin, de Rubens, etc..... si l'on veut bien accorder qu'une œuvre d'art quelconque, avant d'être exécutée, exige souvent de longues méditations, des recherches historiques, des esquisses nombreuses, beaucoup d'études préparatoires; en un mot, un *travail d'intelligence* d'abord, qui doit ensuite accompagner constamment l'exécution, on sera forcé de convenir que les grands artistes sont d'aussi énergiques travailleurs que les illustres savants, et qu'étant en outre de grande capacité au service de l'amour, ils sont plus complétement hommes que les simples chercheurs du vrai, et que la chasteté n'accompagne pas toujours le travail.

Si les savants ne peuvent accomplir leurs travaux sans une longue méditation et dans la solitude; si le feu sacré de la science dessèche en eux leur puissance prolifique, leur continence, leur chasteté n'a aucun mérite; leur vertu est le fait de leur tempérament, auquel ils obéissent comme les artistes. Ils sont ce qu'ils doivent être pour remplir la tâche à laquelle Dieu les a destinés, voilà tout. C'est ainsi que le suprême artiste prouve aux sophistes qu'il a bien fait ce qu'il a fait pour les fins qu'il s'est proposées; il les laisse divaguer sur ce qu'ils appellent les vices et les vertus, qu'ils jugent d'après des systèmes artificiels et faux, variés et variables, qu'ils qualifient d'éternels !

Article XIX. — Du spiritualisme nouveau.

L'auteur dit que bientôt l'âme, si souvent niée et méconnue, mais toujours immortelle, reparut avec un

spiritualisme nouveau, qu'il donne comme une troisième renaissance..... Par quel moyen? Par celui, nous dit le professeur, d'une grande doctrine *philosophique et religieuse* qui seule enfante le grand art, *mais à la condition que cette doctrine sera acceptée et passée dans les actes devenus beauté vivante et réalisée dans la conduite des individus.*

Observation : Les révélateurs de la grande doctrine de la renaissance moderne assis au *banquet* de l'Arioste des philosophes, du Méphistophélès des esthétistes, après avoir goûté des mets servis par le législateur du beau antique, se sont grisés avec le philtre poétique du célèbre halluciné ; magnétisés et endormis par les *coglionerie* qui ont aveuglé pendant deux mille quatre cents ans tant de riches intelligences, il les fait encore divaguer tout éveillés, et fait couler de leur bouche et de leur plume un torrent de pensées transcendantes, exprimées en solennelles périodes d'une sonorité merveilleuse, mais plus creuses et vides de sens pratique, moral et religieux les unes que les autres, encombrées par une avalanche de citations et d'indigestes compilations prises à toutes les époques à tous les auteurs grecs, latins, allemands, écossais, fouillant et maraudant les doctrines du passé, qu'ils ont fort mal cousues ensemble, ils ont enfanté et mis au monde la *grande* doctrine française dite *éclectique.* Depuis un demi-siècle, nous assistons à sa toilette : nous l'avons vue chausser le cothurne antique, se couvrir de la tunique sans manches, agraffée sur l'épaule avec un camée du meilleur goût, relevée jusqu'aux genoux par une riche ceinture. Plus tard, craignant d'offusquer les pudibons chrétiens, la tunique a été peu à peu allongée pour descendre jusqu'aux pieds, comme la tunique talaire de la Minerve. Un faux nez socratique, respirant les vertus cardinales, a été artistement ajusté à son visage. La vue s'affaiblissant par d'immenses labeurs, aveuglée par l'é-

blouissante *lumière surnaturelle*, le nez, bien que fort court, a été orné de lunettes au vert foncé. La chaleur de la jeunesse diminuant, elle a senti la nécessité de couvrir ses épaules, non de la *clamyde*, de la *palla* antique, mais bien d'un manteau de capucin couleur de la bête. Elle eût bien désiré que l'on pût croire que son crâne, dévasté par de grandes pensées, avait été librement et volontairement rasé, comme celui des ascètes de la Thébaïde, mais c'est en vain. Pour cacher cette infirmité et se faire pardonner par le pur spiritualisme chrétien, elle a orné et caché son chef sous l'indescriptible coiffure de Bazile !

Voilà la portraiture de la doctrine que les révélateurs de la troisième renaissance française, *dont la prudence suprême excelle à comprendre et à présenter l'avenir comme le développement du passé*, offrent au génie des artistes contemporains pour les conduire *sans tâtonnements et avec certitude vers l'avenir*.

Platon et Tartuffe réconciliés, s'embrassent fraternellement, est-ce le baiser de Judas ? est-ce le baiser de Lamourette ? se mordront-ils ? se dévoreront-ils ? ou bien, absorbés, fusionnés l'un dans l'autre, s'entendront-ils pour pétrifier par leur souffle glacé les générations nouvelles ? Cette mascarade ne mérite-t-elle pas d'être honnie par le spiritualisme franc-gaulois, qui n'a jamais cessé de veiller au salut du vrai ?

Cette figure que nous venons d'esquisser est-elle une vérité, une erreur, une illusion, une carricature fantaisiste ? C'est au lecteur à s'assurer si elle ne pose pas sous les yeux de tous et par tous, au salon, au théâtre, à l'église, dans la rue. La vision n'est pas belle, ce modèle vivant si grotesquement affublé, est pourtant trouvé beau, admirable par M. Lévêque ; il l'offre aux artistes comme le vrai développement du passé. Cette prétendue doctrine a ses colléges, ses écoles supérieures d'où sont sortis des sujets très-remarquables comme

littérateurs; le professeur de philosophie appartient à cette phalange sacrée. Cette église de nouvelle date a sa maîtrise, ses enfants de chœur, voire même ses castrats ; ces virtuoses excellent dans l'art de chanter des canons, d'exécuter des variations, des fioritures historiques sans fin, en canardant, il est vrai, très-souvent; ils sont très-forts sur les trilles et les doubles trilles, leurs points d'orgues descriptifs sont admirables. Le contre-point métaphysique, la roulade dialectique est leur œuvre de prédilection ; ils excellent dans l'art de faire le pot-pourri et les pastiches philosophico-historico-religieux ; c'est le fond de leur *libretto*. Ils imitent à ravir la voix angélique, on l'entend surtout dans leurs savantes *fugues*. Très-distingués dans l'exercice de l'encensoir, ils s'agenouillent très-dévotement et baisent, avec componction, la pantoufle éclectique et la mule catholique *ad majorem Dei gloriam*.

Nous voilà arrivés à la fin de l'examen de la théorie esthétique de M. C. Lévêque.

En commençant cette étude, nous étions loin de nous attendre qu'elle nous conduirait si loin. « Bien que, selon l'auteur, le but de l'art soit profondément distinct du but de la morale, du but de la religion, du but de la politique, du but de la science, qu'il n'ait point pour but d'amuser seulement ou d'enrichir les artistes, et que l'objet de l'art soit le beau, rien que le beau, qu'il soit destiné à produire sur nous, par la représentation du beau, les effets que produit le beau lui-même. » Il a été obligé, pour expliquer le beau relatif à chacune de nos manières d'être, de toucher à toutes les questions, de faire des professions de foi philosophique, morale et religieuse, de montrer, enfin, comment toutes ces forces particulières doivent se lier, s'enchaîner dans une harmonieuse unité.

D'après nos propres recherches, le lecteur a pu se rendre compte comment nous avons été conduits, outre

le *beau*, le *bien* et le *vrai*, à distinguer et à classer le *sain*, le *bon organique*, le *riche*, le *véridique*, le *fort*, le *juste*, complétement négligés, méconnus, dédaignés par les philosophes anciens et modernes. L'examen de la *science esthétique* nous a servi à montrer d'une manière plus décisive comment l'homme moderne se trouve tiraillé en tout sens par des doctrines fantaisistes, discordantes, incomplètes, plus ou moins contraires à la vraie nature de l'homme, et comment les intelligences droites, loyales, amies sincères de l'ordre, de la liberté et de la vérité sont amenées à mettre à la porte de leur entendement des systèmes qui se disputent la personnalité humaine pour la faire servir d'instrument aveugle à leur ambition individuelle et corporative. Des littérateurs épris de la beauté de la forme grecque et latine, cherchant à l'imiter pour l'adapter aux idées modernes, ne s'apercevant pas qu'avec la forme ils emportent une partie de la fausseté du fonds au lieu de produire l'ampleur dans leurs doctrines, n'enfantent que le petit, l'étroit et le rachitique, et ne créent que des pastiches du passé. On voit comment le beau littéraire ne sert qu'à voiler le laid, l'illusoire doctrinal, et montre, contrairement à la pensée écourtée de Buffon, que le style n'est pas l'homme *tout entier* pas plus que l'habit n'est le moine, que la belle tête n'est la bonne et solide cervelle, que le beau ramage n'est le beau plumage, et que le beau, qui peut être la splendeur du vrai, embellit trop souvent le faux et l'absurde.

Notre critique s'adresse à la doctrine platonicienne, à la philosophie spiritualiste, qui a la prétention de se placer d'*emblée dans l'absolu*, et qui partant « d'une première intuition, descend par une série d'oppositions et de synthèses du général au particulier, de l'abstrait au concret, d'après des lois nécessaires. Selon cette philosophie, la science expérimentale ne doit être que la

servante de la science spéculative. La nature doit se soumettre aux arrêts de la dialectique. L'*idée* est le principe universel dont les choses ne sont que la manifestation ; la philosophie, qui ne voit rien au delà des faits, est donc radicalement contraire à cette philosophie. »

Nous pensons, d'après l'examen auquel nous nous sommes livré en suivant pas à pas un auteur qui a procédé selon cette méthode, avoir montré combien elle est vaine, dérisoire et stérile. Que Dieu avant de créer ait eu de toute éternité dans son esprit l'*idée*, le *modèle*, le *type*, l'*archétype* de tout ce qui existe, de tout ce qui peut exister, cela doit être ; mais qu'un homme, quelque génie qu'on lui suppose, puisse à l'aide d'une méthode quelconque parvenir à saisir, à posséder les mêmes idées éternelles, immuables de Dieu, c'est le faire Dieu, le supposer Dieu, lui accorder qu'il possède la science infinie de Dieu. Une pareille prétention, une semblable hypothèse est le comble de la sottise et de la folie humaine. Nous avons fait voir comment la *servante*, c'est-à-dire la science expérimentale et la philosophie naturelle qui cherche *la loi des faits et des phénomènes*, peut prouver à sa maîtresse qu'elle est aveugle et divague constamment, ne connaît ni le particulier ni le général, et comment les *arrêts de sa dialectique* poussive et éventée ne sont que pure et creuse phraséologie. Par inspiration, par intuition sentimentale, quelques très-rares génies ont pu entrevoir d'*emblée* une vérité sans la chercher ; mais elle n'a pu être reconnue pour vraie qu'après l'observation et la vérification expérimentale, trouvée d'accord avec les faits et les lois naturelles. Hors de là, elle n'est que chimère, hallucination. Pour une vérité ainsi entrevue, on en émet des centaines de fausses.

A une époque où les vieilles idées fossilisées ont la prétention de revivre, de se rajeunir en se fardant, en

se maquillant à la moderne pour s'emparer sournoisement de l'entendement ignorant, paresseux et troublé des jeunes générations, en se donnant pour la pure et sainte vérité, les voyants ne sauraient assez les tenir en garde contre ces entreprises rétrogrades et crier le salutaire qui vive!

L'auteur de la *Science du beau* est pour nous une des nombreuses victimes de l'enseignement général de notre époque. Elevé dans le sanctuaire des illusions philosophiques anciennes et modernes, enfermé dans sa cellule éclectique, il chante l'âme libre, la pensée libre en traînant son boulet traditionnel de plomb doré, et prouve *que tout ce qui reluit n'est pas or*.

Si nous faisons nos efforts pour éclairer la génération nouvelle, l'éloigner de la fausse voie où on l'engage en cherchant à lui faire repousser un fruit sec et vermoulu, nous n'en reconnaissons pas moins le mérite littéraire, la bonne foi, la pureté des intentions de l'auteur, dont les dernières réflexions sont pleines de sagesse et d'élévation; aussi tout doit lui être pardonné, parce qu'il a chaudement et poétiquement décrit et admiré le beau.

A vrai dire nos critiques s'adressent bien moins à son œuvre qu'à la philosophie châtrée contemporaine, qui, comme la montagne en mal d'enfant a accouché d'une souris païenne, laquelle, à peine née, voulant se désaltérer à la source divine, s'est réfugiée dans une sacristie et noyée aveuglément et piteusement dans un eau bénitier!

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHRISTIANISME ET LA SOCIÉTÉ MODERNE.

> Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre ; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.
>
> (Ev. St Matthieu.)
>
> Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.
>
> (Ev. St Jean.)
>
> Toute plante que mon Père n'a pas plantée sera déracinée.
>
> (Ev. St Matthieu.)

CHAPITRE PREMIER.

La Bible.

Dans la deuxième partie, nous avons traité la question religieuse au point de vue général. La société occidentale ayant été fondée sur les idées de la doctrine chrétienne, nous ne pouvons nous dispenser d'examiner quel était l'état des connaissances humaines à l'époque de son élaboration, et quelle a été son influence sur les institutions politiques, morales et économiques de cette société. Les découvertes de la science, les progrès de l'industrie ayant considérablement modifié les idées et détruit les illusions anciennes, les croyances primitives en ont reçu une grave atteinte, amené peu à peu leur décomposition, et conduit forcément à un travail de transformation correspondant à l'état des connaissances acquises.

Quels qu'aient été les efforts du catholicisme pour rester fidèle à ses dogmes et résister à tout changement, il n'a pu s'empêcher dans sa pratique de suivre le mouvement général des idées ; car, sans ce concours plus ou moins tacite, il lui eût été impossible de conserver son autorité. Toute religion qui veut être éternelle et universelle, agonise et se meurt lorsqu'elle persiste dans l'immobilité, et n'ouvre pas son temple au progrès social.

Nous allons consacrer la dernière partie de nos études à signaler les oppositions, les contradictions inconciliables qui se sont manifestées peu à peu entre la société et la doctrine, montrer comment l'ennemi est entré dans la place, s'en est si bien emparé que les défenseurs, sans s'en douter, ont fini par ne faire qu'un avec lui.

Article I. — Moïse et les sciences, M. Nicolas et Fabre d'Olivet.

On avait cru que les découvertes de la science moderne devaient faire considérer la Bible comme l'œuvre d'un homme de génie, ayant résumé en lui toutes les connaissances de son époque pour en faire une doctrine politique et religieuse destinée à gouverner un peuple particulier. En conséquence, la manière surnaturelle selon laquelle ce livre avait été révélé disparaissait, sa composition rentrait dans les lois ordinaires des conceptions de l'intelligence humaine. L'Eglise, par ses orateurs, ses docteurs, ses écrivains officieux, et quelques savants plus que complaisants, a entrepris de prouver que la science, au lieu de contredire les récits bibliques, ne sert au contraire qu'à les confirmer.

M. Nicolas, auteur *des Etudes philosophiques sur le christianisme*, a mis toutes les ressources de son esprit et de son savoir à soutenir la thèse que voici.

S'il est démontré, dit-il, « que Moïse, *contre toute ap-*

parence naturelle des choses a dit vrai sur tous les points où la philosophie se flattait de l'avoir confondu, il a dit *vrai* aussi sur le point capital de la chute de l'homme et de la promesse d'un rédempteur ; et nous devons le croire d'autant plus qu'il se présentera comme un homme au-dessus des autres hommes, puisqu'il aura connu des secrets tellement cachés à la science humaine, que celle-ci, dans son ignorance, les aura traités d'absurdités. Donc alors l'incompréhensibilité du mystère de la chute de l'homme et de sa réparation ne sera plus une raison de ne pas croire, et la véracité de Moïse en des choses qui *paraissent également incompréhensibles*, sera au contraire une raison décisive d'y attacher notre foi. Donc enfin le christianisme reposera sur le judaïsme, et ce rapport sera divin.

» Tout paraissait ridicule dans la cosmogonie de Moïse, tout paraissait confondu : tout maintenant est devenu grave, radieux et serein ; et de même que l'historien de la création avait été victime avec la science des folles attaques de l'esprit humain, de même aujourd'hui il partage avec elle ou plutôt il reçoit tous les honneurs de son triomphe comme l'ayant possédée dès le commencement et n'ayant pu la tenir que de Dieu. »

L'auteur passe aux preuves dans un chapitre intitulé : *Moïse en regard des sciences*. Là il montre, par l'accord qui règne entre les récits du livre sacré et les découvertes récentes de la science, que tout ce qu'à écrit Moïse est scientifiquement vrai. « Un tel prodige de concordance ne peut exister qu'à la condition d'être la vérité divine elle-même inspirée à Moïse ; donc il faut croire à Moïse. *Si vous croyez en Moïse, vous devez croire en moi*, disait Jésus-Christ ; donc en établissant la vérité de Moïse, les sciences ont établi en même temps la divinité de Jésus-Christ.

» Par conséquent la chute de l'humanité, sa réhabi-

litation par un descendant de la *femme attendu de toutes les nations*, qui se trouve dans le récit de Moïse, ne peut qu'être vrai. Toute la vérité du christianisme est là. Quelque invraisemblable que soit le récit de la chute dans le paradis terrestre, quelque choquants que paraissent les faits rapportés, la parfaite véracité de Moïse sur tous les autres points est un sûr garant de la réalité de cette chute. « Il ne nous manque pour comprendre *entièrement* cette partie de ses récits que les lumières qui nous ont si longtemps manqué sur tout le reste, et que Dieu a dû plus particulièrement se réserver sur ce point comme touchant de plus près à sa nature infinie et devant être l'aliment de notre foi. »

Nous ferons remarquer qu'il est des vérités scientifiques qui ont varié chez les modernes, et ne reposent que sur des théories, des hypothèses qui peuvent encore changer. Ainsi le système de l'émission de la lumière par Newton a régné pendant un certain temps ; il est aujourd'hui remplacé par celui des ondulations, qui est loin de résoudre toutes les questions relatives à la lumière. Il nous semble d'ailleurs qu'il est fort imprudent et dangereux de faire reposer la vérité religieuse absolue sur des points de science qui n'ont pu encore être démontrés mathématiquement. En effet, puisque Dieu est la science et la prescience infinie, il faudrait pour soutenir la thèse avancée que tout dans Moïse fut scientifiquement vrai ; une seule erreur reconnue détruit tout le système de preuves divines du mosaïsme et du christianisme qui en découle. Or, pourquoi s'en tenir à des systèmes qui ne considèrent que quelques phénomènes particuliers dont la loi ne peut encore s'appliquer à l'ensemble ? Pourquoi la science du mouvement sidéral, la seule branche des connaissances humaines qui mérite le nom de *science positive* et certaine, est-elle passée sous silence ? Il ne s'est donc trouvé aucun savant pour découvrir dans la Bible quelque passage

qui, grâce au triple et quadruple sens des mots, ait pu y faire découvrir la théorie de la rotation de la terre comme on y a découvert le système des ondulations, et que *jour* veut dire *époque ?* etc.....

Les conséquences de cette vérité astronomique sont que la Bible et toute l'antiquité étaient trompées par une illusion d'optique. L'Eglise, après avoir forcé Galilée à rétracter ses démonstrations, parce qu'elles étaient contraires aux vérités révélées, a fini elle-même par se rendre à l'évidence ; elle l'enseigne dans ses séminaires et dans ses écoles. Elle enseigne donc en fait que la science de Moïse n'est pas celle de Dieu, et que le livre n'est pas révélé. Elle enseigne aussi qu'en science naturelle, elle n'est point infaillible, que sous ce rapport elle est, comme les savants, sujette à l'erreur, à des hypothèses souvent illusoires ; que son entendement est soumis à la loi du progrès, qui en fait de vérités doit toujours chercher et ne s'arrêter qu'à la vérité démontrée et universellement reconnue pour telle.

Saint Augustin et les hommes éclairés de son époque traitaient de fable absurde l'idée des antipodes, où les hommes par rapport à eux *marchaient la tête en bas*. La terre était plate ; aussi le ciel était en *haut*, la terre en *bas ;* on *montait* au ciel, on *descendait* aux enfers. Le diable transportait Jésus sur une haute montagne, et lui faisait voir *tous les royaumes de la terre :* bien que le diable fut censé posséder la connaissance de *toutes les choses sensibles*, il n'en était pas moins ignorant sur la sphéricité et la rotation de la terre comme sur beaucoup d'autres points de science que nous ignorons encore. Sous ce rapport, il était un *pauvre diable*.

L'auteur des *Etudes*, après des citations scientifiques, après des dissertations plus ou moins heureuses, subtiles et habiles, conduit prudemment, doucement, et avec l'air le plus simple, le plus naïf du monde, son lecteur

devant l'épisode du jardin d'Eden, dont le récit lui paraît absurde et ridicule comme à tout le monde. Cette intelligence si lucide, si alerte, si riche jusque-là pour démontrer comment toutes les découvertes modernes servent à prouver les vérités de la Bible, cesse d'y voir clair, elle devient tout à coup aveugle; les lumières de la science ne sont ici que ténèbres, parce que *Dieu, dit-il, qui a permis de découvrir tant de vérités, s'est réservé celle-là comme touchant de plus près à sa nature infinie et devant être l'aliment de notre foi.*

En conséquence, en fils soumis de l'Eglise, il se tait, ne cherche plus à découvrir, à philosopher, à s'éclairer, à parler des travaux d'archéologie, de philologie moderne, qui ont un rapport direct avec cette partie du livre sacré.

Nous ferons observer que dans Moïse, comme dans toute théodicée, il faut distinguer le côté physique qui se rapporte aux sciences naturelles, le côté moral économique et politique qui concerne les rapports des hommes entre eux, le côté religieux ou les rapports de l'homme à Dieu. Bien qu'il y ait un lien intime entre ces trois aspects, la doctrine chrétienne a tellement subalternisé le côté physique pour faire prédominer le côté moral et spirituel, que le lien a été rompu. Ainsi Moïse pourrait être parfaitement d'accord avec la cosmologie moderne, qu'on ne pourrait nullement en conclure la vérité physiologique et psychologique de l'homme basée sur l'épisode ou la légende du jardin d'Eden.

La véritable question est celle-ci : possède-t-on l'œuvre réelle de Moïse? Connaît-on la langue de Moïse? Saint Jérôme, auteur de la *Vulgate*, version reconnue pour seule authentique par l'Eglise, connaissait-il la langue hébraïque? Sa traduction est-elle irréprochable?

La question linguistique et littéraire, qui seule pouvait faire découvrir la vérité, a été étouffée au milieu

des haines, des superstitions et du fanatisme religieux. Malgré toutes les vicissitudes que ce livre a éprouvées, les philologues pensent qu'il en est resté assez de vestiges pour que la science, calme et impartiale, dégagée des intérêts de secte, puisse retrouver la pensée réelle de Moïse, sous l'amas de méprises, d'erreurs et d'interpolations accumulées par les juifs et les chrétiens. Les livres de Moïse ont donné lieu à de grands travaux, à des controverses sans nombre qui se continuent encore; trois religions et de nombreuses sectes se rattachent à ce livre.

Fabre d'Olivet a publié, en 1815, un ouvrage dans le but de restituer la langue hébraïque tout à fait perdue et ignorée selon lui, même des juifs, à l'apparition du christianisme. Cet auteur a pris cette langue dans ses principes originels; il a fait une grammaire pour la reconstituer; il a donné ensuite une traduction de la cosmogonie de Moïse, appuyée d'une foule de notes instructives. Il a eu constamment sous les yeux les quatre versions suivantes : la paraphrase chaldaïque ou *targum*, la version samaritaine, celle des hellénistes et enfin celle de saint Jérôme.

L'auteur ne s'est pas dissimulé les difficultés et les dangers auxquels il s'exposait. Il a compris qu'il allait heurter violemment des préjugés scientifiques et religieux, que l'habitude, l'orgueil et le respect qui s'attachent aux erreurs anciennes ont intérêt à raffermir et à vouloir garder. Il prévoit les attaques qui vont s'élever contre le fonds de son ouvrage. Il prévient que toutes ne seront pas également bonnes; aussi il dit :

« Je sais fort bien, par exemple, que les Pères de l'Eglise ont cru, jusqu'à saint Jérôme, que la version helléniste, dite des Septante, était un ouvrage divin, écrit par des prophètes plutôt que par de simples traducteurs, ignorant souvent, même au dire de saint Augustin, qu'il existait un autre original; mais je sais

aussi que saint Jérôme, jugeant cette version corrompue en une infinité d'endroits, et peu exacte, lui substitua une version latine qui fut jugée seule authentique par le concile de Trente, et pour la défense de laquelle l'inquisition n'a pas craint d'allumer la flamme des bûchers. Ainsi, les Pères de l'Eglise ont d'avance contredit la décision du concile; la décision du concile a condamné à son tour l'opinion des Pères; en sorte qu'on ne saurait tout à fait trouver tort à Luther d'avoir dit que les interprètes hellénistes n'avaient point eu une connaissance exacte de l'hébreu, et que leur version était aussi vide de sens que d'harmonie, puisqu'ils suivaient le sentiment de saint Jérôme, approuvé en quelque sorte par le concile; ni même blâmer Calvin et d'autres savants réformés, d'avoir douté de l'authenticité de la *Vulgate*, malgré la décision infaillible du concile, puisque saint Augustin avait bien condamné cet ouvrage, d'après l'idée que toute l'Eglise s'en était formée de son temps.

» Ce n'est donc ni de l'autorité des Pères, ni de celle des conciles qu'il faudra s'armer contre moi; car l'une détruisant l'autre, elles restent sans effet. Il faudra démontrer avec une connaissance entière et parfaite de l'hébreu, et me prouver, non par des citations grecques et latines que je récuse, mais par des interprétations fondées sur des principes meilleurs que les miens..... »

Nous ne suivrons pas ce philologue dans les preuves qu'il donne à l'appui de sa thèse, ni dans l'histoire des révolutions et des hérésies auxquelles ce livre a donné lieu. Saint Jérôme, selon F. d'Olivet, ne fit, en définitive, qu'une traduction latine de cette même version grecque, dans un latin moins barbare. Puis sont venues les discussions de Luther et de Calvin.

L'auteur fait tous ses efforts pour éviter les controverses théologiques et religieuses, en se renfermant dans

son cadre de grammairien et de littérateur. Laissant au lecteur le soin de tirer de sa traduction les conséquences que la raison lui suggérera, pour éviter que son ouvrage ne devienne trop populaire, il a donné à sa traduction une forme tellement élevée, il faut même dire si obscure, que son langage a besoin d'être en quelque sorte traduit. Par la restitution du sens de Moïse, il est parvenu, beaucoup mieux que toutes les sciences, à réhabiliter cette grande figure, en montrant que les contradictions, les incohérences, les images ridicules, les vues et les passions étroites dont Dieu se trouvait accusé, n'étaient dues qu'à l'ignorance générale de la langue hébraïque et à des superfétations plus ou moins habiles et erronées. On voit, en effet, que Moïse réunissait à toutes les connaissances qu'il avait puisées dans le sanctuaire de Thèbes les lumières de sa propre inspiration.

Article II. — Le jardin d'Eden et Pierre Lacour.

Les travaux de Fabre d'Olivet ne pouvaient rester dans la vapeur douteuse dont il les avait voilés. La scène du jardin d'Eden ne devait pas toujours rester à l'état d'énigme ou de légende. P. Lacour, en 1839, aidé des travaux de F. d'Olivet, remarquant judicieusement que Moïse, initié aux mystères de la science égyptienne, chargé d'une réforme qui avait pour but d'affranchir le culte des symboles qui l'avait envahi et avait donné lieu à l'idolâtrie, fut, de concert avec les prêtres du sanctuaire, obligé, pour ne pas s'exposer à la colère du peuple égyptien, d'amener les hébreux et une portion de la population égyptienne au milieu des terres non habitées, afin d'opérer cette transformation. Pour ne pas froisser les idées polythéistes du peuple qui l'avait suivi, il respecta l'idée de la pluralité des dieux, en les soumettant à l'unité d'un dieu, chef suprême,

De là l'expression continuelle de *lui-les-dieux*, que l'on remarque dans la traduction de F. d'Olivet.

M. P. Lacour donne de si nombreuses raisons à l'appui de son opinion, qu'il est difficile de ne pas reconnaître la double idée de l'unité et de la pluralité. Il démontre que le système théologique de Moïse était un polythéisme hiérarchique, composé de *Jéové*, l'*Adoni*, l'*Autos*, le lui qui domine ces autres, dits en hébreu *aloim* ou *aleim*, chef suprême de tous les dieux inférieurs qui étaient l'âme des astres. Les premiers chrétiens pensaient de même. « *Nous croyons*, dit Origène contre Celse, que le soleil, la lune et les étoiles, adressent aussi des prières à Dieu, et nous estimons que l'on ne doit pas prier ceux qui prient eux-mêmes. »

« Moïse était polythéiste, croyant à l'existence des dieux, voulant qu'on les respecte quand on en parle; mais, attendu que le gouvernement qu'il établissait était une théocratie pure, les hébreux ne devaient en reconnaître qu'*un*; ils devaient se donner à Jéové, et ce Jéové céleste fut pour eux comme un roi immortel, un juge pacificateur et protecteur, un *a-don*, ainsi qu'il était le juge suprême, le président, l'*a-don* du tribunal des *aleim*. Il fut représenté sur la terre par le Grand Prêtre, par le Souverain Pontife, président du tribunal sacerdotal.

» Ces dieux inférieurs créent, agissent, parlent, dirigent, s'irritent, punissent et se repentent; ce n'est plus Jéové, ce n'est plus le dieu suprême, le dieu bon, compatissant et miséricordieux, lent à se mettre en colère et abondant en grâces.

» Moïse, en attribuant des fonctions aux dieux inférieurs, a pu dire que Dieu travaille, taille, coupe, sculpte, ébauche le monde, admire son œuvre, a besoin de temps, se fatigue, se repose, qu'il reconnaît par expérience l'imperfection de son ouvrage, qu'il se repent de l'avoir fait et le brise, qu'il se repent de l'avoir détruit; ces dieux inférieurs sont des êtres supé-

rieurs à l'homme, ils participent à ces imperfections intellectuelles et morales. »

« Il démontre que le premier chapitre de la Genèse « est le programme de six actes cosmogoniques que l'on jouait devant les initiés dans les mystères de l'Egypte. Il prétend que la scène qui se passe dans le jardin d'Eden est relative à l'initiation égyptienne, à l'enseignement professé dans les temples et aux obligations imposées au nouvel initié. »

Selon lui, « la chaîne généalogique des temps primitifs n'est qu'un tableau systématique de la marche progressive de la société humaine dans une durée de seize à dix-sept cents ans. »

L'auteur a joint aux preuves qui établissent l'origine égyptienne, des traductions cosmogoniques conservées dans les livres de Moïse, quelques dessins d'après des monuments égyptiens encore existants et qui sont gravés dans le grand ouvrage de l'expédition d'Egypte. Il est difficile de fournir des preuves plus solides à l'appui de sa thèse.

Il est une remarque importante que fait cet auteur, c'est la différence qui existe entre les faits cosmogoniques du second chapitre de la Genèse et ceux du chapitre premier. Considérez l'un et l'autre selon le sens littéral convenu.

« 1° Dans le premier récit, ce sont les aleim, *les dieux* qui agissent; dans le second, c'est Jéové, aleim, le *lui-de-ceux-ci*, l'Adoni, le maître.

» 2° Dans le premier récit, la terre, avant la création, est couverte d'eau; dans le second, elle est sèche et stérile, parce que *le lui* de ceux-ci n'a pas fait pleuvoir.

» 3° Dans le premier récit, les plantes sont créées dans un entier développement, ayant en elles leur semence et portant leurs fruits; dans le second, elles sont produites en germe et ne peuvent se développer faute

de pluie, parce que l'homme n'existe pas pour cultiver la terre.

» 4° Dans le premier récit, les animaux sont créés avant l'homme; dans le second, ils sont créés de la terre.

» 5° Dans le premier récit, l'homme est créé mâle et femelle par une seule émission de la volonté; dans le second, l'homme est créé d'abord seul; après vient celle des animaux, vient la femme, l'aide semblable à lui.

» 6° Dans le premier récit, les aleim, les dieux, placent immédiatement l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils la remplissent; dans le second, Jéové, aleim, place l'homme seul encore, sur un terrain borné, clôturé, appelé jardin de délices ou de volupté, arrosé par quatre fleuves et ayant une entrée à l'Orient.

» 7° Dans le premier récit, les aleim permettent de manger de tous les fruits de la terre sans condition, sans exception aucune; dans le second, Jéové, le *lui-de-ceux-ci*, défend, sous peine de mort, de manger du fruit de l'arbre appelé arbre de la science du bien et du mal.

» 8° Dans le premier récit, la création est divisée en six époques ou jours; dans le second, il n'est pas question d'époque.

» 9° Dans le premier récit, anticipant sur le second chapitre, la sanctification du septième jour est motivée sur le repos des aleim, après six jours de travail; dans le second, comme il n'a nullement été question de travail et de jours, il n'est pas question non plus de repos et de septième jour consacré par une sanctification.

» 10° Enfin, dans le premier récit, il n'est pas question de jardin d'Eden ou de délices; et dans le second, tous les faits se passent dans ce jardin, et ont leur cause, leur principe dans ce jardin même.

» Ces différences font penser que les deux récits appartiennent à deux auteurs différents.

» Le drame du paradis terrestre peut avoir fait partie des livres que Moïse emporta ou qu'il imita; il se peut aussi qu'il ait été copié par quelque initié, longtemps après Moïse. Quoiqu'il en soit, cette allégorie est pour nous d'un grand intérêt, à cause du rôle qu'il a joué et joue encore dans le dogme religieux du monde chrétien. »

Selon l'auteur, « le sens intime de ce poëme présente, sous la forme d'une parabole cosmogonique, la marche d'un enseignement théosophique.

« L'initié est pris *nu*, c'est-à-dire selon la signification symbolique de cet état, désireux de savoir, doué d'un esprit investigateur, apte à chercher le sens des choses cachées, déguisées, soustraites au regard du vulgaire. Plein d'émulation, d'envie, de zèle, même envieux, jaloux pour dénuder la vérité; plein de finesse, de sagacité et de prudence, il est soumis aux épreuves du temple. La scène se passe dans le GEN, le jardin, le bois sacré d'un de ces temples; elle est conduite par des gymnosophistes ou *sages nus*, c'est-à-dire qui ont en eux toutes les qualités naturelles de l'esprit qui font le parfait initié. Plus tard, on voit Gen, ce jardin, ce paradis, changé en un GEN, en un tribunal suprême, inférieur, c'est-à-dire *ad corpus in seculo isto.* »

L'auteur examine le sens intime des mots principaux qui jouent le plus grand rôle dans la scène du paradis terrestre. Nous renverrons le lecteur, curieux de ces recherches et de ces explications, à son livre; mais les interprétations, les traductions et les explications modernes peuvent être erronées, fausses, par conséquent sans valeur. Voyons où en étaient les docteurs de l'Eglise contemporaine de saint Jérôme.

ARTICLE III. — Saint Augustin et les hébraïsants modernes.

Saint Augustin, qui ne peut être suspect aux théolo-

giens actuels, était fort peu satisfait de la traduction de saint Jérôme. Il ne pouvait accepter pour vrais des passages fort grossiers et de trop dure digestion; aussi ce personnage, dont le savoir était grand, avait entrepris un livre, intitulé : *De la Genèse à la lettre.* Voulant expliquer l'Ecriture selon l'exactitude littérale des mots, il fut obligé d'abandonner son travail, succombant, dit-il lui-même, sous le poids de l'explication littérale, convenant qu'il était obligé d'avoir recours à l'allégorie, n'étant pas en état de dissiper l'obscurité de la lettre. « Rien n'est plus misérable, dit-il, que l'asservissement d'une âme qui prend les signes pour autant de choses réelles, et qui ne peut élever les yeux de la raison au-dessus des objets sensibles, pour s'éclairer à la lumière éternelle. » Aussi ce père s'est-il livré à des interprétations, à des commentaires, à des allégories les plus subtiles, les plus ingénieuses pour échapper au sens brutal et grossier de la version de saint Jérôme, sans vouloir cependant la rejeter, la nier, pour éviter de graves débats, jeter le trouble dans l'Eglise et ébranler la foi des masses ignorantes et crédules.

Nul ne fait plus hardiment et plus systématiquement usage de l'allégorie qu'Origène.

« Il y a dans l'Ecriture, dit-il, trois sens différents : le littéral, le moral, le mystique. Le littéral est pour l'édification des simples, ce qui n'empêche pas que la lettre n'ait été la cause d'une infinité d'erreurs, puisqu'elle renferme souvent des faussetés, des contradictions, des impossibilités. »

« Le sens mystique, ajoute-t-il, est absolument nécessaire pour mettre à couvert la vérité de l'Ecriture et la rendre digne de Dieu, et il faut abandonner la lettre toutes les fois qu'elle est fausse, inutile, indigne de Dieu. Il y a, dit-il, dans l'Ancien Testament, dans la loi de Moïse, bien des endroits qui, pris littérale-

ment, n'ont ni suite, ni convenance, qui renferment des choses impossibles, contraires à la raison, indignes de Dieu et inférieures aux lois purement humaines; des histoires qui ne sont pas arrivées, d'autres qui sont fausses, telles qu'elles sont racontées, et il en donne des preuves. »

Voici qui démontre que saint Augustin connaissait mieux que saint Jérôme la langue hébraïque. Dans la *cité de Dieu*, on trouve qu'*Adam*, mâle et femelle, représente le *genre humain*, la *race adamique ; Seth* signifie *résurrection ; Enos*, son fils, signifie l'*homme individuel*, très-différent d'*Adam*, l'être collectif; *Abel* ou *Iobel* est le père des pasteurs ; *Iobal* (père des instruments) ; *Thobel* (père des forgerons) ; il a pour sœur *Noéma* (volupté) ; *Caïn* signifie *possession*, et *Enoch* dédicace.

Ainsi, le drame de Caïn et d'Abel serait, d'après saint Augustin, une pure allégorie et non une lutte fratricide entre deux individus en chair et en os.

Saint Augustin a mis son orthodoxie d'accord avec sa raison, en donnant deux ou trois sens différents aux passages les plus scabreux. Ainsi, l'arche de Noé lui paraissant trop difficile à croire, il dit : « Cette arche qui doit le sauver de la catastrophe du déluge n'est-elle pas la figure évidente de la cité de Dieu exilée dans le siècle, ou de l'Eglise sauvée par le bois où est suspendu le Médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme ? Car les mesures mêmes de sa longueur, de sa hauteur et de sa largeur représentent le corps humain, ce corps dont, aux termes de la prophétie, il devait prendre, et dont il a pris la réalité pour venir à nous. Or, la longueur du corps humain, du sommet aux extrémités, est six fois sa largeur d'un côté à l'autre, et dix fois sa hauteur ou épaisseur prise sur le flanc du dos à l'épigastre ; en d'autres termes, mesurez un homme étendu sur le ventre ou sur le dos,

vous trouverez en longueur, de la tête aux pieds, six fois sa largeur d'un côté à un autre, soit de gauche à droite, soit de droite à gauche, et dix fois son épaisseur. C'est pourquoi l'arche fut faite sur trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut; et cette porte ouverte sur son flanc, c'est le côté du crucifié percé par la lance; cette plaie, par où entrent ceux qui viennent à lui, car de cette plaie les sacrements découlent, par lesquels les croyants sont initiés; et c'est de poutres carrées qu'elle doit être construite, pour figurer la stabilité absolue de la vie des saints; car de quelque côté que l'on tourne un carré, il est inébranlable sur lui-même, et toutes les autres circonstances de la structure de l'arche sont autant de figures des mystères de l'Eglise. »

Après avoir vu dans l'arche un symbole, saint Augustin passe au fait matériel et cherche par tous les raisonnements possibles à prouver que Noé a pu suivre les prescriptions divines, et que tout s'est passé comme l'indique le récit vulgaire. « Ainsi, dit-il, comme l'esprit le plus rebelle n'oserait prétendre que ces faits aient été vainement conservés par l'Ecriture; comme l'on ne pourrait soutenir sans invraisemblance qu'ils soient dépourvus de sens, ou qu'il y ait là allégorie sans réalité ou allégorie étrangère à l'Eglise, il faut donc croire qu'une tradition sage nous a transmis la mémoire de ces faits, que ces faits sont véritables, qu'ils ont un sens, et que ce sens se rapporte à l'Eglise. »

Ainsi, le déluge peut être parfaitement vrai, et Noé comme simple individu avec sa famille, l'arche comme un navire, et tous les animaux en chair et en os n'avoir jamais existé, comme la traduction vulgaire le fait dire.

Quant au paradis terrestre, on trouve ce passage : « Partout ailleurs, l'aliment; ici, le mystère. Ce fruit

de vie n'est-il pas dans le paradis terrestre, comme dans le paradis spirituel, la sagesse de Dieu dont il est écrit : « C'est un arbre de vie pour qui l'embrasse? »

» Aussi tout ce paradis, où la tradition véritable de la sainte Ecriture place les premiers auteurs du genre humain, plusieurs l'entendent spirituellement, et traduisent ces arbres chargés de fruits en amour de vie, en vertus morales; comme si ces expressions, purement symboliques, ne reposaient sur aucune réalité visible et corporelle. Quoi donc! il faut nier comme impossible le paradis terrestre, parce que l'on peut le prendre en un sens spirituel? Ainsi, deux femmes n'auraient pas existé, Agar et Sara, mères des deux fils d'Abraham, nés l'un de l'esclave, l'autre de la femme libre, parce que l'Apôtre découvre ici la figure des deux Testaments? et il ne sera pas vrai que, sous la verge de Moïse, l'eau soit sortie de la pierre parce que la pierre peut figurer Jésus-Christ même? « La pierre, dit encore l'Apôtre, était Jésus. » Non, il n'est pas défendu de voir dans le paradis terrestre la vie des bienheureux; dans ses quatre fleuves, les quatre vertus : la prudence, la force, la tempérance et la justice; dans ses arbres, toutes les sciences utiles; dans leurs fruits, les œuvres pieuses; dans l'arbre de vie, la sagesse, mère de tous les biens; dans l'arbre de la science du bien et du mal, l'expérience du commandement transgressé. Car la peine que Dieu décerne contre les péchés est un bien, en tant que justice; elle n'est pas un bien pour l'homme qui la subit, et tout cela peut encore mieux s'entendre comme prophéties de l'Eglise.

» Ainsi, le paradis, c'est l'Eglise elle-même; les quatre fleuves du paradis, les quatre évangiles; les arbres fruitiers, les saints; les fruits, leurs œuvres; l'arbre de vie, le Saint des saints, le Christ; l'arbre de la science du bien et du mal, le libre arbitre de la volonté. L'homme, en effet, contempteur de la volonté

divine, ne saurait faire de lui-même qu'un usage funeste; et il apprend ainsi combien il est différent de s'attacher au bien commun de tous, ou de se complaire en son propre bien; car celui qui s'aime ne se donne qu'à lui-même, et il est inévitable que, débordant de tristesse et de crainte, il ne sente toutefois ses maux; il s'écrie avec le Psalmiste : « Mon âme, se retournant vers elle-même, s'est troublée; » et reconnaissant son crime : « Seigneur, c'est encore en vous que je garderai toute ma force. » Que l'on adopte ces explications du paradis au sens spirituel, celles-ci et autres semblables, rien n'empêche, pourvu toutefois que l'on ne déroge en rien à la foi que réclame la profonde sincérité du récit historique. »

On voit, d'après la traduction des quelques mots cités, que les auteurs modernes se trouvent d'accord avec saint Augustin. Si ces auteurs et saint Augustin ont raison, saint Jérôme aurait fait un *quiproquo* continuel : il aurait, dans sa traduction, constamment pris *le pirée pour un homme !*

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que saint Jérôme « se plaint des ignorants qui l'applaudissent quand il s'en tient à l'explication littérale, et qui, de ses admirateurs, deviennent ses ennemis lorsqu'il les exhorte à s'élever plus haut. » Saint Jérôme comprenait donc que sa version était grossière et toute matérielle. Tant il est vrai qu'on n'a d'empire sur les masses à intelligence bornée qu'en se mettant à leur portée et en ne leur montrant que le côté sensible des choses, et surtout ce qui paraît merveilleux.

M. Nicolas connaît l'ouvrage de Pierre Lacour, ainsi que l'opinion des plus grands docteurs de l'Eglise; mais, pour une certaine philosophie orthodoxe, toute traduction, toute interprétation qui ne s'accorde pas avec la *Vulgate* ne peut être que ténèbres, impiété, sacrilége, inspirés par la haine de la religion. Tout

doit donc être irrévocablement et impitoyablement repoussé par l'Eglise ; car elle est infaillible. Sous ce rapport, elle est très-logique ; elle ne peut, après avoir élevé tout son édifice doctrinal sur la *Vulgate*, avouer que cette version est illusoire, elle serait suicide ; il lui faut tout ou rien. Elle est forcée de s'immobiliser, de s'en tenir à un *nolumus*, un *non possumus* éternels. Elle doit opposer à toutes les découvertes philologiques l'impossibilité pour la raison humaine de dévoiler *un mystère que Dieu s'est réservé, comme touchant de plus près à sa nature infinie, pour servir d'aliment à la foi des chrétiens.*

Les travaux des auteurs allemands et français ont, de nos jours, jeté une vive lumière sur les monuments anciens récemment découverts. Quels que soient les efforts du sacerdoce pour arrêter l'esprit de recherche, ils ne serviront au contraire qu'à l'exciter ; car il est encouragé par les paroles mêmes de Jésus : *Cherchez, vous trouverez ; frappez, il vous sera ouvert ; il n'est rien de caché qui ne se découvre.* Quant aux complaisances des pouvoirs, à l'entente passagère de quelques savants, de quelques érudits avec les théologiens, pour entretenir et ménager les préjugés des masses qui ne s'en doutent guère, et de la classe moyenne à intelligence paresseuse qui soigne avec ferveur son temporel et fort peu son spirituel, ce concours est impuissant et sans portée ; le boisseau vermoulu, trop longtemps mis sur la lumière, a fini par prendre feu ; il a été brûlé et réduit en cendres ; le souffle du Saint-Esprit a dispersé ces cendres sur le champ de l'intelligence pour le féconder, faire naître et fructifier le grain de la vérité.

Les idées religieuses qui ont été acceptées par la crédulité des masses à l'origine du christianisme n'ont plus de prise sur les nations modernes. Si le double courant contraire qui s'est établi depuis trois siècles

pouvait durer et passer à l'état d'institution, on arriverait ainsi à une double doctrine, comme dans l'antiquité : l'une vulgaire *exotérique*, pour les masses incultes ; l'autre *ésotérique*, savante, plus ou moins compréhensive pour les intelligences cultivées. Ce double enseignement est de nos jours impraticable. La découverte de l'imprimerie, la diffusion des lumières, la liberté de conscience et d'examen, le droit de publier sa pensée, etc....., rendent impossible le retour de ces institutions. Puisque l'Eglise, après avoir lutté pendant des siècles pour conserver ses illusions physiques, a fini par être obligée de reconnaître la vérité astronomique et par l'enseigner, bien que contraire à la Bible et à la croyance des Pères de l'Eglise, elle pourrait de même admettre l'explication de la scène du jardin d'Eden, qui, en éclairant la religion d'un nouveau jour, servirait à l'universaliser. Les efforts de l'Eglise pour rester immuable peuvent contrarier, enrayer le mouvement ; mais l'arrêter et le faire rétrograder, jamais !

Il y a longtemps que la légende du paradis terrestre, sur laquelle repose le dogme de la chute, n'est plus respectée ; elle est indirectement niée d'une manière plus que libre par les masses. On sait tous les lazzis, les plaisanteries, les propos graveleux qu'elles font sur la *pomme*, le *serpent* et la *feuille de vigne ou de figuier*.

Quant au dogme des peines éternelles et à la figure grotesque et bestiale donnée par le moyen âge au diable, avec son pied fourchu, ses cornes et sa queue, le peuple a si bien épilé cette queue, que, ne trouvant plus de poils à extraire, il l'a prise à deux mains ; à force de la tirer, il l'a arrachée et a fini par en faire une batte d'arlequin. Il rit de son pied fourchu et de ses cornes ; les seules qu'il craigne et respecte sont celles du tricorne qui orne le chef du gendarme, ce représentant nullement mystique et allégorique, mais

très-réel de la justice humaine, qui montre en perspective fort peu risible le bourreau, clef de voûte de la justice répressive humaine.

Les savants qui s'imaginent soutenir l'autorité morale et religieuse de l'Eglise, annuller les investigations de la libre recherche, et les réponses que fait dame nature à qui sait l'interroger, en sont pour leurs frais d'orthodoxie. Les masses ignorantes restent étrangères à tous ces accommodements, à tous ces calculs; elles suivent sans tâtonnements leur instinct conservateur et progressif, que rien ne saurait détourner de sa véritable voie.

Laissons les morts embaumer et ensevelir leurs morts, aux vivants et voyants à faire acte de vie et de progrès. Pour qui *sait lire*, l'auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme* est loin d'atteindre son but. Il plonge son lecteur dans un océan de préambules, de transitions, de prétendues démonstrations, de résumés, de conclusions qui l'aveuglent au lieu de l'éclairer. Il plaide avec des subtilités d'avocat; il fait du *beau* au lieu de faire du *vrai*. Quand on met de côté l'immense appareil de citations qui envahissent son ouvrage, ainsi que tout ce qui est art, on se trouve devant une intelligence qui fait de vains et héroïques efforts pour ranimer et ressusciter une foi qui n'est plus.

CHAPITRE II.

L'Evangile et saint Paul.

ARTICLE I. — La vulgarisation de l'Evangile funeste à l'Eglise.

Si l'Ancien Testament a été exposé à de rudes épreuves, le Nouveau, qui n'a pas été écrit par Jésus, a subi à son tour de si savantes investigations, que son

authenticité, comme parole réelle de Jésus, a été mise en doute par plusieurs.

Le Nouveau Testament a été écrit en grec et en latin ; des sectes hostiles se sont accusées de falsification, d'interpolation et d'hérésie ; elles ont toutes puisé dans ce livre des armes pour se faire une guerre implacable au nom du même Dieu. Dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, les théologiens trouvent plusieurs sens : le sens grammatical, le sens littéral, le sens allégorique, le sens mystique, le sens spirituel, le sens moral ; le nombre y joue aussi un rôle inconnu comme dans la Bible, ce qui suppose une doctrine secrète à laquelle les apôtres devaient être initiés. Il paraît que l'interprétation numérique n'était pas très-facile à saisir, pénétrait difficilement dans l'entendement des disciples ; aussi Jésus est obligé de leur faire souvent la leçon comme à des écoliers qui oublient et ne saisissent pas le vrai sens de l'enseignement qui doit les guider. Ainsi Jésus dit : *Aurez-vous toujours des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ; avez-vous perdu la mémoire.* Lorsque je rompis les *cinq* pains pour *cinq mille*, combien emportâtes-vous de paniers pleins de ce qui est resté ? *Douze*, lui dirent-ils. — Et lorsque je rompis les *sept* pains pour *cinq mille*, combien emportâtes-vous de corbeilles pleines de ce qui était resté ? *Sept*, lui dirent-ils. Et il ajouta : Comment *ne comprenez-vous pas encore ?* (saint Marc.) Il est évident que ces nombres ont un *sens* différent du sens purement arithmétique, et se rapportent à un autre ordre d'idée. »

L'Eglise, après avoir déclaré que les quatre évangiles renfermaient la vérité divine, comprit qu'avec des passages différents, contradictoires et à double et triple sens, la libre interprétation rendrait impossible l'unité de croyance nécessaire pour fonder la société chrétienne. Devant cette impérieuse nécessité, elle dut

se réserver le droit exclusif d'interpréter la Parole de Dieu déposée dans les livres sacrés, proclamer infaillibles ses décisions, et déclarer hérétique quiconque ne se soumettrait point à sa loi, à sa foi.

Si l'Eglise avait pu prévoir les découvertes de l'imprimerie et que les livres sacrés finiraient par être dans les mains de tous, exposés à l'appréciation de chaque lecteur, elle se fût bien gardée de fixer par l'Ecriture la Parole divine ; car les malheurs de l'Eglise et de la société chrétienne sont dus à cette vulgarisation. En effet, Jésus n'ayant rien écrit, sa Parole s'étant transmise jusqu'à nous par les récits des apôtres, elle devait se déclarer seule dépositaire de cette Parole, repousser toute version écrite, se poser en *loi vivante* de la chrétienté agissant sous l'inspiration du Saint-Esprit qui, selon la Parole du Maître, devait la guider en tout temps, en tout lieu. Dégagée de toute entrave de loi écrite, elle eût pu suivre le développement des sociétés sans péril pour la foi et pour son autorité.

En admettant que l'Evangile soit la Parole même de Dieu, la forme mystérieuse, prophétique, à sens divers, dans laquelle ce Verbe a été révélé, n'a pu être acceptée par la seule raison.

Il n'en est pas de même pour les vérités morales, quelque faible que soit l'intelligence humaine, elle est accessible à ces vérités ; car elles reposent sur des relations constantes et journalières entre semblables. Ces rapports sont renfermés dans ces deux commandements qui rentrent l'un dans l'autre.

« Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. » C'est le plus grand commandement. Voici le second qui est semblable au premier : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même ; » ou encore aimez-vous les uns les autres, faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît. La loi et les prophètes sont renfermés dans

ces deux commandements. Il peut donc y avoir une philosophie morale rationnelle à *foi clairvoyante et progressive.* Quant aux rapports de l'homme à Dieu, la croyance à la vie future, ils reposent sur une pure hypothèse. C'est une vérité de sentiment qui s'accepte et ne se démontre pas, toutes les questions de ce genre constituent ce qu'on appelle la *théologie surnaturelle à foi aveugle, fixe, immuable.* Cette connaissance est nécessairement indécise, indéterminée, confuse, mystique, mystérieuse, incompréhensible, la raison n'a rien à y voir. Par une inconséquence déplorable, les théologiens ont eu la prétention de vouloir définir l'infini, de déterminer l'indéterminé. Ils se sont ainsi égarés dans un océan de vaines subtilités et de controverses interminables ; leur pompeuse éloquence n'a fait que démontrer l'impuissance absolue de l'intelligence humaine à connaître le suprême inconnaissable.

Quant à la morale, les simples commandements, les préceptes, les exhortations sont à peu près stériles *sans la connaissance des vrais moyens pour les faire pratiquer.* Les commandements renferment les plus grands et les plus vastes problèmes qui aient été donnés au génie de l'homme à résoudre. Sous ce rapport, les solutions littérales de l'Evangile sont plus que naïves.

Depuis bientôt deux mille ans que ces préceptes sont enseignés, prêchés et recommandés, les pasteurs et leur troupeau *dans leur conduite* n'ayant pu suivre ces commandements ou les ayant pratiqués fort mal, on est amené à conclure que la doctrine chrétienne est antinaturelle, utopique, contraire *en grande partie* à la nature de l'homme. Dans ce cas, elle serait d'invention humaine, incomplète, illusoire ; elle devrait être modifiée pour la rendre adéquate aux attributs humains.

Si elle est divine, absolue, alors Dieu n'aurait pas su créer l'homme pour obéir à sa loi, ce qui ne peut s'admettre, ou bien c'est l'homme qui se serait faussé,

perverti et rendu incapable de la suivre. C'est l'hypothèse adoptée par les docteurs du surnaturel. Nous laisserons de côté les hypothèses de ces docteurs sur ce qu'était l'homme *avant le péché*. Nous laisserons aussi les érudits, en histoire et en philologie, se débrouiller entre eux et avec les théologiens, sur l'authenticité de ce livre et la divinité de Jésus. La société chrétienne ayant été fondée sur les passages de l'Evangile, nous allons faire une étude de *dynamique passionnelle* en examinant quelles sont les idées, les sentiments qui ont animé Jésus, et quels sont les leviers qu'il a fait jouer pour mouvoir et entraîner les masses de son époque, afin de les conduire dans la voie nouvelle de leur rédemption sociale et religieuse.

Article II. — Jésus, fondateur de la démocratie universelle.

Jésus vient au milieu d'une époque sans croyance. Rome, capitale du monde connu, adore ses empereurs, élève des temples à des hommes dépravés et souillés de crimes; les peuples sont dans l'abjection, livrés au fer des soldats et aux déprédations des gouverneurs; les maîtres du monde oppriment toutes les nations, tout ce qui n'est pas romain est barbare et l'instrument des jouissances du plus fort, le jouet de ses caprices. Au milieu de ce peuple roi, se trouvent des masses d'esclaves, des bêtes de somme, destinées à travailler pour une infime minorité de maîtres. L'idée de deux natures d'hommes semble irrévocablement fixée dans l'esprit humain. Jésus, acceptant le dogme de l'unité de l'espèce descendant d'un seul couple, déclare que tous les hommes sont frères et égaux devant Dieu. Les conséquences de cette déclaration sont que l'oppression des plus forts, des plus puissants est injuste, que l'esclavage doit être aboli, ainsi que tous les priviléges qui permettent à un homme, à une classe d'hom-

mes, d'en exploiter une autre. Cette idée est le ferment qui, depuis deux mille ans, bouleverse, détruit et transforme peu à peu le *monde païen qui dure toujours*. Cette idée a fini par se concentrer, se résumer dans la fameuse formule : *liberté, égalité, fraternité*, écrite en caractères indélébiles dans la tête et le cœur des générations modernes.

Jésus savait très-bien que cette déclaration devait soulever les masses contre la minorité de leurs oppresseurs qui ne céderaient pas. C'est donc la guerre qu'il *apporte au monde ;* il ne *venait pas donner la paix comme le monde la désire*. Les guerres n'ont pas manqué, en effet; il espérait que les masses, bien dirigées par ses adeptes, détruiraient en peu de temps leurs superbes oppresseurs. Hélas! la guerre dure encore; la rédemption est loin d'être accomplie, elle s'est fort compliquée; *car le chien qui portait à son cou le dîner du maître*, s'est mis aussi à prendre sa part.

A l'époque de Jésus, César est tout-puissant par la force et l'intelligence. Les masses sont, au contraire, ignorantes et abruties. Des révoltes d'esclaves avaient eu lieu, mais avaient toujours été réprimées. Ce n'était donc pas par la force ouverte qu'il pouvait réussir; il voulait fonder le pouvoir du plus aimant, du plus intelligent, du plus juste; détruire le pouvoir du plus fort, agir par la parole seule, la persuasion, l'éducation et l'instruction. Pour diriger les masses, les enseigner, il fallait former une association d'hommes énergiques, dévoués à sa personne et à Dieu, connaissant ses projets secrets et les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour les réaliser.

Mais l'homme est essentiellement égoïste, ambitieux, envieux, aimant les plaisirs sensuels, qui ne peuvent se satisfaire qu'avec la richesse. Comment faire taire ces impulsions naturelles, les réduire, les annihiler, les faire sacrifier à des hommes vulgaires, les préparer,

au contraire, à la persécution, à affronter les privations et les supplices qui les attendent; c'est en élevant ces mêmes désirs à leur suprême puissance, c'est en déplaçant le théâtre du bonheur désiré. Au lieu de la terre, c'est au ciel que l'idéal infini sera réalisé, au moyen du dogme de l'immortalité de l'âme, des récompenses, des jouissances, des félicités éternelles que Dieu le Père accordera aux hommes de bonne volonté qui auront suivi les instructions qu'il donne, et accompli comme lui leur mission. C'est au ciel qu'ils seront récompensés, soulagés, désaltérés et réjouis par la vue ineffable de Dieu. Les pauvres, les malheureux, les simples d'esprit, les déshérités, les derniers de la terre, *seront les premiers, et les premiers les derniers*. Les heureux, les riches, les violents, les rusés, les hypocrites, qui ravissent les biens de la terre, seront punis par les peines éternelles. Les élus jouiront du spectacle des tortures des mauvais riches, etc.....

On voit que Jésus spécule sur la soif du bonheur idéal, merveilleux, infini, auquel aspirent tous les hommes, surtout les plus misérables; il excite la haine, l'envie des masses malheureuses et ignorantes contre la minorité des heureux et des puissants, ainsi que contre les institutions politiques, morales et religieuses de son époque. Cette pratique a été de tout temps employée par les révolutionnaires; c'est malheureusement la seule qui ait pu réussir pendant le premier âge de l'humanité. Les réformateurs se sont toujours mis du côté du plus grand nombre, pour en faire l'instrument de la chute des minorités exploitantes et ambitieuses. Jésus fait tous ses efforts pour conjurer parmi ses adeptes les causes de désunion et de lutte qui naissent du besoin de domination individuelle; il enseigne et montre comment tous doivent agir pour être *un*. Jésus est le plus grand révolutionnaire social et religieux qui ait paru sur la terre. Il est le dieu de la démocratie universelle.

Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde matériel, Jésus soulève le monde moral en prenant le royaume des cieux pour *point d'appui*.

Les masses, réunies par la même soif d'affranchissement et de bonheur, sont le *levier*.

La foi et l'espérance aux récompenses éternelles sont la *puissance*. César et le monde païen sont la *résistance* à renverser.

L'idéal à réaliser, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel.

Article III. — La fin du monde et le royaume des cieux.

Selon le réformateur, la *fin du monde* était proche, la génération contemporaine devait assister à cette fin. Mais quel était ce monde? Par monde entendait-il la société pourrie de son temps, la *société juive et païenne* qu'il s'agissait de détruire et de transformer par un bouleversement social, préparé secrètement et publiquement en parlant de la conquête du royaume des cieux? Etait-ce la fin du monde planétaire par suite d'un cataclysme physique qui changerait toutes les conditions de la vie terrestre, ou bien la vie des bienheureux dans le monde céleste surnaturel? La vérité sur ce point est restée à l'état latent et mystérieux. Dans ces diverses hypothèses, il est clair que les disciples et les croyants n'avaient nullement besoin de se préoccuper des choses nécessaires à la vie présente; ils devaient se confier au Père céleste, puisque tout allait être changé. En fait, Jésus transformait ses disciples en une troupe de mystiques truands, vivant de tout ce qu'ils trouvaient et qu'on leur donnait. Aussi, pour accomplir la régénération qu'il méditait, il fallait abandonner famille, propriété et affections; il fallait aller en avant sans *regarder en arrière;* il fallait se présenter au monde avec la *simplicité de la colombe et la prudence du ser-*

pent; il fallait faire à tout prix la conquête du royaume des cieux où tous les croyants seraient largement et éternellement rassasiés, etc.....

Il est certain que dans son ardent désir de voir réaliser ses rêves, Jésus s'est trahi. Il a dévoilé son but terrestre; il s'est mis en guerre ouverte avec les Juifs, ses concitoyens, et les docteurs qu'il enseigne et invective sans ménagement. Il cherche à les humilier, à les convaincre d'ignorance et d'hypocrisie; de plus, lui juif, dont on connaît la famille et la naissance, se dit Fils de Dieu, issu de Dieu et roi des Juifs. Le voilà en révolte flagrante contre César et la société au milieu de laquelle il vit. Pour parler la langue des chrétiens abâtardis de notre époque, il vient détruire la famille, la propriété, la loi civile et religieuse établie. Une telle entreprise ne pouvait finir que par le dernier supplice.

N'ayant pas fixé l'époque de la fin du monde, qui ne s'est réalisée ni pendant la vie des disciples, ni après leur mort, l'avénement de cette régénération étant restée à l'état de mystère et de prédiction, les conseils et les enseignements de Jésus, tout à fait exceptionnels puisqu'ils suspendaient le cours ordinaire de la vie sociale, ne pouvaient qu'être temporaires et non permanents. Dans ces conditions, la cité terrestre se dissolvait; car la vie de l'homme et de la société est soumise à des lois qui ne peuvent être violées impunément. Aussi, après la mort du révélateur, les disciples ne furent nullement d'accord sur la conduite à tenir pour continuer l'œuvre du Maître.

Les croyants, aveugles et crédules, éblouis par les promesses merveilleuses de Jésus, voulant se trouver toujours prêts pour la fin du monde et entrer dans le royaume des cieux, se séparèrent de la société générale, qu'ils appelèrent le *monde*, pour aller vivre au désert en faisant des vœux destructifs de toute société.

Ils cessèrent d'être hommes, n'eurent plus de prochain et se mirent ainsi en révolte contre la loi et les prophètes, s'imaginant mériter les bonnes grâces du Seigneur.

Jésus étant né pauvre, on crut qu'il était beau de sanctifier la misère. De là sont venus les ordres mendiants. C'est ainsi que la pauvreté mystique, béate, fainéante, s'est propagée et a fini par dévorer, pendant des siècles, *la pauvreté laborieuse*, *productive*, seule digne de respect, de récompense et d'encouragement; tout cela pour être agréable à Dieu et mériter la vie éternelle.

Des ordres monastiques de toute couleur, de toute discipline, avec leur vœu de chasteté et de pauvreté *individuelle*, mais non *corporative*, après avoir commencé par s'entretenir avec le travail de leurs mains et pratiqué le communisme égalitaire, se multiplièrent et s'enrichirent si rapidement par les dons des croyants, qu'ils envahirent une grande partie du sol; ils marchaient ainsi à la conquête des royaumes de la terre et des cieux.

L'abondance et la richesse s'étant répandues au milieu de la milice divine, le péché capital de l'oisiveté, avec ses compagnons obligés, ayant pris possession du corps et de l'âme de ces bons chrétiens, ils étaient devenus des disciples d'Epicure.

L'égalité prêchée par Jésus avait disparu pour faire place à la hiérarchie. Il y avait des premiers et des derniers, des pères et des frères servants, travailleurs serviles, frères mineurs. Avec l'inégalité, la discorde s'était introduite parmi ces faux frères.

L'abandon et la négligence de la discipline primitive nécessitait de temps en temps des réformes contre lesquelles les moines relâchés se révoltaient.

Le monde dit profane, voyant la terre envahie, appauvrie, servant aux jubilations d'une foule de fai-

néants enrichis, jetant à la porte de leurs somptueux couvents, les miettes de leur table à la plèbe mendiante, faisant cause commune avec la féodalité guerrière pour l'opprimer et la pressurer, ces manants et le *tiers* se trouvant beaucoup trop mystifiés, résolurent de travailler aussi à leur rédemption. En conséquence, ils renversèrent la vieille société féodale, firent une razzia générale sur les biens dits religieux, rejetèrent la divine milice dans son monde spirituel, pour lui faire cultiver la vigne du vrai Seigneur.

Quant à ce qu'on appelle la folie de la croix, la *divinisation de la douleur*, c'est un acte de démence, une pure hallucination, formellement contraire aux actes de Jésus qu'on s'est imaginé imiter. Jésus a accepté, s'est résigné à la souffrance, mais ne l'a pas recherchée, aimée, loin de là. Quand il sent approcher sa fin, il prie le Père d'éloigner ce calice d'amertume et les tortures de la mort qu'il va endurer. Il se plaint d'être abandonné du Père au moment suprême. Il manifestait le regret de n'avoir ni demeure, ni les commodités de la vie. Il ne refusait pas les bons repas; il se laissait parfumer. En bon et joyeux convive, il changeait l'eau en vin aux noces de Cana.

Autre chose est la résignation, la patience, la fermeté, le courage avec lequel l'homme doit supporter les misères, les tourments de la vie; autre chose sont les privations, les châtiments que s'infligent des individus au cerveau exalté, dans le fol espoir d'être agréables à Dieu et mériter des récompenses infinies. Le suprême ordonnateur ne peut approuver ce lent et inutile suicide, et encore moins le récompenser. S'il en était ainsi, les ascètes de l'Inde, les fakirs qui s'infligent les plus extravagantes tortures, devraient être les plus méritants; sous ce rapport, nos plus grands saints seraient des pygmées qui occuperaient les rangs inférieurs dans le paradis.

La pratique des saints et de tout le sacerdoce, sous le rapport de la chasteté et du mariage, n'est pas plus saine, plus sage et plus morale. Examinons cette grave question.

ARTICLE IV. — De la loi relative à l'union des sexes.

L'amour est la plus puissante des passions; c'est sur elle que repose la perpétuité et la multiplicité de l'espèce. Elle est des plus légitimes; malheureusement elle est aussi la plus désastreuse de toutes dans la société, par suite de ses désordres. Jésus, à son égard, est tantôt très-tolérant et tantôt d'une sévérité excessive et contre nature. On sait sa conduite vis-à-vis de Madeleine et de la femme adultère. Sous le rapport du mariage, il défend le divorce; excepté pour cause d'adultère. Les individus séparés ne peuvent se remarier, il les considère comme adultères; entendant cet enseignement, les disciples lui dirent : *Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il ne convient pas de se marier*. Jésus répondit : *Tous ne sont pas capables de cela, mais seulement ceux à qui il est donné*. Il dit ensuite « que ce sont ceux qui se sont faits eunuques pour le royaume des cieux », en ajoutant « que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. » Ce qui suppose un sens caché.

Ce qu'on peut dire de cette loi matrimoniale, c'est qu'elle établit l'égalité morale entre les deux conjoints, les assujettit l'un et l'autre aux mêmes droits et aux mêmes devoirs. Quant à la virginité, à la conduite à tenir hors du mariage, il n'en parle pas.

Selon l'Evangile, *quiconque regarde une femme pour la convoiter, a commis dans son cœur un adultère avec elle*. Il nous semble que pour qu'il y eût adultère moral, réel, il faudrait que la femme eût aussi convoité l'homme qui la désire.

Jésus et l'Eglise ont fait un péché du ***désir***, cette appréciation est plus qu'exagérée ; en effet, il est évident que désirer et vivre sont une seule et même chose. L'homme qui ne désirerait pas, qui ne convoiterait pas, qui n'éprouverait aucune tentation, ne serait pas un être vivant, sentant ; les plantes même désirent. Les saints n'ont été sanctifiés que parce qu'ayant beaucoup désiré, éprouvé de grandes tentations, ils ont eu la force, le courage de lutter, de résister contre elles, et de les vaincre. Là est le mérite, la vertu qui n'eût point existé sans le désir. Cette vertu est proportionnelle au degré d'intensité de la passion. La distinction du désir honnête et du désir déshonnête ne signifie rien ; car le désir est indépendant de la volonté humaine et aussi des idées particulières aux divers systèmes religieux. Il eût été, ce nous semble, plus vrai et plus exact de dire : tes désirs, tes penchants ne satisferas qu'aux conditions imposées par la loi morale et religieuse.

Il ne faut pas oublier que dans leur victoire, les saints ont eu pour but d'obtenir des jouissances infiniment supérieures à celles qu'ils auraient goûtées en cédant à la tentation terrestre ; c'est un attrait, un désir inférieur, absorbé par un attrait infiniment supérieur. Avec la foi aux jouissances éternelles, ces saints ont fait un calcul très-intéressé, ces insatiables usuriers ont donné un pour obtenir des millions et des milliards.

Si le dévouement, l'abnégation, le vrai sacrifice consistent dans le don sans retour, sans récompense, ou dans le seul plaisir qu'on éprouve à faire des heureux, la vertu des saints est nulle, ce n'est pas Dieu qu'ils ont aimé par-dessus toute chose, *c'est la récompense promise.*

Le système rémunératif et coercitif des religions a été et est, comme nous l'avons déjà dit, un excellent et économique moyen de tirer parti de la soif du bon-

heur idéal auquel aspirent les hommes, pour calmer leurs souffrances physiques et morales, leur faire supporter avec plus de patience leurs misères, en troublant le moins possible la tranquille et égoïste prospérité des heureux de cette même terre. Avec cette foi, les passions affectives *naturelles* ont aussi été surexcitées ; elles ont produit des prodiges de bonté qui ont contribué et contribuent encore à soulager de grandes misères. Sur ce dogme repose le grand art des *dérivatifs passionnels* employés dans le gouvernement des sociétés limbiques, dans lesquelles les produits sont en trop grande disproportion avec les besoins indispensables de la vie.

Jésus n'entrant dans aucun détail pour motiver ses prescriptions relatives aux rapports sexuels, son enseignement n'a pu résoudre tous les cas. Saint Paul a voulu suppléer à ces lacunes, malheureusement le nouveau converti a faussé l'esprit et la lettre de l'Evangile. Préoccupé aussi de la fin prochaine du monde et de la réalisation du royaume des cieux, il a subordonné son enseignement à cet événement hypothétique. Voici les avis du grand Apôtre. Nous indiquons par des lettres majuscules les passages à examiner.

ARTICLE V. — Doctrine de saint Paul sur le mariage, la virginité et la viduité.

A. « Or, quant aux choses dont vous m'avez écrit, *je vous dis qu'il est bon à l'homme de ne pas se marier.* » Toutefois, dit-il, pour éviter l'impureté, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari ; que le mari rende à sa femme la bienveillance qui lui est due, et que la femme de même la rende à son mari ; car la femme n'a pas son propre corps en sa puissance, mais il est en celle de son mari ; et le mari tout de même n'a pas en sa puissance son propre corps, mais il est en

celle de la femme. Ne vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est par consentement mutuel pour un temps, afin que vous vaquiez au jeûne et à la prière ; mais après cela, retournez ensemble de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence. Or, je dis ceci par conseil et non par commandement, *car je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ;* mais chacun a son propre don, *lequel il a reçu de Dieu, l'un en une manière et l'autre en un autre.* Or, je dis à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, qu'il *leur est bon de demeurer comme moi ;* mais s'ils ne sont pas continents qu'ils se marient, car il vaut mieux se marier que brûler. »

Il continue ainsi :

B. « Mais aux autres je leur dis et non pas le Seigneur : *si quelque frère a une femme* infidèle et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la quitte point ; et si quelque femme a un mari infidèle qui consente à habiter avec elle, qu'elle ne le quitte point ; car le mari infidèle est sanctifié en la femme, et la femme infidèle est sanctifiée dans le mari, autrement vos enfants sont impurs ; or, maintenant, ils sont saints. Que si l'infidèle se sépare, qu'il se sépare : le frère ou la sœur n'est point asservi dans ce cas-là ; mais Dieu nous a appelés à la paix. Car que sais-tu, femme, si tu ne sauveras pas ton mari ? ou que sais-tu, mari, si tu ne sauveras point ta femme ? Toutefois, que chacun se conduise selon le don qu'il a reçu de Dieu, chacun selon que le Seigneur l'y appelle, et c'est ainsi que j'ai ordonné dans toutes les Eglises. »

C. « Pour ce qui concerne les vierges, je n'ai point de commandement du Seigneur ; mais j'en donne avis comme ayant obtenu miséricorde du Seigneur pour être fidèle. *J'estime que cela est bon pour la nécessité présente en tant qu'il est bon à l'homme d'être ainsi.* Es-tu lié à une femme ? ne cherche point d'en être séparé. Es-tu détaché de ta femme ? ne cherche point de femme. Que

si tu te maries, tu ne pèche point ; et si la vierge se marie, elle ne pèche point aussi ; *mais ceux qui seront mariés auront des afflictions en la chair. Or, je vous épargne ;* mais je vous dis ceci, mes frères, parce que *le temps est court,* et ainsi que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point ; et ceux qui sont dans les pleurs, comme s'ils n'étaient point dans les pleurs ; et ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient point dans la joie ; et ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient point ; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ; *car la figure de ce monde passe.* Or, je voudrais que vous fussiez sans inquiétude ; *celui qui n'est point marié a soin des choses du Seigneur*, comment il plaira au Seigneur ; *mais celui qui est marié a soin des choses de ce monde*, *et comment il plaira à sa femme, et ainsi il est divisé.* »

D. « *La femme qui n'est point mariée et la vierge ont soin des choses du Seigneur pour être saintes de corps et d'esprit ;* mais celle qui est mariée a soin des choses qui sont du monde, comment elle plaira à son mari. Or, je dis ceci ayant égard à *ce qui vous est utile*, non point pour vous tendre un piége, mais vous *porter à ce qui est bienséant et propre à vous unir au Seigneur sans aucune distraction.* Mais si quelqu'un croit que ce soit un déshonneur à sa fille de passer la fleur de son âge et qu'il faille la marier, qu'il fasse ce qu'il voudra : il ne pèche point ; mais celui qui reste ferme en son cœur, n'y ayant point de nécessité qu'il marie sa fille, *mais étant le maître de sa propre volonté, a arrêté en son cœur de garder sa fille, il a fait bien.* Celui donc qui la marie fait bien ; *mais celui qui ne la marie pas fait mieux.*

» La femme est liée par la loi pendant tout le temps que son mari est en vie ; mais si son mari meurt, elle est en liberté de se marier à qui elle veut, seulement que ce soit en Notre-Seigneur. *Elle est néanmoins plus*

heureuse si elle demeure ainsi selon mon avis; or, j'estime que j'ai aussi l'Esprit de Dieu. »

Dans le passage A, saint Paul commence par éloigner l'homme du mariage ; il voudrait que *tous les hommes fussent comme lui.* Or, avant d'être foudroyé sur le chemin de Damas, le persécuteur des chrétiens avait usé et abusé des plaisirs de la chair ; pour que tous les hommes fussent comme lui, il eût fallu qu'ils eussent d'abord été incontinents. Si la famille est le groupe fondamental de toute société, il est évident que si chacun imite l'Apôtre, il n'y a plus de mariage, plus de rapports sexuels, plus d'enfants, plus de société, l'espèce disparaît ; l'Apôtre prêche la destruction du genre humain, il ne conseille le mariage que pour éviter ce qu'il appelle l'*impureté.* Quant à la génération qui est la fin du mariage, il ne s'en préoccupe nullement.

L'Apôtre dit « que la femme et le mari n'ont pas leur corps en leur propre puissance ; le corps du mari appartient à la femme, et celui de la femme au mari. » Qu'un homme resté vierge parlât ainsi, cela se concevrait ; mais un homme qui a pratiqué ne devrait pas ignorer la différence physiologique qui existe entre l'homme et la femme. Cette différence consiste en ceci : c'est que la femme peut toujours physiquement recevoir, bien que le mari lui soit moralement et physiquement antipathique ; tandis que ce dernier dans ces mêmes conditions, ne peut pas donner même en le *voulant.*

B. Jésus a très-bien compris que l'infidélité, la trahison d'un des conjoints doit faire naître la haine, le mépris, la répulsion entre les deux époux, sentiments bien faits pour les séparer et leur permettre le divorce. Saint Paul les engage, au contraire, à rester ensemble, à devenir indifférents pour leurs mutuels outrages ; il tend à faire du ménage un vrai chenil, tout cela pour obtenir la paix, se sanctifier mutuellement, et sanctifier les enfants qui sans cela seraient *impurs.* Ou l'adultère est un

crime, un péché capital, ou il ne l'est pas ; s'il l'est, comment le mari, en fermant les yeux et restant avec sa femme, a-t-il le pouvoir de la *sauver*, d'effacer sa mauvaise action et de rendre l'enfant pur ? S'il suffit du pardon mutuel des conjoints pour effacer leur péché et l'impureté des enfants, Dieu, ni la religion, ni ses ministres n'ont rien à voir dans nos désordres, nos turpitudes; nous pouvons faire de la promiscuité, du communisme sexuel selon notre bon plaisir, tout sera pour le mieux en nous pardonnant. C'est la négation de tout sentiment moral, c'est la dégradation de la famille.

Saint Paul, par ces conseils, serait en opposition avec Jésus, si, en définitive, il ne laissait à chacun la liberté de se conduire selon le *don* qu'il a reçu de Dieu.

C. Par les deux mots de *nécessité présente*, l'Apôtre fait comprendre qu'il n'engage à s'abstenir du mariage et à ne rester vierge que momentanément. Il éloigne aussi du mariage à cause des afflictions attachées à cet état, et aussi parce que *le temps est court*. Jésus ayant déclaré que pour le suivre, faire la conquête du royaume des cieux, il fallait tout quitter, l'Apôtre ne veut pas qu'on se marie pour n'être pas détourné par les soins du mari, des enfants, être tout au Seigneur; mais si le célibat, au lieu d'être temporaire, devient permanent et général, il est clair qu'on arrive toujours à la diminution et à la destruction de l'espèce : tout cela pour n'être pas *divisé*, appartenir exclusivement au Seigneur et obtenir la vie éternelle.

D. Saint Paul prétend « que la femme non mariée et la vierge qui ont soin des choses du Seigneur *sont saintes de corps et d'esprit ;* il n'a égard, dit-il, qu'à ce qui est *utile à la personne,* à ce qui est *bienséant.* » D'après cette manière de voir, les pères et mères qui mettent au monde des enfants font donc un acte *inutile et malséant.* Les enfants vierges et célibataires sont plus purs, plus sains de corps et d'esprit que leurs parents; ils

doivent se regarder comme au-dessus d'eux et comme privilégiés de Dieu, médiocrement *honorer père et mère*, et peu mériter, par conséquent, de *vivre longuement.*

Si tous, pour aimer Dieu par-dessus toute chose, suivaient les conseils de l'Apôtre, ils se mettraient en révolte contre le commandement *croissez et multipliez,* de Dieu le Père, et aussi contre celui du Fils; car ils seraient dans l'impossibilité de pratiquer le précepte fondamental, *d'aimer son prochain comme soi-même*, puisqu'il n'y aurait plus de prochain; la terrre le ciel et l'enfer devenant déserts, Dieu et le diable n'ayant plus rien à faire, ils seraient complétement inutiles. Dans ce passage, saint Paul donne aux parents le droit de faire ce qu'ils veulent de leurs enfants.

Ici, l'Apôtre viole l'égalité et la liberté morale de l'homme et de la femme que Jésus a voulu établir. Il fait des enfants une simple chose : il les assimile aux animaux dont le propriétaire en fait ce qu'il veut. Un père devient ainsi un maître, un despote, un tyran qui subordonne les *dons* qui viennent de Dieu à ses caprices à ses calculs égoïstes, ambitieux. Tout le moyen âge féodal, jusqu'à la Révolution française, a agi selon cette inique et révoltante maxime que l'Eglise a tolérée et soutenue, contrairement à la vraie doctrine; saint Paul était esclavagiste.

A la fin de ces malencontreux conseils, l'Apôtre trouve que la femme veuve fait mieux de rester dans le célibat, parce que, selon lui, elle est *plus heureuse.* C'est, comme on voit, une guerre à mort contre la multiplicité de l'espèce, pour l'égoïste satisfaction de quelques élus qui fuient lâchement les combats, les luttes et les victoires les plus méritoires de la vie sociale.

Le chapitre de saint Paul intitulé : *De l'abus des couvertures*, est au-dessous de toute critique; on sent en-

core le Juif persécuteur, au cœur endurci, que la parole du Maître n'a pu humaniser.

Article V. — De la conduite à tenir envers les puissants de la terre, selon saint Paul.

Sous le rapport politique, voici quelques enseignements de saint Paul en contradiction avec la lettre et l'esprit de l'Evangile, et avec sa propre conduite.

« Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et les puissances qui subsistent sont ordonnées de Dieu. C'est pourquoi celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordonnance de Dieu; et ceux qui y résistent feront venir la condamnation sur eux-mêmes; car les princes ne sont point à craindre pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises; or, veux-tu ne point craindre la puissance? Fais bien, et tu en recevras de la louange: car le *prince* est le serviteur de Dieu pour tout bien; mais si tu fais le mal, crains, parce qu'il ne porte point vainement l'épée; car il est le serviteur de Dieu, ordonné pour faire justice, en punissant celui qui fait le mal. C'est pourquoi il faut être soumis, non-seulement à cause de la punition, mais aussi à cause de la conscience; car c'est aussi pour cela que vous leur payez les tributs, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, s'employant à rendre justice. Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui le tribut, le tribut; à qui le péage, le péage; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur. »

Si le prince est ordonné de Dieu, s'il porte l'épée comme serviteur de Dieu pour faire justice, les martyrs qui ont suivi les préceptes et les exemples de Jésus ont mérité leurs supplices. César et ses agents ont bien agi en exigeant le tribut d'honneurs, l'adoration de leurs dieux, et puni tous les réfractaires à la loi établie et

maintenue par les puissances *ordonnées de Dieu.* Cet enseignement est formellement contraire à celui de saint Pierre et de saint Etienne, qui dit qu'il faut obéir à Dieu, c'est-à-dire à Jésus-Christ plutôt qu'aux hommes. Il est évident qu'en se soumettant aux puissances supérieures païennes, comme l'enseigne saint Paul, la conversion des Gentils est impossible : le christianisme ne se réalisera jamais ; la loi du plus fort régnera toujours.

L'autocrate de toutes les Russies, ordonné de Dieu, est dans son droit divin, selon saint Paul, en exterminant les Polonais et tous les peuples qui l'avoisinent et veut soumettre à sa loi et à sa foi. Au point de vue politique et religieux, le pontife-roi romain doit, selon saint Paul, approuver et trouver justes ces persécutions, ces punitions.

Saint Paul est en contradiction avec lui-même ; car on l'emprisonne, on le fouette, on le lapide, on le persécute de toute manière, précisément parce qu'il résiste à la puissance qui, selon lui, vient de Dieu même. Il brave le serviteur de Dieu qui porte l'épée pour faire justice. Paul résiste et fait venir la condamnation sur lui-même pour des actions que le Prince juge être très-mauvaises. Où est la *soumission*, la *conscience*, l'*intelligence* de Paul ? Faut-il suivre ses conseils ou ses exemples ?

Saint Paul ne va pas loin sans dire le contraire de ce qu'il enseigne. Dans sa censure contre les plaideurs chrétiens, il leur fait honte d'avoir des procès entre eux, et cela devant *les infidèles ;* il leur fait honte de ne pas prendre pour juges des *chrétiens.* « N'y a-t-il donc point de sages parmi vous, non pas même un seul qui puisse juger entre ses frères ? » Il repousse donc la justice des infidèles, dont le Prince est pourtant ordonné par Dieu pour faire justice à qui les chrétiens paient tribut d'argent, de crainte et d'honneur.

Au chapitre *Des devoirs domestiques*, on lit :

« Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères dans ce qui est selon le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère, afin qu'il te soit bien et que tu vives longtemps sur la terre. Et vous, pères, n'irritez point vos enfants, mais nourrissez-les sous la discipline, en leur donnant les instructions du Seigneur. » Or, le Seigneur veut qu'on quitte père, mère, mari, amis, pour le suivre et se sauver ; il faut briser tous les liens pour ne penser qu'au royaume des cieux. Faut-il que les pères et mères enseignent à leurs enfants à les fuir, à les haïr ? C'est le suicide familial qui est enseigné.

Nous en resterons là relativement aux enseignements de saint Paul.

Saint Jacques est plus fidèle à la Parole du Maître que le grand Apôtre : il partage, comme Jésus, sa prédilection pour les pauvres, et sait parfaitement les élever et les pousser à devenir les égaux de ceux qui les dominent. C'est le nivellement social qui ressort toujours de l'énseignement de saint Pierre, de saint Jacques, contrairement à celui de saint Paul, qui prêche le *statu quo*, la *hiérarchie oppressive*, la soumission à l'autorité existante. C'est avec cette pratique ambiguë qu'il a pu évangéliser pendant si longtemps ; c'est en se faisant *tout à tous*, en assouplissant, en accommodant les principes de la doctrine à ceux du milieu ambiant qu'il échappait aux dangers de la prédication : *il nageait entre deux eaux*. Si l'on se rappelle que Jésus recommande la *prudence du serpent* et la *simplicité de la colombe*, saint Paul, en parlant d'une manière et en agissant d'une autre, faisait de la ruse, de la diplomatie ; il rampait, comme le serpent, pour se glisser près de l'ennemi et mieux l'étouffer.

Saint Paul est le vrai fondateur du jésuitisme ; Loyola n'est que sa doublure. Il sait mieux que personne les

reproches que sa duplicité d'action peut lui mériter ; mais il se soucie fort peu de l'opinion du prochain. La bonne fin justifie tous les moyens employés contre l'ennemi. Ainsi, il dit :

« Pour moi, je me soucie fort peu d'être jugé de vous ou de jugement d'homme, et aussi je ne me juge point moi-même ; car je ne me *sens coupable de rien*, mais pour cela je ne suis pas justifié ; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur. » Or, saint Paul devait connaître le but *secret* du Seigneur. Il n'y a pas moyen de concilier autrement les contradictions d'un homme de cette valeur.

Article VI. — Des miracles.

Le goût du merveilleux, le penchant à croire aux prodiges, aux phénomènes qui sortent des lois ordinaires, est naturel à l'homme primitif. Les époques d'incubation, de fermentation religieuse ne sont qu'un tissu de prodiges arrivés au milieu d'un petit nombre d'hommes ignorants, superstitieux et exaltés, très-persuadés que leurs visions sont des réalités ; ils les affirment de la meilleure foi du monde. Viennent ensuite des hommes éclairés qui, comprenant l'importance politique et morale de cette foi aveugle pour le gouvernement des sociétés, acceptent les choses incroyables, qu'il serait d'ailleurs dangereux de nier et de combattre dans les premiers moments de ferveur et de fureur religieuse.

La religion chrétienne, comme toutes les autres, ne pouvait manquer d'avoir aussi ses miracles, ses prodiges. Nous n'entreprendrons aucune dissertation sur ce sujet longuement traité par de nombreux auteurs. Nous nous bornerons à faire quelques observations que nous suggère le Nouveau Testament. Dans les récits évangéliques, il est rapporté que Jésus recommandait fort de

ne pas divulguer les miracles qu'il opérait au milieu de son petit centre de croyants ; mais il n'était nullement écouté.

Désireux de s'assurer par eux-mêmes du pouvoir du thaumaturge, les scribes et les pharisiens le prient de faire des miracles devant eux. *Jésus soupire profondément en son Esprit*, et dit : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un miracle? en vérité, je vous dis qu'il ne lui en sera point accordé. » Jésus s'en alla.

Il vient dans son pays au milieu de sa famille et de ses connaissances, qui sont scandalisées à cause de lui. Jésus leur dit : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison ; et il ne fit guère là de miracles, à cause de leur incrédulité. »

Les disciples échouent en voulant chasser un démon du corps d'un enfant. Le père de cet enfant se plaint à Jésus de ce qu'ils n'ont pu le guérir. « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous supporterai-je? Amenez-le-moi ici. Jésus censura fortement le démon qui sortit hors de cet enfant, et à l'heure même l'enfant fut guéri. Alors les disciples vinrent en particulier à Jésus, et lui dirent : Pourquoi ne l'avons-nous pu jeter dehors? Et Jésus répondit : C'est à cause de votre incrédulité; car en vérité je vous dis que si vous aviez de la foi aussi gros qu'un grain de semence de moutarde, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là ; et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible; mais cette sorte de démon ne sort que par la prière et le jeûne. Alors Jean prit la parole et dit : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom, et qui pourtant ne nous suit pas, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit point. — Ne les empêchez pas, parce qu'il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom qui aussitôt puisse mal parler de moi. »

D'après ces citations, il résulterait que la puissance

du thaumaturge était subordonnée au degré de crédulité de l'individu opéré et de celle des assistants ; de plus, la connaissance de divers moyens à employer pour certaines possessions était nécessaire. Le magnétisme, de nos jours, présente le même phénomène d'impuissance : il suffit de l'incrédulité et de la présence des scribes et des pharisiens modernes pour paralyser le magnétiseur et neutraliser son pouvoir. On voit encore que des individus qui n'étaient ni apôtres ni Dieu chassaient aussi les démons.

Les doutes que font naître ces passages dans l'esprit des savants modernes sur la possibilité des miracles, tels que les théologiens veulent qu'on les admette, n'ont-ils pas de quoi motiver et excuser leur incrédulité ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces doutes ont été partagés par les plus illustres pères de l'Eglise ; car ils ont cherché, sinon à nier les miracles, du moins à les expliquer, à les interpréter. Tous ont reconnu, comme nous l'avons dit, que l'Ecriture renferme plusieurs sens.

Origène trouve que le Nouveau Testament, pris dans le sens littéral, est rempli d'erreurs. « Les évangélistes, dit-il, ont raconté ce qui s'était fait en un tel temps, en un tel endroit, comme si cela s'était passé en tel autre ; ce qui avait été dit d'une manière, ils l'ont rapporté en l'altérant. Leur but était de dire la vérité spirituellement et corporellement, c'est-à-dire selon le sens mystique et le sens littéral ; et quand l'un et l'autre n'étaient pas possibles, de préférer le spirituel au corporel, en conservant souvent, disons-le franchement et sans détour, la vérité spirituelle par un mensonge corporel. »

Origène avoue qu'il existe des sens cachés dans la lettre de l'Ecriture, qu'il est presque impossible de les découvrir. « Tous, dit-il, même les plus simples, reconnaissent, je pense, qu'il y a dans l'Ecriture des

passages qui contiennent des sens mystiques ; mais si l'on demande l'explication, si l'on veut savoir quelles choses l'Esprit-Saint a voulu figurer dans ces endroits, comment répondre, à moins qu'on n'ait l'esprit de travers et gâté par la présomption ? »

Il est un genre de miracle qui n'est nulle part mentionné dans l'Evangile : c'est celui de faire pousser une main, un bras amputé, un nez rongé par un cancer, une chevelure sur un crâne dénudé. Relativement aux morts ressuscités, on sait que Jésus se plaisait à parler en similitudes, afin, disait-il, *d'exercer le jugement.* Ainsi, en fait de morts, il y en a de plusieurs sortes : il y a la mort physique, la mort morale, la mort intellectuelle, la mort économique, la mort esthétique, la mort expressive, etc..... On connaît la magnifique et adorable parabole du bon Samaritain pour expliquer en quoi consiste le véritable amour du prochain. Avant Jésus, les Juifs et les païens étaient étrangers, étaient morts à cette vérité ; l'explication fait naître en eux un sentiment inconnu ; cette parole les *ressuscite moralement.*

Jésus fait tous ses efforts pour faire comprendre aux Juifs et à ses disciples le vrai sens des Ecritures et des choses à venir ; tant qu'ils ne comprennent pas, ne croient pas, ils sont morts ; à l'instant où ils comprennent, son *Verbe* les ressuscite.

Un marchand, un individu quelconque contracte un engagement qu'il ne tient pas : il *manque*, il *faillit* à sa parole ; il est mort commercialement. S'il paie, il se réhabilite, il *ressuscite* économiquement et moralement.

Un orateur, un prédicateur perd le fil de son discours ; il s'arrête, hésite ou se tait : il est mort expressivement. Il reprend et retrouve le fil de son discours, il sort de sa défaillance : *il ressuscite oralement.*

Un individu est devant un objet d'art ; il n'en com-

prend ni la beauté ni la profondeur de la pensée ; on lui explique en quoi elle consiste ; il la saisit : il ressuscite esthétiquement.

On comprend que si l'on interprète ces mots dans le sens tout physique, on tombe dans une grossière méprise : ce seront des résurrections surnaturelles. La résurrection de Lazare, qui *puait*, est un exemple de résurrection physique extraordinaire, surnaturelle, que la *foi aveugle* accepte, mais qui pue trop au nez de la raison pour être pris à la lettre, comme le veut l'orthodoxie. L'incrédulité s'en tire en supposant que l'expression *puait* a pu être ajoutée dans une intention des plus pieuses et des plus religieuses.

Il y a encore une catégorie de miracles du Verbe sous le rapport de certaines expressions figurées qu'on trouve dans toutes les langues.

Exemple pour la nôtre : Un individu a un projet ; il fait tous ses efforts pour réussir ; il échoue, on dit qu'il a eu un *pied de nez.* Si un traducteur qui ignore les locutions familières de la langue française prend le mot *pied* pour une mesure géométrique, ce sera un miracle. On dit encore pour la même déconvenue : il est *resté tout camus.* Le même traducteur, qui a allongé démesurément le nez dans le premier cas, le raccourcira dans celui-ci ; toujours miracle.

On peut multiplier ces exemples et montrer comment la contexture des langues se prête à produire les plus singulières méprises. Avec des interprétations calculées, chacun peut faire aisément du merveilleux, poésie par excellence des esprits simples et ignorants, comme le sacerdoce les aime pour pouvoir les mieux gouverner et les maîtriser.

Il faut distinguer la foi aux miracles, aux prodiges contre nature, de la foi aux phénomènes naturels, inconnus, inexpliqués par la science, qui n'en sont pas moins admirés par les vrais savants, pour qui la nature

est un vrai laboratoire de magie. Est-ce que tout n'est pas merveilleux pour eux dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand ?

On sait ce qui arrive à des femmes nerveuses qui, sans être malades, sont cependant mal à l'aise, sans pouvoir dire au médecin où est le siége du mal. Le docteur, ne sachant trop que faire, désirant pourtant soulager sa cliente, fait confectionner chez le pharmacien des boulettes inoffensives de mie de pain, masquées par une enveloppe tout aussi inoffensive, le tout renfermé dans une boite ornée de son étiquette pharmaceutique. La dame prend en toute confiance ces pilules ; elle se trouve soulagée par le seul effet de la foi à son docteur et à l'efficacité du remède, nul pourtant en lui-même physiquement. Que de phénomènes qui se passent dans certains organismes, dont le médecin ne se rend pas compte, ne sait et ne peut les combattre efficacement !

Peut-on blâmer le docteur en question ? Est-il coupable de se servir d'un stratagème qui produit en partie l'effet désiré ? Que de souffrances morales qui résultent de désirs, de besoins très-légitimes que les préjugés et les institutions de la société ne permettent pas de soulager et de guérir par les remèdes naturels, que le sacerdoce, médecin de l'âme, soulage au moyen de ses boulettes, de ses dérivatifs surnaturels, pilules dorées par le mysticisme divin, que la foi exaltée avale si facilement !

Ces malades, magnétisés par l'idéalisme religieux, bercés, plongés dans des extases séraphiques, en communication avec les anges, les saints, la vision lumineuse du paradis toujours entr'ouverte sur leur tête, attendent patiemment, en priant et en espérant, que le médecin suprême les recevra dans son sein, les guérira radicalement, en leur donnant la santé, la vie et le bonheur éternels !

On voit que le mouvement provoqué par Jésus dans le sein de la société occidentale s'est divisé en deux grands courants distincts et opposés : l'un terrestre, qui provoque constamment toutes les crises sociales, en mettant aux prises l'aristocratie et la démocratie, l'ignorance et la science, la misère et la richesse, la pauvreté laborieuse et la pauvreté mystique et religieuse, le droit humain avec le droit prétendu divin, transcendant, la liberté avec la contrainte, l'égalité avec le privilége, la nationalité avec la conquête, la justice avec la grâce ; l'autre céleste, mystérieux, merveilleux, qui établit la guerre interne du corps avec l'âme, divise la société en deux mondes, l'un profane, l'autre sacré, divise le monde religieux en une foule de sectes rivales et ennemies qui se repoussent et se nient ; si bien, qu'au lieu de la fraternité et de l'égalité universelle rêvée par Jésus, la guerre qu'il apportait *pour un temps limité* dure depuis dix-neuf siècles, comme avant sa révélation, et ne peut avoir de fin par les moyens imaginés par Jésus et son Eglise.

Sous le rapport des sciences naturelles, l'Evangile n'est pas plus avancé que la Bible. En économie sociale, Jésus, ses disciples et les Pères de l'Eglise en sont au communisme le plus rudimentaire, le plus subversif de toute société, comme les agapes primitives l'ont prouvé. La vie conventuelle, unisexuelle est anti-naturelle, anti-sociale, immorale, contraire à la loi de Dieu le Père.

Au lieu de vivre sous le règne de Dieu, l'homme a été et est encore en fait et en grande partie sous la domination de Satan. Quand les conséquences extrêmes d'une doctrine conduisent de tout côté à la *stérilisation* de la terre, à la destruction du genre humain, à des résultats tout à fait contraires à *la loi et aux prophètes* qu'elle a proclamés, c'est qu'elle renferme, avec sa portion de *vérité relative*, le faux, le contra-

dictoire, l'inconciliable, l'illusoire, des oublis, des méprises graves qui l'ont rendue et la rendent impossible à pratiquer.

On peut considérer le Nouveau Testament comme l'expression des vœux d'une âme exaltée, embrasée par le feu de l'amour divin et humain, emportée par des visions célestes au delà de la vie terrestre, ne donnant à l'homme, pour se guider en société, que des indications vagues, incertaines, dont le révélateur comprenait l'impuissance pratique. Aussi provoquait-il l'intelligence humaine à *chercher pour trouver et découvrir ce qui était caché et ne pouvait dire*, promettant, pour les efforts, les souffrances et les tortures que l'homme allait souffrir pour leur découverte, les récompenses infinies de Dieu.

CHAPITRE III.

L'homme et le catéchisme.

Article I. — Appréciation de l'homme puisée dans la Bible.

« Dieu, après avoir créé le premier homme et la première femme, appelés Adam et Eve, mit nos premiers parents dans le paradis : c'était un jardin délicieux ; il leur permit de manger des fruits que portaient les arbres de ce jardin, excepté du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. L'homme avait été créé bon et saint, mais il n'était pas pour cela incapable de pécher. Le démon le tenta ; il désobéit à Dieu et mangea du fruit défendu. Dieu prononça son arrêt de mort ; *et* par un juste jugement son péché devint celui de tous ses enfants, c'est-à-dire de tous les hommes. Il fut assujetti à la puissance du démon ; parce qu'il s'était laissé

vaincre, Dieu le chassa du paradis. Mais en même temps, touché de pitié, il lui promit que de sa race il naîtrait un sauveur par qui l'empire du démon serait détruit, l'homme délivré du péché et de la mort. Ce sauveur, c'est le Christ ou le Messie, qui devait naître au milieu des temps. »

« Selon la doctrine chrétienne, l'*homme veut le bien et fait le mal, ne fait pas le bien qu'il aime et fait le mal qu'il hait.* L'homme *est porté au mal.* Il suffit qu'une chose soit défendue, c'est-à-dire contre la *raison* et la *conscience*, pour que dès lors elle devienne attrayante et pour que notre *volonté* tende vers elle.

» L'homme n'erre pas seulement parce qu'il est *seul libre*, il erre parce qu'il a de la *préférence pour l'erreur ;* il y a en lui une *déclinaison* vers le mal. Si nous naissions bons et que nous devinssions méchants par l'*abus de notre liberté,* on n'aurait pas besoin de remonter plus haut que cette liberté même pour expliquer le mal en nous. Mais c'est le contraire, *nous naissons méchants*, et nous devenons bons à force de culture, à force de secours.

» L'homme puise cette mauvaise nature, ces mauvaises inclinations, *dans le sang aux sources même de la vie.* Nos pères ne font que nous transmettre ce qu'ils ont reçu ; c'est ainsi qu'en remontant de génération en génération on arrive au premier père, qui ne peut pas avoir reçu de Dieu, son auteur immédiat, cette *délectation* au mal, cette *paralysie* pour le bien qui caractérise toute sa race ; car ce serait nier Dieu, auteur de tout ordre, de toute sagesse, de toute beauté. Il faut donc que l'homme doué de *liberté ait abusé* de cette liberté, qu'il se soit souillé, et que le vice de sa *mauvaise volonté* ait corrompu sa nature. »

Puisque l'homme ne peut devenir bon et faire son salut qu'à force de secours et de culture, les efforts de l'Eglise ont dû s'appliquer à réprimer, comprimer,

mater, étouffer les impulsions qui pouvaient faire obstacle à l'idéal conçu. Elle a dû, pour se rendre maîtresse de l'âme et du corps de l'individu pendant toute sa vie, en faire une machine apte à suivre aveuglément ses enseignements et ses commandements pour qu'il fît son salut; de là le nom de pasteur donné aux ministres religieux et celui de troupeau aux fidèles.

Outre le péché d'origine, il commet sept péchés capitaux qui sont : 1° l'orgueil, 2° l'avarice, 3° la luxure, 4° l'envie, 5° la gourmandise, 6° la colère, 7° la paresse.

Les vertus qu'il doit posséder sont la foi, l'espérance, la charité; ce sont des grâces d'en haut. C'est par la prière que l'âme humaine s'élève vers Dieu.

La meilleure prière que le chrétien puisse faire, c'est l'*Oraison dominicale;* et l'*Ave Maria*, prière adressée à la sainte Vierge.

Les sacrements sont les signes sensibles institués par Jésus-Christ pour sanctifier le chrétien; ils sont au nombre de sept : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

La confession est une accusation de tous les péchés que l'on a commis faite à un prêtre approuvé pour en recevoir l'absolution.

ARTICLE II. — De la bonne et de la mauvaise volonté. Jésus et saint Paul nient le libre arbitre.

La doctrine considérant l'homme comme *tout à fait libre,* ayant par conséquent le pouvoir de faire sur ses penchants déclarés mauvais tout ce qu'exige la religion, s'il n'obéit pas c'est un effet de sa *mauvaise volonté* et non de sa *nature;* il est coupable, et doit être puni en ce monde et dans l'autre. Cet *homme libre* doit obéir pendant toute sa vie, se rendre esclave de l'É-

glise pour mériter le bonheur céleste. On ne trouve jamais pour cause de tout mal que *la mauvaise volonté de l'homme.* Voici un passage de saint Augustin où *la nature, œuvre bonne de Dieu*, est mise en opposition avec *la mauvaise volonté,* œuvre mauvaise de l'homme, qui nous fera comprendre comment ce principe fondamental est expliqué par les docteurs.

« Les *natures* corrompues par le vice de la *mauvaise volonté* ne sont *mauvaises* qu'en tant que vicieuses; car, en tant que natures, elles sont *bonnes.* Et quand le châtiment frappe une nature vicieuse, outre le bien de nature, c'est encore un bien qu'elle ne demeure pas impunie ; car cela est juste, et tout ce qui est juste est bien. En effet, nul n'est *puni des vices naturels,* mais des *volontaires.* Le vice même, *qu'une longue habitude a pour ainsi dire greffé sur la nature, a sa source primitive dans la volonté ;* et je ne parle maintenant que des vices de cette nature, où réside un esprit capable de la lumière intelligible qui fait distinguer le *juste de l'injuste.*

» Les ennemis de Dieu, dont parle l'Ecriture, s'élèvent contre lui par leur vice et non par nature ; *incapables de lui nuire,* ils n'ont que la puissance de se nuire à eux-mêmes. Ce qui les rend ennemis, c'est *la volonté de résister* et non le pouvoir de *nuire ;* car Dieu est immuable et absolument incorruptible. Or, le vice qui fait leur *résistance* contre Dieu n'est pas un *mal* pour Dieu, mais pour eux-mêmes. Et ce n'est un *mal* qu'autant qu'il corrompt en eux *le bien de la nature :* c'est en effet le *vice* et non la *nature* qui est contraire à Dieu. »

On voit que saint Augustin distingue deux sortes de vices, les vices naturels et les *vices volontaires ;* il reconnaît que les natures *sont bonnes* en elles-mêmes. S'il en est ainsi, le vice ne serait pas dans le sang et puisé aux sources même de la vie ; l'homme serait né tel que Dieu l'aurait voulu pour les fins qu'il s'était proposées.

Les vices naturels, étant indépendants de la volonté humaine, ne devraient pas être imputés à mal par Dieu à l'homme qui en est affligé.

Quant au juste et à l'injuste, quels sont les hommes qui ont jusqu'ici possédé la *vraie lumière intelligible* pour reconnaître la vraie justice? L'intelligence humaine a-t-elle pu encore la découvrir? Jésus parle beaucoup de justice et d'équité, il excite l'homme à les chercher; sont-elles trouvées?

Si les *ennemis de Dieu* ne peuvent nuire à Dieu par leur résistance volontaire, Dieu n'a aucun motif pour les punir, puisqu'il ne peut s'en offenser. La distinction de bien et de mal que nous faisons, très-réelle pour nous, êtres finis, n'existe pas pour Dieu, pour l'infini; il le prouve suffisamment en faisant luire son soleil sur les bons et les méchants, les difformes et les bien conformés, les simples et les rusés, les ignorants et les savants; ainsi que pour tous les contraires qui existent pour nous et non pour Dieu.

Si la *résistance contre Dieu* n'est pas un mal pour Dieu, elle l'est pour celui qui résiste; il se punit par le mal qu'il se fait, Dieu n'a donc rien à châtier en lui.

Quant à la résistance qui corrompt en eux le *bien de la nature*, saint Augustin ne laisse pas soupçonner ce qu'il appelle *le bien de la nature*, et en quoi consiste la résistance de l'homme à ce bien de la nature.

Voici comment saint Augustin s'exprime encore sur le même sujet : « Nos premiers parents ont donc commencé par être intérieurement mauvais avant de tomber dans cette désobéissance évidente..... L'acte mauvais de la désobéissance suppose donc en eux la préexistence du mal, ce mauvais fruit ne pouvait venir que d'un mauvais arbre. »

Ce passage est en contradiction avec le précédent, car la préexistence du mal suppose que l'arbre n'était pas bon *en tant que nature*. Dieu, en créant cette na-

ture, l'aurait donc viciée ; la mauvaise volonté serait alors causée par Dieu, ce que la doctrine ne peut admettre.

Examinons comment saint Augustin traite la question du libre arbitre, qui a occupé de tous temps les philosophes et les législateurs politiques et religieux. Il est impossible de constituer la société humaine sur ses véritables bases sans la solution de cet important problème. Citons un passage de Cicéron que discute saint Augustin dans la cité de Dieu.

« Cette certitude de l'ordre des causes soumet, dit-il, tout ce qui arrive à la fatalité ; rien n'est plus en notre puissance ; la volonté n'a plus de libre arbitre. Si nous faisons une telle concession, ajoute-t-il, toute la vie humaine est ruinée. Vainement on fait des lois, vainement on emploie la réprimande et l'éloge, le blâme et l'encouragement. Il n'y a plus de justice à décerner ; aux bons des récompenses, aux méchants des supplices. C'est pour éloigner ces conséquences étranges, absurdes, pernicieuses à la société humaine, que Cicéron rejette la prescience et réduit l'âme religieuse à opter entre ces deux opinions : ou que certaines choses dépendent de notre volonté, ou qu'il est une prescience de l'avenir. Car ses deux opinions lui semblent incompatibles ; à ses yeux, l'admission de l'une emporte la négation de l'autre ; choisir la prescience, c'est anéantir le libre arbitre ; choisir le libre arbitre, c'est anéantir la prescience. Ainsi, en homme docte, en sage, dont toutes les méditations sont dévouées aux grands intérêts de la société civile, il se détermine en faveur du libre arbitre. Pour l'établir, il renverse la prescience, et c'est sur un tel sacrilége qu'il prétend fonder la liberté. Or, l'esprit vraiment religieux choisit l'une et l'autre, reconnaît l'une et l'autre, pose l'une et l'autre sur les bases de la foi et de la piété. »

Saint Augustin entre dans des raisonnements qui ne sont pas très-doctes. Il ne peut parvenir à concilier ces deux opinions contraires, il ne sait préciser en quel cas et à quel degré l'homme est libre, et en quel cas la fatalité l'emporte ; tout, sous ce rapport, est livré à l'arbitraire doctrinal.

« Or, l'esprit de vie qui vivifie toute chose, créateur de tout corps et de tout esprit créé, c'est Dieu lui-même, esprit incréé. Dans sa volonté, réside la toute-puissance ; il assiste *les bonnes volontés* des esprits créés, juge *les mauvaises, les ordonne toutes, donne à quelques-uns l'efficace, ne la donne pas à d'autres.* Comme il est créateur de toute les natures, c'est lui qui confère toute puissance, mais il n'est pas l'auteur de toute volonté, les mauvaises ne viennent pas de lui, parce qu'elles sont contre la nature qui vient de lui. »

Si on demande aux savants docteurs les motifs que peut avoir Dieu, en qui *réside la toute-puissance,* de donner l'efficace aux uns et non aux autres, ils répondront qu'ils l'ignorent ; ce qui ne les empêche pas de punir les non efficaces, de les damner, de vouloir faire ratifier leurs jugements par ce même Dieu, qui ne donnant pas l'efficace, ne veut pas apparemment que la volonté des individus exclus soit efficace. Ils rendent ainsi Dieu inconséquent, contradictoire, absurde et injuste. Ce qu'ils comprennent fort bien ; mais pour ne pas le reconnaître, ils se sauvent au plus vite derrière l'impénétrabilité des desseins de Dieu.

En fait de causes, ce saint docteur en reconnaît de trois sortes, qui sont : les *causes fortuites,* les *causes naturelles,* les *causes volontaires.* « Nous disons que les causes fortuites sont cachées, et nous les attribuons à la volonté de Dieu ou des esprits quels qu'ils soient ; et les causes naturelles, nous ne les séparons pas de la volonté de celui qui est le créateur et l'auteur de la nature. Pour les causes volontaires, elles sont en Dieu ;

dans les anges, les hommes ou les animaux, si toutefois il faut appeler volonté ces mouvements instinctifs qui portent les brutes à rechercher le bien, à éviter le mal. Quand je dis les volontés des anges, j'entends les bons anges ou les anges de Dieu et les mauvais anges du démon ; ainsi des hommes bons et méchants. »

Sur trois sortes de causes, deux sont attribuées à Dieu : la troisième est bonne ou mauvaise ; la bonne vient de Dieu, la mauvaise seule vient de l'homme ou du diable. Nous avons assez souvent constaté l'illusion sur laquelle est basée en partie la foi chrétienne. Si la mauvaise volonté ne peut échapper à la loi des deux causes et à la cause de la bonne qui vient de Dieu, ce qu'on appelle le libre arbitre de l'homme qu'on fait cause de la mauvaise volonté et qui le rend responsable devant Dieu, est tellement limité, qu'en vérité Dieu n'a rien à punir dans l'homme pour cause de mauvaise volonté. L'homme, comme toutes les créatures, serait soumis à la loi *une* de la force universelle, « par laquelle, selon saint Augustin, les êtres tendent d'eux-mêmes au gré de la divine providence, vers cette fin déterminée qui a sa raison dans les principes régulateurs de l'économie universelle. »

La seule différence qui existe entre l'homme et l'animal, c'est que Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour qu'en l'exerçant, il puisse mieux éviter le mal et trouver les meilleurs moyens d'accroître et de perfectionner son bien. Dans cette recherche, l'homme ne fait jamais le mal pour le plaisir de faire son mal ou le mal d'autrui, mais pour arriver à son bien. Ce que nous qualifions de mal, est causé par son ignorance native, par les illusions, les erreurs qui en sont la conséquence, ainsi que par les imperfections de son organisme qui produit des *vices naturels*, indépendants de sa volonté, ou sur lesquels sa volonté n'a pas assez de puissance pour les neutraliser ; toutes choses qui viennent

de Dieu, créateur de l'homme. A ces vices, il faut joindre les *vices sociaux* qui résultent des institutions civiles et religieuses, elles-mêmes fort imparfaites, plus ou moins illusoires, fausses et erronées, qu'*une longue habitude a greffé sur la nature par l'éducation* plus ou moins mal appropriée à la nature de l'homme; systèmes d'éducation basés sur une connaissance de l'homme très-bornée, comme nous le constatons à chaque page de nos recherches.

La doctrine chrétienne fait de l'homme le plus grand des coupables, parce qu'il est déclaré *seul* libre et qu'il fait le mal avec préméditation, avec délectation. Or, ce principe, sur lequel est fondé tout son système répressif pour améliorer et perfectionner l'homme, est réfuté et nié par Jésus même et par saint Paul. En effet, Jésus en expirant sur la croix, priant Dieu de pardonner à ses bourreaux corporels et spirituels, parce qu'ils ne *savaient ce qu'ils faisaient*, niait le péché originel de la désobéissance, niait le libre arbitre de l'homme; il reconnaissait qu'il était nativement ignorant, irresponsable devant Dieu, dont il n'était qu'un instrument.

Jésus se plaignant d'être abandonné par Dieu au moment de sa mort, pourrait faire croire qu'il n'était à son tour qu'un instrument aveugle de Dieu, en voulant éviter la *nécessité* de sa mort pour les fins auxquelles il était destiné.

Quand Jésus, par rapport au pouvoir de se priver de femme, dit: « Tous ne sont pas capables de cela, mais seulement ceux à qui *il est donné*, » niait le pouvoir de l'homme sur lui-même pour ne reconnaître que celui de sa nature ou de l'organisme qui vient de Dieu.

Saint Paul disant « que chacun a son *propre don*, l'un en une manière, l'autre en une autre, » niait le libre arbitre et la responsabilité humaine devant Dieu; il reconnaissait que l'homme n'agissait qu'en vertu de sa nature et des dons qui viennent de Dieu.

Saint Paul niait le mérite personnel de l'homme, par ces paroles : « Car, qui est-ce qui met de la différence entre toi et un autre? et qu'est-ce que tu as, que tu ne l'aies reçu; et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifie-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu. »

Du moment qu'on admet que Dieu est le distributeur suprême des *dons* de *l'efficace* et de *l'inefficace* de toute *grâce*, etc., on reconnaît que l'homme n'agit qu'en vertu de ce qu'il a *reçu;* dès lors il est irresponsable devant Dieu qui l'a fait tel qu'il a voulu qu'il fût.

Bossuet exprimait parfaitement cette pensée en disant : *L'homme s'agite*, *Dieu le mène ;* mais c'est du pur fatalisme qui n'est vrai qu'en partie ; car l'homme, *en s'agitant*, contrarie jusqu'à un certain point le mouvement naturel par son mouvement déréglé, intellectuel.

Le fameux traité de la grâce est dû au subtil saint Augustin, surnommé le *Docteur de la grâce.* Comme dans tous ses travaux, il a établi de nombreuses variétés de grâces dans lesquelles il a perdu le fil de sa dialectique. Aussi, « il est convenu de l'obscurité et de la difficulté qu'il y a d'établir la nécessité de la *grâce* sans paraître porter atteinte à la liberté de l'homme. » Cette atteinte est certaine, elle en est la négation formelle, les hommes ne seraient pas égaux devant Dieu, tout serait livré au favoritisme, au caprice divin; Dieu serait le désordre même. Dans ce traité, saint Augustin s'est élevé au sublime de la déraison humaine, comme, du reste, dans la plupart des questions que traitent les théologiens.

Ces citations, avec les conséquences qui en découlent, seraient la négation de l'idée de la désobéissance primitive et volontaire de l'homme aux ordres de Dieu, et, par suite, du dogme de la chute, de l'incarnation, de la rédemption, des peines et récompenses éternelles, dans un monde surnaturel. Les pouvoirs de l'homme et

tous les actes bons ou mauvais, ***relativement à nous***, seraient tels que le suprême ordonnateur les aurait jugés ***nécessaires*** de toute éternité à son ***plan d'économie universelle.*** C'est à l'intelligence de l'homme à découvrir ce ***plan de Dieu***, et comment il peut conformer de mieux en mieux ses actes à la pensée divine qu'il porte en lui, pour réaliser le degré de bonheur individuel et collectif qui lui est réservé sur la terre. Tout cela à ses risques et périls. ***Aide-toi, le ciel t'a aidé de toute éternité.***

Article III. — Des commandements de Dieu et des pouvoirs de l'homme.

Si l'on réunit dans les dix commandements ceux qui peuvent rentrer dans la même catégorie, on trouve que les trois premiers se rapportent aux relations de l'homme avec Dieu, ou le ***déisme.***

Le quatrième a trait aux affections familiales, ou le ***bon.***

Le cinquième, le septième, le dixième sont relatifs aux atteintes portées aux personnes et à leurs biens; ils concernent le ***bien*** et aussi le ***juste.***

Le huitième est relatif à la mauvaise foi, au mensonge : il regarde la ***véracité.***

Le sixième et le neuvième comprennent les rapports sexuels, ou le ***bon*** et le ***beau*** affectifs.

Nous ne trouvons rien qui ait trait au ***sain***, au ***fort***, à la ***bonne conformation***, au vrai ***abstrait.***

Pas d'esprit sain, de raison droite dans un corps maladif : ***mens sana in sano corpore.*** L'être sans force musculaire, manque de courage, de persévérance, de résolution dans une foule de cas. La mauvaise conformation du corps, bien qu'il soit sain, par suite du manque de proportion, se fait sentir au moral et à l'intellectuel. Sans le ***vrai*** scientifique, la raison, sans base cer-

taine, divague, se perd dans l'illusoire, le fantastique, les superstitions et le mysticisme.

Les sept péchés capitaux sont au fond sept impulsions naturellement bonnes, qui ne deviennent mauvaises *en société* que par l'*excès ou la faiblesse* de leur activité.

DE L'ORGUEIL.

L'amour de soi, de sa propre conservation ; l'amour de la vie est certainement très-légitime; cet amour rentre dans le précepte fondamental : *aimer son prochain comme soi-même*. En société, cet amour exagéré, déréglé, engendre l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition qui nous aveugle au point de nous faire croire que nos semblables ont été créés pour nous obéir et servir à notre élévation exclusivement personnelle. Cette passion engendre le mépris d'autrui, ne recule devant aucun mauvais moyen pour arriver à ses fins.

Cet amour de soi, contrebalancé par la bienveillance et l'estime pour son prochain, devient l'émulation qui excite en nous le désir de mériter, par notre savoir, notre industrie, un rang honorable et honoré dans la société. Cette passion, réglée par le respect du droit d'autrui, est qualifiée alors de noble orgueil. L'opposé de l'orgueil est le relâchement, l'affaiblissement de tous les ressorts. C'est la mort morale et intellectuelle de l'individu. Sans une certaine dose d'orgueil, l'homme tombe dans l'abjection.

Au point de vue chrétien, l'*humilité*, le renoncement, le mépris de soi-même, du monde et de ses pompes, n'est au fond que l'orgueil en *mode inverse*, élevé à sa puissance infinie; car cet humble croyant, persuadé que le mépris de soi et des choses de la terre, va lui mériter le premier rang parmi les élus du Seigneur, ne s'abaisse que pour s'élever au rang suprême.

L'ENVIE.

Quand nous avons le désir, le vouloir de nous élever, et que le pouvoir nous manque, cet essor discordant aveugle, engendre l'*envie*. Nous cherchons alors à dénigrer, à ravaler, à rabaisser ceux dont le mérite nous blesse, parce qu'il nous fait sentir notre infériorité. Si l'envieux peut nuire et faire souffrir ceux qu'il attaque, à son tour il est puni par là où il pèche; car son vice lui ronge le cœur.

L'envie est une infirmité morale, une discordance d'essor dans nos facultés.

L'AVARICE.

L'économie, l'épargne est due à la *prévoyance*, à la *prudence*, vertu cardinale par laquelle l'homme, en dépensant moins qu'il ne gagne, contribue à sa richesse personnelle et à la richesse générale. Quand ce besoin d'accumulation est aveugle, exclusif, sans être contre-balancé par les affectives, elle devient *avarice*. L'homme, sous l'empire de cette passion, fait souffrir tout ce qui l'entoure; il n'alimente pas le travail d'autrui; il répand la misère autour de lui.

L'avare est sans cœur; ce n'est plus un homme; il descend au niveau du porc, son emblème; car il s'engraisse de tout et n'est bon qu'après sa mort. La prodigalité est l'opposé de l'avarice.

LA COLÈRE.

La colère est un très-grand défaut, en ce qu'elle nous rend très-peu endurants, nous porte à repousser par la violence ce qui nous déplaît, nous gêne ou nous nuit. L'emportement nous rend aveugle; cet état nous fait

commettre des actes injustes et donner des coups souvent dangereux, dont on se repent amèrement ensuite dans le calme.

La colère contenue, réfléchie, produit l'indignation, exalte tous les pouvoirs de l'âme, soit pour repousser les attaques contre notre honneur, notre considération, notre liberté, nos biens et nos personnes, défendre le faible, secourir, aider les opprimés. Cette colère est alors qualifiée de noble, de sainte.

Quand l'homme ne peut s'emporter, se défendre, s'indigner contre les attaques dont il est l'objet, on le dit faible, lâche, sans cœur, sans caractère. Si étant fort et courageux, capable de se défendre, de se venger, il n'oppose que le calme, le dédain, le mépris du silence, on le dit magnanime, etc.....

LA PARESSE.

Ce vice qui nous fait prendre en dégoût ou nous laisse indifférents pour tout travail, toute occupation, utile ou agréable, est en société un grand défaut, aussi la paresse est-elle regardée comme la mère de tous les vices. Il n'y a point cependant d'homme absolument paresseux, inactif en société; car le riche paresseux s'occupe à se ruiner en pervertissant, en corrompant par son or tout ce qui peut servir ses goûts plus ou moins fantastiques et déréglés.

Quant au paresseux pauvre, il vit dans la crapule, le vagabondage, et finit par peupler les dépôts de mendicité, les prisons et les bagnes. Quant au *repos*, il est un acte moral, en ce sens qu'il sert à renouveler nos forces et nous dispose à mieux remplir tous nos devoirs.

LA GOURMANDISE.

L'acte de la nutrition est certes très-légitime; car nous

ne pouvons vivre sans manger. L'*intempérance*, la *gourmandise*, sont un très-grand vice, en ce qu'elles fatiguent l'estomac, portent le trouble dans toutes nos fonctions, et nous fait perdre la santé, la force physique et intellectuelle; elles nous rendent impropres à tout travail, nous mettent ainsi à la charge d'autrui pour avoir abusé d'un besoin très-légitime.

L'amour de la bonne chère, quand on possède l'aisance nécessaire pour la satisfaire, en observant la modération et la loi hygiénique, est une vertu, une qualité qui suppose une organisation fine, délicate, privilégiée. Quand ce goût délicat se rencontre chez un individu pauvre, dont le gain suffit à le nourrir d'aliments fort ordinaires, sans art culinaire, cet individu est exposé à des tentations continuelles. Cette *qualité naturelle* ne devient un *vice* en lui que lorsqu'il succombe à la tentation de manger des plats de choix ; car alors il s'expose au déréglement de ses affaires, à consommer plus qu'il ne gagne. Aussi, quand il trouve l'occasion de faire un bon repas avec des mets dont il est constamment privé, il se gorge, tombe dans l'orgie accidentelle. L'orgie est rare parmi les personnes aisées qui peuvent satisfaire leur friandise avec des mets nombreux, variés et bien préparés.

LA LUXURE.

Si l'homme ne peut vivré sans se nourrir, il ne peut obéir au commandement du *croissez et multipliez*, qu'à la condition d'accomplir la fonction nécessaire à la conservation de l'espèce. Dans une analyse précédente, nous avons expliqué comment l'intelligence avait distingué dans cet acte l'utile de l'agréable, distinction impossible à l'animal. Or, d'après le sixième et le neuvième commandement, et la discipline de l'*amour conjugal*, le chrétien doit imiter la bête, être bête, se

faire bête; tandis que l'animal est libre dans ses rapports, l'homme ne l'est pas; il est assujetti à une loi civile, morale et religieuse. En laissant de côté la question du devoir, la luxure, le déréglement de ce penchant, est le plus grand des vices pour l'individu et pour la société. L'imagination, surexcitée par l'ardeur de certains tempéraments, entraîne ces individus dans toute sorte de débauches; ils détruisent ainsi en eux les forces du corps et de l'esprit; leurs sentiments se dénaturent. Comme l'homme ne peut se livrer aux emportements de cette passion qu'avec le sexe opposé, en sollicitant, en provoquant sans cesse par la ruse, le mensonge et tous les moyens de séduction, le sexe faible, naturellement sollicité par la même impulsion, en cédant, concourt pour sa part au désordre qui s'étend dans tous les rangs de la société, la vicie, la gangrène moralement et physiquement. Arrivé à un certain degré de licence, la promiscuité, la confusion sont partout. La société se traîne et ne marche plus; l'idéal moral et religieux temporaire, qui avait dirigé la société, ayant perdu sa puissance, cette société ne peut sortir de ce chaos que par une conception supérieure de la vie à celle qui l'a précédemment guidée.

L'exercice normal, régulier du pouvoir générateur, proportionné aux forces de l'individu sans *jamais être séparé des sentiments d'affection mutuelle*, a pour mission, tout en multipliant l'espèce, de maintenir l'harmonie dans le couple, la famille et la société. Cet attrait réciproque, artistement et savamment excité, développera les sentiments les plus purs, les plus élevés, et les dévouements les plus généreux; mais pour obtenir ces merveilleux effets, il faut que l'intelligence découvre les institutions nécessaires pour nous rapprocher de cet idéal.

Article IV. — Dangers du culte catholique.

Sur sept sens, les théologiens ne se sont occupés que des déréglements du goût et du tact sexuel, parce que leurs désordres produisent le plus de mal dans la société.

Cependant les autres ont aussi leurs vices, leurs déréglements ; il y a, si l'on nous permet ces néologismes, des *visuâtres*, des *ouïsâtres*, des *gastrolâtres*, des *odorâtres*, des *palpâtres*, etc..... Nous avons fait déjà comprendre en quoi consistent ces vices ; ils devaient échapper aux théologiens, qui sont sous ce rapport des *spiritualâtres ;* car ils ont spéculé et exploité les excès et les désordres de ces sens. En effet, leur culte est fondé sur la surexcitation de la vue, de l'ouïe et de l'odorat. L'architecture, la peinture, la sculpture, tous les arts du dessin sont mis en œuvre pour flatter et fasciner la vue des fidèles. La musique joue un rôle des plus actifs, des plus puissants sur la sensibilité.

L'encens, le parfum des fleurs viennent à leur tour remuer l'âme des croyants, développer en eux les sentiments tendres et affectueux. Le bonheur céleste, c'est la vision béatifique, éternelle. Voir Dieu face à face, etc. ; tout l'être humain est principalement concentré dans l'organe de la vue. Aussi l'Eglise catholique, pour surexciter ce sens, s'est principalement attachée à la richesse, à la somptuosité du culte. La mise en scène, de nos jours, a pris un nouvel essor pour enchanter les yeux : elle s'épuise en illuminations féériques. Est-ce pour éclairer l'esprit ou mieux l'enténébrer en l'éblouissant ? Le temple de Dieu s'est mis à vouloir rivaliser et éclipser le théâtre, ce temple de Satan. Dans cette lutte, dans ce champ clos où les deux rivaux se disputent l'âme des mortels, l'Eglise ne se doute pas qu'en vertu des solidarités, des synergies, des sympathies

physiologiques, l'ensemble sensitif ébranlé, excité, se concentrant dans le sens génésique fort peu mystique de sa nature, elle contribue ainsi, sans le vouloir et sans s'en douter, à la corruption, au déréglement des mœurs contre lequel elle s'élève dans ses sermons. La statistique, par le nombre croissant des naissances illégitimes, des infanticides, des attentats à la pudeur, des viols, prouve assez que les chrétiens, si contradictoirement dirigés, deviennent de plus en plus luxurieux ; le paganisme coule à plein bords dans la catholicité.

Sous le rapport de la gourmandise, de tous les temps les couvents de femme ont perfectionné les petits pâtés, les confitures, les blanc-manger, les friandises les plus succulentes ; les couvents des moines ont enrichi l'art culinaire des plats les plus distingués : c'est là qu'ont été inventés les condiments, les liqueurs, les élixirs fortifiants et réchauffants qui, en exaltant les forces organiques, poussent les chrétiens au culte de Bacchus et de l'Amour, pour la damnation des fidèles et la prospérité financière des couvents !

L'Eglise, par son culte ultra-sensualiste, est en complète contradiction avec Jésus, qui avait enseigné l'adoration de Dieu en *esprit et en vérité.* Elle a beau dire qu'elle ne fait qu'honorer et glorifier les saints et Dieu par la magnificence de son culte, que les hommages rendus aux images se rapportent aux sujets qu'ils représentent, l'idolâtrie, le fétichisme et les superstitions les plus grossières des masses y trouvent un déplorable aliment. Il semblerait que depuis la nouvelle invasion du parasitisme monacal, la France très-chrétienne devrait être plus chaste, plus continente, plus morale, plus religieuse ; il n'en est rien : elle est plus hypocrite, voilà tout. L'Eglise, depuis bien des siècles, tourne de plus en plus dans le cercle vicieux dans lequel disparaissent successivement toutes les sociétés des époques limbiques.

Les docteurs ont parfaitement compris et mesuré l'étendue des désordres causés par les déréglements des passions sensuelles personnifiées dans *Satan, ce démon de la concupiscence qui reste en nous*. Après avoir employé les moyens les plus héroïques, les plus barbares, les plus séduisants, les plus superstitieux, les plus puérils pendant près de deux mille ans, l'Eglise n'a pu parvenir à entamer, à affaiblir l'ennemi, encore moins le détruire; victoire d'ailleurs impossible, puisque, dans son ignorance ou son aveuglement, elle a toujours été sa complice, en excitant et en entretenant indirectement le mal qu'elle avait la prétention de guérir.

L'Eglise n'a pas même pour excuse l'opposition du pouvoir civil; car dans *ses Etats*, où elle réunit le double pouvoir temporel et spirituel, les étrangers, qui viennent visiter de toutes les parties du monde la métropole de la catholicité, ont la démonstration *pratique* que sous le rapport du neuvième commandement, elle a honteusement et misérablement échoué. D'après ses principes, elle ne peut prendre aucune mesure hygiénique. Sous ce rapport, elle est au-dessous des sociétés les plus arriérées. La doctrine place l'adolescence entre *la femme égout* et l'*Immaculée conception* : une ignoble infamie et un rêve mystique !

Si ces observations sur les péchés capitaux sont justes, les vices et les vertus ne sont en fait que les différents degrés d'activité de la même puissance vitale dans ses divers modes de manifestations, tantôt trop faibles, tantôt trop forts et disproportionnés, soit avec les lois et les devoirs civils ou hygiéniques, soit avec les coutumes, les opinions reçues dans la société. Ce qui constitue le péché, c'est l'*abus*, l'*excès* de nos pouvoirs *tous bons en eux-mêmes*. La vraie morale devrait consister dans l'art de diriger toutes nos forces *selon la nature et le mode d'action qui leur est propre*, en le

maintenant dans le degré d'essor convenant au bien individuel et collectif.

Article V. — De la confession.

Le tribunal de la pénitence est composé d'un prêtre chargé de juger la conduite des fidèles. Les plus grands saints péchant au moins sept fois par jour, le commun des croyants doit être une fourmilière de péchés; aussi ils sont obligés, pour se tenir en état de grâce, de se rendre souvent auprès de leurs juges. Les péchés véniels sont très-nombreux; leur distinction devient difficile : elle dépend du degré d'intelligence et de délicatesse des pécheurs. Il en est dont la conscience, trop timorée, les fait s'accuser de fautes ridicules et fort niaises et taire de vrais péchés. D'autres, à intelligence bornée, à conscience obtuse et fort élastique, viciée par les exemples d'un milieu moral et économique fort troublé, n'ayant jamais eu la notion claire du vrai bien et du vrai mal, gardent le silence sur des actes coupables qu'ils considèrent comme innocents, licites et sans reproche. Le confesseur ne pouvant s'en rapporter qu'à ce dont le pénitent s'accuse, inflige la peine, et après l'expiation l'absout et le réconcilie avec Dieu.

Le prêtre peut être considéré comme le médecin de l'âme et, comme le médecin du corps, avoir sa méthode curative personnelle, être plus ou moins sévère sur le traitement à faire suivre à ses malades; il en est qui rendent la guérison moins douloureuse que d'autres. Les pécheurs qui, depuis longues années, ne se sont plongés dans les eaux de la pénitence pour nettoyer leur âme de toutes ses souillures, trouvent des médecins habiles qui les réconcilient aisément avec Dieu.

La médecine de l'âme diffère de celle du corps en ce que la première ne guérit jamais le malade pendant sa vie terrestre : le traitement doit durer

jusqu'à son dernier soupir ; car le guérisseur suprême est Dieu. L'expérience et l'observation font reconnaître que chaque âge, chaque sexe, chaque classe, chaque profession, est sujette à des péchés spéciaux, contre lesquels les individus ne luttent guère, la religion les atténue, mais ne peut les détruire. C'est ainsi que la corruption, l'hypocrisie, la démoralisation se maintiennent, bien que la foule se porte aux églises, que les prédications et les missions se multiplient. Il est clair que les moyens simplement moraux et religieux sont inefficaces pour arrêter la déroute générale qui emporte la société ; les besoins et les intérêts désordonnés du monde moderne réclament des remèdes nouveaux, et plus certains. Les vrais et seuls moyens de salut consistent selon nous dans de nouvelles *combinaisons économiques*, où les intérêts et les affections soient étroitement liés et savamment solidarisés ; c'est dans l'ordre des institutions *garantistes* dans lesquelles la société actuelle est engagée, que se trouve le vrai remède moral pour la régénérer. Les penseurs qui préconisent le retour au christianisme *primitif* ou à un néo-christianisme se font illusion ; ils flottent dans un religiosisme instinctif, vague, fictif et sans portée.

Article VI. — Peu de confiance de l'Eglise dans les sacrements.

L'Eglise n'a eu qu'une médiocre confiance dans l'efficacité des sacrements ; car il en est trois qu'elle administre à l'individu pendant qu'il ne s'appartient pas, ignore ce qu'il est, ce qu'il sera quand il aura atteint son développement intellectuel. Le baptême, la communion, la confirmation, sont administrés à un âge où l'enfant dépend de ses parents ; à cette époque l'homme est passif, le prêtre, par la confession, observe tous les mouvements, toutes les pulsations de son cœur, de ses

sens et de son intelligence ; il guette le moment opportun pour imprimer le signe religieux à sa brebis, car il sait qu'un peu plus tard, elle pourrait lui échapper et devenir tout à fait galeuse.

Une fois le sacrement administré, le jeune chrétien rompt le plutôt qu'il peut ses entraves religieuses pour aller communier, se repaître et s'enivrer à la table du monde, oubliant bien vite une partie des commandements de Dieu et de l'Eglise. S'il revient, c'est seulement pour recevoir le sacrement du mariage et se conformer à l'usage et aux désirs de sa future. Le prêtre ne revoit son chrétien nominal, que grâce à la femme religieusement endoctrinée et terrifiée. Lorsque l'âge, la maladie, l'affaiblissement de toutes ses facultés, l'agonie l'ont fait retomber en enfance, on administre alors l'extrême-onction. Sur les quatre âges de la vie, la religion, telle que l'Eglise l'a faite, n'a de prise que sur les deux extrêmes de la vie : ceux où l'homme n'est encore rien et où il ne peut plus rien. Quant aux deux termes moyens pendant lesquels il est tout-puissant pour le bien et le mal, son pouvoir en pratique est à peu près nul en général.

D'après la physiologie ancienne, le cœur était considéré comme le siége de l'amour affectif, platonique, mystique. L'Eglise, en instituant l'adoration du sacré-cœur de Jésus et de Marie, est descendue au niveau des païens qui avaient sanctifié le pouvoir générateur et pris pour son symbole l'organe apparent. Les jeunes filles païennes, comme nos vierges chrétiennes, adoraient et portaient sur leur poitrine ce signe vénéré avec la même candeur, le même respect religieux, le même amour du père des dieux.

Les expériences modernes démontrent que le cerveau est le foyer général des perceptions des sentiments et de l'intelligence. Il est vrai qu'on ne dira peut être jamais : *Je vous aime de tout mon cerveau.*

Article VII. — Du traité sur le mariage.

La religion s'étant proposée de diriger les sentiments, les pensées et les actes des fidèles, a dû entreprendre de discipliner l'amour conjugal, le seul qu'elle admette. Les théologiens ont en conséquence rédigé en latin un traité : *De debito conjugali aut usu matrimonii ;* ils disent : « L'amour que doivent avoir les époux l'un pour l'autre est un amour chaste et pur, semblable à celui de Jésus-Christ pour son Eglise. » Quelle ressemblance peut-il y avoir entre l'amour mystique de Jésus et de l'Eglise et celui des époux en chair et en os. En quoi consiste le lit conjugal de Jésus et de l'Eglise ? quels sont les enfants nés de leur accouplement ? L'épouse a-t-elle été toujours d'une fidélité exemplaire ? « Se sont-ils toujours soumis l'un à l'autre pour accomplir le devoir conjugal *sans rien faire qui puisse contrarier l'ordre de la divine providence ?* » Les théologiens savent-ils quel est le véritable ordre de la providence ?

Les rédacteurs de cette discipline ne pouvaient être évidemment des théologiens vierges. Ce n'a pu être que des veufs qui se sont faits prêtres ou des maîtres ès débauche convertis comme saint Augustin. Que sont les hommes chargés d'enseigner et de diriger les époux dans leurs caresses ? Ce sont des enfants élevés et instruits dans des séminaires, qui, au moment de recevoir le sacrement de l'ordre, sont initiés à tout oralement en ignorant tout pratiquement ; ce sont ces eunuques qui doivent, dans le tête-à-tête du confessionnal, traduire du latin qui *brave l'honnêteté* dans la langue particulière des jeunes époux, le scabreux et dangereux traité *De usu matrimonii.* Or, il suffit d'un mot pour déflorer une âme d'enfant ; il suffit d'une question indiscrète ou d'une indication vague et mal comprise du confesseur pour détruire l'innocence et la can-

deur d'une jeune épouse. Que devient la pureté et la chasteté morale d'un jeune prêtre? Il faut une prudence, une discrétion, une délicatesse extrême pour que le confessionnal ne soit pas dangereux.

Qu'est-ce qu'un prêtre? Ce n'est ni un homme, ni une femme, ni un eunuque naturel, ni une bête, ni un ange, ni un démon; il n'appartient à aucun genre. Son entendement est irrémédiablement faussé par l'instruction théologique qu'il reçoit; il ne sait rien, il ne comprend rien, il ne connaît rien comme les autres hommes; il voit tout à l'envers, tout de travers; ses sentiments sont mutilés; son organisme est oblitéré; dans son être tout est anormal; il ne vit point avec ses semblables; il est obligé de se mouvoir non sur une corde raide, mais sur un cheveu tendu entre ciel et terre, n'ayant pour tout balancier que son bon sens personnel, sous l'œil de ses chefs et la critique de ses ouailles. Ce malheureux est condamné à faire dans l'espace tous les sauts périlleux imaginables, sans chuter, pour faire son salut. En même temps il est obligé de conduire dans la bonne voie le troupeau de bipèdes confiés à ses soins. Si l'un des béliers du troupeau vient à douter du pouvoir et du savoir de l'équilibriste divin, ce dernier *par état* doit le traiter d'impie, de pervers, d'infâme, de calomniateur, d'abominable athée; son devoir est de provoquer les rigueurs du bras séculier pour lui faire arracher la langue ou la plume, et de provoquer la foudre céleste pour le pulvériser. Plaignons et aimons ce malheureux et nouveau Prométhée; sachons-lui gré de la folle témérité qu'il a eue de croire avoir ravi le feu sacré de l'amour et de l'Esprit infini de Dieu pour le bien de l'humanité.

Article VIII. — Œuvres de miséricorde.

La doctrine de Jésus ayant eu pour mission *principale* de faire *prédominer* l'amour affectif sur l'amour sensitif, l'Eglise a parfaitement déterminé en quoi consistent les œuvres pratiques de miséricorde qu'elle a distinguées en spirituelles et en corporelles. Ces derniers sont : 1° donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif ; 2° exercer l'hospitalité ; 3° vêtir ceux qui sont nus ; 4° visiter les malades ; 5° visiter les prisonniers ; 6° racheter les captifs ; 7° ensevelir les morts.

L'Eglise, sous ce rapport, a accompli largement sa mission et devancé de plusieurs siècles la philanthropie philosophique.

On compte à Rome treize établissements destinés aux malades, aux aliénés et aux convalescents ; vingt-cinq établissements destinés aux enfants-trouvés, aux orphelins, aux vieillards, aux repenties et veuves ; dix-huit institutions de secours et aumônes ; six établissements d'instruction primaire.

Au milieu des luttes politiques et des souffrances physiques et morales qui accablent les masses, elle déploie une activité très-louable pour faire tomber quelques miettes du superflu des riches dans le gouffre béant de la misère, calme ainsi l'irritation des souffrances, fait patienter et supporter avec plus ou moins de résignation des maux que, dans son ignorance et dans son peu de foi à la puissance de l'intelligence humaine, elle déclare impossibles à guérir, et en rejetant tous les moyens que la science moderne peut employer et emploie.

C'est par ses œuvres de miséricorde corporelle que l'Eglise propage et maintient sa domination.

Voici les œuvres spirituelles :

1° Enseigner les ignorants; 2° corriger avec prudence et avec charité les pécheurs; 3° donner conseil à ceux qui en ont besoin; 4° consoler les affligés; 5° souffrir les injures et les défauts d'autrui avec patience; 6° pardonner de bon cœur les offenses; 7° prier pour les vivants, pour les morts et pour ceux qui nous persécutent.

L'Eglise, dans la pratique de ses œuvres spirituelles, n'a pas été aussi heureuse; elle a manqué le but rêvé par Jésus, et si bien indiqué par la parabole du bon Samaritain. Sa maxime exclusive de *hors de l'Eglise point de salut*, a introduit dans le monde religieux la guerre, la division, l'extermination réciproque des diverses sociétés et sectes religieuses. Ces œuvres de miséricorde sont devenues, par son aveugle et intolérant fanatisme, des œuvres *sans miséricorde*. Sa prétention à l'infaillibilité lui a fait persécuter les savants et les philosophes; elle a soulevé contre elle les intelligences les plus saines, les plus élevées, les cœurs les plus droits. La barbarie des moyens employés pour soutenir ses dogmes et les imposer, a fini par la mettre hors de l'Evangile et de l'humanité, et par rendre son propre salut problématique; pour faire taire les remords et les scrupules de la conscience, elle a inventé la casuistique.

Les supplices atroces infligés aux malheureux qui ne se soumettaient pas à croire ce que les docteurs déclarent ne pas comprendre et ne pas devoir comprendre, étaient qualifiés par eux de *rigueurs salutaires*, dictées par l'amour le plus pur et le désir de sauver l'âme des incroyants : *Qui aime bien châtie bien*. La foi à la réalité de la justice divine n'a jamais existé dans l'esprit des ministres du Très-Haut; car tant qu'ils l'ont pu, ils n'ont cessé de se servir du *bras séculier* pour punir les incrédules qui auraient dû relever de la seule justice divine : *Deux précautions valent mieux qu'une; tuez-les tous, Dieu connaîtra les siens.*

Les piéges tendus à la crédulité et à l'ignorance des masses, ont été qualifiés de *pieux mensonges, d'innocentes fraudes*, ayant pour but de conserver et d'exalter la foi des croyants. Quant au lucre qui en résultait, il était consacré au service du culte et à la propagation des saines doctrines. Les plus mauvais moyens, au point de vue de la raison humaine, ont toujours été excellents, selon la raison théologique : car ils ont toujours eu pour but *la meilleure fin*.

Si des pasteurs commettent des fautes qui ne peuvent se justifier par aucune des deux raisons, ils font observer qu'ils sont hommes peccables comme tous ; ils recommandent alors de FAIRE CE QU'ILS DISENT ET NON CE QU'ILS FONT.

L'Eglise prétend avoir horreur de verser le sang humain ; mais si ce qu'elle appelle la religion lui paraît être menacé ou attaqué par quelque secte nombreuse, elle exalte les esprits, excite les haines et le fanatisme religieux jusqu'à ce que les deux sectes hostiles s'entretuent et versent leur sang par leurs propres mains ou par celui du bras séculier. Si diviser pour régner est une maxime politique, elle est aussi sacerdotale.

L'histoire montrera aux générations futures le plus déplorable phénomène qui se soit produit dans les fastes religieux de l'humanité. C'est que sous la religion chrétienne, dite de paix et d'amour, il n'y a jamais eu plus de guerres, de meurtres, de haines, de discordes parmi les croyants au même Dieu.

On comprend comment il est impossible, qu'au milieu de la duplicité d'action qui éclate en tout et partout, la notion instinctive et spéculative du juste et de l'inju[illegible] qu'on enseigne puisse se conserver et se pratiquer. L'in[illegible]dividu se trouvant aux prises d'une part avec les difficultés matérielles de la vie, de l'autre troublé, ébranlé par les subtilités, les ruses, les hypocrisies d'une nuée de sophistes de toute nature, intéressés à enrôler des

forces pour mieux dominer et exploiter la société, il est impossible que cet individu soit longtemps dupe de ces manœuvres, et ne finisse pas à son tour par se livrer au simple instinct de sa conservation et de sa satisfaction personnelles. C'est ainsi que le sentiment du juste s'éclipse, que le virus de l'improbité s'infiltre dans la société, la corrompt de telle sorte que le malade finit par n'avoir plus conscience de son mal, se croit bien portant quand il râle. Arrivé à ce degré de corruption, la société ne peut plus se soutenir que par l'emploi de la force brutale plus ou moins habilement exercée.

Article IX. — Ce qui arrive aux croyants qui cherchent le royaume des cieux.

Le lecteur a déjà vu comment l'homme devait se conduire en société pour arriver à son but social. D'après les docteurs, le but à poursuivre n'est pas en ce monde, puisque le plaisir qu'il procure, quand il est atteint, est si court. Le *vrai but* est le bonheur éternel à obtenir dans le ciel.

Chacun sait ce qui arrive sur la terre, au milieu de ses semblables, quand le regard perd le sol de vue. Les pasteurs religieux enseignent aux fidèles que les chocs, les chutes, les meurtrissures, les douleurs qu'ils éprouvent et auxquelles ils s'exposent en cherchant le royaume des cieux sont autant de souffrances méritoires comptées par Dieu, qui les en récompensera éternellement pour les avoir supportées avec résignation ici-bas.

Ce système a été, dans le passé, un excellent moyen d'absorption et de compensation passionnelle pour conserver dans l'esprit humain le sentiment de l'équilibre moral universel et perpétuel, donner à la grande industrie le temps de se développer et d'entreprendre l'exploitation de la culture du globe, multiplier les

produits et pouvoir enfin faire asseoir les masses au banquet social.

Ce mode de compensation n'a pas été accepté sans de nombreuses restrictions : il a été trop peu pratiqué par les docteurs eux-mêmes et les puissants, qui ont d'abord cherché à accaparer les biens de la terre et puis les joies futures du paradis.

Les richesses, qui procurent à la minorité d'hommes qui les possèdent des jouissances que ne peuvent goûter les masses nécessiteuses, ont fini par provoquer chez ces dernières un désir très-prononcé de cueillir un fruit trop bien gardé et trop bien défendu. Le système de compensation, inventé pour habituer les esclaves, les serfs et les prolétaires à une diète religieuse des plus économiques et des moins confortables, a fini par s'user et à être considéré comme une mystification beaucoup trop prolongée. Les patients demandent moins de belles promesses dans *l'autre monde*, et plus de *justice distributive* dans celui-ci, selon ces exhortations évangéliques beaucoup trop méconnues et négligées : *Cherchez avant tout la justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

ARTICLE X. — Jésus-Christ proposé pour modèle à l'homme. Mystère de l'incarnation et de l'immaculée conception.

L'Eglise enseigne que Dieu s'est fait homme, a revêtu nos infirmités humaines pour nous sauver. Elle donne Jésus comme le type par excellence à imiter pour faire notre salut. Il est certain que Jésus ne s'est fait homme qu'en partie; car il n'a été ni amant, ni époux, ni père, ni citoyen. Il n'a pris de l'homme qu'un des deux côtés de l'amour : *l'amour platonique mystique*. Il a bu, mangé, flairé, palpé, raisonné; il a fait usage de tous les sens, de toutes les puissances de l'homme, *moins une*. Pour être homme complet, il

eût dû se marier, donner la vie à une famille nombreuse, entretenue, élevée avec le fruit de son travail personnel, composée de garçons et de filles. Chacun de ces enfants aurait dû avoir en dominante une vertu, un vice chrétien : parmi eux, se trouver un voleur, un assassin, une prostituée; sa femme être acariâtre, adultère; les deux époux vivre au moins cent ans, se conduire, pendant ce long mariage, selon les règles de sa doctrine. Au lieu d'un enseignement purement oral et d'éternels sermons à variations infinies sur le même thème, chaque individu, chaque âge, chaque sexe, chaque classe de la société eût trouvé des exemples à suivre. Au lieu d'une passion toute matérielle à douze stations qui ont duré quelques heures, les chrétiens auraient eu, pendant les trois quarts d'un siècle, le spectacle des luttes, des tortures, des péripéties, des angoisses, des désespoirs qui accablent la majorité des hommes, mêlés de quelques joies, de quelques lueurs d'espoir. On aurait vu l'homme-dieu aux prises avec toutes les difficultés de la vie réelle, et son sacerdoce forcé de donner l'exemple de toutes les vertus civiles, religieuses et familiales.

Mais d'après la loi du développement progressif, l'aspect sentimental ne pouvait et ne devait se révéler dans toute sa puissance, sa beauté, et aussi avec les extravagances, inséparables de tous les actes humains, qu'après l'aspect physique. Le Christ-synthèse, *le Christ-humanité* n'a pu encore se manifester : il ne s'incarnera jamais dans un *seul homme;* car ce Christ a toujours existé : ce Christ, c'est vous, c'est moi, c'est nous, c'est tous. Dans le chaos et le désordre social où l'homme s'est agité et s'agite, où l'insolidarité discordante est fatale, chacun est à la fois prêtre et pénitent, accusé et accusateur, victime et bourreau, sans le vouloir, le savoir et pouvoir s'en empêcher. Les doctrines morales et religieuses qui se partagent le gou-

vernement des sociétés n'ayant jamais connu et embrassé l'ensemble des puissances passionnelles de l'homme, mais quelques-unes seulement, les réformateurs, les ont faites prédominer les unes sur les autres en cherchant à les écraser, sans pouvoir y parvenir. Aussi c'est en vain que les sacerdoces ont chacun la prétention d'envahir le monde, de s'universaliser, comme noûs l'avons déjà fait remarquer. L'universalité, rêvée dans tous les temps par les intelligences d'élite, nécessite la découverte des vraies et solides institutions capables de la réaliser. Les prières, les supplications, les invocations, les litanies, les génuflexions, les adorations, les humiliations, les exorcismes, etc... toutes ces vieilles pratiques de la crédulité superstitieuse de l'enfance des sociétés sont et ont été toujours impuissantes pour obtenir ce que l'homme désire, et qu'il ne peut obtenir en réalité que par les efforts de son intelligence. Depuis ce qu'on appelle la Renaissance, cette puissance s'est incarnée dans tous les hommes de science cosmologique et économique.

Nous assistons à la dévoilation du mystère de la rédemption prédite et rêvée par les illuminés du passé. La société de l'état fictif passe à l'état effectif.

Quel est au fond le sens du mystère de l'incarnation? On sait que toutes les sociétés du passé ont péri par les excès de la force brutale et par ceux des passions sensuelles. L'aspect sentimental, dans ces sociétés, a été méconnu et opprimé : la Bible est pleine de menaces de Jéhovah contre les abominations de la chair. Dans cet ordre d'idées et de faits, le péché originel devait résider dans l'acte même de la génération : il a été symbolisé par l'arbre de la science du bien et du mal. Le premier homme et la première femme, en cédant à l'attrait générateur, perdirent l'innocence, et leur génération, en se livrant aux excès de ce plaisir, s'est perdue et aurait été perdue sans retour si la miséri-

corde divine n'avait envoyé le Sauveur pour régler l'essor de cette passion, ainsi que celui des autres penchants, par une *nouvelle loi*.

D'après ce concept, Dieu fait homme ne pouvait être conçu dans le sein de la femme comme tous les autres hommes, *par le péché*. Sa mère devait être vierge et fécondée d'une manière surnaturelle, rester toujours vierge et pure de toute souillure. Toutes les autres fonctions organiques, telles que la gestation, l'accouchement et l'allaitement, pouvaient rester conformes aux lois naturelles.

Le Sauveur, pour être le type de l'amour purement sentimental, devait rester vierge et mourir vierge; toute sa puissance vitale devait se concentrer dans le *cœur* et le *cerveau*, regardés comme siéges de l'amour affectif et de l'esprit.

Les passions physiques, pour être domptées, devaient être dominées, soumises, subordonnées à l'aspect sentimental; mais comme tous les hommes ne pouvaient être procréés, comme Dieu le Fils, par les moyens *surnaturels mystérieux*, il était nécessaire d'accepter le seul mode naturel possible pour la procréation du reste des mortels. L'Eglise dut alors chercher à discipliner cette fonction par l'institution du sacrement du mariage et par son traité *de usu matrimonii*.

La conception de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit peut signifier et symboliser le travail de l'esprit fait par Jésus pour concevoir et enfanter sa doctrine : enfantement spirituel auquel sa mère charnelle *n'a eu aucune part*.

Le dogme de l'*Immaculée conception* est la conséquence logique de ce même concept mystique.

L'Eglise, craignant de relâcher le lien conjugal et de contribuer au désordre moral, s'est constamment refusée à sanctionner la loi du divorce, bien que Jésus l'ait reconnue nécessaire pour le cas d'adultère. Elle a

craint que le remède fut pire que le mal. Hélas ! si le mal est l'aiguillon par excellence pour exciter l'intelligence à trouver le mieux, l'idéal du mariage chrétien ne s'étant jamais réalisé et se perdant de plus en plus dans un désordre beaucoup trop réel, la science sociale est bien forcée de découvrir un idéal supérieur et une pratique possible !

C'est avec les meilleures intentions que l'Eglise a établi ses moyens disciplinaires ; ils sont la conséquence logique de ses principes ; le vice radical qui annule ses bonnes intentions, c'est d'abord qu'elle n'a pas prêché d'exemple, puisque ses moyens sont impuissants, imprudents et anti-naturels.

CHAPITRE IV.

Confessions de saint Augustin.

Article I. — Enfance et adolescence de saint Augustin.

Ce livre est un trop précieux monument de psychologie chrétienne pour n'être pas examiné. Il fait connaître où en étaient l'intelligence et la moralité des hommes supérieurs de cette époque sur la connaissance de l'homme et sur les rapports sexuels. Ce docteur, doué d'un tempérament sanguin-nerveux, chauffé à blanc par le soleil d'Afrique, d'une intelligence puissante, facile, subtile, d'une imagination brillante et féconde, ne pouvait, avec cette exubérance de vie, apaiser les premiers élans de sa fougue charnelle que dans l'ivresse de l'orgie. Ce qu'il raconte de ses premières années, c'est l'école buissonnière avec ses gamineries, son communisme instinctif qui proteste contre les lois conventionnelles dont à cet âge on ne comprend guère la portée.

Aussi, il s'empare sans gêne et sans remords de tous les fruits défendus, que Dieu n'a défendus que pour mieux stimuler l'intelligence humaine à découvrir *les vrais et les meilleurs moyens* de les saisir pour son bien et celui d'autrui; arcanes divins auxquels le saint évêque, malgré toute sa science, n'a rien compris; car, arrivé à l'âge mûr, il blâme ses parents de n'avoir pas, par un *légitime mariage*, cherché à mettre un frein à l'impétueux torrent de sa passion érotique. Quel mari! quel père! un maraudeur, un étourdi de seize ans pour remplir la plus grave, la plus importante, la plus difficile des fonctions sociales : celle d'élever une famille!

Il est vrai que ce croyant ne pouvait disserter sur la fondamentale question des relations sexuelles sans discuter le neuvième commandement et se demander quelles étaient les raisons qu'avait pu avoir Dieu pour permettre la pluralité des femmes sous sa première loi, la défendre sous sa seconde, n'accorder qu'une seule femme et trouver plus saints, plus purs ceux qui n'en auront aucune.

Après avoir apaisé les premiers élans de sa fougue charnelle, en chevauchant sur les chemins de grande et de petite communication, son cœur, fait aussi pour l'amitié, sent le besoin d'épurer son amour physique par l'amour sentimental. Il cherche, par ses bonnes manières et son amabilité, à plaire et à trouver un cœur qui réponde au sien, pour goûter les délices d'un amour partagé. Avec son tempérament et son caractère, l'amour épuré devait avoir ses épines morales : telles que les soupçons jaloux, la colère, les querelles, etc. Ce fut de cette liaison que naquit son cher fils Adéodat. « Enfants, dit-il, qui viennent contre les désirs de ceux qui leur ont donné la vie, quoique étant nés, ils les contraignent de les aimer. »

L'amour pour les enfants étant naturel, indépendant

des opinions et des jugements humains, les parents et les enfants ne subissent aucune *contrainte* pour aimer et se faire aimer.

Saint Augustin décrit la douleur que lui cause la perte d'un ami, et montre combien son cœur était aimant.

A cette occasion, il ne manque pas de fouiller les plus profonds replis du cœur humain, pour montrer le talent particulier qu'il possède à saisir les nuances les plus délicates de nos affections.

Le subtil docteur va à Rome, puis revient à Milan pour continuer à professer la rhétorique, « vendre l'art de vaincre les autres par la puissance de la parole, étant moi-même vaincu par les passions. » — « Avec simplicité et sans artifice, je leur enseignais les artifices de l'éloquence, non pour faire courir fortune de la vie à un innocent, mais pour sauver quelquefois celle d'un coupable. »

En d'autres termes, il enseignait l'art des sophistes, des prédicateurs, des avocats, experts en l'art de plaider pour les bonnes et les mauvaises causes.

Après avoir été manichéen pendant neuf ans et fait des prosélytes de cette doctrine, il se dégoûte peu à peu de cette secte et se tourne vers la doctrine chrétienne, que saint Ambroise contribue à lui faire aimer. Néanmoins, il est fort irrésolu et s'entretient pendant quelques années avec ses deux amis, Alype et Nébride, sur les mystères religieux et les misères attachées aux diverses conditions de la vie.

ARTICLE II. — Saint Augustin engage son ami Alype à l'imiter.

Saint Augustin croyait ne pouvoir jamais se passer du commerce des femmes; des conversations animées s'engageaient avec son ami Alype, d'un tempérament, à ce qu'il paraît, fort lymphatique, à qui la continence

coûtait peu. Saint Augustin cherchait à le persuader, à le séduire pour lui faire partager ses goûts ; il lui expliquait la différence qui existe entre les amours passagers, sans estime et sans affection, avec la vie régulière que l'on mène avec une femme digne d'être aimée. Alype avait fini par partager les idées de son ami. « Mais, dit saint Augustin, ni lui ni moi nous n'étions que fort légèrement touchés du désir de conduire avec sagesse une famille, de bien vivre avec une femme et de bien élever des enfants, qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moi, je n'étais poussé que par le désir de satisfaire cette passion qui n'est jamais satisfaite, et qui m'accablait depuis si longtemps sous la pesanteur de ses chaînes ; et pour lui, l'étonnement de me voir esclave le portait à se rendre esclave aussi bien que moi. »

Voilà saint Augustin qui blâmait ses parents de ne pas l'avoir marié à seize ans, qui, dans l'âge mûr, reconnaît qu'il était incapable de remplir les devoirs du mariage à trente !

C'est avec cette incapacité paternelle que sa mère travaille néanmoins à le marier. Elle avait trouvé pour lui un parti *avantageux*. Mais la fille qu'on lui avait promise était trop jeune ; il fallait attendre encore deux ans.

Dix de ses amis avaient formé le projet de vivre ensemble d'une manière toute évangélique, c'est-à-dire en communauté. « Mais lorsque nous vînmes, dit-il, à considérer si les femmes que quelques-uns avaient déjà et celle que je voulais avoir demeureraient d'accord de notre dessein, tout ce beau projet que nous croyions si bien établi s'évanouit et s'en alla en fumée. » Ces projets, pour se réaliser, exigent la découverte d'une science dont ces jeunes hommes n'avaient pas la moindre idée, et qui, à notre époque, a beaucoup de peine à pénétrer dans l'intelligence des plus avancés.

Article III. — Moralité de saint Augustin et de sainte Monique.

« J'avais souffert que l'on éloignât de moi la femme que j'entretenais, parce qu'elle était comme un obstacle à mon mariage. Mais je n'avais pu l'arracher de mon cœur, qui lui était si fortement attaché, sans le déchirer, et cette plaie saignait encore. Quant à cette femme, elle s'en retourna en Afrique, m'ayant laissé un fils que j'avais eu d'elle ; et se voyant séparée de moi, elle vous fit vœu, mon Dieu, de passer tout le reste de sa vie en continence. Mais je fus si malheureux, que je n'eus pas seulement le courage d'imiter une simple femme, et que ne pouvant souffrir le retardement de deux ans qu'il me fallait attendre pour me marier, parce que je n'étais pas tant amoureux du mariage qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en était retournée, comme si j'eusse le dessein de faire toujours durer la maladie de mon âme, et même de l'accroître jusqu'à ce que ma passion déréglée se changeât en un amour légitime. Ainsi la plaie que j'avais reçue par l'éloignement de cette première femme n'était pas guérie ; mais au contraire, après une inflammation et des douleurs très-cuisantes, elle avait passé à une espèce de corruption qui rendait ma maladie encore plus incurable et plus désespérée, quoiqu'elle ne parût pas si violente. »

Cette page est très-précieuse en ce qu'elle donne la mesure de la moralité de cette époque. Le saint évêque, dans l'apaisement de ses passions et la pratique de son ministère, aurait pu faire de nombreuses et saines réflexions sur cette période de sa vie.

Il est certain que sainte Monique connaissait la femme qu'il entretenait, le fils qu'il en avait eu, l'attachement qu'il avait pour cette femme et pour son enfant. Une vraie et pieuse chrétienne, douée du sentiment du juste, eût

engagé et pressé son fils à épouser cette femme, à légitimer le fils qu'il aimait, et à effacer, par le sacrement, le scandale de sa vie, que le saint évêque qualifie d'infâme. Ce qui fait agir le fils et la mère, c'est la vanité, l'orgueil, la cupidité. Ces moteurs dominants ont étouffé en eux les autres sentiments.

Le saint évêque ne dit pas un mot de la seule solution vraiment religieuse et morale qui convenait à sa situation.

Avec tout son esprit, il est tellement charnel, nous dirons, pour nous servir d'une expression de l'Ecriture, tellement affamé de *viande* terrestre, tellement carnassier, que tout en regrettant amèrement la femme qu'il entretenait, il se jette immédiatement sur une autre qu'il ne peut aimer, pour satisfaire sa voracité, en attendant de prendre une *dot*, un corps de jeune fille qu'il n'aimera peut-être jamais, en s'exposant à l'abandonner, à la trahir et à la rendre malheureuse. Avec son tempérament, le saint évêque était plus fait pour mener la vie des patriarches que celle d'un époux chrétien.

A notre époque moins religieuse, mais beaucoup plus morale, il ne manque pas de mères qui sont les premières à conseiller à leur fils de réparer par le mariage les torts faits à l'enfant et à la mère illégitime, surtout si cette dernière a été fidèle à son amant. Ces dignes femmes restent obscures, inconnues, et ne sont nullement sanctifiées par l'Eglise, quoique plus méritantes et plus dignes d'éloge que sainte Monique. Il est vrai que leurs fils ne sont pas des marchands de rhétorique et n'ont pas exercé leur savoir au profit de l'Eglise. Si l'on cherche le vrai motif de la conversion de ce saint, on trouve qu'il se reconnaît incapable de travailler pour supporter les charges du mariage. Il est trop égoïste pour accomplir ces devoirs. Il n'a vu dans la femme qu'un simple instrument de volupté. Il sent sa poitrine

malade et craint de ne pouvoir continuer sa profession de maître d'éloquence et de mener une vie de privation. De plus, après sa mort, il a peur de l'enfer. En se faisant chrétien et entrant dans les ordres, il sera à l'abri de tous soucis terrestres, et courra la chance de jouir de la vie du bonheur céleste.

Après des luttes, des irrésolutions sans nombre; après avoir répandu des torrents de larmes pour dire adieu aux plaisirs terrestres qu'il a tant aimés, dans son hallucination nerveuse, il croit entendre une voix d'enfant qui disait en chantant : « Prenez et lisez, prenez et lisez. » Il voit dans ces paroles un commandement de Dieu qui lui ordonnait d'ouvrir le livre sacré et de lire le premier endroit qu'il trouverait, comme avait fait saint Antoine. Il va au livre, l'ouvre et lit ces mots : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivresse, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les contentions et les envies; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez à contenter votre chair selon les plaisirs de votre sensualité. »

Ce passage décide sa conversion définitive qui, selon l'expression vulgaire, est ***diablement tirée par les cheveux.*** Riche de savoir et de pouvoir, après avoir brûlé ce qu'il avait adoré, il se précipite avec la même fougue, la même ardeur dans les plaisirs de l'amour divin, et inonde le monde religieux des descriptions de ses voluptés, de ses ivresses, ***de ses débauches, de ses rêves, de ses extravagances spirituelles.*** Ce grand saint, après avoir usé et abusé des femmes, s'imaginant faire oublier sa vie passée, combattre en autrui la passion qui l'a égaré, être agréable à Dieu, n'a pas manqué, comme la plupart des pères de l'Eglise, de les insulter, de les accabler de ses mépris et de ses injures. Quelle moralité! quelle justice! Comment comprendre une pareille conduite chez des hommes aussi éminents. Leurs illusions, leur ignorance, leur croyance aveugle, ***à la let-***

tre des récits de la Bible, sont cause de toutes ces misères morales. Expliquons comment.

Article IV. — Cause des injustes appréciations des Pères de l'Eglise sur la femme.

L'observation physiologique, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, a fait découvrir dans l'homme deux mouvements organiques : l'un qui accomplit son action sans la participation de notre volonté; l'autre qui lui est soumis. Parmi les divers mouvements involontaires, les uns sont latents, à peine sensibles; les autres, notamment celui relatif à l'acte générateur, se révèle chez l'homme d'une manière tout à fait extérieure. Le véritable siége de ce pouvoir est dans le cerveau et non ailleurs.

Entre les besoins gastriques et les besoins génésiques, il y a cette différence : c'est que la nutrition est forcée, journalière, continue, dure toute la vie; tandis que l'autre est limitée entre une certaine période; elle est intermittente, irrégulière, bien que le mouvement organique soit continu. L'acte sexuel n'est pas absolument nécessaire à la vie comme la nutrition. L'homme peut lutter, s'abstenir des relations sexuelles sans en mourir.

D'après la doctrine chrétienne, l'état d'abstinence étant considéré comme plus méritoire, plus pur, plus saint, par les raisons que nous avons exposées, les ultra-chrétiens ne pouvant maîtriser par leur volonté la puissance organique, faire taire ses sollicitations, ne sachant se rendre compte de cette opposition interne, ils se sont imaginés que cette puissance était soumise à la volonté d'une *entité*, qu'ils ont nommée *démon de la concupiscence,* démon qui réside dans notre chair. C'est ainsi que les croyants aveugles ont trouvé dans l'homme *deux êtres, deux volontés* contraires en guerre ouverte : l'une pour nous perdre, nous pervertir; l'autre pour

nous sauver. De là sont nées les creuses et séculaires dissertations théologiques sur le dualisme esprit et chair; de là aussi ces nombreux affamés des jouissances célestes, divines, qui, avec un tempérament contraire à leurs désirs spirituels, voulant entrer dans le royaume des cieux malgré les dons de Dieu, ont donné au monde, comme saint Antoine et sainte Thérèse, cette Sapho de l'amour divin, le spectacle des folles extravagances auxquelles se livre l'organisme contrarié, dévié de sa loi normale. Outre cette croyance, cette illusion, les Pères de l'Eglise ont encore puisé dans la Bible leurs opinions sur les femmes.

Dans ce livre, elles jouent un rôle fort insignifiant, ou sont cause de malheurs, et un principe de mauvaises actions. D'après la Bible, c'est à *Eve* que nous devons l'introduction du péché et de la mort dans le monde. L'Ecriture donne le nom de plusieurs femmes et des malheurs qu'elles ont occasionnés. Les Pères de l'Eglise, sous l'influence de ces idées illusoires, puisque *Eve n'est pas un être individuel, une personne,* ainsi que la plupart des autres noms allégoriques, se sont déchaînés en invectives, en injures grossières contre les femmes qu'ils ont qualifiées d'*amorce du diable,* de *porte de l'enfer,* de *flèche du démon,* etc.... De ces opinions il est résulté, pour ces docteurs, la nécessité de la réprobation, de la subalternisation, de la compression de tous les instincts émancipateurs de la femme, et le châtiment qui, selon Tertullien, doit toujours demeurer sur elle; *car c'est pour réparer sa faute, qu'il en a coûté la vie au Fils de Dieu.*

Si l'on rapproche ces amères et iniques accusations des actes d'indulgence, de bonté, de miséricorde de Jésus vis-à-vis des femmes, on est étonné de la contradiction qui se produit entre le Maître et les fondateurs de la doctrine. Le Fils de Dieu semblait ignorer qu'il avait été crucifié à cause de la désobéissance de la

femme. Il semblait ignorer qu'Adam, l'*humanité*, pris pour un simple individu vivant dans un jardin, surpris par Dieu le Père, dans une conversation trop intime avec Eve, avait été assez lâche pour s'innocenter en rejetant toute la faute sur la plus faible moitié du genre humain. Le sentiment du juste, avec cette croyance, a été aussi nul chez les Pères de l'Eglise que chez la plupart des docteurs de l'ancienne loi.

Tous ces dénis de justice, ces abus de la force physique et intellectuelle sont passés dans nos codes. Les législateurs modernes n'ont guère mieux compris le rôle que la femme est appelée à jouer dans la société, délivrée de l'oppression ignorante et brutale de l'homme. Il ne faut pourtant pas un grand effort d'intelligence pour comprendre que le plus grand nombre de calamités qui pèsent sur tous, sont dues à l'annihilation de la plupart des facultés de la femme. Toute oppression de l'homme, exercée sur la même force passionnelle de la femme, différente seulement par le mode et le degré d'activité, provoque inévitablement chez cette dernière une réaction qui, ne trouvant pas à s'exercer en mode direct, à cause de son infériorité de force physique, se fait jour en mode inverse au moyen de la finesse, de la ruse, des petites oppositions, des petites discordances, des petits désordres clandestins, de ses séductions féminines qui, comme le termite, minent et ruinent les plans les mieux concertés, les calculs les plus artificieux du sexe barbu, pour faire servir le sexe faible à son égoïste et aveugle domination. L'homme a pourtant reconnu, depuis des siècles, la vérité du proverbe : *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

Tant que les législateurs n'auront pas compris la nécessité de développer chez la femme comme chez l'homme tous les aspects de sa nature pour les faire concourir à l'ensemble harmonieux du mouvement social, le monde vivra dans le désordre. Le serpent allégori-

que que le talon de la femme doit écraser, n'est autre chose que l'injuste oppression, l'inique exploitation du faible par le fort, de l'ignorant par le savant, du simple, du candide par le fripon et le rusé.

Jésus, ni saint Paul, n'ayant nullement et expressément défendu le mariage, cette institution détruisait l'antinomie de l'esprit et de la chair, plaçait le sacerdoce dans sa véritable loi morale.

Dans l'organisme, la puissance vitale, normalement distribuée entre les diverses fonctions, produit l'harmonie. Quand l'une de ces fonctions est combattue, arrêtée, l'organe instigateur finit par perdre de son activité, la fonction spéciale s'engourdit; mais la force qui l'animait ne se perd pas, elle se ramifie et se distribue sur les autres. Cette *répercussion par entrave* leur donne plus de force, plus d'activité, plus d'énergie; c'est ainsi que les passions de l'eunuque sacerdotal sont plus actives, plus exaltées, plus opiniâtres et plus aveugles. *Le diable n'y perd rien : au contraire, il devient plus infernal.* Groupés en une puissante série hiérarchisée, l'activité corporative est en raison directe de la puissance individuelle et de la puissance collective. Animées par le même intérêt, les corporations religieuses se mettent en guerre ouverte ou latente contre tout ce qui tend à limiter, équilibrer leur ambition envahissante. Se croyant assez fortes, assez puissantes pour résister, renverser et vaincre tous les obstacles, elles finissent par se heurter contre le monde qu'elles ont fait et qui a fini par marcher en sens contraire de leur enseignement; du choc jaillit une *révolution* subversive au lieu d'une *évolution* progressive, que plus intelligentes, plus justes, plus morales, elles eussent opéré pour leur propre bien et celui de la société.

Le sacerdoce prêche le mariage aux fidèles, recommande la propagation illimitée; mais il se garde bien de se marier et de donner l'exemple; il s'affranchit du

joug familial que les pasteurs de l'Eglise primitive supportaient courageusement ; il paraît se soucier fort peu du reproche évangélique : « Car vous chargez les hommes de fardeaux insupportables, mais vous-même ne touchez point à ces fardeaux du bout des doigts. » Il suit les enseignements de saint Paul comme s'il allait assister à la fin du monde ou s'il s'agissait de convertir des Hottentots et des Peaux-Rouges.

Il est très-certain que si le mariage des prêtres avait été maintenu, les docteurs chrétiens ne seraient pas restés insensibles aux tortures conjugales qu'ils auraient éprouvées ; leur intelligence, sous l'étreinte du mal, aurait fait d'héroïques efforts pour découvrir la loi des accords bisexuels, et quels sont les progrès qui doivent s'accomplir dans cette institution ; car le mariage varie selon les religions et se modifie dans chacune d'elles.

Après avoir examiné le système coercitif religieux, il est bon de jeter un coup d'œil sur la statistique criminelle, et d'examiner quelles sont les causes qui conduisent aux délits et aux crimes.

CHAPITRE V.

Statistique criminelle.

D'après les études auxquelles nous nous sommes livré, il est facile de voir que les causes externes et internes qui agissent sur les actes humains sont de trois sortes : ce sont les causes physiques, les causes physiologiques et les causes sociales.

Les premières échappent à peu près aux moyens d'action de l'homme. Ainsi, le froid, le chaud, le sec, l'humide, l'air plus ou moins lourd, plus ou moins

chargé d'électricité, influencent moralement l'homme, allument en lui certaines passions, portent à la colère, à la paresse, aux plaisirs des sens. Les habitants des contrées méridionales ont le caractère plus bouillant, les sentiments plus exaltés. Dans les pays à air sec, l'irritation des individus est excessive, comme aux Etats-Unis. Le goût des liqueurs fortes dépend également des climats.

Les changements de saison en variant la température, modifient les conditions climatologiques dont les changements se font sentir sur les passions. Le genre de nourriture particulière aux divers climats, la disposition des lieux, sont autant de causes d'exaltation ou d'affaiblissement moral. M. Guerry est un des savants qui a poussé l'étude de la statistique le plus loin. D'après lui, la statistique criminelle constate « qu'au printemps et dans l'été les attentats contre les mœurs sont en grand nombre. Le nombre des viols s'élève à partir de l'hiver, atteint son maximum en été et descend à l'automne. En hiver, ce ne sont pas les actes de débauche qui dominent, ce sont les crimes qui trouvent dans la longueur des nuits et l'obscurité des jours des conditions favorables à ces actes, tels que les vols avec violence, l'introduction dans les maisons habitées, l'émission de la fausse monnaie. Au contraire, les attentats aux mœurs deviennent très-rares. Pour les violences exercées sur les enfants, qui figurent au premier rang en été, elles passent en hiver au dernier. »

Aux causes physiologiques appartiennent les influences dues aux divers tempéraments et à la race. Il est incontestable que « les hommes tiennent de leur sang une prédisposition plus ou moins prononcée à telle ou telle passion, à tel ou tel vice. Transportés dans d'autres climats, eux et leurs descendants conservent pendant un certain nombre d'années les penchants natifs. Il est même reconnu que l'influence de la race l'em-

porte sur les actions climatologiques pour la première génération des émigrés, de telle sorte qu'il faut conclure que la vie morale procède plus en certains cas des penchants dont on a hérité que des influences ambiantes ; ces vérités sont confirmées par le proverbe *chien de chasse*, *chasse de race*.

» L'âge est un autre élément qui entre dans la statistique pour une part également constante. Pour les femmes de vingt-cinq à trente, l'infanticide occupe le premier rang ; de trente à trente-cinq, c'est la bigamie ; de trente-cinq à quarante, ce crime n'occupe plus que la seconde place. La contrefaçon des sceaux, poinçons, etc..., c'est-à-dire un crime qui indique la prédominance de la cupidité, monte au premier rang ; ainsi que la concussion, la corruption apparaît au même rang de quarante à quarante-cinq, de quarante-cinq à cinquante.

» On remarque qu'à partir de cinquante ans, on voit les attentats sur les enfants l'emporter de beaucoup en nombre sur les attentats dirigés contre les adultes. Pour soixante ans et au-dessus, ce crime occupe encore le troisième rang ; mais c'est la concussion et la corruption qui prédominent.

» La première enfance a aussi ses crimes particuliers ; ceux qui prédominent à cet âge sont le vol d'objets immobiliers, les tentatives de vol, la possession d'objets mobiliers, les différents genres de vol, l'incendie.

» L'influence des sexes tient comme celle de l'âge à des causes physiologiques régulières et constantes dans presque tous les crimes contre les personnes et les propriétés. Les hommes entrent pour une proportion beaucoup plus grande ; seulement l'on voit constamment la part des femmes aux meurtres pour les crimes dictés par la cupidité, et dont l'exécution ne réclame pas cette force et cette énergie qui sont le propre des hommes.

» Le suicide est soumis aussi aux influences de la

saison, de l'âge et du sexe. La vieillesse est l'âge qui présente le plus de suicides. Au delà de cinquante ans, cet attentat occupe constamment le premier rang, aucun n'atteint une proportion aussi forte. Au contraire, dans la période de trente à trente-cinq, le suicide est un crime proportionnellement le moins répandu.

» Il est reconnu que la tendance au suicide augmente avec l'instruction, et que le nombre des morts volontaires est en raison inverse de celui des crimes contre les personnes, lesquels diminuent avec l'instruction.

» Les formes plus raffinées de la société, les difficultés de la vie, l'instabilité des affaires, exercent sur le système nerveux une influence dangereuse. La sensibilité trop facile à s'émouvoir affaiblit l'énergie morale ; les causes d'émotion étant plus nombreuses et plus fortes, l'individu ne pouvant y résister, perd la tête, se détruit ou devient fou ; de là le nombre croissant des aliénés.

» L'influence de l'instruction primaire n'est pas aussi bienfaisante qu'on aurait pu l'espérer. L'instruction qui s'est répandue en France et en Angleterre, depuis 1832, est loin de suivre une marche inverse de tous les crimes qui tiennent à la dépravation des mœurs ; bien au contraire, on trouve, en comparant les chiffres relatifs à la débauche et au désordre dans le mariage, une augmentation assez effrayante. Il y a progression constante depuis 1823 dans les attentats à la pudeur sur les adultes, les enfants, l'excitation à la débauche et surtout l'adultère qui, en 1854, avait triplé en vingt ans. Ici, les causes sont à la fois physiologiques et sociales.

» La nature des travaux est encore une cause qui accroît la criminalité dans les diverses régions. La vie des champs est plus favorable à la moralité générale que celle des villes, et surtout des villes de fabriques, où la dégénérescence de l'espèce se fait sentir d'une ma-

nière déplorable. La moralité des paysans qui avoisinent les grandes villes se ressent de ce voisinage impur. » »

Observation : Si l'on prend la doctrine chrétienne pour *criterium* des jugements à porter sur la nature de l'homme, qu'on admette avec elle qu'il est tout-puissant sur lui-même, et peut par sa volonté résister à toutes les influences externes et internes, changer, modifier, modérer ses penchants, vaincre ses forces passionnelles, les proportionner aux prescriptions morales et religieuses, on est forcé d'admettre *la perversité native de l'homme*, à adopter tout son système préventif et coercitif, ainsi que la pénalité civile qui en découle.

Si l'on s'en rapporte à l'observation, à l'expérience, à l'étude comparée des religions et de leurs morales; si l'on réfléchit à l'ensemble des lois qui gouvernent le monde cosmique, biologique et social, lois qui se lient, s'enchaînent, se ramifient en tout et partout, on trouve que l'homme, comme tous les êtres, est soumis, dominé, impulsionné par toutes les forces ambiantes sur lesquelles son action et sa réaction sont très-bornées ; il ne peut rien ou à peu près contre les influences climatériques et physiologiques, telles que la latitude où il est né, le tempérament, le caractère, les goûts et les maladies héréditaires qu'il ne se donne pas, forces contre lesquelles il lutte infructueusement quand elles sont trop prédominantes.

Quant aux causes sociales, l'individu leur est fatalement soumis ; car il ne dépend pas d'un homme de naître dans l'Inde, dans la Chine, dans les pays musulmans ou chrétiens, il subit forcément l'influence des institutions, des opinions, des préjugés particuliers à ces sociétés. L'individu est donc enchaîné dès sa naissance et esclave de trois sortes de causes : deux externes et une interne, qui se trouve naturellement plus ou moins d'accord avec les deux autres. Entre les cau-

ses physiques et les causes sociales, il y a cette grande différence, c'est que les premières sont naturelles, et que les secondes sont dues à l'intelligence humaine plus ou moins ignorante ; elles sont artificielles, variables, selon les différentes religions.

Les causes physiologiques statiques sont les mêmes chez tous les hommes; leur impulsion constante est plus ou moins puissante, irrésistible ou faible; elles tendent toujours au même but; la satisfaction de la manière d'être particulière à chaque individu.

Pour se rendre compte de la puissance des forces passionnelles, et comment elles renversent peu à peu tous les obstacles et forcent les législateurs religieux et politiques à les retoucher, à les modifier sans cesse, examinons ce qui se passe dans les rapports sexuels. Rien de plus légitime, de plus naturel que ces rapports sur lesquels repose la perpétuité de l'espèce. Dans le mariage légitime, l'infanticide est à peu près nul. Dans le concubinat, quand le père n'abandonne pas la fille-mère elle supporte sa part du fardeau, et l'infanticide est aussi rare que dans le mariage. Si la fille-mère abandonnée est au-dessus du besoin ou gagne assez pour élever son enfant, elle ne l'abandonne pas, elle brave même l'opinion. Si la fille appartient à une famille aisée, on la fait voyager, elle se délivre de son fruit, on l'élève au loin en secret jusqu'à l'âge où il peut se suffire à lui-même. Le crime a lieu quand il y a abandon, et que la mère est dans l'impossibilité de soigner et d'élever l'enfant qui va naître. C'est le cas des filles en domesticité, dont les maîtres ou les fils de la maison abusent trop souvent. Ne sachant se résoudre à l'exposition, ou à l'envoi à l'hospice, sans ressources, sans secours, sans conseils, sans appui, en face du blâme de sa famille, du renvoi de ses maîtres, de la misère qui se dresse devant elle avec toutes ces privations, qui peut concevoir la révolution qui s'opère dans l'organisme de

cette mère? Arrivée au moment suprême, en proie à des combats, à des luttes désespérées, il faut le concours de circonstances extra-naturelles pour la pousser à un crime dont la cause est certainement plus sociale qu'individuelle.

Ici la justice ne peut saisir qu'un des deux coupables; aussi le sentiment du juste qui veille au fond de la conscience du jury, admet presque toujours les circonstances atténuantes.

En Chine, pays immense, dont la population n'émigre pas, où la multiplicité de l'espèce fait courir le risque de la famine; pour maintenir l'équilibre entre la population et les subsistances, l'infanticide est toléré pour cause de salut social. La doctrine de Malthus est, comme on le voit, bien ancienne.

Qu'est-ce que le vœu téméraire de chasteté et de continence du prêtre chrétien, sinon l'infanticide en germe au point de vue naturel, considéré cependant comme une vertu des plus méritoires au point de vue artificiel, conventionnel?

Le viol sur les adultes, les attentats sur les enfants par des hommes sur le déclin de la vie, s'expliquent ainsi : L'homme arrivé à l'âge où il a perdu les attraits de la jeunesse et où il ne peut plus plaire, sans argent pour se procurer des plaisirs, dont l'aiguillon se fait encore vivement sentir, sans une raison et des passions antagoniques assez puissantes pour contrebalancer son exubérance de forces instinctives, cet homme, en proie à sa passion, attaque les adolescentes, ou bien l'enfance crédule, ignorante, confiante et gourmande. Dans cette catégorie de crimes, la justice ne peut atteindre que les attentats flagrants et commis au grand jour.

Qui peut énumérer les viols clandestins exécutés à l'aide de piéges dressés; ainsi que les attentats de toute nature qui échappent à l'œil de la justice civile et religieuse?

Pour bien apprécier les causes et les degrés de criminalité, il faudrait tenir compte des conditions, du degré d'instruction, des tempéraments, de la misère ou de l'aisance des individus, et de toutes les circonstances externes et internes qui ont pu concourir à la perpétration des crimes. Ces détails échappent aux statisticiens, ils ne figurent point dans leurs travaux.

Quant à l'adultère, si l'on veut aller au fond des choses, on verra que dans *les conditions actuelles de la société*, la vénalité doit forcément présider à l'union légale. Aussi, l'absence d'affection sincère et réelle n'existant pas, les incompatibilités de goût, de caractères, d'habitudes, les disproportions choquantes d'âge, l'impossibilité de faire face à des dépenses hors de proportion avec les ressources, doivent faire naître les discordes intérieures et occasionner cette foule de séparations légales ou non, d'adultères, de banqueroutes commerciales et morales de toute nature. La dissolution de la famille chrétienne s'opère, comme on voit, *dans et par le laisser faire*, *le laisser passer économique et social.*

Le siècle, lancé aveuglément et à toute vapeur vers l'idéal de la richesse, ignorant absolument les moyens rationnels, méthodiques, de se diriger vers cette terre promise, en évitant les chocs et les déraillements, doit se heurter et se briser contre une foule d'obstacles imprévus, inconnus, en contribuant à augmenter tous les désordres.

Le spectacle des difficultés, des tribulations qu'offre le mariage, effrayant les jeunes hommes, les mariages diminuent; et comme l'attrait sexuel a toujours la même puissance, le concubinat augmente. A cette augmentation correspond celle des filles libres, des prostituées, des filles qui se jettent dans les ordres monastiques.

Nous avons fait voir que toutes les forces vitales de

l'homme étaient bonnes en elles-mêmes, que leurs essors déréglés *extra-sociaux* étaient seuls relativement mauvais. Nous ferons observer que la dose de mal qui constitue le crime qualifié, est le fait d'une très-petite portion de la société; la majorité la réprouve sévèrement. Au-dessous de ce degré vient celui qui est en dehors de la criminalité et que la morale et l'opinion plus ou moins raisonnables blâment et ne peuvent punir. La réprobation morale et religieuse qui poursuivait toutes les infractions à la loi morale primitive, s'affaiblissant à proportion que le mal gagne le troupeau, l'acte pervers, immoral, selon l'ancien *criterium* religieux, perd peu à peu, aux yeux du grand nombre, son caractère mauvais; les préjugés s'effacent, la sévérité fait place à plus d'indulgence, plus de tolérance; la tolérance amène la liberté, celle-ci conduit à la licence, la licence à la promiscuité. C'est ainsi que la règle ancienne finit peu à peu par tomber en désuétude pour la majorité qui la considère comme arriérée, inintelligente, etc.... Dans ce mouvement relativement subversif et démoralisateur, il faut toujours distinguer les efforts naturels de la puissance vitale, de la nature des moyens employés et de la direction *contre nature* qu'elle prend pour se satisfaire. *La bonne fin ne justifie jamais les mauvais moyens.*

C'est, comme on voit, de l'excès du désordre, occasionné par l'ignorance et l'impuissance de l'ancienne loi morale, que finit par sortir la règle nouvelle, réclamée instinctivement par la pratique générale.

Quand la société n'a jamais fait et a fini par faire le contraire de ce qu'avait prescrit une doctrine, c'est la société qui a raison et la doctrine qui a tort; c'est à elle à changer. L'histoire prouve qu'il en a été toujours ainsi.

Un impôt qui dans l'état actuel des choses nous paraîtrait très-juste, très-moral, serait celui qu'on mettrait sur le célibat à partir de l'âge de trente ans, propor-

tionnel à la fortune des hommes. La somme recueillie serait distribuée aux filles-mères pour servir à l'éducation de leurs enfants, et à doter les filles pauvres qui désireraient se marier.

Les vols qui se multiplient en hiver ont pour cause, en grande partie, le chômage forcé de nombreuses professions. La gêne et la misère qui en résultent poussent au vol; l'individu peut en contracter l'habitude et passer par tous les genres et degrés de criminalité. Des désirs puissants qui ne peuvent être satisfaits avec les ressources du travail, non contrebalancés par des forces antagoniques suffisantes, font succomber à la tentation et à l'emploi des moyens criminels. Si l'on entre dans les détails de la physiologie morale du vol, on reconnaîtra que la loi n'atteint que les voleurs dont les moyens sont les plus grossiers, les plus matériels et les moins dommageables à la fortune publique. L'art du vol se perfectionne et se développe par les progrès de l'instruction et des institutions. Le vol arrivé à un certain degré, finit par perdre son caractère criminel pour passer à un degré où la ruse joue le plus grand rôle et finit par s'élever à la spéculation. La brutalité des moyens primitifs est sortie par une porte, la ruse est entrée par l'autre. Les moyens immoraux, frauduleux, selon le *critèrium* primitif, se sont multipliés, inoculés : ils ont été peu à peu innocentés; la subtilité, la finesse, le génie des moyens employés ont fini par être admirés. La distinction des moyens licites, honnêtes et déshonnêtes s'est effacée, ainsi que les scrupules de la conscience. Au lieu de quelques milliers de francs enlevés par effraction, ce sont des millions habilement soutirés par l'habileté spéculative.

Qu'est-ce que la guerre, au fond? et quel est le but des princes qui la font? c'est de voler des provinces, de rançonner les habitants en employant le meurtre et les *querelles d'allemand.* Arrivé à ces proportions, ce

qui conduit un individu à la potence et aux galères, conduit un souverain et son armée à la gloire et à l'immortalité.

Le vol chez les enfants ne peut avoir de caractère criminel. Le tien et le mien n'existe pas dans l'état de nature primitive. C'est une distinction acquise, elle se développe chez l'enfant par l'éducation et l'exemple.

Le suicide chez les vieillards est la conséquence des infirmités, de la misère, de l'abandon, de l'impuissance de gagner sa vie, des réflexions amères qu'ils font sur les déceptions de leur vie passée. Ne pouvant se résoudre à mendier, à vivre de la charité publique, ils mettent fin à leur triste existence. L'instruction doit nécessairement contribuer à augmenter le nombre des suicides en raison inverse des crimes contre les personnes, en développant le sentiment de la dignité personnelle. Plutôt que de pourvoir à ses besoins par le recours au crime ou à des actes vils et méprisables, l'homme tourne contre lui-même l'arme qui l'aurait dégradé. Si le moyen est déplorable, le motif est honorable. Paix et pardon à ces malheureux.

L'instruction primaire, en développant l'intelligence des masses nécessiteuses, excite leurs désirs, augmente leurs besoins, leur ambition; elle contribue à la dépopulation des campagnes, à la pléthore des villes, à la dépravation générale, et jette le trouble et l'embarras dans l'économie rurale.

Que peuvent, contre ces puissantes causes de désordre qui dominent l'ensemble du corps social, les anciens moyens de compression et de répression morale qui, comme nous l'avons démontré, contribuent indirectement à la dissolution générale? Que peut la pénalité civile contre les crimes de la force vitale permanente? Elle supprime, elle sépare de la société à vie ou à temps les scissionnaires à essor anormal, mais ne change pas la nature des individus; et comme on ne

change pas les *conditions sociales* qui sont une des causes des déviations, la société se dissout peu à peu et ne se soutient que par la force brutale et par la *sociabilité naturelle* constante qui gît au fond de l'âme des masses. Il semblerait, d'après les observations qui précèdent, que les hommes, entraînés au crime par l'excès des forces qui tiennent à la constitution même de leur organisme, ne devraient pas être responsables de leurs mauvaises actions et être punis par la société. Cette conséquence est forcée : on peut considérer ces individus comme des êtres mal organisés, incapables de se conduire, de maîtriser leurs essors; ils doivent être mis à part, traités comme atteints de monomanie spéciale, en utilisant leurs forces pour leur bien et celui de la société; car il n'y a pas d'homme, quelque scélérat qu'il soit, dont tous les aspects soient également exagérés et persistent avec la même intensité pendant toute leur vie.

Le religion a très-bien compris ce qu'il y avait d'inhumain, de barbare dans la justice des hommes, car, en accompagnant le patient au supplice, le prêtre fait espérer à la victime repentante le pardon de la miséricorde du Dieu qui l'a créé et connaît tous les replis de son cœur.

L'expérience démontre la puissante influence de l'éducation, de l'instruction, de l'opinion et des institutions pour diriger les masses qui ne sont point affligées, comme quelques individus, de *prédominance exclusive et irrésistible*. Nous avons montré comment, par l'art des oppositions, des contrastes harmoniques et des dérivatifs passionnels, habilement appliqués, on obtient la modération des passions les plus intenses. Le christianisme en a donné des exemples frappants dans les victoires qu'ont remportées certains croyants sur l'amour physique, au moyen de l'amour mystique savamment exalté.

Il faut comprendre, et l'expérience le confirme, que

chaque forme sociale a ses crimes, ses délits, ses vices particuliers, en proportions à peu près déterminées, qui persistent avec elle.

Il faut se garder, en art social, de donner aux institutions anciennes ou modernes un pouvoir répressif, moral ou religieux, qu'elles n'ont pas. Ces mesures, souvent secondées par le pouvoir politique, offrent un grand danger en ce que, au lieu de purifier les cœurs, elles rendent les hommes plus faux, plus hypocrites : un calme, une vertu, un ordre apparent se produisent tant que la compression se fait sentir ; dès qu'elle cesse, le mal caché fait explosion, avec d'autant plus de force qu'il avait couvé plus longtemps et pénétré plus profondément. Ce travail intestin est le plus à redouter, car son action dissolvante échappe au grand jour ; il y a un formalisme de vertu et de religion qui donne le change. Malheur à la société dont les dépositaires du pouvoir n'ont ni assez de prévoyance, de clairvoyance et d'énergie morale pour conjurer ce danger !

CHAPITRE VI.

De la démonologie ancienne et moderne.

La doctrine chrétienne a été fondée aussi sur la croyance aux démons. — Les prédicateurs modernes, dans leurs entretiens, laissent volontiers à l'écart ce sujet, qui a eu, à l'origine du christianisme et au moyen âge, une si grande et si cruelle influence.

Quelle qu'ait été la répulsion du spiritualisme pour la matière, il n'a jamais pu éluder la question de l'influence du physique sur le moral. Pour réglementer les rapports de l'homme, il a été obligé de s'occuper de

physique, de physiologie et de psychologie. Ne pouvant rien inventer à cet égard, les fondateurs du christianisme ont été obligés d'emprunter ces connaissances aux divers systèmes philosophiques qui existaient à leur époque.

Chez les païens, les légendes poétiques, conservées par la tradition, avaient fini par former une théologie fabuleuse très-répandue parmi le peuple. Cette théologie n'a jamais été qu'un amas d'absurdes superstitions. Les lois particulières que chaque législateur avait mises successivement sous la protection des dieux de chaque cité avaient fini par créer une théologie civile. L'étude des phénomènes que l'homme observe en lui et dans la nature extérieure à lui, constituait la théologie naturelle. L'imagination suppléant à l'observation, à l'expérience et au calcul, avait personnifié les éléments constitutifs du monde phénoménal, ainsi que les diverses opérations de la nature.

Jésus et les apôtres ne s'occupaient point de sciences naturelles et économiques, mais d'idées morales et théologiques. Les Pères de l'Eglise se sont assimilés les idées de leurs contemporains. Platon, qui avait résumé la science de ses devanciers et posé le fondement de la philosophie contemplative, a servi, avec la Bible, de point de départ à la théologie chrétienne. Saint Augustin expose un précis historique des divers systèmes philosophiques pour arriver à discuter les idées de Platon.

Saint Augustin, après avoir été d'accord avec ses disciples sur la nature de Dieu et sur ce qui constitue pour l'homme le souverain bien, se sépare d'eux sur la pluralité des dieux. — Quant à la question des démons, dont il admet l'existence et dont l'air est la demeure, appuyé sur la sainte Ecriture, il repousse les démons à titre d'intermédiaires entre les hommes et les dieux. « — Les démons, dit-il, ne sont pas bons

Ce sont des esprits pervers, possédés du besoin de nuire, à jamais détournés de la justice, gonflés d'orgueil, dévorés de jalousie, subtils artisans de ruse. *Ils habitent l'air, il est vrai ;* mais c'est un châtiment de leur inexplicable prévarication que, précipités des hautes régions du ciel, ils demeurent confinés dans cet élément comme dans une prison analogue à leur nature. Est-ce à dire que, parce que l'espace de l'air s'étend au-dessus de la terre et des eaux, ils ont sur les hommes la supériorité morale? Non. — Les hommes l'emportent infiniment sur eux, et ce n'est pas ce corps terrestre qui fait leur excellence, mais l'assistance du vrai Dieu propice à la piété de leur cœur.....

» Les démons sont donc mauvais. Ce que les païens appelaient bons démons ou génies ne sont ni dieux ni démons : ce sont les saints anges qui n'ont point prévariqué.

» La puissance malfaisante ou favorable qu'exercent les démons, ils ne l'exercent jamais que par une permission de la justice de Dieu, *profonde et impénétrable*, et non comme médiateurs entre les hommes et les dieux, tenant de l'amitié des dieux ce pouvoir sur les hommes; car peuvent-ils être amis de ces dieux bons que nous appelons, nous, les saints anges, créatures raisonnables, habitants des célestes demeures : trônes, dominations, principautés, puissances, dont ils sont éloignés, par la disposition de leur âme, de toute la distance qui sépare le vice de la vertu et la malignité de l'innocence? »

A propos des dénominations de bons et de mauvais démons, saint Augustin fait observer que l'Ecriture parle de bons et de mauvais anges. Le mot *démon* est pris dans une acception sinistre. Les mauvais anges, les anges déchus de l'Ecriture ne sont que les mauvais démons des païens. D'après l'Ecriture, l'origine même du nom de démon signifie *qu'ils possèdent toutes les*

***sciences des choses sensibles*, *mais sans la charité et la justice*.** Jésus-Christ, Dieu-Homme, le vrai médiateur, vient pour briser l'empire de ces tyrans. Le prince des démons, Satan, doute de Jésus et le tente pour s'assurer s'il est le Christ. «Il ne le tente toutefois, dit saint Augustin, qu'autant que le Christ le lui permet, pour réduire son humanité aux conditions du modèle proposé à la nôtre; mais après la tentation, quand les anges le servent, ainsi qu'il est écrit, les bons et saints anges devant lesquels tremblent les esprits impurs, les démons reconnaissent de plus en plus combien il est grand; si méprisable qu'il paraisse dans son infirmité charnelle, il commande, et nul n'oserait lui résister.»

Quant à la dénomination de *dieux* que les platoniciens donnent aux bons démons, saint-Augustin se dit presque d'accord avec eux, pourvu qu'en leur attribuant l'immortalité et la béatitude, ils ne la cherchent pas hors de Dieu, principe de leur être et de leur gloire.

Il fonde cet accord sur les saintes Ecritures; car on y lit ces passages :

« Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé; » — et : « Glorifiez le Dieu des dieux; » — et ailleurs : « Le roi puissant sur tous les dieux; » — et le verset : « Terrible par-dessus tous les dieux, » expliqué par celui-ci : « Car tous les dieux des Gentils ne sont que des démons; le Seigneur est l'auteur des cieux, etc. (1). »

On voit, d'après ces citations, que les idées de Platon et toutes les connaissances de son époque ont servi à constituer la doctrine chrétienne. Quant aux démons, immortels avec leurs corps subtils, gazéiformes, qui habitent notre atmosphère, puissances de notre *air*,

(1) Tous ces passages confirment l'opinion de P. Lacour sur le polythéisme de Moïse, qui reconnaissait un Dieu suprême, puis une série de dieux inférieurs.

le crucifiement du Christ, en *l'élevant dans cet air pour être crucifié*, devait, dans cet ordre d'idées, *le purifier des principautés qui le souillaient.* Voici un autre passage de la *Cité de Dieu*, sur le diable : « Mais comme Dieu est le *Créateur souverainement bon* des natures bonnes, il est *l'Ordonnateur souverainement juste des volontés mauvaises.* Leur malice fait un mauvais usage de la bonté de la nature, et il en fait un bon de la malice des volontés. Il a donc voulu que le diable, bon au sortir des mains de Dieu, et devenu mauvais par sa volonté propre, relégué aux régions inférieures, serve de jouet aux anges, c'est-à-dire que les tentations qu'il sème sous les pas des saints tournent à leur avantage. En le créant, Dieu n'ignorait pas sa malice future et prévoyait tout le bien que lui-même saurait tirer de ce désordre. C'est pourquoi le Psalmiste a dit : « Ce dragon que vous avez créé pour servir de jouet. » Evidemment, quand sa bonté le créait bon, il avisait déjà, dans sa prescience, quel usage il ferait de l'être déchu. »

On peut se demander : Qu'est-ce qu'un Dieu créateur des *bonnes volontés* et *ordonnateur des mauvaises ?* Quelle différence fait saint Augustin entre créer et ordonner ? Qu'est-ce qu'un Dieu qui crée un être *bon*, qui sait, veut, permet et ordonne qu'il *devienne mauvais* parce qu'il entre dans ses vues de tirer un bien du mal qu'il fera ? Puis cet être, homme ou ange, bon et nécessaire aux vues de Dieu, est pourtant livré aux tourments de l'enfer par ce Dieu, après avoir exécuté les volontés de ce même Dieu.

Les théologiens qui attribuent à l'être infiniment bon, puissant, sage et intelligent, de pareils caprices, de pareilles aberrations, de pareilles injustices, ne sont-ils pas les pires des athées? Quel est l'homme sain de cœur et d'esprit qui voudrait ressembler à ce Dieu ?

Nous avons examiné comment M. Nicolas a réussi à

démontrer par la science la vérité du christianisme. Il serait curieux et fort instructif de faire une revue des ouvrages dus à la plume des laïques officieux, sorte de théologiens métis qui, dans leur zèle orthodoxe, s'imaginent soutenir et défendre la religion et la morale. Cette revue serait ici trop longue. Nous nous bornerons à citer le travail d'un auteur qui, par la voie exceptionnelle qu'il a prise, les dépasse, les éclipse et les résume tous.

M. Eudes de Mirville, dans un ouvrage intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, publié en 1854, présenté à l'Académie des sciences morales et politiques, a fait, à propos des tables tournantes, un véritable traité de démonologie.

Cette question *si honnie, si bafouée*, dit avec juste raison l'auteur, est *l'âme et pour ainsi dire la raison de toute la doctrine chrétienne.*

« Satan, disait Voltaire à un théologien *trop coulant,* Satan ! mais c'est le christianisme tout entier : PAS DE SATAN, PAS DE SAUVEUR ; car le Sauveur est venu pour détruire les œuvres du diable. » Bayle, le plus savant des incrédules, disait à ce sujet, après quinze siècles de controverse : « Prouvez seulement aux incroyants l'existence des mauvais esprits, et *vous les verrez forcément obligés de vous accorder vos dogmes.* » L'auteur, en orthodoxe zélé, plein de science et de foi, a par conséquent cherché à prouver, à l'aide des phénomènes qui se sont produits dans les deux mondes, qu'il est impossible de les expliquer autrement que par des esprits, *des intelligences servies par des fluides.* Ces fluides ont été, dit-il, vus plus d'une fois, soit dans les corps frappés, soit dans l'agitation des objets, soit dans leur effet vraiment électrique sur l'organisme humain. « Mais, pour nous, ces fluides ne jouent qu'un rôle instrumental et secondaire. Mais vient cette question : Ces intelligences sont-elles naturellement unies à ces

fluides comme nos âmes à nos organes, ou suffit-il qu'elles s'en emparent et se les approprient pour agir ensuite, par leur entremise, sur la matière et sur nous? »

» L'auteur, en bon catholique, consulte les enseignements de la théologie sur la question des invisibles et de la spiritualité. Cette question est, dit-il, *parfaitement libre;* cependant, de nos jours, la majeure partie des théologiens professe la croyance à l'entière immatérialité des esprits.

» C'est l'opinion de S. Eminence le cardinal Gousset. Mais l'opinion contraire se trouve dans la philosophie des temps antiques : l'existence des esprits est admise sans la moindre hésitation. Leur nature mixte, que dans notre langage moderne et matérialiste nous aurions peut-être la hardiesse d'appeler *gazéiforme*, alors c'étaient les *âmes aériennes* de Varron : « ces âmes, dit-il, qui sont vues non par les yeux mais par l'esprit, et sont appelées héros, lares, génies; » c'était le *genus areum* de Platon, « ce règne *de démons ou d'animaux* aériens qui, bien que tout auprès de nous, ne nous apparaissent jamais ouvertement. Ce sont encore *les âmes volantes* de Philon, « dont l'air est rempli, dit-il, quoiqu'elles soient invisibles *pour nous.* »

» Plutarque, Pythagore, les néo-platoniciens et l'éclectisme alexandrin tout entier partageaient exactement la même doctrine. Ils appelaient ces fluides « électricités, puissances pneumatiques, forces dynamiques, énergies, etc.... » Cette sorte d'assimilation technique avec les forces matérielles ne paraissait inspirer alors aucune espèce de scrupule aux plus rigides et aux plus savants docteurs de l'Eglise. Absence absolue de controverse à ce sujet pendant les trois premiers siècles de l'Eglise; chacun semble regarder l'opinion qu'il émet comme l'opinion générale. Ainsi, Origène accorde aux esprits une espèce de vapeur. Le mot *immatériel* était, dit-il,

tout à fait inusité et inconnu. Tertullien les assimilait à l'âme humaine, à laquelle il assigne, comme on le sait, une certaine corporéité. Saint Clément d'Alexandrie partage la même opinion. — Saint Hilaire est bien autrement explicite : « Il n'y a rien, dit-il, dans les substances et dans la création, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit parmi les choses visibles, soit parmi *les invisibles*, qui ne soit corporel. Même les âmes, ajoute-t-il, soit pendant la vie, soit après la mort, conservent quelque substance corporelle, parce qu'il est nécessaire que tout ce qui est créé soit dans quelque chose. »

» Saint Justin, saint Césaire, Cassien, Minutius, Félix, Fulgence, Arnobe et saint Ephrem sont absolument du même avis.

» Saint Ambroise veut que l'on réserve pour la sainte Trinité, *toute seule*, l'expression *immatérielle*; « *rien* dans tous les êtres créés, dit-il, n'étant immatériel. » Saint Augustin soutient la même opinion.

» Saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire de Naziance et autres sont dans le doute et penchent pour la corporéité des esprits.

» S'il n'y a pas accord universel sur la nature des esprits, il y a du moins accord pour leur existence. Nous pouvons donc dire, répète l'auteur, en toute assurance, *intelligences servies par des fluides;* soit que ceux-ci leur soient naturellement unis, soit qu'elles s'en emparent et les emploient. — De quelle nature seraient maintenant ces fluides empruntés? Les théologiens qui sont pour le fluide *emprunté* disent que les anges s'emparent de *l'air le plus pur*, de *l'éther* le plus subtil, comme les démons s'emparent à leur tour d'une matière plus épaisse, plus rapprochée de nos vapeurs et quelquefois de nos effluves les plus grossières.

» D'autres théologiens, tout en étant contre la corporéité matérielle, se demandent si les esprits, en tant

que formes *intellectuelles et substantielles*, ne seraient pas doués d'une *matière spirituelle.* Cette fois, bien différente de la notre, il paraît bien plus sûr d'affirmer, avec saint Thomas et les plus célèbres théologiens, que le caractère indélébile que les sacrements impriment dans l'âme a lieu à *l'aide d'un être physique appartenant à l'espèce des qualités spirituelles.* Des théologiens modernes décident la question en disant « que la matière étant inerte de sa nature, ces agents sont spirituels et émanent des principes de force et de mouvement diversement modifiés par le Verbe. »

Il est une autre espèce de manifestation fluidique, c'est celle qui paraît émaner, dans toutes les opérations mystérieuses, soit du magicien, soit du magnétiseur, soit du possédé, soit du *médium* employé par l'esprit. C'est cette émanation qui donne le change à tant d'observateurs, fort judicieux, du reste, mais qui ne savent pas se résoudre à dégager de nos électricités *tournantes* l'agent mystérieux qui se cache derrière elles. Si cependant ces personnes voulaient faire attention à la *constante inconstance* de ces effets, à leur opposition formelle avec toutes les lois connues de l'électricité, elles se convaincraient bien vite que ce dernier impondérable, tout en étant plus ou moins favorable, peut-être, à l'obtention des phénomènes, ne leur est nullement nécessaire, puisque dans une foule de cas de magnétisme, comme d'*aimantation rotatoire*, on s'en passe complétement.

» Quant à cette disposition physiologique, favorisant chez le *médium* l'action de l'esprit étranger, nous croyons quelle existe, et nous pourrions énumérer ici une partie des conditions qui la produisent. Nous savons, de plus, que ces esprits prennent facilement possession de nos organes, de notre système nerveux, avec lequel il a la plus intime relation ; le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, « identique à l'air que nous

respirons, » et les puissances spirituelles étant les princes de cet *air* dans lequel elles résident. Mais comme on les *expulse* de ces organes et de ces fluides nerveux exactement comme le crucifiement du Christ les expulsait de l'atmosphère (car il fut élevé en croix *pour* mieux purger l'air des principautés qui le souillaient), l'espèce d'assimilation physiologique qui s'opère entre elle et nous, n'est donc qu'une assimilation accidentelle, temporaire et toujours limitée par la permission divine. Malheur seulement à qui brave le péril et s'expose à de semblables visites ! »

Au moyen de l'hypothèse de l'auteur : *Intelligences servies par des fluides* empruntés ou employés par elles, « il pense qu'il y aurait, dans cette manière d'expliquer tous les phénomènes, un moyen *transactionnaire* entre les spiritualistes et les rationalistes en leur montrant les *esprits* sous un jour plus acceptable, puisqu'au lieu de l'autre monde, il ne s'agirait plus ici que d'un monde *plus parfait,* de substances plus éthérées, en un mot de créatures plus ou moins supérieures au propre esprit qui l'anime lui-même.

» On choquerait moins le physicien qui pourrait comprendre enfin l'action de ces esprits sur la matière, car il ne lui serait pas plus difficile de se rendre compte de cette action sur certains corps que de l'action foudroyante de l'électricité purement physique ; de cette manière vous combleriez l'abîme qui paraît séparer la philosophie spiritualiste de la philosophie positive, puisque cet ordre moyen ne serait plus qu'un règne hyperphysique, hiérarchie admirable qui, gravitant et se perfectionnant sans cesse, nous conduirait, de degré en degré, jusqu'à ce terme suprême au delà duquel la création disparaît toute entière : devant Dieu son créateur. »

L'auteur tire de tous ces faits, qui ont excité l'étonnement universel, cette conséquence : « que la civilisa-

tion est en cause, puisque elle est issue du christianisme. Oui, il s'agit de tous nos dogmes, puisque nous pouvons dire, avec Voltaire : « Pas de Satan, pas de Sauveur ! » et avec Bayle : « Prouvez-leur cette existence des mauvais esprits, et vous les verrez forcés de vous accorder tous vos dogmes. »

» Il est deux objections que l'on peut faire et qui paraissent capitales. La première roule sur le pouvoir exorbitant que de telles doctrines conféreraient aux puissances spirituelles sur le bon comme sur le méchant, sur le fidèle comme sur celui qui ne l'est pas, sur l'innocent et sur l'enfant comme sur le plus grand des criminels. La foi, à ce sujet, se repose dans la promesse formelle de l'Homme-Dieu pour conjurer ces mauvais esprits ; car ils se reconnaissent sous le contrôle d'un pouvoir plus *élevé* qui modère leur action, et ne leur permet ni de *tout dire* ni de *tout faire.*

» La seconde objection est celle de la puérilité des phénomènes signalés. Où est *ce Satan*, *ce demi-dieu tombé, cet antique adversaire,* ce grand prince de l'air ? Que sont *ces malices* nouvelles avec des guéridons et des chapeaux ?

» Laissons parler le grand Bossuet sur les puérilités et sur les *déguisements* sataniques : « Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les *finesses s'accordent mal avec tant de puissance et d'audace....* Mais Satan marche contre nous par une conduite impénétrable et cachée ; il ne brille pas comme un éclair ; il ne gronde pas comme un tonnerre : il ressemble *à une vapeur pestilente* qui s'écoule au *milieu de l'air* par une contagion insensible et imperceptible à nos sens... Il se glisse comme un serpent, et Tertulien nous décrit ce serpent par une expression admirable : « Il se cache autant qu'il peut, il resserre en lui-même par mille détours sa prudence

malicieuse, il ne craint rien tant que de paraître; quand il montre la tête, il cache la queue; *il ne se remue jamais tout entier :* » Ah! mes frères, c'est Satan, c'est Satan qui nous est représenté par ces paroles; qui pourrait nous dire toutes ses profondeurs et par quels artifices ce serpent coule? »

L'auteur en conclut « qu'il faut tirer de ce fléau les seuls bienfaits qu'il ne peut nous refuser, ceux d'une foi plus complète; que le retour à la croyance aux esprits rayerait de nos annales deux siècles de déraisonnement complet, deux siècles de calomnies et de sarcasmes.

» Les sciences médicales, d'après l'auteur, qui expliquent tout par l'hallucination et qui dirigent toutes leurs attaques contre les *esprits*, les *possessions*, les *exorcismes* et contre le *magnétisme*, sont frappées de mort; les prophètes sont vengés, les miracles vont se comprendre, les visions s'expliquer, les *hallucinations* collectives disparaître.

» Le jurisconsulte pourra comprendre une masse de législations incomprises, sans revenir heureusement à des lois qui ne sont plus dans nos mœurs. Avec la croyance aux esprits, le matérialisme est vaincu; mais à quel prix, peut-être! »

L'auteur s'effraie « de voir la France jouer avec l'inconnu, avec un *phénomène tout simple*, mais fort dangereux, et qui peut avoir des conséquences épouvantables : car les *tables devineresses*, l'évocation des trépassés, si bien classées par Tertulien parmi les variétés de magie, sont parfaitement identiques avec la double *abomination*, foudroyée dans le *Deutéronome :* « Qu'il ne se trouve, parmi vous, personne qui consulte les devins... ou qui demande la vérité aux morts; car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à cause de tous ces crimes. »

» Et toujours dans la Bible reviennent ces mêmes menaces suivies toujours de châtiments semblables, comme si de la cessation ou de la vulgarisation de ces pratiques devait toujours dépendre l'élévation ou la déchéance des nations. « Vers le temps de l'Antechrist, est-il écrit encore, la magie couvrira la terre, et ces prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus. »

» Que si l'on trouve l'auteur bien *simple* de trembler devant un texte si *vieux*, c'est que dans tous les temps, comme chez tous les peuples du globe, les mêmes effets ont toujours suivi les mêmes causes; c'est tout simplement l'idolâtrie qui revient sur la scène, et qui revient avec ses *dieux ;* c'est une lutte nouvelle qui se prépare entre les deux forces rivales qui se partagent le monde, forces inégales, sans doute, puisque l'une est divine et que l'autre est créée, mais forces temporairement opposées l'une à l'autre, et dont les progrès rivaux pèsent constamment en sens inverse sur les destinées de la terre. La lutte véritable est dans l'esprit humain. Chacune de ses deux forces et l'invite et l'attire : il est libre ; mais s'il choisit l'*illusion*, la VÉRITÉ sans être jamais vaincue punit en se retirant et se venge en laissant agir sa rivale. — Etait-il donc prophète, cet homme qui vient de s'éteindre (*Donoso Cortès*) lorsqu'il s'écriait : « Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront épouvantés... car les révolutions précédentes n'ont été qu'une menace... La catastrophe qui doit venir sera dans l'histoire la *catastrophe par excellence ;* les individus peuvent se sauver encore parce qu'ils peuvent toujours se sauver, mais la société est perdue. »

L'auteur, arrivé à la fin de son volume, dit « qu'il ne faut pas confondre les missions diverses : à la religion toute seule le droit d'organiser la défense et d'indiquer les moyens de guérison. Aux sciences physiques et naturelles, celui de flétrir les hérésies scien-

tifiques ; à vous, messieurs, celui d'éclairer du flambeau de la philosophie et de l'histoire toute cette pneumatologie nouvelle. Que fait-on, au contraire, depuis un siècle ? Confondant tous les ordres de vérités, on porte aux *mathématiciens* des problèmes *métaphysiques*, on interroge sur des *causes* les hommes qui ne reconnaissent que des *effets*, et sur cette grande question des esprits, on va croire sur parole des gens qui ne se sont jamais occupés que de phénomènes matériels.

» Le remède à tous les effets sataniques employé, de tout temps, par les premiers chrétiens et les apôtres, c'était l'exorcisme, l'expulsion du démon, soit des hommes, soit des éléments, soit des lieux, soit des édifices, etc... A-t-on gagné beaucoup à l'abandon de tels secours ? Le baptême est un véritable exorcisme, car on y dit : « *Sors* de cet *esprit*, de ce cœur, de cette âme ; sors de cette *tête*, de ces *cheveux*, de ces *poumons*, de ces *membres* ; sors, fuis, écoule-toi comme l'eau. » On ne se contentait pas de ce premier exorcisme, on renouvelait les exorcismes après le baptême ; « car, dit un savant théologien, bien que l'on supposât toujours le démon chassé du cœur par le baptême, on le croyait retiré dans la *concupiscence* qui demeure et qui *est à lui*, étant son propre ouvrage. »

» Chez les adultes, on renouvelait aussi très-souvent ces exorcismes de *précaution* contre l'ennemi *qui tourne autour de nous*, et saint Augustin a dit quelque part : « qu'il serait à désirer qu'on les renouvelât tous les jours. »

» C'était une pratique générale de la foi primitive. Plus tard, l'Eglise crut devoir fortifier plus officiellement, plus solennellement encore une institution qui remonte jusqu'au Sauveur lui-même, jusqu'à cet *exorciste divin* descendu des cieux pour précipiter dans l'abîme le *prince de cet air*, et pour guérir tous ceux qu'il oppresse.

» Nous voyons donc l'Eglise établir l'ordre de l'exor-

ciste, et tracer les règles que celui-ci doit suivre avec une sagesse et une *science* que l'on n'a point assez remarquées. Il faut voir, en effet, avec quel soin le rituel établit la distinction entre les maladies nerveuses et les névropathies sataniques.

» Ces dernières ont toujours un *criterium* certain, et consistant dans sept signes :

» 1° Pénétration des pensées non exprimées ;

» 2° Intelligence des langues *inconnues ;*

» 3° Faculté de les parler, ainsi que les *langues étrangères ;*

» 4° Connaissance des événements futurs ;

» 5° Connaissance de ce qui se passe dans des lieux éloignés ;

» 6° Développement des forces physiques supérieures ;

» 7° Suspension des corps en l'air pendant un temps considérable.

» Mais que l'exorciste y prenne garde ! qu'il se prépare longuement par la prière, le jeûne et la charité, dans lesquels il doit puiser ses forces principales.

» Qu'il se méfie surtout des ruses du démon qui le trompe fort souvent, le lasse et ne néglige rien pour bien lui persuader que la maladie est purement *naturelle.* Ces ruses sont *innombrables* ; elles vont quelquefois jusqu'à faire avouer aux malades qu'ils jouent la comédie en demandant l'exorcisme, qu'ils ne sont pas malades, etc...

» Si l'on suit l'exorcisme à toutes les époques de l'Eglise, pendant quinze siècles consécutifs, pas un saint qui n'obéisse au précepte évangélique, pas un canon qui ne le prescrive, pas un fidèle qui ne le réclame à l'occasion, pas un fléau qui n'y trouve un obstacle, fort souvent un vainqueur.

» Mais depuis Luther, et bien que les protestants ne nient pas la magie, la foi diminue, la controverse altère la charité ; l'Eglise devient parfois un théâtre ou

les discussions entravent le succès, comme à Loudun; de plus en plus, alors, elle se voit obligée à la prudence et contrainte de retirer à elle la puissance conférée aux exorcistes; mais le dogme est toujours là, toujours le même; on n'en modifie pas un *iota;* et comme la diminution de la foi est la seule cause de la diminution des secours, on exorcise encore tous ceux qui la conservent, mais on les exorcise en secret. »

Observation : D'après cet auteur, il est évident que Satan, en se révélant comme il vient de le faire au milieu des sociétés les plus éclairées de la terre, a voulu prouver d'une manière éclatante qu'il existe; donc puisque *pas de Satan, pas de Jésus*, Satan étant, Jésus est. D'après l'orthodoxie, la mission de Jésus le bénit, ayant été de combattre et de vaincre Satan le maudit, le prince de ce monde, l'Eglise ayant seule le pouvoir par Jésus de purifier tous les corps et de chasser Satan de tous les lieux où il se cache, en avouant la puissance de son maître Jésus, il est tout à fait logique de revenir à la foi, à l'Eglise, et à ce moyen âge si décrié, si méconnu, pour se mettre à l'abri des embûches de Satan, le déloger de nos organes, qu'il fait agir contrairement à notre volonté et aux commandements de Dieu et de l'Eglise.

Voici qui devient grave : M. de Mirville voit avec le plus grand regret l'Eglise, depuis plus d'un siècle, négliger, abandonner l'exorcisme, pratique de l'ancienne Eglise, selon lui, si précieuse, si efficace. Cet abandon supposerait que l'Eglise aurait perdu la foi au diable, et par conséquent à Jésus; elle partagerait donc l'incrédulité générale. Ainsi, dans le baptême, qui est un exorcisme, le prêtre, le parrain et la marraine, murmureraient des mots qui n'auraient plus pour eux aucun sens.

L'Eglise a une bien grande excuse à faire valoir; car, pendant quinze siècles, sa foi primitive lui a fait em-

ployer tous les moyens d'exorcismes imaginables contre les attaques de Satan. Elle a récité tant de prières, allumé tant de bûchers, brûlé tant d'incroyants, de sorciers et de possédés, que ces moyens héroïques n'ayant pu réussir à vaincre Satan et à le précipiter dans l'abîme, elle est bien excusable d'abandonner cette cruelle et barbare pratique, et d'entretenir fort peu les fidèles, du diable et des ruses que décrit si bien l'aigle de Meaux, de peur de les faire sourire, en faisant la description de la grotesque figure que le moyen âge avait donnée à l'Ange déchu.

Si les phénomènes qui se sont produits avec tant de fracas dans les deux mondes sont l'œuvre de Satan, il prouve par là qu'il se porte parfaitement bien et qu'il est plus fort que jamais. La théologie enseigne que Satan est créé, mais immortel; s'il est immortel, il doit éternellement continuer ses maléfices, il ne peut, par conséquent, être ni vaincu ni détruit. Jésus ne peut, ou ne veut et ne doit pas vouloir le détruire; dans ce cas, sa mort n'aurait pas eu pour but de le plonger dans l'abîme et de racheter les hommes, mais seulement de leur enseigner les moyens de se défendre, de se garantir des embûches, des obsessions du démon, par les moyens qu'il nous a enseignés, si toutefois nous voulons, savons et pouvons nous en servir, et si encore nous croyons que ce soit réellement Satan qui nous tente et nous tourmente.

Les docteurs disent que *les démons habitent notre atmosphère, qu'ils sont les puissances de l'air, qu'ils possèdent toutes les sciences des choses sensibles*, *mais sans la charité et la justice.* Ils disent que les anges s'emparent de l'*air le plus pur, de l'éther le plus subtil;* les démons, de la matière la plus épaisse, comme les gaz et nos effluves.

Voici qu'à notre époque, sur la plus grande partie de la terre, existent des centres scientifiques composés

d'hommes protégés par leurs gouvernements, qui font de la physique, de la chimie, opèrent sur les gaz, l'air, l'éther et les fluides impondérés. Ils opèrent donc sur les milieux que les anges et les démons habitent. Si ces esprits leur sont unis, les savants manipuleraient, dans leurs expériences, des anges et des démons; de plus, comme le corps des savants est composé de ces mêmes éléments, ils seraient eux-mêmes une combinaison d'anges et de démons; leur corps serait un vrai laboratoire de chimie angélico-infernale, et puisque, comme les démons, ils possèdent et font tous leurs efforts pour *connaître les choses sensibles*, ce sont de vrais démons, des suppôts de Satan, qui s'occupent très-peu des esprits immatériels sur lesquels les théologiens sont très-savants; il est clair que tous ces démoniaques devraient être brûlés et calcinés dans leurs fourneaux; mais comme l'expérience prouve que les prisons, les bagnes et l'échafaud ne se recrutent guère parmi cette classe de citoyens, il est permis de croire qu'ils ont *quelque charité et pratiquent un certain degré de justice*, et que si ce ne sont pas des anges, ce sont au moins d'assez *bons diables*, qui n'ayant jamais persécuté, anathématisé, damné et brûlé personne pour propager et faire adopter leur science, ils méritent quelque respect et l'estime de tous.

Les orateurs de l'Eglise, pour prouver et démontrer la vérité des Ecritures, se servent du concours que leur prêtent quelques bons et complaisants savants dans les diverses branches de la science; ces orthodoxes de nouvelle espèce ne devraient-ils pas être pour elle de bons anges? Ne serait-il pas juste qu'elle canonisât les plus éminents d'entre eux?

Il y a donc, entre l'Eglise et une partie des académiciens, une entente en apparence très-cordiale qui finira, il faut l'espérer, par édifier tous les retardataires; alors la science naturelle et surnaturelle ne faisant qu'une, la

société sera assise sur des bases inébranlables ; elle entrera dans la terre promise de la théocratie religieuse et scientifique. Ce qu'il y a de triste pour les efforts de M. de Mirville, c'est que ces anges savants se sont tenus sur une réserve peu orthodoxe, relativement à ses mémoires ; l'Eglise elle-même, qui aurait dû saisir l'occasion solennelle que le diable lui offrait pour ranimer et affermir la foi en Jésus, a gardé le silence. Elle paraît n'avoir aucune confiance dans le moyen *transactionnaire* que lui offre ce démonologue pour concilier la *philosophie positive* avec la *philosophie spiritualiste*. Comment expliquer une conduite si extraordinaire ?

Si l'on réfléchit à ce que dit Bossuet des déguisements, des ruses insensibles, imperceptibles de Satan, qui montre tantôt sa tête, en cachant sa queue et réciproquement ; les artifices par lesquels il coule, circule, par des milliers de détours, nous pourrons pénétrer les ruses qu'il emploie à notre époque, pour tromper les savants, séduire l'Eglise elle-même, se diviniser et se mettre à la place de Jésus ou ne faire qu'un avec lui.

Puisque, selon l'orthodoxie, Satan s'est manifesté à l'origine du premier homme, toute l'humanité, jusqu'à la venue du Christ, a été sous sa domination. Depuis Jésus, l'immense majorité des hommes est encore sous sa loi et, au milieu des chrétiens, la portion la plus intelligente et une partie des simples est sa proie. En fait, Satan aurait toujours été plus puissant que Jésus, car Jésus possède une armée de saints et d'anges de tous degrés dans le ciel. Sur la terre il a une armée très-bien organisée, très-bien disciplinée de prêtres, de moines de toutes couleurs, aidés par une légion de femmes enrôlées pour la guerre, et précipiter Satan dans l'abîme. Satan n'a aucune milice officielle, pas de pape qui le représente sur la terre ; il n'a pas sacrifié de fils pour ses desseins ; il ne sermonne personne, ne fait point de commandements écrits, ni oraux. Les doc-

teurs le font si fin, si subtil, si rusé, qu'en vérité auprès de lui, Jésus, l'Eglise et les saints ne seraient que des pauvres d'esprit. En se révélant comme il vient de le faire, le diable semble chercher à prouver au monde que Jésus n'est ni son maître, ni son créateur; car il serait par trop contradictoire de supposer que celui qui a créé Satan, ait voulu se donner un chef, un supérieur, ayant le pouvoir de neutraliser, de détruire constamment ses efforts et l'empêcher de racheter le monde. En réduisant Jésus à cet état de faiblesse et d'infériorité, Satan cherche à ruiner la foi de ses plus fervents adorateurs, à prouver qu'il est tout au plus un ange bon, créé comme lui par le même Dieu, afin de contrebalancer son pouvoir malfaisant. Car, pour que Jésus réussisse, il faut que le croyant fasse tous ses efforts pour combattre ses passions; sans cette lutte interne, sans cette victoire sur lui-même, l'individu ne peut se sauver.

Bossuet nous montre Satan, si impénétrable dans sa marche, arrivant à ses fins par des détours si nombreux et si tortueux, qu'on pourrait croire qu'il est venu faire parler les morts, tourner les tables, les chapeaux, renverser et marcher les meubles, craquer les murs, carillonner les casserolles pour venir au secours de Jésus, en diabolique confrère, l'aider à sortir son Eglise de sa torpeur, de son engourdissement séculaire, et faire un essai de sa propre puissance en montrant la nullité de celle de Jésus et de l'Eglise. Aussi, son génie infernal a fait ressusciter en France toutes les vieilles momies de la théologie en soutane et en paletot. C'est lui qui souffle à tous les prédicateurs leurs magnifiques discours pour séduire et créer une génération de jeunes croyants, afin de former une sainte milice, assez aveugle et fanatique pour combattre la phalange des bons et mauvais démons de la science et de la philosophie. Mais en même temps, par un des subterfuges

de sa malicieuse prudence, Satan, qui ne craint rien tant *que de paraître, qui montre la queue quand il cache la tête, et ne se remue jamais tout entier,* nous donne un exemple frappant des moyens astucieux qu'il emploie dans l'art avec lequel il se glisse dans la cornue cérébrale de nos foudroyants prédicateurs ; pour parvenir à ses fins, que les théologiens disent impénétrables, le rusé a choisi précisément le plus éminent et le plus célèbre des orateurs actuels, qui occupe la chaire de la métropole parisienne, pour travailler à sa mystérieuse divinisation, en présentant au monde le dogme moderne du progrès au nom de Jésus-Christ qui est, selon ce Père, *le fondement, le centre et le sommet du progrès dans l'individu comme dans les nations.*

Pour cacher la profondeur de ses desseins, Satan pousse ce bon Père, avec ses charitables confrères, à signaler à la société comme impies, sacriléges, athées, les penseurs qui travaillent au dogme du progrès moderne, dont ces prédicants s'emparent. C'est ainsi que l'insidieux fait accepter et reconnaître sa puissance par ses anciens ennemis ; il leur fait prendre sa tête, en attendant de leur faire saisir sa queue en la mettant à la place de la tête, et accepter son corps tout entier. Ah ! mes frères, mes frères, c'est Satan qui coule dans nos organes et suinte par tous nos pores !!

On voit comment l'Eglise travaille à réaliser, sous l'influence de l'esprit des ténèbres, *la catastrophe par excellence,* prédite par Donoso Cortès et de Maistre; car, si l'on s'en rapporte aux prophéties, *Satan doit sortir vainqueur pour un temps.*

Neuf années se sont écoulées depuis la publication du livre de M. de Mirville, sur un *des plus grands événements de notre siècle.* Où en sont les *tables devineresses*, l'*évocation des trépassés*, avec la double abomination, foudroyée par le *Deutéronome*, et l'*extermination de tous les peuples*, *à cause de ces abominations.* Les

masses ne s'en occupent plus. Que reste-t-il du grand fleau épidémique? Quelques adeptes qui cherchent de bonne foi à expliquer les phénomènes qui se passent au milieu de l'organisme humain ; quelques chevaliers d'industrie qui exploitent la crédulité des simples et cherchent à faire des dupes. Quant à la science qui rejette absolument les explications surnaturelles des théologiens, elle a tort de ne pas s'occuper sérieusement des phénomènes d'un fluide naturel qu'elle admet, qui a toujours existé et qui produit dans l'homme sain ou malade des effets qu'il serait temps d'apprécier à leur juste valeur.

Ce qu'il y a de très-certain et de très-positif, c'est que les morts et les esprits malins ou divins qu'on interroge n'enseignent rien de nouveau. Ils sont en tout et pour tout aussi ignorants que les vivants. La science, ni l'industrie, ni l'art ne leur doivent aucune découverte sérieuse, et puisque c'est par les seuls efforts de l'intelligence des vivants que la société marche, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de laisser les morts, les anges et les démons tranquilles, de conserver le bon sens que Dieu nous a donné, et ne pas le perdre comme il est arrivé à plusieurs. Le meilleur, le plus efficace des exorcismes que nous connaissions, qui chasse le plus sûrement les mauvais esprits, neutralise et détruit leur funeste influence, c'est de leur rire au nez et de les bafouer.

M. de Mirville en est de toute manière pour ses frais d'érudition et de bonne volonté.

La routinière et aveugle congrégation de l'*Index* romain ne l'a cependant pas repoussé. Il est vrai qu'en homme prudent et habile il avait pris ses précautions. M. Nicolas avait fait approuver son ouvrage par le *révérend Père Lacordaire*. M. de Mirville a obtenu les adhésions du *révérend Père Ventura, ancien général des théatins, examinateur des évêques et du clergé romain.*

C'est le représentant le plus illustre de la théologie et de la philosophie catholique au dix-neuvième siècle;

De M. le docteur *Coze*, *un de nos médecins les plus considérés,* et l'un des trois chefs préposés par la France à la garde de son enseignement médical;

De M. de *Saulcy*, très-savant archéologue, voyageur célèbre, physicien fort habile.

Certes, voilà des témoignages fort respectables et d'une grande autorité.

Le révérend père Ventura dit: « Je ne suis pas prophète, monsieur, et ne sais ce que la miséricorde ou la justice de Dieu nous prépare; mais, comme vous, je tremble pour le présent, et cependant j'espère pour l'avenir; car, je le vois, il sort déjà de toutes ces choses de merveilleuses leçons. Il en sort, en effet, la justification de l'Evangile et de la foi, la condamnation définitive d'un rationalisme terrassé par ces faits, et par conséquent la glorification prochaine de tout le passé de la véritable Eglise, et même de ce moyen âge si calomnié, si travesti, si gratuitement doté de tant de ténèbres. Les événements politiques de ces derniers temps étaient chargés de lui donner raison, à ce moyen âge, sous le rapport du bon sens en matière gouvernementale; et voilà des faits d'une nature tout à fait étrange qui viennent le venger des accusations de crédulité superstitieuse; cette réparation était nécessaire, et après tout, notre siècle n'a rien à en craindre, car, certes, elle ne rendra jamais qui que ce soit injuste pour les progrès matériels et utiles de la civilisation moderne. »

Le célèbre général des théatins, qui vante les lumières du moyen âge, dit que notre siècle n'a rien à craindre *du retour de cette époque;* que ses partisans ne seront *jamais injustes pour les progrès matériels et utiles de la civilisation moderne;* mais, illustrissime Père, ces progrès matériels que vous reconnaissez et acceptez,

sont dus précisément au progrès de la méthode du *rationalisme terrassé ;* et comme tout s'enchaîne et se lie dans l'ensemble des connaissances humaines, cette même méthode, en s'appliquant aux idées de la civilisation païenne que le christianisme primitif avait adoptées en grande partie, la civilisation moderne, en vertu de ce progrès et de ses connaissances, repousse catégoriquement l'ancien et le moyen âge fantastiques, si chers à la théologie et à la théocratie.

La situation fausse et insoutenable, dans laquelle l'Eglise se trouve engagée, se manifeste ici d'une manière bien éclatante : voilà un laïque très-instruit qui provoque l'Eglise pour qu'elle s'explique, et tire parti de l'événement le plus extraordinaire des temps modernes, pour ranimer la foi. L'Eglise fait la sourde oreille, elle a même très-sagement défendu aux fidèles de s'occuper de ces phénomènes.

Le célèbre père Ventura dit « qu'il faut que ce soient les laïques qui présentent toutes les pièces de ce procès, afin que l'Eglise puisse juger en connaissance de cause. » Voilà plusieurs siècles que la cause s'instruit, que le procès se plaide sous les yeux de tous. Eh bien ! les *actes* de l'Eglise que nous allons citer dans le chapitre suivant, prouvent qu'elle a jugé en faveur du progrès, obtenu *par les efforts de la science humaine*, *contrairement aux enseignements de la science dite divine.* En conséquence, elle s'arrange de manière à saisir très-habilement l'huître et à jeter les écailles au nez des plaideurs laïques et cléricaux, en les persifflant, les maudissant, les bénissant et les persécutant, comme le pouvoir politique le lui permet.

Par un surcroît de précautions et de preuves, le prudent et habile M. de Mirville, aux trois appuis célèbres de la théologie, de la médecine et des sciences naturelles, a joint, pour les *effets magnétiques*, le témoignage du fameux escamoteur *Robert Houdin*, qui est

devenu ainsi le confrère du représentant le plus illustre de la théologie et de la philosophie chrétienne au dix-neuvième siècle.

Il n'y a évidemment que Voltaire, incarné dans M. de Mirville, pour mettre en contact les deux extrêmes, en subtilités digitales et théologiques, pour la gloire du diable et le progrès de l'Eglise au nom de Jésus-Christ !!....

CHAPITRE VII.

Mouvement stratégique de l'Eglise pour opérer sa transformation.

En adoptant, comme la vérité même, toutes les idées traditionnelles du passé sur l'homme, la nature et Dieu, l'Eglise est restée à trois mille ans en arrière des connaissances scientifiques modernes. En pratiquant les errements des religions qu'elle a renversées sous des symboles et des dénominations différentes, elle a laissé les masses dans la superstition, l'ignorance, et contribué, en voulant tout diriger et dominer, à éloigner d'elle les intelligences progressives.

Luttant depuis trois siècles contre le mouvement providentiel qui entraîne la société vers un monde nouveau, sorti pourtant des entrailles du christianisme primitif, comprenant l'impossibilité d'arrêter ce mouvement, quelque répugnance qu'elle éprouve à le suivre, elle se jette dans le courant général des idées modernes, espérant s'en rendre maîtresse. Rome lève l'interdit, et permet au clergé de philosopher et de *raisonner* sur la religion ; le chef de la catholicité reconnaît et proclame *que la raison est le plus insigne des dons du ciel, au moyen duquel nous nous élevons*

au-dessus des sens, et présentons en nous-même une certaine image de Dieu. Des prêtres intelligents et instruits voulant philosopher, faire usage de leur raison, effrayés des brèches qu'elle fait aux dogmes en cheminant selon les lois de la logique, laissent alors la raison de côté pour faire de vains efforts de sentiment, afin de concilier la *foi sentimentale aveugle* avec la *foi rationnelle clairvoyante.* Le très-éloquent et très-habile Père Félix, qui comprend la portée sérieuse et irrésistible des travaux des penseurs de notre époque, s'arrange pour faire glisser adroitement, dans l'ampleur de sa manche, le dogme moderne du progrès. Malheureusement pour cet orateur autre chose est l'idée vague du progrès, autre chose est la connaissance et la découverte des vrais moyens pour l'opérer positivement. Le dogme du progrès est, en effet, très-nettement et clairement indiqué dans de nombreux passages de l'Evangile, Jésus, à chaque page, excite l'intelligence humaine en ces termes : *Cherchez, vous trouverez; frappez, on vous ouvrira; il n'y a rien de si caché qui ne se découvre; il vient exercer le jugement de l'homme;* il veut qu'on *déracine et jette au feu tout arbre qui ne porte point de fruit;* il veut que l'on *émonde*, qu'on supprime tout ce que *son Père* n'a pas *planté*, c'est-à-dire toute loi qui ne sera pas reconnue par l'intelligence émanée directement du Père ; il veut que le *flambeau soit mis sur le boisseau pour éclairer ;* il veut qu'on marche en avant sans *regarder en arrière*, pour ne point se pétrifier comme la femme de Loth ; il ne veut pas qu'on mette *une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, autrement le neuf déchire le vieux ;* il dit qu'il ne faut pas mettre *du vin nouveau dans un vieux vaisseau, car en fermentant il fait éclater le vieux vaisseau : le vin et le vaisseau sont perdus;* il vient accomplir la loi et les prophètes, et non-seulement il accomplit la loi, mais il la modifie, et *rejette* de la loi ancienne tout ce qui est

vieux et usé, et tombe en ruines; il prévient *qu'il ne peut pas tout dire*, parce que l'esprit humain à son époque n'est *pas assez éclairé pour le comprendre*, ce qui veut dire qu'il y a beaucoup de progrès à accomplir. Il annonce que le *Père enverra en son nom le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, qui nous enseignera toutes choses, et il vous rappellera le souvenir de toutes les choses que je vous ai dites;* il *donne le pouvoir de lier et de délier sous l'inspiration du Saint-Esprit.* En d'autres termes, il donne à comprendre que c'est à l'intelligence humaine à découvrir tout ce qui sera ultérieurement nécessaire pour marcher dans la bonne voie. C'est à elle à modifier, à abroger, à retrancher dans sa doctrine même ce qui ne sera pas en harmonie avec les progrès de l'esprit humain, et aussi contraire à la loi du Père, c'est-à-dire à la loi naturelle particulière à l'humanité; car il *n'a pu tout dire*, il veut *que l'homme découvre avant tout le royaume de Dieu et sa justice, après quoi tout nous sera donné par surcroît.* Donc, tout ce qui sera reconnu plus tard injuste, illusoire dans les institutions religieuses, politiques, économiques et morales qui découleront de sa propre doctrine plus ou moins bien interprêtée, restée en beaucoup de points vague, indéterminée, devra être défini, expliqué et formulé en loi. Voilà, certes, dans l'Evangile, de quoi absoudre les chercheurs de justice et d'équité, et répondre aux reproches, aux attaques aveugles d'une orthodoxie attardée.

L'Eglise semble ne pas entendre ainsi le progrès. Pour elle, tout a été dit; il n'y a rien à ajouter, rien à modifier dans la doctrine telle qu'elle l'a fixée; cependant elle se proclame, par la bouche de ses prélats, à la fois *immuable et mobile* ou progressive. Examinons comment elle pratique et comprend ce qu'elle appelle son progrès.

I.

Au milieu des nombreux changements politiques modernes, quand la tourmente souffle, elle plie et donne ses bénédictions de très-bonne grâce aux drapeaux divers qui s'arborent, quelle que soit leur couleur, en cachant soigneusement dans le sanctuaire le sien, qui est celui de sa prospérité exclusive et de sa durée éternelle. Quand le danger est passé, elle travaille secrètement ou ostensiblement à planter sa bannière sur les ruines des partis et des gouvernements; après les avoir soutenus ou contrariés, ou avoir travaillé à les renverser, selon qu'ils ont favorisé, ou fait obstacle à ses intérêts temporels et spirituels. A force de se faire toute à tous en se servant de tout et de tous, et en se métamorphosant tantôt en chêne, tantôt en roseau, elle use dans cette manœuvre tous ses ressorts, met à nu une politique d'expédients et de ruse qui compromet son autorité, affaiblit le respect qu'elle devrait inspirer, altère par ce spectacle le sentiment moral de la société; aussi elle finit par être considérée comme un simple parti politique qu'on peut discuter, combattre et renverser comme tous les autres.

II.

Jésus a prêché l'égalité des hommes devant Dieu; il a enseigné l'amour du prochain et la fraternité. Malgré ces enseignements, les guerres n'ont pas manqué de se faire entre les chrétiens. La catholique Espagne s'est battue avec la France très-chrétienne, brebis du même troupeau du vicaire de Dieu. Après la tuerie, les prêtres des deux nations chrétiennes chantent tour à tour, et quelquefois en même temps, des *Te Deum*, en rendant des actions de grâces au même Dieu pour les vic-

toires remportées. Il est évident que ce Dieu n'est pas Jésus-Christ, mais le dieu Mars : ces prêtres ne sont point chrétiens, mais païens.

Ces nations chrétiennes sont chacune sous la protection d'un saint, ces saints doivent se disputer devant Dieu pour obtenir la grâce de faire vaincre leurs protégés. Voilà dans le ciel la guerre des saints comme on avait dans le paganisme la guerre des dieux. Dans de pareils conflits, le vrai sacerdoce chrétien devrait se taire, rester neutre, ou mieux, prendre le deuil, et prier le Dieu de paix et d'amour de faire descendre la concorde parmi ses adorateurs.

III.

Le travail, dans l'antiquité, était méprisé, exécuté par des esclaves ; Jésus en déclarant tous les hommes égaux devant Dieu, avait en principe détruit la distinction établie entre le travail *servile du corps* et le *travail libre de l'esprit ;* saint Joseph était charpentier ; Jésus, dans sa première enfance, avait manié le rabot ; il l'avait laissé pour se faire docteur. En déclarant chez Marthe et Marie que l'une des deux sœurs avait pris la *bonne part*, il s'était contredit et avait subalternisé le travail manuel pour faire prédominer le travail spirituel. Cette prédominance était, il est vrai, nécessaire dans la première époque, afin que l'intelligence pût découvrir les moyens nécessaires pour réformer et régénérer la société. Plus tard, cette prédominance devait devenir funeste en maintenant l'antagonisme entre les branches diverses de l'activité humaine ; elle détruisait son principe d'égalité, de fraternité et de liberté qu'il avait posé, et a contribué à maintenir l'esclavage, le servage, le prolétariat.

IV.

Voici, de nos jours, la domination du travail qui s'avance partout fière et dominatrice, armée de ses instruments de paix, d'abondance et de véritable fraternité universelle. La puissance politique, chez toutes les nations, s'incline devant ce nouveau pouvoir ; la religion subjuguée à son tour par son ascendant, afin de faire acte de progrès, s'est mise à bénir les grands travaux de l'industrie ; mais en bénissant le travail productif dans les *conditions actuelles* de concurrence anarchique et dépréciative, de sophistication, de chômage périodique, de salaire insuffisant pour les familles, dérisoire pour les femmes et les filles que le besoin conduit trop souvent à la prostitution, l'Eglise, par *ses aveugles bénédictions*, semble sanctionner, approuver le désordre économique et moral actuel ; puis, en prêchant dans ses chaires contre les excès du *luxe*, elle *maudit* indirectement d'un côté la production qu'elle *bénit* de l'autre ; de telle sorte que si les fidèles suivaient ses conseils, la production en se ralentissant amènerait une guerre sociale.

L'Eglise ne ferait-elle pas mieux de se taire, comme dans le cas précédent, pour ne pas constater son aveuglement et son ignorance séculaire de la science du travail ?

Les chrétiens des croisades se ruaient sur l'Orient pour conquérir le tombeau du Seigneur, en criant : *Dieu le veut.*

Plus tard, la devise religieuse intolérante et fanatique a été : *Crois ou je te brûle.*

La formule anarchique du dernier siècle, issue de l'Evangile, était : *Liberté, égalité, fraternité, ou la mort.*

A notre époque, la production s'est tellement déve-

loppée, que les gouvernements sont forcés d'imposer par le canon, à une partie du monde, des traités de commerce au cri de : *La consommation ou la mort.* C'est le *compelle intrare* du dix-neuvième siècle. On voit que les *Pierre l'Ermite* sont bien changés : ils marchent à la lueur d'un autre flambeau. Y voient-ils plus clair que leurs devanciers ?......

V.

Les prêtres chrétiens, dans leurs sermons, reprochent au beau sexe (qui ne se trouve jamais assez beau) les folies de sa toilette ; mais qu'obtiennent ces éloquents prédicateurs? Un sourire de désobéissance et la fanatique adoration de la reine du monde, qui n'est pas la Vierge immaculée, reine des cieux. Pendez-vous, rois, empereurs, pontifes grecs, pontifes romains : cette reine sans armée, sans huissiers, sans police, sans menaces de punitions terrestres et célestes, sans commandements religieux, cette reine, dont les autels sont partout, adorée par les croyants de toutes les religions, dont les dogmes et le culte sont catholiques, universels, respectueusement et ponctuellement observés, cette divinité : c'est... c'est la *mode*, dont le temple est la ville de Lutèce. Le goût épuré de ses prêtres, qui ont reçu le sacrement de l'ordre de Dieu même, s'irradie *urbi et orbi* pour féconder le travail, produire la richesse, vivifier, comme la lumière solaire, tous les goûts, tous les penchants, toutes les idées, en donnant essor et vaste essor à la puissance de l'âme humaine la plus indestructible, la plus indomptable de toutes ; car elle est la vie même, l'amour du changement en tout et partout, la fameuse *papillonne* de ce fou de Fourier !

L'Eglise connaît bien les exigences de cette indomptable puissance. Aussi la bonne mère fait tout ce qui

lui est possible, dans les conditions de sa doctrine, pour payer son tribut à cette divinité par la variété de ses cérémonies, de ses dévotions, de ses béatifications, de ses inaugurations, de ses processions, de ses miracles, etc.....

VI.

En fait d'industrie, l'Eglise fait prospérer la fabrication des articles de piété. Son système curatif repose sur la foi au surnaturel; en procurant des soulagements et des guérisons miraculeuses, elle provoque la libre générosité des croyants; les dispenses, les absolutions pour des péchés de toute nature qui, à une époque néfaste de son histoire, s'obtenaient à prix d'argent, ont depuis longtemps disparu avec les causes qui avaient nécessité ce moyen extra évangélique, immoral et irréligieux; car le pénitent croyait n'avoir plus à s'humilier, à se mortifier, à se repentir, et à réparer par l'expiation et les œuvres de miséricorde, le mal qu'il avait fait. Ce commerce, en provoquant la révolte des consciences a puissamment contribué à briser l'unité catholique et à compromettre la doctrine elle-même.

VII.

Sous le rapport du développement des richesses, quel plus prodigieux et miraculeux progrès que celui qui s'est opéré depuis l'époque où Jésus, né dans une étable, n'avait point de pierre ou reposer sa tête, à celle où son vicaire vit au milieu des plus vastes et somptueux palais de la terre; où le poulain de l'ânesse, sur lequel il fit son entrée triomphale dans Jérusalem, s'est transformé en ce merveilleux wagon papal auquel ont été prodiguées toutes les beautés et les richesses de l'art moderne !

Si l'on se reporte à ces premiers jours où les apôtres, ces sublimes vagabonds, se disputaient pour savoir quel serait le premier d'entre eux dans le royaume des cieux, où la mère des fils de Zébédée demandait au Maître qu'ils fussent assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche dans son royaume, on reconnaîtra que ces hommes étaient pétris du même limon au milieu duquel fermentent les passions qui animent tous les hommes, ainsi que la hiérarchie sacerdotale, depuis le simple serviteur des autels jusqu'aux évêques, archevèques, cardinaux, princes de l'Eglise et pontifes-*rois*, avec leur soif inextinguible d'honneurs, de richesses, de pouvoirs terrestres et célestes. Sous ce rapport, le progrès de la classe sacerdotale dépasse celui de toutes les autres. Si Jésus, sur le haut de la montagne, a résisté aux séductions de Satan, l'Eglise a bien vite succombé à la tentation. Chaque genre d'activité poursuit, sous des formes diverses, le même but avec ses procédés particuliers. Tous font leurs efforts pour se procurer les choses nécessaires à la vie physique, sans laquelle la vie morale et spirituelle, étouffée sous les étreintes de la misère et de l'ignorance, ne peut se développer. Ils sont instinctivement poussés à posséder et à augmenter les richesses, que la métaphysique la plus subtile, la plus profonde, a résumées dans une seule espèce : la *monnaie*, pétrie avec le sang et la sueur des masses laborieuses, victimes expiatoires de tous nos désordres.

VIII.

Les Pères de l'Eglise, les papes, les conciles, jusqu'à Bossuet, avaient déclaré que tout intérêt d'argent prêté était usuraire, impie, abominable, condamnable et méritait l'anathème. Ce jugement était basé sur ce passage de l'Evangile de saint Matthieu et de saint

Luc : « Donne à celui qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi. » « Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir quel gré vous en saura-t-on ? »

L'Eglise actuelle, contrairement à l'Evangile et aux premiers docteurs, reconnaît pour légitime le *taux légal.* Si ce genre de transaction est déclaré libre, le taux légal disparaîtra, l'usure ne sera qu'un vain mot. L'Eglise adoptera et ratifiera cette mesure comme toute les autres. En agissant ainsi, elle reconnaît en *fait,* pour ses guides et ses maîtres, les économistes actuels : ce sont, avec les savants, les Pères de la nouvelle foi et de la religion future, dont le temple sera l'atelier du travail scientifiquement organisé ; le coffre-fort ou le crédit en sera le tabernacle.

IX.

L'amour des richesses était formellement condamné et combattu par Jésus. L'Eglise actuelle l'excite au contraire, en instituant et entretenant les loteries dans ses propres Etats, et en les sollicitant dans les sociétés où elles sont abolies, pour se procurer les sommes nécessaires à bâtir des églises. Bien que le motif soit pieux, il n'en developpe pas moins l'amour de l'or dans son troupeau par l'appât de primes. Elle élève ainsi des temples de pierre et abat les temples de chair que Jésus avait voulu fonder dans le cœur de l'homme.

X.

Si l'on observe les événements de l'histoire au point de vue des vicissitudes par lesquelles passent les nations et leurs institutions, nous voyons les Juifs pardonnés par Jésus expirant sur la croix, *parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient,* n'être nullement pardonnés

par l'Eglise, qui a persécuté et persécute encore les Juifs au nom du Dieu *de miséricorde.*

On voit, dans le passé, des sectes chrétiennes qui, tout en se disputant, s'entretuant, n'oubliaient jamais leur haine séculaire, courir sus aux Juifs, parqués comme un vil troupeau dans un coin de leurs villes, les bâtonner, les bafouer, les piller, les brûler, pour s'entretenir la main en donnant un libre essor à tous les instincts de la fauve et de la sauvagerie primitive. Nous voyons la loi du *progrès subversif* accomplir le parricide de la nation initiatrice par la nation initiée.

XI.

L'intolérance fanatique, s'épuisant par ses excès et par le progrès de la raison philosophique, voici le peuple maudit qui sort peu à peu de son ilotisme politique et religieux.

Les grands travaux entrepris en Europe, qui se propagent sur tous les continents, ont créé la féodalité financière. Cette puissance rivalise et contrebalance celle des rois, qui ne peuvent se soutenir et se mouvoir qu'à l'aide du nerf de toutes les guerres : l'*argent.*

Dans le régime économique nouveau, les enfants d'Israël sont les plus puissants ; leur suprématie éclate à tous les yeux, sans violence, sans prédication, sans révolution, sans persécution, sans conspiration, sans meurtre; mais par la seule puissance de leur génie spéculatif, commercial et financier, ils sont parvenus à faire affluer dans leurs coffres tout l'or du monde chrétien, pour faire circuler le crédit et donner à tous le travail et la vie en s'enrichissant. Voici les chrétiens de la dernière heure affamés, dévorés par la cupidité et la paresse, se dépouillant aveuglément de leurs biens, attirés par l'appât d'un gain aventureux, qui

restituent ainsi aux persécutés tout l'or que leurs ancètres leur avaient extorqué.

Voici le représentant de Dieu sur la terre, qui vient à son tour courber son front, comme le fier Sicambre, sous le nouveau pouvoir. La main qui bénit *urbi et orbi*, tendue vers le tabernacle du veau d'or desservi par *les Juifs, rois de l'époque,* est forcée de recourir à des emprunts aux conditions dictées par la bancocratie.

Toutes ces humiliations, tous ces abaissements sont subis pour subvenir aux dépenses gouvernementales et militaires du successeur de Pierre, qui oublie, comme lui, les paroles du divin Maître adressées à ce coupeur d'oreilles : *Qui se servira de l'épée périra par l'épée.* Donnez au serviteur de tous, qui enseigne l'humilité, la pauvreté, le pardon des injures, etc..., un million de soldats : vous aurez un autocrate politique et religieux qui, au nom de sa foi, imposera par le fer et le feu sa loi civile et religieuse à l'univers.

XII.

L'Eglise, en se cramponnant en désespérée au pouvoir temporel, démontre en fait que l'esprit et la chair ne font qu'*un*, qu'ils coexistent, et sont inséparablement unis ; que le royaume de l'Eglise est de ce monde et de l'autre. Cette démonstration n'est-elle pas plus que tardive? Ne pousse-t-elle pas tous les rois à se faire pontifes à leur tour, comme quelques-uns l'ont déjà fait?

Pour relever le roi de son impuissance politique, le pontife persécute, chasse, emprisonne, condamne à des amendes, *mortarise* les Juifs qu'il tient sous sa main. L'Eglise persécutrice sait-elle bien ce qu'elle fait? Sera-t-elle pardonnée à son tour? Dans le spectacle qui se déroule sous nos yeux, nous voyons comment s'accomplit *la justice distributive, alternante, progressive et providentielle.* Voilà les *premiers qui deviennent les*

derniers, et les derniers les premiers. Mais à quoi donc pensait Jésus en donnant les clefs du ciel à ce Pierre qui l'a renié trois fois en quelques heures; à ce Pierre qu'il repousse comme *un Satan;* à ce Pierre *à tête dure qui ne comprend que les choses de la terre?...*

XIII.

A propos du jeune Mortara, voici une petite histoire recueillie en wagon. Nous étions avec une parente et une religieuse dans le même compartiment. Cette sœur venait, pour voir sa famille, d'une île que possède la Porte-Ottomane. Elle avait quitté l'Orient quatre jours avant les massacres de Syrie; elle nous racontait l'état de misère, de saleté dans lequel vivent les habitants de cette île; combien ils étaient touchés des soins qu'elles donnent à tous. Un jour, cette sœur fut appelée par le commandant de l'île : une jeune fille de huit ans, qu'il idolâtrait, était très-malade; le père, désolé, supplie cette religieuse de la sauver; elle hésite beaucoup, car l'enfant était à toute extrémité. Elle se décide pourtant, ne lui laissant guère d'espoir. Après avoir mûrement réfléchi, elle se décide à appliquer un fort sinapisme sur chaque jambe. Pendant que le commandant était allé chercher les linges nécessaires pour faire l'application, elle saisit ce moment d'absence pour baptiser la jeune fille. « Quand il rentra, j'étais, dit-elle, tremblante et fort émue, car s'il se fût douté de mon action, il m'eût poignardée. » Après avoir fait son application et indiqué ce qu'il y avait à faire pendant la nuit, elle se retira. Le lendemain, de bonne heure, elle vint voir la malade. Quel fut son étonnement! elle allait mieux. — *J'ai eu*, dit-elle, *le malheur de la guérir!* — *Comment!* dîmes-nous, *le malheur!* — *Que voulez-vous, c'est notre foi!* — Nous comprîmes, en effet, combien il était triste et malheureux pour *sa*

foi de voir une chrétienne, ***sans le savoir et le vouloir***, devenir l'instrument et l'ornement de quelque harem et aller brûler éternellement en enfer. Ce malheur n'arriverait pas en Orient, si, après avoir escamoté l'âme des enfants, on pouvait enlever le corps aux parents, comme dans les Etats de l'Eglise, l'enfermer et l'élever dans la foi chrétienne. A la mort de ces musulmans ainsi christianisés, que devient leur âme ? Les théologiens ont là une bien grave question à résoudre. Ce qui est certain, c'est que les *ulèmas* connaissent très-bien ce système de prosélytisme : ils ne sont nullement dupes des motifs qui font agir nos excellentes sœurs auprès des malades mécréants ; comme ils sont aussi jaloux de conserver la foi des Croyants à Mahomet que nos prêtres celle de leurs fidèles à Jésus-Christ, ils excitent, exaltent le fanatisme de leur troupeau, et quand l'occasion se présente, ils poussent leurs sectaires au massacre des *chiens de chrétiens*... Il en sera ainsi jusqu'à ce que les croyants d'une de ces religions aient converti ou massacré l'autre pour la gloire de leur Dieu et les récompenses célestes promises.

XIV.

L'Eglise sait parfaitement que l'éducation et l'instruction sont les moyens par excellence pour façonner des croyants et arriver ainsi à concentrer entre ses mains le pouvoir temporel et spirituel ; aussi s'attache-t-elle à envahir cette branche de l'activité humaine, espérant retenir et réunir dans son giron les générations nouvelles ; mais ne possédant pas la puissance qui dispose de toutes les ressources financières de la société, la nomination aux emplois, leur rémunération, ***y compris la fonction religieuse***, elle est obligée, pour que les parents lui confient leurs enfants, d'enseigner les matières exigées pour obtenir les diplômes sans lesquels

les jeunes gens ne peuvent occuper aucun emploi dans l'Etat. Or, cette instruction comprend toutes les sciences dont les vérités ont été obtenues par la méthode rationnelle et expérimentale, opposée à la méthode simplement sentimentale, avec laquelle les Pères de l'Eglise ont fondé la doctrine chrétienne. Le clergé enseigne donc à cette génération à se servir de cette méthode. Or, son emploi appliqué aux vérités religieuses, conduit à la négation de la physique, de la chimie, de la physiologie, de la psychologie, de l'astronomie, de la démonologie païenne et chrétienne, que les Pères prenaient pour des vérités certaines, divines. Le clergé inocule ainsi, avec son double enseignement, dans l'intelligence des jeunes générations, des éléments opposés qui, en se choquant, se repoussant, se neutralisant, font des indifférents, des incroyants, des *antichrétiens*. Et ensuite, les orateurs catholiques, très-habiles, mais très-illogiques, emploient les foudres de leur éloquence creuse et vide à tonner contre les incrédules qu'ils font !!

XV.

Examinons un peu les conséquences de la bénédiction des grands travaux de l'industrie par l'Eglise. Comme il ne peut y avoir production sans consommation, ces deux aspects étant inséparables, l'Eglise bénit aussi la consommation. — Or, bénir la production et la consommation, c'est reconnaître à l'homme le droit de jouir de la matière, transformée par son travail et son génie; mais puisque l'homme ne jouit de ses produits qu'avec ses sens, sa chair, il s'ensuit qu'elle approuve et bénit les jouissances de la chair; elle réhabilite donc la chair qu'elle avait maudite jadis sous le nom *des œuvres et des pompes de Satan !...*

Cette chair ne serait donc plus corrompante et cor-

rompue ; sa convoitise ne serait plus un crime, un péché ; la terre ne serait plus une vallée de larmes, un lieu d'expiation, de mortification, d'épreuves, où nous sommes jetés pour souffrir, nous repentir et mériter *seulement* la vie éternelle. Le plaisir sexuel, étant le foyer autour duquel gravitent, convergent et se concentrent tous les autres, serait forcément réhabilité ; la virginité, *cet état plus saint, plus pur*, n'aurait été qu'un préjugé d'une utilité passagère, comme toutes les institutions disciplinaires de l'Eglise. Dans cette nouvelle voie, elle est amenée à admettre l'*us* et à ne condamner que l'*abus* de tous nos pouvoirs : l'*abus* serait seul le *vrai péché* de l'homme que nul ne peut méconnaître.

La morale rentre ainsi dans l'hygiène intégrale. Il est évident que, dans cette nouvelle voie, l'économie directrice et répressive de l'Eglise doit changer et la doctrine se transformer. De toute les aspirations évangéliques, il reste la recommandation de Jésus : *Cherchez avant tout la justice, après quoi tout le reste vous sera donné par surcroît.* Or, cette justice, et la vraie morale qui en découle, ne peut se trouver que par la solution du vaste *problème du travail.* Ce problème renferme plusieurs données inséparables, telles que celles de la production, de la consommation, de la répartition, de la circulation, de la conservation, des assurances, etc... ; toutes ces questions sont du ressort de l'économie sociale.

La théologie, sous ce rapport, a été et est non-seulement nulle, mais elle est hostile, parce que, à son point de vue exclusif et borné, tout cela est du matérialisme. Elle a été et est encore assez abandonnée du Saint-Esprit pour ne pas comprendre qu'il faut toute la puissance du génie humain pour traiter ces graves et fondamentales questions qui, seules, auront la puissance d'établir la vraie justice, la vraie morale, la vraie liberté, le véri-

table ordre, la vraie religion, et procureront à l'homme la somme de bonheur qu'il peut réaliser sur cette terre. l'Eglise, ayant désespéré de pouvoir résoudre ces problèmes *ici-bas,* a renvoyé leur solution dans le monde d'*en haut*, moyen commode et facile d'éluder les difficultés et de rester dans son éternelle quiétude, son ignorante et pétrifiante immobilité.

Les quelques faits que nous venons de citer suffisent pour faire voir comment l'Eglise se dit à la fois *immuable et progressive.* Par son côté immuable ou dogmatique, elle est en complète opposition avec les sciences. Par son côté *muable* en *fait,* elle tourne le dos à l'Evangile et à tout son passé doctrinal. Quel est celui des deux côtés qui l'emportera et l'entraînera définitivement? C'est évidemment celui dans lequel elle est déjà engagée, qu'elle ne peut arrêter, et d'où elle ne peut se retirer.

RÉSUMÉ DE LA QUATRIÈME PARTIE.

Les observations que nous venons de soumettre au lecteur pourraient être considérées au premier abord comme écrites dans l'esprit sceptique et frondeur du dix-huitième siècle. Il n'en est rien cependant. Nous n'avons voulu que constater les changements raisonnés ou instinctifs qui se sont opérés peu à peu dans l'Eglise depuis son origine jusqu'à nous. Les recherches que renferment les autres parties faites au point de vue de la philosophie naturelle, appliquées à l'examen de la doctrine révélée, devaient nécessairement faire ressortir les oppositions inconciliables qui en découlent. Il est très-certain que pour rendre possible les exigences de la doctrine chrétienne, l'Eglise a été obligée de se rapprocher de plus en plus de la philosophie naturelle par toute sorte de concessions, d'accommodements, d'indulgences, d'absolutions, qui sont au fond autant d'altéra-

tions, de dérogations aux principes fondamentaux. La certitude dans les sciences cosmologiques doit son évidence à la méthode analytique : c'est le puissant levier du dix-neuvième siècle. La ferveur qui nous pousse à étudier et à fouiller les doctrines anciennes n'a d'autre but que de bien poser le problème humanitaire, et de découvrir les causes qui finissent toujours par affaiblir les dogmes et à les annihiler. Nous cherchons à découvrir dans la création les vérités d'une foi et d'une loi vraiment divine et indestructible.

Pour quelques lecteurs, l'Eglise est entrée depuis longtemps dans sa phase de décrépitude et d'agonie. Un philosophe en renom lui a donné encore trois cents ans de vie : c'est plus qu'il n'en faut pour enterrer toutes les philosophies purement idéologiques présentes et futures. Pour qui sait voir et comprendre, toute institution qui a ses racines dans l'entendement et le cœur humain ne peut mourir. Depuis ce qu'on appelle la Renaissance, le monde religieux est entré dans sa période d'incubation. La chrysalide spirituelle opère, dans son enveloppe, sa mystérieuse transformation, pour reparaître à l'état de riche et brillant papillon, plein de force, de beauté et de vie.

Quand on étudie l'histoire du mouvement de l'Eglise, qu'on se rend compte des temps, des lieux, de l'état d'ignorance des peuples, des misérables ressources économiques que les gouvernements avaient à leur disposition ; quand on songe aux luttes qu'elle a eu à soutenir contre les barbares, aux guerres du Pape et de l'Empereur, aux schismes qui ont déchiré son sein ; quand on pense à la solidarité forcée qui existe entre tous les pouvoirs à chaque étape de l'histoire, aux idées si incertaines, si confuses que renferment les livres sacrés, considérés comme dépositaires de la vérité absolue, on ne s'étonne plus que l'Eglise, pour sortir de son chaos originel, ait été obligée de prendre les

mesures les plus énergiques pour dominer tous les pouvoirs auxquels elle était alors très-supérieure en intelligence et en moralité.

Mais pour le pouvoir religieux, comme pour le pouvoir politique, il existe une force supérieure, fatale, irrésistible, à laquelle tout obéit et contre laquelle se brisent toutes les volontés, toutes les doctrines révélées ou philosophiques.

Bossuet avait parfaitement reconnu l'existence et la puissance de cette force. Voici comment il en parle : « Tous ceux qui gouvernent se sentent assujétis à une » force majeure ; ils font plus ou moins qu'ils ne peu- » vent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir » des effets imprévus ; ni ils ne sont maîtres des dis- » positions que les siècles passés ont mis dans les affai- » res, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra » l'avenir, loin qu'ils puissent le forcer. »

Cette force majeure, qui domine et produit tous les mouvements humains, c'est la force passionnelle : elle entraîne, ruine, détruit peu à peu tout ce qui s'oppose aveuglément à sa marche. Il faut nécessairement compter avec elle et savoir s'en servir. Pour la maîtriser, la rendre utile, il est nécessaire de faciliter son cours. Pour cela, il faut ouvrir au torrent un lit spacieux avec autant de branches qu'il existe de mécanismes à faire mouvoir. Alors le torrent dévastateur, au lieu de détruire, porte partout l'abondance, la paix, l'ordre, la liberté et la vie.

Nous avons montré comment l'Eglise, après avoir fixé et systématisé sa doctrine, avait cherché, par l'éducation et la répression individuelle, à vaincre les résistances qui s'opposaient à la réalisation de son idéal. N'ayant pu spéculer sur les aspects, inconnus ou très-mal connus à l'origine de la doctrine, aspects qu'il était d'ailleurs impossible de satisfaire, elle a dû les considérer comme ennemis de la société et de Dieu, les com-

battre à outrance, pour les détruire et les plonger dans l'abîme, à l'aide du bras séculier, sous le nom de *Satan*.

Nous nous sommes attaché à étudier principalement la puissance génératrice que l'Eglise a rencontrée comme le plus formidable ennemi, et à expliquer comment elle ne pouvait le vaincre, puisqu'elle l'a toujours servi en *mode inverse*, sans s'en douter.

Les oppositions des autres pouvoirs croissant et se propageant dans la société, une grande partie de la chrétienté s'est séparée de l'Eglise; son ancienne autorité s'est éclipsée; ses principes ont été remplacés par ceux de la Révolution française.

Depuis cette époque, le monde européen est flottant, irrésolu; il éprouve toutes sortes de commotions et de crises; il fait de nombreux essais politiques qui attestent l'état instable dans lequel il se débat sans pouvoir et sans savoir en sortir.

L'impuissance des moyens révolutionnaires ayant été constatée, des hommes instruits et laborieux, inspirés par un sentiment religieux et social élevé, se sont mis à chercher comment ils pourraient reconstituer la société pour la faire voguer sur l'océan du monde nouveau (1); plusieurs conceptions se sont produites: les uns pensant que le pouvoir moral et religieux, après avoir dominé, opprimé et cherché à diriger le pouvoir matériel sans réussir, il était nécessaire et juste de les concilier, de les accorder en les déclarant égaux et en les faisant vivre en bonne intelligence au moyen d'un sacerdoce nouveau. Dans cette voie battue de l'histoire, on rentrait dans le catholicisme, la féodalité, le sensualisme et la théocratie, institutions usées qui ont fait leur temps et ne peuvent plus réussir. D'autres ont tourné autour du christianisme primitif pour chercher

(1) Voir *La Déomanie*.

comment ils pourraient le concilier avec les besoins nouveaux; ils ont rencontré toutes les nuances du communisme plus ou moins égalitaire, despotique, tyrannique et impraticable. Une autre catégorie de chercheurs, laissant de côté la question religieuse et politique, se sont exclusivement occupés des questions d'économie sociale. Ces hautes et graves questions sont encore agitées sans qu'aucune d'elles aient été acceptées *spéculativement* pour être mise en pratique. Les sociétés ne pouvant attendre les solutions philosophiques, les besoins matériels ont continué leur *marche forcée* au milieu de l'anarchie économique et des mécomptes politiques. L'Eglise, forte de l'impuissance de toutes les écoles, de l'incertitude, de la lassitude des esprits, de la ruine des partis, fière de son organisation séculaire, de l'unité de direction, de sa discipline, de la solidarité étroite de tous ses membres, paraît avoir la prétention de profiter de tous les travaux modernes et de toutes les défaillances pour ramener la société déraillée dans l'ancienne voie plus ou moins élargie et macadamisée.

Elle a vu la bourgeoisie combattre pendant la Restauration bourbonnienne les velléités de retour au moyen âge féodal.

Elle a vu cette même bourgeoisie, émancipée par la révolution française, victorieuse en 1830, se constituer en oligarchie pour maintenir la *vile multitude* sous sa loi, avec sa fictive et ironique devise: *Tout pour le peuple, rien par le peuple.*

Elle a vu le saint-simonisme se proposant de détruire l'héritage pour devenir propriétaire universel, et distribuer ensuite *à chacun selon sa capacité, à chacun selon ses œuvres.* Cette entreprise théocratique n'a pas mieux réussi auprès des propriétaires modernes que Jésus auprès de ce bon jeune homme de l'Evangile qui ne put se résoudre, pour *être parfait et entrer dans le royaume des cieux*, à donner tout son bien aux pauvres.

Ces religionnaires qui, pour la plupart, avaient fait le sacrifice de leur fortune, guéris de leurs illusions théocratiques, ont tourné leur ambition vers les spéculations économiques, se sont enrichis, et ont fondé la *féodalité financière* actuelle, qui règne et réussit trop bien. La *bancocratie* établie, les égoïstes et aveugles bourgeois, effarés, effrayés, ahuris par les manifestations du peuple, en 1848, se sont serré les reins, encapuchonnés la tête pour faire pénitence. Les fils de Voltaire, les *carbonari*, qui renversaient les croix en 1830, se sont affiliés aux fils des Croisés. Grâces au romantisme, à la monomanie archéologique, à l'engouement qui s'est emparé du monde artistique, après la publication de *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, pour la restauration des édifices du moyen âge, on a pu croire que cet amour allait jusqu'à désirer l'organisation politique et religieuse de cette époque. Les vieux sceptiques, les politiques ambigus et désemparés, les minorités épicuriennes, repues et tremblantes, les savants occupant des postes élevés dans l'Etat et largement rétribués, faisant bon marché de la vérité scientifique, ont vu là un moyen d'arrêter l'élan émancipateur qui s'est emparé des masses. Pour conserver leur heureuse position, les sommités sociales ont pensé qu'il était habile et prudent de se rallier à l'Eglise pour tâcher d'en faire une digue morale et religieuse assez puissante pour s'opposer aux envahissements de la démocratie qui s'avance toujours, pour sauver la famille qui se dissout, la propriété qui s'effrite, la vieille religion qui s'affaisse. Au milieu de toutes ces palinodies, de ces défaillances, l'Eglise, ayant ses coudées franches, a repris bravement son vieux système d'organisation; elle a, au plus vite, lancé sur la France très-chrétienne son armée monacale, pour rétablir, si c'est possible, la main-morte religieuse, pendant qu'on la détruit chez les nations voisines. Aux ordres monas-

tiques, fondés au moyen de dons pieux, elle joint les contributions levées sur les fidèles, les détournements d'héritage, la concurrence au commerce, à l'industrie; elle accumule dans ses coffres des sommes inconnues, de manière à pouvoir soutenir l'absolutisme divin, à rivaliser ou à s'associer à la féodalité financière, et à servir à la fois, s'il est besoin, *Dieu et Mammon*, pour tenir les masses serves du capital, comme elles l'ont été autrefois de la glèbe. Des théologiens en paletot, animés d'un zèle plus ardent qu'éclairé, ont cherché à profiter de l'apparition des phénomènes qui se sont manifestés en Amérique et propagés ensuite dans la vieille Europe, pour chercher à ramener la société moderne au moyen âge théocratique, à la croyance à Satan et, par suite, à Jésus. Nous avons vu comment cette tentative a réussi. D'autre part, l'Eglise, comprenant parfaitement la puissance du mouvement économique qui change l'inclinaison de l'axe du monde social, voyant la société, par ses efforts et les succès qu'elle a obtenus, décidée à se procurer, malgré son *veto religieux*, les jouissances que son organisme réclame et que son intelligence est capable de lui assurer, elle se ravise et partage la foi du monde nouveau à la puissance du travail; elle s'accommode des solutions plus ou moins heureuses de l'empirisme économique; en conséquence, elle cherche, comme nous venons de le montrer, à les adapter à sa vieille doctrine. Elle travaille donc à mettre *ce vin nouveau dans ses vieux vases, à coudre des pièces de drap neuf à ses vêtements usés;* mais s'apercevant que la fermentation du vin nouveau fait éclater sa vieille vaisselle vinaire, que le drap neuf déchire sa vieille défroque, elle s'emporte et, dans sa sainte colère, injurie les producteurs du vin et du drap nouveaux; car elle n'est pas assez aveugle pour ne pas voir qu'elle abandonne les principes de sa doctrine et n'en conserve que la forme cultuelle. Ce qu'il y a de très-curieux, c'est

qu'en cherchant à conserver et à faire prospérer son temporel, à accaparer la finance pour réaliser son idéal terrestre, le catholicisme réhabilitant *en fait* la chair commet un plagiat doctrinal : il se *saint-simonise!* Si le clergé accepte et légitime *l'us* de tous nos pouvoirs et veut en régler et combattre *l'abus*, il est obligé de faire de l'hygiène intégrale, de cultiver à la fois la médecine du corps et celle de l'âme, se régler selon le principe de l'Imitation : *Frena gulam et omnem carnis inclinationem facilius frenabis.* Pour mériter et obtenir la confiance de ses malades et exercer sa double médecine, il faut qu'il se marie. S'il veut mettre la paix et entretenir la concorde entre le *patriciat nouveau* et le *prolétariat*, il faut qu'il abandonne son pouvoir temporel ; mais alors le catholicisme se fait disciple d'Auguste Comte (1). Quoiqu'il fasse dans cette nouvelle voie, il s'éclectise, entre, malgré lui, dans sa période chaotique, dans la plus inextricable confusion que l'on puisse imaginer.

Si l'Eglise avec ses chrétiens vermoulus, avec les débris des régimes passés, avec toutes les épaves que le flux et reflux de la marée révolutionnaire a jetées pêle-mêle sur la grève du passé et du présent, pouvait créer un corps assez fort, assez vivant, surtout assez intelligent pour s'emparer de la direction de la société moderne, et lui faire traverser, sans naufrage, la crise très-critique qui l'agite, elle aurait bien mérité de l'humanité.

Si la réunion d'un concile œcuménique, si l'apparition d'un pape de génie a jamais été nécessaire, c'est bien à notre époque ; mais cette apparition est impossible, car ce concile, pour mériter ce nom et aboutir, devrait se composer de l'élite des représentants suffisamment éclairés et d'accord entre eux, des divers aspects de

(1) Voir *La Déomanie.*

l'homme, et le pouvoir religieux en être la synthèse coordonnée et progressive.

Or, dans l'état actuel de nos connaissances et de la confusion générale qui règne, ce concile est tout à fait utopique.

L'Eglise comprend-elle la portée et les conséquences de l'évolution qu'elle cherche à exécuter, *par ses actes* contraires aux enseignements de Jésus et de l'Eglise primitive? Est-elle de force à abandonner son vieux bagage, à faire, en un mot, peau neuve? Aura-t-elle le courage d'imiter Jésus, qui a modifié et rejeté de la loi juive tout ce qui était vieux et usé? Est-elle de force à déraciner du christianisme et de son catholicisme dévoyé tout ce que le *Père n'a pas planté*, c'est-à-dire ce qui est contraire à la nature de l'homme? Jésus lui en donne le droit et le pouvoir sous l'inspiration du Saint-Esprit, c'est-à-dire des efforts de l'intelligence humaine : c'est la consécration du dogme du progrès moderne.

Si l'Eglise a le pouvoir d'user de ce droit et en use en effet, que signifient alors les accusations, les diatribes, les invectives, les malédictions que ses orateurs, ses prélats et le Saint-Père adressent aux explorateurs du monde nouveau? la dérision qu'ils déversent sur des travaux qui les éclairent et dont ils s'accommodent fort bien? Est-ce une ruse de guerre pour masquer aux yeux de leur troupeau d'aveugles le mouvement de conversion qu'ils opèrent pour le conduire dans de nouveaux pâturages? Cette manœuvre peut-elle se justifier et réussir sans révolter la conscience des générations nouvelles qu'il s'agit de diriger et d'édifier?

Si l'Eglise ne comprenait pas la portée de ses actes, elle marcherait alors à l'aventure, en aveugle; elle se laisserait aller au gré des agitations qui troublent la société. Elle ne saurait ni ce qu'elle dit, encore moins ce qu'elle fait. Elle spéculerait sur la lassitude des es-

prits, l'égoïsme, la peur du désordre, qui fait trembler les heureux du siècle; ou bien elle travaillerait à provoquer, à fomenter un désordre général, espérant pouvoir, dans ce cataclysme social, réaliser son idéal de théocratie. Si c'était là son espoir, le Saint-Esprit l'aurait complétement abandonnée; car elle serait réduite au seul instinct de la conservation qui suffit aux animaux, mais qui est impuissant pour sauver l'homme individuel, bien moins encore une classe d'hommes qui a la prétention de vouloir marcher à la tête de la société.

Nous bornerons là les observations que nous avions à faire sur la nouvelle phase du mouvement catholique; elles suffisent pour démontrer cette grande vérité, à savoir : que lorsque la science humaine a acquis, après plusieurs siècles de travaux, un certain degré d'évidence positive à côté d'une science révélée, divine, par conséquent *fixe, immuable*, mais en fait reconnue plus tard pour être une conception humaine, symbolique en grande partie, il s'opère forcément une scission, une séparation complète entre le vieux monde des idées et le nouveau. L'histoire montre qu'arrivées à cette époque critique, les religions n'ont pas d'ennemis plus intimes, plus acharnés à leur ruine, que l'aveuglement, les inconséquences, les contradictions de ses propres ministres, les maladresses et les fausses manœuvres des conciliateurs officieux qui les faussent, ne sachant les transformer : *Tout royaume divisé contre lui-même périra... et renaîtra.*

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET CONCLUSION.

Dans la première partie, nous avons constaté le peu d'accord qui règne parmi les philosophes, les physiologistes et les réformateurs sur la connaissance de l'homme. Bien que l'étude positive des pouvoirs de l'âme ait commencé depuis longtemps, elle est, en beaucoup de points, encore fort arriérée.

Le lecteur a pu se rendre compte comment la question extra-scientifique de l'immortalité de l'âme, que quelques physiologistes ne veulent pas séparer de leurs recherches, complique la question, paralyse leurs efforts, compromet la science sans soutenir la religion.

Dans la seconde partie, à l'aide des connaissances acquises, une étude plus détaillée, plus approfondie, de l'homme interne et externe nous a permis de déterminer ses aspects fondamentaux. Auguste Comte a parfaitement établi que « la biologie doit nécessairement reposer sur l'ensemble des sciences inorganiques, et les suivre dans l'ordre et dans l'exposition rationnelle des différentes branches de la science abstraite et positive. » Il a très-bien constaté qu'au point de vue mécanique, « le mécanisme d'aucun mouvement organique n'a été jusqu'ici analysé d'une manière satisfaisante; que l'étude des fonctions qui dépendent de la sensibilité est encore moins avancée. Quant à l'impression directe de l'agent externe sur les extrémités nerveuses à l'aide d'un appareil physique plus ou moins spécial, il est clair

qu'à cet égard la théorie des sensations est subordonnée aux lois physiques correspondantes. Cela est surtout manifeste dans les théories de la vision et de l'audition comparées à l'optique et à l'acoustique. Or, la combinaison qu'une telle étude exigerait entre les considérations physiques et les considérations physiologiques, existe encore moins aujourd'hui que dans la mécanique animale. »

« Il existe deux sortes de sensations : celles qu'excite le monde extérieur, et les sensations intérieures qui se rapportent à la satisfaction des besoins, et auxquelles il faut joindre, dans l'état pathologique, les différentes douleurs. Bien que ces sensations ne donnent aucune notion directe sur le monde extérieur, elles exercent cependant une puissante influence sur les phénomènes intellectuels et moraux. Cette partie de la théorie des sensations est encore moins avancée et plus obscure que la précédente. La seule notion positive importante aujourd'hui, incontestable à cet égard, consiste dans la nécessité du système nerveux reconnu indispensable aux deux genres de sensibilité. »

On ne peut mieux indiquer les études indispensables qu'il faut faire pour combler les lacunes qui s'opposent à la fondation de la vraie philosophie de l'homme. Si nous n'avons pas résolu les problèmes qui se rattachent à la théorie des sensations, nous pensons avoir nettement précisé les lacunes que renferment les deux théories du son et de la lumière, expliqué en quoi elles consistent et fait remarquer que les distinctions que nous avons indiquées sont, depuis un temps immémorial, familières aux musiciens et aux peintres : le sens commun universel les a déposées dans les langues, vastes résumés du travail humain.

Après avoir déterminé le nombre des sens internes, indiqué les agents correspondants qui les impressionnent, les sollicitent, et donnent au sujet sentant et

pensant autant de moyens de connaissances qu'il a d'appareils sensoriaux. Il nous a été facile de montrer la nécessité de créer, comme pour l'ouïe et la vue, des théories particulières pour chacun des sens négligés; nous avons aussi suffisamment indiqué, nous l'espérons du moins, quels sont les phénomènes qu'ont à étudier et à expliquer les savants pour compléter la physique. Cette science, de nos jours, comprend seulement cinq parties, qui sont: 1o la pesanteur; 2o la chaleur; 3o la lumière; 4o le son; 5o l'électricité. Elle doit, d'après nos recherches, s'élever au moins au double de ce qu'elle est actuellement. Les modifications constatées dans le son et la lumière se sont naturellement retrouvées dans les perceptions relatives aux autres sens; elles nous ont fourni la division et la classification sextaire, résumées dans un septième terme: voilà comment la biologie se lie à la cosmologie, et comment ces deux sciences servent de base à la sociologie.

Après avoir indiqué en quoi consistent les oublis et les méprises que renferme la physique, nous avons expliqué les causes qui ont empêché les phrénologues, les psychologues et les réformateurs d'établir une classification positive des passions.

Dans l'étude des facultés réflectives, nous avons distingué les facultés qui sont communes à l'homme et à l'animal, et celles qui appartiennent exclusivement au premier. Ces facultés appliquées aux choses concrètes, nous ont fait voir comment l'intelligence acquiert les notions fondamentales qui la guident, en imitant instinctivement et rationnellement les œuvres de la Création et en découvrant les lois auxquelles elles sont soumises.

Nous venons de signaler, d'après Auguste Comte, les lacunes que renferment les sciences qui se rattachent à la philosophie de l'homme. Par une inconséquence inexpliquable, ce savant a eu l'aveugle ambition de vouloir réorganiser la société sans se donner la

peine de traiter et d'élucider les points de science qu'il déclare peu avancés et obscurs, sans lesquels la science de l'homme et de la société reste empirique et illusoire. Il déclare que : sous le rapport de la pluralité de l'innéité des facultés intellectuelles et morales, ainsi que leur commune résidence dans l'appareil cérébral, ce principe est à tout jamais acquis à la science par les travaux de Gall. La localisation effective et la décomposition de l'âme en facultés élémentaires sont selon lui *erronées et à refaire*; en conséquence, il réduit à dix-huit les quarante-cinq facultés des phrénologues, mais ne motivant par aucune étude scientifique cette réduction, sa classification est arbitraire et sans valeur, ainsi que le système qu'il en déduit; c'est un informe pastiche du passé inapplicable au présent. Sa philosophie n'est nullement positive; elle est fantaisiste et ne mérite pas l'honneur d'une réfutation sérieuse. Son plus éminent disciple, M. Littré, de l'institut, avoue que son maître s'est laissé entraîner à des aberrations qu'il se voit obligé de rejeter; il reconnaît, en outre, que « les théories de la morale de l'esthétique et de la psychologie font défaut dans la philosophie positive; elles lui sont pourtant essentielles tant qu'elles ne sont pas constituées. Une foule de notions vraiment philosophiques restent déclassées, sans lieu certain, sans ensemble. La théorie du sujet est le complément indispensable de la théorie de l'objet. La philosophie, pour s'achever, pour fermer son cercle, exige trois chapitres contenant les linéaments de la morale, de l'esthétique et de la psychologie. » Ce même auteur signale une autre science : l'économie politique, qui fait totalement défaut dans la philosophie positive : « elle est, dit-il, partie intégrante de la sociologie. » — Comme position, savoir et renommée obligent, M. Littré, avec ces condisciples, sont forcés de reprendre la doctrine de leur maître en sous-œuvre pour la dégager des erreurs qu'elle contient et

des lacunes qui la rendent nulle en application. Ces savants ne feront pas mal de se guérir de leur aveugle et orgueilleux exclusivisme; les aveux qu'ils sont forcés de faire devraient les rendre plus modestes. Nous les engageons, pour la vulgarisation de leur doctrine radoubée et complétée, de la rendre moins lourde et moins fatigante à étudier.

Ces simples observations feront comprendre au lecteur combien la connaissance intégrale de l'homme est indispensable aux réformateurs et aux législateurs pour formuler des lois raisonnées et durables.

Le spectacle du monde extérieur nous a initié à la loi de distribution sériaire de tout ce qui est, à celle des rapports des séries entre elles, des termes qui les composent, et le résultat final auquel tendent tous les mouvements.

En nous plaçant au point de vue général des religions et de leur série, nous avons été conduit à considérer les luttes qu'elles se font entre elles, ainsi que les philosophies, comme destinées à dégager peu à peu l'esprit humain des erreurs, des illusions qui empêchent la science de découvrir les lois destinées à réaliser l'association universelle.

L'histoire des religions est l'odomètre social par excellence du passé : il sert à constater le point de départ, de parcours et d'arrivée suivi par chaque société pour créer une doctrine, la pratiquer, l'user, reconnaître son impuissance, l'abandonner en la transformant.

La cause fondamentale qui divise les sociétés sous le rapport de la vérité religieuse, nous a montré comment chacune a raison et a tort, comment toutes peuvent s'entendre. Nous avons terminé cette seconde partie en indiquant les moyens employés par les législateurs pour créer et maintenir l'ordre dans les sociétés.

La troisième partie a été consacrée à définir l'idéal, particulier à chacun de nos aspects, dont l'ensemble

constitue l'idéal du bonheur parfait, chimérique, mirage enchanteur qui fascine les individus et les sociétés en les conduisant souvent à leur perte. Le lecteur a pu voir que les réformateurs, les philosophes anciens et modernes n'ont spéculé que sur deux ou trois manières d'être de l'homme; ils ont méconnu ou très-mal connu les plus importantes, les plus impérieuses: celles sur qui reposent la *stabilité et la prospérité des sociétés*. La réaction, la lutte ostensible ou latente, instinctive ou raisonnée de ces forces, finit toujours par vaincre, comme l'expérience le prouve, les obstacles artificiels qu'on leur oppose, et forcent les législateurs à mettre leurs lois d'accord avec elles.

La détermination des conditions à remplir pour marcher vers chaque idéal, nous a révélé l'état d'ignorance et de barbarie dans lequel sont encore plongées les sociétés les plus avancées : elles agissent encore sous l'impulsion du simple instinct social.

La classification des passions affectives a mis à jour l'immense richesse que renferme le cœur humain, les innombrables combinaisons harmoniques qu'elles peuvent former. Vient le tableau encyclopédique des connaissances humaines correspondant aux diverses sphères de l'âme (p. 316). Les deux sciences de l'assortiment des sentiments et des qualités organiques sont encore à naître, et ne se pratiqueront de bien longtemps.

Le lecteur a pu reconnaître que dans tous les temps, les hommes de génie ont rêvé, pressenti et indiqué des modèles d'harmonie sociale, et quels sont les moyens qu'ils ont imaginés pour les réaliser. Ces idées, constamment poursuivies, ont fini de nos jours par être assez élucidées pour faire entrevoir la possibilité de créer, *non une science sociale aussi exacte que celle de l'astronomie*, mais un *art* ayant des principes et des moyens assez certains pour servir de guide au gouvernement des sociétés. Ce qui s'oppose à la possibilité de

l'existence d'une *science sociale,* à prévisions certaines, ce sont les découvertes imprévues qui, dans le cours des périodes sociales, se révèlent à des époques indéterminées et indéterminables ; ces découvertes modifient, détruisent la régularité de la courbe jalonnée, selon l'histoire du passé. Le déroulement irrégulier de la *spirale du progrès* s'oppose à la précision du calcul mathématique, et rejette l'intelligence dans le seul calcul des probabilités. La philosophie de l'histoire, qui a la prétention de déterminer avec précision les institutions qui doivent gouverner les sociétés à venir, est, par conséquent, vaine.

En examinant comment, sous l'empire des fatalités cosmiques et biologiques, les hommes se sont organisés pour l'attaque et la défense, nous avons constaté qu'ils ont instinctivement imité la distribution hiérarchique sériaire de la nature. Cette organisation s'est peu à peu perfectionnée et a commencé à introduire l'ordre dans les sociétés. Cet ordre anarchique et confus s'est élevé à l'*ordre mesuré,* instinctivement pris pour *type idéal* par le génie humain. Nous avons cherché à faire comprendre en quoi consiste la *série simple*, la *série composée* et la *série mesurée.* Comment la première, par son côté malfaisant, conduit au désordre, à l'injustice, à la tyrannie ; et aussi comment les séries diverses à intérêts opposés produisent et entretiennent le désordre social qui ne cessera que par la solidarité, l'association de ces mêmes corps, agissant dans un but commun pour le bien individuel et collectif.

Le type de l'inégalité harmonique et subversive des séries, ainsi que les autres lois physiologiques réunies à celles qui gouvernent les phénomènes cosmologiques, nous donne une idée de la nature des recherches dont la découverte constituera *la théologie ou la métaphysique naturelle* directement révélée par Dieu dans sa création ; *seul livre réellement divin,* expression vivante

de sa pensée, qu'il s'agit d'étudier pour découvrir la vérité, et non de l'inventer comme l'ont pratiqué les visionnaires du passé.

La critique de la loi sériaire absolue telle que l'a conçue M. Proudhon, nous a servi à expliquer en quoi consistent les séries naturelles harmoniques, à raison inégale relatives, qui seules peuvent servir de type dans la pratique. Il est déplorable de voir les hommes les plus éclairés et les plus avancés de notre époque, ignorer encore la portée de la loi de cette distribution appliquée à tous les ordres de faits. Proclamée et démontrée depuis trente ans, ils semblent ne pas se douter de l'existence de ce *novum organum;* et vouloir s'enterrer dans la vieille ornière historique et métaphysique !!!

L'examen de la *Science du Beau* a pu convaincre le lecteur qu'il ne peut exister de *science du Beau;* que l'esthétique éclectique, sans principes précis, à dominante platonicienne, fantastique, illusoire, est impuissante à diriger et à faire progresser l'art chez les modernes. Le travail couronné, ayant passé en revue les diverses puissances de l'âme humaine, nous a donné une connaissance assez exacte de l'état actuel des idées morales et religieuses de cette philosophie. C'est une mosaïque bigarrée, composée de tous les détritus du passé, enveloppée d'un suaire très-richement orné de broderies littéraires qui ne font que cacher la stérilité et la pauvreté du fond.

La dernière partie devait nécessairement être consacrée à l'étude de la religion judéo-chrétienne qui a contribué à fonder le monde occidental.

D'après les nombreux travaux modernes, la science de Moïse n'a pu être considérée que comme le résumé des connaissances du sanctuaire égyptien de son époque. La traduction de saint Jérôme, bonne pour les masses populaires, n'était pas admise par les hommes éclairés de son temps.

Les découvertes modernes ont expliqué les causes des illusions, des méprises, des faux jugements des anciens sur les phénomènes cosmologiques.

Les idées bibliques et platoniciennes, en passant dans l'Evangile, ont contribué, avec les différences qui se remarquent entre les récits des quatre évangiles, à faire douter de l'authenticité des faits rapportés. Le sens caché, allégorique, mystique des divers passages ont obligé saint Paul, dans la pratique, à suivre une marche peu conforme aux enseignements exagérés du texte. Aussi le grand Apôtre a éliminé en grande partie les idées de Jésus. On peut dire, sans exagération, que la doctrine purement chrétienne n'a jamais existé : au lieu du christianisme, c'est le *paulinisme* qui a prévalu.

Nous avons fait observer comment l'Eglise, après saint Paul, s'est vue obligée d'agir pour faire respecter et suivre ses enseignements.

Les fondateurs de la doctrine n'ayant pu déterminer scientifiquement le nombre et la nature des rapports qui existent entre l'organisme humain et le milieu ambiant, attribuant à son libre arbitre une puissance qu'il n'a pas, pour vaincre, dompter et détruire en lui les passions qu'ils ont considéré comme ennemies de l'homme, de la société et de Dieu ; ces docteurs ont adopté un système de discipline contre nature, et partant, impraticable pour l'immense majorité ; aussi, la puissance de l'Eglise a dû nécessairement s'affaiblir, compromettre l'ensemble de son système et amener peu à peu la décomposition de la société chrétienne.

Sous le rapport du mariage, d'après les *Confessions de saint Augustin*, nous voyons que pour sa sainte mère une dot dodue était, comme de nos jours, le point capital. Nous avons cherché a mettre en évidence la cause des injustes et grossières appréciations des Pères de l'Eglise sur la nature de la femme et la déplo-

rable influence que ces opinions ont encore à notre époque.

Au milieu des bouleversements politiques et religieux qui ont si profondément remué le sol européen, l'Eglise ayant fini par perdre son autorité sur les rois et les peuples, s'est vue obligée pour se conserver, de maîtresse, de souveraine qu'elle était, de se faire la servante du despotisme politique, espérant toujours pouvoir reconquérir son ancienne puissance. Dans cette situation, elle s'est condamnée à suivre une marche contraire à sa haute mission.

Quant à son passé, quelles qu'aient été les illusions, les déviations, les désordres que son histoire rappelle, l'Eglise n'en a pas moins envahi une partie du monde, remplacé des religions anciennes, commencé à affranchir les faibles de l'oppression des forts, conservé le dépôt des connaissances humaines, favorisé indirectement le développement des forces de l'âme tout en les combattant. C'est de la meilleure foi du monde et avec les meilleures intentions que l'Eglise a agi : elle a fait ce qu'elle a su, ce qu'elle a pu ; le blâme ne saurait l'atteindre. Mais ce qu'elle a pu, ce qu'elle a su dans le passé ne peut s'appliquer au présent ; ses vieux moyens de direction sont usés. Elle reconnaît, au fond, la nécessité de changer et de renouveler son ancien outillage. Mais ici tout est nouveau et à créer. Aussi, elle est tout à fait désorientée et ne sait comment se réorganiser. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre, c'est d'exposer franchement l'état des choses, mettre, comme dit le Révérend Père Ventura, les pièces du procès sous les yeux de tous, afin que, pour ce qui la concerne, elle prenne les mesures les plus sages pour se conserver et marcher avec le monde nouveau.

Nous prétendons, en agissant ainsi, être plus utile à la cause religieuse que tous les imprudents et aveugles amis qui la compromettent.

Guidés par le seul désir de débrouiller le chaos que les efforts empiriques du passé ont produit, nous avons, à l'aide des travaux de nos devanciers, cherché à pénétrer, à fouiller dans les entrailles de l'homme individuel et collectif, pour reconnaître et découvrir l'homme naturel, l'homme selon Dieu. Dans ce cours de physiologie, de pathologie, de clinique et de dynamique sociale, nous avons constamment trouvé la lutte des forces passionnelles irréductibles de l'individu, ou des groupes d'individus contre les digues civiles et religieuses élevées pour s'opposer aux ravages que ces forces, livrées à elles-mêmes sans contrepoids naturels et raisonnés, produisent toujours.

Après avoir déterminé l'idéal que poursuit chacun de nos aspects, et expliqué la cause de tous les désordres, nos études nous ont convaincu que la lutte qui s'est engagée, depuis près d'un siècle, entre la *révélation et la révolution*, entre l'*aristocratie, la théocratie et la démocratie*, entre le *droit des rois et le droit des peuples*, a un double but à atteindre. Le premier, la nécessité de délivrer tous les peuples du fléau de la guerre suscitée par la politique des rois et la soif des conquêtes, qui pousse les Barbares du Nord à s'avancer et à envahir la plus intelligente moitié de l'Europe; le second, d'entamer ensuite, en toute sécurité et liberté, la guerre pacifique de l'intelligence qui s'est déclarée entre *l'empirisme politique, moral et religieux* du vieux monde, et la découverte *positive, méthodique des voies et moyens pacifiques, capables de satisfaire et d'accorder les intérêts à opposition subversive dans le monde nouveau.* Car, outre la lutte et l'opposition des grands groupes organisés, il y a lutte, opposition d'intérêt entre le cultivateur et le fabricant, entre le commerçant, le fabricant et le cultivateur, entre ces trois producteurs et le consommateur; opposition d'intérêt entre le maître et le domestique, entre les peuples, entre les familles, etc...

Or, il s'agit de passer de la lutte subversive, anarchique, oppressive, barbare, inhumaine, à la lutte émulative, pacifique, harmonique, conservative, humaine, etc...

Si, en terminant, nous laissons de côté le passé et le présent et jetons les yeux sur l'avenir ; en nous plaçant au point de vue de la résultante des forces passionnelles, des immenses poussées d'ensemble qui régissent les faits humains, de l'aspect prépondérant qui le domine à notre époque, de la tendance générale qui se révèle chez les esprits cultivés et éclairés, sous le rapport du *sain*, du *bien*, du *vrai*, du *fort*, du *juste*, du *beau*, le monde appartient à la philosophie naturelle, au progrès scientifique et économique ; nulle puissance humaine ne peut arrêter sa marche.

Sous le rapport moral et religieux, quels que soient les efforts heureux ou malheureux de l'Eglise catholique et de toutes ses sectes pour se perpétuer dans leur ancienne organisation, on peut affirmer que Jésus est le *dernier Homme-Dieu possible*, ainsi que son sacerdoce. Arrivé à un certain degré de connaissance, l'homme ne peut admettre entre lui et Dieu un intermédiaire quelconque, ayant pouvoir de rien lier et délier dans le domaine de la conscience ; elle est à tout jamais libre et ne relève que de Dieu.

Quant à la connaissance du suprême inconnu, il n'y a que des intelligences attardées qui puissent rêver de nouvelles personnifications de l'infini, avec des représentants humains pour continuer les discordes, entretenir les rivalités de secte, et vivre en parasites aux dépens de tous. Les plus terribles calamités ayant frappé les peuples qui se sont confiés à la conduite d'hommes qui ont eu la folle témérité de se croire et de se donner comme les interprètes directs de l'insondable nature de Dieu, pour être à l'abri de ses folles et aveugles entreprises, tout nouveau révélateur sera considéré

comme atteint d'aliénation mentale et traité comme tel.

Dans l'avenir, les hommes de science, d'art et d'invention, dans tous les ordres de la connaissance, formeront le concile permanent d'où jailliront incessamment les lumières spéciales et générales répandues *urbi et orbi* par le corps enseignant, seul et véritable sacerdoce possible, initiant à la vie spéculative et technique les jeunes générations jusqu'à l'âge où l'homme, ayant atteint sa majorité sociale, pourra marcher en liberté, et remplir sa fonction dans l'ensemble de l'activité humaine organisée.

Nous ferons remarquer que déjà l'unité de l'enseignement général existe pour les sciences naturelles ; car les professeurs laïques et ecclésiastiques enseignent les mêmes branches de la science. L'histoire seule est encore interprétée et défigurée par l'ambition aveugle et exclusive des partis et des sectes. La formule de la justice et de la morale progressive nous semble devoir être celle-ci : *Tous sont appelés, tous sont élus pour remplir leur tâche dans l'ensemble des efforts humains, conformément et proportionnellement au titre, à l'essor de leurs divers aspects, modifiés par l'éducation, développés par l'instruction, contrebalancés selon la loi des actions et des réactions réciproques, en mode direct, inverse et mixte, individuel et collectif, dans l'unité variée et progressive.*

Quant au dogme mystérieux de la vie future, des hommes instruits, convaincus que Dieu n'aide que ceux qui s'aident par l'intelligence progressive dont il les a doués, se sont mis à l'œuvre pour le régénérer ; ils ont produit sur l'immortalité de l'âme et le dogme des peines et des récompenses d'outre-tombe, plusieurs systèmes reposant sur des analogies, des inductions scientifiques plus ou moins heureuses et probables, mais indémontrables par le raisonnement, comme tout ce qui relève des pures aspirations du sentiment. *Si l'on ne détruit*

que ce que l'on remplace, les constructions ne manquent pas. Ces systèmes, par leur nombre et leur variété, correspondent aux divers aspects de l'homme ; ils réalisent ainsi le grand principe de *l'unité par la variété des points de vue d'où l'on peut envisager les rapports de l'Homme à Dieu*. C'est ainsi que la religion naturelle deviendra universelle.

Le culte rendu au suprême inconnu se composera de l'expression la plus élevée de toutes les puissances idéalisées de l'âme. Cette adoration, ou *tous seront prêtres* à des titres divers, fera pâlir par sa magnificence toutes les pompes des cultes du passé.

Nous ne pouvons mieux terminer nos recherches qu'en citant les paroles prophétiques du fulgurant et du fougeux catholique De Maistre.

« Plus que jamais, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il nous faut tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée, qui doit frapper tous les observateurs ; il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les *temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits de premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la *révélation de saint Jean*... Un de ces écrivains est même allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende quelque chose d'extraordinaire. Or, dites-moi, Messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? etc... » Ailleurs, il dit encore : « Mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la

science les réunissent dans la tête d'un seul homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits... Alors toute la science changera de face ; l'Esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies, que le paganisme n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les *nettoyer*, pour ainsi dire, et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront, et puisque de tout côté une foule d'élus s'écrient : Venez, Seigneur, venez ! pourquoi blâmeriez-vous des hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le devenir ? Comme les poëtes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'Esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain. »

« Alors, des opinions qui nous paraissent aujourd'hui bizarres, insensées, seront des axiômes dont il ne sera plus permis de douter, et l'on parlera de notre *stupidité actuelle* comme nous parlons des superstitions du moyen âge. »

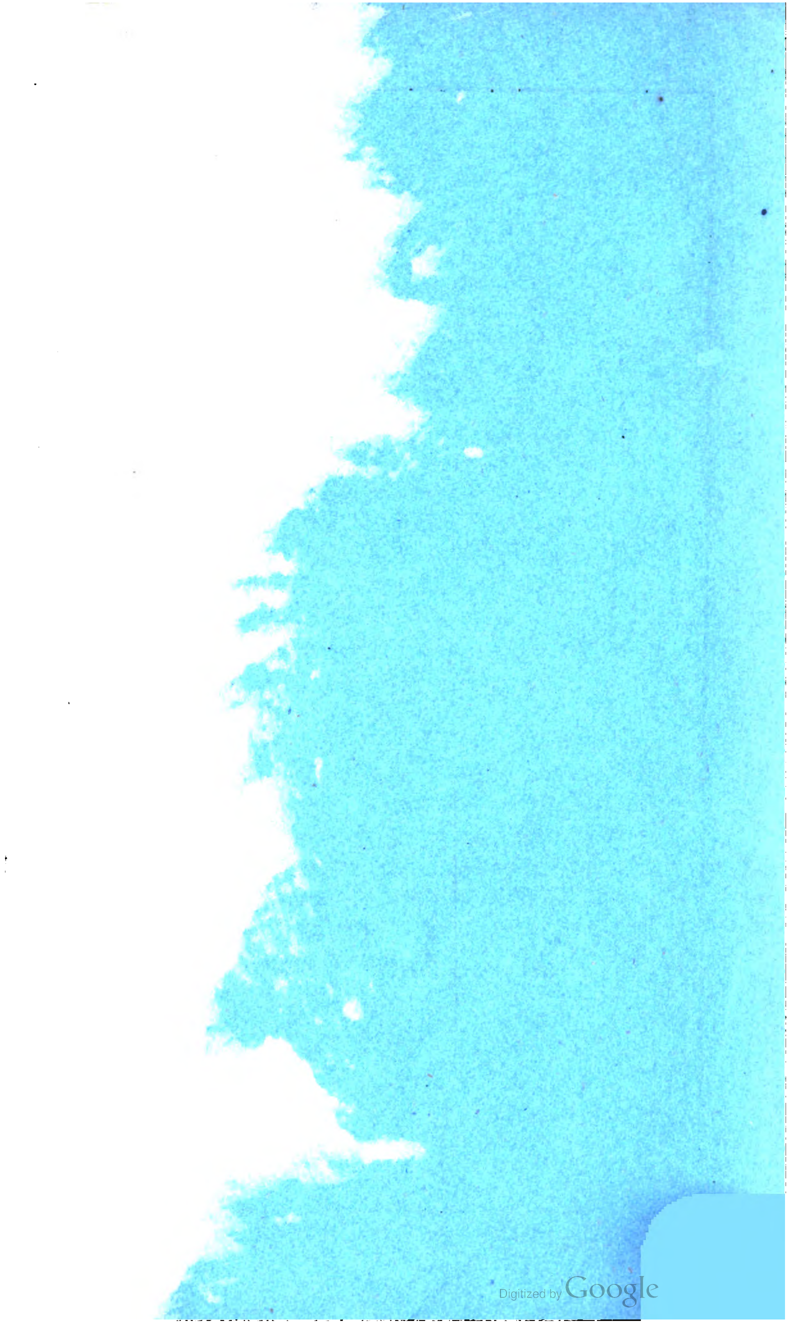
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Le Christianisme et la société moderne.



AVIS.

Dans un travail sur les principaux réformateurs modernes, intitulé : *La Déomanie au dix-neuvième siècle, **Auguste Comte**, Saint-Simon, Enfantin, Proudhon,* nous avons cherché à démontrer que l'obstacle principal qui paralysait les efforts des novateurs et des législateurs consistait dans l'insuffisance *de la science de l'homme* telle qu'elle est à notre époque. Sans cette connaissance la science sociale ne peut se constituer ; elle reste arbitraire et empirique.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui a pour but sinon de produire cette science du moins de signaler les lacunes, les préjugés, les erreurs, les illusions scientifiques, économiques, morales et religieuses qui l'entravent. Les lecteurs qui désirent aller au fond de cette grave et difficile question trouveront dans *la Déomanie* une étude qui facilitera la compréhension de l'ouvrage actuel.

Nous devons prévenir les lecteurs que *la **Déomanie*** (1) a été imprimée en 1860, qu'elle n'a été ni publiée ni mise en vente; elle n'est connue que d'un petit nombre de personnes. Messieurs Enfantin et Proudhon sont morts depuis cette époque. Quel que soit le mérite et la valeur de ces auteurs, le droit et le devoir de discuter leurs idées et leurs systèmes reste au fond toujours le même. Le ton, la forme et l'allure de la critique peuvent seuls varier.

(1) Brochure in-8°, prix : 2 fr., même librairie.




Digitized by Google